This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

40597.31.10

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

NOUVELLE ÉDITION

1 franc 25 centimes le volume

H. DE BALZAC

— ŒUVRES COMPLÈTES — 6e VOLUME —

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

MODESTE MIGNON

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

NOUVELLE ÉDITION

1 franc 25 centimes le volume

H. DE BALZAC

— ŒUVRES COMPLÈTES — 6e VOLUME —

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

MODESTE MIGNON

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1881

ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC

MODESTE MIGNON

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

H. DE BALZAC

— ŒUVRES COMPLÈTES —

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

MODESTE MIGNON

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1881

Droits de *reproduction*, de *traduction* et de représentation réservés.

C597.31.10

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
JOHN GRAHAM BROOKS
APRIL 25, 1939

MODESTE MIGNON

A UNE ÉTRANGÈRE

Fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur et poëte par tes rêves ; à toi cet ouvrage où ton amour et ta fantaisie, ta foi, ton expérience, ta douleur, ton espoir et tes rêves sont comme les chaînes qui soutiennent une trame moins brillante que la poésie gardée dans ton âme, et dont l'expression, quand elle anime ta physionomie, est, pour qui t'admire, ce que sont pour les savants les caractères d'un langage perdu.

DE BALZAC.

Au commencement du mois d'octobre 1829, monsieur Simon Babylas Latournelle, un notaire, montait du Havre à Ingouville, bras dessus bras dessous avec son fils, et accompagné de sa femme, près de laquelle allait, comme un page, le premier clerc de l'étude, un petit bossu nommé Jean Butscha. Quand ces quatre personnages, dont deux au moins faisaient ce chemin tous les soirs, arrivèrent au coude de la route qui tourne sur elle-même comme celles que les Italiens appellent des *corniches*, le notaire examina si personne ne pouvait l'écouter du haut d'une terrasse, en arrière ou en avant d'eux, et il prit le médium de sa voix par excès de précaution.

— Exupère, dit-il à son fils, tâche d'exécuter avec

intelligence la petite manœuvre que je vais t'indiquer et sans en rechercher le sens ; mais si tu le devines, j t'ordonne de le jeter dans ce Styx que tout notaire o tout homme qui se destine à la magistrature doit avoi en lui-même pour les secrets d'autrui. Après avoir pré senté tes respects, tes devoirs et tes hommages à ma dame et mademoiselle Mignon, à monsieur et madam Dumay, à monsieur Gobenheim s'il est au Chalet ; quan le silence se sera rétabli, monsieur Dumay te prendr dans un coin ; tu regarderas avec curiosité (je te le per mets) mademoiselle Modeste pendant tout le temps qu'i te parlera. Mon digne ami te priera de sortir et d'alle te promener, pour rentrer au bout d'une heure environ sur les neuf heures, d'un air empressé; tâche alor d'imiter la respiration d'un homme essoufflé, puis tu lu diras à l'oreille, tout bas, et néanmoins de manière qu mademoiselle Modeste t'entende : — *Le jeune homm arrive !*

Exupère devait partir le lendemain pour Paris, y com mencer son droit. Ce prochain départ avait décidé La tournelle à proposer à son ami Dumay son fils pour com plice de l'importante conspiration que cet ordre peu faire entrevoir.

— Est-ce que mademoiselle Modeste serait soupçon née d'avoir une intrigue? demanda Butscha d'une voi timide à sa patronne.

— Chut! Butscha, répondit madame Latournelle en reprenant le bras de son mari.

Madame Latournelle, fille du greffier du tribunal de première instance, se trouve suffisamment autorisée pa sa naissance à se dire issue d'une famille parlementaire Cette prétention indique déjà pourquoi cette femme, un peu trop couperosée, tâche de se donner la majesté du tribunal dont les jugements sont griffonnés par mon-

sieur son père. Elle prend du tabac, se tient roide comme un pieu, se pose en femme considérable, et ressemble parfaitement à une momie à laquelle le galvanisme aurait rendu la vie pour un instant. Elle essaye de donner des tons aristocratiques à sa voix aigre; mais elle n'y réussit pas plus qu'à couvrir son défaut d'instruction. Son utilité sociale semble incontestable à voir les bonnets armés de fleurs qu'elle porte, les tours tapés sur ses tempes, et les robes qu'elle choisit. Où les marchands placeraient-ils ces produits, s'il n'existait pas des madame Latournelle? Tous les ridicules de cette digne femme, essentiellement charitable et pieuse, eussent peut-être passé presque inaperçus; mais la nature, qui plaisante parfois en lâchant de ces créations falotes, l'a douée d'une taille de tambour-major, afin de mettre en lumière les inventions de cet esprit provincial. Elle n'est jamais sortie du Havre, elle croit en l'infaillibilité du Havre, elle achète tout au Havre, elle s'y fait habiller; elle se dit Normande jusqu'au bout des ongles, elle vénère son père et adore son mari. Le petit Latournelle eut la hardiesse d'épouser cette fille arrivée à l'âge antimatrimonial de trente-trois ans, et sut en avoir un fils. Comme il eût obtenu partout ailleurs les soixante mille francs de dot donnés par le greffier, on attribua son intrépidité peu commune au désir d'éviter l'invasion du Minotaure, de laquelle ses moyens personnels l'eussent difficilement garanti, s'il avait eu l'imprudence de mettre le feu chez lui en y mettant une jeune et jolie femme. Le notaire avait tout bonnement reconnu les grandes qualités de mademoiselle Agnès (elle se nommait Agnès), et remarqué combien la beauté d'une femme passe promptement pour un mari. Quant à ce jeune homme insignifiant à qui le greffier imposa son nom normand sur les fonts, madame

Latournelle est encore si surprise d'être dev
à trente-cinq ans sept mois, qu'elle se retro
mamelles et du lait pour lui, s'il le fallait, se
bole qui puisse peindre sa folle maternité.
il est beau, mon fils!... disait-elle à sa petite
deste en le lui montrant, sans aucune arriè
quand elles allaient à la messe et que son b
marchait en avant. — Il vous ressemble, rép
deste Mignon, comme elle eût dit : Quel vil
La silhouette de ce personnage, très-accessi
tra nécessaire en disant que madame Latou
depuis trois ans le chaperon de la jeune
quelle le notaire et Dumay, son ami, voulaient
de ces piéges appelés *souricières* dans la Phy
Mariage.

Quant à Latournelle, figurez-vous un bon pe
aussi rusé que la probité la plus pure le perr
tout étranger prendrait pour un fripon à voi
physionomie à laquelle le Havre s'est habitué
dite tendre, force le digne notaire à porter d
vertes pour conserver ses yeux, constamm
Chaque arcade sourcilière, ornée d'un duvet
dépasse d'une ligne environ l'écaille brune d
en doublant en quelque sorte le cercle. Si v
pas observé déjà sur la figure de quelque pa
produit par ces deux circonférences superpos
rées par un vide, vous ne sauriez imaginer c
pareil visage vous intrigue; surtout quand ce
et creusé, se termine en pointe comme celui d
phélès que les peintres ont copié sur les masque
car telle est la ressemblance offerte par Baby
nelle. Au-dessus de ces atroces lunettes verte
crâne dénudé, d'autant plus artificieux que l
en apparence douée de mouvement, a l'indi

laisser passer des cheveux blancs de tous côtés, et coupe toujours le front inégalement. En voyant cet estimable Normand, vêtu de noir, monté sur ses deux jambes comme un coléoptère sur deux épingles, et le sachant le plus honnête homme du monde, on cherche, sans la trouver, la raison de ces contre-sens physiognomoniques.

Jean Butscha, pauvre enfant naturel abandonné, de qui le greffier Labrosse et sa fille avaient pris soin, devenu premier clerc à force de travail, logé, nourri chez son patron qui lui donne neuf cents francs d'appointements, sans aucun semblant de jeunesse, presque nain, faisait de Modeste une idole ; il eût donné sa vie pour elle. Ce pauvre être, dont les yeux semblables à deux lumières de canon sont pressés entre les paupières épaisses, marqué de la petite vérole, écrasé par une chevelure crépue, embarrassé de ses mains énormes, vivait sous les regards de la pitié depuis l'âge de sept ans : ceci ne peut-il pas vous l'expliquer tout entier? Silencieux, recueilli, d'une conduite exemplaire, religieux, il voyageait dans l'immense étendue du pays appelé, sur la carte du Tendre, Amour-sans-espoir, les steppes arides et sublimes du Désir. Modeste avait surnommé ce grotesque et premier clerc le Nain mystérieux. Ce sobriquet fit lire à Butscha le roman de Walter Scott, et il dit à Modeste : — Voulez-vous, pour le jour du danger, une rose de votre nain mystérieux? — Modeste refoula soudain l'âme de son adorateur dans sa cabane de boue, par un de ces regards terribles que les jeunes filles jettent aux hommes qui ne leur plaisent pas. Butscha se surnommait lui-même le *clerc obscur*, sans savoir que ce calembour remonte à l'origine des panonceaux ; mais il n'était, de même que sa patronne, jamais sorti du Havre.

Peut-être est-il nécessaire, dans l'intérêt de ceux qui ne connaissent pas le Havre, d'en dire un mot en expli-

quant où se rendait la famille Latournelle, car le prem
clerc y est évidemment inféodé. Ingouville est au Ha
ce que Montmartre est à Paris, une haute colline,
pied de laquelle la ville s'étale, à cette différence p
que la mer et la Seine entourent la ville et la colli
que le Havre se voit fatalement circonscrit par d'étroi
fortifications, et qu'enfin l'embouchure du fleuve, le pc
les bassins, présentent un spectacle tout autre que ce
des cinquante mille maisons de Paris. Au bas de Mo
martre, un océan d'ardoises montre ses lames blei
figées ; à Ingouville, on voit comme des toits mobi
agités par les vents. Cette éminence, qui, depuis Rou
jusqu'à mer, côtoie le fleuve en laissant une marge p
ou moins resserrée entre elle et les eaux, mais qui cer
contient des trésors de pittoresque avec ses villes, s
gorges, ses vallons, ses prairies, acquit une immer
valeur à Ingouville depuis 1816, époque à laquelle co
mença la prospérité du Havre. Cette commune dev
l'Auteuil, le Ville-d'Avray, le Montmorency des comm
çants, qui se bâtirent des villas étagées sur cet amp
théâtre pour y respirer l'air de la mer parfumé par
fleurs de leurs somptueux jardins. Ces hardis spécu
teurs s'y reposent des fatigues de leurs comptoirs et
l'atmosphère de leurs maisons serrées les unes con
les autres, sans espace, souvent sans cour, comme
font et l'accroissement de la population du Havre, et
ligne inflexible de ses remparts, et l'agrandissement c
bassins. En effet, quelle tristesse au cœur du Havre,
quelle joie à Ingouville ! La loi du developpement soc
a fait éclore comme un champignon le faubourg de G
ville, aujourd'hui plus considérable que le Havre, et
s'étend au bas de la côte comme un serpent. A sa crê
Ingouville n'a qu'une rue ; et, comme dans toutes ces
sitions, les maisons qui regardent la Seine ont néces

rement un immense avantage sur celles de l'autre côté du chemin auxquelles elles masquent cette vue, mais qui se dressent, comme des spectateurs, sur la pointe des pieds, afin de voir par-dessus les toits. Néanmoins il existe là, comme partout, des servitudes. Quelques maisons assises au sommet occupent une position supérieure ou jouissent d'un droit de vue qui oblige le voisin à tenir ses constructions à une hauteur voulue. Puis la roche capricieuse et creusée par des chemins qui rendent son amphithéâtre praticable; et, par ces échappées, quelques propriétés peuvent apercevoir, ou la ville, ou le fleuve, ou la mer. Sans être coupée à pic, la colline finit assez brusquement en falaise. Au bout de la rue qui serpente au sommet, on aperçoit les gorges où sont situés quelques villages, Sainte-Adresse, deux ou trois Saints-je-ne-sais-qui, et les criques où mugit l'Océan. Ce côté presque désert d'Ingouville forme un contraste frappant avec les belles villas qui regardent la vallée de la Seine. Craint-on les coups de vent pour la végétation? les négociants reculent-ils devant les dépenses qu'exigent ces terrains en pente?... Quoi qu'il en soit, le touriste des bateaux à vapeur est tout étonné de trouver la côte nue et ravinée à l'ouest d'Ingouville, un pauvre en haillons à côté d'un riche somptueusement vêtu, parfumé.

En 1829, une des dernières maisons du côté de la mer, et qui se trouve sans doute au milieu de l'Ingouville d'aujourd'hui, s'appelait et s'appelle peut-être encore *le Chalet*. Ce fut primitivement une habitation de concierge avec son jardinet en avant. Le propriétaire de la villa dont elle dépendait, maison à parc, à jardins, à volière, à serre, à prairies, eut la fantaisie de mettre cette maisonnette en harmonie avec les somptuosités de sa demeure, et la fit reconstruire sur le modèle d'un *cottage*. Il sépara ce cottage de son boulingrin orné de

fleurs, de plates-bandes, la terrasse de sa villa, par une muraille basse le long de laquelle il planta une haie pour la cacher. Derrière le cottage, nommé, malgré tous ses efforts, le Chalet, s'étendent les potagers et les vergers. Ce Chalet, sans vaches ni laiterie, a pour toute clôture sur le chemin un palis dont les charniers ne se voient plus sous une haie luxuriante. De l'autre côté du chemin, la maison d'en face, soumise à une servitude, offre un palis et une haie semblables qui laissent la vue du Havre au Chalet. Cette maisonnette faisait le désespoir de monsieur Vilquin, propriétaire de la villa. Voici pourquoi. Le créateur de ce séjour dont les détails disent énergiquement : *Cy reluisent des millions !* n'avait si bien étendu son parc vers la campagne que pour ne pas avoir ses jardiniers, disait-il, dans ses poches. Une fois fini, le Chalet ne pouvait plus être habité que par un ami. Monsieur Mignon, le précédent propriétaire, aimait beauconp son caissier, et cette histoire prouvera que Dumay le lui rendait bien; il lui offrit donc cette habitation. A cheval sur la forme, Dumay fit signer à son patron un bail de douze ans à trois cents francs de loyer, et monsieur Mignon le signa volontiers en disant: — Mon cher Dumay, songes-y, tu t'engages à vivre douze ans chez moi.

Par des événements qui vont être racontés, les propriétés de monsieur Mignon, autrefois le plus riche négociant du Havre, furent vendues à Vilquin, l'un de ses antagonistes sur la place. Dans la joie de s'emparer de la célèbre villa Mignon, l'acquéreur oublia de demander la résiliation de ce bail. Dumay, pour ne pas faire manquer la vente, aurait alors signé tout ce que Vilquin eût exigé ; mais une fois la vente consommée, il tint à son bail, comme à une vengeance. Il resta dans la poche de Vilquin, au cœur de la famille Vilquin, obser-

vant Vilquin, gênant Vilquin, enfin le taon des Vilquin. Tous les matins, à sa fenêtre, Vilquin éprouvait un mouvement de contrariété violente en apercevant ce bijou de construction, ce Chalet qui coûta soixante mille francs, et qui scintille comme un rubis au soleil. Comparaison presque juste ! L'architecte a bâti ce cottage de briques du plus beau rouge rejointoyées en blanc. Les fenêtres sont peintes en vert vif, et les bois en brun tirant sur le jaune. Le toit s'avance de plusieurs pieds. Une jolie galerie découpée règne au premier étage, et une véranda projette sa cage de verre au milieu de la façade. Le rez-de-chaussée se compose d'un joli salon, d'une salle à manger, séparés par le palier d'un escalier de bois dont le dessin et les ornements sont d'une élégante simplicité. La cuisine est adossée à la salle à manger, et le salon est doublé d'un cabinet qui servait alors de chambre à coucher à monsieur et à madame Dumay. Au premier étage, l'architecte a ménagé deux grandes chambres accompagnées chacune d'un cabinet de toilette, auxquelles la véranda sert de salon ; puis, au-dessus, se trouvent, sous le faîte, qui ressemble à deux cartes mises l'une contre l'autre, deux chambres de domestique, éclairées chacune par un œil-de-bœuf, et mansardées, mais assez spacieuses. Vilquin eut la petitesse d'élever un mur du côté des vergers et des potagers. Depuis cette vengeance, les quelques centiares que le bail laisse au Chalet ressemblent à un jardin de Paris. Les communs, bâtis et peints de manière à les raccorder au Chalet, sont adossés au mur de la propriété voisine. L'intérieur de cette charmante habitation est en harmonie avec l'extérieur. Le salon, parqueté tout en bois de fer, offre aux regards les merveilles d'une peinture imitant les laques de Chine. Sur des fonds noirs encadrés d'or brillent les oiseaux multicolores, les feuil-

lages verts impossibles, les fantastiques dessins des Chinois. La salle à manger est entièrement revêtue de bois du Nord découpé, sculpté comme dans les belles cabanes russes. La petite antichambre formée par le palier et la cage de l'escalier sont peintes en vieux bois et représentent des ornements gothiques. Les chambres à coucher, tendues de perse, se recommandent par une coûteuse simplicité. Le cabinet où couchaient alors le caissier et sa femme est boisé, plafonné comme la chambre d'un paquebot. Ces folies d'armateur expliquent la rage de Vilquin. Ce pauvre acquéreur voulait loger dans ce cottage son gendre et sa fille. Ce projet connu de Dumay pourra plus tard vous expliquer sa ténacité bretonne.

On entre au Chalet par une petite porte de fer, treillissée, et dont les fers de lance s'élèvent de quelques pouces au-dessus du palis et de la haie. Le jardinet, d'une largeur égale à celle du fastueux boulingrin, était alors plein de fleurs, de roses, de dahlias, des plus belles, des plus rares productions de la flore des serres; car, autre sujet de douleur vilquinarde, la petite serre élégante, la serre de fantaisie, la serre dite de Madame, dépend du Chalet et sépare la villa Vilquin, ou, si vous voulez, l'unit au cottage. Dumay se consolait de la tenue de sa caisse par les soins de la serre, dont les productions exotiques faisaient un des plaisirs de Modeste. Le billard de la villa Vilquin, espèce de galerie, communiquait autrefois par une immense volière en forme de tourelle avec cette serre; mais, depuis la construction du mur qui le priva de la vue des vergers, Dumay mura la porte de communication. — Mur pour mur! dit-il. — Vous et Dumay, vous murmurez! dirent à Vilquin les négociants pour le taquiner. Et tous les jours, à la Bourse, on saluait d'un nouveau calembour le spé-

culateur jalousé. En 1827, Vilquin offrit à Dumay six mille francs d'appointements et dix mille francs d'indemnité pour résilier le bail; le caissier refusa, quoiqu'il n'eût que mille écus chez Gobenheim, un ancien commis de son patron. Dumay, croyez-le, est un Breton repiqué par le sort en Normandie. Jugez de la haine conçue contre ses locataires du Chalet par le Normand Vilquin, un homme riche de trois millions! Quel crime de lèse-million que de démontrer aux riches l'impuissance de l'or? Vilquin, dont le désespoir le rendait la fable du Havre, venait de proposer une jolie habitation en toute propriété à Dumay, qui de nouveau refusa. Le Havre commençait à s'inquiéter de cet entêtement, dont, pour beaucoup de gens, la raison se trouvait dans cette phrase: — Dumay est Breton.—Le caissier, lui, pensait que madame et surtout mademoiselle Mignon eussent été trop mal logées partout ailleurs. Ses deux idoles habitaient un temple digne d'elles, et profitaient du moins de cette somptueuse chaumière où des rois déchus auraient pu conserver la majesté des choses autour d'eux, espèce de décorum qui manque souvent aux gens tombés. Peut-être ne regrettera-t-on pas d'avoir connu par avance et l'habitation et la compagnie habituelle de Modeste; car, à son âge, les êtres et les choses ont sur l'avenir autant d'influence que le caractère, si toutefois le caractère n'en reçoit pas quelques empreintes ineffaçables.

A la manière dont les Latournelle entrèrent au Chalet, un étranger aurait bien deviné qu'ils y venaient tous les soirs.

— Déjà, mon maître?... dit le notaire en apercevant dans le salon un jeune banquier du Havre, Gobenheim, parent de Gobenheim-Keller, chef de la grande maison de Paris.

fit aucune attention à tous ces préparatifs, au moins singuliers.

Quoique petit, trapu, grêlé, parlant tout bas, ayant l'air de s'écouter, ce Breton, ancien lieutenant de la garde, offre la résolution, le sang-froid si bien gravés sur son visage, que personne, en vingt ans, à l'armée, ne l'avait plaisanté. Ses petits yeux, d'un bleu calme, ressemblent à deux morceaux d'acier. Ses façons, l'air de son visage, son parler, sa tenue, tout concorde à son nom bref de Dumay. Sa force, bien connue d'ailleurs, lui permet de ne redouter aucune agression. Capable de tuer un homme d'un coup de poing, il avait accompli ce haut fait à Bautzen, en s'y trouvant sans armes, face à face avec un Saxon, en arrière de sa compagnie. En ce moment la ferme et douce physionomie de cet homme atteignit au sublime du tragique; ses lèvres pâles comme son teint indiquèrent une convulsion domptée par l'énergie bretonne; une sueur légère, mais que chacun vit et supposa froide, rendit son front humide. Le notaire savait que, de tout ceci pouvait résulter un drame en cour d'assises. En effet, pour le caissier, il se jouait, à propos de Modeste Mignon, une partie où se trouvaient engagés un honneur, une foi, des sentiments d'une importance supérieure à celle des liens sociaux, et résultant d'un de ces pactes dont le seul juge, en cas de malheur, est au ciel. La plupart des drames sont dans les idées que nous nous formons des choses. Les événements qui nous paraissent dramatiques ne sont que les sujets que notre âme convertit en tragédie ou en comédie, au gré de notre caractère.

Madame Latournelle et madame Dumay, chargées d'observer Modeste, eurent je ne sais quoi d'emprunté dans le maintien, de tremblant dans la voix que l'inculpée ne remarqua point, tant elle paraissait absorbée

ar sa broderie. Modeste plaquait chaque fil de coton vec une perfection à désespérer des brodeuses. Son vi-age disait tout le plaisir que lui causait le mat du pé-ale qui finissait une fleur entreprise. Le nain, assis ntre sa patronne et Gobenheim, retenait ses larmes, il e demandait comment arriver à Modeste, afin de lui eter deux mots d'avis à l'oreille. En prenant position levant madame Mignon, madame Latournelle avait, vec sa diabolique intelligence de dévote, isolé Modeste. Madame Mignon, silencieuse dans sa cécité, plus pâle ue ne la faisait sa pâleur habituelle, disait assez qu'elle avait l'épreuve à laquelle sa fille allait être soumise. Peut-être au dernier moment blâmait-elle ce strata-ème, tout en le trouvant nécessaire. De là son silence. Elle pleurait en dedans. Exupère, la détente du piége, gnorait entièrement la pièce où le hasard lui donnait n rôle. Gobenheim restait, par un effet de son carac-ère, dans une insouciance égale à celle que montrait Modeste. Pour un spectateur instruit, ce contraste entre la complète ignorance des uns et la palpitante attention des autres eût été sublime. Aujourd'hui, plus que ja-mais, les romanciers disposent de ces effets et ils sont dans leur droit; car la nature s'est, de tout temps, per-mis d'être plus forte qu'eux. Ici, la nature, vous le verrez, la nature sociale, qui est une nature dans la nature, se donnait le plaisir de faire l'histoire plus inté-ressante que le roman, de même que les torrents dessi-nent des fantaisies interdites aux peintres, et accom-plissent des tours de force en disposant ou léchant les pierres à surprendre les statuaires et les architectes. Il était huit heures. En cette saison, le crépuscule jette alors ses dernières lueurs. Ce soir-là, le ciel n'offrait pas un nuage, l'air attiédi caressait la terre, les fleurs embaumaient, on entendait crier le sable sous les pieds

lages verts impossibles, les fantastiques dessins des Chinois. La salle à manger est entièrement revêtue de bois du Nord découpé, sculpté comme dans les belles cabanes russes. La petite antichambre formée par le palier et la cage de l'escalier sont peintes en vieux bois et représentent des ornements gothiques. Les chambres à coucher, tendues de perse, se recommandent par une coûteuse simplicité. Le cabinet où couchaient alors le caissier et sa femme est boisé, plafonné comme la chambre d'un paquebot. Ces folies d'armateur expliquent la rage de Vilquin. Ce pauvre acquéreur voulait loger dans ce cottage son gendre et sa fille. Ce projet connu de Dumay pourra plus tard vous expliquer sa ténacité bretonne.

On entre au Chalet par une petite porte de fer, treillissée, et dont les fers de lance s'élèvent de quelques pouces au-dessus du palis et de la haie. Le jardinet, d'une largeur égale à celle du fastueux boulingrin, était alors plein de fleurs, de roses, de dahlias, des plus belles, des plus rares productions de la flore des serres; car, autre sujet de douleur vilquinarde, la petite serre élégante, la serre de fantaisie, la serre dite de Madame, dépend du Chalet et sépare la villa Vilquin, ou, si vous voulez, l'unit au cottage. Dumay se consolait de la tenue de sa caisse par les soins de la serre, dont les productions exotiques faisaient un des plaisirs de Modeste. Le billard de la villa Vilquin, espèce de galerie, communiquait autrefois par une immense volière en forme de tourelle avec cette serre; mais, depuis la construction du mur qui le priva de la vue des vergers, Dumay mura la porte de communication. — Mur pour mur! dit-il. — Vous et Dumay, vous murmurez! dirent à Vilquin les négociants pour le taquiner. Et tous les jours, à la Bourse, on saluait d'un nouveau calembour le spé-

culateur jalousé. En 1827, Vilquin offrit à Dumay six mille francs d'appointements et dix mille francs d'indemnité pour résilier le bail; le caissier refusa, quoiqu'il n'eût que mille écus chez Gobenheim, un ancien commis de son patron. Dumay, croyez-le, est un Breton repiqué par le sort en Normandie. Jugez de la haine conçue contre ses locataires du Chalet par le Normand Vilquin, un homme riche de trois millions! Quel crime de lèse-million que de démontrer aux riches l'impuissance de l'or? Vilquin, dont le désespoir le rendait la fable du Havre, venait de proposer une jolie habitation en toute propriété à Dumay, qui de nouveau refusa. Le Havre commençait à s'inquiéter de cet entêtement, dont, pour beaucoup de gens, la raison se trouvait dans cette phrase: — Dumay est Breton.—Le caissier, lui, pensait que madame et surtout mademoiselle Mignon eussent été trop mal logées partout ailleurs. Ses deux idoles habitaient un temple digne d'elles, et profitaient du moins de cette somptueuse chaumière où des rois déchus auraient pu conserver la majesté des choses autour d'eux, espèce de décorum qui manque souvent aux gens tombés. Peut-être ne regrettera-t-on pas d'avoir connu par avance et l'habitation et la compagnie habituelle de Modeste; car, à son âge, les êtres et les choses ont sur l'avenir autant d'influence que le caractère, si toutefois le caractère n'en reçoit pas quelques empreintes ineffaçables.

A la manière dont les Latournelle entrèrent au Chalet, un étranger aurait bien deviné qu'ils y venaient tous les soirs.

— Déjà, mon maître?... dit le notaire en apercevant dans le salon un jeune banquier du Havre, Gobenheim, parent de Gobenheim-Keller, chef de la grande maison de Paris.

fit aucune attention à tous ces préparatifs, au moins singuliers.

Quoique petit, trapu, grêlé, parlant tout bas, ayant l'air de s'écouter, ce Breton, ancien lieutenant de la garde, offre la résolution, le sang-froid si bien gravés sur son visage, que personne, en vingt ans, à l'armée, ne l'avait plaisanté. Ses petits yeux, d'un bleu calme, ressemblent à deux morceaux d'acier. Ses façons, l'air de son visage, son parler, sa tenue, tout concorde à son nom bref de Dumay. Sa force, bien connue d'ailleurs, lui permet de ne redouter aucune agression. Capable de tuer un homme d'un coup de poing, il avait accompli ce haut fait à Bautzen, en s'y trouvant sans armes, face à face avec un Saxon, en arrière de sa compagnie. En ce moment la ferme et douce physionomie de cet homme atteignit au sublime du tragique; ses lèvres pâles comme son teint indiquèrent une convulsion domptée par l'énergie bretonne; une sueur légère, mais que chacun vit et supposa froide, rendit son front humide. Le notaire savait que, de tout ceci pouvait résulter un drame en cour d'assises. En effet, pour le caissier, il se jouait, à propos de Modeste Mignon, une partie où se trouvaient engagés un honneur, une foi, des sentiments d'une importance supérieure à celle des liens sociaux, et résultant d'un de ces pactes dont le seul juge, en cas de malheur, est au ciel. La plupart des drames sont dans les idées que nous nous formons des choses. Les événements qui nous paraissent dramatiques ne sont que les sujets que notre âme convertit en tragédie ou en comédie, au gré de notre caractère.

Madame Latournelle et madame Dumay, chargées d'observer Modeste, eurent je ne sais quoi d'emprunté dans le maintien, de tremblant dans la voix que l'inculpée ne remarqua point, tant elle paraissait absorbée

r sa broderie. Modeste plaquait chaque fil de coton ec une perfection à désespérer des brodeuses. Son vi-ge disait tout le plaisir que lui causait le mat du pé-e qui finissait une fleur entreprise. Le nain, assis tre sa patronne et Gobenheim, retenait ses larmes, il demandait comment arriver à Modeste, afin de lui ter deux mots d'avis à l'oreille. En prenant position vant madame Mignon, madame Latournelle avait, ec sa diabolique intelligence de dévote, isolé Modeste. adame Mignon, silencieuse dans sa cécité, plus pâle ie ne la faisait sa pâleur habituelle, disait assez qu'elle ivait l'épreuve à laquelle sa fille allait être soumise. eut-être au dernier moment blâmait-elle ce strata-ème, tout en le trouvant nécessaire. De là son silence. lle pleurait en dedans. Exupère, la détente du piége, norait entièrement la pièce où le hasard lui donnait 1 rôle. Gobenheim restait, par un effet de son carac-re, dans une insouciance égale à celle que montrait odeste. Pour un spectateur instruit, ce contraste entre complète ignorance des uns et la palpitante attention es autres eût été sublime. Aujourd'hui, plus que ja-ais, les romanciers disposent de ces effets et ils sont ans leur droit; car la nature s'est, de tout temps, per-is d'être plus forte qu'eux. Ici, la nature, vous le errez, la nature sociale, qui est une nature dans la ature, se donnait le plaisir de faire l'histoire plus inté-essante que le roman, de même que les torrents dessi-ent des fantaisies interdites aux peintres, et accom-lissent des tours de force en disposant ou léchant les ierres à surprendre les statuaires et les architectes. Il lait huit heures. En cette saison, le crépuscule jette lors ses dernières lueurs. Ce soir-là, le ciel n'offrait as un nuage, l'air attiédi caressait la terre, les fleurs mbaumaient, on entendait crier le sable sous les pieds

de quelques promeneurs qui rentraient. La mer re sait comme un miroir. Enfin il faisait si peu de v que les bougies allumées sur la table à jouer montra leurs flammes tranquilles, quoique les croisées fus entr'ouvertes. Ce salon, cette soirée, cette habitat quel cadre pour le portrait de cette jeune fille, étu alors par ces personnes avec la profonde attention c peintre en présence de la Margherita Doni, l'une gloires du palais Pitti. Modeste, fleur enfermée con celle de Catulle, valait-elle encore toutes ces préc tions?... Vous connaissez la cage, voici 'oiseau.

Alors âgée de vingt ans, svelte, fine autant qu'un ces sirènes inventées par les dessinateurs anglais p leurs *livres de beautés*, Modeste offre, comme autre sa mère, une coquette expression de cette grâce comprise en France, où nous l'appelons *sensiblerie*, r qui, chez les Allemandes, est la poésie du cœur arri à la surface de l'être et s'épenchant en minauderies c les sottes, en divines manières chez les filles spirit les. Remarquable par sa chevelure couleur d'or p elle appartient à ce genre de femmes nommées, s doute en mémoire d'Ève, les blondes célestes, et c l'épiderme satiné ressemble à du papier de soie ap qué sur la chair, qui frissonne sous l'hiver ou s'é nouit au soleil du regard, en rendant la main jalo de l'œil. Sous ces cheveux, légers comme des marab et bouclés à l'anglaise, le front, que vous eussiez dit t par le compas tant il est pur de modelé, reste disc calme jusqu'à la placidité, quoique lumineux de j sée; mais quand et où pouvait-on en voir de plus d'une netteté si transparente? il semble, comme perle, avoir un orient. Les yeux, d'un bleu tirant su gris, limpides comme des yeux d'enfant, en montra alors toute la malice et toute l'innocence, en harm

avec l'arc des sourcils à peine indiqué par des racines plantées comme celles faites au pinceau dans les figures chinoises. Cette candeur spirituelle est encore relevée autour des yeux et dans les coins, aux tempes, par des tons de nacre à filets bleus, privilége de ces teints délicats. La figure, de l'ovale si souvent trouvé par Raphaël pour ses Madones, se distingue par la couleur sobre et virginale des pommettes, aussi douce que la rose de Bengale, et sur laquelle les longs cils d'une paupière diaphane jetaient des ombres mélangées de lumière. Le cou, alors penché, presque frêle, d'un blanc de lait, rappelle ces lignes fuyantes, aimées de Léonard de Vinci. Quelques petites taches de rousseur, semblables aux mouches du dix-huitième siècle, disent que Modeste est bien une fille de la terre, et non l'une de ces créations rêvées en Italie par l'École angélique. Quoique fines et grasses tout à la fois, ses lèvres, un peu moqueuses, expriment la volupté. Sa taille, souple sans être frêle, n'effrayait pas la maternité comme celle de ces jeunes filles qui demandent des succès à la morbide pression d'un corset. Le basin, l'acier, le lacet épuraient et ne fabriquaient pas les lignes serpentines de cette élégance, comparable à celle d'un jeune peuplier balancé par le vent. Une robe gris de perle, ornée de passementeries couleur cerise, à taille longue, dessinait chastement le corsage et couvrait les épaules, encore un peu maigres, d'une guimpe qui ne laissait voir que les premières rondeurs par lesquelles le cou s'attache aux épaules. A l'aspect de cette physionomie vaporeuse et intelligente tout ensemble, où la finesse d'un nez grec à narines roses, à méplats fermement coupés, jetait je ne sais quoi de positifs; où la poésie qui régnait sur le front presque mystique était quasi démentie par la voluptueuse expression de la bouche; où la candeur disputait les

champs profonds et variés de la prunelle à la moquei la plus instruite, un observateur aurait pensé que cet jeune fille, à l'oreille alerte et fine que tout bruit eve lait, au nez ouvert aux parfums de la fleur bleue (l'idéal, devait être le théâtre d'un combat entre les po sies qui se jouent autour de tous les levers de soleil les labeurs de la journée, entre la fantaisie et la réalit Modeste était la jeune fille curieuse et pudique, sacha sa destinée et pleine de chasteté, la Vierge de l'Espag plutôt que celle de Raphaël.

Elle leva la tête en entendant Dumay dire à Exupèr —Venez ici, jeune homme ! — Et après les avoir vus ca sant dans un coin du salon, elle pensa qu'il s'agiss d'une commission à donner pour Paris. Elle regarda s amis qui l'entouraient comme étonnée de leur silen et s'écria de l'air le plus naturel : — Eh bien ! vous jouez pas ? — en montrant la table verte que la gran madame Latournelle nommait l'*autel*.

— Jouons, reprit Dumay qui venait de congédier jeune Exupère.

— Mets-toi là, Butscha, dit madame Latournelle séparant par toute la table le premier cler du groupe (formaient madame Mignon et sa fille.

— Et toi, viens là !... dit Dumay à sa femme en ordonnant de se tenir près de lui.

Madame Dumay, petite Américaine de trente-six a essuya furtivement des larmes : elle adorait Modest croyait à une catastrophe.

— Vous n'êtes pas gais, ce soir, reprit Modeste.

— Nous jouons, répondit Gobeinheim qui dispo ses cartes.

Quelque intéressante que cette situation puisse pa tre, elle le sera bien davantage en expliquant la p tion de Dumay relativement à Modeste. Si la concis

de ce récit le rend sec, on pardonnera cette sécheresse en faveur du désir d'achever promptement cette scène, et à la nécessité de raconter l'argument qui domine tous les drames.

Dumay (Anne-François-Bernard), né à Vannes, partit soldat en 1799, à l'armée d'Italie. Son père, président du tribunal révolutionnaire, s'était fait remarquer par tant d'énergie, que le pays ne fut pas tenable pour lui lorsque son père, assez méchant avocat, eut péri sur l'échafaud après le 9 thermidor. Après avoir vu mourir sa mère de chagrin, Anne vendit tout ce qu'il possédait et courut à l'âge de vingt-deux ans en Italie, au moment où nos armées succombaient. Il rencontra dans le département du Var un jeune homme qui, par des motifs analogues, allait aussi chercher la gloire, en trouvant le champ de bataille moins périlleux que la Provence. Charles Mignon, dernier rejeton de cette famille à laquelle Paris doit la rue et l'hôtel bâti par le cardinal Mignon, eut dans son père un finaud qui voulut sauver des griffes de la Révolution la terre de la Bastie, un joli fief du Comtat. Comme tous les peureux de ce temps, le comte de La Bastie, devenu citoyen Mignon, trouva plus sain de couper les têtes que de se laisser couper la sienne. Ce faux terroriste disparut au 9 thermidor et fut alors inscrit sur la liste des émigrés. Le comté de la Bastie fut vendu. Le château déshonoré vit ses tours en poivrière rasées. Enfin le citoyen Mignon, découvert à Orange, fut massacré, lui, sa femme et ses enfants, à l'exception de Charles Mignon qu'il avait envoyé lui chercher un asile dans les Hautes-Alpes. Saisi par ces affreuses nouvelles, Charles attendit, dans une vallée du mont Genèvre, des temps moins orageux. Il vécut là jusqu'en 1799 de quelques louis que son père lui mit dans la main à son départ. Enfin, à vingt-trois

ans, sans autre fortune que sa belle prestance, que ce
beauté méridionale qui, complète, arrive au sublime,
dont le type est l'Antinoüs, l'illustre favori d'Adri
Charles résolut de hasarder sur le tapis rouge de
guerre son audace provençale qu'il prit, à l'exem
de tant d'autres, pour une vocation. En allant au dé
de l'armée, à Nice, il rencontra le Breton. Deve
camarades et par la similitude de leurs destinées et
le contraste de leurs caractères, ces deux fantas
burent à la même tasse, en plein torrent, cassèrent
deux le même morceau de biscuit, et se trouvèrent
gents à la paix qui suivit la bataille de Marengo. Qu
la guerre recommença, Charles Mignon obtint de pa
dans la cavalerie et perdit alors de vue son camarade
dernier des Mignon de La Bastie était, en 1812, officie
la Légion d'honneur et major d'un régiment de cavale
espérant être renommé comte de La Bastie et fait c
nel par l'empereur. Pris par les Russes, il fut env
comme tant d'autres, en Sibérie. Il fit le voyage
un pauvre lieutenant dans lequel il reconnut A
Dumay, non décoré, brave, mais malheureux co
un million de pousse-cailloux à épaulettes de lain
canevas d'hommes sur lequel Napoléon a peint le tab
de l'Empire. En Sibérie, le lieutenant-colonel ap
pour tuer le temps, le calcul et la calligraphie au
ton, dont l'éducation avait paru inutile au père Scé
Charles trouva dans son premier compagnon de r
un de ces cœurs si rares où il put verser tous ses
grins en racontant ses félicités. Le fils de la Prov
avait fini par rencontrer le hasard qui cherche tou
jolis garçons. En 1804, à Francfort-sur-Mein, i
adoré par Bettina Wallenrod, fille unique d'un banq
et il l'avait épousée avec d'autant plus d'enthousia
qu'elle était riche, une des beautés de la ville, et

se voyait alors seulement lieutenant, sans autre fortune que l'avenir excessivement problématique des militaires de ce temps-là. Le vieux Wallenrod, baron allemand déchu (la banque est toujours baronne), charmé de savoir que le beau lieutenant représentait à lui seul les Mignon de La Bastie, approuva la passion de la blonde Bettina, qu'un peintre (il y en avait un alors à Francfort) avait fait poser pour une figure idéale de l'Allemagne. Wallenrod, nommant par avance ses petits-fils comtes de La Bastie-Wallenrod, plaça dans les fonds français la somme nécessaire pour donner à sa fille trente mille francs de rente. Cette dot fit une très-faible brèche à sa caisse vu le peu d'élévation du capital. L'Empire, par suite d'une politique à l'usage de beaucoup de débiteurs, payait rarement les semestres. Aussi Charles parut-il assez effrayé de ce placement, car il n'avait pas autant de foi que le baron dans l'aigle impériale. Le phénomène de la croyance ou de l'admiration, qui n'est qu'une croyance éphémère, s'établit difficilement en concubinage avec l'idole. Le mécanicien redoute la machine que le voyageur admire, et les officiers étaient un peu les chauffeurs de la locomotive napoléonienne, s'ils n'en furent pas le charbon. Le baron de Wallenrod-Tustall-Bartenstild promit alors de venir au secours du ménage. Charles aima Bettina Wallenrod autant qu'il était aimé d'elle, et c'est beaucoup dire; mais quand un Provençal s'exalte, tout chez lui devient naturel en fait de sentiment. Et comment ne pas adorer une blonde échappée d'un tableau d'Albert Durer, d'un caractère angélique et d'une fortune notée à Francfort? Charles eut donc quatre enfants dont il restait seulement deux filles, au moment où il épanchait ses douceurs au cœur du Breton. Sans les connaître, Dumay aima ces deux petites par l'effet de cette sympathie, si

bien rendue par Charlet, qui rend le soldat père de t enfant ! L'aînée, appelée Bettina-Caroline, était née 1805 ; l'autre, Marie-Modeste, en 1808. Le malheur lieutenant-colonel, sans nouvelles de ces êtres chéris, vint à pied, en 1814, en compagnie du lieutenant, à t vers la Russie et la Prusse. Ces deux amis, pour qu différence des épaulettes n'existait plus, atteignir Francfort au moment où Napoléon débarquait à Cann Charles trouva sa femme à Francfort, mais en de elle avait eu la douleur de perdre son père de qui était adorée et qui voulait la voir toujours souri même à son lit de mort. Le vieux Wallenrod ne su vait pas aux désastres de l'Empire. A soixante-do ans, il avait spéculé sur les cotons, en croyant au gé de Napoléon, sans savoir que le génie est aussi sou au-dessus qu'au-dessous des événements. Ce der Wallenrod, des vrais Wallenrod-Tustall-Barbens avait acheté presque autant de balles de coton que l'e pereur perdit d'hommes pendant sa sublime campa de France. — *Che meirs tans le goton !...* avait dit fille ce père, de l'espèce des Goriot, en s'efforçant paiser une douleur qui l'effrayait, *ed che meirs ne tef rienne à berzonne*, — car ce Français d'Allemagne mo essayant de parler la langue aimée de sa fille.

Heureux de sauver de ce grand et double naufrag femme et ses deux filles, Charles Mignon revint à P où l'empereur le nomma lieutenant-colonel dans cuirassiers de la garde et le fit commandeur de la gion d'honneur. Le rêve du colonel, qui se voyait e général et comte au premier triomphe de Napol s'éteignit dans les flots de sang de Waterloo. Le colo peu grièvement blessé, se retira sur la Loire et qu Tours avant le licenciement.

Au printemps de 1816, Charles réalisa ses trente m

livres de rente, qui lui donnèrent environ quatre cent mille francs, et résolut d'aller faire fortune en Amérique en abandonnant le pays où la persécution pesait déjà sur les soldats de Napoléon. Il descendit de Paris au Havre accompagné de Dumay, à qui, par un hasard assez ordinaire à la guerre, il avait sauvé la vie en le prenant en croupe au milieu du désordre qui suivit la journée de Waterloo. Dumay partageait les opinions et le découragement du colonel. Charles, suivi par le Breton comme par un caniche (le pauvre soldat idolâtrait les deux petites filles), pensa que l'obéissance, l'habitude des consignes, la probité, l'attachement du lieutenant en ferait un serviteur fidèle autant qu'utile; il lui proposa donc de se mettre sous ses ordres, au civil. Dumay fut très-heureux en se voyant adopté par une famille où il comptait vivre comme le gui sur le chêne. En attendant une occasion pour s'embarquer, en choisissant entre les navires et méditant sur les chances offertes par leurs destinations, le colonel entendit parler des brillantes destinées que la paix réservait au Havre. En écoutant la dissertation de deux bourgeois, il entrevit un moyen de fortune, et devint à la fois armateur, banquier, propriétaire; il acheta pour deux cent mille francs de terrains, de maisons, et lança vers New-York un navire chargé de soieries françaises achetées à bas prix à Lyon. Dumay, son agent, partit sur le vaisseau. Pendant que le colonel s'installait dans la plus belle maison de la rue Royale avec sa famille, et apprenait les éléments de la banque en déployant l'activité, la prodigieuse intelligence des Provençaux, Dumay réalisa deux fortunes, car il revint avec un chargement de coton acheté à vil prix. Cette double opération valut un capital énorme à la maison Mignon. Le colonel fit alors l'acquisition de la villa d'Ingouville, et récompensa

Dumay en lui donnant une modeste maison, rue l
Le pauvre ouvrier avait rapporté de New-York, a
cotons, une jolie petite femme à laquelle plut,
toute chose, la qualité de Français. Miss Grumm
sédait environ quatre mille dollars, vingt mille
que Dumay plaça chez son colonel. Dumay,
l'*alter ego* de l'armateur, apprit en peu de te
tenue des livres, cette science qui distingue, sel
mot, les sergents-majors du commerce. Ce naïf
oublié pendant vingt-ans par la fortune, se crut l'
le plus heureux du monde en se voyant prop
d'une maison que la munificence de son chef
d'un joli mobilier, puis de douze cents francs
rêt qu'il eut de ses fonds, et de trois mille six
francs d'appointements. Jamais le lieutenant I
dans ses rêves, n'avait espéré situation pareille
il était encore plus satisfait de se sentir le pivo
plus riche maison de commerce du Havre. M
Dumay, petite Américaine assez jolie, eut le cha
perdre tous ses enfants à leur naissance, et le
heurs de sa dernière couche la privèrent de l'esp
d'en avoir; elle s'attacha donc aux deux dem
Mignon avec autant d'amour que Dumay, qui
préférées à ses enfants. Madame Dumay, qui de
jour à des cultivateurs habitués à une vie écono
contenta de deux mille quatre cents francs pour
son ménage. Ainsi, tous les ans, Dumay plaç
mille et quelques cents francs de plus dans la
Mignon. En examinant le bilan annuel, le patro
sissait le compte du caissier d'une gratification
monie avec les services. En 1824, le crédit du
se montait à cinquante-huit mille francs. Ce fu
que Charles Mignon, comte de La Bastie, titre d
ne parlait jamais, combla son caissier en le log

Chalet, où dans ce moment, vivaient obscurément Modeste et sa mère.

L'état déplorable où se trouvait madame Mignon, que son mari avait laissé belle encore, a sa cause dans la catastrophe à laquelle l'absence de Charles était due. Le chagrin avait employé trois ans à détruire cette douce Allemande ; mais c'était un de ces chagrins semblables à des vers logés au cœur d'un bon fruit. Le bilan de cette douleur est facile à chiffrer. Deux enfants, morts en bas âge, eurent un double *ci-gît* dans cette âme qui ne savait rien oublier. La captivité de Charles en Sibérie fut, pour cette femme aimante, la mort tous les jours. La catastrophe de la riche maison Wallenrod et la mort du riche banquier sur ses sacs vides fut, au milieu des doutes de Bettina sur le sort de son mari, comme un coup suprême. La joie excessive de retrouver son Charles faillit tuer cette fleur allemande. Puis la seconde chute de l'Empire, l'expatriation projetée furent comme de nouveaux accès d'une même fièvre. Enfin, dix ans de prospérités continuelles, les amusements de sa maison, la première du Havre ; les dîners, les bals, les fêtes du négociant heureux, les somptuosités de la villa Mignon, l'immense considération, la respectueuse estime dont jouissait Charles, l'entière affection de cet homme, qui répondit par un amour unique à un unique amour, tout avait réconcilié cette pauvre femme avec la vie. Au moment où elle ne doutait plus, où elle entrevoyait un beau soir à sa journée orageuse, une catastrophe inconnue, enterrée au cœur de cette double famille et dont il sera bientôt question, avait été comme une sommation du malheur.

En janvier 1826, au milieu d'une fête, quand le Havre tout entier désignait Charles Mignon pour son député, trois lettres, venues de New-York, de Paris et de

Londres, avaient été comme autant de coup de
teau sur le palais de verre de la prospérité. En dix
nutes, la ruine avait fondu de ses ailes de vautou
cet inouï bonheur, comme le froid sur la grande a
en 1812 En une seule nuit, passée à faire des con
avec Dumay, Charles Mignon avait pris son parti. T
les valeurs, sans en excepter les meubles, suffir
tout payer. — Le Havre, avait dit le colonel au li
nant, ne me verra pas à pied. Dumay, je prend
soixante mille francs à six pour cent... — A trois,
colonel. — A rien, alors, avait répondu Charles Mi
péremptoirement. Je te ferai ta part dans mes nou
affaires. *Le Modeste*, qui n'est plus à moi, part de
le capitaine m'emmène. Toi, je te charge de ma fe
et de ma fille. Je n'écrirai jamais! Pas de nouv
bonnes nouvelles,

Dumay, toujours lieutenant, n'avait pas fait à so
lonel une seule question sur ses projets. — Je p
avait-il dit à Latournelle d'un petit air entendu,
mon colonel a son plan fait. — Le lendemain il
accompagné au petit jour son patron sur le navi
Modeste, partant pour Constantinople. Là, sur l'ar
du bâtiment, le Breton avait dit au Provençal : — (
sont vos derniers ordres, mon colonel? — Qu'a
homme n'approche du Chalet, s'était écrié le pè
retenant mal une larme. Dumay ! garde-moi mon
nier enfant comme me le garderait un boule-dogu
mort à quiconque tenterait de débaucher ma sec
fille ! ne crains rien, pas même l'échafaud, je t'y re
drais. — Mon colonel, faites vos affaires en paix. Je
comprends. Vous retrouverez mademoiselle Mo
comme vous me la confiez, ou je serai mort! Vou
connaissez et vous connaissez nos deux chiens des
rénées. On n'arrivera pas à votre fille. Pardon de

dire tant de phrases !—Les deux militaires s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre comme deux hommes qui s'étaient appréciés en pleine Sibérie.

Le jour même, le *Courrier du Havre* avait publié ce terrible, simple, énergique et honnête premier-Havre :

« La maison Charles Mignon suspend ses payements.
» Mais les liquidateurs soussignés prennent l'engagement
» de payer toutes les créances passives. On peut, dès à
» présent, escompter aux tiers porteurs les effets à terme.
» La vente des propriétés foncières couvre intégrale-
» ment les comptes courants.

» Cet avis est donné pour l'honneur de la maison et
» pour empêcher tout ébranlement du crédit sur la place
» du Havre.

» Monsieur Charles Mignon est parti ce matin sur *le*
» *Modeste* pour l'Asie Mineure, ayant laissé de pleins
» pouvoirs à l'effet de réaliser toutes les valeurs, même
» immobilières.

» DUMAY (liquidateur pour les comptes de banque);
» LATOURNELLE, notaire (liquidateur pour les
» biens de ville et de campagne); GOBENHEIM
» (liquidateur pour les valeurs commerciales). »

Latournelle avait dû sa fortune à la bonté de monsieur Mignon, qui lui avait prêté cent mille francs, en 1817, pour acheter la plus belle étude du Havre, Ce pauvre homme, sans moyens pécuniaires, premier clerc depuis dix ans, atteignait alors à l'âge de quarante ans et se voyait clerc pour le reste de ses jours. Il fut le seul dans tout le Havre dont le dévouement put se comparer à celui de Dumay ; car Gobenheim profita de la liquidation *pour continuer* les relations et les af-

faires de monsieur Mignon, ce qui lui permit d'élever
petite maison de banque. Pendant que des regrets u
nime se formulaient à la Bourse, sur le port, d
toutes les maisons; quand le panégyrique d'un hom
irréprochable, honorable et bienfaisant remplissait to
les bouches, Latournelle et Dumay, silencieux et
tifs comme des fourmis, vendaient, réalisaient, paya
et liquidaient. Vilquin fit le généreux en achetan
villa, la maison de ville et une ferme. Aussi Lat
nelle profita-t-il de ce bon premier mouvement
arrachant un bon prix à Vilquin. On voulut visiter
dame et mademoiselle Mignon; mais elles avaient
à Charles en se réfugiant au Chalet, le matin même
son départ qui leur fut caché dans le premier mom
Pour ne pas se laisser ébranler par la douleur, le
rageux banquier avait embrassé sa femme et sa
pendant leur sommeil. Il y eut trois cents cartes m
à la porte de la maison Mignon. Quinze jours ap
l'oubli le plus profond, prophétisé par Charles, rév
à ces deux femmes la grandeur et la sagesse de la r
lution ordonnée. Dumay fit représenter son matt
New-York, à Londres et à Paris. Il suivit la liquida
des trois maisons de banque auxquelles cette ruine
due, réalisa cinq cents mille francs de 1826 à 182
huitième de la fortune de Charles; et, selon des or
écrits pendant la nuit du départ, il les envoya dan
commencement de l'année 1728, par la maison M
genod, à New-York, au compte de monsieur Mig
Tout cela fut accompli militairemen', excepté le pr
vement de trente mille francs pour les besoins per
nels de madame et de mademoiselle Mignon que Ch
avait recommandé de faire et que ne fit pas Dun
Le Breton vendit sa maison de ville vingt mille fra
et les remit à madame Mignon, en pensant que plus

colonel aurait de capitaux, plus promptement il reviendrait. — Faute de trente mille francs quelquefois on périt, avait-il dit à Latournelle qui lui prit à sa valeur cette maison où les habitants du Chalet trouvaient toujours un appartement.

Tel fut, pour la célèbre maison Mignon du Havre, le résultat de la crise qui bouleversa, de 1825 à 1826, les principales places de commerce et qui causa, si l'on se souvient de ce coup de vent, la ruine de plusieurs banquiers de Paris, dont l'un présidait le tribunal de commerce. On comprend alors que cette chute immense, couronnant un règne bourgeois de dix années, avait pu être le coup de la mort pour Bettina Wallenrod, qui se vit encore une fois séparée de son mari, sans rien savoir d'une destinée en apparence aussi périlleuse, aussi aventureuse que l'exil en Sibérie, mais le mal qui l'entraînait vers la tombe est à ces chagrins visibles ce qu'est aux chagrins ordinaires d'une famille l'enfant fatal qui la gruge et la dévore. La pierre infernale jetée au cœur de cette mère était une des pierres tumulaires du petit cimetière d'Ingouville sur laquelle on lit :

BETTINA-CAROLINE MIGNON

Morte à vingt-deux ans

PRIEZ POUR ELLE

1827

Cette inscription est pour la jeune fille ce qu'une épitaphe est pour beaucoup de morts, la table des matières d'un livre inconnu. Le livre, le voici dans son abrégé terrible qui peut expliquer le serment échangé dans les adieux du colonel et du lieutenant.

Un jeune homme, d'une charmante figure, appelé Charles d'Estourny, vint au Havre sous le vulgaire pré-

texte de voir la mer, et il y vit Caroline Mignon. Un soi-disant élégant de Paris n'est jamais sans quelques recommandations; il fut donc invité, par l'intermédiaire d'un ami des Mignon, à une fête donnée à Ingouville. Devenu très-épris et de Caroline et de sa fortune, le Parisien entrevit une fin heureuse. En trois mois, il accumula tous les moyens de séduction, et enleva Caroline. Quand il a des filles, un père de famille ne doit pas plus laisser introduire un jeune homme chez lui sans le connaître, que laisser traîner des livres ou des journaux sans les avoir lus. L'innocence des filles est comme le lait que font tourner un coup de tonnerre, un vénéneux parfum, un temps chaud, un rien, un souffle même. En lisant la lettre d'adieu de sa fille aînée, Charles Mignon fit partir aussitôt madame Dumay pour Paris. La famille allégua la nécessité d'un voyage subitement ordonné par le médecin de la maison qui trempa dans cette excuse nécessaire, mais sans pouvoir empêcher le Havre de causer sur cette absence. — Comment, une jeune personne si forte, d'un teint espagnol, à chevelure de jais! .. Elle? poitrinaire!... — Mais, oui, l'on dit qu'elle a commis une imprudence. — Ah! ah! s'écriait un Vilquin. — Elle est revenue en nage d'une partie de cheval, et a bu à la glace; du moins, voilà ce qu'a dit le docteur Troussenard. — Quand madame Dumay revint, les malheurs de la maison Mignon étaient consommés, personne ne fit plus attention à l'absence de Caroline ni au retour de la femme du caissier. Au commencement de l'année 1827, les journaux retentirent du procès de Georges d'Estourny, condamné pour de constantes fraudes au jeu par la police correctionnelle. Ce jeune corsaire s'exila sans s'occuper de mademoiselle Mignon à qui la liquidation faite au Havre ôtait toute sa valeur. En peu de temps Caroline apprit et son infâme abandon et

la ruine de la maison paternelle. Revenue dans un état de maladie affreux et mortel, elle s'éteignit, en peu de jours, au Chalet. Sa mort protégea du moins sa réputation. On crut assez généralement à la maladie alléguée par monsieur Mignon lors de la fuite de sa fille, et à l'ordonnance médicale qui dirigeait, disait-on, mademoiselle Caroline sur Nice. Jusqu'au dernier moment, la mère avait espéré conserver sa fille ! Bettina fut sa préférence, comme Modeste était celle de Charles. Il y avait quelque chose de touchant dans ces deux élections. Bettina fut tout le portrait de Charles, comme Modeste est celui de sa mère. Chacun des deux époux continuait son amour dans son enfant. Caroline, fille de la Provence, tint de son père et cette belle chevelure, noire comme l'aile d'un corbeau, qu'on admire chez les femmes du midi, et l'œil brun, fendu en amande, brillant comme une étoile, et le teint olivâtre, et la peau dorée d'un fruit velouté, le pied cambré, cette taille espagnole qui fait craquer les basquines. Aussi le père et la mère étaient-ils fiers de la charmante opposition que présentaient les deux sœurs. — Un diable et un ange ! disait-on sans malice, quoique ce fût une prophétie.

Après avoir pleuré pendant un mois dans sa chambre où elle voulut pleurer sans voir personne, la pauvre Allemande en sortit les yeux malades. Avant de perdre la vue, elle était allée, malgré tous ses amis, contempler la tombe de Caroline. Cette dernière image resta colorée dans ses ténèbres, comme le spectre rouge du dernier objet vu brille encore, après qu'on a fermé les yeux par un grand jour. Après cet affreux, ce double malheur, Modeste, devenue fille unique sans que son père le sût, rendit Dumay, non pas plus dévoué, mais plus craintif que par le passé. Madame Dumay, folle de Modeste comme toutes les femmes privées d'enfant, l'accabla de

toute sa maternité d'occasion, sans cependant mécon naître les ordres de son mari qui se défiait des amitié féminines. La consigne était nette.— Si jamais un homme de quelque âge, de quelque rang que ce soit, avait di Dumay, parle à Modeste, la lorgne, lui fait les yeux doux, c'est un homme mort : je lui brûle la cervelle e je vais me mettre à la disposition du procureur du roi ma mort la sauvera peut-être. Si tu ne veux pas m voir couper le cou, remplace-moi bien auprès d'elle pen dant que je suis en ville.— Depuis trois ans, Dumay vi sitait ses armes tous les soirs. Il paraissait avoir mi de moitié dans son serment les deux chiens des Pyré nées, deux animaux d'une intelligence supérieure; l'u couchait à l'intérieur et l'autre était posté dans une pe tite cabane d'où il ne sortait pas et n'aboyait point mais l'heure où ces deux chiens auraient remué leu mâchoires sur un quidam eût été terrible !

On peut maintenant deviner la vie menée au Chal par la mère et la fille. Monsieur et madame Latournell souvent accompagnés de Gobenheim, venaient à pe près tous les soirs tenir compagnie à leurs amis, jouaient au whist. La conversation roulait sur les a faires du Havre, sur les petits événements de la vie d province. Entre neuf et dix heures du soir, on se qui tait. Modeste allait coucher sa mère, elles faisaie leurs prières ensemble, elles se répétaient leurs esp rances, elles parlaient du voyageur chéri. Après avo embrassé sa mère, la fille rentrait dans sa chambre dix heures. Le lendemain, Modeste levait sa mère av les mêmes soins, les mêmes prières, les mêmes caus ries. A la louange de Modeste, depuis le jour où la te rible infirmité vint ôter un sens à sa mère, elle s'en la femme de chambre, et déploya la même sollicitud à tout instant, sans se lasser, sans y trouver de mon

tonie. Elle fut sublime d'affection, à toute heure, d'une douceur rare chez les jeunes filles et bien appréciée par les témoins de cette tendresse. Aussi, pour la famille Latournelle, pour monsieur et madame Dumay, Modeste était-elle au moral la perle que vous connaissez. Entre le déjeuner et le dîner, madame Mignon et madame Dumay faisaient, pendant les jours de soleil, une petite promenade jusque sur les bords de la mer, accompagnées de Modeste, car il fallait le secours de deux bras à la malheureuse aveugle. Un mois avant la scène au milieu de laquelle cette explication fait comme une parenthèse, madame Mignon avait tenu conseil avec ses seuls amis, madame Latournelle, le notaire et Dumay, pendant que madame Dumay amusait Modeste par une longue promenade, — Écoutez, mes amis, avait dit l'aveugle, ma fille aime, je le sens, je le vois... Une étrange révolution s'est accomplie en elle, et je ne sais pas comment vous ne vous en êtes pas aperçus... — Nom d'un petit bonhomme ! s'était écrié le lieutenant. — Ne m'interrompez pas, Dumay. Depuis deux mois, Modeste prend soin d'elle, comme si elle devait aller à un rendez-vous. Elle est devenue excessivement difficile pour sa chaussure, elle veut faire valoir son pied, elle gronde madame Gobet, la cordonnière. Il en est de même avec sa couturière. En de certains jours, ma pauvre petite reste morne, attentive, comme s'il attendait quelqu'un; sa voix a des intonations brèves, comme si, quand on l'interroge, on la contrariait dans son attente, dans ses calculs secrets; puis, si ce quelqu'un attendu est venu... — Nom d'un petit bonhomme ! — Asseyez-vous, Dumay, avait dit l'aveugle. Eh bien, Modeste est gaie ! Oh ! elle n'est pas gaie pour vous, vous ne saisissez pas ces nuances trop délicates pour des yeux occupés par le spectacle de la nature, cette gaieté se trahit par les notes de sa

voix, par des accents que je saisis, que j'explique. deste, au lieu de demeurer assise, songeuse, dép une activité folle en mouvements désordonnés... est heureuse, enfin! Il y a des actions de grâce jus dans les idées qu'elle exprime. Ah! mes amis, je connais au bonheur aussi bien qu'au malheur... Pa baiser que me donne ma pauvre Modeste, je devin qui se passe en elle : si elle a reçu ce qu'elle attend, si elle est inquiète. Il y a bien des nuances dans les sers, même dans ceux d'une fille innocente, car Mod est l'innocence même, mais c'est comme une innoc instruite. Si je suis aveugle, ma tendresse est cl voyante, et je vous engage à surveiller ma fille.—Du devenu féroce, le notaire en homme qui veut trouve mot d'une énigme, madame Latournelle en duè trompée, madame Dumay qui partagea les crainte son mari, se firent alors les espions de Modeste. deste ne fut pas quittée un instant. Dumay passa nuits sous les fenêtres, caché dans son manteau con un jaloux espagnol; mais il ne put, armé de sa sag de militaire, saisir aucun indice accusateur. A m d'aimer les rossignols du parc Vilquin, ou quelque pr Lutin, Modeste n'avait pu voir personne, n'avait pu cevoir ni donner aucun signal. Madame Dumay, qu se coucha qu'après avoir vu Modeste endormie, p sur les chemins du haut du Chalet avec une atten égale à celle de son mari. Sous les regards de ces qu argus, l'irréprochable enfant, dont les moindres m vements furent étudiés, analysés, fut si bien acqui de toute criminelle conversation, que les amis taxè madame Mignon de folie, de préoccupation. Madame tournelle, qui conduisait elle-même à l'église et qui ramenait Modeste, fut chargée de dire à la mère qu s'abusait sur sa fille.—Modeste, fit-elle alors obser

ie jeune personne très-exaltée, elle se passionne les poésies de celui-ci, pour la prose de celui-là. n'avez pas pu juger de l'impression qu'a produite lle cette symphonie du bourreau (mot de Butscha était de l'esprit à fonds perdu à sa bienfaitrice), ie *le Dernier Jour d'un condamné*; mais elle me sait folle avec ses admirations pour ce monsieur . Je ne sais pas où ces gens-là (Victor Hugo, La- ie, Byron sont ces *gens-là* pour les madames La- elle) vont prendre leurs idées. La petite m'a parlé *ilde Harold*, je n'ai pas voulu en avoir le démenti, i la simplicité de me mettre à lire *cela* pour pou- n raisonner avec elle. Je ne sais pas s'il faut attri- cet effet à la traduction, mais le cœur me tour- es yeux me papillotaient, je n'ai pas pu continuer. là des comparaisons qui hurlent, des rochers qui ouissent, les laves de la guerre !... Enfin, comme an Anglais qui voyage on doit s'attendre à des bi- ies, mais cela passe la permission. On se croit en ne, et il vous met dans les nuages, au-dessus des , il fait parler les torrents et les étoiles ; et puis, trop de vierges !... c'en est impatientant ! Enfin, les campagnes de Napoléon, nous avons assez des s enflammés, de l'airain sonore qui roulent de en page, Modeste m'a dit que tout ce pathos venait ducteur et qu'il fallait lire l'anglais. Mais je n'i- s apprendre l'anglais pour lord Byron, quand je i pas appris pour Exupère. Je préfère de beaucoup mans de Ducray-Duménil à ces romans anglais ! suis trop Normande pour m'amouracher de tout i vient de l'étranger, et surtout de l'Angleterre... dame Mignon, malgré son deuil éternel, n'avait pu êcher de sourire à l'idée de madame Latournelle *Childe Harold*. La sévère notaresse accepta ce

sourire comme une approbation de ses doct
Ainsi donc, vous prenez, ma chère madame Mig
fantaisies de Modeste, les effets de ses lectures
amourettes. Elle a vingt ans. A cet âge, on s'a
même. On se pare pour se voir parée. Moi, je r
feu ma pauvre petite sœur un chapeau d'hc
nous jouions au monsieur... Vous avez eu, vous,
fort une jeunesse heureuse ; mais, soyons juste
deste est ici sans aucune distraction. Malgré la
sance avec laquelle ses moindres désirs sont a
elle se sait gardée, et la vie qu'elle mène offri
de plaisir à une jeune fille qui n'aurait pas trouv
elle des divertissements dans les livres. Allez, el
personne que vous... Tenez-vous pour très-l
de ce qu'elle se passionne pour les corsaires
Byron, pour les héros de roman de Walter Sc
vos Allemands, les comtes d'Egmont, Werther,
et autres Err. — Eh bien ! madame?... lui dit
tueusement Dumay qui fut effrayé du silence de
Mignon. — Modeste n'est pas seulement am
elle aime quelqu'un ! avait répondu la mère obst

— Madame, il s'agit de ma vie, et vous trouv
non pas à cause de moi, mais de ma pauvre fe
mon colonel et de nous, que je cherche à savo
la mère ou du chien de garde se trompe... — C'
Dumay ! Ah ! si je pouvais regarder ma fille !
dit la pauvre aveugle. — Mais qui peut-elle air
manda Latournelle. Quant à nous, je réponds
Exupère.

— Ce ne saurait être Gobenheim que, depu
part du colonel, nous voyons à peine neuf he
semaine, dit Dumay. D'ailleurs il ne pense pa
deste, cet écu de cent sous fait homme ! Son c
benheim-Keller lui répète sans cesse : « Devie

riche pour épouser une Keller. » Avec ce programme, il n'y a pas à craindre qu'il sache de quel sexe est Modeste. Voilà tout ce que nous voyons d'homme ici. Je ne compte pas Butscha, pauvre petit bossu, je l'aime, il est votre Dumay, madame, dit-il à la notaresse. Butscha sait très-bien qu'un regard jeté sur Modeste lui vaudrait une *trempée* à la mode de Vannes... Pas une âme n'a de communication avec nous. Madame Latournelle, qui, depuis votre... votre malheur, vient chercher Modeste pour aller à l'église et l'en ramène, l'a bien observée, ces jours-ci, durant la messe, et n'a rien vu de suspect autour d'elle. Enfin, s'il faut vous tout dire, j'ai ratissé moi-même les allées autour de la maison depuis un mois, et je les ai retrouvées le matin sans trace de pas... — Les râteaux ne sont ni chers ni difficiles à manier, avait dit la fille de l'Allemagne. — Et les chiens ?... avait demandé Dumay. — Les amoureux savent leur trouver des philtres, avait répondu madame Mignon. — Ce serait à me brûler la cervelle si vous aviez raison, car je serais enfoncé !... s'était écrié Dumay. — Et pourquoi, Dumay ? — Eh ! madame, je ne soutiendrais pas le regard du colonel s'il ne retrouvait pas sa fille, surtout maintenant qu'elle est unique, aussi pure, aussi vertueuse qu'elle était quand, sur le vaisseau, il m'a dit : « Que la peur de l'échafaud ne t'arrête pas, Dumay, quand il s'agira de l'honneur de Modeste ! » — Je vous reconnais bien là tous les deux ! avait dit madame Mignon d'une voix émue. — Je gagerais mon salut éternel, que Modeste est pure comme elle l'était dans sa barcelonnette, avait dit madame Dumay. — Oh ! je le saurai, avait répliqué Dumay, si madame la comtesse veut me permettre d'essayer d'un moyen, car les vieux troupiers se connaissent en stratagèmes. — Je vous permets tout ce qui pourra nous

éclairer sans nuire à notre dernier enfant. — Et comment feras-tu, Anne, demanda madame Dumay, pour savoir le secret d'une jeune fille, quand il est si bien gardé? — Obéissez-moi bien tous! s'écria le lieutenant, j'ai besoin de tout le monde.

Ce précis rapide, qui, développé savamment, aurait fourni tout un tableau de mœurs (combien de familles peuvent y reconnaître les événements de leur vie), suffit à faire comprendre l'importance des petits détails donnés sur les êtres et les choses pendant cette soirée où le vieux militaire avait entrepris de lutter avec cette jeune fille, et de faire sortir du fond de ce cœur un amour observé par une mère aveugle.

Une heure se passa dans un calme effrayant, interrompu par les phrases hiéroglyphiques des joueurs de whist. — Pique! — Atout! — Coupe! — Avons-nous les honneurs? — Deux de *tri* (*sic*)! — A huit! — A qui à donner? — Phrases qui constituent aujourd'hui les grandes émotions de l'aristocratie européenne. Modeste travaillait sans s'étonner du silence gardé par sa mère. Le mouchoir de madame Mignon glissa de dessus son jupon à terre, Butscha se précipita pour le ramasser; il se trouva près de Modeste et lui dit à l'oreille : — Prenez garde!... en se relevant. Modeste leva sur le nain des yeux étonnés dont les rayons, comme épointés, le remplirent d'une joie ineffable. — Elle n'aime personne! se dit le pauvre bossu qui se frotta les mains à s'arracher l'épiderme. En ce moment Exupère se précipita dans le parterre, dans la maison, tomba dans le salon comme un ouragan, et dit à l'oreille de Dumay : — Voici le jeune homme! — Dumay se leva, sauta sur ses pistolets et sortit.

— Ah! mon Dieu! Et s'il le tue? s'écria madame Dumay qui fondit en larmes.

— Mais que se passe-t-il donc? demanda Modeste en regardant ses amis d'un air candide et sans aucun effroi.

— Mais il s'agit d'un jeune homme qui tourne autour du Chalet !... s'écria madame Latournelle.

— Eh bien ! reprit Modeste ? pourquoi donc Dumay le tuerait-il ?...

— *Sancta simplicita!*... dit Butscha qui contempla aussi fièrement son patron qu'Alexandre regarde Babylone dans un tableau de Lebrun.

— Où vas-tu, Modeste? demanda la mère à sa fille qui s'en allait.

— Tout préparer pour votre coucher, maman, répondit Modeste d'une voix aussi pure que le son d'une harmonica.

— Vous n'avez pas fait vos frais! dit le nain à Dumay quand il rentra.

— Modeste est sage comme la Vierge de notre autel, s'écria madame Latournelle.

— Ah ! mon Dieu ! de telles émotions me brisent, dit le caissier, et je suis cependant bien fort.

— Je veux perdre vingt-cinq sous, si je comprends un mot à tout ce que vous faites ce soir, dit Gobenheim, vous m'avez l'air d'être fous.

— Il s'agit cependant d'un trésor, dit Butscha qui se haussa sur la pointe de ses pieds pour arriver à l'oreille de Gobenheim.

— Malheureusement, Dumay, j'ai la presque certitude de ce que je vous ai dit, répéta la mère.

— C'est maintenant à vous, madame, dit Dumay d'une voix calme, à nous prouver que nous avons tort.

En voyant qu'il ne s'agissait que de l'honneur de Modeste, Gobenheim prit son chapeau, salua, sortit, en

emportant dix sous, et regardant tout nouveau ru comme impossible.

— Exupère et toi, Butscha, laissez-nous, dit mad Latournelle. Allez au Havre, vous arriverez enco temps pour voir une pièce, je vous paye le spectacl

Quand madame Mignon fut seule entre ses qu amis, madame Latournelle, après avoir regardé Dun qui, Breton, comprenait l'entêtement de la mère, et mari qui jouait avec les cartes, se crut autorisée à p la parole.

— Madame Mignon, voyons? quel fait décisif a fr votre entendement?

— Eh! ma bonne amie, si vous étiez musicie vous auriez entendu déjà comme moi le langage de deste quand elle parle d'amour.

Le piano des deux demoiselles Mignon se trou dans le peu de meubles à l'usage des femmes qui fu apportés de la maison de ville au Chalet. Modeste a conjuré quelquefois ses ennuis en étudiant sans ma Née musicienne, elle jouait pour égayer sa mère. chantait naturellement, et répétait les airs allem que sa mère lui apprenait. De ces leçons, de ces eff il était résulté ce phénomène, assez ordinaire chez natures poussées par la vocation, que, sans le sa Modestait composait, comme on peut composer sans naître l'harmonie, des cantilènes purement mélodiq La mélodie est à la musique ce que l'image et le se ment sont à la poésie, une fleur qui peut s'épan spontanément. Aussi les peuples ont-ils eu des mél nationales avant l'invention de l'harmonie. La botan est venue après les fleurs. Ainsi Modeste, sans avoir appris du métier de peintre, que ce qu'elle a vu faire à sa sœur quand sa sœur lavait des aquare devait rester charmée et abattue devant un tablea

Raphaël, de Titien, de Rubens, de Murillo, de Rembrandt, d'Albert Durer et d'Holbein, c'est-à-dire devant le beau idéal de chaque pays. Or, depuis un mois surtout, Modeste se livrait à des chants de rossignol, à des tentatives dont le sens, la poésie avait éveillé l'attention de sa mère, assez surprise de voir Modeste acharnée à la composition, essayant des airs sur des paroles inconnues.

— Si vos soupçons n'ont pas d'autre base, dit Latournelle à madame Mignon, je plains votre susceptibilité.

— Quand les jeunes filles de la Bretagne chantent, dit Dumay redevenu sombre, l'amant est bien près d'elles.

— Je vous ferai surprendre Modeste improvisant, dit la mère, et vous verrez!...

— Pauvre enfant, dit madame Dumay; mais si elle savait nos inquiétudes, elle serait désespérée, et nous dirait la vérité, surtout en apprenant de quoi il s'agit pour Dumay.

— Demain, mes amis, je questionnerai ma fille, dit madame Mignon, et peut-être obtiendrai-je plus par la tendresse que vous par la ruse...

La comédie de *la Fille mal gardée* se jouait-elle, là comme partout et comme toujours, sans que ces honnêtes Bartholos, ces espions dévoués, ces chiens des Pyrénées si vigilants, eussent pu flairer, deviner, apercevoir l'amant, l'intrigue, la fumée du feu?... Ceci n'était pas le résultat d'un défi entre des gardiens et une prisonnière, entre le despotisme du cachot et la liberté du détenu, mais l'éternelle répétition de la première scène jouée au lever du rideau de la création: Ève dans le paradis. Qui maintenant, de la mère ou du chien de garde, avait raison? Aucune des personnes qui

entouraient Modeste ne pouvait comprendre ce cœur de jeune fille, car l'âme et le visage étaient en harmonie, croyez-le bien! Modeste avait transporté sa vie dans un monde aussi nié de nos jours que le fut celui de Christophe Colomb au seizième siècle. Heureusement, elle se taisait, autrement elle eût paru folle. Expliquons, avant tout, l'influence du passé sur Modeste.

Deux événements avaient à jamais formé l'âme comme ils avaient développé l'intelligence de cette jeune fille. Avertis par la catastrophe arrivée à Bettina, monsieur et madame Mignon résolurent, avant leur désastre, de marier Modeste. Ils avaient fait choix du fils d'un riche banquier, un Hambourgeois établi au Havre depuis 1815, leur obligé d'ailleurs. Ce jeune homme, nommé Francisque Althor, le dandy du Havre, doué de la beauté vulgaire dont se payent les bourgeois, ce que les Anglais appellent un mastok (de bonnes grosses couleurs, de la chair, une membrure carrée), abandonna si bien sa fiancée au moment du désastre, qu'il n'avait plus revu ni Modeste, ni madame Mignon, ni les Dumay. Latournelle s'étant hasardé à questionner papa Jacob Althor à ce sujet, l'Allemand avait haussé les épaules en répondant: — Je ne sais pas ce que vous voulez dire! — Cette réponse, rapportée à Modeste afin de lui donner de l'expérience, fut une leçon d'autant mieux comprise que Latournelle et Dumay firent des commentaires assez étendus sur cette ignoble trahison. Les deux filles de Charles Mignon, en enfant gâtées, montaient à cheval, avaient des chevaux, des gens, et jouissaient d'une liberté fatale. En se voyant à la tête d'un amoureux officiel, Modeste avait laissé Francisque lui baiser la main, la prendre par la taille pour lui aider à monter à cheval; elle accepta de lui des fleurs, de ces menus témoignages de tendresse qui encombrent toutes les

cours faites à des prétendues; elle lui avait brodé une bourse en croyant à ces espèces de liens, si forts pour les belles âmes, des fils d'araignée pour les Gobenheim, les Vilquin et les Althor. Au printemps qui suivit l'établissement de madame et de mademoiselle Mignon au Chalet, Francisque Althor vint dîner chez les Vilquin. En voyant Modeste par-dessus le mur du boulingrin, il détourna la tête. Six semaines après, il épousa mademoiselle Vilquin l'aînée. Modeste, belle, jeune, de haute naissance, apprit ainsi qu'elle n'avait été, pendant trois mois, que mademoiselle *Million*. La pauvreté connue de Modeste fut donc une sentinelle qui défendit les approches du Chalet aussi bien que la prudence des Dumay, que la vigilance du ménage Latournelle. On ne parlait de mademoiselle Mignon que pour l'insulter par des: — Pauvre fille, que deviendra-t-elle ! elle coiffera sainte Cathèrine. — Quel sort ! avoir vu tout le monde à ses pieds, avoir eu la chance d'épouser le fils Althor, et se trouver sans personne qui veuille d'elle ! — Avoir connu la vie la plus luxueuse, et tomber dans la misère ! —Et qu'on ne croie pas que ces insultes fussent secrètes et seulement devinées par Modestes; elle les écouta, plus d'une fois, dites par des jeunes gens, par des jeunes personnes du Havre, en promenade à Ingouville, et qui, sachant madame et mademoiselle Mignon logées au Chalet, parlaient d'elles en passant devant cette jolie habitation. Quelques amis des Vilquin s'étonnaient souvent que ces deux femmes eussent voulu vivre au milieu des créations de leur ancienne splendeur. Modeste entendit souvent derrière ses persiennes fermées des insolences de ce genre : — Je ne sais pas comment elles peuvent demeurer là ! se disait-on en tournant autour du boulingrin, et peut-être pour aider les Vilquin à chasser leurs locataires.—De quoi vivent-

elles ? Que peuvent-elles faire là?... — La vieille est devenue aveugle ! — Mademoiselle Mignon est-elle restée jolie? Ah! elle n'a plus de chevaux ! Étaient-elle fringante !... — En entendant ces farouches sottises de l'envie, qui s'élance, baveuse et hargneuse, jusque sur le passé, bien des jeunes filles eussent senti leur sang les rougir jusqu'au front ; d'autres eussent pleuré, quelques-unes auraient éprouvé des mouvements de rage ; mais Modeste souriait comme on sourit au théâtre en entendant des acteurs. Sa fierté ne descendait pas jusqu'à la hauteur où ces paroles, parties d'en bas, arrivaient.

L'autre événement fut plus grave encore que cette lâcheté mercantile. Bettina-Caroline était morte entre les bras de Modeste, qui garda sa sœur avec le dévouement de l'adolescence, avec la curiosité d'une imagination vierge. Les deux sœurs, par le silence des nuits, échangèrent bien des confidences. De quel intérêt dramatique Bettina n'était-elle pas revêtue aux yeux de son innocente sœur? Bettina connaissait la passion par le malheur seulement, elle mourait pour avoir aimé. Entre deux jeunes filles, tout homme, quelque scélérat qu'il soit, reste un amant. La passion est ce qu'il y a de vraiment absolu dans les choses humaines, elle ne veut jamais avoir tort. Georges d'Estourny, joueur, débauché, coupable, se dessinait toujours dans le souvenir de ces deux filles comme le dandy parisien des fêtes du Havre, lorgné par toutes les femmes (Bettina crut l'enlever à la coquette madame Vilquin), enfin comme l'amant heureux de Bettina. L'adoration chez une jeune fille est plus forte que toutes les réprobations sociales. Aux yeux de Bettina, la justice avait été trompée : comment avoir pu condamner un jeune homme par qui elle s'était vue aimée pendant six mois, aimée à la passion dans la mystérieuse retraite où Georges la cacha

dans Paris, pour y conserver, lui, sa liberté. Bettina mourante avait donc inoculé l'amour à sa sœur. Ces deux filles avaient souvent causé de ce grand drame de la passion que l'imagination agrandit encore, et la morte avait emporté dans sa tombe la pureté de Modeste, en la laissant sinon instruite, au moins dévorée de curiosité. Néanmoins le remords avait enfoncé trop souvent ses dents aiguës au cœur de Bettina pour qu'elle épargnât les avis à sa sœur. Au milieu de ses aveux jamais elle n'avait manqué de prêcher Modeste, de lui recommander une obéissance absolue à la famille. Elle avait supplié sa sœur, la veille de sa mort, de se souvenir de ce lit trempé de pleurs, et de ne pas imiter une conduite que tant de souffrances expiaient à peine. Bettina s'accusa d'avoir attiré la foudre sur la famille; elle mourut au désespoir de n'avoir pas reçu le pardon de son père. Malgré les consolations de la religion attendrie par tant de repentir, Bettina ne s'endormit pas sans crier au moment suprême: « Mon père! mon père... » d'un ton de voix déchirant.—Ne donne pas ton cœur sans ta main, dit Caroline à Modeste une heure avant sa mort, et surtout n'accueille aucun hommage sans l'aveu de notre mère ou de papa...—Ces paroles, si touchantes dans leur vérité textuelle, dites au milieu de l'agonie, eurent d'autant plus de retentissement dans l'intelligence de Modeste que Bettina lui dicta le plus solennel serment. Cette pauvre fille, clairvoyante comme un prophète, tira de dessous son chevet un anneau sur lequel elle avait fait graver au Havre, par sa fidèle servante Françoise Cochet : *Pense à Bettina !* 1827, à la place de quelque devise. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, elle mit au doigt de sa sœur cette bague en la priant de l'y garder jusqu'à son mariage. Ce fut donc, entre ces deux

filles, un étrange assemblage de remords poignants et de peintures naïves de la rapide saison à laquelle avaient succédé si promptement les bises mortelles de l'abandon ; mais où les pleurs, les regrets, les souvenirs furent toujours dominés par la terreur du mal.

Et cependant, ce drame de la jeune fille séduite et revenant mourir d'une horrible maladie sous le toit d'une élégante misère, le désastre paternel, la lâcheté du gendre des Vilquin, la cécité produite par la douleur de sa mère, ne répondent encore qu'aux surfaces offertes par Modeste, et dont se contentent les Dumay, les Latournelle, car aucun dévouement ne peut remplacer *la mère !* Cette vie monotone dans ce Chalet coquet, au milieu de ces belles fleurs cultivées par Dumay, ces habitudes à mouvements réguliers comme ceux d'une horloge ; cette sagesse provinciale, ces parties de cartes auprès desquelles on tricotait, ce silence interrompu seulement par les mugissements de la mer aux équinoxes ; cette tranquillité monastique cachait la vie la plus orageuse, la vie par les idées, la vie du monde spirituel. On s'étonne quelquefois des fautes commises par des jeunes filles ; mais il n'existe pas alors près d'elles une mère aveugle pour frapper de son bâton sur un cœur vierge, creusé par les souterrains de la fantaisie. Les Dumay dormaient, quand Modeste ouvrait sa fenêtre en imaginant qu'il pouvait passer un homme, l'homme de ses rêves, le cavalier attendu qui la prendrait en croupe, en essuyant le feu de Dumay. Abattue après la mort de sa sœur, Moneste s'était jetée en des lectures continuelles, à s'en rendre idiote. Élevée à parler deux langues, elle possédait aussi bien l'allemand que le français : puis, elle et sa sœur avaient appris l'anglais par madame Dumay. Modeste, peu surveillée en ceci par des gens sans instructions, donna pour pâture à son âme

les chefs-d'œuvre modernes des trois littératures anglaise, allemande et française. Lord Byron, Gœthe, Schiller, Walter Scott, Hugo, Lamartine, Crabbe, Moore, les grands ouvrages du dix-septième et du dix-huitième siècle, l'histoire et le théâtre, le roman depuis l'*Astrée* jusqu'à *Manon Lescaut*, depuis les *Essais* de Montaigne jusqu'à Diderot, depuis les *Fabliaux* jusqu'à la *Nouvelle Héloïse*, la pensée de trois pays meubla d'images confuses cette tête sublime de naïveté froide, de virginité contenue, d'où s'élança brillante, armée, sincère et forte, une admiration absolue pour le génie. Pour Modeste, un livre nouveau fut un grand événement; heureuse d'un chef-d'œuvre à effrayer madame Latournelle, ainsi qu'on l'a vu; contristée quand l'ouvrage ne lui ravageait pas le cœur. Un lyrisme intime bouillonna dans cette âme pleine des belles illusions de la jeunesse. Mais, de cette vie flamboyante aucune lueur n'arrivait à la surface, elle échappait et au lieutenant Dumay et à sa femme, comme aux Latournelle ; seules, les oreilles de la mère aveugle en entendirent les pétillements. Le dédain profond que Modeste conçut alors de tous les hommes ordinaires imprima bientôt à sa figure je ne sais quoi de fier, de sauvage, qui tempéra sa naïveté germanique et qui s'accorda d'ailleurs avec un détail de la physionomie. Les racines de ses cheveux plantés en pointe au-dessus du front semblent continuer le léger sillon déjà creusé par la pensée entre les sourcils, et rendent ainsi cette expression de sauvagerie peut-être un peu trop forte. La voix de cette charmante enfant, qu'avant son départ Charles appelait *sa petite babouche de Salomon*, à cause de son esprit, avait gagné la plus précieuse flexibilité à l'étude de trois langues. Cet avantage est encore rehaussé par un timbre à la fois suave et frais qui frappe autant le cœur que l'oreille. Si la

mère ne pouvait voir l'espérance d'une haute destin
écrite sur le front, elle étudia les transitions de la p
berté de l'âme dans les accents de cette voix amoureu
A la période affamée de ses lectures succéda, chez M
deste, le jeu de cette étrange faculté donnée aux in
ginations vive de se faire acteur dans une vie arran
comme dans un rêve; de se représenter les choses
sirées avec une impression si mordante qu'elle tou
à la réalité, de jouir enfin par la pensée, de dévorer t
jusqu'aux années, de se marier, de se voir vieux, d'
sister à son convoi comme Charles-Quint, de jouer e
en soi-même la comédie de la vie, et au besoin celle
la mort. Modeste jouait, elle, la comédie de l'amc
Elle se supposait adorée à ses souhaits, en passant
toutes les phases sociales. Devenue l'héroïne d'un ron
noir, elle aimait soit le bourreau, soit quelque scél
qui finissait sur l'échafaud, ou, comme sa sœur,
jeune élégant sans le sou qui n'avait de démêlés qu'a
la sixième chambre. Elle se supposait courtisane, e
moquait des hommes au milieu de fêtes continuel
comme Ninon. Elle menait tour à tour la vie d'une av
turière, ou celle d'une actrice applaudie, épuisant
hasards de Gil Blas et les triomphes des Pasta, des M
bran, des Florine. Lassée d'horreurs, elle revena
la vie réelle. Elle se mariait avec un notaire, elle m
geait le pain bis d'une vie honnête, elle se voyait
madame Latournelle. Elle acceptait une existence pé
ble, elle supportait les tracas d'une fortune à faire. P
elle recommençait les romans : elle était aimée p
sa beauté; un fils de pair de France, jeune hom
excentrique, artiste, devinait son cœur, et reconnais
l'étoile que le génie des Staël avait mise à son fr
Enfin, son père revenait riche à millions. Autorisée
son expérience, elle soumettait ses amants à des épreu

où elle gardait son indépendance ; elle possédait un magnifique château, des gens, des voitures, tout ce que le luxe a de plus curieux, et elle mystifiait ses prétendus jusqu'à ce qu'elle eût quarante ans, âge auquel elle prenait un parti. Cette édition des *Mille et une Nuits*, tirée à un exemplaire, dura près d'une année, et fit connaître à Modeste la satiété par la pensée. Elle tint trop souvent la vie dans le creux de sa main, elle se dit philosophiquement et avec trop d'amertume, avec trop de sérieux et trop souvent : — Eh bien ! après ?... pour ne pas se plonger jusqu'à la ceinture en ce profond dégoût dans lequel tombent les hommes de génie empressés de s'en retirer par les immenses travaux de l'œuvre à laquelle ils se vouent. N'était sa riche nature, sa jeunesse, Modeste serait allée dans un cloître. Cette satiété jeta cette fille, encore trempée de grâce catholique, dans l'amour du bien, dans l'infini du ciel. Elle conçut la charité comme occupation de la vie ; mais elle rampa dans des tristesses mornes en ne se trouvant plus de pâture pour la fantaisie, tapie en son cœur comme un insecte venimeux au fond d'un calice. Et elle cousait tranquillement des brassières pour les enfants des pauvres femmes ! et elle écoutait d'un air distrait les gronderies de monsieur Latournelle qui reprochait à monsieur Dumay de lui avoir *coupé une treizième carte*, ou de lui avoir tiré son dernier atout. La foi poussa Modeste dans une singulière voie. Elle imagina qu'en devenant irréprochable, catholiquement parlant, elle arriverait à un tel état de sainteté, que Dieu l'écouterait et accomplirait ses désirs. — La foi, selon Jésus-Christ, peut transporter des montagnes, le Sauveur a traîné son apôtre sur le lac de Tibériade ; mais, moi, je ne demande à Dieu qu'un mari, se dit-elle : c'est bien plus facile que d'aller me promener sur la mer. — Elle jeûna tout un carême,

et resta sans commettre le moindre péché ; puis dit qu'en sortant de l'église, tel jour, elle renc un beau jeune homme digne d'elle, que sa mè rait agréer et qui la suivrait amoureux fou. Le elle avait assigné Dieu, à cette fin d'avoir à lui un ange, elle fut suivie obstinément par un pauv dégoûtant ; il pleuvait à verse et il ne se trou un seul jeune homme dehors. Elle alla se prom le port, y voir débarquer des Anglais, mais ils ar tous des Anglaises, presque aussi belles que qui n'aperçut pas le moindre Childe Harold éga ce temps-là les pleurs la gagnaient quand elle s en Marius sur les ruines de ses fantaisies. Un elle avait *cité* Dieu pour la troisième fois, elle crut de ses rêves était venu dans l'église, elle co madame Latournelle à regarder à chaque pili ginant qu'il se cachait par délicatesse. De ce c destitua Dieu de toute puissance. Elle faisait des conversations avec cet amant imaginaire, e tant les demandes et les réponses, et elle lui beaucoup d'esprit.

L'excessive ambition de son cœur, cachée c romans, fut donc la cause de cette sagesse tant par les bonnes gens qui gardaient Modeste ; ils pu lui amener beaucoup de Francisque Althc Vilquin fils, elle ne se serait pas baissée jusqu'à nants. Elle voulait purement et simplement un de génie, le talent lui semblait peu de chose, d qu'un avocat n'est rien pour la fille qui se ra ambassadeur. Aussi ne désirait-elle la riche pour la jeter aux pieds de son idole. Le fond lequel se détachèrent les figures de ses rêv moins riche encore que son cœur plein des déli de la femme, car sa pensée dominante fut de

heureux et riche un Tasse, un Milton, un Jean-Jacques Rousseau, un Murat, un Christophe Colomb. Les malheurs vulgaires émouvaient peu cette âme qui voulaient éteindre les bûchers de ces martyrs souvent ignorés de leur vivant. Modeste avait soif des souffrances innommées, des grandes douleurs de la pensée. Tantôt elle composait les baumes, elle inventait les recherches, les musiques, les mille moyens par lesquels elle aurait calmé la féroce misanthropie de Jean-Jacques. Tantôt elle se supposait la femme de lord Byron, et devinait presque son dédain du réel en se faisant fantasque autant que la poésie de *Manfred*, et ses doutes en en faisant un catholique. Modeste reprochait la mélancolie de Molière à toutes les femmes du dix-septième siècle. — Comment n'accourt-il pas, se demandait-elle, vers chaque homme de génie une femme aimante, riche, belle, qui se fasse son esclave comme dans *Lara*, le page mystérieux ? — Elle avait, vous le voyez, bien compris *le pianto* que le poëte anglais a chanté par le personnage de Gulnare. Elle admirait beaucoup l'action de cette jeune Anglaise qui vint se proposer à Crébillon fils, et qu'il épousa. L'histoire de Sterne et d'Éliza Draper fit sa vie et son bonheur pendant quelques mois. Devenue en idée l'héroïne d'un roman pareil, plus d'une fois elle étudia le rôle sublime d'Éliza. L'admirable sensibilité, si gracieusement exprimée dans cette correspondance, mouilla ses yeux des larmes qui manquèrent, dit-on, dans les yeux du plus spirituel des auteurs anglais.

Modeste vécut donc encore quelque temps par la compréhension, non-seulement des œuvres, mais encore du caractère de ses auteurs favoris. Goldsmith, l'auteur d'*Oberman*, Charles Nodier, Maturin, les plus pauvres, les plus souffrants, étaient ses dieux ; elle devinait leurs douleurs, elle s'initiait à ces dénûments entremê-

lés de contemplations célestes, elle y versait les trésors de son cœur; elle se voyait l'auteur du bien-être matériel de ces artistes, martyrs de leurs facultés. Cette noble compatissance, cette intuition des difficultés du travail, ce culte du talent, est une des plus rares fantaisies qui jamais aient voleté dans les âmes de femme. C'est d'abord comme un secret entre la femme et Dieu; car là rien d'éclatant, rien de ce qui flatte la vanité, cet auxiliaire si puissant des actions en France. De cette troisième période d'idées, naquit chez Modeste un violent désir de pénétrer au cœur d'une de ces existences anormales, de connaître les ressorts de la pensée, les malheurs intimes du génie, et ce qu'il veut, et ce qu'il est. Ainsi, chez elle, les coups de tête de la fantaisie, les voyages de son âme dans le vide, les pointes poussées dans les ténèbres de l'avenir, l'impatience d'un amour en bloc à porter sur un point, la noblesse de ses idées quant à la vie, le parti pris de souffrir dans une sphère élevée au lieu de barboter dans les marais d'une vie de province, comme avait fait sa mère, l'engagement qu'elle maintenait avec elle-même de ne pas faillir, de respecter le foyer paternel et de n'y apporter que de la joie, tout ce monde de sentiments se produisit enfin sous une forme. Modeste voulut être la compagne d'un poëte, d'un artiste, d'un homme enfin supérieur à la foule des hommes; mais elle voulut le choisir, ne le donner son cœur, sa vie, son immense tendresse dégagée des ennuis de la passion, qu'après l'avoir soumis à une étude approfondie. Ce joli roman, elle commença par en jouir. La tranquillité la plus profonde régna dans son âme. Sa physionomie se colora doucement. Elle devint la belle et sublime image de l'Allemagne que vous avez vue, la gloire du Chalet, l'orgueil de madame Latournelle et des Dumay. Modeste eut alors une existence

double. Elle accomplissait humblement et avec amour toutes les minuties de la vie vulgaire au Chalet, elle s'en servait comme d'un frein pour enserrer le poëme de sa vie idéale, à l'instar des chartreux qui régularisent la vie matérielle et s'occupent pour laisser l'âme se développer dans la prière. Toutes les grandes intelligences s'astreignent à quelque travail mécanique afin de se rendre maîtres de la pensée. Spinosa dégrossissait des verres à lunettes, Bayle comptait les tuiles des toits, Montesquieu jardinait. Le corps ainsi dompté, l'âme déploie ses ailes en toute sécurité. Madame Mignon, qui lisait dans l'âme de sa fille, avait donc raison. Modeste aimait, elle aimait de cet amour platonique si rare, si peu compris, la première illusion des jeunes filles, le plus délicat de tous les sentiments, la friandise du cœur. Elle buvait à longs traits à la coupe de l'inconnu, de l'impossible, du rêve. Elle admirait l'oiseau bleu du paradis des jeunes filles, qui chante à distance et sur lequel la main ne peut jamais se poser, qui se laisse entrevoir et que le plomb d'aucun fusil n'atteint, dont les couleurs magiques, dont les pierreries scintillent, éblouissent les yeux, et qu'on ne revoit plus dès que la réalité, cette hideuse harpie accompagnée de témoins et de monsieur le maire, apparaît. Avoir de l'amour toutes les poésies sans voir l'amant! quelle suave débauche! quelle chimère à tous crins, à toutes ailes!

Voici le futile et niais hasard qui décida de la vie de cette jeune fille.

Modeste vit à l'étalage d'un libraire le portrait lithographié d'un de ses favoris, de Canalis. Vous savez combien sont menteuses ces esquisses, le fruit de hideuses spéculations qui s'en prennent à la personne des gens célèbres, comme si leurs visages étaient des propriétés publiques. Or, Canalis, crayonné dans une pose assez

byronienne, offrait à l'admiration publique ses chev
en coup de vent, son cou nu, le front démesuré
tout barde doit avoir. Le front de Victor Hugo fera
ser autant de crânes que la gloire de Napoléon a
tuer de maréchaux en herbe. Cette figure, sublime
nécessité mercantile, frappa Modeste, et le jour où
acneta ce portrait, l'un des plus beaux livres de c
thès venait de paraître. Dût Modeste y perdre, il
avouer qu'elle hésita longtemps entre l'illustre poë
l'idustre prosateur. Mais ces deux hommes célè
étaient-ils libres ? Modeste commença par s'assure
coopération de Françoise Cochet, la fille emmené
Havre et ramenée par la pauvre Bettina-Caroline,
madame Mignon et madame Dumay prenaient en j
née préférablement à toute autre, et qui demeurai
Havre. Elle emmena dans sa chambre cette créatu
sez disgraciée ; elle lui jura de ne jamais donne
moindre chagrin à ses parents ; de ne jamais sorti
bornes imposées à une jeune fille ; quant à Franç
plus tard, au retour de son père, elle lui assurerait
existence tranquille, à la condition de garder un s
inviolable sur le service réclamé. Qu'était-ce ? pe
chose, une chose innocente. Tout ce que Modeste e
de sa complice consistait à mettre des lettres à la
et à en retirer qui seraient adressées à Françoise
chet. Le pacte conclu, Modeste écrivit une petite
polie à Dauriat, l'éditeur des poésies de Ca
par laquelle elle lui demandait, dans l'intérêt du g
poëte, si Canalis était marié ; puis elle le priait d'adr
la réponse à mademoiselle Françoise, poste restan
Havre. Dauriat, incapable de prendre cette épître
sérieux, répondit par une lettre faite entre cinq o
journalistes dans son cabinet et où chacun mit son
gramme :

« Mademoiselle,

» Canalis (baron de), Constant-Cyr-Melchior, membre » de l'Académie française, né en 1800, à Canalis (Cor- » rèze), taille de cinq pieds quatre pouces, en très-bon » état, vacciné, de race pure, a satisfait à la conscription, » jouit d'une santé parfaite, possède une petite terre pa- » trimoniale dans la Corrèze et désire se marier, mais » très richement.

» Il *porte mi-parti de gueules à la dolouère d'or et de* » *sable à la coquille d'argent, sommé d'une couronne de* « *baron, pour supports deux mélèzes de sinople. La de-* » *vise* : OR ET FER, ne fut jamais aurifère.

» Le premier Canalis, qui partit pour la terre sainte » à la première croisade, est cité dans les chroniques » d'Auvergne pour s'être armé seulement d'une hache, » à cause de la complète indigence où il se trouvait et » qui pèse depuis ce temps sur sa race. De là l'écusson » sans doute. La hache n'a donné qu'une coquille. Ce » haut baron est d'ailleurs célèbre aujourd'hui pour avoir » déconfit force infidèles, et mourut à Jérusalem, sans » or ni fer, nu comme un ver, sur la route d'Ascalon, » les ambulances n'existant pas encore.

Le château de Canalis, qui rapporte quelques châ- » taignes, consiste en deux tours démantelées, réunies » par un pan de muraille remarquable par un lierre » admirable et paye vingt-deux francs de contribu- » tion.

» L'éditeur soussigné fait observer qu'il achète dix » mille francs chaque volume de poésie à monsieur de » Canalis, qui ne donne pas ses coquilles.

» Le chantre de la Corrèze demeure rue de Paradis- » Poissonnière, numéro 29, ce qui, pour un poëte de

» l'école angélique, est un quartier convenable. Les » vers atteignent les goujons. *Affranchir.*

» Quelques nobles dames du faubourg Saint-Ger- » main prennent, dit-on, souvent le chemin du paradis » et protégent le dieu. Le roi Charles X considère ce » grand poëte au point de le croire capable de deve- » nir un administrateur; il l'a nommé récemment officier » de la Légion d'honneur, et, ce qui vaut mieux, maître » des requêtes attaché au ministère des affaires étran- » gères. Ces fonctions n'empêchent nullement le grand » homme de toucher une pension de trois mille francs » sur les fonds destinés à l'encouragement des arts » et des lettres. Ce succès d'argent cause en librairie » une huitième plaie à laquelle a échappé l'Egypte, » *les vers!*

» La dernière édition des œuvres de Canalis, publiée » sur cavalier vélin, avec des vignettes par Bixiou, Jo- » seph Bridau, Schinner, Sommervieux, etc., impri- » mée par Didot, est en cinq volumes, du prix de neuf » francs par la poste.»

Cette lettre tomba comme un pavé sur une tulipe. Un poëte, maître des requêtes, émargeant au ministère, touchant une pension, poursuivant la rosette rouge, adulé par les femmes du faubourg Saint-Germain, res- semblait au poëte crotté, flânant sur les quais, triste rêveur, succombant au travail et remontant à sa man- sarde, chargé de poésie?... Néanmoins, Modeste devin la raillerie du libraire envieux qui disait: — J'ai fait Ca- nalis! j'ai fait Nathan! — D'ailleurs, elle relut les poésie de Canalis, vers excessivement pipeurs, pleins d'hypo crisie, et qui veulent un mot d'analyse, ne fût-ce qu pour expliquer son engouement.

Canalis se distingue de Lamartine, le chef de l'éco

que, par un patelinage de garde-malade, par une
ır traîtresse, par une correction délicieuse. Si le
ıx cris sublimes est un aigle, Canalis blanc et
st comme un flamant. En lui, les femmes voient
ui leur manque, un confident discret, leur inter-
, un être qui les comprend, qui peut les expliquer
-mêmes. Les grandes marges laissées par Daurıat
a dernière édition étaient chargées d'aveux écrits
yon par Modeste qui sympathisait avec cette âme
e et tendre. Canalis ne possède pas le don de vie,
ıuffle pas l'existence à ses créations; mais il sait
· les souffrances vagues, comme celles qui as-
ıt Modeste. Il parle aux jeunes filles leur langage,
ort la douleur des blessures les plus saignantes
ıisant les gémissements et jusqu'aux sanglots. Son
ne consiste pas à faire de beaux discours aux ma-
à leur donner le remède des émotions fortes, il
tente de leur dire d'une voix harmonieuse, à la-
on croit : — Je suis malheureux comme vous, je
ɔmprends bien; venez à moi, pleurons ensemble
bord de ce ruisseau, sous les saules... — Et l'on
l'on écoute sa poésie vide et sonore comme le
par lequel les nourrices endorment les enfants.
ɜ, comme Nodier en ceci, vous ensorcelle par une
é, naturelle chez le prosateur et recherchée chez
s, par sa finesse, par son sourire, par ses fleurs
lées, par une philosophie enfantine. Il singe assez
ɜ langage des premiers jours pour vous ramener
a prairie des illusions. On est impitoyable avec les
, on leur veut les qualités du diamant, une perfec-
ıcorruptible; mais avec Canalis, on se contente
lit sou de l'orphelin, on lui passe tout. Il semble
enfant, humain sur tout. Ces grimaces de poëte
que lui réussissent, comme réussiront toujours

celles de la femme qui fait bien l'ingénue, la surprise, la jeune, la victime, l'ange blessé. Modeste, en reprenant ses impressions, eut confiance en cette âme, en cette physionomie aussi ravissante que celle de Bernardin de Saint-Pierre. Elle n'écouta pas le libraire. Donc au commencement du mois d'août, elle écrivit la lettre suivante à ce Dorat de sacristie qui passe encore pour une des étoiles de la pléiade moderne

I

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Déjà bien des fois, monsieur, j'ai voulu vous écrire, » et pourquoi ? vous le devinez ; pour vous dire com- » bien j'aime votre talent. Oui, j'éprouve le besoin de » vous exprimer l'admiration d'une pauvre fille de pro- » vince, seulette dans son coin, et dont tout le bonheur » est de lire vos poésies. De René, je suis venue à vous » La mélancolie conduit à la rêverie. Combien d'autres » femmes ne vous ont-elles pas envoyé l'hommage de » leurs pensées secrètes... Quelle est ma chance d'être » distinguée dans cette foule ? Qu'est-ce que ce papier » plein de mon âme, aura de plus que toutes les lettres » parfumées qui vous harcellent ? Je me présente avec » plus d'ennuis que toute autre, car je veux rester incon- » nue et je demande une confiance entière, comme si » vous me connaissiez depuis longtemps.

» Répondez-moi, soyez bon pour moi. Je ne prends » pas l'engagement de me faire connaître un jour, ce » pendant je ne dis pas absolument non. Que puis-je » ajouter à cette lettre ?... Voyez-y, monsieur, un grand

» effort, et permettez-moi de vous tendre la main, oh! » une main bien amie, celle de

» Votre servante,

» O. D'ESTE M.

» Si vous me faites la grâce de me répondre, adressez, » je vous prie, votre lettre à mademoiselle F. Cochet, » poste restante, au Havre. »

Maintenant, toutes les jeunes filles, romanesques ou non, peuvent imaginer dans quelle impatience vécut Modeste pendant quelques jours! L'air fut plein de langues de feu. Les arbres lui parurent un plumage. Elle ne sentit pas son corps, elle plana dans la nature! La terre fléchissait sous ses pieds. Admirant l'institution de la poste, elle suivit sa petite feuille de papier dans l'espace, elle se sentit heureuse, comme on est heureux à vingt ans du premier exercice de son vouloir. Elle était occupée, possédée comme au moyen âge. Elle se figura l'appartement, le cabinet du poëte, elle le vit décachetant sa lettre, et elle faisait des suppositions par myriades. Après avoir esquissé la poésie, il est nécessaire de donner ici le profil du poëte. Canalis est un petit homme sec, de tournure aristocratique, brun, douée d'une figure *vituline*, et d'une tête un peu menue, comme celle des hommes qui ont plus de vanité que d'orgueil. Il aime le luxe, l'éclat, la grandeur. La fortune est un besoin pour lui plus que pour tout autre. Fier de sa noblesse, autant que de son talent, il a tué ses ancêtres par trop de prétentions dans le présent. Après tout, les Canalis ne sont ni les Navarreins, ni les Cadignan, ni les Granlieu, ni les Nègrepelisse. Et cependant, la nature a bien

servi ses prétentions. Il a ces yeux d'un éc
qu'on demande aux poëtes, une finesse asse
les manières, une voix vibrante ; mais un ch
naturel détruit presque ces avantages. Il e
de bonne foi. S'il avance un pied très-élég
pris l'habitude. S'il a des formules déclama
sont à lui. Sils se pose dramatiquement, il a
maintien une seconde nature. Ces espèces
concordent à une générosité constante, à
nommer le *paladinage*, en contraste avec la
Canalis n'a pas assez de foi pour être don
mais il a trop d'élévation pour ne pas toujou
dans le beau côté des questions. Cette poé
ses éruptions militaires à tout propos, nuit
ce poëte qui ne manque pas d'ailleurs d'
que son talent empêche de déployer son e
dominé par sa réputation, il vise à paraître
qu'elle. Ainsi, comme il arrive très-souver
est en désaccord complet avec les produits d
Ces morceaux câlins, naïfs, pleins de ten
vers calmes, purs comme la glace des lacs
ressante poésie femelle a pour auteur un
tieux, serré dans son frac, à tournure de di
vant une influence politique, aristocrate à en
qué, prétentieux, ayant soif d'une fortune
séder la rente nécessaire à son ambition, d
le succès sous sa double forme : la couronn
et la couronne de myrte. Une place de huit
trois mille francs de pension, les deux mil
l'Académie, et les mille écus du revenu
écornés par les nécessités agronomiques de
Canalis, au total quinze mille francs de fixe,
mille francs que rapportait la poésie, bon a
en tout vingt-cinq mille livres. Pour le h

este, cette somme constituait alors une fortune d'au-nt plus précaire, qu'il dépensait environ cinq ou six ille francs au delà de ses revenus : mais la cassette du oi, les fonds secrets du ministère avaient jusqu alors omblé ces déficits. Il avait trouvé pour le sacre un ymne qui lui valut un service d'argenterie. Il refusa oute espèce de somme en disant que les Canalis de-vaient leur hommage au roi de France. Le roi chevalier ourit, et commanda chez Odiot une coûteuse édition des vers de Zaïre :

> Ah ! versificateur, te serais-tu flatté
> D'effacer Charles dix en générosité ?

Dès cette époque, Canalis avait, selon la pittoresque expression des journalistes, vidé son sac; il se sentait incapable d'inventer une nouvelle fortune de poésie; sa lyre ne possède pas sept cordes, elle n'en a qu'une; et, à force d'en avoir joué, le public ne lui laissait plus que l'alternative de s'en servir à se pendre ou de se taire. De Marsay, qui n'aimait pas Canalis, s'était permis une plaisanterie dont la pointe envenimée avait atteint le poëte au vif de son amour-propre. — Canalis, dit-il une fois, me fait l'effet de l'homme le plus courageux, signalé par le grand Frédéric après la bataille, *ce trompette qui n'avait cessé de souffler le même air dans son petit turlututu !* Canalis voulut devenir un homme politique et tira parti, pour débuter, du voyage qu'il avait fait à Madrid, lors de l'ambassade du duc de Chaulieu en qualité d'*attaché* ; mais d'*attaché à la duchesse*, selon le mot alors en vogue dans les salons de Paris. Combien de fois un sarcasme n'a-t-il pas décidé de la vie d'un homme ? L'ancien président de la république Cisalpine,

le plus grand avocat du Piémont. Colla s'entend dire, à quarante ans, par un ami, qu'il ne connaît rien à la botanique; il se pique, devient un Jussieu, cultive les fleurs, en invente, et publie la Flore du Piémont, en latin, l'ouvrage de dix ans. — Après tout, Canning et Chateaubriand sont des hommes politiques, se dit le poëte éteint, et de Marsay trouvera son maître en moi ! — Canalis aurait bien voulu faire un grand ouvrage politique; mais il craignit de se compromettre avec la presse française, dont les exigences sont cruelles à ceux qui contractent l'habitude de prendre quatre alexandrins pour exprimer une idée. De tous les poëtes de ce temps, trois seulement, Hugo, Théophile Gautier, de Vigny, ont pu réunir la double gloire de poëte et de prosateur que réunirent aussi Racine et Voltaire, Molière et Rabelais, une des plus rares distinctions de la littérature française et qui doit signaler un poëte entre tous. Donc, le poëte du faubourg Saint-Germain faisait sagement en essayant de remiser son char sous le toit protecteur de l'administration. En devenant maître des requêtes, il éprouva le besoin d'avoir un secrétaire, un ami qui pût le remplacer en beaucoup d'occasions, faire sa cuisine en librairie, avoir soin de sa gloire dans les journaux, et, au besoin l'aider en politique, être enfin son âme damnée. Beaucoup d'hommes célèbres dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, ont à Paris un ou deux caudataires, un capitaine des gardes ou un chambellan qui vivent aux rayons de leur soleil, espèces d'aide de camp chargés des missions délicates, se laissant compromettre au besoin, travaillant au piédestal de l'idole, ni tout à fait ses serviteurs, ni tout à fait ses égaux, hardis à la réclame, les premiers sur la brèche, couvrant les retraites, s'occupant des affaires, et dévoués tant que durent leurs illusions ou jusqu'au moment où

leurs désirs sont comblés. Quelques-uns reconnaissent un peu d'ingratitude chez leur grand homme, d'autres se croient exploités, plusieurs se lassent de ce métier, peu se contentent de cette douce égalité de sentiment, le seul prix que l'on doive chercher dans l'intimité d'un homme supérieur et dont se contentait Ali, élevé par Mahomet jusqu'à lui. Beaucoup se tiennent pour aussi capables que leur grand homme, abusés par leur amour-propre. Le dévouement est rare, surtout sans solde, sans espérance, comme le concevait Modeste. Néanmoins il se trouve des Menneval, et plus à Paris que partout ailleurs, des hommes qui chérissent une vie à l'ombre, un travail tranquille, des bénédictins égarés dans notre société sans monastère pour eux. Ces agneaux coura geux portent dans leurs actions, dans leur vie intime, la poésie que les écrivains expriment. Ils sont poëtes par le cœur, par leurs méditations à l'écart, par la tendresse, comme d'autres sont poëtes sur le papier, dans les champs de l'intelligence et à tant le vers! comme lord Byron, comme tous ceux qui vivent, hélas! de leur encre, l'eau d'Hippocrène d'aujourd'hui, par la faute du pouvoir.

Attiré par la gloire de Canalis, par l'avenir promis à cette prétendue intelligence politique et conseillé par madame d'Espard, qui fit en ceci les affaires de la duchesse de Chaulieu, un jeune conseiller référendaire à la cour des comptes se constitua le secrétaire bénévole du poëte, et fut caressé par lui comme un spéculateur caresse son premier bailleur de fonds. Les prémices de cette camaraderie eurent assez de ressemblance avec l'amitié. Ce jeune homme avait déjà fait un stage de ce genre auprès d'un des ministres tombés en 1827; mais le ministre avait eu soin de le placer à la cour des comptes. Ernest de La Brière, jeune homme alors âgé

de vingt-sept ans, décoré de la Légion d'honneur, a autre fortune que les émoluments de sa place, possé la triture des affaires, et savait beaucoup après a habité pendant quatre ans le cabinet du principal mi tère. Doux, aimable, le cœur presque pudique et re de bons sentiments, il lui répugnait d'être sur le mier plan. Il aimait son pays, il voulait être utile, l'éclat l'éblouissait. A son choix, la place de secré près d'un Napoléon lui eût mieux convenu que celle premier ministre. Ernest, devenu l'ami de Canalis, de grands travaux pour lui; mais, en dix-huit moi reconnut la sécheresse de cette nature si poétique l'expression littéraire seulement. La vérité de ce p verbe populaire: *L'habit ne fait pas le moine*, est tout applicable à la littérature. Il est extrêmement de trouver un accord entre le talent et le caractère. facultés ne sont pas le résumé de l'homme. Cette s ration, dont les phénomènes étonnent, provient d'un n tère inexploré. peut-être inexplorable. Le cerveau, produits en tous genres, car dans les arts, la mai l'homme continue sa cervelle, sont un monde à qui fleurit sous le crâne, dans une indépendance faite des sentiments, de ce qu'on nomme les ve du citoyen, du père de famille, de l'homme privé. cependant n'est pas absolu. Rien n'est absolu l'homme. Il est certain que le débauché dissipera talent, que le buveur le dépensera dans ses libati sans que l'homme privé puisse se donner du ta par une honnête hygiène; mais il est aussi pre prouvé que Virgile, le peintre de l'amour, n'a ja aimé de Didon, et que Rousseau, le citoyen mo avait de l'orgueil à défrayer toute une aristocratie. N moins, Michel-Ange et Raphaël ont offert l'heureux cor d du génie et de la forme du caractère. Le tal

hez les hommes, est donc à peu près, quant au moral, e qu'est la beauté chez les femmes, une promesse. ıdmirons deux fois l'homme chez qui le cœur et le ca-actère égalent en perfection le talent. En trouvant sous e poëte un égoïste ambitieux, la pire espèce de tous les égoïstes, car il en est d'aimables, Ernest éprouva je ne sais quelle pudeur à le quitter. Les âmes honnêtes ne brisent pas facilement leurs liens, surtout ceux qu'ils ont noués volontairement. Le secrétaire faisait donc bon ménage avec le poëte quand la lettre de Modeste courait la poste ; comme on fait bon ménage en se sacrifiant toujours. La Brière tenait compte à Canalis de la franchise avec laquelle il s'était ouvert à lui. D'ailleurs, chez cet homme, qui sera tenu grand pendant sa vie, qui sera fêté comme le fut Marmontel, les défauts sont l'envers des qualités brillantes. Ainsi, sans sa vanité, sans sa prétention, peut-être n'eût-il pas été doué de cette diction sonore, instrument nécessaire à la vie politique actuelle. Sa sécheresse aboutit à la rectitude, à la loyauté. Son ostentation est doublée de générosité. Les résultats profitent à la société, les motifs regardent Dieu. Mais, lorsque la lettre de Modeste arriva, Ernest ne s'abusait plus sur Canalis. Les deux amis venaient de déjeuner et causaient dans le cabinet du poëte, qui occupait alors, au fond d'une cour, un appartement donnant sur un jardin, au rez-de-chaussée.

— Oh ! s'écria Canalis, je le disais bien l'autre jour à madame de Chaulieu, je dois lâcher quelque nouveau poëme, l'admiration baisse, car voilà quelque temps que je n'ai reçu de lettres anonymes...

— Une inconnue ? demanda La Brière.

— Une inconnue ! une d'Este, et au H[illegible] ! C'est évidemment un nom d'emprunt.

Et Canalis passa la lettre à La Brière. Ce poëm exaltation cachée, enfin le cœur de Modeste fut gueusement tendu par un geste de fat blasé.

— C'est beau! s'écria le référendaire, d'attir à soi les sentiments les plus pudiques, de forc pauvre femme à sortir des habitudes que l'éd la nature, le monde lui tracent, à briser les c tions... Quel privilége le génie acquiert! Un comme celle que je tiens, écrite par une jeur une vraie jeune fille, sans arrière-pensée, avec siasme...

— Eh bien? dit Canalis.

— Eh bien! on peut avoir souffert autant que l on en est récompensé, s'écria La Brière.

— On se dit cela, mon cher, à la première, conde lettre, dit Canalis; mais quand c'est la trem Mais lorsqu'on a trouvé que la jeune enthousi assez rouée! Mais quand au bout du chemin brill couru par l'exaltation du poëte, on a vu quelqu Anglaise assise sur une borne et qui vous tend la n Mais quand l'ange de la poste se change en une fille médiocrement jolie en quête d'un mari!... Ol l'effervescence se calme.

— Je commence à croire, dit La Brière en s que la gloire a quelque chose de vénéneux, com taines fleurs éclatantes.

— Et puis, mon ami, reprit Canalis, toutes ces f même quand elles sont sincères, elles ont un i vous y répondez rarement. Elles ne se disent homme assez vaniteux, comme le poëte est un taxé de l'être; elles n'imaginent jamais ce q homme malmené par une espèce d'agitation féb le rend désagréable, changeant; elles le veulent t grand, toujours beau; jamais elles ne pensent

talent est une maladie; que Nathan vit avec Florine, que d'Arthez est trop gras, que Joseph Bridau est trop maigre, que Béranger va très-bien à pied, que le dieu peut avoir la pituite. Un Lucien de Rubempré, poëte et joli garçon, est un phénix. Et pourquoi donc aller chercher de méchants compliments, et recevoir les douches froides que verse le regard hébété d'une femme désillusionnée?...

— Le vrai poëte, dit La Brière, doit alors rester caché comme Dieu dans le centre de ses mondes, n'être visible que par ses créations.

— La gloire coûterait alors trop cher, répondit Canalis. La vie a du bon. Tiens! dit-il en prenant une tasse de thé, quand une noble et belle femme aime un poëte, elle ne se cache ni dans les cintres ni dans les baignoires du théâtre, comme une duchesse éprise d'un acteur; elle se sent assez forte, assez gardée par sa beauté, par sa fortune, par son nom, pour dire comme dans tous les poëmes épiques : *Je suis la nymphe Calypso, amante de Télémaque.* La mystification est la ressource des petits esprits. Depuis quelque temps, je ne réponds plus aux masques...

— Oh! combien j'aimerais une femme venue à moi!... s'écria La Brière en retenant une larme. On peut te répondre, mon cher Canalis, que ce n'est jamais une pauvre fille qui monte jusqu'à l'homme célèbre; elle a trop de défiance, trop de vanité, trop de crainte! C'est toujours une étoile, une...

— Une princesse, s'écria Canalis en partant d'un éclat de rire, n'est-ce pas? qui descend jusqu'à lui... Mon cher, cela se voit une fois en cent ans. Un tel amour est comme cette fleur qui fleurit tous les siècles... Les princesses, jeunes, riches et belles, sont trop occupées, elles sont entourées, comme toutes les plantes rares,

d'une haie de sots, gentilshommes bien élevés, comme des sureaux ! Mon rêve, hélas ! le cristal d rêve, brodé de la Corrèze ici de guirlandes de f dans quelle ferveur !... (n'en parlons plus), il éclats, à mes pieds, depuis longtemps... Non, non, lettre anonyme est une mendiante ! Et quelles exige Écris à cette petite personne, en supposant qu'ell jeune et jolie, et tu verras ! Tu n'auras pas chose à faire. On ne peut raisonnablement pas toutes les femmes. Apollon, celui du Belvédèr moins, est un élégant poitrinaire qui doit se nager.

— Mais quand une créature arrive ainsi, son e doit être dans une certitude d'éclipser en tendress beauté, la maîtresse la plus adorée, dit Ernest, et un peu de curiosité...

— Ah ! répondit Canalis, tu me permettras, trop Ernest, de m'en tenir à la belle duchesse qui fait bonheur.

— Tu as raison, trop raison, répondit Ernest.

Néanmoins, le jeune secrétaire lut la lettre de deste, et la relut en essayant d'en deviner l'espri ché.

— Il n'y a pourtant pas là la moindre emphase, te donne pas du génie, on s'adresse à ton cœur, di Canalis. Ce parfum de modestie et ce contrat pr me tenteraient...

— Signe-le, réponds, va toi-même jusqu'au bo l'aventure, je te donne là de tristes appointements, cria Canalis en souriant. Va, tu m'en diras des nou dans trois mois, si cela dure trois mois...

Quatre jours après, Modeste tenait la lettre suiv écrite sur du beau papier, protégée par une doubl veloppe, et sous un cachet aux armes de Canalis.

II

« Mademoiselle,

» L'admiration pour les belles œuvres, à supposer » que les miennes soient telles, comporte je ne sais quoi » de saint et de candide qui défend contre toute rail- » lerie et justifie à tout tribunal la démarche que vous » avez faite en m'écrivant. Avant tout, je dois vous re- » mercier du plaisir que causent toujours de sembla- » bles témoignages, même quand on ne les mérite pas ; » car le faiseur de vers et le poëte s'en croient intime- » ment dignes, tant l'amour-propre est une substance » peu réfractaire à l'éloge. La meilleure preuve d'ami- » tié que je puisse donner à une inconnue, en échange » de ce dictame qui guérirait les morsures de la criti- » que, n'est-ce pas de partager avec elle la moisson de » mon expérience, au risque de faire envoler ses vi- » vantes illusions?

» Mademoiselle, la plus belle palme d'une jeune fille » est la fleur d'une vie sainte, pure, irréprochable. » Êtes-vous seule au monde ? tout est dit. Mais si vous » avez une famille, un père ou une mère, songez à tous » les chagrins qui peuvent suivre une lettre comme la » vôtre, adressée à un poëte que vous ne connaissez » pas personnellement. Tous les écrivains ne sont pas » des anges, ils ont des défauts. Il en est de légers, » d'étourdis, de fats, d'ambitieux, de débauchés; et, » quelque imposante que soit l'innocence, quelque che- » valeresque que soit le poëte français, à Paris vous » pourriez rencontrer plus d'un ménestrel dégénéré,

» prêt à cultiver votre affection pour la tromper. Votre
» lettre serait alors interprétée autrement que je ne
» l'ai fait. On y verrait une pensée que vous n'y avez
» pas mise, et que, dans votre innocence, vous ne soup-
» çonnez point. Autant d'auteurs, autant de caractères.
» Je suis excessivement flatté que vous m'ayez jugé di-
» gne de vous comprendre ; mais si vous étiez tombée
» sur un talent hypocrite, sur un railleur dont les li-
» vres sont mélancoliques et dont la vie est un carna-
» val continuel, vous auriez pu trouver au dénoûment
» de votre sublime imprudence un méchant homme,
» quelque habitué des coulisses, ou un héros d'estami-
» net! Vous ne sentez pas, sous les berceaux de cléma-
» tite où vous méditez sur les poésies, l'odeur du ci-
» gare qui dépoétise les manuscrits ; de même qu'en
» allant au bal, parée des œuvres resplendissantes du
» joaillier, vous ne pensez pas au bras nerveux, aux
» ouvriers en veste, aux ignobles ateliers d'où s'élan-
» cent, radieuses, ces fleurs du travail. Allons plus
» loin !... En quoi la vie rêveuse et solitaire que vous
» menez, sans doute au bord de la mer, peut-elle in-
» téresser un poëte dont la mission est de tout deviner,
» puisqu'il doit tout peindre ? Nos jeunes filles à nous
» sont tellement accomplies, que nulle des filles d'Ève
» ne peut lutter avec elles ! Quelle réalité valut jamais
» le rêve ? Maintenant, que gagnerez-vous, vous, jeune
» fille élevée à devenir une sage mère de famille, en
» vous initiant aux agitations terribles de la vie des
» poëtes dans cette affreuse capitale, qui ne peut se dé-
» finir que par ces mots : Un enfer qu'on aime ! Si c'est
» le désir d'animer votre monotone existence de jeune
» fille curieuse qui vous a mis la plume à la main, ceci
» n'a-t-il pas l'apparence d'une dépravation ? Quel sens
» prêterai-je à votre lettre ? Êtes-vous d'une caste ré-

e, et cherchez-vous un ami loin de vous ? Êtes-
ffligée de laideur et vous sentez-vous une belle
ans confident ? Hélas ! triste conclusion : vous
ait trop ou pas assez. Ou restons-en là ; ou, si
ontinuez, dites-m'en plus que dans la lettre que
n'avez écrite. Mais, mademoiselle, si vous êtes
si vous êtes belle, si vous avez une famille, si
ientez au cœur un nard céleste à répandre,
fit Madeleine aux pieds de Jésus, laissez-vous
ier par un homme digne de vous, et devenez ce
it être toute bonne jeune fille : une excellente
, une vertueuse mère de famille. Un poëte est
triste conquête que puisse faire une jeune per-
il a trop de vanités, trop d'angles blessants
ivent se heurter aux légitimes vanités d'une
, et meurtrir une tendresse sans expérience de
La femme du poëte doit l'aimer pendant un
mps avant de l'épouser, elle doit se résoudre à
ité des anges, à leur indulgence, aux vertus de
rnité. Ces qualités, mademoiselle, ne sont qu'en
chez les jeunes filles.
ıtez la vérité tout entière, ne vous la dois-je
retour de votre enivrante flatterie ? S'il est
x d'épouser une grande renommée, on s'aper-
ientôt qu'un homme supérieur est, en tant
ıme, semblable aux autres. Il réalise alors
ıt moins les espérances qu'on attend de lui
ɔdiges. Il en est alors d'un poëte célèbre comme
femme dont la beauté trop vantée fait dire : —
oyais mieux, — à qui l'aperçoit ; elle ne répond
ux exigences du portrait tracé par la fée à la-
je dois votre billet, l'Imagination ! Enfin, les
s de l'esprit ne se développent et ne fleurissent
ns une sphère invisible ; la femme du poëte

» n'en sent plus que les inconvénients, elle voit fal
» quer les bijoux au lieu de s'en parer. Si l'éclat d'
» position exceptionnelle vous a fascinée, apprenez
» les plaisirs en sont bientôt dévorés. On s'irrite
» trouver tant d'aspérités dans une situation qui
» distance, paraissait unie, tant de froid sur un som
» brillant ! Puis, comme les femmes ne mettent jan
» les pieds dans le monde des difficultés, elles n'ap
» cient bientôt plus ce qu'elles admiraient, quand e
» croient en avoir, à première vue, deviné le ma
» ment. Je termine par une dernière considéra
» dans laquelle vous auriez tort de voir une pr
» déguisée, elle est le conseil d'un ami. L'échange
» âmes ne peut s'établir qu'entre gens disposés à n
» rien cacher. Vous montrerez-vous telle que vous
» à un inconnu ? Je m'arrête aux conséquences de c
» idée.

» Trouvez ici, mademoiselle, les hommages que
» devons à toutes les femmes, même à celles qui
» inconnues et masquées. »

Avoir tenu cette lettre entre sa chair et son co
sous son busc brûlant, pendant toute une journée !.
avoir réservé la lecture pour l'heure où tout dort, mi
après avoir attendu ce silence solennel dans les anx
d'une imagination de feu !... avoir béni le poëte, e
lu par avance mille lettres, avoir supposé tout, exc
cette goutte d'eau froide tombant sur les plus vapore
formes de la fantaisie et les dissolvant comme l'a
prussique dissout la vie !... il y avait de quoi se ca
quoique seule, ainsi que le fit Modeste, la figure
ses draps, éteindre sa bougie et pleurer...

Ceci se passait dans les premiers jours de juillet,
deste se leva, marcha par sa chambre, et vint ouvr

croisée. Elle voulait de l'air. Le parfum des fleurs monta vers elle, avec cette fraîcheur particulière aux odeurs pendant la nuit. La mer, illuminée par la lune, scintillait comme un miroir. Un rossignol chanta dans un arbre du parc Vilquin. — Ah ! voilà le poëte, se dit Modeste dont la colère tomba. Les plus amères réflexions se succédèrent dans son esprit. Elle se sentit piquée au vif, elle voulut relire la lettre, elle ralluma la bougie, elle étudia cette prose étudiée, et finit par entendre la voie poussive du monde réel. — Il a raison et j'ai tort, se dit-elle. Mais comment croire qu'on trouvera sous la robe étoilée des poëtes un vieillard de Molière ?... Quand une femme ou une jeune fille est prise en flagrant délit, elle conçoit une haine profonde contre le témoin, l'auteur ou l'objet de sa faute. Aussi la vraie, la naturelle, la sauvage Modeste éprouva-t-elle en son cœur un effroyable désir de l'emporter sur cet esprit de rectitude et de le précipiter dans quelque contradiction, de lui rendre ce coup de massue. Cette enfant si pure, dont la tête seule avait été corrompue, et par ses lectures, et par la longue agonie de sa sœur, et par les dangereuses méditations de la solitude, fut surprise par un rayon de soleil sur son visage. Elle avait passé trois heures à courir des bordées sur les mers immenses du Doute. De pareilles nuits ne s'oublient jamais. Modeste alla droit à sa petite table de la Chine, présent de son père, et écrivit une lettre dictée par l'infernal esprit de vengeance qui frétille au fond du cœur des jeunes personnes.

III

A MONSIEUR DE CANALIS

« Monsieur,

» Vous êtes certainement un grand poëte, mais
» êtes quelque chose de plus, vous êtes un hon
» homme. Après avoir eu tant de loyale franchise
» une jeune fille qui côtoyait un abîme, en aurez-
» assez pour répondre sans la moindre hypocrisie,
» détour, à la question que voici :

» Auriez-vous écrit la lettre que je tiens en répo
» la mienne? vos idées, votre langage auraient-il
» les mêmes, si quelqu'un vous eût dit à l'oreille c
» peut se trouver vrai : Mademoiselle O. d'Este-
» six millions et ne veut pas d'un sot pour maître?

» Admettez pour certaine et pendant un moment
» supposition. Soyez avec moi comme avec vous-m
» ne craignez rien, je suis plus grande que mes
» ans, rien de ce qui sera franc ne pourra vous
» dans mon esprit. Quand j'aurai lu cette confidenc
» toutefois vous daignez me la faire, vous recevrez
» une réponse à votre première lettre.

» Après avoir admiré votre talent, si souvent
» blime, permettez-moi de rendre hommage à votr
» licatesse et à votre probité, qui me forcent à me
» toujours

» Votre humble servante

» O. D'ESTE-M. »

id Ernest de La Brière eut cette lettre entre les
il alla se promener sur les boulevards, agité
on âme comme une frêle embarcation par une
e où le vent parcourt toutes les aires du compas,
nent en moment. Pour un jeune homme comme
encontre tant, pour un vrai Parisien, tout eût été
c cette phrase : C'est une petite rouée !... Mais
n garçon dont l'âme est noble et belle, cette es-
serment déféré, cet appel à la vérité eut la vertu
er les trois juges tapis au fond de toutes les
nces. Et l'Honneur, le Vrai, le Juste, se dressant
l, criaient énergiquement : — Ah ! cher Ernest,
e vrai, tu n'aurais certes pas donné de leçon à
he héritière !... Ah ! mon garçon, tu serais parti
e pour le Havre, afin de savoir si la jeune fille
elle, et tu te serais senti très-malheureux de la
nce accordée au génie. Et si tu avais pu donner
c-en-jambe à ton ami, te faire agréer à sa place,
oiselle d'Este eût été sublime ! — Comment, disait
e, vous vous plaignez, vous autres gens d'esprit
capacité, sans monnaie, de voir les filles riches
s à des êtres dont vous ne feriez pas vos portiers ;
éblatérez contre le positif du siècle qui s'empresse
l'argent à l'argent, et jamais quelque beau jeune
plein de talent, sans fortune, à quelque jeune
ble et riche ; en voilà une qui se révolte contre
du siècle !... et le poëte lui répond par un coup
on sur le cœur... — Riche ou pauvre, jeune ou
belle ou laide, cette fille a raison, elle a de l'es-
lle roule le poëte dans le bourbier de l'intérêt
nel, s'écriait l'Honneur ; elle mérite une réponse,
, noble et franche, et avant tout l'expression de
ée ! Examine-toi ! sonde ton cœur et purge-le de
hetés. Que dirait l'Alceste de Molière ? — Et La

Brière, parti du boulevard Poissonnière, allait
ment, perdu dans ses réflexions, qu'une heu
atteignait à peine au boulevard des Capucines
quais pour se rendre à la cour des comptes, a
auprès de la Sainte-Chapelle. Au lieu de v
comptes, il resta sous le coup de ses perplexi
n'a pas six millions, c'est évident, se disait-
question n'est pas là... Six jours après, Mode
lettre suivante :

IV

« Mademoiselle,

» Vous n'êtes pas une d'Este. Ce nom est u
» prunté pour cacher le vôtre. Doit-on les
» que vous sollicitez à qui ment sur soi-même
» je réponds à votre demande par une autre :
» d'une famille illustre? d'une famille noble?
» mille bourgeoise? Certainement la morale
» pas, elle est une ; mais ses obligations va
» les sphères. De même que le soleil éclaire d
» les sites, y produit les différences que nous
» elle conforme le devoir social au rang, au
» La peccadille du soldat est un crime chez
» et réciproquement. Les observances ne s
» mêmes pour une paysanne qui moissonne
» ouvrière à quinze sous par jour, pour l
» petit détaillant, pour la jeune bourge
» l'enfant d'une riche maison de commerc
» jeune héritière d'une noble famille, pour un
» maison d'Este. Un roi ne doit pas se baiss

» masser une pièce d'or, et le laboureur doit retourner » sur ses pas pour retrouver dix sous perdus, quoique » l'un et l'autre doivent obéir aux lois de l'économie. » Une d'Este riche de six millions peut mettre un cha» peau à grands bords et à plumes, brandir sa cra» vache, presser les flancs d'un barbe, et venir, ama» zone brodée d'or, suivie de laquais, à un poëte en » disant : — J'aime la poésie, et je veux expier les torts » de Léonore envers le Tasse ! — tandis que la fille d'un » négociant se couvrirait de ridicule en l'imitant. A » quelle classe sociale appartenez-vous ? Répondez sin» cèrement, et je vous répondrai de même à la question » que vous m'avez posée.

» N'ayant pas l'heur de vous connaître, et déjà lié par » une sorte de communion poétique, je ne voudrais pas » vous offrir des hommages vulgaires. C'est déjà peut» être une malice victorieuse que d'embarrasser un » homme qui publie ses livres. »

Le référendaire ne manquait pas de cette adresse que peut se permettre un homme d'honneur. Courrier par courrier, il reçut la réponse.

V

A MONSIEUR DE CANALIS

« Vous êtes de plus en plus raisonnable, mon cher » poëte. Mon père est comte. Notre principale illustration » est un cardinal du temps où les cardinaux marchaient » presque les égaux des rois. Aujourd'hui notre maison, » quasi tombée, finit en moi ; mais j'ai les quartiers » voulus pour entrer dans toutes les cours et dans tous

» les chapitres. Nous valons enfin les Canalis. Tr
» bon que je ne vous envoie pas nos armes. Tâch
» répondre aussi sincèrement que je le fais. J'at
» votre réponse pour savoir si je pourrai me dir
« core comme maintenant

» Votre servante,

» O. D'ESTE-M.

— Comme elle abuse de ses avantages, la petit
sonne! s'écria de La Brière. Mais est-elle franche!
n'a pas été pendant quatre ans le secrétaire parti
d'un ministre, on n'habite pas Paris, on n'en ob
pas les intrigues impunément : aussi l'âme la plus
est-elle toujours plus ou moins grisée par la cap
atmosphère de cette impériale cité. Heureux de n
être Canalis, le jeune référendaire retint une place
la malle-poste du Havre, après avoir écrit une lett
il annonçait une réponse pour un jour détermi
rejetant sur l'importance de la confession dem
et sur les occupations de son ministre. Il e
soin de se faire donner, par le directeur génér
postes, un mot qui recommandait silence et oblig
au directeur du Havre. Ernest put ainsi voir vé
bureau Françoise Cochet, et la suivit sans affect
Remorqué par elle, il arriva sur les hauteurs d'I
ville, et aperçut à la fenêtre du chalet Modeste Mi
— Eh bien! Françoise? demanda la jeune fille. A
l'ouvrière répondit : — Oui, mademoiselle, j'en ai
— Frappé par cette beauté de blonde céleste, E
revint sur ses pas, et demanda le nom du propri
de ce magnifique séjour à un passant. — Ça? rép
le passant en montrant la propriété. — Oui, mon

— Oh ! c'est à monsieur Vilquin, le plus riche armateur du Havre, un homme qui ne connaît pas sa fortune. — Je ne connais pas de cardinal Vilquin dans l'histoire, se disait le référendaire en descendant vers le Havre pour retourner à Paris. Naturellement, il questionna le directeur de la poste sur la famille Vilquin; il apprit que la famille Vilquin possédait une immense fortune. Monsieur Vilquin avait un fils et deux filles, dont une mariée à monsieur Althor fils. La prudence empêcha La Brière de paraître en vouloir aux Vilquin ; le directeur le regardait déjà d'un air narquois. — N'y a-t-il personne en ce moment chez eux, outre la famille ? demanda-t-il encore. — En ce moment, la famille d'Hérouville y est. On parle du mariage du jeune duc avec mademoiselle Vilquin cadette. — Il y a eu le fameux cardinal d'Hérouville sous les Valois, se dit La Brière, et sous Henri IV, le terrible maréchal qu'on a fait duc. — Ernest repartit, ayant assez vu de Modeste pour en rêver, pour penser que, riche ou pauvre, si elle avait une belle âme, il ferait d'elle assez volontiers madame de La Brière, et il résolut de continuer la correspondance.

Essayez donc de rester inconnues, pauvres femmes de France de filer le moindre petit roman au milieu d'une civilisation qui note sur les places publiques l'heure du départ et de l'arrivée des fiacres, qui compte les lettres, qui les timbre doublement au moment précis où elles sont jetées dans les boîtes et quand elles se distribuent, qui numérote les maisons, qui configure sur le rôle-matrice des contributions les étages, après en avoir vérifié les ouvertures, qui va bientôt posséder tout son territoire représenté dans ses dernières parcelles, avec ses plus menus linéaments, sur les vastes feuilles du cadastre, œuvre de géant ordonnée par un géant ? Essayez donc de vous soustraire, filles imprudentes, non pas à

l'œil de la police, mais à ce bavardage incessant qui, dans la dernière bourgeoisie, scrute les actions les plus indifférentes, compte les plats de dessert chez le préfet et voit les pelures de melon à la porte du petit rentier, qui tâche d'attraper l'or au moment où la main de l'économie l'ajoute au trésor, et qui, tous les soirs au coin du foyer, évalue le chiffre des fortunes du canton, de la ville, du département ! Modeste avait échappé, par un quiproquo vulgaire, au plus innocent des espionnages qu'Ernest se reprochait déjà. Mais quel Parisien voudrait être la dupe d'une petite provinciale ? N'être la dupe de rien, cette affreuse maxime est le dissolvant de tous les nobles sentiments de l'homme.

On devinera facilement à quelle lutte de sentiments cet honnête jeune homme fut en proie par la lettre qu'il écrivit, et où chaque coup de fléau reçu dans la conscience a laissé sa trace.

A quelques jours de là, voici donc ce que lut Modeste à sa fenêtre, par une belle journée d'été.

VI

« Mademoiselle,

» Sans aucune hypocrisie, oui, si j'avais été certain
» que vous eussiez une immense fortune, j'aurais agi
» tout autrement. Pourquoi ? J'en ai cherché la raison,
» la voici. Il est en nous un sentiment inné, développé
» d'ailleurs outre mesure par la société, qui nous lance
» à la recherche, à la possession du bonheur. La plu-
» part des hommes confondent le bonheur avec ses
» moyens, et la fortune est, à leurs yeux, le plus grand

élément du bonheur. J'aurais donc tâché de vous plaire, entraîné par le sentiment social qui, dans tous les temps, a fait de la richesse une religion. Du moins, je le crois. On ne doit pas attendre, chez un homme jeune encore, cette sagesse qui substitue le bon sens à la sensation ; et, devant une proie, l'instinct bestial caché dans le cœur de l'homme le pousse en avant. Au lieu d'une leçon, vous eussiez donc reçu de moi des compliments, des flatteries. Aurais-je eu ma propre estime? j'en doute. Mademoiselle, dans ce cas, le succès offre une absolution ; mais le bonheur?... c'est autre chose. Me serais-je défié de ma femme, si je l'eusse obtenue ainsi ?... Bien certainement. Votre démarche eût repris tôt ou tard son caractère. Votre mari, quelque grand que vous le fassiez, finirait par vous reprocher de l'avoir avili ; vous-même, tôt ou tard, peut-être arriveriez-vous à le mépriser. L'homme fort pardonne. Le poëte se lamente. Telle est, mademoiselle, la réponse de ma probité.

» Écoutez-moi bien maintenant. Vous avez eu le triomphe de me faire profondément réfléchir, et sur vous que je ne connais pas assez, et sur moi que je connaissais peu. Vous avez eu le talent de remuer bien des pensées mauvaises qui croupissent au fond de tous les cœurs ; mais il en est sorti chez moi quelque chose de généreux, et je vous salue de mes plus gracieuses bénédictions, comme on salue en mer un phare qui vous a montré les écueils où l'on pouvait périr. Voici ma confession, car je ne voudrais perdre ni votre estime ni la mienne, au prix de tous les trésors de la terre.

» J'ai voulu savoir qui vous étiez. Je reviens du Havre où j'ai vu Françoise Cochet, je l'ai suivie à Ingouville. Vous êtes aussi belle que la femme des rêves

» d'un poëte ; mais je ne sais pas si vous êtes mad
» selle Vilquin cachée dans mademoiselle d'Héro
» ou mademoiselle d'Hirouville cachée dans mad
» selle Vilquin. Quoique de bonne guerre, cet e
» nage m'a fait rougir, et je me suis arrêté dan
» recherches. Vous aviez éveillé ma curiosité, ne
» voulez pas d'avoir été quelque peu femme : n'
» pas le droit du poëte ? Maintenant, je vous ai
» mon cœur, je vous y ai laissé lire, vous pouvez
» à la sincérité de ce que je vais ajouter. Quelque
» qu'ait été le coup d'œil que j'ai jeté sur vous,
» suffi pour modifier mon jugement. Vous êtes à
» un poëte et une poésie, avant d'être une femme
» vous avez en vous quelque chose de plus précieu
» la beauté, vous êtes le beau idéal de l'art, la
» sie... La démarche, blâmable chez les jeunes
» vouées à une destinée ordinaire, change pou
» qui serait douée du caractère que je vous prête
» le grand nombre d'êtres jetés par le hasard de
» sociale sur la terre pour y composer une génér
» il est des exceptions. Si votre lettre est la termi
» de longues rêveries poétiques sur le sort que
» réserve aux femmes ; si vous avez voulu, entraî
» la vocation d'un esprit supérieur et instruit, appr
» la vie d'un homme à qui vous accordez le hasa
» génie, afin de vous créer une amitié soustra
» commun des relations, avec une âme pareille
» vôtre, en échappant à toutes les conditions de
» sexe; certes, vous êtes une exception ! La loi q
» à mesurer les actions de la foule est alors très-
» pour déterminer votre résolution. Mais, le mot
» première lettre revient alors dans toute sa
» vous avez fait trop ou pas assez. Recevez encor
» remercîments pour le service que vous m'avez

» en m'obligeant à me sonder le cœur ; car vous avez » rectifié chez moi cette erreur assez commune en » France, que le mariage est un moyen de fortune. Au » milieu des troubles de ma conscience, une voix sainte » m'a parlé. Je me suis juré, solennellement à moi- » même, de faire ma fortune à moi seul, afin de n'être » pas déterminé dans le choix d'une compagne par des » motifs cupides. Enfin j'ai blâmé, j'ai réprimé la curio- » sité malséante que vous aviez excitée en moi. Vous » n'avez pas six millions. Il n'y a pas d'incognito pos- » sible, au Havre, pour une jeune personne qui possé- » derait une pareille fortune, et vous seriez trahie par » cette meute des familles de la pairie que je vois à la » chasse des héritières à Paris et qui jette le grand » écuyer chez vos Vilquin. Ainsi les sentiments que je » vous exprime ont été conçus, abstraction faite de tout » roman ou de la vérité, comme une règle absolue. » Prouvez-moi maintenant que vous avez une de ces » âmes auxquelles on passe la désobéissance à la loi » commune, vous donnerez alors raison dans votre » esprit à cette seconde comme à ma première lettre. » Destinée à la vie bourgeoise, obéissez à la loi de fer qui » maintient la société. Femme supérieure, je vous ad- » mire; mais si vous voulez obéir à l'instinct que vous » devez réprimer, je vous plains; ainsi le veut l'état » social. L'admirable morale de l'épopée domestique in- » titulée *Clarisse Harlowe*, est que l'amour légitime et » honnête de la victime la mène à sa perte, parce qu'il se » conçoit, se développe et se poursuit, malgré la famille. » La famille, quelque sotte et cruelle qu'elle soit, a rai- » son contre Lovelace. La famille, c'est la société. » Croyez-moi, pour une fille, comme pour une femme, » la gloire sera toujours d'enfermer dans la sphère des » convenances les plus serrées ses ardents caprices. Si

» j'avais une fille qui dût être madame de Staël,
» souhaiterais la mort à quinze ans. Supposez-vous
» fille exposée sur les tréteaux de la gloire, et par
» pour obtenir les hommages de la foule, sans épr
» mille cuisants regrets ? A quelque hauteur q
» femme se soit élevée par la poésie secrète de ses r
» elle doit sacrifier ses supériorités sur l'autel
» famille. Son élan, son génie, ses aspirations ve
» bien, vers le sublime, tout le poëme de la jeun
» appartient à l'homme qu'elle accepte, aux en
» qu'elle aura. J'entrevois chez vous un désir
» d'agrandir le cercle étroit de la vie à laquelle
» femme est condamnée, et de mettre la pa
» l'amour dans le mariage. Ah! c'est un beau rê
» n'est pas impossible, il est difficile; mais il fut r
» pour le désespoir des âmes, passez-moi ce mot d
» ridicule, *dépareillées !*

» Si vous cherchez une espèce d'amitié platoi
» elle ferait le désespoir de votre avenir. Si votre
» fut un jeu, ne le continuez pas. Ainsi ce petit r
» est fini, n'est-ce pas ? Il n'aura pas été sans porter
» ques fruits : ma probité s'est armée, et vous
» vous, acquis une certitude sur la vie sociale.
» vos regards sur la vie réelle, et jetez dans les
» de votre sexe l'enthousiasme passager que la li
» ture y fit naître. Adieu, mademoiselle. Faite
» l'honneur de m'accorder votre estime. Après
» avoir vue, ou celle que je crois être vous, j'ai
» votre lettre bien naturelle : une si belle fleur
» se tourner vers le soleil de la poésie. Aimez la
» ainsi que vous devez aimer les fleurs, la musiqu
» somptuosités de la mer, les beautés de la n
» comme une parure de l'âme; mais songez à t
» que j'ai eu l'honneur de vous dire sur les poëtes

» dez-vous d'épouser un sot, cherchez avec soin le com-
» pagnon que Dieu vous a fait. Il existe, croyez-moi,
» beaucoup de gens d'esprit capables de vous apprécier,
» de vous rendre heureuse. Si j'étais riche, et si vous
» étiez pauvre, je mettrais un jour ma fortune et mon
» cœur à vos pieds, car je vous crois l'âme pleine de
» richesses, de loyauté ; je vous confierais enfin ma vie
» et mon honneur avec une entière sécurité. Encore
» une fois, adieu, blonde fille d'Ève la blonde. »

La lecture de cette lettre, dévorée comme une gorgée d'eau dans le désert, ôta la montagne qui pesait sur le cœur de Modeste ; puis elle aperçut les fautes qu'elle avait commises dans la conception de son plan, et les répara sur-le-champ en faisant à Françoise des enveloppes de lettre sur lesquelles elle écrivit elle-même son adresse à Ingouville, en lui recommandant de ne plus venir au Chalet. Désormais Françoise, rentrée chez elle, mettrait chaque lettre arrivée de Paris sous une de ces enveloppes et la jetterais secrètement à la poste du Havre. Modeste se promit de recevoir à l'avenir le facteur elle-même, en se trouvant sur le seuil du Chalet à l'heure où il y passait. Quant aux sentiments que cette réponse, où le cœur du noble et pauvre La Brière battait sous le brillant fantôme de Canalis, excita chez Modeste, ils furent aussi multipliés que les vagues qui vinrent mourir une à une sur le rivage pendant que, les yeux attachés sur l'Océan, elle se livrait au bonheur d'avoir harponné, pour ainsi dire, une âme angélique dans la mer parisienne, d'avoir deviné que chez les hommes d'élite le cœur pouvait parfois être en harmonie avec le talent, et d'avoir été bien servie par la voix magique du pressentiment. Un intérêt puissant allait animer sa vie. L'enceinte de cette jolie habitation, le

treillis de sa cage était brisé! Sa pensée volait à pleines ailes.

— O mon père, se dit-elle en regardant à l'horizon, fais-nous bien riches!

La réponse que lut cinq jours après Ernest de La Brière en dira plus d'ailleurs que toute espèce de glose.

VII

A M. DE CANALIS

« Mon ami, laissez-moi vous donner ce nom, vous » m'avez ravie, et je ne vous voudrais pas autrement » que vous êtes dans cette lettre, la première... oh! » qu'elle ne soit pas la dernière? Quel autre qu'un poëte » aurait pu jamais excuser si gracieusement une jeune » fille et la deviner!

» Je veux vous parler avec la sincérité qui, chez » vous, a dicté les premières lignes de votre lettre. Et » d'abord, fort heureusement, vous ne me connaissez » point. Je puis vous le dire avec bonheur, je ne suis » ni cette affreuse mademoiselle Vilquin, ni la très-noble » et très-sèche mademoiselle d'Hérouville qui flotte » entre trente et cinquante ans, sans se décider à un » chiffre tolérable. Le cardinal d'Hérouville a fleuri dans » l'histoire de l'Église avant le cardinal de qui nous » vient notre seule grande illustration, car je ne prends » pas des lieutenants généraux, des abbés à petits volu- » mes et à trop grands vers pour des célébrités. Puis, » je n'habite pas la splendide villa des Vilquin; il n'y a » pas, Dieu merci, dans mes veines, la dix millionième partie d'une goutte de ce sang froidi dans les comp-

» toirs. Je tiens à la fois et de l'Allemagne et du midi » de la France, j'ai dans la pensée la rêverie tudesque » et dans le sang la vivacité provençale. Je suis noble, » et par mon père et par ma mère. Par ma mère, je tiens » à toutes les pages de l'almanach de Gotha. Enfin, mes » précautions sont bien prises, il n'est au pouvoir d'au- » cun homme ni même au pouvoir de l'autorité de dé- » masquer mon incognito. Je resterai voilée, inconnue. » Quant à ma personne, et quant à *mes propres*, comme » disent les Normands, rassurez-vous, je suis au moins » aussi belle que la petite personne (heureuse sans le » savoir) sur qui vos regards se sont arrêtés, et je ne » crois pas être une pauvresse, encore que dix fils de » pairs de France ne m'accompagnent pas dans mes » promenades ! J'ai vu jouer déjà pour moi le vaude- » ville ignoble de l'héritière, adorée pour ses millions. » Enfin, n'essayez d'aucune manière, même par pari, » d'arriver à moi, Hélas ! quoique libre, je suis gardée, » et par moi-même d'abord, et par des gens de cou- » rage qui n'hésiteraient point à vous planter un cou- » teau dans le cœur, si vous vouliez pénétrer dans ma » retraite. Je ne dis point ceci pour exciter votre cou- » rage ou votre curiosité, je crois n'avoir besoin d'aucun » de ces sentiments pour vous intéresser, pour vous » attacher.

» Je réponds maintenant à la seconde édition consi- » dérablement augmentée de votre premier sermon.

» Voulez-vous un aveu ? Je me suis dit en vous voyant » si défiant, et me prenant pour Corinne, dont les im- » provisations m'ont tant ennuyée, que, déjà, beaucoup » de dixièmes Muses vous avaient emmené, vous » tenant par la curiosité, dans leurs doubles vallons, et » vous avaient proposé de goûter aux fruits de leurs » Parnasses de pensionnaires... Oh ! soyez en pleine sé-

» curité, mon ami ; si j'aime la poésie, je n'ai point
» *petits vers* en portefeuille, et mes bas sont et re
» ront d'une entière blancheur. Vous ne serez p
» ennuyé par des *légèretés* en un ou deux volumes.
» fin si je vous dis jamais : Accourez ! vous ne trouv
» point, vous le savez maintenant, une vieille fille, p
» vre et laide. Oh ! mon ami, si vous saviez combie
» regrette que vous soyez venu au Havre ! Vous a
» ainsi modifié ce que vous appelez mon roman ! N
» Dieu seul peut peser dans ses mains puissantes le
» sor que je réservais à un homme assez grand, as
» confiant, assez perspicace pour partir de chez lui,
» la foi de mes lettres, après avoir pénétré pas à
» dans l'étendue de mon cœur et arriver à notre p
» mier rendez-vous avec la simplicité d'un enfant !
» rêvais cette innocence à un homme de génie. Le t
» sor, vous l'avez écorné. Je vous pardonne, vous vi
» à Paris ; et, comme vous le dites, il y a un hom
» dans un poëte. Me prendrez-vous, à cause de ce
» pour une petite fille qui cultive le parterre encha
» des illusions ? Ne vous amusez pas à jeter des pier
» dans les vitraux cassés d'un château ruiné dep
» longtemps. Vous, homme d'esprit, comment n'av
» vous pas deviné que la leçon de votre pédante p
» mière lettre, mademoiselle d'Este se l'était dit à el
» même ! Non, cher poëte, ma première lettre ne
» pas le caillou de l'enfant qui va gabant le long des c
» mins, qui se plaît à effrayer un propriétaire lisan
» cote de ses contributions à l'abri de ses espalie
» mais bien la ligne appliquée avec prudence par un
» cheur du haut d'une roche au bord de la mer, espér
» une pêche miraculeuse.

» Tout ce que vous dites de beau sur la famille a r
» approbation. L'homme qui me plaira, de qui je me c

» rai digne, aura mon cœur et ma vie, de l'aveu de mes » parents; je ne veux ni les affliger, ni les surprendre; » j'ai la certitude de régner sur eux, il sont d'ailleurs » sans préjugés. Enfin, je me sens forte contre les illu- » sions de ma fantaisie. J'ai bâti de mes mains une for- » teresse, et je l'ai laissé fortifier par le dévouement » sans bornes de ceux qui veillent sur moi comme sur » un trésor, non que je ne sois de force à me défendre » en plaine; car, sachez-le, le hasard m'a revêtue d'une » armure bien trempée, et sur laquelle est gravé le mot » MÉPRIS. J'ai l'horreur la plus profonde de tout ce qui » sent le calcul, de ce qui n'est pas entièrement noble, » pur, désintéressé. J'ai le culte du beau, de l'idéal, sans » être romanesque, mais après l'avoir été, pour moi » seule, dans mes rêves. Aussi ai-je reconnu la vérité » des choses, justes jusqu'à la vulgarité, que vous m'a- » vez écrites sur la vie sociale.

» Pour le moment nous ne sommes et nous ne pou- » vons être que deux amis. Pourquoi chercher un ami » dans un inconnu? direz-vous. Votre personne m'est » inconnue, mais votre esprit, votre cœur me sont con- » nus, ils me plaisent, et je me sens des sentiments in- » finis dans l'âme qui veulent un homme de génie pour » unique confident. Je ne veux pas que le poëme de mon » cœur soit inutile, il brillera pour vous comme il eût » brillé pour Dieu seul. Quelle chose précieuse qu'un » bon camarade à qui l'on peut tout dire! Refuserez- » vous les fleurs inédites de la jeune fille vraie qui vole- » ront vers vous comme les jolis moucherons vers les » rayons du soleil? Je suis sûre que vous n'avez jamais » rencontré cette bonne fortune de l'esprit : les confi- » dences d'une jeune fille! Écoutez son babil, acceptez » les musiques qu'elle n'a encore chantées que pour » elle. Plus tard, si nos âmes sont bien sœurs, si nos

» caractères se conviennent à l'essai, quelque jo
» vieux domestique à cheveux blancs, placé sur le
» d'une route vous attendra pour vous conduire
» un chalet, dans une villa, dans un castel, da
» palais, je ne sais encore de quel genre sera le
» lon jaune et brun de l'hyménée (les couleurs de
» triche si puissantes par le mariage), ni si le dénoû
» est possible ; mais avouez que c'est poétique et qu
» demoiselle d'Este est de bonne composition ! Ne
» laisse-t-elle pas votre liberté? vient-elle d'un pi
» loux jeter un coup d'œil dans les salons de P
» vous impose-t-elle les devoirs d'une *emprise*
» chaînes que les paladins se mettaient jadis au bra
» lontairement? Elle vous demande une alliance pr
» ment morale et mystérieuse. Allons, venez dans
» cœur quand vous serez malheureux, blessé, fa
» Dites-moi bien tout alors, ne me cachez rien, j'
» des élixirs pour toutes vos douleurs. J'ai ving
» mon ami, mais ma raison en a cinquante, et j'ai
» heureusement ressenti dans un autre moi-mên
» horreurs et les délices de la passion. Je sais to
» que le cœur humain peut contenir de lâchetés, d
» mies, et je suis néanmoins la plus honnête de t
» les jeunes filles. Non, je n'ai plus d'illusions ; ma
» mieux : j'ai des croyances et une religion. Ten
» commence *le jeu* de nos confidences.

» Quel que soit le mari que j'aurai, si je l'ai chois
» homme pourra dormir tranquille, il pourra s'en
» aux grandes Indes, il me retrouvera finissant la
» serie commencée à son départ, sans qu'aucun r
« ait plongé dans mes yeux, sans qu'une voix d'h
» ait flétri l'air dans mon oreille ; et dans chaque
» il reconnaîtra comme un vers du poëme dont il au
» le héros. Quand même je me serais trompée à qu

» belle et menteuse apparence, cet homme aura toutes » les fleurs de mes pensées, toutes les coquetteries de » ma tendresse, les muets sacrifices d'une résignation » fière et non mendiante. Oui, je me suis promis de ne » jamais suivre mon mari au dehors quand il ne le » voudra pas ; je serai la divinité de son foyer. Voilà ma » religion humaine. Mais pourquoi ne pas éprouver et » choisir l'homme à qui je serai comme la vie est au » corps ? L'homme est-il jamais gêné de la vie ? » Qu'est-ce qu'une femme contrariant celui qu'elle aime ? » C'est la maladie au lieu de la vie. Par la vie, j'en- » tends cette heureuse santé qui fait de toute heure un » plaisir.

» Revenons à votre lettre, qui me sera toujours pré- » cieuse. Oui, plaisanterie à part, elle contient ce que » je souhaitais, une expression de sentiments prosaïques » aussi nécessaire à la famille que l'air au poumon, et » sans lesquels il n'est pas de bonheur possible. Agir en » honnête homme, penser en poëte, aimer comme aiment » les femmes, voilà ce que je souhaitais à mon ami, et » ce qui maintenant n'est, sans doute, plus une chimère.

» Adieu, mon ami. Je suis pauvre pour le moment. » C'est une des raisons qui me font chérir mon masque, » mon incognito, mon imprenable forteresse. J'ai lu vos » derniers vers dans la *Revue*, et avec quelles délices, » après m'être initiée aux austères et secrètes gran- » deurs de votre âme !

» Serez-vous bien malheureux de savoir qu'une jeune » fille prie Dieu fervemment pour vous, qu'elle fait de » vous son unique pensée, et que vous n'avez pas d'au- » tres rivaux qu'un père et une mère ? Y a-t-il des rai- » sons de repousser des pages pleines de vous, écrites » pour vous, qui ne seront lues que par vous ? Rendez- » moi la pareille. Je suis si peu femme encore que vos

» confidences, pourvu qu'elles soient entières et
» suffiront au bonheur de votre

» O. D'ESTE-M.

— Mon Dieu! suis-je donc amoureux déjà! s
jeune référendaire qui s'aperçut d'être resté cet
à la main pendant une heure après l'avoir li
parti prendre? elle croit écrire à notre grand
dois-je continuer cette tromperie? est-ce une fe
quarante ans ou une jeune fille de vingt ans?

Ernest demeura fasciné par le gouffre de l'i
L'inconnu, c'est l'infini obscur, et rien n'est pl
chant. Il s'élève de cette sombre étendue des
la sillonnent par moments et qui colorent des f
à la Martynn. Dans une vie occupée comme cell
nalis, une aventure de ce genre est emportée
un bluet dans les roches d'un torrent; mais da
d'un référendaire attendant le retour aux affa
système dont le représentant est son protecteur
par discrétion, élevait Canalis au biberon pou
bune, cette jolie fille, en qui son imagination p
à lui faire voir la jeune blonde, devait se loger
cœur et y causer les mille dégâts des romans
trent chez une existence bourgeoise, comme
dans une basse-cour. Ernest se préoccupa don
coup de l'inconnue du Havre, et il répondit la le
voici, lettre étudiée, lettre prétentieuse, mais où
sion commençait à se révéler par le dépit.

VIII

« Mademoiselle,

» Est-il bien loyal à vous de venir s'asseoir dans le » cœur d'un pauvre poëte avec l'arrière-pensée de le » laisser là, s'il n'est pas selon vos désirs, en lui lé- » guant d'éternels regrets, en lui montrant pour quel- » ques instants une image de la perfection, ne fût-elle » que jouée, ou tout au moins un commencement de » bonheur? Je fus bien imprévoyant en sollicitant cette » lettre où vous commencez à dérouler l'élégante ruba- » nerie de vos idées. Un homme peut très-bien se pas- » sionner pour une inconnue qui sait allier tant de har- » diesse à tant d'originalité, tant de fantaisie à tant de » sentiment. Qui ne souhaiterait de vous connaître, » après avoir lu cette première confidence? Il me faut » des efforts vraiment grands pour conserver ma raison » en pensant à vous, car vous avez réuni tout ce qui » peut troubler un cœur et une tête d'homme. Aussi » profité-je du reste de sang-froid que je garde en ce » moment pour vous faire d'humbles représentations. » Croyez-vous donc, mademoiselle, que des lettres, plus » ou moins vraies par rapport à la vie telle qu'elle est, » plus ou moins hypocrites, car les lettres que nous nous » écririons seraient l'expression du moment où elles » nous échapperaient, et non pas le sens général de » nos caractères; croyez-vous, dis-je, que tant belles » soient-elles, elles remplaceront jamais l'expression » que nous ferions de nous-mêmes par le témoignage » de la vie vulgaire? L'homme est double. Il y a la vie » invisible, celle du cœur à laquelle des lettres peuvent

» suffire, et la vie mécanique à laquelle on attacl
» las! plus d'importance qu'on ne le croit à voti
» Ces deux existences doivent concorder à l'id
» vous caressez; ce qui, soit dit en passant, e
» rare. L'hommage pur, spontané, désintéressé
» âme solitaire, à la fois instruite et chaste, est
» ces fleurs célestes dont les couleurs et le parfu
» solent de tous les chagrins, de toutes les ble
» de toutes les trahisons que comporte à Pari
» littéraire, et je vous remercie par un élan ser
» au vôtre; mais, après ce poétique échange
» douleurs contre les perles de votre aumôn
» pouvez-vous attendre? Je n'ai ni le génie, ni
» gnifique position de lord Byron; je n'ai pas
» l'auréole de sa damnation postiche et de so
» malheur social; mais qu'eussiez-vous espéré
» dans une circonstance pareille? Son amitié, r
» pas? Eh bien, lui qui devait n'avoir que de l'
» était dévoré de vanités blessantes et maladi
» décourageaient l'amitié. Moi, mille fois plus p
» lui, ne puis-je avoir des dissonances de caract
» rendent la vie déplaisante, et qui font de l'an
» fardeau le plus difficile?... En échange de vo
» ries, que recevriez-vous? les ennuis d'une
» ne serait pas entièrement la vôtre. Ce contrat
» sensé. Voici pourquoi. Tenez, votre poëme
» n'est qu'un plagiat. Une jeune fille de l'Alle
» qui n'était pas, comme vous, une demi-Alle
» mais une Allemande tout entière, a, dans l'ivr
» ses vingt ans, adoré Gœthe: elle en a fait son
» religion, son dieu! tout en le sachant marié. I
» Gœthe, en bonne Allemande, en femme de
» s'est prêtée à ce culte par une complaisance tr
» quoise, et qui n'a pas guéri Bettina! Mais q

'é ? Cette extatique a fini par épouser un Alle-
d plus jeune et plus beau que Gœthe. Entre nous,
ions qu'une jeune fille qui se serait faite la ser-
e du génie, qui se serait égalée à lui par la com-
ension, qui l'eût pieusement adoré jusqu'à sa
, comme fait une de ces divines figures tracées
les peintres dans les volets de leurs chapelles
tiques, et qui, lorsque l'Allemagne perdra Gœthe,
erait retirée en quelque solitude pour ne plus voir
onne, comme fit l'amie de lord Bolingbroke,
ons que cette jeune fille se serait incrustée dans
oire du poëte comme Marie-Magdeleine l'est à ja-
; dans le sanglant triomphe de notre Sauveur. Si
est le sublime, que dites-vous de l'envers ? N'é-
ni lord Byron, ni Gœthe, deux colosses de poésie
égoïsme, mais tout simplement l'auteur de quel-
poésies estimées, je ne saurais réclamer les hon-
s d'un culte. Je suis très-peu martyr. J'ai tout à
is du cœur et de l'ambition, car j'ai ma fortune à
et suis encore jeune. Voyez-moi comme je suis.
onté du roi, les protections de ses ministres me
ient une existence convenable. J'ai toutes les
es d'un homme fort ordinaire. Je vais aux soirées
'aris, absolument comme le premier sot venu ;
; dans une voiture dont les roues ne portent pas
ın terrain solidifié, comme le veut le temps pré-
, par des inscriptions de rente sur le grand-livre.
ne suis pas riche, je n'ai donc pas non plus le
f que donnent la mansarde, le travail incompris,
oire dans la misère, à certains hommes qui valent
ıx que moi, comme d'Arthez, par exemple. Quel
ɔûment prosaïque allez-vous chercher aux fan-
es enchanteresses de votre jeune enthousiasme ?
ons-en là. Si j'ai eu le bonheur de vous sembler

» une rareté terrestre, vous aurez été, pour moi, q
» que chose de lumineux et d'élevé, comme ces étc
» qui s'enflamment et disparaissent. Que rien ne
» nisse cet épisode de notre vie. En continuant a
» je pourrais vous aimer, concevoir une de ces passi
» folles qui font briser les obstacles, qui vous allu
» dans le cœur des feux dont la violence est inquiét
» relativement à leur durée ; et, supposez que je re
» sisse auprès de vous, nous finissons de la façon la
» vulgaire : un mariage, un ménage, des enfants... (
» Bélise et Henriette Chrysale ensemble, est-ce p
» sible?... Adieu donc ! »

IV

A MONSIEUR DE CANALIS

« Mon ami, votre lettre m'a fait autant de cha
» que de plaisir. Peut-être aurons-nous bientôt
» plaisir en nous lisant. Comprenez-moi bien. On p
» à Dieu, nous lui demandons une foule de choses
» reste muet. Moi je veux trouver en vous les répo
» que Dieu ne nous fait pas. L'amitié de mademois
» de Gournay et de Montaigne ne peut-elle se rec
» mencer ? Ne connaissez-vous pas le ménage de
» monde de Sismondi à Genève, le plus touchant i
» rieur que l'on connaisse et dont on m'a parlé, quel
» chose comme le marquis et la marquise de Pesc
» heureux jusque dans leur vieillesse ? Mon Dieu ! se
» il impossible qu'il existât, comme dans une symp
» nie, deux harpes qui, à distance, se répond
» vibrent, et produisent une délicieuse mélod

» L'homme, seul dans la création, est à la fois la harpe, » le musicien et l'écouteur. Me voyez-vous inquiète à la » manière des femmes ordinaires ? Ne sais-je pas que » vous allez dans le monde, que vous y voyez les plus » belles et les plus spirituelles femmes de Paris ? Ne » puis-je présumer qu'une de ces sirènes daigne vous » enlacer de ses froides écailles, et qu'elle a fait la ré- » ponse dont les prosaïques considérations m'attristent ? » Il est, mon ami, quelque chose de plus beau que ces » fleurs de la coquetterie parisienne, il existe une fleur » qui croît en haut de ces pics alpestres, nommés » hommes de génie, l'orgueil de l'humanité qu'ils fé- » condent en y versant les nuages puisés avec leurs » têtes dans les cieux ; cette fleur, je la veux cultiver » et faire épanouir, car ses sauvages et doux parfums » ne manqueront jamais, ils sont éternels. Faites-moi » l'honneur de ne croire à rien de vulgaire en moi. Si » j'eusse été Bettina, car je sais à qui vous avez fait » allusion, je n'aurais jamais été madame d'Arnim ; et » si j'avais été l'une des femmes de lord Byron, je se- » rais à cette heure dans un couvent. Vous m'avez » atteinte à l'endroit sensible. Vous ne me connaissez » pas, vous me connaîtrez. Je sens en moi quelque chose » de sublime dont on peut parler sans vanité. Dieu a » mis dans mon âme la racine de cette plante hybride » née au sommet de ces Alpes dont je viens de parler, » et que je ne veux pas mettre dans un pot de fleurs, » sur ma croisée, pour l'y voir mourir. Non, ce magni- » fique calice, unique, aux odeurs enivrantes, ne sera » pas traîné dans les vulgarités de la vie ; il est à vous, » à vous sans qu'aucun regard le flétrisse, à vous à ja- » mais ! Oui, cher poëte, à vous toutes mes pensées, » même les plus secrètes, les plus folles ; à vous un » cœur de jeune fille sans réserve, à vous une affection

» infinie. Si votre personne ne me convient pas, je ne » me marierai point. Je puis vivre de la vie du cœur, » de votre esprit, de vos sentiments ; ils me plaisent, » et je serai toujours ce que je suis, votre amie. Il y a » chez vous du beau dans le moral, je l'ai reconnu, ap- » précié, et cela me suffit. Là est tout mon avenir. Ne » faites pas fi d'une jeune et jolie servante qui ne recule » pas d'horreur à l'idée d'être un jour la vieille gou- » vernante du poëte, un peu sa mère, un peu sa séna- » gère, un peu sa raison, un peu sa richesse. Cette fille » dévouée, si précieuse à vos existences, est l'amitié » pure et désintéressée, à qui l'on dit tout, qui écoute » quelquefois en hochant la tête, et qui veille en filant » à la lueur de la lampe, afin d'être là quand le poëte » revient ou trempé de pluie ou maugréant. Voilà ma » destinée, si je n'ai pas celle de l'épouse heureuse et » attachée à jamais : je souris à l'une comme à l'autre. » Et croyez-vous que la France sera bien lésée parce » que mademoiselle d'Este ne lui donnera pas deux ou » trois enfants, parce qu'elle ne sera pas une madame » Vilquin quelconque? Quant à moi, jamais je ne serai » vieille fille. Je me ferai mère par la bienfaisance et » par ma secrète coopération à l'existence d'un homme » grand à qui je rapporterai mes pensées et mes efforts » ici-bas. J'ai la plus profonde horreur de la vulgarité. » Si je suis libre, si je suis riche, je me sais jeune et » belle, je ne serai jamais ni à quelque niais sous pré- » texte qu'il est le fils d'un pair de France, ni à quelque » négociant qui peut se ruiner en un jour, ni à quelque » bel homme qui sera la femme dans le ménage, ni à » aucun homme qui me ferait rougir vingt fois par jour » d'être à lui. Soyez bien tranquille à ce sujet. Mon père » a trop d'adoration pour mes volontés, il ne les con- » trariera jamais. Si je plais à mon poëte, s'il me plaît,

e brillant édifice de notre amour sera bâti si haut qu'il era parfaitement inaccessible au malheur; je suis une iglonne, et vous le verrez à mes yeux. Je ne vous épéterai pas ce que je vous ai dit déjà, mais je le mets n moins de mots en vous avouant que je serai la emme la plus heureuse d'être emprisonnée par l'amour, comme je le suis en ce moment par la volonté aternelle. Eh! mon ami, réduisons à la vérité du roman ce qui nous arrive par ma volonté

» Une jeune fille, à l'imagination vive, enfermée dans une tourelle, se meurt d'envie de courir dans le parc où ses yeux seulement pénètrent; elle invente un moyen de desceller sa grille, elle saute par la croisée, escalade le mur du parc, et va folâtrer chez le voisin. C'est un vaudeville éternel!... Eh bien! cette jeune fille est mon âme, le parc du voisin est votre génie. N'est-ce pas bien naturel? A-t-on jamais vu de voisin qui se soit plaint de son treillage cassé par de jolis pieds? Voilà pour le poëte. Mais le sublime raisonneur de la comédie de Molière veut-il des raisons? En voici. Mon cher Géronte, ordinairement les mariages se font au rebours du sens commun. Une famille prend des renseignements sur un jeune homme. Si le Léandre fourni par la voisine ou pêché dans un bal n'a pas volé, s'il n'a pas de tare visible, s'il a la fortune qu'on lui désire, s'il sort d'un collége ou d'une école de droit, ayant satisfait aux idées vulgaires sur l'éducation, et s'il porte bien ses vêtements, on lui permet de venir voir une jeune personne, lacée dès le matin, à qui sa mère ordonne de bien veiller sur sa langue, et recommande de ne rien laisser passer de son âme, de son cœur, sur sa physionomie, en y gravant un sourire de danseuse achevant sa pirouette, armée des instructions les plus positives sur le danger de montrer son

» vrai caractère, et à qui l'on recommande de ne pas
» paraître d'une instruction inquiétante. Les parents,
» quand les affaires d'intérêt sont bien convenues entre
» eux, ont la bonhomie d'engager les prétendus à se
» connaître l'un l'autre, pendant des moments assez fu-
» gitifs où ils sont seuls, où ils causent, où ils se pro-
» mènent, sans aucune espèce de liberté, car ils se sa-
» vent déjà liés. Un homme se costume alors aussi bien
» l'âme que le corps, et la jeune fille en fait autant de
» son côté. Cette pitoyable comédie, entremêlée de bou-
» quets, de parures, de parties de spectacle, s'appelle
» *faire la cour à sa prétendue.* Voilà ce qui m'a révoltée,
» et je veux faire succéder le mariage légitime à quel-
» que long mariage des âmes. Une jeune fille n'a, dans
» toute sa vie, que ce moment où la réflexion, la seconde
» vue, l'expérience lui soient nécessaires. Elle joue sa
» liberté, son bonheur, et vous ne lui laissez ni le cor-
» net, ni les dés; elle parie, elle fait galerie. J'ai le droit
» la volonté, le pouvoir, la permission de faire mon
» malheur moi-même, et j'en use, comme fit ma mère
» qui, conseillée par l'instinct, épousa le plus généreux
» le plus dévoué, le plus aimant des hommes, aimé dans
» une soirée pour sa beauté. Je vous sais libre, poëte et
» beau. Soyez sûr que je n'aurais pas choisi pour confi-
» dent l'un de vos confrères en Apollon déjà marié. Si
» ma mère fut séduite par la beauté, qui peut-être est le
» génie de la forme, pourquoi ne serais-je pas attirée
» par l'esprit et la forme réunis? Serais-je plus instruite
» en vous étudiant par correspondance qu'en commen-
» çant par l'expérience vulgaire des quelques mois de
» *cour?* Ceci est la question, dirait Hamlet. Mais moi
» procédé, mon cher Chrysale, a du moins l'avantage de
» ne pas compromettre nos personnes. Je sais que l'amour
» a ses illusions, et toute illusion a son lendemain. I

» se trouve la raison de tant de séparations entre » amants qui se croyaient liés pour la vie. La véritable » épreuve est la souffrance et le bonheur. Quand, » après avoir passé par cette double épreuve de la vie, » deux êtres y ont déployé leurs défauts et leurs quali- » tés, qu'ils y ont observé leurs caractères, alors ils » peuvent aller jusqu'à la tombe en se tenant par la » main ; mais, mon cher Argante, qui vous dit que » notre petit drame commencé n'a pas d'avenir?... En » tout cas, n'aurons-nous pas joui du plaisir de notre » correspondance ?...

» J'attends vos ordres, monseigneur, et suis de grand » cœur.

» Votre servante,

O. D'ESTE-M. »

X

A MADEMOISELLE O. D'ESTE-M.

« Tenez, vous êtes un démon, je vous aime, est-ce » là ce que vous désiriez, fille originale ! Peut-être vou- » lez-vous seulement occuper votre oisiveté de province » par le spectacle des sottises que peut faire un poëte ? » Ce serait une bien mauvaise action. Vos deux lettres » accusent précisément assez de malice pour inspirer » ce doute à un Parisien. Mais je ne suis plus maître de » moi, ma vie et mon avenir dépendent de la réponse » que vous me ferez. Dites-moi si la certitude d'une » affection sans bornes, accordée dans l'ignorance des » conventions sociales, vous touchera ; enfin si vous » m'admettez à vous rechercher... Il y aura bien assez

» d'incertitudes et d'angoisses pour moi dans la ques
» tion de savoir si ma personne vous plaira. Si vous m
» répondez favorablement, je change ma vie et di
» adieu à bien des ennuis que nous avons la folie d'ap
» peler le bonheur. Le bonheur, ma chère belle in
» connue, il est ce que vous rêvez : une fusion com
» plète des sentiments, une parfaite concordance d'âm
» une vive empreinte du beau idéal (ce que Dieu nou
» permet d'en avoir ici-bas) sur les actions vulgaires d
» la vie au train de laquelle il faut bien obéir, enfin l
» constance du cœur plus prisable que ce que nou
» nommons la fidélité. Peut-on dire qu'on fait des sa
» crifices dès qu'il s'agit d'un bien suprême, le rêve de
» poëtes, le rêve des jeunes filles, le poëme qu'à l'entré
» de la vie, et dès que la pensée essaye ses ailes
» chaque belle intelligence a caressé de ses regards e
» couvé de ses yeux pour le voir se briser dans u
» achoppement aussi dur que vulgaire ; car, pour l
» presque totalité des hommes, le pied du réel se pos
» aussitôt sur cet œuf mystérieux qui n'éclôt presqu
» jamais. Aussi ne vous parlerai-je pas encore de mo
» ni de mon passé, ni de mon caractère, ni d'une af
» fection quasi maternelle d'un côté, filiale du mien
» que vous avez déjà gravement altérée, et dont l'effi
» sur ma vie expliquerait le mot de sacrifice. Vous m'a
» vez déjà rendu bien oublieux, pour ne pas dire ingra
» est-ce assez pour vous ? Oh ! parlez, dites un mot,
» je vous aimerai jusqu'à ce que mes yeux se fermen
» comme le marquis de Pescaire aima sa femme, comm
» Roméo sa Juliette, et fidèlement. Notre vie, pour m
» du moins, sera cette *félicité sans trouble* dont par
» Dante comme étant l'élément de son Paradis, poëm
» bien supérieur à son Enfer. Chose étrange, ce n'e
» pas de moi, mais de vous que je doute dans les lo

» gues méditations par lesquelles je me suis plu, comme » vous, peut-être, à embrasser le cours chimérique » d'une existence rêvée. Oui, chère, je me sens la force » d'aimer ainsi, d'aller vers la tombe avec une douce » lenteur et d'un air toujours riant, en donnant le bras » à une femme aimée, sans jamais troubler le beau » temps de l'âme. Oui, j'ai le courage d'envisager notre » double vieillesse, de nous voir en cheveux blancs, » comme le vénérable historien de l'Italie, encore ani- » més de la même affection, mais transformés selon » l'esprit de chaque saison. Tenez, je ne puis plus » n'être que votre ami. Quoique Chrysale, Oronte et Ar- » gante revivent, dites-vous, en moi, je ne suis pas » encore assez vieillard pour boire à une coupe tenue » par les charmantes mains d'une femme voilée sans » éprouver un féroce désir de déchirer le domino, le » masque, et de voir le visage. Ou ne m'écrivez plus, » ou donnez-moi l'espérance. Que je vous entrevoie ou » je quitte la partie. Faut-il vous dire adieu ? Me per- » mettez-vous de signer

» Votre ami ! »

XI

A MONSIEUR DE CANALIS

« Quelle flatterie ! avec quelle rapidité le grave An- » selme est devenu le beau Léandre ? A quoi dois-je » attribuer un pareil changement ? est-ce à ce noir que » j'ai mis sur du blanc, à ces idées qui sont aux fleurs » de mon âme ce qu'est une rose dessinée au crayon » noir aux roses du parterre ? ou au souvenir de la

» jeune fille prise pour moi, et qui est à ma personne » ce que la femme de chambre est à la maîtresse? » Avons-nous changé de rôle? Suis-je la raison? êtes-» vous la fantaisie? Trêve de plaisanterie. Votre lettre » m'a fait connaître d'enivrants plaisirs d'âme, les pre-» miers que je ne devrai pas aux sentiments de la fa-» mille. Que sont, comme a dit un poëte, les liens du » sang qui ont tant de poids sur les âmes ordinaires en » comparaison de ceux que nous forge le ciel dans les » sympathies mystérieuses? Laissez-moi vous remer-» cier... Non, on ne remercie pas de ces choses... » soyez béni du bonheur que vous m'avez causé; soyez » heureux de la joie que vous avez répandue dans mon » âme. Vous m'avez expliqué quelques apparentes in-» justices de la vie sociale. Il y a je ne sais quoi de » brillant dans la gloire, de mâle, qui ne va bien qu'à » l'homme, et Dieu nous a défendu de porter cette » auréole en nous laissant l'amour, la tendresse pour » en rafraîchir les fronts ceints de sa terrible lumière. » J'ai senti ma mission, ou plutôt vous me l'avez con-» firmée.

» Quelquefois, mon ami, je me suis levée le matin » dans un état d'inconcevable douceur. Une sorte de » paix, tendre et divine, me donnait l'idée du ciel. Ma » première pensée était comme une bénédiction. J'ap-» pelais ces matinées, mes petits levers d'Allemagne, » en opposition avec mes couchers de soleil du Midi, » pleins d'actions héroïques, de batailles, de fêtes ro-» maines et de poëmes ardents. Eh bien! après avoir lu » cette lettre où vous ressentez une fiévreuse impatience, » moi j'ai eu dans le cœur la fraîcheur d'un de ces cé-» lestes réveils où j'aimais l'air, la nature, et me sen-» tais destinée à mourir pour un être aimé. Une de vos » poésies, le *Chant d'une jeune fille*, peint ces moments

ux où l'allégresse est douce, où la prière est un
, et c'est mon morceau favori. Voulez-vous que
s dise toutes mes flatteries en une seule? je
rois digne d'être moi!...
e lettre, quoique courte, m'a permis de lire en
Oui, j'ai deviné vos mouvements tumultueux,
curiosité piquée, vos projets, tous les fagots
és (par qui?) pour les bûchers du cœur. Mais
i sais pas encore assez sur vous pour satisfaire
e demande. Écoutez, cher, le mystère me per-
t abandon qui laisse voir le fond de l'âme. Une
ie, adieu notre mutuelle connaissance. Voulez-
in pacte? Le premier conclu vous fut-il désa-
eux? vous y avez gagné mon estime. Et c'est
up, mon ami, qu'une admiration qui se double
time. Écrivez-moi d'abord votre vie en peu de
puis racontez-moi votre existence à Paris, au
jour, sans aucun déguisement, et comme si
ausiez avec une vieille amie : eh bien! après,
i faire un pas à notre amitié. Je vous verrai,
mi, je vous le promets. Et c'est beaucoup...
eci, cher, n'est ni une intrigue, ni une aven-
e vous en préviens; il ne peut en résulter au-
spèce de galanterie, ainsi que vous dites entre
es. Il s'agit de ma vie, et ce qui me cause par-
affreux remords sur les pensées que je laisse
r par troupes vers vous, il s'agit de celle d'un
t d'une mère adorés, à qui mon choix doit
et qui doivent trouver un vrai fils dans mon ami.
u'à quel point vos esprits superbes, à qui Dieu
les ailes de ses anges sans leur en donner tou-
a perfection, peuvent-ils se plier à la famille,
petites misères?... Quel texte déjà médité par
. Oh! si j'ai dit, dans mon cœur, avant de

» venir à vous : « Allons !... » je n'en ai pas
» eu le cœur palpitant dans la course, et je n
» suis dissimulé ni les aridités du chemin, ni les
» cultés de l'Alpe que j'avais à gravir. J'ai tou
» brassé dans de longues méditations. Ne sais-j
» que les hommes éminents comme vous l'êt
» connu l'amour qu'ils ont inspiré, tout aussi bie
» celui qu'ils ont ressenti, qu'ils ont eu plus d'
» man, et que vous surtout, en caressant ces chi
» de race que les femmes achètent à des prix fous
» vous êtes attiré plus de dénoûments que de pre
» chapitres ? Et néanmoins je me suis écriée : « All
» parce que j'ai plus étudié que vous ne le croy
» géographie de ces grands sommets de l'hum
» taxés par vous de froideur. Ne m'avez-vous pas
» Byron et de Gœthe qu'ils étaient deux colosses
» goïsme et de poésie ? Eh ! mon ami, vous avez
» tagé là l'erreur dans laquelle tombent les gens s
» ficiels ; mais peut-être était-ce chez vous génér
» fausse modestie, ou désir de m'échapper ? Pern
» vulgaire, et non à vous, de prendre les effets d
» vail pour un développement de la personnalit
» lord Byron, ni Gœthe, ni Walter Scott, ni Cuvi
» l'inventeur, ne s'appartiennent, ils sont les es
» de leur idée ; et cette puissance mystérieuse es
» jalouse qu'une femme, elle les absorbe, elle l
» vivre et les tue à son profit. Les développement
» bles de cette existence cachée ressemblent en r
» à l'égoïsme ; mais comment oser dire que l'h
» qui s'est vendu au plaisir, à l'instruction ou à la
» deur de son époque, est égoïste ? Une mère e
» atteinte de personnalité quand elle immole tout
» enfant ?... Eh bien ! les détracteurs du génie ne
» pas sa féconde maternité ! voilà tout. La vie du

» est un si continuel sacrifice qu'il lui faut une organi-
» sation gigantesque pour pouvoir se livrer aux plaisirs
» d'une vie ordinaire : aussi, dans quels malheurs ne
» tombe-t-il pas, quand, à l'exemple de Molière, il veut
» vivre de la vie des sentiments, tout en les exprimant
» dans leurs plus poignantes crises ; car, pour moi, su-
» perposé à sa vie privée, le comique de Molière est hor-
» rible. La générosité du génie me semble quasi divine,
» et je vous ai placé dans cette noble famille de prétendus
» égoïstes. Ah ! si j'avais trouvé la sécheresse, le cal-
» cul, l'ambition, là ou j'admire toutes mes fleurs d'âme
» les plus aimées, vous ne savez pas de quelle longue
» douleur jeusse été atteinte ! J'ai déjà rencontré le
» mécompte assis à la porte de mes seize ans ! Que se-
» rais-je devenue en apprenant à vingt ans que la gloire
» est menteuse, en voyant celui qui, dans ses œuvres
» avait exprimé tant de sentiments cachés dans mon
» cœur, ne pas comprendre ce cœur quand il se dévoi-
lait pour lui seul ? O mon ami, savez-vous ce qui se-
rait advenu de moi ? vous allez pénétrer dans l'arrière
de mon âme. Eh bien ! j'aurais dit à mon père : —
Amenez-moi le gendre qui sera de votre goût, j'abdi-
que toute volonté, mariez-moi pour vous ! — Et cet
omme eût été notaire, banquier, avare, sot, homme
e province, ennuyeux comme un jour de pluie, vul-
aire comme un électeur du petit collége ; il eût été
bricant, ou quelque brave militaire sans esprit, il
rait eu la servante la plus résignée et la plus atten-
e en moi. Mais, horrible suicide de tous les mo-
nts ! jamais mon âme ne se serait dépliée au jour
ifiant d'un soleil aimé ! Aucun murmure n'aurait
élé ni à mon père, ni à ma mère, ni à mes en-
s, le suicide de la créature qui, dans ce moment,
mle les barreaux de sa prison, qui lance des

» éclairs par mes yeux, qui vole à pleines ailes vers » vous, qui se pose comme une Polymnie à l'angle de » votre cabinet en y respirant l'air, en y regardant tout » d'un œil doucement curieux. Quelquefois dans les » champs, où mon mari m'aurait menée, en m'échap- » pant à quelques pas de mes marmots, en voyant une » splendide matinée, secrètement, j'eusse jeté quelques » pleurs bien amers. Enfin j'aurais eu, dans mon cœur, » et dans un coin de ma commode, un petit trésor pour » toutes les filles abusées par l'amour, pauvres âmes » poétiques, attirées dans les supplices par des sou » rires !... Mais je crois en vous, mon ami. Cette » croyance rectifie les pensées les plus fantasques de » mon ambition secrète; et par moments, voyez jus- » qu'où va ma franchise, je voudrais être au milieu du » livre que nous commençons, tant je me sens de fer- » meté dans mon sentiment, tant de force au cœur pour » aimer, tant de constance par raison, tant d'héroïsme » pour le devoir que je me suis créé, si l'amour peut » jamais se changer en devoir !

» S'il vous était donné de me suivre dans la magni- » fique retraite où je nous vois heureux, si vous con- » naissiez mes projets, il vous échapperait une phrase » terrible où serait le mot folie, et peut-être serais-je » cruellement punie d'avoir envoyé tant de poésie à un » poëte. Oui, je veux être une source, inépuisable » comme un beau pays, pendant les vingt ans que nous » accorde la nature pour briller. Je veux éloigner la sa- » tiété par la coquetterie et la recherche. Je serai cou- » rageuse pour mon ami, comme les femmes le sont » pour le monde. Je veux varier le bonheur, je veux » mettre de l'esprit dans la tendresse, du piquant dans » la fidélité. Ambitieuse, je veux tuer les rivales dans » le passé, conjurer les chagrins extérieurs par la dou-

cœur de l'épouse, par sa fière abnégation, et avoir, pendant toute la vie, ces soins du nid que les oiseaux n'ont que pendant quelques jours. Cette immense dot, elle appartenait, elle devait être offerte à un grand homme, avant de tomber dans la fange des transactions vulgaires. Trouvez-vous maintenant ma première lettre une faute? Le vent d'une volonté mystérieuse m'a jetée vers vous, comme une tempête apporte un rosier au cœur d'un saule majestueux. Et dans la lettre que je tiens là, sur mon cœur, vous vous êtes écrié, comme votre ancêtre : — Dieu le veut! — quand il partit pour la croisade.

» Ne direz-vous pas : — Elle est bien bavarde! — Autour de moi, tous disent : — Elle est bien taciturne, mademoiselle!

» O. D'ESTE-M. »

Ces lettres ont paru très-originales aux personnes à a bienveillance de qui *la Comédie humaine* les doit, nais leur admiration pour ce duel entre deux esprits roisant la plume, tandis que le plus sévère incognito net un masque sur les visages, pourrait ne pas être artagée. Sur cent spectateurs, quatre-vingts peut-être e lasseraient de cet assaut. Le respect dû, dans tout ays de gouvernement constitutionnel, à la majorité, ne ût-elle que pressentie, a conseillé de supprimer onze utres lettres échangées entre Ernest et Modeste, penlant le mois de septembre. Si quelque flatteuse majorité es réclame, espérons qu'elle donnera les moyens de les établir quelque jour ici.

Sollicités par un esprit aussi agressif que le cœur emblait adorable, les sentiments vraiment héroïques du auvre secrétaire intime se donnèrent ample carrière

dans ces lettres que l'imagination de chacun fera peut-être plus belles qu'elles ne le sont, en devinant ce concert de deux âmes libres. Aussi Ernest ne vivait-il plus que par ces doux chiffons de papier, comme un avare ne vit plus que par ceux de la Banque; tandis qu'un amour profond succédait chez Modeste au plaisir d'agiter une vie glorieuse, d'en être, malgré la distance, le principe. Le cœur d'Ernest complétait la gloire de Canalis. Il faut souvent, hélas ! deux hommes pour en faire un amant parfait, comme en littérature on ne compose un type qu'en employant les singularités de plusieurs caractères similaires. Combien de fois une femme n'a-t-elle pas dit dans son salon, après des causeries intimes: — Celui-ci serait mon idéal pour l'âme, et je me sens aimer celui-là qui n'est que le rêve des sens !

La dernière lettre écrite par Modeste, et que voici, permet d'apercevoir l'*île des Faisans* où les méandres de cette correspondance conduisaient ces deux amants.

XXIII

A MONSIEUR DE CANALIS

« Soyez, dimanche, au Havre; entrez à l'église, faites-» en le tour, après la messe d'une heure, une ou deux » fois, sortez sans rien dire à personne, sans faire aucune » question à qui que ce soit, mais ayez une rose blanche » à votre boutonnière. Puis, retournez à Paris, vous y » trouverez une réponse. Cette réponse ne sera pas ce » que vous croyez; car, je vous l'ai dit, l'avenir n'est » pas encore à moi... Mais ne serais-je pas une vraie » folle de vous dire oui, sans vous avoir vu ! Quand je

» vous aurai vu, je puis dire non, sans vous blesser : » je suis sûre de rester inconnue. »

Cette lettre était partie la veille du jour où la lutte inutile entre Modeste et Dumay venait d'avoir lieu. L'heureuse Modeste attendait donc avec une impatience maladive le dimanche où les yeux donneraient tort ou raison à l'esprit, au cœur, un des moments les plus solennels dans la vie d'une femme et que trois mois d'un commerce d'âme à âme rendait romanesque autant que le peut souhaiter la fille la plus exaltée. Tout le monde, excepté la mère, avait pris la torpeur de cette attente pour le calme de l'innocence. Quelque puissantes que soient et les lois de la famille et les cordes religieuses, il est des Julies d'Étanges, des Clarisses, des âmes remplies comme des coupes trop pleines et qui débordent sous une pression divine. Modeste n'était-elle pas sublime en déployant une sauvage énergie à comprimer son exubérante jeunesse, en demeurant voilée? Disons-le, le souvenir de sa sœur était plus puissant que toutes les entraves sociales; elle avait armé de fer sa volonté pour ne manquer ni à son père ni à sa famille. Mais quels mouvements tumultueux ! et comment une mer ne les aurait-elle pas devinés?

Le lendemain, Modeste et madame Dumay conduisirent, vers midi, madame Mignon au soleil, sur le banc, au milieu des fleurs. L'aveugle tourna sa figure blême et flétrie du côté de l'Océan, elle aspira l'odeur de la mer et prit la main à Modeste qui resta près d'elle. Au moment de questionner sa fille, la mère luttait entre le pardon et la remontrance, car elle avait reconnu l'amour et Modeste lui paraissait, comme au faux Canalis, une exception.

— Pourvu que ton père revienne à temps ! s'il tarde

encore, il ne trouvera plus que toi de tout ce qu'il aim aussi, Modeste, promets-moi de nouveau de ne jam le quitter, dit-elle avec une câlinerie maternelle ?

Modeste porta les mains de sa mère à ses lèvres et baisa doucement en répondant : — Ai-je besoin de le redire?

— Ah ! mon enfant, c'est que moi-même j'ai qu mon père pour suivre mon mari !... mon père était s cependant, il n'avait que moi d'enfant... Est-ce là que Dieu punit dans ma vie !... Ce que je te deman c'est de te marier au goût de ton père, de lui conser une place dans ton cœur, de ne pas le sacrifier à bonheur, de le garder au milieu de la famille. Avant perdre la vue, je lui ai écrit mes volontés, il les e cutera ; je lui enjoins de retenir sa fortune en entier, que j'aie une pensée de défiance contre toi, mais est jamais sûr d'un gendre? Moi, ma fille, ai-je été rais nable? Un clin d'œil a décidé de ma vie. La beauté, c enseigne si trompeuse, a dû vrai pour moi ; mais, il en être de même pour toi, pauvre enfant, jure- que si, de même que ta mère, l'apparence t'entraî tu laisserais à ton père le soin de s'enquérir des mœ du cœur et de la vie antérieure de celui que tu au distingué, si par hasard tu distinguais un homme.

— Je ne me marierai jamais qu'avec le consenten de mon père, répondit Modeste.

La mère garda le plus profond silence après avoir cette réponse, et sa physionomie quasi morte annon qu'elle la méditait à la manière des aveugles, en étud en elle-même l'accent que sa fille y avait mis.

— C'est que, vois-tu, mon enfant, dit enfin mad Mignon après un long silence, si la faute de Caroline fait mourir à petit feu, ton père ne survivrait pas tienne ; je le connais, il se brûlerait la cervelle, il

lus ni vie ni bonheur sur la terre pour lui... —
fit quelques pas pour s'éloigner de sa mère, et
n moment après. — Pourquoi m'as-tu quittée?
la madame Mignon.
u m'as fait pleurer, maman, répondit Mo-

h bien! mon petit ange, embrasse-moi. Tu n'ai-
rsonne, ici?... tu n'as pas d'attentif? demanda-
n la gardant sur ses genoux, cœur contre

on, ma chère maman, répondit la petite jé-

ux-tu me le jurer.
l certes!... s'écria Modeste.
me Mignon ne dit plus rien, elle doutait encore.
fin, si tu te choisissais un mari, ton père le sau-
rit-elle.
l'ai promis, et à ma sœur et à toi, ma mère.
faute veux-tu que je commette en lisant à
ure, à mon doigt : *Pense à Bettina !...* Pauvre

oment où sur ce mot : « Pauvre sœur ! » dit par
, un trêve de silence s'était établie entre la fille
re, dont les deux yeux éteints laissèrent couler
nes que ne put sécher Modeste en se mettant
oux de madame Mignon et lui disant : — Par-
rdon, maman! — l'excellent Dumay gravissait la
ngouville au pas accéléré, fait anormal dans la
caissier.
lettres avaient apporté la ruine, une lettre ra-
la fortune. Le matin même Dumay recevait, d'un
e venu des mers de la Chine, la première nou-
son patron, de son seul ami.

A MONSIEUR ANNE DUMAY

Ancien caissier de maison Mignon.

« Mon cher Dumay, je suivrai de bien près, sauf les » chances de la navigation, le navire par l'occasion du- » quel je t'écris; je n'ai pas voulu quitter mon bâtiment » auquel je suis habitué. Je t'avais dit : Pas de nou- » velles, bonnes nouvelles! Mais, au premier mot de » cette lettre, tu seras joyeux; car ce mot, c'est : J'ai » sept millions au moins! J'en rapporte une grande » partie en indigo, un tiers en bonne valeurs sur Lon- » dres et Paris, un autre tiers en bel or. Ton envoi » d'argent m'a fait atteindre au chiffre que je m'étais » fixé, je voulais deux millions pour chacune de mes » filles et l'aisance pour moi. J'ai fait le commerce de » l'opium en gros pour des maisons de Canton, toutes » dix fois plus riches que moi. Vous ne vous doutez » pas, en Europe, de ce que sont les riches marchands » chinois. J'allais de l'Asie Mineure, où je me procu- » rais l'opium à bas prix, à Canton, où je livrais mes » quantités aux compagnies qui en font le commerce. » Ma dernière expédition a eu lieu dans les îles de la » Malaisie, où j'ai pu échanger le produit de l'opium » contre mon indigo, première qualité. Aussi peut-être » aurai-je cinq à six cent mille francs de plus, car je » ne compte mon indigo que ce qu'il me coûte. Je » me suis toujours bien porté, pas la moindre maladie. » Voilà ce que c'est que de travailler pour ses enfants! » Dès la seconde année, j'ai pu avoir à moi *le Mi-* » *gnon*, joli brick de sept cent tonneaux, construit en » bois de teck, doublé, chevillé en cuivre, et dont les » emménagements ont été faits pour moi. C'est encore

une valeur. La vie du marin, l'activité voulue pour mon commerce, mes travaux pour devenir une espèce de capitaine au long cours, m'ont entretenu dans un excellent état de santé. Te parler de tout ceci, n'est-ce pas te parler de mes deux filles et de ma chère femme ! J'espère qu'en me sachant ruiné le misérable qui m'a privé de ma Bettina l'aura laissée, et que la brebis égarée sera revenue au cottage. Ne faudra-t-il pas quelque chose de plus dans la dot de celle-là! Mes trois femmes et mon Dumay, tous quatre vous avez été présents à ma pensée pendant ces trois années. Tu es riche, Dumay. Ta part, en dehors de ma fortune, se monte à cinq cent soixante mille francs, que je t'envoie en un mandat, qui ne sera payé qu'à toi-même par la maison Mongenod, qu'on a prévenue de New-York. Encore quelques mois, et je vous reverrai tous, je l'espère, bien portants. Maintenant, mon cher Dumay, si je t'écris à toi seulement, c'est que je désire garder le secret sur ma fortune, et que je veux te laisser le soin de préparer mes anges à la joie de mon retour. J'ai assez du commerce, et je veux quitter le Havre. Le choix de mes gendres m'importe beaucoup. Mon intention est de racheter la terre et le château de la Bastie, de constituer un majorat de cent mille francs de rente au moins, et de demander au roi la faveur de faire succéder l'un de mes gendres à mon nom et à mon titre. Or, tu sais, mon pauvre Dumay, le malheur que nous avons dû au fatal éclat que répand l'opulence. J'y ai perdu l'honneur d'une de mes filles. J'ai ramené à Java le plus malheureux des pères, un pauvre négociant hollandais, riche de neuf millions, à qui ses deux filles furent enlevées par des misérables, et nous avons pleuré comme deux enfants, ensemble. Donc,

» je ne veux pas que l'on connaisse ma fortune. Aussi
» n'est-ce pas au Havre que je débarquerai, mais à
» Marseille. Mon second est un Provençal, un ancien
» serviteur de ma famille, à qui j'ai fait faire une petite
» fortune. Castagnould aura mes instructions pour ra-
» cheter la Bastie, et je traiterai de l'indigo par l'entre-
» mise de la maison Mongenod. Je mettrai mes fonds à
» la Banque de France, et je reviendrai vous trouver,
» en ne me donnant qu'une fortune ostensible d'environ
» un million en marchandises. Mes filles seront censées
» avoir deux cent mille francs. Choisir celui de mes
» gendres qui sera digne de succéder à mon nom, à
» mes armes, à mes titres, et de vivre avec nous, sera
» ma grande affaire; mais je les veux tous deux, comme
» toi et moi, éprouvés, fermes, loyaux, honnêtes gens
» absolument. Je n'ai pas douté de toi, mon vieux, un
» seul instant. J'ai pensé que ma bonne et excellente
» femme, la tienne et toi, vous avez tracé une haie in-
» franchissable autour de ma fille, et que je pourrai
» mettre un baiser plein d'espérances sur le front pur
» de l'ange qui me reste. Bettina-Caroline, si vous avez
» su sauver sa faute, aura de la fortune. Après avoir
» fait la guerre et le commerce, nous allons faire de
» l'agriculture, et tu seras notre intendant. Cela te va-
» t-il ? Ainsi, mon vieil ami, te voilà le maître de ta
» conduite avec ma famille, de dire ou de taire mes
» succès. Je m'en fie à ta prudence, tu diras ce que tu
» jugeras convenable. En quatre ans, il peut être sur-
» venu tant de changement dans les caractères. Je te
» laisse être le juge, tant je crains la tendresse de ma
» femme pour ses filles. Adieu, mon vieux Dumay. Dis
» à mes filles et à ma femme que je n'ai jamais manqué
» de les embrasser de cœur tous les jours, soir et matin.
» Le second mandat, également personnel, de quarante

ille francs, est pour mes filles et ma femme, en at-
ndant.

» Ton patron et ami,

» CHARLES MIGNON. »

- Ton père arrive, dit madame Mignon à sa fille.
- A quoi vois-tu cela, maman? demanda Modeste.
- Il n'y a que cette nouvelle à nous apporter qui se faire courir Dumay.
- Victoire! s'écria le lieutenant dès la porte. Ma-e, le colonel n'a jamais été malade, et il revient... vient sur *le Mignon*, un beau bâtiment à lui, qui valoir, avec sa cargaison dont il me parle, huit à cent mille francs; mais il vous recommande la plus onde discrétion, il a le cœur creusé bien avant par ident de notre chère petite défunte.
- Il y a fait la place d'une tombe! dit madame Mi-l.
- Et il attribue ce malheur, ce qui me semble pro-e, à la cupidité que les grandes fortunes excitent les jeunes gens... Mon pauvre colonel croit re-ver la brebis égarée au milieu de nous... Soyons eux entre nous, ne disons rien à personne, pas ie à Latournelle, si c'est possible.
- Mademoiselle, dit-il à l'oreille de Modeste, écrivez onsieur votre père une lettre sur la perte que la lle a faite et sur les suites affreuses que cet évé-ent a eues, afin de le préparer au terrible spectacle aura; je me charge de lui faire tenir cette lettre it son arrivée au Havre, car il est forcé de passer Paris; écrivez-lui longuement, vous avez du temps us; j'emporterai la lettre lundi, lundi j'irai sans doute ris...

Modeste eut peur que Canalis et Dumay ne se rencontrassent, elle voulut monter dans sa chambre pour écrire et remettre le rendez-vous.

— Mademoiselle, dites-moi, reprit Dumay de la manière la plus humble en barrant le passage à Modeste, que votre père retrouve sa fille sans autre sentiment au cœur que celui qu'elle avait à son départ pour lui, pour madame votre mère.

— Je me suis juré à moi-même, à ma sœur et à ma mère, d'être la consolation, le bonheur et la gloire de mon père, et — ce — sera — ainsi! répliqua Modeste en jetant un regard fier et dédaigneux à Dumay. Ne troublez pas la joie que j'ai de savoir bientôt mon père au milieu de nous par des soupçons injurieux. On ne peut pas empêcher le cœur d'une jeune fille de battre, vous ne voulez-pas que je sois une momie? dit-elle. Ma personne est à ma famille, mon cœur est à moi. Si j'aime, mon père et ma mère le sauront. Êtes-vous content, monsieur?

— Merci, mademoiselle, répondit Dumay, vous m'avez rendu la vie; mais vous auriez toujours bien pu me dire *Dumay*, même en me donnant un soufflet!

— Jure-moi, dit la mère, que tu n'as échangé ni parole, ni regard avec aucun jeune homme...

— Je puis le jurer, ma mère, dit Modeste en souriant et regardant Dumay qui l'examinait et souriait comme une jeune fille qui fait une malice.

— Elle serait donc bien fausse! s'écria Dumay quand Modeste rentra dans la maison.

— Ma fille Modeste peut avoir des défauts, répondit la mère, mais elle est incapable de mentir.

— Eh bien! soyons donc tranquilles, reprit le lieutenant, et pensons que le malheur a soldé son compte avec nous.

ɔu le veuille ! répliqua madame Mignon. Vous
z, Dumay; moi, je ne pourrai que l'entendre...
en de la mélancolie dans mon bonheur !
ı moment, Modeste, quoique heureuse du retour
ɔère, était affligée comme Perrette en voyant ses
ssés. Elle avait espéré plus de fortune que n'en
it Dumay. Devenue ambitieuse pour son poëte,
ıaitait au moins la moitié des six millions dont
ıt parlé dans sa seconde lettre. En proie à sa
joie et contrariée par le petit chagrin que lui
ɜa pauvreté relative, elle se mit à son piano, ce
t de tant de jeunes filles, qui lui disent leurs
leurs désirs, en les exprimant par les nuances
jeu. Dumay causait avec sa femme en se pro-
sous les fenêtres, il lui confiait le secret de leur
et l'interrogeait sur ses désirs, sur ses souhaits,
intentions. Madame Dumay n'avait, comme son
ıutre famille que la famille Mignon. Les deux
écidèrent de vivre en Provence, si le comte de
e allait en Provence, et de léguer leur fortune
es enfants de Modeste qui en aurait besoin.
ɔutez Modeste ! leur dit madame Mignon, il n'y
ı fille amoureuse qui puisse composer de pa-
élodies sans connaître la musique...
aisons peuvent brûler, les fortunes sombrer, les
/enir de voyage, les empires crouler, le choléra
la cite, l'amour d'une jeune fille poursuit son
me la nature sa marche, comme cet effroyable
ɜ la chimie a découvert, et qui peut trouer le
rien ne l'arrête au centre.
la romance que sa situation avait inspirée à
sur les stances qu'il faut citer, quoiqu'elles soient
ɜs au deuxième volume de l'édition dont par-
iat, car pour y adapter sa musique, à laquelle

une expression délicieuse communiquait ce charme admiré dans les grands chanteurs, la jeune artiste en avait brisé les césures par quelques modifications qui pourraient étonner les admirateurs de la correction souvent trop savante de ce poëte.

CHANT D'UNE JEUNE FILLE.

Mon cœur, lève-toi ! Déjà l'alouette
Secoue en chantant son aile au soleil.
Ne dors plus, mon cœur, car la violette
Élève à Dieu l'encens de son réveil.

Chaque fleur vivante et bien reposée,
Ouvrant tour à tour les yeux pour se voir.
A dans son calice un peu de rosée,
Perle d'un jour qui lui sert de miroir.

On sent dans l'air pur que l'ange des roses
A passé la nuit à bénir les fleurs !
On voit que pour lui toutes sont écloses,
Il vient d'en haut raviver leur couleurs.

Ainsi lève-toi, puisque l'alouette
Secoue en chantant son aile au soleil ;
Rien ne dort plus, mon cœur ! la violette
Élève à Dieu l'encens de son réveil.

— C'est joli, dit madame Dumay; Modeste est musicienne, voilà tout...

— Elle a le diable au corps, s'écria le caissier à qui le soupçon de la mère entra dans le cœur et donna le frisson.

— Elle aime, répéta madame Mignon.

En réussissant, par le témoignage irrécusable de cette mélodie, à faire partager sa certitude sur l'amour caché de Modeste, madame Mignon troubla la joie que le retour et les succès de son patron causaient au caissier. Le pauvre Breton descendit au Havre y reprendre sa besogne chez Gobenheim; puis, avant de revenir dîner, il passa chez les Latournelle y exprimer ses craintes et leur demander de nouveau aide et secours.

— Oui, mon cher ami, dit Dumay sur le pas de la porte en quittant le notaire, je suis du même avis que madame, *elle* aime, c'est sûr, et le diable sait le reste! Me voilà déhonoré.

— Ne vous désolez pas, Dumay, répondit le petit notaire; nous serons bien à nous tous, aussi forts que cette petite personne, et, dans un temps donné, toute fille amoureuse commet une imprudence qui la trahit; mais nous en causerons ce soir.

Ainsi toutes les personnes dévouées à la famille Mignon furent en proie aux mêmes inquiétudes qui les poignaient la veille avant l'expérience que le vieux soldat avait cru être décisive. L'inutilité de tant d'efforts piqua si bien la conscience de Dumay, qu'il ne voulut pas aller chercher sa fortune à Paris avant d'avoir deviné le mot de cette énigme. Ces cœurs, pour qui les sentiments étaient plus précieux que les intérêts, concevaient tous en ce moment que, sans la parfaite innocence de sa fille, le colonel pouvait mourir de chagrin en trouvant Bettina morte et sa femme aveugle. Le désespoir du pauvre Dumay fit une telle impression sur les Latournelle, qu'ils en oublièrent le départ d'Exupère que, dans la matinée, ils avaient embarqué pour Paris. Pendant les moments du dîner où ils furent tous les trois seuls, monsieur, madame Latournelle et Butscha retournèrent les termes de

ce problème sous toutes les faces, en parcourant toute les suppositions possibles.

— Si Modeste aimait quelqu'un du Havre, elle aurai tremblé hier, dit madame Latournelle; son amant es donc ailleurs.

— Elle a juré, dit le notaire, ce matin, à sa mère e devant Dumay, qu'elle n'avait échangé ni regard ni pa role avec âme qui vive...

— Elle aimerait donc à ma manière ! dit Butscha.

— Et comment donc aimes-tu, mon pauvre garçon demanda madame Latournelle.

— Madame, répondit le petit bossu, j'aime à moi toi seul, à distance, à peu près comme d'ici aux étoiles...

— Et comment fais-tu, grosse bête ? dit madame La tournelle en souriant.

— Ah ! madame, répondit Butscha, ce que vous croye une bosse est l'étui de mes ailes.

— Voilà donc l'explication de ton cachet ! s'écria l notaire.

Le cachet du clerc était une étoile sous laquelle s lisaient ces mots : *Fulgens, sequar* (brillante, je te su vrai), la devise de la maison de Chastillonest.

— Une belle créature peut avoir autant de défianc que la plus laide, dit Butscha comme s'il se parlait lui-même. Modeste est assez spirituelle pour avoir trem blé de n'être aimée que pour sa beauté !

Les bossus sont des créations merveilleuses, entière ment dues d'ailleurs à la société ; car, dans le plan d la nature, les êtres faibles ou mal venus doivent péri La courbure ou la torsion de la colonne vertébrale produ chez ces hommes, en apparence disgraciés, comme u regard où les fluides nerveux s'amassent en de plu grandes quantités que chez les autres, et dans le centr même où ils s'élaborent, où ils agissent, d'où ils s'é

lancent ainsi qu'une lumière pour vivifier l'être intérieur. Il en résulte des forces, quelquefois retrouvées par le magnétisme, mais qui le plus souvent se perdent à travers les espaces du monde spirituel. Cherchez un bossu qui ne soit pas doué de quelque faculté supérieure, soit d'une gaieté spirituelle, soit d'une méchanceté complète, soit d'une bonté sublime. Comme des instruments que la main de l'art ne réveillera jamais, ces êtres, privilégiés sans le savoir, vivent en eux-mêmes comme vivait Butscha, quand ils n'ont pas usé leurs forces, si magnifiquement concentrées, dans la lutte qu'ils ont soutenue à l'encontre des obstacles pour rester vivants. Ainsi s'expliquent ces superstitions, ces traditions populaires auxquelles on doit les gnomes, les nains effrayants, les fées difformes, toute cette race de bouteilles, a dit Rabelais, contenant élixirs et baumes rares.

Donc, Butscha devina presque Modeste. Et, dans sa curiosité d'amant sans espoir, de serviteur toujours prêt à mourir, comme ces soldats qui, seuls et abandonnés, criaient dans les neiges de la Russie : *Vive l'empereur* ! il médita de surprendre pour lui seul le secret de Modeste. Il suivit d'un air profondément soucieux ses patrons quand ils allèrent au Chalet, car il s'agissait de dérober à tous ces yeux attentifs, à toutes ces oreilles tendues, le piége où il prendrait la jeune fille. Ce devait être un regard échangé, quelque tressaillement surpris, comme lorsqu'un chirurgien met le doigt sur une douleur cachée. Ce soir-là, Gobenheim ne vint pas, Butscha fut le partenaire de monsieur Dumay contre monsieur et madame Latournelle. Pendant le moment où Modeste s'absenta, vers neuf heures, afin d'aller préparer le coucher de sa mère, madame Mignon et ses amis purent causer à cœur ouvert; mais le pauvre clerc, abattu par

la conviction qui l'avait gagné, lui aussi, parut étranger à ces débats autant que la veille l'avait été Gobenheim.

— Eh bien! qu'as-tu donc, Butscha? s'écria madame Latournelle étonnée. On dirait que tu as perdu tous tes parents...

Une larme jaillit des yeux de l'enfant abandonné par un matelot suédois, et dont la mère était morte de chagrin à l'hôpital.

— Je n'ai que vous au monde, répondit-il d'une voix troublée, et votre compassion est trop religieuse, pour que je la perde jamais, car jamais je ne démériterai vos bontés.

Cette réponse fit vibrer une corde également sensible chez les témoins de cette scène, celle de la délicatesse.

— Nous vous aimons tous, monsieur Butscha, dit madame Mignon d'une voix émue.

— J'ai six cent mille francs à moi! dit le brave Dumay, tu seras notaire au Havre et successeur de Latournelle.

L'Américaine, elle, avait pris et serré la main au pauvre bossu.

— Vous avez six cent mille francs!... s'écria Latournelle, qui leva le nez sur Dumay dès que cette parole fut lâchée, et vous laissez ces dames ici!... Et Modeste n'a pas un joli cheval! et elle n'a pas continué d'avoir des maîtres de musique, de peinture, de...

— Eh! il ne les a que depuis quelques heures!... s'écria l'Américaine.

— Chut! fit madame Mignon.

Pendant toutes ces exclamations, l'auguste patronne de Butscha s'était posée, elle le regardait.

— Mon enfant, dit-elle, je te crois entouré de tant d'affection que je ne pensais pas au sens particulier de cette locution proverbiale ; mais tu dois me remercier de cette petite faute, car elle a servi à te faire voir quels amis tes exquises qualités t'ont valus.

— Vous avez donc eu des nouvelles de monsieur Mignon ? dit le notaire.

— Il revient, dit madame Mignon, mais gardons ce secret entre nous... Quand mon mari saura que Butscha nous a tenu compagnie, qu'il nous a montré l'amitié la plus vive et la plus désintéressée quand tout le monde nous tournait le dos, il ne vous laissera pas le commanditer à vous seul, Dumay. Aussi, mon ami, dit-elle en essayant de diriger son visage vers Butscha, pouvez-vous dès à présent traiter avec Latournelle...

— Mais il a l'âge, vingt-cinq ans et demi, dit Latournelle. Et, pour moi, c'est acquitter une dette, mon garçon, que de te faciliter l'acquisition de monétude.

Butscha, qui baisa la main de madame Mignon en l'arrosant de ses larmes, montra un visage mouillé quand Modeste ouvrit la porte du salon.

— Qui donc a fait du chagrin à mon nain mystérieux ?... demanda-t-elle.

— Eh ! mademoiselle Modeste, pleurons-nous jamais de chagrin, nous autres enfants bercés par le malheur ? On vient de me montrer autant d'attachement que je m'en sentais au cœur pour tous ceux en qui je me plaisais à voir des parents. Je serai notaire, je pourrai devenir riche. Ah ! ah ! le pauvre Butscha sera peut-être un jour le riche Butscha. Vous ne connaissez pas tout ce qu'il y a d'audace chez cet avorton !... s'écria-t-il.

Le bossu se donna un violent coup de poing sur la caverne de sa poitrine et se posa devant la cheminée après avoir jeté sur Modeste un regard qui glissa comme

une lueur entre ses grosses paupières serrées ; car il aperçut, dans cet incident imprévu, la possibilité d'interroger le cœur de sa souveraine. Dumay crut pendant un moment que le clerc avait osé s'adresser à Modeste, et il échangea rapidement avec ses amis un coup d'œil bien compris par eux et qui fit contempler le petit bossu dans une espèce de terreur mêlée de curiosité.

— J'ai mes rêves aussi, moi !... reprit Butscha dont les yeux ne quittaient pas Modeste.

La jeune fille abaissa ses paupières par un mouvement qui fut déjà pour le clerc une révélation.

— Vous aimez les romans, laissez-moi, dans la joie où je suis, vous confier mon secret et vous me direz si le dénoûment du roman inventé par moi pour ma vie est possible ; autrement, à quoi bon la fortune ? Pour moi, l'or est le bonheur plus que pour tout autre ; car, pour moi, le bonheur sera d'enrichir un être aimé ! Vous qui savez tant de choses, mademoiselle, dites-moi donc si l'on peut se faire aimer indépendamment de la forme, belle ou laide, et pour son âme seulement ?

Modeste leva les yeux sur Butscha. Ce fut une interrogation terrible, car alors Modeste partagea les soupçons de Dumay.

— Une fois riche, je chercherai quelque belle jeune fille pauvre, une abandonnée comme moi, qui aura bien souffert, qui sera malheureuse ; je lui écrirai, je la consolerai, je serai son bon génie ; elle lira dans mon cœur, dans mon âme, elle aura mes deux richesses à la fois, et mon or bien délicatement offert, et ma pensée parée de toutes les splendeurs que le hasard de la naissance a refusées à ma grotesque personne ! Je resterai caché comme une cause que les savants cherchent. Dieu n'est peut-être pas beau ?... Naturellement, cette enfant, devenue curieuse, voudra me voir ; mais je lui

e je suis un monstre de laideur, je me peindrai

odeste regarda Butscha fixement ; elle lui eût ue savez-vous de mes amours?... » elle n'au- été plus explicite.

j'ai le bonheur d'être aimé pour les poésies de ır !... Si, quelque jour, je ne parais être qu'un trefait à cette femme, avouez que je serai plus que le plus beau des hommes, qu'un homme de mé par une créature aussi céleste que vous... ugeur qui colora le visage de Modeste apprit au esque tout le secret de la jeune fille.

bien ! enrichir ce qu'on aime, et lui plaire mo- t, abstraction faite de la personne, est-ce le d'être aimé? Voilà le rêve du pauvre bossu, le ıier ; car, aujourd'hui, votre adorable mère vient onner la clef de mon futur trésor en me pro- de me faciliter les moyens d'acheter une étude. vant de devenir un Gobenheim, encore faut-il i cette affreuse transformation est utile. Qu'en vous, mademoiselle, vous?...

ste était si surprise, qu'elle ne s'aperçut pas que l'interpellait. Le piége de l'amoureux fut mieux ue celui du soldat, car la pauvre fille stupéfaite ns voix.

uvre Butscha ! dit tout bas madame Latournelle ıari, deviendrait-il fou?...

ıus voulez réaliser le conte de *la Belle et la Bête*, t enfin Modeste, et vous oubliez que la Bête se en prince Charmant.

oyez-vous ? dit le nain. Moi, j'ai toujours ima- ıe ce changement indiquait le phénomène de ndue visible, éteignant la forme sous sa radieuse . Si je ne suis pas aimé, je resterai caché,

voilà tout ! Vous et les vôtres, madame, dit-il à sa
tronne, au lieu d'avoir un nain à votre service, v
aurez une vie et une fortune. — Butscha reprit sa pl
et dit aux trois joueurs en affectant le plus grand cal
— A qui à donner ?... Mais en lui-même il se disait
loureusement : — Elle veut être aimée pour elle-mê
elle correspond avec quelque faux grand homme, e
en est-elle ?

— Ma chère maman, neuf heures trois quarts vien
de sonner, dit Modeste à sa mère.

Madame Mignon fit ses adieux à ses amis, et all
coucher.

Ceux qui veulent aimer en secret peuvent avoir
espions des chiens des Pyrénées, des mères, des Dun
des Latournelle, ils ne sont pas encore en dan
mais un amoureux ?... c'est diamant contre diamant,
contre feu, intelligence contre intelligence, une é
tion parfaite et dont les termes se pénètrent mutue
ment. Le dimanche matin, Butscha devança sa patro
qui venait toujours chercher Modeste pour aller
messe, et il se mit en croisière devant le Chalet, en
tendant le facteur.

— Avez-vous une lettre aujourd'hui pour made
selle Modeste ? dit-il à cet humble fonctionnaire qu
il le vit venir.

— Non, monsieur, non...

— Nous sommes, depuis quelque temps, une fam
pratique pour le gouvernement ! s'écria le clerc.

— Ah ! dame ! oui, répondit le facteur.

Modeste vit et entendit ce petit colloque de sa ch
bre où elle se postait toujours à cette heure derrièr
persienne pour guetter le facteur. Elle descendit, s
dans le petit jardin où elle appela d'une voix alté
— Monsieur Butscha ?...

— Me voilà, mademoiselle! dit le bossu en arrivant à la petite porte que Modeste ouvrit elle-même.

— Pourriez-vous me dire si vous comptez parmi vos titres à l'affection d'une femme le nonteux espionnage auquel vous vous livrez? lui demanda la jeune fille en essayant de terrasser son esclave sous ses regards et par une attitude de reine.

— Oui, mademoiselle! répondit-il fièrement. Ah! je ne croyais pas, reprit-il à voix basse, que les vermisseaux pussent rendre service aux étoiles!... mais il en est ainsi. Souhaiteriez-vous que votre mère, que monsieur Dumay, que madame Latournelle, vous eussent devinée, et non un être, quasi proscrit de la vie, qui se donne à vous comme une de ces fleurs que vous coupez pour vous en servir un moment? Ils savent tous que vous aimez; mais, moi seul, je sais comment... Prenez-moi comme vous prendriez un chien vigilant, je vous obéirai, je vous garderai, je n'aboierai jamais, et je ne vous jugerai point. Je ne vous demande rien que de me laisser vous être bon à quelque chose. Votre père vous a mis un Dumay dans votre ménagerie, ayez un Butscha, vous m'en direz des nouvelles!... Un pauvre Butscha qui ne veut rien, pas même un os!

— Eh bien! je vais vous prendre à l'essai, dit Modeste qui voulut se défaire d'un gardien si spirituel. Allez sur-le-champ d'hôtel en hôtel à Graville, au Havre, savoir s'il est venu d'Angleterre un monsieur Arthur...

— Écoutez, mademoiselle, dit Butscha respectueusement en interrompant Modeste, j'irai tout bonnement me promener au bord de la mer, et cela suffira, car vous ne me voulez pas aujourd'hui à l'église. Voilà tout. Modeste regarda le nain en laissant voir un étonnement stupide.

— Écoutez, mademoiselle! quoique vous vous soyez entortillé les joues d'un foulard et d'ouate, vous n'avez pas de fluxion. Et si vous avez un double voile à votre chapeau, c'est pour voir sans être vue.

— D'où vous vient tant de pénétration? s'écria Modeste en rougissant.

— Eh! mademoiselle, vous n'avez pas de corset! Une fluxion ne vous obligeait pas à vous déguiser la taille en mettant plusieurs jupons, à cacher vos mains sous de vieux gants, et vos jolis pieds dans d'affreuses bottines, à vous mal habiller, à...

— Assez! dit-elle. Maintenant, comment serai-je certaine d'avoir été obéie?

— Mon patron veut aller à Sainte-Adresse, il en est contrarié; mais comme il est vraiment bon, il n'a pas voulu me priver de mon dimanche : eh bien, je lui proposerai d'y aller...

— Allez-y, et j'aurai confiance en vous...

— Êtes-vous sûre de ne pas avoir besoin de moi au Havre?

— Non. Écoutez, nain mystérieux, regardez, dit-elle en lui montrant le temps sans nuages. Voyez-vous la trace de l'oiseau qui passait tout à l'heure? eh bien! mes actions, pures comme l'air est pur, n'en laissent pas davantage. Rassurez Dumay, rassurez les Latournelle, rassurez ma mère, et sachez que cette main, dit-elle en lui montrant une jolie main fine, aux doigts retroussés et que le jour traversa, ne sera point accordée, elle ne sera pas même animée d'un baiser, avant le retour de mon père, par ce qu'on appelle un amant.

— Et pourquoi ne me voulez-vous pas à l'église aujourd'hui?...

— Vous me questionnez, après ce que je vous ai fait *l'honneur* devous dire et de vous demander?...

tscha salua sans rien répondre, et courut chez son
n dans le ravissement d'entrer au service de sa
esse anonyme.
e heure après, monsieur et madame Latournelle
nt chercher Modeste qui se plaignit d'un horrible
le dents.
Je n'ai pas eu, dit-elle, le courage de m'habiller.
Eh bien! restez, dit la bonne notaresse.
Oh! non, je veux prier pour l'heureux retour de
père, répondit Modeste, et j'ai pensé qu'en m'em-
iflant ainsi, ma sortie me ferait plus de bien que
al.
mademoiselle Mignon alla seule, à côté de Latour-
Elle refusa de donner le bras à son chaperon dans
iinte d'être questionnée sur le tremblement inté-
qui l'agitait à la pensée de voir bientôt son grand
. Un seul regard, le premier, n'allait-il pas décider
n avenir?
-il dans la vie de l'homme une heure plus déli-
e que celle du premier rendez-vous donné? Re-
ent-elles jamais les sensations cachées au fond du
et qui s'épanouissent alors? Retrouve-t-on les
s sans nom que l'on a savourés en cherchant,
ie fit Ernest de La Brière, et ses meilleurs rasoirs,
plus belles chemises, et des cols irréprochables,
vêtements les plus soignés? On déifie les choses
iées à cette heure suprême. On fait alors à soi seul
oésies secrètes qui valent celles de la femme; et
r où, de part et d'autre, on les devine, tout est
é? N'en est-il pas de ces choses comme de la fleur
s fruits sauvages, âcre et suave à la fois, perdue
n des forêts, la joie du soleil sans doute; ou,
e le dit Canalis dans le *Chant d'une jeune fille, la*
le la plante elle-même à qui l'ange des heures

permis de se voir? Ceci tend à rappeler que, semblable à beaucoup d'êtres pauvres pour qui la vie commence par le labeur et par les soucis de la fortune, le modeste La Brière n'avait pas encore été aimé. Venu la veille au soir, il s'était aussitôt couché comme une coquette, afin d'effacer la fatigue du voyage, et il venait de faire une toilette méditée à son avantage, après avoir pris un bain. Peut-être est-ce ici le lieu de placer son portrait en pied, ne fût-ce que pour justifier la dernière lettre que devait écrire Modeste.

Né d'une bonne famille de Toulouse, alliée de loin à celle du ministre qui le prit sous sa protection, Ernest possède cet air *comme il faut* où se révèle une éducation commencée au berceau, mais que l'habitude des affaires avait rendu grave sans effort, car la pédanterie est l'écueil de toute gravité prématurée. De taille ordinaire, il se recommande par une figure fine et douce, d'un ton chaud quoique sans coloration, et qu'il relevait alors par de petites moustaches et par une virgule à la Mazarin. Sans cette attestation virile, il eût trop ressemblé peut-être à une jeune fille déguisée, tant la coupe du visage et les lèvres sont mignardes, tant on est près d'attribuer à une femme ses dents d'un émail transparent et d'une régularité quasi postiche. Joignez à ces qualités féminines un parler doux comme la physionomie, doux comme des yeux bleus à paupières turques, et vous concevrez très-bien que le ministre eût surnommé son jeune secrétaire particulier, mademoiselle de La Brière. Le front plein, pur, bien encadré de cheveux noirs abondants, semble rêveur, et ne dément pas l'expression de la figure, qui est entièrement mélancolique. La proéminence de l'arcade de l'œil, quoique très-élégamment coupée, obombre le regard et ajoute encore à cette mélancolie par la tristesse, phy-

que pour ainsi dire, que produisent les paupières ıand elles sont trop abaissées sur la prunelle. Ce ɔute intime, que nous traduisons par le mot modestie, ıime donc et les traits et la personne. Peut-être com-'endra-t-on bien cet ensemble en faisant observer que logique du dessin exigerait plus de longueur dans ɔvale de cette tête, plus d'espace entre le menton qui ıit brusquement et le front trop diminué par la ma-ière dont les cheveux sont plantés. Ainsi, la figure ɛmble écrasée. Le travail avait déjà creusé son sillon ntre les sourcils un peu trop fournis et rapprochés ɔmme chez les gens jaloux. Quoique La Brière fût alors ıince, il appartient à ce genre de tempéraments qui, ɔrmés tard, prennent à trente ans un embonpoint inat-ɛndu.

Ce jeune homme eût assez bien représenté, pour les ɣens à qui l'histoire de France est familière, la royale ıt inconcevable figure de Louis XIII, mélancolique mo-lestie sans cause connue, pâle sous la couronne, aimant ɛs dangers de la guerre, les fatigues de la chasse et ıaïssant le travail, timide avec sa maîtresse au point le la respecter, indifférent jusqu'à laisser trancher la ête à son ami, et que le remords d'avoir vengé son ère sur sa mère peut seul expliquer; a-t-il été enfin Hamlet catholique, ou simplement la proie de quelque ıaladie incurable?... Mais le ver rongeur qui blémis-ait Louis XIII et détendait sa force était alors, chez Ernest, simple défiance de soi-même, la timidité de homme à qui nulle femme n'a dit : « Comme je 'aime ! » et surtout le dévouement inutile. Après avoir ıntendu le glas d'une monarchie dans la chute d'un ıinistère, ce pauvre garçon avait rencontré dans Ca-ıalis un rocher caché sous d'élégantes mousses, il cher-ıhait donc une domination à aimer; et cette inquiétude

du caniche en quête d'un maître lui donnait l'air du roi qui trouva le sien. Ces nuages, ces sentiments, cette teinte de souffrance répandue sur cette physionomie, la rendaient beaucoup plus belle que ne le croyait le référendaire, assez fâché de s'entendre classer par les femmes dans le genre des beaux ténébreux ; genre passé de mode par un temps où chacun voudrait pouvoir garder pour lui seul les trompettes de l'annonce.

Le défiant Ernest avait donc demandé tous ses prestiges au vêtement alors à la mode. Il mit pour cette entrevue, où tout dépendait du premier regard, un pantalon noir et des bottes soigneusement cirées, un gilet couleur soufre qui laissait voir une chemise d'une finesse remarquable et boutonnée d'opales, une cravate noire, une petite redingote bleue ornée de la rosette et qui semblait collée sur le dos et à la taille par un procédé nouveau. Portant de jolis gants de chevreau, couleur bronze florentin, il tenait de la main gauche un petite canne et son chapeau par un geste assez *Louis quatorzien*, montrant ainsi, comme le lieu l'exigeait, sa chevelure amassée avec art, et où la lumière produisait des luisants satinés. Campé dès le commencement de la messe sous le porche, il examina l'église en regardant tous les chrétiens, mais plus particulièrement les chrétiennes qui trempaient leurs doigts dans l'eau sainte.

Une voix intérieure cria : — *Le voilà !* à Modeste quand elle arriva. Cette redingote et cette tournure étaient essentiellement parisiennes, cette rosette, ces gants, cette canne, le parfum des cheveux, rien n'était du Havre. Aussi, quand La Brière se retourna pour examiner la grande et fière notaresse, le petit notaire et le *paquet* (expression consacrée entre femmes) sous la forme dont quel Modeste s'était mise, la pauvre enfant, quoique bien préparée, reçut-elle un coup violent au cœur en voyant

cette poétique figure, illuminée en p
porte. Elle ne pouvait pas se trom
blanche cachait presque la rosette.
il son inconnue affublée d'un vieux
voile mis en double?... Modeste e
conde vue de l'amour, qu'elle se
vieille femme.

— Ma femme, dit le petit Latourneue en allant à sa place, ce monsieur n'est pas du Havre.

— Il vient tant d'étrangers, répondit la notaresse.

— Mais les étrangers, dit le notaire, viennent-ils jamais voir notre église qui n'est pas âgée de plus de deux siècles.

Ernest resta pendant toute la messe à la porte, sans avoir vu parmi les femmes personne qui réalisât ses espérances. Modeste, elle, ne put maîtriser son tremblement que vers la fin du service. Elle éprouva des joies qu'elle seule pouvait dépeindre. Elle entendit enfin sur les dalles le bruit d'un pas d'homme comme il faut; car la messe était dite. Ernest faisait le tour de l'église où il ne se trouvait plus que les *dilettanti* de la dévotion qui devinrent l'objet d'une savante et perspicace analyse. Ernest remarqua le tremblement excessif du paroissien dans les mains de la personne voilée à son passage; et, comme elle était la seule qui cachât sa figure, il eut des soupçons que confirma la mise de Modeste, étudiée avec un soin d'amant curieux. Il sortit quand madame Latournelle quitta l'église, il la suivit à une distance honnête, et la vit rentrant avec Modeste, rue Royale, où selon son habitude, mademoiselle Mignon attendait l'heure des vêpres. Après avoir toisé la maison ornée de panonceaux, Ernest demanda le nom du notaire à un passant, qui lui nomma presque orgueilleusement monsieur Latournelle, le premier notaire du Havre... Quand

du caniche
roi qui tréa la rue Royale pour essayer de plonger dans teintérieur de la maison, Modeste aperçut son amant, rende se dit alors si malade qu'elle n'alla pas à vêpres, et madame Latournelle lui tint compagnie. Ainsi le pauvre Ernest en fut pour ses frais de croisière. Il n'osa pas flâner à Ingouville, il se fit un point d'honneur d'obéir, et revint à Paris après avoir écrit en attendant le départ de la voiture, une lettre que Françoise Cochet devait recevoir le lendemain, timbrée du Havre.

Tous les dimanches, monsieur et madame Latournelle dînaient au Chalet, où ils reconduisaient Modeste après vêpres. Aussi, dès que la jeune malade se trouva mieux, remontèrent-ils à Ingouville accompagnés de Butscha. L'heureuse Modeste fit alors une charmante toilette. Quand elle descendit pour dîner, elle oublia son déguisement du matin, sa prétendue fluxion, et fredonna :

> Rien ne dort plus, mon cœur ! la violette
> Élève à Dieu l'encens de son réveil.

Butscha ressentit un léger frisson à l'aspect de Modeste, tant elle lui parut changée, car les ailes de l'amour étaient comme attachées à ses épaules, elle avait l'air d'une sylphide, elle montrait sur ses joues le divin coloris du plaisir.

— De qui donc sont les parolos sur lesquelles tu as fait une si jolie musique ? demanda madame Mignon à sa fille.

— De Canalis, maman, répondit-elle en devenant à l'instant du plus beau cramoisi depuis le cou jusqu'au front.

— Canalis ! s'écria le nain à qui l'accent de Modeste et sa rougeur apprirent la seule chose qu'il ignorât en

secret. Lui, le grand poëte, faire des roman-

t, dit-elle, de simples stances sur lesquelles laquer des réminiscences d'airs allemands...
, non, reprit madame Mignon, c'est de la mu-
i, ma fille!
e, se sentant devenir de plus en plus cramoi-
en entraînant Butscha dans le petit jardin.
s pouvez, lui dit-elle à voix basse, me rendre service. Dumay fait le discret avec ma mère loi sur la fortune que mon père rapporte, je savoir ce qui en est. Dumay, dans le temps, is envoyé cinq cent et quelques mille francs à n père n'est pas homme à s'absenter pendant s pour seulement doubler ses capitaux. Or, il ir un navire à lui, et la part qu'il a faite à Du-ve à près de six cent mille francs.
'est pas la peine de questionner Dumay, dit Monsieur votre père avait perdu, comme vous atre millions au moment de son départ, il les ute regagnés; mais il aura dû donner à Du-our cent de ses bénéfices, et, par la fortune gne Breton avoue avoir, nous supposons, mon moi, que celle du colonel monte à six ou sept

on père! dit Modeste en se croisant les bras itrine et levant les yeux au ciel, tu m'auras ux fois la vie!...
! mademoiselle, dit Butscha, vous aimez un e genre d'homme est plus ou moins Narcisse! bien vous aimer? Un ouvrier en phrases oc-ister des mots est bien ennuyeux. Un poëte, elle, n'est pas plus la poésie que la graine n'est

— Butscha, je n'ai jamais vu d'homme si beau !

— La beauté, mademoiselle, est un voile qui sert souvent à cacher bien des imperfections...

— C'est le cœur le plus angélique du ciel...

— Fasse Dieu que vous ayez raison, dit le bossu en joignant les mains, et soyez heureuse ? Cet homme sera, comme vous, un serviteur dans Jean Butscha. Je ne serai plus notaire alors, je vais me jeter dans l'étude, dans les sciences...

— Et pourquoi ?

— Eh ! mademoiselle, pour élever vos enfants, si vous daignez me permettre d'être leur précepteur... Ah ! si vous vouliez agréer un conseil ! Tenez, laissez-moi faire: je saurai pénétrer la vie et les mœurs de cet homme, découvrir s'il est bon, s'il est colère, s'il est doux, s'il aura ce respect que vous méritez, s'il est capable d'aimer absolument, en vous préférant à tout, même à son talent...

— Qu'est-ce que cela fait, si je l'aime ? dit-elle naïvement.

— Eh ! c'est vrai, s'écria le bossu.

En ce moment madame Mignon disait à ses amis : — Ma fille a vu ce matin celui qu'elle aime !

— Ce serait donc ce gilet soufre qui t'a tant intrigué, Latournelle, s'écria la notaresse. Ce jeune homme avait une jolie petite rose blanche à sa boutonnière...

— Ah ! dit la mère, le signe de reconnaissance.

— Il avait, reprit la notaresse, la rosette d'officier de la Légion d'honneur. C'est un homme charmant ! Mais nous nous trompons ! Modeste n'a pas relevé son voile, elle était fagotée comme une pauvresse, et...

— Et, dit le notaire, elle se disait malade, mais elle vient d'ôter sa marmotte et se porte comme un charme.

— C'est incompréhensible ! s'écria Dumay.

— Hélas ! c'est maintenant clair comme le jour, dit le aire.

— Mon enfant, dit madame Mignon à Modeste qui tra suivie de Butscha, n'as-tu pas vu ce matin à l'é- se un petit jeune homme bien mis, qui portait une e blanche à sa boutonnière, décoré ?...

— Je l'ai vu, dit Butscha vivement en apercevant à tention de chacun le piége où Modeste pouvait tom- r, c'est Grindot, le fameux architecte avec qui la ville en marché pour la restauration de l'église : il est nu de Paris, je l'ai trouvé ce matin examinant l'exté- ur, quand je suis parti pour Sainte-Adresse.

— Ah ! c'est un architecte ?... Il m'a bien intriguée, Modeste à qui le nain avait ainsi donné le temps de remettre.

Dumay regarda Butscha de travers. Modeste avertie composa un maintien impénétrable. La défiance de may fut excitée au plus haut point, et il se proposa ller le lendemain à la mairie afin de savoir si l'archi- te attendu s'était en effet montré au Havre. De son té, Butscha, très-inquiet de l'avenir de Modeste, prit parti d'aller à Paris espionner Canalis.

Gobenheim vint faire le whist et comprima par sa pré- nce tous les sentiments en fermentation. Modeste at- ndait avec une sorte d'impatience l'heure du coucher sa mère ; elle voulait écrire, elle n'écrivait jamais le pendant la nuit, et voici la lettre que lui dicta l'a- our, quand elle crut tout le monde endormi.

XXIV

A MONSIEUR DE CANALIS

« Ah! mon ami bien-aimé! quels atroces mensonge
» que vos portraits exposés aux vitres des marchand
» de gravures? Et moi qui faisais mon bonheur de cet
» horrible lithographie! Je suis honteuse d'aimer u
» homme si beau. Non, je ne saurais imaginer que le
» Parisiennes soient assez stupides pour ne pas avoir
» toutes que vous étiez leur rêve accompli. Vous dé
» laissé! vous sans amour!... Je ne crois plus un m
» de ce que vous m'avez écrit sur votre vie obscure
» travailleuse, sur votre dévouement à une idole, che
» chée en vain jusqu'aujourd'hui. Vous avez été tr
» aimé, monsieur; votre front, pâle et suave comme
» fleur d'un magnolia, le dit assez, et je serai malheu
» reuse. Que suis-je, moi, maintenant?... Ah! pourqu
» m'avoir appelée à la vie! En un moment j'ai senti qu
» ma pesante enveloppe me quittait! Mon âme a bri
» le cristal qui la retenait captive, elle a circulé dan
» mes veines! Enfin, le froid silence des choses a cess
» tout à coup pour moi. Tout, dans la nature, m'
» parlé. La vieille église m'a semblé lumineuse; se
» voûtes, brillant d'or et d'azur comme celles d'un
» cathédrale italienne, ont scintillé sur ma tête. Le
» sons mélodieux que les anges chantent aux martyr
» et qui leur font oublier leurs souffrances ont accom
» pagné l'orgue! Les horribles pavés du Havre m'on
» paru comme un chemin fleuri. J'ai reconnu dans l
» mer une vieille amie dont le langage plein de sym

pathies pour moi ne m'était pas assez connu. J'ai vu clairement que les roses de mon jardin et de ma serre m'adorent depuis longtemps et me disaient tout bas d'aimer; elles ont souri toutes à mon retour de l'église, et j'ai enfin entendu votre nom de Melchior murmuré par les cloches des fleurs, je l'ai lu écrit sur les nuages! Oui, me voilà vivante, grâce à toi! poëte plus beau que ce froid et compassé lord Byron, dont le visage est aussi terne que le climat anglais. Épousée par un seul de tes regards d'Orient qui a percé mon voile noir, tu m'as jeté ton sang au cœur, l m'a rendue brûlante de la tête aux pieds! Ah! nous ne sentons pas la vie ainsi, quand notre mère nous la donne. Un coup que tu recevrais m'atteindrait au moment même, et mon existence ne s'explique plus que par ta pensée. Je sais à quoi sert la divine harmonie de la musique, elle fut inventée par les anges pour exprimer l'amour. Avoir du génie et être beau, non Melchior, c'est trop! A sa naissance, un homme devrait opter. Mais quand je songe aux trésors de tendresse et d'affection que vous m'avez montrés depuis un mois surtout, je me demande si je rêve! Non, vous me cachez un mystère! Quelle femme vous cédera sans mourir? Ah! la jalousie est entrée dans mon cœur avec un amour auquel je ne croyais pas! Pouvais-je imaginer un pareil incendie? Quelle inconcevable et nouvelle fantaisie! je te voudrais laid, maintenant! Quelles folies ai-je faites en rentrant! Tous les dahlias jaunes m'ont rappelé votre joli gilet, toutes les roses blanches ont été mes amies, et je les ai saluées par un regard qui vous appartenait, comme tout moi! La couleur des gants qui moulaient les mains du gentilhomme, tout, jusqu'au bruit des pas sur les dalles, tout se représente à mon souvenir avec

» tant de fidélité que, dans soixante ans, je reverrai les » moindres choses de cette fête, telles que la couleur » particulière de l'air, le reflet du soleil qui miroitait » sur un pilier, j'entendrai la prière que vous avez in- » terrompue, je respirerai l'encens de l'autel, et je » croirai sentir au-dessus de nos têtes les mains du curé » qui nous a bénis tous deux au moment où tu passais, » en donnant sa dernière bénédiction ! Ce bon abbé » Marcellin nous a mariés déjà ! Le plaisir surhumain » de ressentir ce monde nouveau d'émotions inatten- » dues ne peut être égalé que par la joie que j'éprouve » à vous les dire, à renvoyer tout mon bonheur à celui » qui le verse dans mon âme avec la libéralité d'un » soleil. Aussi plus de voiles, mon bien-aimé ! Tenez ! » oh ! revenez promptement. Je me démasque avec » plaisir.

» Vous avez dû sans doute entendre parler de la mai- » son Mignon du Havre ? Eh bien, j'en suis, par l'effet » d'un irréparable malheur, l'unique héritière. Ne faites » pas fi de nous, descendant d'un preux de l'Auvergne ! » les armes des Mignon de La Bastie ne déshonoreront » pas celles des Canalis. Nous portons *de gueules à une* » *bande de sable chargée de quatre besants d'or, et à* » *chaque quartier une croix d'or patriarcale, avec un* » *chapeau de cardinal pour cimier et les* flocchi *pour* » *supports*. Cher, je serai fidèle à notre devise : *Una* » *fides, unus Dominus !* La vraie foi, et un seul maître.

» Peut être, mon ami, trouverez-vous quelque sar- » casme dans mon nom, après tout ce que je viens de » faire et ce que je vous avoue ici. Je me nomme Mo- » deste. Ainsi, je ne vous ai jamais trompé en signant » O. d'Este-M. Je ne vous ai point abusé davantage » en vous parlant de ma fortune ; elle atteindra, je » *crois*, à ce chiffre qui vous a rendu si vertueux. Et je

sais si bien que, pour vous, la fortune est une considération sans importance, que je vous en parle avec simplicité. Néanmoins, laissez-moi vous dire combien je suis heureuse de pouvoir donner à notre bonheur la liberté d'action et de mouvement que procure la fortune, de pouvoir dire : — Allons ! quand la fantaisie de voir un pays nous prendra, de voler dans une bonne calèche, assis à côté l'un de l'autre, sans nul souci d'argent ; enfin heureuse de pouvoir vous donner le droit de dire au roi : — J'ai la fortune que vous voulez à vos pairs !... En ceci, Modeste Mignon vous sera bonne à quelque chose, et son or aura la plus noble des destinations. Quant à votre servante, vous l'avez vue une fois, à sa fenêtre, en déshabillé... Oui, la blonde fille d'Ève la blonde était votre inconnue ; mais combien la Modeste d'aujourd'hui ressemble peu à celle de ce jour-là ! L'une était dans un linceul, et l'autre (vous l'ai-je bien dit ?) a reçu de vous la vie de la vie. L'amour pur et permis, l'amour, que mon père enfin revenu de voyage et riche autorisera, m'a relevée de sa main, à la fois enfantine et puissante, du fond de cette tombe où je dormais ! Vous m'avez éveillée comme le soleil éveille les fleurs. Le regard de votre aimée n'est plus le regard de cette petite Modeste si hardie ! oh ! non, il est confus, il entrevoit le bonheur et il se voile sous de chastes paupières. Aujourd'hui, j'ai peur de ne pas mériter mon sort ! Le roi s'est montré dans sa gloire, mon seigneur n'a plus qu'une sujette qui lui demande pardon de ses libertés grandes, comme le joueur aux dés pipés après avoir escroqué le chevalier de Grammont. Va, poëte chéri, je serai ta Mignon ; mais une Mignon plus heureuse que celle de Gœthe, car tu me laisseras dans ma *patrie*, n'est-ce pas ? dans ton cœur.

» Au moment où je trace ce vœu de fiancée, un rossi
» gnol du parc Vilquin vient de me répondre pour toi
» Oh ! dis-moi bien vite que le rossignol, en filant sa not
» si pure, si nette, si pleine, qui m'a rempli le cœur d
» joie et d'amour, comme un Annonciation, n'a pa
» menti !...

» Mon père passera par Paris, il viendra de Marseille
» la maison Mongenod, dont il a été le correspondant
» saura son adresse ; allez le voir, mon Melchior aimé
» dites-lui que vous m'aimez, et n'essayez pas de lu
» dire combien je vous aime, faites que ce soit toujou
» un secret entre nous et Dieu ! Moi, cher adoré, je va
» tout dire à ma mère. La fille des Wallenrod-Tustal
» Bartenstild me donnera raison par des caresses, ell
» sera tout heureuse de notre poëme si secret, si ro
» manesque, humain et divin tout ensemble ! Vous ave
» l'aveu de la fille, ayez le consentement du comte d
» La Bastie, père de votre

» MODESTE.

» *P. S.* — Surtout ne venez pas au Havre sans avo
» obtenu l'agrément de mon père ; et, si vous m'aime
» vous saurez le trouver à son passage à Paris. »

— Que faites-vous donc à cette heure, mademoisel
Modeste ? demanda Dumay.

— J'écris à mon père, répondit-elle au vieux soldat
n'avez-vous pas dit que vous partiez demain ?

Dumay n'eut rien à répondre, il rentra se couche
et Modeste se mit à écrire une longue lettre à son pè

Le lendemain, Françoise Cochet, tout effrayée
voyant le timbre du Havre, vint au Chalet remettre à
jeune maîtresse la lettre suivante, en emportant ce
que Modeste avait écrite.

A MADEMOISELLE O. D'ESTE-M.

» Mon cœur m'a dit que vous étiez la femme si soi-
» gneusement voilée et déguisée, placée entre monsieur
» et madame Latournelle, qui n'ont qu'un enfant, un
» fils. Ah ! chère aimée, si vous êtes dans une condi-
» tion modeste, sans éclat, sans illustration, sans for-
» tune même, vous ne savez pas quelle serait ma joie !
» Vous devez me connaître maintenant, pourquoi ne me
» diriez-vous pas la vérité ? Moi, je ne suis poëte que
» par l'amour, par le cœur, par vous. Oh ! quelle puis-
» sance d'affection ne me faut-il pas pour rester ici,
» dans cet hôtel de Normandie, et ne pas monter à In-
» gouville que je vois de mes fenêtres ! M'aimerez-vous
» comme je vous aime ? S'en aller du Havre à Paris
» dans cette incertitude, n'est-ce pas être puni d'aimer,
» autant que si l'on avait commis un crime ? J'ai obéi
» aveuglément. Oh ! que j'aie promptement une lettre,
» car si vous avez été mystérieuse, je vous ai rendu
» mystère pour mystère, et je dois enfin jeter le mas-
» que de l'incognito, vous dire le poëte que je suis et
» abdiquer la gloire qui me fut prêtée. »

Cette lettre inquiéta vivement Modeste, elle ne put reprendre la sienne que Françoise avait déjà mise à la poste quand elle chercha la signification des dernières lignes en les relisant ; mais elle monta chez elle, et fit une réponse où elle demandait des explications.

Pendant ces petits événements, il s'en passait d'aussi petits au Havre, et qui devaient faire oublier cette inquiétude à Modeste. Dumay, descendu de bonne heure en ville, y sut promptement que nul architecte n'était arrivé

l'avant-veille. Furieux du mensonge de Butscha qu révélait une complicité dont il lui fallait raison, il cou rut de la mairie chez les Latournelle.

— Où donc est votre sieur Butcha?... demanda-t-il son ami le notaire en ne trouvant pas le clerc l'étude.

— Butscha, mon cher, il est sur la route de Paris, vapeur l'emmène. Il a rencontré ce matin, de gra matin, sur le port, un matelot qui lui a dit que son pè ce matelot suédois, est riche. Le père de Butscha ser allé dans les Indes, il aurait servi un prince, les Maratt et il est à Paris...

— Des contes ! des infamies ! des farces ! Oh ! je tr verai ce damné bossu, je vais alors exprès à Paris po ça ! s'écria Dumay. Butscha nous trompe ! il sait qu que chose de Modeste, et ne nous a rien dit. S'il trem là-dedans !... il ne sera jamais notaire, je le rendrai à mère, à la boue, en le...

— Voyons, mon ami, ne pendons jamais person sans procès, répliqua Latournelle, effrayé de l'exasp ration de Dumay.

Après avoir expliqué sur quoi ses soupçons étaie fondés, Dumay pria madame Latournelle de tenir com pagnie à Modeste au Chalet pendant son absence.

— Vous trouverez le colonel à Paris, dit le notair Au mouvement des ports, ce matin, dans le journal c commerce, il y a, sous la rubrique de Marseille... Tene voyez ? dit-il en présentant la feuille : « Le *Bettin Mignon*, capitaine Mignon, entré du 6 octobre, » et no sommes aujourd'hui le 17; le Havre sait en ce mom l'arrivée du patron...

Dumay pria Gobenheim de se passer de lui désorm il remonta sur-le-champ au Chalet, et il entrait au m ment où modeste venait de cacheter la lettre à son p

et celle à Canalis. Hormis l'adresse, ces deux lettres étaient exactement pareilles, comme enveloppe et comme volume. Modeste crut avoir posé celle de son père sur celle de son Melchior et avait fait tout le contraire. Cette erreur, si commune dans le cours des petites choses de la vie, occasionna la découverte de son secret par sa mère et par Dumay. Le lieutenant parlait avec chaleur à madame Mignon dans le salon, en lui confiant les nouvelles craintes engendrées par la duplicité de Modeste et par la complicité de Butscha.

— Allez, madame, s'écria-t-il, c'est un serpent que nous avons réchauffé dans notre sein, il n'y a pas de place pour une âme chez ces bouts d'hommes-là !...

Modeste mit dans la poche de son tablier la lettre pour son père en croyant y mettre celle destinée à son amant, et descendit avec celle de Canalis à la main, en entendant Dumay parler de son départ immédiat pour Paris.

— Qu'avez-vous donc contre mon pauvre nain mystérieux, et pourquoi criez-vous ? dit Modeste en se montrant à la porte du salon.

— Butscha, mademoiselle, est parti pour Paris ce matin, et vous savez sans doute pourquoi !... Ce sera pour y aller intriguer avec ce soi-disant petit architecte à gilet jaune-soufre qui, par malheur pour le mensonge du bossu, n'est pas encore arrivé.

Modeste fut saisie, elle devina que le nain était parti pour procéder à une enquête sur les mœurs de Canalis ; elle pâlit ; et s'assit.

— Je le rejoindrai, je le trouverai, dit Dumay. C'est sans doute la lettre pour monsieur votre père ; dit-il en tendant la main, je l'enverrai chez Mongenod. Pourvu que nous ne nous croisions pas en route, mon colonel et moi !...

Modeste donna la lettre. Le petit Dumay, qui lisait sans lunettes, regarda machinalement l'adresse.

— Monsieur le baron de Canalis, rue de Paradis-Poissonnière, n° 29!... s'écria Dumay. Qu'est-ce que cela veut dire?...

— Ah! ma fille, voilà l'homme que tu aimes! s'écria madame Mignon, les stances sur lesquelles tu as fait la musique sont de lui...

— Et c'est son portrait que vous avez là-haut, encadré? dit Dumay.

— Rendez-moi cette lettre, monsieur Dumay!... dit Modeste qui se dressa comme une lionne défendant ses petits.

— La voici, mademoiselle, répondit le lieutenant.

Modeste remit la lettre dans son corset et tendit à Dumay celle destiné à son père.

— Je sais ce dont vous êtes capable, Dumay, dit-elle; mais si vous faites un seul pas vers monsieur Canalis, j'en fais un dehors la maison où je ne reviendrai jamais!

— Vous allez tuer votre mère, mademoiselle, répondit Dumay qui sortit et appela sa femme.

La pauvre mère s'était évanouie, atteinte au cœur par la fatale phrase de Modeste.

— Adieu, ma femme, dit le Breton en embrassant la petite Américaine, sauve la mère, je vais aller sauver la fille.

Il laissa Modeste et madame Dumay près de madame Mignon, fit ses préparatifs de départ en quelques instants et descendit au Havre. Une heure après, il voyageait en poste avec cette rapidité que la passion ou la spéculation impriment seules aux roues.

Bientôt, rappelée à la vie par les soins de Modeste, madame Mignon remonta chez elle sur le bras de sa

fille, à qui, pour tout reproche, elle dit quand elles furent seules : — Malheureuse enfant, qu'as-tu fait ? pourquoi te cacher de moi? suis-je donc si sévère ?...

— Eh ! j'allais tout te dire naturellement, répondit la jeune fille en pleurs.

Elle raconta tout à sa mère, elle lui lut les lettres et les réponses, elle effeuilla dans le cœur de la bonne Allemande, pétale à pétale, la rose de son poëme, elle y passa la moitié de la journée. Quand la confidence fut achevée, quand elle aperçut presque un sourire sur les lèvres de la trop indulgente aveugle, elle se jeta sur elle tout en pleurs.

— O ma mère ! dit-elle au milieu de ses sanglots, vous dont le cœur, tout or et tout poésie, est comme un vase d'élection pétri par Dieu pour contenir l'amour pur, unique et céleste qui remplit tout la vie ! vous que je veux imiter en n'aimant au monde que mon mari ! vous devez comprendre combien sont amères les larmes que je répands en ce moment et qui mouillent vos mains... Ce papillon, aux ailes diaprées, cette double et belle âme élevée avec des soins maternels par votre fille, mon amour, mon saint amour, ce mystère animé, vivant, tombe en des mains vulgaires qui vont déchirer ses ailes et ses voiles sous le triste prétexte de m'éclairer, de savoir si le génie est correct comme un banquier, si mon Melchior est capable d'amasser des rentes, s'il a quelque passion à dénouer, s'il n'est pas coupable aux yeux des bourgeois de quelque épisode de jeunesse qui maintenant est à notre amour ce qu'est un nuage au soleil... Que vont-ils faire ? Tiens, voilà ma main, j'ai la fièvre ! ils me feront mourir.

Modeste, prise d'un frisson mortel, fut obligée de se mettre au lit, et donna les plus vives inquiétudes à sa mère, à madame Latournelle et à madame Dumay, qui

la gardèrent pendant le voyage du lieutenant à Paris, où la logique des événements transporta le drame pour un instant.

Les gens véritablement modestes, comme l'est Ernest de La Brière, mais surtout ceux qui, sachant leur valeur, ne sont ni aimés ni appréciés, comprendront les jouissances infinies dans lesquelles le référendaire se complut en lisant la lettre de Modeste. Après l'avoir trouvé spirituel et grand par l'âme, sa jeune, sa naïve et rusée maîtresse le trouvait beau. Cette flatterie est la flatterie suprême. Et pourquoi? La beauté, sans doute, est la signature du maître sur l'œuvre où il a empreint son âme, c'est la divinité qui se manifeste; et la voir là où elle n'est pas, la créer par la puissance d'un regard enchanté, n'est-ce point le dernier mot de l'amour? Aussi le pauvre référendaire s'écria-t-il dans un ravissement d'auteur applaudi: — Enfin, je suis aimé! — Quand une femme, courtisane ou jeune fille, a laissé échapper cette phrase: « Tu es beau! » fût-ce un mensonge; si un homme ouvre son crâne épais au subtil poison de ce mot, il est attaché par des liens éternels à cette menteuse charmante, à cette femme vraie ou abusée; elle devient alors son monde, il a soif de cette attestation, il ne s'en lassera jamais, fût-il prince! Ernest se promena fièrement dans sa chambre, il se mit de trois quarts, de profil, de face devant la glace, il essaya de se critiquer; mais une voix diaboliquement persuasive lui disait: Modeste a raison! Et il revint à la lettre, il la relut, il vit sa blonde céleste, il lui parla! Puis, au milieu de son extase, il fut atteint par cette atroce pensée. — Elle me croit Canalis, et elle est millionnaire! — Tout son bonheur tomba, comme tombe un homme qui parvenu somnambuliquement sur la cime d'un toit, entend une voix, avance et s'écrase sur le pavé. — Sans

le la gloire, je serais laid! s'écria-t-il. Dans
ation affreuse me suis-je mis! — La Brière
'homme de ses lettres, il était trop le cœur
r qu'il avait laissé voir, pour hésiter à la voix
ur. Il résolut aussitôt d'aller tout avouer au
)deste s'il était à Paris, et de mettre Canalis
lénoûment sérieux de leur plaisanterie pari-
)ur ce délicat jeune homme, l'énormité de la
; une raison déterminante. Il ne voulut pas
e soupçonné d'avoir fait servir à l'escroquerie
es entraînements de cette correspondance, si
son côté. Les larmes lui vinrent aux yeux
'il allait de chez lui rue Chantereine, chez M.
longenod dont la fortune, les alliances et les
taient en partie l'ouvrage du ministre, son
à lui.

ent où La Brière consultait le chef de la mai-
:nod, et prenait toutes les informations que
son étrange position, il se passa chez Canalis
que le brusque départ de l'ancien lieutenant
)révoir.

soldat de l'école impériale, Dumay, dont le
n avait bouillonné pendant le voyage, se re-
un poëte comme un drole sans conséquence,
ais refrains ,logé dans une mansarde, vêtu de
)lanchi sur toutes les coutures, dont les bottes
efois des semelles, dont le linge est anonyme,
)igts connaissent mieux l'encre que le savon,
i toujours l'air de tomber de la lune quand il
ie pas à la manière de Butscha. Mais l'ébul-
grondait dans sa cervelle et dans son cœur
ne une application d'eau froide quand il entra
i hôtel habité par le poëte, quand il vit dans
valet nettoyant une voiture, quand il aperçut

dans une magnifique salle à manger un valet vêtu comme un banquier et à qui le groom l'avait adressé, lequel lui répondit, en le toisant, que monsieur le baron n'était pas visible. — Il y a, dit-il en finissant, séance pour monsieur le baron au conseil d'Etat aujourd'hui...

— Suis je bien ici, dit Dumay, chez monsieur Canalis, auteur de poésies?...

— Monsieur le baron de Canalis, répondit le valet de chambre, est bien le grand poëte dont vous parlez; mais il est aussi maître des requêtes au conseil d'État, et attaché au ministère des affaires étrangères.

Dumay, qui venait pour souffleter un *poëte*, selon son expression méprisante, trouvait un haut fonctionnaire de l'État. Le salon où il attendit, remarquable par sa magnificence, offrit à ses méditations la brochette de croix qui brille sur l'habit noir de Canalis laissé sur une chaise par le valet de chambre. Bientôt ses yeux furent attirés par l'éclat et la façon d'une coupe de vermeil, où ces mots : *Donné par* MADAME, le frappèrent. Puis en regard, sur un socle, il vit un vase de porcelaine de Sèvres sur lequel était gravé : *Donné par madame la* DAUPHINE. Ces avertissements muets firent rentrer Dumay dans son bon sens, pendant que le valet de chambre demandait à son maître s'il voulait recevoir un inconnu, venu tout exprès du Havre pour le voir, un nommé Dumay.

— Qu'est-ce? dit Canalis.

— Un homme bien mis et décoré.

Sur un signe d'assentiment, le valet de chambre sortit et revint, il annonça : — Monsieur Dumay.

Quand il s'entendit annoncer, quand il fut devant Canalis, au milieu d'un cabinet aussi riche qu'élégant, les pieds sur un tapis tout aussi beau que le plus beau de la maison Mignon, et qu'il reçut le regard apprêté du

poëte qui jouait avec les glands de sa somptueuse robe de chambre, Dumay fut si complétement interdit qu'il se laissa interpeller par le grand homme.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur?

— Monsieur... dit Dumay qui resta debout.

— Si vous en avez pour longtemps, fit Canalis en interrompant, je vous prierai de vous asseoir...

Et Canalis se plongea dans son fauteuil à la Voltaire, se croisa les jambes, éleva la supérieure en la dandinant à la hauteur de l'œil, regarda fixement Dumay qui se trouva, selon son expression soldatesque, entièrement *mécanisé*.

— Je vous écoute, monsieur, dit le poëte, mes moments sont précieux, le ministre m'attend...

— Monsieur, reprit Dumay, je serai bref. Vous avez séduit, je ne sais comment, une jeune demoiselle du Havre, belle et riche, le dernier, le seul espoir de deux nobles familles, et je viens vous demander quelles sont vos intentions.

Canalis qui, depuis trois mois, s'occupait d'affaires graves, qui voulait être fait commandeur de la Légion d'honneur, et devenir ministre dans une cour d'Allemagne, avait complétement oublié la lettre du Havre.

Moi ? s'écria-t-il.

— Vous, répéta Dumay.

— Monsieur, répondit Canalis en souriant, je ne sais pas plus ce que vous voulez me dire que si vous me parliez hébreu... Moi, séduire une jeune fille!... moi qui...— Un superbe sourire se dessina sur les lèvres de Canalis. — Allons donc, monsieur! je ne suis pas assez enfant pour m'amuser à voler un petit fruit sauvage, quand j'ai de beaux et bons vergers où mûrissent les plus belles pêches du monde. Tout Paris sait où mes

affections sont placées. Qu'il y ait, au Havre, une jeune fille prise de quelque admiration, et de laquelle je ne suis pas digne, pour les vers que j'ai faits, mon cher monsieur, cela ne m'étonnerait pas ! Rien de plus ordinaire. Tenez! voyez! regardez ce beau coffre d'ébène incrusté de nacre, et garni de fer travaillé comme de la dentelle... Ce coffre vient du pape Léon X, il me fut donné par la duchesse de Chaulieu qui le tenait du roi d'Espagne : je l'ai destiné à contenir toutes les lettres que je reçois, de toutes les parties de l'Europe, de femmes ou de jeunes personnes inconnues... Oh ! j'ai le plus profond respect pour ces bouquets de fleurs coupées à même l'âme et envoyés dans un moment d'exaltation vraiment respectable. Oui, pour moi, l'élan d'un cœur est une noble et sublime chose !... D'autres, des railleurs, roulent ces lettres pour en allumer leurs cigares, ou les donnent à leurs femmes qui s'en font des papillotes ; mais, moi, qui suis garçon, monsieur, j'ai trop de délicatesse pour ne pas conserver ces offrandes si naïves, si désintéressées, dans une espèce de tabernacle ; enfin, je les recueille avec une sorte de vénération ; et, à ma mort, je les ferai brûler sous mes yeux. Tant pis pour ceux qui me trouveront ridicule ! Que voulez-vous, j'ai de la reconnaissance, et ces témoignages-là m'aident à supporter les critiques, les ennuis de la vie littéraire. Quand je reçois dans le dos l'arquebusade d'un ennemi embusqué dans un journal, je regarde cette cassette, et je me dis :

— Il est, çà et là, quelques âmes dont les blessures ont été guéries, ou amusées, ou pansées par moi...

Cette poésie, débitée avec le talent d'un grand acteur, pétrifia le petit caissier, dont les yeux s'agrandissaient et dont l'étonnement amusa le grand poëte.

— Pour vous, dit ce paon qui faisait la roue, et par

égard pour une position que j'apprécie, je vous offre d'ouvrir ce trésor, vous verrez à y chercher votre jeune fille; mais je sais mon compte, je retiens les noms, et vous êtes dans une erreur que...

— Et voilà donc ce que devient, dans ce gouffre de Paris, une pauvre enfant?... s'écria Dumay, l'amour de ses parents, la joie de ses amis, l'espérance de tous, caressée par tous, l'orgueil d'une maison, et à qui six personnes dévouées font de leurs cœurs et de leurs fortunes un rempart contre tout malheur... Dumay reprit après une pause. — Tenez, monsieur, vous êtes un grand poëte, et je ne suis qu'un pauvre soldat... Pendant quinze ans que j'ai servi mon pays, et dans les derniers rangs, j'ai reçu le vent de plus d'un boulet dans la figure, j'ai traversé la Sibérie où je suis resté prisonnier, les Russes m'ont jeté sur un kitbit comme une chose, j'ai tant souffert; enfin j'ai vu mourir des tas de camarades... eh bien! vous venez de me donner froid dans mes os, ce que je n'ai jamais senti!...

Dumay crut avoir ému le poëte, il l'avait flatté, chose presque impossible, car l'ambitieux ne se souvenait plus de la première fiole embaumée que l'éloge lui avait cassée sur la tête.

— Eh! mon brave! dit solennellement le poëte en posant sa main sur l'épaule de Dumay et trouvant drôle de faire frissonner un soldat de l'empereur, cette jeune fille est tout pour vous... Mais dans la société, qu'est-ce?... Rien. En ce moment, le mandarin le plus utile à la Chine tourne l'œil en dedans et met l'empire en deuil cela vous fait-il beaucoup de chagrin? Les Anglais tuent dans l'Inde des milliers de gens qui nous valent, et l'on y brûle, à la minute où je vous parle, la femme la plus ravissante; mais vous n'en avez pas moins déjeuné d'une tasse de café?... En ce moment même, on

peut compter dans Paris beaucoup de mères de famille qui sont sur la paille et qui jettent un enfant au monde sans linge pour le recevoir !... voici du thé délicieux dans une tasse de cinq louis et j'écris des vers pour faire dire aux Parisiennes : *Charmant ! charmant ! divin ! délicieux ! cela va à l'âme.* La nature sociale, de même que la nature elle-même, est une grande oublieuse ! Vous vous étonnerez, dans dix ans, de votre démarche ! Vous êtes dans une ville où l'on meurt, où l'on se marie, où l'on s'idolâtre dans un rendez-vous, où la jeune fille s'asphyxie, où l'homme de génie et sa cargaison de thèmes gros de bienfaits humanitaires sombrent, les uns à côté des autres, souvent sous le même toit, en s'ignorant ! Et vous venez nous demander de nous évanouir de douleur à cette question vulgaire : Une jeune fille du Havre est-elle ou n'est-elle pas ?... Oh !... mais vous êtes...

— Et vous vous dites poëte ! s'écria Dumay ; mais vous ne sentez donc rien de ce que vous écrivez !...

— Eh ! si nous éprouvions les misères où les joies que nous chantons, nous serions usés en quelques mois comme de vieilles bottes !... dit le poëte en souriant. Tenez, vous ne devez pas être venu du Havre à Paris, et chez Canalis, pour n'en rien rapporter. Soldat ! (Canalis eut la taille et le geste d'un héros d'Homère) apprenez ceci du poëte : Tout grand sentiment est chez l'homme un poëme tellement individuel, que son meilleur ami, lui-même, ne s'y intéresse pas. C'est un trésor qui n'est qu'à vous, c'est...

— Pardon de vous interrompre, dit Dumay qui contemplait Canalis avec horreur, êtes-vous venu au Havre ?...

— J'y ai passé une nuit et un jour, dans le printemps de 1824, en allant à Londres.

— Vous êtes un homme d'honneur, reprit Dumay, pouvez-vous me donner votre parole de ne pas connaître mademoiselle Modeste Mignon ?...

— Voici la première fois que ce nom frappe mon oreille, répondit Canalis.

— Ah ! monsieur, s'écria Dumay, dans quelle ténébreuse intrigue vais-je donc mettre le pied ?... Puis-je compter sur vous pour être aidé dans mes recherches, car on a, j'en suis sûr, abusé de votre nom ! Vous auriez dû recevoir hier une lettre du Havre !...

— Je n'ai rien reçu ! Soyez sûr que je ferai, monsieur, dit Canalis, tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile...

Dumay se retira, le cœur plein d'anxiété, croyant que l'affreux Butscha s'était mis dans la peau de ce grand poëte pour séduire Modeste; tandis qu'au contraire Butscha, spirituel et fin autant qu'un prince qui se venge, plus habile qu'un espion, fouillait alors la vie et les actions de Canalis, en échappant par sa petitesse à tous les yeux, comme un insecte qui fait son chemin dans l'aubier d'un arbre.

A peine le Breton était-il sorti que La Brière entra dans le cabinet de son ami. Naturellement Canalis parla de la visite de cet homme du Havre...

— Ah ! dit Ernest, Modeste Mignon, je viens exprès à cause de cette aventure.

— Ah bah ! s'écria Canalis, aurais-je donc triomphé par procureur ?...

Eh oui ! voilà le nœud du drame. Mon ami, je suis aimé par la plus charmante fille du monde, belle à briller parmi les plus belles à Paris, du cœur et de la littérature autant qu'une Clarisse Harlowe; elle m'a vu, je lui plais, et elle me croit le grand Canalis !... Ce n'est pas tout. Modeste Mignon est de haute naissance, et

Mongenod vient de me dire que le père, le comte de Bastie, doit avoir quelque chose comme six millio Ce père est arrivé depuis trois jours, et je viens d faire demander un rendez-vous à deux heures par l genod, qui, dans son petit mot, lui dit qu'il s'agit bonheur de sa fille... Tu comprends qu'avant d' trouver le père, je devais tout t'avouer.

— Dans le nombre de ces fleurs écloses au sole la gloire, dit emphatiquement Canalis, il s'en trouve magnifique, portant, comme l'oranger, ses fruits parmi les mille parfums de l'esprit et de la beauté nis ! un élégant arbuste, une tendresse vraie, un heur entier, et il m'échappe !... — Canalis regarda tapis pour ne pas laisser lire dans ses yeux. — ment, reprit-il après une pause où il reprit son froid comment deviner à travers les senteurs enivr de ces jolis papiers façonnés, de ces phrases qui tent à la tête, le cœur vrai, la jeune fille, la j femme chez qui l'amour prend les livrées de la fla et qui nous aime pour nous, qui nous apporte la cité ?... il faudrait être un ange ou un démon, et suis qu'un ambitieux maître des requêtes... Ah ! ami, la gloire fait de nous un but que mille flèche sent ! L'un de nous a dû son riche mariage à une hydraulique de sa poésie, et moi, plus caressant, homme à femmes que lui, j'aurai manqué le mien... l'aimes-tu, cette pauvre fille ?... dit-il en regarda Brière.

— Oh ! fit La Brière.

— Eh bien, dit le poëte en prenant le bras de ami et s'y appuyant, sois heureux, Ernest ! Par ha je n'aurai pas été ingrat avec toi ! Te voilà riche récompensé de ton dévouement, car je me prêtera néreusement à ton bonheur.

Canalis enrageait; mais il ne pouvait se conduire autrement, et alors il tirait parti de son malheur en s'en faisant un piédestal. Une larme mouilla les yeux du jeune référendaire, il se jeta dans les bras de Canalis et l'embrassa.

— Ah! Canalis, je ne te connaissais pas du tout!...

— Que veux-tu?... Pour faire le tour du monde, il faut du temps! répondit le poëte avec son emphatique ironie.

— Songes-tu, dit La Brière, à cette immense fortune?...

— Eh! mon ami, ne sera-t-elle pas bien placée?... s'écria Canalis en accompagnant son effusion d'un geste charmant.

— Melchior, dit La Brière, c'est entre nous à la vie et à la mort.

Il serra les mains du poëte et le quitta brusquement, il lui tardait de voir monsieur Mignon.

En ce moment, le comte de La Bastie était accablé de toutes les douleurs qui l'attendaient comme une proie. Il avait appris, par la lettre de sa fille, la mort de Bettina-Caroline, la cécité de sa femme; et Dumay venait de lui raconter le terrible imbroglio des amours de Modeste.

— Laisse-moi seul, dit-il à son fidèle ami.

Quand le lieutenant eut fermé la porte, le malheureux père se jeta sur un divan, y resta la tête dans ses mains, pleurant de ces larmes rares, maigres, qui roulent entre les paupières des gens de cinquante-six ans, sans en sortir, qui les mouillent, qui se sèchent promptement et qui renaissent, une des dernières rosées de l'automne humain. — Avoir des enfants chéris, avoir une femme adorée, c'est se donner plusieurs cœurs et se tendre aux poignards! s'écria-t-il en faisant un bond

de tigre et se promenant par la chambre. Être père, c'est se livrer pieds et poings liés au malheur. Si je rencontre ce d'Estourny, je le tuerai!... Ayez donc des filles!... L'une met la main sur un escroc, et l'autre, ma Modeste, sur quoi? sur un lâche qui l'abuse sous l'armure de papier doré d'un poëte. Encore si c'était Canalis! il n'y aurait pas grand mal. Mais ce Scapin d'amoureux!... je l'étranglerai de mes deux mains... se disait-il en faisant involontairement un geste d'une atroce énergie... Et après!... se demanda-t-il, si ma fille meurt de chagrin! — Il regarda machinalement par les fenêtres de l'hôtel des Princes et vint se rasseoir sur son divan où il resta immobile. Les fatigues de six voyages aux Indes, les soucis de la spéculation, les dangers courus, évités, les chagrins avaient argenté la chevelure de Charles Mignon. Sa belle figure militaire, d'un contour si pur, s'était bronzée au soleil de la Malaisie, de la Chine et de l'Asie Mineure, elle avait pris un caractère imposant que la douleur rendit sublime en ce moment. — Et Mongenod qui me dit d'avoir confiance dans le jeune homme qui va venir me parler de ma fille...

Ernest de La Brière fut alors annoncé par l'un des domestiques que le comte de La Bastie s'était attaché pendant ces quatre années et qu'il avait triés dans le nombre de ses subordonnés.

— Vous venez, monsieur, de la part de mon ami Mongenod? dit-il.

— Oui, répondit Ernest qui contempla timidement ce visage aussi sombre que celui d'Othello. Je me nomme Ernest de La Brière, allié, monsieur, à la famille de dernier premier ministre, et son secrétaire particulier pendant son ministère. A sa chute, Son Excellence me mit à la cour des comptes, où je suis référendaire

de première classe, et où je puis devenir maître des comptes...

— En quoi tout ceci peut-il concerner mademoiselle de La Bastie ? demanda Charles Mignon.

— Monsieur, je l'aime, et j'ai l'inespéré bonheur d'être aimé d'elle... Écoutez-moi, monsieur, dit Ernest en arrêtant un mouvement terrible du père irrité, j'ai la plus bizarre confession à vous faire, la plus honteuse pour un homme d'honneur. La plus affreuse punition de ma conduite, naturelle peut-être, n'est pas d'avoir à vous la révéler... je crains encore plus la fille que le père...

Ernest raconta naïvement et avec la noblesse que donne la sincérité l'avant-scène de ce petit drame domestique, sans omettre les vingt et quelques lettres échangées qu'il avait apportées, ni l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Canalis. Quand le père eut fini la lecture de ces lettres, le pauvre amant, pâle et suppliant, trembla sous les regards de feu que lui jeta le Provençal.

— Monsieur, dit Charles, il ne se trouve en tout ceci qu'une erreur, mais elle est capitale. Ma fille n'a pas six millions, elle a tout au plus deux cents mille francs de dot et des espérances très-douteuses.

— Ah ! monsieur, dit Ernest en se levant, se jetant sur Charles Mignon et le serrant, vous m'ôtez un poids qui m'oppressait ! Rien ne s'opposera peut-être plus à mon bonheur !... J'ai des protecteurs, je serai maître des comptes. N'eût-elle que dix mille francs, fallût-il lui reconnaître une dot, mademoiselle Modeste serait encore ma femme ; et la rendre heureuse comme vous avez rendu la vôtre, être pour vous un vrai fils... (oui, monsieur, je n'ai plus mon père), voilà le fond de mon cœur.

Charles Mignon recula de trois pas, arrêta sur La Brière un regard qui pénétra dans les yeux du jeune homme comme un poignard dans sa gaîne, et il resta silencieux en trouvant la plus entière candeur, la vérité la plus pure sur cette physionomie épanouie, dans ces yeux enchantés. — Le sort se lasserait-il donc !... se dit-il à demi-voix, et trouverais-je dans ce garçon la perle des gendres? — Il se promena très-agité par la chambre.

— Vous devez, monsieur, dit enfin Charles Mignon, la plus entière soumission à l'arrêt que vous êtes venu chercher; car, sans cela, vous joueriez en ce moment la comédie.

— Oh! monsieur...

— Écoutez-moi, dit le père en clouant sur place La Brière par un regard. Je ne serai ni sévère, ni dur, ni injuste. Vous subirez et les inconvénients et les avantages de la position fausse dans laquelle vous vous êtes mis. Ma fille croit aimer un des grands poëtes de ce temps-ci, et dont la gloire, avant tout, l'a séduite. Eh bien! moi, son père, ne dois-je pas la mettre à même de choisir entre la célébrité qui fut comme un phare pour elle, et la pauvre réalité que le hasard lui jette par une de ces railleries qu'il se permet si souvent? Ne faut-il pas qu'elle puisse opter entre Canalis et vous? Je compte sur votre honneur pour vous taire sur ce que je viens de vous dire relativement à l'état de mes affaires. Vous viendrez, vous et votre ami le baron de Canalis, au Havre passer cette dernière quinzaine du mois d'octobre. Ma maison vous sera ouverte à tous deux, ma fille aura le loisir de vous observer. Songez que vous devez amener vous-même votre rival et lui laisser croire tout ce qu'on dira de fabuleux sur les millions du comte de La Bastie. Je serai demain au Havre, et vous y attendrez trois jours après mon arrivée. Adieu, monsieur.

Le pauvre La Brière retourna d'un pied très-lent chez Canalis. En ce moment, seul avec lui-même, le poëte pouvait s'abandonner au torrent de pensées que fait jaillir ce second mouvement si vanté par le prince de Talleyrand. Le premier mouvement est la voix de la nature, et le second est celle de la société.

— Une fille riche de six millions, et mes yeux n'ont pas vu briller cet or à travers les ténèbres! Avec une fortune si considérable, je serais pair de France, comte, ambassadeur. J'ai répondu à des bourgeoises, à des sottes, à des intrigantes qui voulaient un autographe! et je me suis lassé de ces intrigues de bal masqué, précisément le jour où Dieu m'envoyait une âme d'élite, un ange aux ailes d'or... Bah! je vais faire un poëme sublime, et ce hasard renaîtra! Mais est-il heureux, ce petit niais de La Brière, qui s'est pavané dans mes rayons!... Quel plagiat! Je suis le modèle, il sera la statue! Nous avons joué la fable de *Bertrand et Raton!* Six millions et un ange, une Mignon de La Bastie! un ange aristocratique aimant la poésie et le poëte... Et moi qui montre mes muscles d'homme fort, qui fais des exercices d'Alcide pour étonner par la force morale ce champion de la force physique, ce brave soldat plein de cœur, l'ami de cette jeune fille à laquelle il dira que je suis une âme de bronze! Je joue au Napoléon quand je devais me dessiner en séraphin!... Enfin j'aurai peut-être un ami, je l'aurai payé cher; mais l'amitié, c'est si beau! Six millions, voilà le prix d'un ami; on ne peut pas en avoir beaucoup à ce prix-là...

La Brière entra dans le cabinet de son ami sur ce dernier point d'exclamation. Il était triste.

— Eh bien! qu'as-tu? lui dit Canalis.

— Le père exige que sa fille soit mise à même de choisir entre les deux Canalis...

— Pauvre garçon ! s'écria le poëte en riant. Il est très-spirituel, ce père-là !

— Je suis engagé d'honneur à t'emmener au Havre, dit piteusement La Brière.

— Mon cher enfant, répondit Canalis, du moment qu'il s'agit de ton honneur, tu peux compter sur moi.. Je vais aller demander un congé d'un mois...

— Ah ! Modeste est bien belle ! s'écria La Brière au désespoir, et tu m'écraseras facilement ? J'étais aussi bien étonné de voir le bonheur s'occupant de moi, et je me disais : Il se trompe !

— Bah ! nous verrons ! dit Canalis avec une atroce gaieté.

Le soir, après dîner, Charles Mignon et son caissier volaient, à raison de trois francs de guides, de Paris au Havre. Le père avait complétement rassuré le chien de garde sur les amours de Modeste, en le relevant de sa consigne et le rassurant sur le compte de Butscha.

— Tout est pour le mieux, mon vieux Dumay, dit Charles qui avait pris des renseignements auprès de Mongenod et sur Canalis et sur La Brière. Nous allons avoir deux personnages pour un rôle ! s'écria-t-il gaiement.

Il recommanda néanmoins à son vieux camarade une discrétion absolue sur la comédie qui devait se jouer au Chalet, la plus douce des vengeances ou, si vous voulez, des leçons d'un père à sa fille. De Paris au Havre, ce fut entre les deux amis une longue causerie qui mit le colonel au fait des plus légers incidents arrivés à sa famille pendant ces quatre années, et Charles apprit Dumay que Desplein, le grand chirurgien, devait avant la fin du mois, venir examiner la cataracte de la comtesse, afin de dire s'il était possible de lui rendre la vue.

Un moment avant l'heure à laquelle on déjeunait au alet, les claquements de fouet d'un postillon comp- ıt sur un large pourboire apprirent le retour des deux ldats à leurs familles. La joie d'un père revenant après e si longue absence pouvait seule avoir de tels éclats : ssi les femmes se trouvèrent-elles toutes à la petite rte. Il y a tant de pères, tant d'enfants, et peut-être s de pères que d'enfants, pour comprendre l'ivresse ne pareille fête que la littérature n'a jamais eu besoin la peindre, heureusement ! car les plus belles pa- es, la poésie est au-dessous de ces émotions. Peut- e les émotions douces sont-elles peu littéraires. Pas mot qui pût troubler les joies de la famille Mignon fut prononcé dans cette journée. Il y eut trêve entre père, la mère et la fille relativement au soi-disant stérieux amour qui pâlissait Modeste levée pour la mière fois. Le colonel, avec l'admirable délicatesse distingue les vrais soldats, se tint pendant tout le ps à côté de sa femme dont la main ne quitta pas la nne, et il regardait Modeste sans se lasser d'admirer te beauté fine, élégante, poétique. N'est-ce pas à ces ites choses que se reconnaissent les gens de cœur ? deste, qui craignait de troubler la joie mélancolique son père et de sa mère, venait, de moment en mo- nt, embrasser le front du voyageur ; et, en l'em- ssant trop, elle semblait vouloir l'embrasser pour ux.

— Oh ! chère petite ! je te comprends ? dit le colonel serrant la main de Modeste à un moment où elle ssaillait de caresses.

— Chut ! lui répondit Modeste à l'oreille en lui mon- nt sa mère.

Le silence un peu finaud de Dumay rendit Modeste quiète sur les résultats du voyage à Paris ; elle regar-

dait parfois le lieutenant à la dérobée, sans pouvoir nétrer au delà de ce dur épiderme. Le colonel vou en père prudent, étudier le caractère de sa fille uni et consulter surtout sa femme avant d'avoir une c rence d'où dépendait le bonheur de toute la famill

— Demain, mon enfant chéri, dit-il le soir, lèv de bonne heure, nous irons ensemble, s'il fait l nous promener au bord de la mer... Nous avons à ser de vos poëmes, mademoiselle de La Bastie.

Ce mot, accompagné d'un sourire paternel qui r rut comme un écho sur les lèvres de Dumay, fut to que Modeste put savoir ; mais ce fut assez, et pou mer ses inquiétudes, et pour la rendre curieuse s'endormir que tard, tant elle fit de suppositions ! A le lendemain était-elle tout habillée et prête ava colonel.

— Vous savez tout, mon bon père, dit-elle aus qu'elle se trouva sur le chemin de la mer.

— Je sais tout, et encore bien des choses que j sais pas, répondit-il.

Sur ce mot, le père et la fille firent quelques p silence.

— Explique-moi, mon enfant, comment une fille rée par sa mère a pu faire une démarche aussi tale que celle d'écrire à un inconnu, sans la co ter ?

— Eh ! papa, parce que maman ne l'aurait pas mis.

— Crois-tu, ma fille, que ce soit raisonnable ? t'es fatalement instruite toute seule, comme ta r où ton esprit, à défaut de la pudeur, ne t'ont-ils p qu'agir ainsi c'était *te jeter à la tête d'un homme* fille, ma seule et unique enfant serait sans fierté, *délicatesse* ?... Oh ! Modeste, tu as fait passer à toi

deux heures d'enfer à Paris; car enfin, tu as tenu moralement la même conduite que Bettina, sans avoir l'excuse de la séduction ; tu as été coquette à froid, et cette coquetterie-là, c'est l'amour de tête, le vice le plus affreux de la Française.

— Moi, sans fierté?... disait Modeste en pleurant, mais *il* ne m'a pas encore vue!...

— *Il* sait ton nom...

— Je ne le *lui* ai dit qu'au moment où les yeux ont donné raison à trois mois de correspondance pendant lesquels nos âmes se sont parlé!

— Oui, mon cher ange égaré, vous avez mis une espèce de raison dans une folie qui compromettait et votre bonheur et votre famille...

— Eh! après tout, papa, le bonheur est l'absolution de cette témérité, dit-elle avec un mouvement d'humeur.

— Ah! c'est de la témérité seulement? s'écria le père.

— Une témérité que ma mère s'est permise, répliqua-t-elle vivement.

— Enfant mutinée! votre mère, après m'avoir vu pendant un bal, a dit le soir à son père, qui l'adorait, qu'elle croyait devoir être heureuse avec moi... Sois franche, Modeste, y a-t-il quelque similitude entre un amour conçu rapidement, il est vrai, mais sous les yeux d'un père, et la folle action d'écrire à un inconnu?..

— Un inconnu?... dites, papa, l'un de nos plus grands poëtes, dont le caractère et la vie sont exposés au grand jour, à la médisance, à la calomnie, un homme vêtu de gloire, et pour qui, mon cher père, je suis restée à l'état de personnage dramatique et littéraire, une fille de Shakspeare, jusqu'au moment où j'ai voulu savoir si l'homme est aussi bien que son âme est belle...

— Mon Dieu ! ma pauvre enfant, tu fais de la poésie à propos de mariage ; mais, si de tout temps on a cloîtré les filles dans l'intérieur de la famille ; si Dieu, si la loi sociale les mettent sous le joug sévère du consentement paternel, c'est précisément pour leur épargner tous les malheurs de ces poésies qui vous charment, qui vous éblouissent, et qu'alors vous ne pouvez apprécier à leur juste valeur. La poésie est un des agréments de la vie, elle n'est pas toute la vie.

— Papa, c'est un procès encore pendant devant le tribunal des faits, car il y a lutte constante entre nos cœurs et la famille.

— Malheur à l'enfant qui serait heureuse par cette résistance !... dit gravement le colonel. En 1813, j'ai vu l'un de mes camarades, le marquis d'Aiglemont, épousant sa cousine contre l'avis du père, et ce ménage a payé cher l'entêtement qu'une jeune fille prenait pour de l'amour... La famille est en ceci souveraine...

— Mon fiancé m'a dit tout cela, répondit-elle. Il s'est fait Orgon pendant quelque temps, et il a eu le courage de me dénigrer le personnel des poëtes.

— J'ai lu vos lettres, dit Charles Mignon en laissant échapper un malicieux sourire qui rendit Modeste inquiète ; mais à ce propos, je dois te faire observer que ta dernière serait à peine permise à une fille séduite, à une Julie d'Etanges ! Mon Dieu, quel mal nous font les romans !...

— On ne les écrirait pas, mon cher père, nous les ferions ; il vaut mieux les lire... Il y a moins d'aventures dans ce temps-ci que sous Louis XIV et Louis XV, où l'on publiait moins de romans... D'ailleurs, si vous avez lu les lettres, vous avez dû voir que je vous ai trouvé pour gendre le fils le plus respectueux, l'âme la plus angélique, la probité la plus sévère, et que nous

ns au moins autant que vous et ma mère vous
ez... Eh bien ! je vous accorde que tout ne
xactement passé selon l'étiquette ; j'ai fait, si
ez, une faute...

lu vos lettres, répéta le père en interrompant
nsi je sais comment il t'a justifiée à tes pro-
d'une démarche que pourrait se permettre une
ui la vie est connue et qu'une passion entraî-
is qui chez une jeune fille de vingt ans est
monstrueuse...

faute pour des bourgeois, pour des Gobenheim
, qui mesurent la vie à l'équerre... Ne sortons
nde artiste et poétique, papa... Nous sommes,
es jeunes filles, entre deux systèmes : laisser
es minauderies à un homme que nous l'ai-
aller franchement à lui... Ce dernier parti
s bien grand, bien noble ? Nous autres jeunes
çaises, nous sommes livrées par nos familles
s marchandises, à trois mois, quelquefois *fin*
omme mademoiselle Vilquin ; mais en Angle-
Suisse, en Allemagne, on se marie à peu près
système que j'ai suivi... Qu'avez-vous à répon-
uis-je pas un peu Allemande ?

nt ! s'écria le colonel en regardant sa fille, la
de la France vient de son bon sens, de la lo-
quelle sa belle langue y condamne l'esprit ;
raison du monde ! L'Angleterre et l'Allemagne
nesque en ce point de leurs mœurs ; et en-
grandes familles y suivent-elles nos lois. Vous
z donc jamais penser que vos parents, à qui
bien connue, ont la charge de vos âmes et de
heur, qu'ils doivent vous faire éviter les écueils
!... Mon Dieu ! dit-il, est-ce leur faute, est-ce
Doit-on tenir ses enfants sous un joug de fer ?

Devons-nous être punis de cette tendresse qui n
fait rendre heureux, qui les met malheureus
même notre cœur !

Modeste observa son père du coin de l'œil, e
dant cette espèce d'invocation dite avec des lar
la voix.

— Est-ce une faute, à une fille libre de son c
se choisir pour mari non-seulement un charman
mais encore un homme de génie, noble, et d
belle position... un gentilhomme doux comme n
elle.

— Tu l'aimes ?... demanda le père.

— Tenez, mon père, dit-elle en posant sa l
le sein du colonel, si vous ne voulez pas me vo
rir...

— Assez, dit le vieux soldat, ta passion est, j
inébranlable !

— Inébranlable.

— Rien ne peut te faire changer ?...

— Rien au monde !

— Tu ne supposes aucun événement, aucu
son, reprit le vieux soldat, tu l'aimes *quand*
cause de son charme personnel, et ce serait
tourny, tu l'aimerais encore !...

— Oh ! mon père... vous ne connaissez p
fille. Pourrais-je aimer un lâche, un homme
sans honneur, un gibier de potence ?...

— Et si tu avais été trompée ?

— Par ce charmant et candide garçon, pres
lancolique ?... Vous riez, ou vous ne l'avez pas

— Enfin, fort heureusement ton amour n'
absolu, comme tu le disais. Je te fais aperce
circonstances qui modifieraient ton poëme... E

comprends-tu que les pères soient bons à quelque chose ?

— Vous voulez donner une leçon à votre enfant, papa. Ceci tourne positivement au Berquin...

— Pauvre égarée ! reprit sévèrement le père, la leçon ne vient pas de moi, je n'y suis pour rien, si ce n'est pour t'adoucir le coup...

— Assez, mon père, ne jouez pas avec ma vie... dit Modeste en pâlissant.

— Allons, ma fille, rassemble ton courage. C'est toi qui as joué avec la vie, et la vie se joue de toi.

Modeste regarda son père d'un air hébété.

— Voyons, si le jeune homme que tu aimes, que tu a vu dans l'église du Havre il y a quatre jours, était un misérable...

— Cela n'est pas ! dit-elle, cette tête brune et pâle, cette noble figure pleine de poésie...

— Est un mensonge, dit le colonel en interrompant sa fille. Ce n'est pas plus monsieur de Canalis que je ne suis ce pêcheur qui lève sa voile pour partir...

— Savez-vous ce que vous tuez en moi ?... dit-elle.

— Rassure-toi, mon enfant, si le hasard a mis ta punition dans ta faute même, le mal n'est pas irréparable. Le garçon que tu as vu, avec qui tu as échangé ton cœur par correspondance, est un loyal garçon, il est venu me confier son embarras ; il t'aime et je ne le désavouerais pas pour gendre.

— Si ce n'est pas Canalis, qui est-ce donc ? dit Modeste d'une voix profondément altérée.

— Le secrétaire !... Il se nomme Ernest de La Brière. Il n'est pas gentilhomme ; mais c'est un de ces hommes ordinaires, à vertus positives, d'une moralité sûre, qui plaisent aux parents. Qu'est-ce que cela nous fait, d'ailleurs ? tu l'as vu, rien ne peut changer ton cœur ; tu

l'as choisi, tu connais son âme, elle est aussi belle qu'il est joli garçon ?...

Le comte de La Bastie eut la parole coupée par un soupir de Modeste. La pauvre fille, pâle, les yeux attachés sur la mer, roide comme une morte, fut atteinte comme d'un coup de pistolet par ces mots : *c'est un de ces hommes ordinaires, à vertus positives, d'une moralité sûre, qui plaisent aux parents.*

— Trompée !... dit-elle enfin.

— Comme ta pauvre sœur, mais moins gravement.

— Retournons, mon père, dit-elle en se levant du tertre où tous deux ils s'étaient assis. Tiens, papa, je te jure, devant Dieu, de suivre ta volonté, quelle qu'elle soit, dans l'*affaire* de mon mariage.

— Tu n'aimes donc déjà plus ?... demanda railleusement le père.

— J'aimais un homme vrai, sans mensonge au front, probe comme vous l'êtes, incapable de se déguiser comme un acteur, de se mettre à la joue le fard de la gloire d'un autre...

— Tu disais que rien ne pouvait te faire changer ! dit ironiquement le colonel.

— Oh ! ne vous jouez pas de moi !... dit-elle en joignant les mains et regardant son père dans une anxiété cruelle, vous ne savez pas que vous maniez mon cœur et mes plus chers croyances avec vos plaisanteries...

— Dieu m'en garde ! je t'ai dit l'exacte vérité.

— Vous êtes bien bon, mon père ! répondit-elle après une pause et avec une sorte de solennité.

— Et il a tes lettres ! reprit Charles Mignon. Hein ?... Si ces folles caresses de ton âme étaient tombées entre les mains de ces poëtes qui, selon Dumay, en font des allumettes à cigare !

- Oh !... vous allez trop loin...
- Canalis le lui a dit...
- Il a vu Canalis ?...
- Oui, répondit le colonel.

ls marchèrent tous les deux en silence.

- Voilà donc pourquoi, reprit Modeste après quel- s pas, *ce monsieur* me disait tant de mal de la poésie les poëtes ? pourquoi ce petit secrétaire parlait de... s, dit-elle en s'interrompant, ses vertus, ses quali- , ses beaux sentiments ne sont ils pas un costume stolaire ?... Celui qui vole une gloire et un nom peut ı...

- Crocheter des serrures, voler le trésor, assassiner le grand chemin !... s'écria Charles Mignon en sou- ıt. Vous voilà bien, vous autres jeunes filles, avec sentiments absolus et votre ignorance de la vie ! un ıme capable de tromper une femme descend néces- ement de l'échafaud ou doit y monter.

ette raillerie arrêta l'effervescence de Modeste, et nouveau le silence régna.

- Mon enfant, reprit le colonel, les hommes dans la été, comme dans la nature d'ailleurs, doivent cher- r à s'emparer de vos cœurs, et vous devez vous dé- lre. Tu as interverti les rôles. Est-ce bien ? Tout est t dans une fausse position. A toi donc le premier . Non, un homme n'est pas un monstre quand il ıye de plaire à une femme, et notre droit, à nous, s permet l'agression dans toutes ses conséquences, s le crime et la lâcheté. Un homme peut avoir en- e des vertus après avoir trompé une femme, ce qui ıt tout bonnement dire qu'il ne reconnaît pas en elle trésors qu'il y cherchait ; tandis qu'il n'y a qu'une ıe, une actrice, ou une femme placée tellement au- sus d'un homme qu'elle soit pour lui comme une

reine, qui puissent aller au-devant de lui sans trop de blâme. Mais une jeune fille !... elle ment alors à tout ce que Dieu a fait fleurir de saint, de beau, de grand en elle, quelque grâce, quelque poésie, quelques précautions qu'elle mette à cette faute.

— Rechercher le maître et trouver le domestique?... Avoir rejoué *les Jeux de l'amour et du hasard* de mon côté seulement! dit-elle avec amertume : oh ! je ne m'en relèverai jamais...

— Folle !... Monsieur Ernest de La Brière est, à mes yeux, un personnage au moins égal à monsieur le baron de Canalis : il a été le secrétaire particulier d'un premier ministre, il est conseiller référendaire à la cour des comptes, il a du cœur, il t'adore ; mais il *ne compose pas de vers*... Non, j'en conviens, il n'est pas poëte; mais il peut avoir le cœur plein de poésie. Enfin, ma pauvre enfant, dit-il à un geste de dégoût que fit Modeste, tu les verras l'un et l'autre, le faux et le vrai Canalis...

— Oh ! papa!

— Ne m'as-tu pas juré de m'obéir en tout, dans l'*affaire* de ton mariage? Eh bien ! tu pourras choisir entre eux celui qui te plaira pour mari. Tu as commencé par un poëme, tu finiras par une bucolique en essayant de surprendre le vrai caractère de ces messieurs dans quelques aventures champêtres, la chasse ou la pêche!

Modeste baissa la tête, elle revint au Chalet avec son père en l'écoutant, en répondant par des monosyllabes Elle était tombée au fond de la boue, et humiliée, de cette alpe où elle avait cru voler jusqu'au nid d'un aigle, pour employer les poétiques expressions d'un auteur de ce temps : « après s'être senti la plante des » pieds trop tendre pour cheminer sur les tessons de

erre de la réalité, la fantaisie, qui, dans cette frêle oitrine réunissait tout de la femme, depuis les rêves ies semées de violettes de la jeune fille pudique jusqu'aux désirs insensés de la courtisane, l'avait amoée au milieu de ses jardins enchantés, où, surprise amère !, elle voyait, au lieu de sa fleur sublime, sortir de terre les jambes velues et entortillées de la noire mandragore. » Des hauteurs mystiques de son nour, Modeste se trouvait dans le chemin uni, plat, ordé de fossés et de labours, enfin sur la route pavée la vulgarité ! Quelle fille à l'âme ardente ne se serait isée dans une chute pareille ? Aux pieds de qui donc ait-elle semé ses paroles ? La Modeste qui revint au alet ne ressemblait pas plus à celle qui sortit deux ures auparavant que l'actrice dans la rue ne ressemble à l'héroïne en scène. Elle tomba dans un engourssement pénible à voir. Le soleil était obscur, la nare se voilait, les fleurs ne lui disaient plus rien. mme toutes les filles à caractère extrême, elle but elques gorgées de trop à la coupe du désenchantement. Elle se débattit avec la réalité sans vouloir tendre core le cou au joug de la famille et de la société, elle trouvait lourd, dur, pesant ! Elle n'écouta même pas consolations de son père et de sa mère, elle goûta ne sais quelle sauvage volupté à se laisser aller à ses uffrances d'âme.

— Le pauvre Butscha, dit-elle un soir, a donc raison !

Ce mot indique le chemin qu'elle fit en peu de temps ns les plaines arides du réel, conduite par une morne stesse. La tristesse, engendrée par le renversement toutes nos espérances, est une maladie ; elle donne uvent la mort. Ce ne sera pas une des moindres occupations de la physiologie actuelle que de rechercher r quelles voies, par quels moyens *une pensée* arrive

à produire la même désorganisation qu'un p
comment le désespoir ôte l'appétit, détruit le
et change toutes les conditions de la plus for
Telle fut Modeste. En trois jours, elle offrit le sp
d'une mélancolie morbide, elle ne chantait plus,
pouvait pas la faire sourire; elle effraya ses par
ses amis. Charles Mignon, inquiet de ne pas voir
les deux amis, pensait à les aller chercher; n
quatrième jour, monsieur Latournelle en eut de
velles. Voici comment.

Canalis, excessivement alléché par un si rich
riage, ne voulut rien négliger pour l'emporter
Brière, sans que La Brière pût lui reprocher
violé les lois de l'amitié. Le poëte pensa que
déconsidérait plus un amant aux yeux d'une jeu
que de le lui montrer dans une situation subalte
il proposa, de la manière la plus simple, à La
de faire ménage ensemble et de prendre pour u
à Ingouville, une petite maison de campagne o
logeraient tous les deux sous prétexte de sant
brée. Une fois que La Brière, qui dans le premi
ment n'aperçut rien que de naturel dans cette p
tion, y eut consenti, Canalis se chargea de men
ami gratuitement et fit à lui seul les prépara
voyage; il envoya son valet de chambre au Ha
lui recommanda de s'adresser à monsieur Lato
pour la location d'une maison de campagne à
ville, en pensant que le notaire serait bavard
famille Mignon. Ernest et Canalis avaient, cha
présume, causé de toutes les circonstances d
aventure, et le prolixe La Brière avait donné mil
seignements à son rival. Le valet de chambre,
des intentions de son maître, les remplit à me
il trompetta l'arrivée au Havre du grand poëte à

médecins ordonnaient quelques bains de mer pour réparer ses forces épuisées dans les doubles travaux de la politique et de la littérature. Ce grand personnage voulait une maison composée d'au moins tant de pièces, car il amenait son secrétaire, un cuisinier, deux domestiques et un cocher, sans compter monsieur Germain Bonnet, son valet de chambre. La calèche choisie par le poëte et louée pour un mois, était assez jolie, elle pouvait servir à quelques promenades : aussi Germain chercha-t-il à louer dans les environs du Havre deux chevaux à deux fins, monsieur le baron et son secrétaire aimant l'exercice du cheval. Devant le petit Latournelle, Germain, en visitant les maisons de campagne, appuyait beaucoup sur le secrétaire, et il en refusa deux en objectant que monsieur La Brière n'y serait pas convenablement logé. — Monsieur le baron, disait-il, a fait de son secrétaire son meilleur ami. Ah! je serais joliment grondé si monsieur de La Brière n'était pas traité comme monsieur le baron lui-même! Et après tout, monsieur de La Brière est référendaire à la cour des comptes. — Germain ne se montra jamais que vêtu tout de drap noir, des gants propres aux mains, des bottes, et costumé comme un maître. Jugez quel effet il produisit, et quelle idée on prit du grand poëte sur cet échantillon? Le valet d'un homme d'esprit finit par avoir de l'esprit, car l'esprit de son maître finit par déteindre sur lui. Germain ne *chargea* pas son rôle, il fut simple, il fut bonhomme, selon la recommandation de Canalis. Le pauvre La Brière ne se doutait pas du tort que lui faisait Germain, et de la dépréciation à laquelle il avait consenti; car, des sphères inférieures, il remonta vers Modeste quelques éclats de la rumeur publique. Ainsi, Canalis allait mener son ami à sa suite, dans sa voiture, et le caractère d'Ernest ne lui permet-

tait pas de reconnaître la fausseté de sa position assez à temps pour y remédier. Le retard contre lequel pestait Charles Mignon provenait de la peinture des armes de Canalis sur les panneaux de la calèche et des commandes au tailleur, car le poëte embrassa le monde immense de ces détails dont le moindre influence une jeune fille.

— Soyez tranquille, dit Latournelle à Charles Mignon le cinquième jour, le valet de chambre de monsieur Canalis a terminé ce matin ; il a loué le pavillon de madame Amaury à Sanvic, tout meublé, pour sept cents francs, et il a écrit à son maître qu'il pouvait partir, il trouverait tout prêt à son arrivée. Ainsi, ces messieurs seront ici dimanche. J'ai même reçu le lettre que voici de Butscha... Tenez, elle n'est pas longue : « Mon cher » patron, je ne puis être de retour avant dimanche. J'ai, » d'ici là, quelques renseignements extrêmement im- » portants à prendre, et qui concernent le bonheur d'une » personne à qui vous vous intéressez. »

L'annonce de l'arrivée de ces deux personnages ne rendit pas Modeste moins triste, le sentiment de sa chute, sa confusion, la dominaient encore, et elle n'était pas si coquette que son père le croyait. Il est une charmante coquetterie permise, celle de l'âme, et qui peut s'appeler la politesse de l'amour ; or Charles Mignon, en grondant sa fille, n'avait pas distingué entre le désir de plaire et l'amour de tête, entre la soif d'aimer et le calcul. En vrai colonel de l'Empire, il avait vu dans cette correspondance, rapidement lue, une fille qui se jetait à la tête d'un poëte ; mais, dans les lettres supprimées pour éviter les longueurs, un connaisseur eût admiré la réserve pudique et gracieuse que Modeste avait promptement substituée au ton agressif et léger de ses premières lettres, par une transition assez naturelle à

femme. Le père avait eu cruellement raison sur un point. La dernière lettre où Modeste, saisie par un triple amour, avait parlé comme si déjà le mariage était conclu, cette lettre causait sa honte : aussi trouvait-elle son père bien dur, bien cruel de la forcer à recevoir un homme indigne d'elle, vers qui son âme avait volé presque à nu. Elle avait questionné Dumay sur son entrevue avec le poëte; elle lui en avait finement fait raconter les moindres détails, et elle ne trouvait pas Canalis si barbare que le disait le lieutenant. Elle souriait à cette belle cassette papale qui contenait les lettres des *mille et trois* femmes de ce don Juan littéraire. Elle fut plusieurs fois tentée de dire à son père : — Je ne suis pas la seule à lui écrire, et l'élite des femmes envoie des feuilles à la courronne de laurier du poëte!

Le caractère de Modeste subit pendant cette semaine une transformation. Cette catastrophe, et c'en fut une grande chez une nature si poétique, éveilla la perspicacité, la malice, latentes chez cette jeune fille en qui ses prétendus allaient rencontrer un terrible adversaire. En effet, quand, chez une jeune personne, le cœur se refroidit, la tête devient saine; elle observe alors tout avec une certaine rapidité de jugement, avec un ton de plaisanterie que Shakspeare a très-admirablement peint dans son personnage de Béatrix de *Beaucoup de bruit pour rien*. Modeste fut saisie d'un profond dégoût pour les hommes dont les plus distingués trompaient ses espérances. En amour ce que la femme prend pour le dégoût, c'est tout simplement voir juste; mais, en fait de sentiment, elle n'est jamais, surtout la jeune fille, dans le vrai. Si elle n'admire pas, elle méprise. Or, après avoir subi des douleurs d'âme inouïes, Modeste arriva nécessairement à revêtir cette armure sur laquelle elle avait dit avoir gravé le mot *mépris;* elle pouvait dès lors as-

sister, en personne désintéressée, à ce qu'elle nommait le vaudeville des prétendus, quoiqu'elle y jouât le rôle de la jeune première. Elle se proposait surtout d'humilier constamment monsieur de La Brière.

— Modeste est sauvée, dit en souriant madame Mignon à son mari. Elle veut se venger du faux Canalis en essayant d'aimer le vrai.

Tel fut en effet le plan de Modeste. C'était si vulgaire, que sa mère à qui elle confia ses chagrins, lui conseilla de ne marquer à monsieur de La Brière que la plus accablante bonté.

— Voilà deux garçons, dit madame Latournelle le samedi soir, qui ne se doutent pas du nombre d'espions qu'ils auront à leurs trousses, car nous serons huit à les dévisager.

— Que dis-tu, deux, bonne amie ! s'écria le petit Latournelle, ils seront trois. Gobenheim n'est pas encore venu, je puis parler.

Modeste avait levé la tête et tout le monde, imitant Modeste, regardait le petit notaire.

— Un troisième amoureux, et il l'est, se met sur les rangs...

— Ah bah !... dit Charles Mignon.

— Mais il ne s'agit de rien moins, reprit fastueusement le notaire, que de Sa Seigneurie monsieur le duc d'Hérouville, marquis de Saint-Sever, duc de Nivron, comte de Bayeux, vicomte d'Essigny, grand écuyer de France et pair, chevalier de l'ordre de l'Éperon et de la Toison d'or, grand d'Espagne, fils du dernier gouverneur de Normandie. Il a vu mademoiselle Modeste pendant son séjour chez les Vilquin, et il regrettait alors, dit son notaire arrivé de Bayeux hier, qu'elle ne fût pas assez riche pour lui, dont le père n'a retrouvé que son château d'Hérouville, orné d'une sœur, à son retour en

France. Le jeune duc a trente-trois ans. Je suis chargé positivement de vous faire des ouvertures, monsieur le comte, dit le notaire en se tournant respectueusement vers le colonel.

— Demandez à Modeste, répondit le père, si elle veut avoir un oiseau de plus dans sa volière; car, en ce qui me concerne, je consens à ce que *monsieur* le grand écuyer lui rende des soins...

Malgré le soin que Charle Mignon mettait à ne voir personne, à rester au Chalet, à ne jamais sortir sans Modeste, Gobenheim, qu'il eût été difficile de ne plus recevoir au Chalet, avait parlé de la fortune de Dumay, car Dumay, ce second père de Modeste, avait dit à Gobenheim, en le quittant : — Je serai l'intendant de mon colonel, et toute ma fortune, hormis ce qu'en gardera ma femme, sera pour les enfants de ma petite Modeste... — Chacun au Havre, avait donc répété cette question si simple que déjà Latournelle s'était faite : — Ne faut-il pas que monsieur Charles Mignon ait une fortune colossale pour que la part de Dumay soit de six cents mille francs, et pour que Dumay se fasse son intendant? — Monsieur Mignon est arrivé sur un vaisseau à lui, chargé d'indigo, disait-on à la Bourse. Ce chargement vaut déjà plus sans compter le navire, que ce qu'il se donne de fortune. — Le colonel ne voulut pas renvoyer ses domestiques, choisis avec tant de soins pendant ses voyages, et il fut obligé de louer pour six mois une maison au bas d'Ingouville, car il avait un valet de chambre, un cuisinier et un cocher, nègres tous deux, une mulâtresse et deux mulâtres sur la fidélité desquels il pouvait compter. Le cocher cherchait des chevaux de selle pour mademoiselle, pour son maître, et des chevaux pour la calèche dans laquelle le colonel et le lieutenan. étaient revenus. Cette voiture, achetée à Paris, était a

la dernière mode, et portait les armes de La Bastie, surmontées d'une couronne comtale. Ces choses, minimes aux yeux d'un homme qui, depuis quatre ans, vivait au milieu du luxe effréné des Indes, des marchands hongs et des Anglais de Canton, furent commentées par les négociants du Havre, par les gens de Graville et d'Ingouville. En cinq jours, ce fut une rumeur éclatante qui fit en Normandie l'effet d'une traînée de poudre quand elle prend feu. — Monsieur Mignon est revenu de la Chine avec des millions, disait-on à Rouen, et il paraît qu'il est devenu comte en voyage! — Mais il était comte de La Bastie avant la Révolution, répondait un interlocuteur. — Ainsi, on appelle monsieur le comte un libéral qui s'est nommé pendant vingt-cinq ans Charles Mignon! où allons-nous! — Modeste passa donc, malgré le silence de ses parents et de ses amis, pour être la plus riche héritière de la Normandie, et tous les yeux aperçurent alors ses mérites. La tante et la sœur de monsieur le duc d'Hérouville confirmèrent en plein salon, à Bayeux, le droit de monsieur Charles Mignon au titre et aux armes de comtes dus au cardinal Mignon dont, par reconnaissance, le glands et le chapeau furent pris pour sommier et pour supports. Elles avaient entrevu de chez les Vilquin mademoiselle de La Bastie, et leur sollicitude pour le chef de leur maison appauvrie fut aussitôt réveillée. - Si mademoiselle de La Bastie est aussi riche qu'elle e belle, dit la tante du jeune duc, ce serait le plus bea parti de la province. Et elle est noble, au moins, celle là. — Ce dernier mot fut dit contre les Vilquin avec lesquels on n'avait pas pu s'entendre, après avoir eu l'humiliation d'aller chez eux.

Tels sont les petits événements qui devaient introduire un personnage de plus dans cette scène domestique

contrairement aux lois d'Aristote et d'Horace; mais le portrait et la biographie de ce personnage, si tardivement venu, n'y causeront pas de longueur, vu son exiguïté. Monsieur le duc ne tiendra pas plus de place ici qu'il n'en tiendra dans l'histoire. Sa Seigneurie monsieur le duc d'Hérouville, un fruit de l'automne matrimonial du dernier gouverneur de Normandie, naquit pendant l'émigration, en 1796, à Vienne. Revenu avec le roi en 1814, le vieux maréchal, père du duc actuel, mourut en 1819 sans voir pu marier son fils, quoiqu'il fût duc de Nivron; il ne lui laissa que l'immense château d'Hérouville, le parc, quelques dépendances et une ferme assez péniblement rachetée, en tout quinze mille francs de rente. Louis XVIII donna la charge de grand écuyer au fils, qui, sous Charles X, eut les douze mille francs de pension accordés aux pairs de France pauvres. Qu'étaient les appointements de grand écuyer et vingt-sept mille francs de rente pour cette famille? A Paris, le jeune duc avait, il est vrai, les voitures du roi, son hôtel rue Saint-Thomas-du-Louvre, à la grande écurie; mais ses appointements défrayaient son hiver et les vingt-sept mille francs défrayaient l'été dans la Normandie. Si ce grand seigneur restait encore garçon, il y avait moins de sa faute que de celle de sa tante, qui ne connaissait pas les fables de La Fontaine. Mademoiselle d'Hérouville eut des prétentions énormes, en désaccord avec l'esprit du siècle, car les grands noms sans argent ne pouvaient guère trouver de riches héritières dans la haute noblesse française, déjà bien embarrassée d'enrichir ses fils ruinés par le partage égal des biens. Pour marier avantageusement le jeune duc d'Hérouville, il aurait fallu caresser les grandes maisons de banque, et la hautaine fille des d'Hérouville les froissa toutes par des mots sanglants. Pendant les premières années de la

Restauration, de 1817 à 1825, tout en cherchant des millions, mademoiselle d'Hérouville refusa mademoiselle Mongenod, fille du banquier, de qui se contenta monsieur de Fontaine. Enfin, après de belles occasions manquées par sa faute, elle trouvait en ce moment la fortune des Nuncingen trop turpidement ramassée pour se prêter à l'ambition de madame de Nucingen, qui voulait faire de sa fille une duchesse. Le roi, dans le désir de rendre aux d'Hérouville leur splendeur, avait presque ménagé ce mariage, et il taxa publiquement mademoiselle d'Hérouville de folie. La tante rendit ainsi son neveu ridicule, et le duc prêtait au ridicule. En effet, quand les grandes choses humaines s'en vont, elles laissent des miettes, des *frusteaux*, dirait Rabelais, et la noblesse française nous montre en ce siècle beaucoup trop de restes. Certes, dans cette longue histoire des mœurs, ni le clergé ni la noblesse n'ont à se plaindre. Ces deux grandes et magnifiques nécessités sociales y sont bien représentées ; mais ne serait-ce pas renoncer au beau titre d'historien que de n'être pas impartial, que de ne pas montrer ici la dégénérescence de la race, comme vous trouverez ailleurs la figure de l'émigré dans le comte de Mortsauf (voyez *le Lys dans la vallée*), et toutes les noblesses de la noblesse dans le marquis d'Espard (voyez *l'Interdiction*). Comment la race des forts et des vaillants, comment la maison de ces fiers d'Hérouville, qui donnèrent le fameux maréchal à la royauté, des cardinaux à l'Église, des capitaines aux Valois, des preux à Louis XIV, aboutissait-elle à un être frêle, et plus petit que Rutscha ? C'est une question qu'on peut se faire dans plus d'un salon de Paris, en entendant annoncer plus d'un grand nom de France et voyant entrer un homme petit, fluet, mince, qui semble n'avoir que le souffle, ou de hâtifs vieillards, ou quelque création bi-

arre chez qui l'observateur recherche à grand'peine un rait où l'imagination puisse retrouver les signes d'une nciennegrandeur. Les dissipations du règne de Louis XV, es orgies de ce temps égoïste et funeste, ont produit la génération étiolée chez laquelle les manières seules survivent aux grandes qualités évanouies. Les formes, voilà le seul héritage que conservent les nobles. Aussi, à part quelques exceptions, peut-on expliquer l'abandon dans lequel Louis XVI a péri par le pauvre reliquat du règne de madame de Pompadour. Blond, pâle et mince, le grand écuyer, jeune homme aux yeux bleus, ne manquait pas d'une certaine dignité dans la pensée; mais sa petite taille et les fautes de sa tante qui l'avaient conduit à courtiser vainement les Vilquin, lui donnaient une excessive timidité. Déjà la famille d'Hérouville avait failli périr par le fait d'un avorton (voyez *l'Enfant maudit*, ÉTUDES PHILOSOPHIQUES). Le grand maréchal, car on appelait ainsi dans la famille celui que Louis XIII avait fait duc, s'était marié à quatre-vingt-deux ans, et naturellement la famille avait continué. Néanmoins le jeune duc aimait les femmes; mais il les mettait trop haut, il les respectait trop, il les adorait, et il n'était à son aise qu'avec celles qu'on ne respecte pas. Ce caractère l'avait conduit à mener une vie en partie double. Il prenait sa revanche avec les femmes faciles des adorations auxquelles il se livrait dans les salons, ou, si vous voulez, dans les boudoirs du faubourg Saint-Germain. Ces mœurs et sa petite taille, sa figure souffrante, ses yeux bleus tournés à l'extase, avaient ajouté, très-injustement d'ailleurs, au ridicule versé sur sa personne, car il était plein de délicatesse et d'esprit; mais son esprit sans pétillement ne se manifestait que quand il se sentait à l'aise. Aussi Fanny-Beaupré, l'actrice qui passait pour être à prix d'or sa meilleure amie, disait-elle de lui :

Restauration, de 1817 à 1825, tout en cherchant des millions, mademoiselle d'Hérouville refusa mademoiselle Mongenod, fille du banquier, de qui se contenta monsieur de Fontaine. Enfin, après de belles occasions manquées par sa faute, elle trouvait en ce moment la fortune des Nuncingen trop turpidement ramassée pour se prêter à l'ambition de madame de Nucingen, qui voulait faire de sa fille une duchesse. Le roi, dans le désir de rendre aux d'Hérouville leur splendeur, avait presque ménagé ce mariage, et il taxa publiquement mademoiselle d'Hérouville de folie. La tante rendit ainsi son neveu ridicule, et le duc prêtait au ridicule. En effet, quand les grandes choses humaines s'en vont, elles laissent des miettes, des *frusteaux*, dirait Rabelais, et la noblesse française nous montre en ce siècle beaucoup trop de restes. Certes, dans cette longue histoire des mœurs, ni le clergé ni la noblesse n'ont à se plaindre. Ces deux grandes et magnifiques nécessités sociales y sont bien représentées ; mais ne serait-ce pas renoncer au beau titre d'historien que de n'être pas impartial, que de ne pas montrer ici la dégénérescence de la race, comme vous trouverez ailleurs la figure de l'émigré dans le comte de Mortsauf (voyez *le Lys dans la vallée*), et toutes les noblesses de la noblesse dans le marquis d'Espard (voyez *l'Interdiction*). Comment la race des forts et des vaillants, comment la maison de ces fiers d'Hérouville, qui donnèrent le fameux maréchal à la royauté, des cardinaux à l'Église, des capitaines aux Valois, des preux à Louis XIV, aboutissait-elle à un être frêle, et plus petit que Butscha ? C'est une question qu'on peut se faire dans plus d'un salon de Paris, en entendant annoncer plus d'un grand nom de France et voyant entrer un homme petit, fluet, mince, qui semble n'avoir que le souffle, ou de hâtifs vieillards, ou quelque création bi-

e chez qui l'observateur recherche à grand'peine un t où l'imagination puisse retrouver les signes d'une ienne grandeur. Les dissipations du règne de Louis XV, orgies de ce temps égoïste et funeste, ont produit la ération étiolée chez laquelle les manières seules sur- ent aux grandes qualités évanouies. Les formes, voilà seul héritage que conservent les nobles. Aussi, à part elques exceptions, peut-on expliquer l'abandon dans uel Louis XVI a péri par le pauvre reliquat du règne madame de Pompadour. Blond, pâle et mince, le and écuyer, jeune homme aux yeux bleus, ne man- ait pas d'une certaine dignité dans la pensée; mais sa tite taille et les fautes de sa tante qui l'avaient con- it à courtiser vainement les Vilquin, lui donnaient une cessive timidité. Déjà la famille d'Hérouville avait failli rir par le fait d'un avorton (voyez *l'Enfant maudit*, UDES PHILOSOPHIQUES). Le grand maréchal, car on pelait ainsi dans la famille celui que Louis XIII avait t duc, s'était marié à quatre-vingt-deux ans, et natu- llement la famille avait continué. Néanmoins le jeune ic aimait les femmes; mais il les mettait trop haut, il respectait trop, il les adorait, et il n'était à son aise avec celles qu'on ne respecte pas. Ce caractère l'avait nduit à mener une vie en partie double. Il prenait sa vanche avec les femmes faciles des adorations aux- elles il se livrait dans les salons, ou, si vous voulez, ns les boudoirs du faubourg Saint-Germain. Ces mœurs sa petite taille, sa figure souffrante, ses yeux bleus rnés à l'extase, avaient ajouté, très injustement d'ail- urs, au ridicule versé sur sa personne, car il était ein de délicatesse et d'esprit; mais son esprit sans tillement ne se manifestait que quand il se sentait à ise. Aussi Fanny-Beaupré, l'actrice qui passait pour e à prix d'or sa meilleure amie, disait-elle de lui :

— C'est un bon vin, mais si bien bouché, qu'on y casse ses tire-bouchons ! — La belle duchesse de Mautrigneuse, que le grand écuyer ne pouvait qu'adorer, l'accabla par un mot qui, malheureusement, se répéta comme toutes les jolies médisances : — Il me fait l'effet, dit-elle, d'un bijou finement travaillé qu'on montre beaucoup plus qu'on ne s'en sert, et qui reste dans du coton. — Il n'y eut pas jusqu'au nom de la charge de grand écuyer qui ne fît rire, par le contraste, le bon Charles X, quoique le duc d'Hérouville fût un excellent cavalier. Les hommes sont comme les livres, ils sont quelquefois appréciés trop tard. Modeste avait entrevu le duc d'Hérouville pendant le séjour infructueux qu'il fit chez les Vilquin; et, en le voyant passer, toutes ces réflexions lui vinrent presque involontairement à l'esprit. Mais dans les circonstances où elle se trouvait, elle comprit combien la recherche du duc d'Hérouville était importante pour n'être à la merci d'aucun Canalis.

— Je ne vois pas pourquoi, dit-elle à Latournelle, le duc d'Hérouville ne serait pas admis. Je passe, malgré notre indigence, reprit-elle en regardant son père avec malice, à l'état d'héritière. Aussi finirai-je par publier un programme... N'avez-vous pas vu combien les regards de Gobenheim ont changé depuis une semaine? Il est au désespoir de ne pas pouvoir mettre ses parties de whist sur le compte d'une adoration muette de ma personne.

— Chut! mon cœur, dit madame Latournelle, le voici.

— Le père Althor est au désespoir, dit Gobenheim à monsieur Mignon en entrant.

— Et pourquoi?... demanda le comte de La Bastie.

— Vilquin, dit-on, va manquer, et la Bourse vous croit riche de plusieurs millions.

— On ne sait pas, répliqua Charles Mignon très-sèchement, quels sont mes engagements aux Indes, et je ne me soucie pas de mettre le public dans la confidence de mes affaires. — Dumay, dit-il à l'oreille de son ami, si Vilquin est gêné, nous pourrions rentrer dans ma campagne, en lui rendant le prix qu'il en a donné, comptant.

Telles furent les préparations, dues au hasard, au milieu desquelles le dimanche matin Canalis et La Brière arrivèrent, un courrier en avant, au pavillon de madame Amaury. On apprit que le duc d'Hérouville, sa sœur et sa tante devaient arriver le mardi, sous prétexte de santé, dans une maison louée à Graville. Ce concours fit dire à la Bourse que, grâce à mademoiselle Mignon, les loyers allaient hausser à Ingouville. — Elle en fera, si cela continue, un hôpital, dit mademoiselle Vilquin la cadette, au désespoir de ne pas être duchesse.

L'éternelle comédie de *l'Héritière*, qui devait se jouer au Chalet, pourrait certes, dans des dispositions où se trouvait Modeste, et d'après sa plaisanterie, se nommer *le programme d'une jeune fille*, car elle était bien décidée, après la perte de ses illusions, à ne donner sa main qu'à l'homme dont les qualités la satisferaient pleinement.

Le lendemain de leur arrivée, les deux rivaux, encore amis intimes, se préparèrent à faire leur entrée, le soir, au Chalet. Ils avaient donné tout leur dimanche et le lundi matin à leurs déballages, à la prise de possession du pavillon de madame Amaury et aux arrangements que nécessite un séjour d'un mois. D'ailleurs, autorisé par son état d'apprenti ministre à se permettre bien des roueries, le poëte calculait tout; il voulut donc mettre à profit le tapage probable que devait faire son arrivée

au Havre, et dont quelques échos retentiraient au Chalet. En sa qualité d'homme fatigué, Canalis ne sortit pas. La Brière alla deux fois se promener devant le Chalet, car il aimait avec une sorte de désespoir, il avait une terreur profonde d'avoir déplu, son avenir lui semblait couvert de nuages épais. Les deux amis descendirent pour dîner le lundi, tous deux habillés pour la première visite, la plus importante de toutes. La Brière s'était mis comme il était le fameux dimanche à l'église; mais il se regardait comme le satellite d'un astre, et s'abandonnait aux hasards de sa situation. Canalis, lui, n'avait pas négligé l'habit noir, ni ses ordres, ni cette élégance de salon, perfectionnée dans ses relations avec la duchesse de Chaulieu, sa protectrice, et avec le plus beau monde du faubourg Saint-Germain. Toutes les minuties du dandysme, Canalis les avait observées, tandis que le pauvre La Brière allait se montrer dans le laisser-aller de l'homme sans espérance. En servant ses deux maîtres à table, Germain ne put s'empêcher de sourire de ce contraste. Au second service, il entra d'un air assez diplomatique, ou, pour mieux dire, inquiet.

— Monsieur le baron, dit-il à Canalis et à demi-voix, sait-il que monsieur le grand écuyer arrive à Graville pour se guérir de la même maladie qui tient monsieur de La Brière et monsieur le baron?

— Le petit duc d'Hérouville? s'écria Canalis.

— Oui, monsieur.

— Il viendrait pour mademoiselle de La Bastie? demanda La Brière en rougissant.

— Pour mademoiselle Mignon, répondit Germain.

— Nous sommes joués! s'écria Canalis en regardant La Brière.

— Ah! répliqua vivement Ernest, voilà le premier

nous que tu dis depuis notre départ. Jusqu'à présent tu disais, *je!*

— Tu me connais, répondit Melchior en laissant échapper un éclat de rire. Mais nous ne sommes pas en état de lutter contre une charge de la couronne, contre le titre de duc et pair, ni contre les marais que le conseil d'État vient d'attribuer, sur mon rapport, à la maison d'Hérouville.

— Sa Seigneurie, dit La Brière avec une malice pleine de sérieux, t'offre une fiche de consolation dans la personne de sa sœur.

En ce moment on annonça monsieur le comte de La Bastie; les deux jeunes gens se levèrent en l'entendant, et La Brière alla vivement au-devant de lui pour lui présenter Canalis.

— J'avais à vous rendre la visite que vous m'avez faite à Paris, dit Charles Mignon au jeune référendaire, et je savais en venant ici que j'aurais le double plaisir de voir l'un de nos grands poëtes actuels.

— Grand?... Monsieur, répondit le poëte en souriant, il ne peut y avoir rien de grand dans un siècle à qui le règne de Napoléon sert de préface. Nous sommes d'abord une peuplade de soi-disant grands poëtes!... Puis, les talents secondaires jouent si bien le génie, qu'ils ont rendu toute grand illustration impossible.

— Est-ce cette raison qui vous jette dans la politique? demanda le comte de La Bastie.

— Même chose dans cette sphère, dit le poëte. Il n'y aura plus de grands hommes d'État, il y aura seulement des hommes qui toucheront plus ou moins aux événements. Tenez, monsieur, sous le régime que nous a fait la Charte, qui prend la cote des contributions pour une cotte d'armes, il n'y a de solide que ce que vous êtes allé chercher en Chine, la fortune!

Satisfait de lui-même et content de l'impression qu'il faisait sur le futur beau-père, Melchior se tourna vers Germain :

— Vous servirez le café dans le salon, dit-il en invitant le négociant à quitter la salle à manger.

— Je vous remercie, monsieur le comte, dit alors La Brière, de me sauver ainsi l'embarras où j'étais pour introduire chez vous mon ami. Avec beaucoup d'âme, vous avez encore de l'esprit...

— Bah! l'esprit qu'ont tous les Provençaux, dit Charles Mignon.

— Ah! vous êtes de la Provence?... s'écria Canalis.

— Excusez mon ami, dit La Brière, il n'a pas, comme moi, étudié l'histoire des La Bastie.

A cette observation d'*ami*, Canalis jeta sur Ernest un regard profond.

— Si votre santé vous le permet, dit le Provençal au grand poëte, je réclame l'honneur de vous recevoir ce soir sous mon toit, ce sera une journée à marquer, comme dit l'ancien, *albo notaada lapillo*. Quoique nous soyons assez embarrassés de recevoir une si grande gloire dans une si petite maison, vous satisferez l'impatience de ma fille dont l'admiration pour vous va jusqu'à mettre vos vers en musique.

— Vous avez mieux que la gloire, dit Canalis, vous y possédez la beauté, s'il faut en croire Ernest.

— Oh! une bonne fille que vous trouverez bien provinciale, dit Charles.

— Une provinciale recherchée, dit-on, par le duc d'Hérouville, s'écria Canalis d'un ton sec.

— Oh! reprit monsieur Mignon avec la perfide bonhomie du Méridional, je laisse ma fille libre. Les ducs, les princes, les simples particuliers, tout m'est indifférent, même un homme de génie. Je ne veux prendre

aucun engagement, et le garçon que ma Modeste choisira sera mon gendre, ou plutôt mon fils, dit-il en regardant La Brière. Que voulez-vous? madame de La Bastie est Allemande, elle n'admet pas notre étiquette, et moi je me laisse mener par mes deux femmes. J'ai toujours aimé mieux être dans la voiture que sur le siége. Nous pouvons parler de ces choses sérieuses en riant, car nous n'avons pas encore vu le duc d'Hérouville, et je ne crois pas plus aux mariages faits par procuration qu'aux prétendus imposés par les parents.

— C'est une déclaration aussi désespérante qu'encourageante pour deux jeunes gens qui veulent chercher la pierre philosophale du bonheur dans le mariage, dit Canalis.

— Ne croyez-vous pas utile, nécessaire et politique, de stipuler la parfaite liberté des parents, de la fille et des prétendus? demanda Charles Mignon.

Canalis, sur un regard de La Brière, garda le silence, la conversation devint banale; et, après quelques tours de jardin, le père se retira, comptant sur la visite des deux amis.

— C'est notre congé, s'écria Canalis, tu l'as compris comme moi. D'ailleurs, à sa place, moi je ne balancerais pas entre le grand écuyer et nous deux, quelque charmants que nous puissions être.

— Je ne le pense pas, répondit La Brière. Je crois que ce brave soldat est venu pour satisfaire son impatience de te voir, et nous déclarer sa neutralité, tout en nous ouvrant sa maison. Modeste, éprise de ta gloire et trompée par ma personne, se trouve tout simplement entre la poésie et le positif. J'ai le malheur d'être le positif.

— Germain, dit Canalis au valet de chambre qui vint desservir le café, faites atteler. Dans une demi-

heure nous partons, nous nous promènerons avant d'aller au Chalet.

Les deux jeunes gens étaient aussi impatients l'un que l'autre de voir Modeste, mais La Brière redoutait cette entrevue, et Canalis y marchait avec une confiance pleine de fatuité. L'élan d'Ernest vers le père et la flatterie par laquelle il venait de caresser l'orgueil nobiliaire du négociant en faisant apercevoir la maladresse de Canalis, déterminèrent le poëte à prendre un rôle. Melchior résolut, tout en déployant ses séductions, de jouer l'indifférence, de paraître dédaigner Modeste, et de piquer ainsi l'amour-propre de la jeune fille. Élève de la belle duchesse de Chaulieu, il se montrait en ceci digne de sa réputation d'homme connaissant bien les femmes, qu'il ne connaissait pas, comme il arrive à ceux qui sont les heureuses victimes d'une passion exclusive. Pendant que le pauvre Ernest, confiné dans son coin de calèche, abîmé dans les terreurs du véritable amour et pressentant la colère, le mépris, le dédain, toutes les foudres d'une jeune fille blessée et offensée, gardait un morne silence, Canalis se préparait non moins silencieusement comme un acteur prêt à jouer un rôle important dans quelque pièce nouvelle. Certes, ni l'un ni l'autre, ils ne ressemblaient à deux hommes heureux. Il s'agissait d'ailleurs pour Canalis d'intérêts graves. Pour lui, la seule velléité du mariage emportait la rupture de l'amitié sérieuse qui le liait, depuis dix ans bientôt, à la duchesse de Chaulieu. Quoiqu'il eût coloré son voyage par le vulgaire prétexte de ses fatigues auquel les femmes ne croient jamais, même quand il est vrai, sa conscience le tourmentait un peu; mais le mot conscience parut si jésuitique à La Brière, qu'il haussa les épaules quand le poëte lui fit part de ses scrupules

— Ta conscience, mon ami, me semble tout bonnement la crainte de perdre des plaisirs de vanité, des avantages très-réels et une habitude, en perdant l'affection de madame de Chaulieu ; car, si tu réussis auprès de Modeste, tu renonceras sans regret aux fades regains d'une passion très-fauchée depuis huit ans. Dis que tu trembles de déplaire à ta protectrice, si elle apprend le motif de ton séjour ici, je te croirai facilement. Renoncer à la duchesse et ne pas réussir au Chalet, c'est jouer trop gros jeu. Tu prends l'effet de cette alternative pour des remords.

— Tu ne comprends rien aux sentiments, dit Canalis impatienté comme un homme à qui l'on dit la vérité quand il demande un compliment.

— C'est ce qu'un bigame devrait répondre à douze maris, répliqua La Brière en riant.

Cette épigramme fit encore une impression désagréable sur Canalis ; il trouva La Brière trop spirituel et trop libre pour un secrétaire.

L'arrivee d'une calèche splendide, conduite par un cocher à la livrée de Canalis, fit d'autant plus de sensation au Chalet que l'on y attendait les deux prétendants, et que tous les personnages de cette histoire, moins le duc et Butscha, s'y trouvaient.

— Lequel est le poëte? demanda madame Latournelle à Dumay dans l'embrasure de la croisée où elle venait de se poster au bruit de la voiture.

— Celui qui marche en tambour-major, répondit le huissier.

— Ah ! dit la notaresse en examinant Melchior qui se balançait en homme regardé.

Quoique trop sévère, l'appréciation de Dumay, comme simple s'il en fut jamais, a quelque justesse. Par la faute de la grande dame qui le flattait excessive-

ment et le gâtait comme toutes les femmes plus âgées que leurs adorateurs les flatteront et les gâteront toujours, Canalis était alors au moral une espèce de Narcisse. Une femme d'un certain âge, qui veut s'attacher à jamais un homme, commence par en diviniser les défauts afin de rendre impossible toute rivalité ; car une rivale n'est pas de prime abord dans le secret de cette superfine flatterie à laquelle un homme s'habitue assez facilement. Les fats sont le produit de ce travail féminin, quand ils ne sont pas fats de naissance. Canalis, pris jeune par la belle duchesse de Chaulieu, se justifia donc à lui-même ses affectations en se disant qu'elles plaisaient à cette femme dont le goût faisait loi. Quoique ces nuances soient d'une excessive délicatesse, il n'est pas impossible de les indiquer. Ainsi, Melchior possédait un talent de lecture fort admiré que de trop complaisants éloges avaient amené dans une voie d'exagération où ni le poëte ni l'acteur ne s'arrêtent, et qui fit dire de lui (toujours par Demarsay) qu'il ne déclamait pas, mais qu'il bramait ses vers, tant il allongeait les sons en s'écoutant lui-même. En argot de coulisse, Canalis *prenait des temps* un peu *longuets*. Il se permettait des œillades interrogatives à son public, des poses de satisfaction, et ces ressources de jeu appelées par les acteurs *des balançoires*, expression pittoresque comme tout ce que crée le peuple artiste. Canalis eut d'ailleurs des imitateurs et fut chef d'école en ce genre. Cette emphase de mélopée avait légèrement atteint sa conversation, il y portait un ton déclamatoire, ainsi qu'on l'a vu dans son entretien avec Dumay. Une fois l'esprit devenu comme ultra coquet, les manières s'en ressentirent. Aussi Canalis avait-il fini par scander sa démarche, inventer des attitudes, se regarder à la dérobée dans les glaces, et faire concorder ses discours

çon dont il se campait. Il se préoccupait tant de
à produire, que plus d'une fois un railleur, Blon-
vait parié l'interloquer, et avec succès, en diri-
un regard obstiné sur la frisure du poëte, sur ses
ou sur les basques de son habit. Après dix an-
ces grâces, qui commencèrent par avoir pour
port une jeunesse florissante, étaient devenues
nt plus vieillottes que Melchior paraissait usé. La
monde est aussi fatigante pour les hommes que
s femmes, et peut-être les vingt années que la
se avait de plus que Canalis pesaient-elles plus
i que sur elle, car le monde la voyait toujours
sans rides, sans rouge et sans cœur. Hélas! ni
mmes ni les femmes n'ont d'ami pour les avertir
ment où le parfum de leur modestie se rancit, où
sse de leur regard est comme une tradition de
, où l'expression de leur visage se change en
lerie, et où les artifices de leur esprit laissent
voir leurs carcasses roussies. Il n'y a que le génie
he se renouveler comme le serpent; et, en fait
ice comme en tout, il n'y a que le cœur qui ne
se pas. Les gens de cœur sont simples. Or Cana-
is le savez, a le cœur sec. Il abusait de la beauté
regard en lui donnant, hors de propos, la fixité
méditation prête aux yeux. Enfin, pour lui, les
étaient un commerce où il voulait trop gagner.
nière de complimenter, charmante pour les gens
ciels, pouvait aux gens délicats paraître insul-
par sa banalité, par l'aplomd d'une flatterie où l'on
it un parti pris. En effet, Melchior mentait comme
rtisan. Il avait dit sans pudeur au duc de Chau-
ui fit peu d'effet à la tribune quand il fut obligé d'y
r comme ministre des affaires étrangères : — Votre
ence a été sublime! — Combien d'hommes eussent

été, comme Canalis, opérés de leurs affectations par l'insuccès administré par petites doses !... Ces défauts, assez légers dans les salons dorés du faubourg Saint-Germain, où chacun apporte avec exactitude sa quote-part de ridicules, et où cette espèce de jactance, d'apprêt, de tension, si vous voulez, a pour cadre un luxe excessif, des toilettes somptueuses qui peut-être en sont l'excuse, devaient trancher énormément au fond de la province dont les ridicules appartiennent à un genre opposé. Canalis, à la fois tendu et maniéré, ne pouvait d'ailleurs point se métamorphoser, il avait eu le temps de se refroidir dans le moule où l'avait jeté la duchesse; et, de plus, il était très-Parisien, ou, si vous voulez, très-Français. Le Parisien s'étonne que tout ne soit pas partout comme à Paris, et le Français, comme en France. Le bon goût consiste à se conformer aux manières des étrangers sans néanmoins trop perdre de son caractère propre, comme le faisait Alcibiade, ce modèle des *gentlemen*. La véritable grâce est élastique. Elle se prête à toutes les circonstances, elle est en harmonie avec tous les milieux sociaux, elle sait mettre une robe de petite étoffe, remarquable seulement par la façon, pour aller dans la rue, au lieu d'y traîner les plumes et les ramages éclatants que certaines bourgeoises y promènent. Or, Canalis conseillé par une femme qui l'aimait plus pour elle que pour lui-même, voulait faire loi, être par tout ce qu'il était. Il croyait, erreur que partagent quelques-uns des grands hommes de Paris, porter son public particulier avec lui.

Tandis que le poëte accomplissait au salon une entrée étudiée, La Brière s'y glissa comme un chien qui craint de recevoir des coups.

— Eh! voilà mon soldat! dit Canalis en apercevant Dumay, après avoir adressé un compliment à madame

Mignon et salué les femmes. Vos inquiétudes sont calmées, n'est-ce pas ? reprit-il en lui tendant la main avec emphase ; mais à l'aspect de mademoiselle, on les conçoit dans toute leur étendue. Je parlais des créatures terrestres et non des anges.

Chacun, par son attitude, demandait le mot de cette énigme.

— Ah ! je compterai comme un triomphe, reprit le poëte en comprenant que chacun désirait une explication, d'avoir ému l'un de ces hommes de fer que Napoléon avait su trouver pour en faire le pilotis sur lequel il essaya de fonder un empire trop colossal pour être durable. A de telles choses, le temps seul peut servir de ciment ! Mais est-ce bien un triomphe dont je doive m'enorgueillir? Je n'y suis pour rien. Ce fut le triomphe de l'idée sur le fait. Vos batailles, mon cher monsieur Dumay, vos charges héroïques, monsieur le comte, enfin la guerre fut la forme qu'empruntait la pensée de Napoléon. De toutes ces choses, qu'en reste-t-il ? l'herbe qui les couvre n'en sait rien, les moissons n'en diraient pas la place ; et, sans l'historien, sans notre écriture, l'avenir pourrait ignorer ce temps héroïque ! Ainsi vos quinze ans de luttes ne sont plus que des idées, et c'est ce qui sauvera l'Empire, les poëtes en feront un poëme ! Un pays qui sait gagner de telles batailles doit savoir les chanter !

Canalis s'arrêta pour recueillir, par un regard jeté sur les figures, le tribut d'étonnement que lui devaient des provinciaux.

— Vous ne pouvez pas douter, monsieur, du chagrin que j'ai de ne pas vous voir, dit madame Mignon, à la manière dont vous me dédommagez par le plaisir que vous me donnez à vous écouter.

Décidée à trouver Canalis sublime, Modeste, mise

comme elle l'était le jour où cette histoire commença, restait ébahie, et avait lâché sa broderie qui ne tenait plus à ses doigts que par l'aiguillée de coton.

— Modeste, voici monsieur de La Brière. Monsieur Ernest, voici ma fille, dit Charles en trouvant le secrétaire un peu trop humblement placé.

La jeune fille salua froidement Ernest, en lui jetant un regard qui devait prouver à tout le monde qu'elle le voyait pour la première fois.

— Pardon, monsieur, lui dit-elle sans rougir; la vive admiration que je professe pour le plus grand de nos poëtes est, aux yeux de mes amis, une excuse suffisante de n'avoir aperçu que lui.

Cette voix fraîche et accentuée comme celle, si célèbre, de mademoiselle Mars, charma le pauvre référendaire, déjà ébloui de la beauté de Modeste, et il répondit dans sa surprise un mot sublime, s'il eût été vrai:

— Mais c'est mon ami, dit-il.

— Alors, vous m'avez pardonné, répliqua-t-elle.

— C'est plus qu'un ami, s'écria Canalis en prenant Ernest par l'épaule et s'y appuyant comme Alexandre sur Éphestion, nous nous aimons comme deux frères.

Madame Latournelle coupa net la parole au grand poëte, en montrant Ernest au petit notaire, et lui disant ; — Monsieur n'est-il pas l'inconnu que nous avons vu à l'église?

— Et pourquoi pas ? répliqua Charles Mignon en voyant Ernest rougir

Modeste demeura froide, et reprit sa broderie.

— Madame peut avoir raison, je suis venu deux fois au Havre, répondit La Brière qui s'assit à côté de Dumay.

Canalis, émerveillé de la beauté de Modeste, se mé-

t à l'admiration qu'elle exprimait, et se flatta d'avoir
nplétement réussi dans ses effets.
— Je croirais un homme de génie sans cœur, s'il
vait pas auprès de lui quelque amitié dévouée, dit
deste pour relever la conversation interrompue par
maladresse de madame Latournelle.
— Mademoiselle, le dévouement d'Ernest pourrait
faire croire que je vaux quelque chose, dit Canalis,
ce cher Pylade est rempli de talent, il a été la moi-
du plus grand ministre que nous ayons eu depuis la
x. Quoiqu'il occupe une magnifique position, il a
nsenti à être mon précepteur en politique ; il m'ap-
nd les affaires, il me nourrit de son expérience, tan-
qu'il pouvait aspirer à de plus hautes destinées. Oh!
vaut mieux que moi... — A un geste que fit Modeste,
lchior dit avec grâce : — La poésie que j'exprime,
a dans le cœur ; et si je parle ainsi devant lui, c'est
il a la modestie d'une religieuse.
— Assez, assez ! dit La Brière qui ne savait quelle
ntenance tenir ; tu as l'air, mon cher, d'une mère qui
nt marier sa fille.
— Et comment, monsieur, dit Charles Mignon en s'a-
ssant à Canalis, pouvez-vous penser à devenir un
nme politique?
— Pour un poëte, c'est abdiquer, dit Modeste ; la poli-
ne est la ressource des hommes positifs...
— Ah ! mademoiselle, aujourd'hui la tribune est le
s grand théâtre du monde ; elle a remplacé le champ
s de la chevalerie ; elle sera le rendez-vous de toutes
intelligences, comme l'armée était naguère celui de
s les courages.
Canalis enfourcha son cheval de bataille, il parla
ndant dix minutes sur la vie politique : — La poésie
it la préface de l'homme d'État. — Aujourd'hui, l'o-

rateur devenait un généralisateur sublime, le pasteur des idées. — Quand le poëte pouvait indiquer à son pays le chemin de l'avenir, cessait-il donc d'être lui-même? — Il cita Chateaubriand, en prétendant qu'il serait un jour plus considérable par le côté politique que par le côté littéraire. — La tribune française allait être le phare de l'humanité. — Maintenant les luttes orales avaient remplacé celles du champ de bataille. Telle séance de la Chambre valait Austerlitz, et les orateurs s'y montraient à la hauteur des généraux, ils y perdaient autant d'existence, de courage, de force, ils s'y usaient autant que ceux-ci à faire la guerre. — La parole n'était-elle pas une des plus effrayantes prodigalités de fluide vital que l'homme pouvait se permettre? etc., etc.

Cette improvisation composée des lieux communs modernes, mais revêtue d'expressions sonores, de mots nouveaux, et destinée à prouver que le comte de Canalis devait être un jour une des gloires de la tribune, produisit une profonde impression sur le notaire, sur Gobenheim, sur madame Latournelle et sur madame Mignon. Modeste était comme à un spectacle et dans une attitude enthousiaste de l'acteur, absolument comme Ernest devant elle ; car si le référendaire savait toutes ces phrases par cœur, il écoutait par les yeux de la jeune fille en s'en éprenant à devenir fou. Pour cet amoureux vrai, Modeste venait d'éclipser les différentes Modestes qu'il avait créées en lisant ses lettres ou en y répondant.

Cette visite, dont la durée fut déterminée à l'avance par Canalis, qui ne voulait pas laisser à ses admirateurs le temps de se blaser, finit par une invitation à dîner pour le lundi suivant.

— Nous ne serons plus au Chalet, dit le comte de La

Bastie, il redevient l'habitation de Dumay. Je rentre dans mon ancienne maison par un contrat à réméré, de six mois de durée, que j'ai signé tout à l'heure avec monsieur Vilquin, chez mon ami Latournelle...

— Je souhaite, dit Dumay, que Vilquin ne puisse pas vous rendre la somme que vous venez de lui prêter...

— Vous serez là, dit Canalis, dans une demeure en harmonie avec votre fortune...

Avec la fortune qu'on me suppose, répondit vivement Charles Mignon.

— Il serait malheureux, dit Canalis en se retournant vers Modeste et en faisant un salut charmant, que cette madone n'eût pas un cadre digne de ses divines perfections.

Ce fut tout ce que Canalis dit de Modeste, car il avait affecté de ne pas la regarder, et de se comporter en homme à qui toute idée de mariage était interdite.

— Ah ! ma chère madame Mignon, il a bien de l'esprit ! dit la notaresse au moment où les deux Parisiens faisaient crier le sable du jardinet sous leurs pieds

— Est-il riche ? voilà la question, répondit Gobenheim.

Modeste était à la fenêtre, ne perdant pas un seul des mouvements du grand poëte, et n'ayant pas un regard pour Ernest de La Brière. Quand monsieur Mignon rentra, quand Modeste, après avoir reçu le dernier salut des deux amis lorsque la calène tourna, se fut remise à sa place, il y eut une de ces profondes discussions comme en font les gens de la province sur les gens de Paris, à une première entrevue. Gobenheim répéta son mot : — Est-il riche ? au concert d'éloges que firent madame Latournelle, Modeste et sa mère.

— Riche ? répondit Modeste. Et qu'importe ! ne voyez-vous pas que monsieur de Canalis est un de ces hommes destinés à occuqer les plus hautes places dans

l'État; il a plus que de la fortune, il possède les moyens de la fortune.

— Il sera ministre ou ambassadeur, dit monsieur Mignon.

— Les contribuables pourraient tout de même avoir à payer les frais de son enterrement, dit le notaire.

— Eh! pourquoi? dit Charles Mignon.

— Il me paraît homme à manger toutes les fortunes dont les moyens lui sont si libéralement accordés par mademoiselle Modeste.

— Comment Modeste ne serait-elle pas libérale envers un poëte qui la traite de madone? dit en ricanant Dumay, fidèle à la répulsion que Canalis lui avait inspirée.

Gobenheim apprêtait la table de whist avec d'autant plus de persistance que, depuis le retour de monsieur Mignon, Latournelle et Dumay s'étaient laissés aller à jouer dix sous la fiche.

— Eh bien! mon petit ange, dit le père à sa fille dans l'embrasure d'une fenêtre, avoue que papa pense à tout. En huit jours, si tu donnes tes ordres ce soir à ton ancienne couturière de Paris et à tous tes fournisseurs, tu pourras te montrer dans toute la splendeur d'une héritière, de même que j'aurai le temps de nous installer dans notre maison. Tu as un joli poney, songe à te faire faire un costume de cheval, le grand écuyer mérite cette attention...

— D'autant plus que nous avons du monde à promener, dit Modeste sur les joues de qui reparaissaient les couleurs de la santé.

— Le secrétaire, dit madame Mignon, n'a pas dit grand'chose.

— C'est un petit sot, répondit madame Latournelle. Le poëte a eu des attentions pour tout le monde. Il a

su remercier Latournelle de ses soins pour la location de son pavillon en me disant qu'il semblait avoir consulté le goût d'une femme. Et l'autre restait là sombre comme un Espagnol, les yeux fixes, ayant l'air de vouloir avaler Modeste. S'il m'avait regardée, il m'aurait fait peur.

— Il a un joli son de voix, répondit madame Mignon.

— Il sera sans doute venu prendre des renseignements sur la maison Mignon, pour le compte du poëte, dit Modeste en guignant son père, car c'est bien lui que nous avons vu dans l'église.

Madame Dumay, madame et monsieur Latournelle, acceptèrent cette façon d'expliquer le voyage d'Ernest.

— Sais-tu, Ernest, s'écria Canalis à vingt pas du Chalet, que je ne vois pas dans le monde, à Paris, une seule personne à marier comparable à cette adorable fille !

— Eh ! tout est dit, répliqua La Brière avec une amertume concentrée, elle t'aime, ou, si tu le veux, elle t'aimera. Ta gloire a fait la moitié du chemin. Bref, tout est à ta disposition. Tu retourneras là seul. Modeste a pour moi le plus profond mépris, elle a raison, et je ne vois pas pourquoi je me condamnerais au supplice d'aller admirer, désirer, adorer ce que je ne puis jamais posséder.

Après quelques propos de condoléance où perçait la satisfaction d'avoir fait une nouvelle édition de la phrase de César, Canalis laissa voir le désir d'en finir avec la duchesse de Chaulieu. La Brière, ne pouvant supporter cette conversation, allégua la beauté d'une nuit douteuse pour se faire mettre à terre, et courut comme un insensé vers la côte, où il resta jusqu'à dix heures et demie, en proie à une espèce de démence, tantôt mar-

chant à pas précipités et se livrant à des monologues, tantôt restant debout ou s'asseyant, sans s'apercevoir de l'inquiétude qu'il donnait à deux douaniers en observation. Après avoir aimé la spirituelle instruction et la candeur agressive de Modeste, il venait de joindre l'adoration de la beauté, c'est-à-dire l'amour sans raison, l'amour inexplicable, à toutes les raisons qui l'avaient amené, dix jours auparavant, dans l'église du Havre. Il revint au Chalet, où les chiens des Pyrénées aboyèrent tellement après lui qu'il ne put s'adonner au plaisir de contempler les fenêtres de Modeste. En amour, toutes ces choses ne comptent pas plus à l'amant que les travaux couverts par la dernière couche ne comptent au peintre; mais elles sont tout l'amour, comme les peines enfouies sont l'art tout entier; il en sort un grand peintre et un amant véritable que la femme et le public finissent, souvent trop tard, par adorer.

— Eh bien ! s'écria-t-il, je resterai, je souffrirai, je le verrai, je l'aimerai pour moi seul, égoïstement ! Modeste sera mon soleil, ma vie, je respirerai par son souffle, je jouirai de ses joies, je maigrirai de ses chagrins, fût-elle la femme de cet égoïste de Canalis.

— Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur ? dit une voix qui partit d'un buisson sur le bord du chemin. Ah çà ! tout le monde aime donc mademoiselle de La Bastie ?...

Et Butscha se montra soudain, il regarda La Brière. La Brière rengaîna sa colère en toisant le nain à la clarté de la lune, et il fit quelques pas sans lui répondre.

— Entre soldats qui servent dans la même compagnie, on devrait être un peu plus camarades que ça ! dit Butscha. Si vous n'aimez pas Canalis, je n'en suis pas fou non plus.

— C'est mon ami, répondit Ernest.

— Ah ! vous êtes le petit secrétaire ? répliqua le nain.

— Sachez, monsieur, répliqua La Brière, que je ne is le secrétaire de personne ; j'ai l'honneur d'être conıiller à l'une des cours suprêmes du royaume.

— J'ai l'honneur de saluer monsieur de La Brière, fit ıtscha. Moi, j'ai l'honneur d'être premier clerc de aître Latournelle, conseiller suprême du Havre, et j'ai rtes une plus belle position que la vôtre. Oui, j'ai eu le ınheur de voir mademoiselle Modeste de La Bastie esque tous les soirs, depuis quatre ans, et je compte vre auprès d'elle comme un domestique du roi vit aux ıileries. On m'offrirait le trône de Russie, je répondais : — J'aime trop le soleil ! N'est-ce pas vous dire, ɔnsieur, que je m'intéresse à elle plus qu'à moi-même, tout bien, tout honneur. Croyez-vous que l'altière chesse de Chaulieu verra d'un bon œil le bonheur de ıdame de Canalis, quand sa femme de chambre, ıoureuse de monsieur Germain, inquiète déjà du sér que fait au Havre ce charmant valet de chambre, plaindra, tout en coiffant sa maîtresse, de...

— Comment savez-vous ces choses-là ? dit La Brière interrompant Butscha.

— D'abord, je suis clerc de notaire, répondit Butscha ; ıis vous n'avez donc pas vu ma bosse ? elle est pleine nventions, monsieur. Je me suis fait le cousin de ıdemoiselle Philoxène Jacmin, née à Honfleur, où nait ma mère, une Jacmin... il y a onze branches de ɔmin à Honfleur. Donc, ma cousine, alléchée par un ritage improbable, m'a raconté bien des choses...

— La duchesse est vindicative ! dit La Brière.

— Comme une reine, m'a dit Philoxène ; elle n'a pas core pardonné à monsieur le duc de n'être que son ari, répliqua Butscha. Elle hait comme elle aime. Je is au fait de son caractère, de sa toilette, de ses goûts,

de sa religion et de ses petitesses, car Philoxène me l'a déshabillée, âme et corset. Je suis allé à l'Opéra pour voir madame de Chaulieu, je n'ai pas regretté mes dix francs (je ne parle pas du spectacle) ! Si ma prétendue cousine ne m'avait pas dit que sa maîtresse comptait cinquante printemps, j'aurais cru être bien généreux en lui en donnant trente : elle n'a pas connu d'hiver, cette duchesse-là !

— Oui, reprit La Brière, c'est un camée conservé par son caillou... Canalis serait bien embarrassé si la duchesse savait ses projets, et j'espère, monsieur, que vous en resterez là de cet espionnage indigne d'un honnête homme...

— Monsieur, reprit Butscha fièrement, pour moi, Modeste c'est l'État ! Je n'espionne pas, je prévois ! La duchesse viendra, s'il le faut, ou restera dans sa tranquillité, si je le juge convenable...

— Vous ?

— Moi !

— Et par quel moyen ? dit La Brière.

— Ah ! voilà ! dit le petit bossu qui prit un brin d'herbe. Tenez, voyez !... Ce gramen prétend que l'homme construit ses palais pour le loger, et il fait choir un jour les marbres les plus solidement assemblés, comme le peuple, introduit dans l'édifice de la féodalité, l'a jeté par terre. La puissance du faible qui peut se glisser par tout est plus grande que celle du fort qui se repose sur ses canons. Nous sommes trois Suisses qui avons juré que Modeste serait heureuse, et qui verdrions notre honneur pour elle. Adieu, monsieur. Si vous aimez mademoiselle de La Bastie, oubliez cette conversation, et donnez-moi une poignée de main, car vous me semblez avoir du cœur !... Il me tardait de voir le Chalet, j'y suis arrivé comme *elle* soufflait sa bougie,

Vous ai vu signalé par les chiens, je vous ai entendu geant : aussi ai-je pris la liberté de vous dire que us servons dans le même régiment, celui de royal- voument. !

— Eh bien, répondit La Brière en serrant la main bossu, faites-moi l'amitié de me dire si mademoi- lle Modeste a jamais aimé quelqu'un d'amour avant correspondance secrète avec Canalis?

— Oh ! s'écria sourdement Butscha. Mais le doute une injure !... Et, maintenant encore, qui sait si elle ne ? le sait-elle elle-même? Elle s'est passionnée pour sprit, pour le génie, pour l'âme de ce marchand de nces, de ce vendeur d'orviétan littéraire; mais elle tudiera, nous l'étudierons, je saurai bien faire sortir caractère vrai de dessous la carapace de l'homme à es manières, et nous verrons la tête menue de son bition, de sa vanité, dit Butscha qui se frotta les ins. Or, à moins que mademoiselle n'en soit folle à mourir...

— Oh ! elle est restée en admiration devant lui comme vant une merveille ! s'écria La Brière en laissant happer le secret de sa jalousie.

— Si c'est un brave garçon, loyal, et s'il aime, s'il t digne d'elle, reprit Butscha, s'il renonce à la du- esse, c'est la duchesse que j'entortillerai !... Tenez, on cher monsieur, suivez ce chemin, vous allez être ez vous en dix minutes.

Butscha revint sur ses pas, et héla le pauvre Ernest li, en sa qualité d'amoureux véritable, serait resté ndant toute la nuit à causer de Modeste

— Monsieur, lui dit Butscha, je n'ai pas eu l'honneur voir encore notre grand poëte, je suis curieux d'ob- rver ce magnifique phénomène dans l'exercice de ses actions, rendez-moi le service de venir passer la soi-

rée après-demain au Chalet, restez-y longtemps, car ce n'est pas en une heure qu'un homme se développe. Je saurai, moi le premier, s'il aime, ou s'il peut aimer, ou s'il aimera mademoiselle Modeste.

— Vous êtes bien jeune pour...

— Pour être professeur, reprit Butscha qui coupa la parole à La Brière. Eh ! monsieur, les avortons naissent tous centenaires. Puis, tenez !... un malade, quand il est longtemps malade, devient plus fort que son médecin, il s'entend avec la maladie, ce qui n'arrive pas toujours aux docteurs consciencieux. Eh bien ! de même un homme qui chérit la femme, et que la femme doit mépriser sous prétexte de laideur ou de gibbosité, finit par si bien se connaître en amour, qu'il passe séducteur ; comme le malade finit par recouvrer la santé. La sottise seule est incurable... Depuis l'âge de six ans (j'en ai vingt-cinq), je n'ai ni père ni mère ; j'ai la charité publique pour mère et le procureur du roi pour père. — Soyez tranquille, dit-il à un geste d'Ernest, je suis plus gai que ma position... Eh bien ! depuis six ans que le regard insolent d'une bonne de madame Latournelle m'a dit que j'avais tort de vouloir aimer, j'aime, et j'étudie les femmes ! J'ai commencé par les laides, il faut toujours attaquer le taureau par les cornes. Aussi ai-je pris pour premier objet d'étude ma patronne, qui certes est un ange pour moi. J'ai peut-être eu tort ; mais, que voulez-vous, je l'ai passée à mon alambic, et j'ai fini par découvrir, tapie au fond de son cœur, cette pensée : *Je ne suis pas si mal qu'on le croit !* Et, malgré sa piété profonde, en exploitant cette idée, j'aurais pu la conduire jusqu'au bord de l'abîme... pour l'y laisser !

— Et avez-vous étudié Modeste ?

— Je croyais vous avoir dit, répliqua le bossu, que

ma vie est à elle, comme la France est au roi ! Comprenez-vous mon espionnage à Paris, maintenant ? Personne que moi ne sait tout ce qu'il y a de noblesse, de fierté, de dévouement, de grâce imprévue, d'infatigable bonté, de vraie religion, de gaieté, d'instruction, de finesse, d'affabilité dans l'âme, dans le cœur, dans l'esprit de cette adorable créature !...

Butscha tira son mouchoir pour étancher deux larmes, et La Brière lui serra la main longtemps.

— Je vivrai dans son rayonnement ! ça commence à elle et ça finit en moi, voilà comment nous sommes unis, à peu près comme l'est la nature à Dieu, par la lumière et le verbe. Adieu, monsieur... Je n'ai jamais de ma vie tant bavardé ; mais, en vous voyant devant ses fenêtres, j'ai deviné que vous l'aimiez à ma manière !

Sans attendre la réponse, Butscha quitta le pauvre amant à qui cette conversation avait mis je ne sais quel baume au cœur. Ernest résolut de se faire un ami de Butscha, sans se douter que la loquacité du clerc avait eu pour but principal de se ménager des intelligences chez Canalis. Dans quel flux et reflux de pensées, de résolutions, de plans de conduite, Ernest ne fut-il pas bercé avant de sommeiller !... Et son ami Canalis dormait, lui, du sommeil des triomphateurs, le plus doux des sommeils après celui des justes.

Au déjeuner, les deux amis convinrent d'aller ensemble passer, le lendemain, la soirée au Chalet, et de s'initier aux douceurs d'un whist de province ; mais pour brûler la journée, ils firent seller les chevaux, tous les deux pris à deux fins, et ils s'aventurèrent dans le pays, qui certes leur était inconnu autant que la Chine : car ce qu'il y a de plus étranger en France, pour les Français, c'est la France.

En réfléchissant à sa position d'amant malheureux et méprisé, le référendaire fit alors sur lui-même un travail quasi semblable à celui que lui avait fait faire la question posée par Modeste au commencement de leur correspondance. Quoique le malheur passe pour développer les vertus, il ne les développe que chez les gens vertueux; car ces sortes de nettoyages de conscience n'ont lieu que chez les gens naturellement propres. La Brière se promit de dévorer à la spartiate ses douleurs, de rester digne, et de ne se laisser aller à aucune lâcheté; tandis que Canalis, fasciné par l'énormité de la dot, s'engageait lui-même à ne rien négliger pour captiver Modeste. L'égoïsme et le dévouement, le mot de ces deux caractères, arrivèrent, par une loi morale assez bizarre dans ses effets, à des moyens contraires à leur nature. L'homme personnel allait jouer l'abnégation, l'homme tout complaisance allait se réfugier sur le mont Aventin de l'orgueil. Ce phénomène s'observe également en politique. On y met fréquemment son caractère à l'envers, et il arrive souvent que le public ne sait plus quel est l'endroit.

Après dîner, les deux amis apprirent par Germain l'arrivée du grand écuyer, qui fut présenté dans cette soirée au Chalet par monsieur Latournelle. Mademoiselle d'Hérouville trouva moyen de blesser une première fois ce digne homme en le faisant prier de venir chez elle par un valet de pied, au lieu d'envoyer son neveu simplement chez le notaire, qui certes aurait parlé pendant le reste de ses jours de la visite du grand écuyer. Aussi le petit notaire fit il observer à Sa Seigneurie, quand elle lui proposa de le conduire en voiture à Ingouville, qu'il devait y mener madame Latournelle. Devinant à l'air gourmé du notaire qu'il y avait quelque faute à réparer, le duc lui dit gracieusement:

— J'aurai l'honneur d'aller prendre, si vous le permettez, madame Latournelle.

Malgré un haut-le-corps de la despotique mademoiselle d'Hérouville, le duc sortit avec le petit notaire. Ivre de joie en voyant à sa porte une calèche magnifique dont le marchepied fut abaissé par des gens à la livrée royale, la notaresse ne sut plus où prendre ses gants, son ombrelle, son ridicule et son air digne en apprenant que le grand écuyer la venait chercher. Une fois dans la voiture, tout en se confondant de politesse auprès du petit duc, elle s'écria par un mouvement de bonté : — Eh bien ! et Butscha?

— Prenons Butscha, dit le duc en souriant.

Quand les gens du port attroupés par l'éclat de cet équipage virent ces trois petits hommes avec cette grande femme sèche, ils se regardèrent tous en riant.

— En les soudant les uns au bout des autres, ça ferait peut-être un mâle pour c'te grande perche ! dit un marin bordelais.

— Avez-vous encore quelque chose à emporter, madame ? demanda plaisamment le duc au moment où le valet attendit l'ordre.

— Non, monseigneur, répondit la notaresse qui devint rouge et qui regarda son mari comme pour lui dire : Qu'ai-je donc fait de si mal?

— Sa Seigneurie, dit Butscha, me fait beaucoup l'honneur en me prenant pour une chose. Un pauvre clerc comme moi n'est qu'un *machin* !

Quoique ce fût dit en riant, le duc rougit et ne répondit rien. Les grands ont toujours tort de plaisanter avec leurs inférieurs. La plaisanterie est un jeu, le jeu suppose l'égalité : aussi est-ce pour obvier aux inconvénients de cette égalité passagère que, la partie finie, les joueurs on le droit de ne se plus connaître.

La visite du grand écuyer avait pour raison ostensible une affaire colossale, la mise en valeur d'un espace immense laissé par la mer, entre l'embouchure de deux rivières, et dont la propriété venait d'être adjugée par le conseil d'État à la maison d'Hérouville. Il ne s'agissait de rien moins que d'appliquer des portes de flot et d'ebbe à deux ponts, de dessécher un kilomètre de tangue sur une largeur de trois ou quatre cents arpents, d'y creuser des canaux et d'y pratiquer des chemins. Quand le duc d'Hérouville eut expliqué les dispositions du terrain, Charles Mignon fit observer qu'il fallait attendre que la nature eût consolidé ce sol encore mouvant par ses productions spontanées.

— Le temps qui a providentiellement enrichi votre maison, monsieur le duc, peut seul achever son œuvre, dit-il en terminant. Il serait prudent de laisser une cinquantaine d'années avant de se mettre à l'ouvrage.

— Que ce ne soit pas là votre dernier mot, monsieur le comte, dit le duc ; venez à Hérouville, et voyez-y les choses par vous-même.

Charles Mignon répondit que tout capitaliste devrait examiner cette affaire à tête reposée, et donna par cette observation au duc d'Hérouville un prétexte pour venir au Chalet. La vue de Modeste fit une vive impression sur le duc; il demanda la faveur de la recevoir, en disant que sa sœur et sa tante avaient entendu parler d'elle et seraient heureuses de faire sa connaissance. A cette phrase, Charles Mignon proposa de présenter lui-même sa fille en allant inviter les deux demoiselles à dîner pour le jour de sa réintégration à la villa, ce que le duc accepta. L'aspect du cordon bleu, le titre et surtout les regards extatiques du gentilhomme agirent sur Modeste; mais elle se montra parfaite de discours, de tenue et de noblesse. Le duc se retira comme à regret en empor-

tant une invitation de venir au Chalet tous les soirs, fondée sur l'impossibilité reconnue à un courtisan de Charles X de passer une soirée sans faire son whist, Ainsi le lendemain soir. Modeste allait voir ses trois amants réunis. Assurément, quoi qu'en disent les jeunes filles, et quoiqu'il soit dans la logique du cœur de tout sacrifier à la préférence, il est excessivement flatteur de voir autour de soi plusieurs prétentions rivales, des hommes remarquables ou célèbres, ou d'un grand nom, tâchant de briller ou de plaire. Dût Modeste y perdre, elle avoua plus tard que les sentiments exprimés dans ses lettres avaient fléchi devant le plaisir de mettre aux prises trois esprits si différents, trois hommes dont chacun, pris séparément, aurait certainement fait honneur à la famille la plus exigeante. Néanmoins cette volupté d'amour-propre fut dominée chez elle par la misanthropique malice qu'avait engendrée la blessure affreuse qui déjà lui semblait seulement un mécompte. Aussi lorsque le père dit en souriant:

— Eh bien! Modeste, veux-tudevenir duchesse?

— Le malheur m'a rendue philosophe, répondit-elle en faisant une révérence moqueuse.

— Vous ne serez que baronne? lui demanda Butscha.

— Ou vicomtesse, répliqua le père.

— Comment cela ? dit vivement Modeste.

— Mais si tu agréais monsieur de La Brière, il aurait bien assez de crédit pour obtenir du roi la succession de mes titres et de mes armes...

— Oh! dès qu'il s'agit de se déguiser, celui-là ne fera pas de façons, répondit amèrement Modeste.

Butscha ne comprit rien à cette épigramme, dont le sens ne pouvait être deviné que par monsieur et madame Mignon et par Dumay.

— Dès qu'il s'agit de mariage, tous les hommes se

déguisent, répondit madame Latournelle, et les femmes leur en donnent l'exemple. J'entends dire depuis que je suis au monde : « Monsieur ou mademoiselle une telle a fait un bon mariage ; » il faut donc que l'autre l'ait fait mauvais ?

— Le mariage, dit Butscha, ressemble à un procès, il s'y trouve toujours une partie de mécontente ; et si l'une dupe l'autre, la moitié des mariés joue certainement la comédie aux dépens de l'autre.

— Et vous concluez, sire Butscha ? dit Modeste.

— A l'attention la plus sévère sur les manœuvres de l'ennemi, répondit le clerc.

— Que t'ai-je dit, ma mignonne ? dit Charles Mignon en faisant allusion à sa scène avec sa fille au bord de la mer.

— Les hommes, pour se marier, dit Latournelle, jouent autant de rôles que les mères en font jouer à leurs filles pour s'en débarrasser.

— Vous permettez alors le stratagème ? dit Modeste.

— De part et d'autre, s'écria Gobenheim, la partie est alors égale.

Cette conversation se faisait, comme on dit familièrement, à bâtons rompus, à travers la partie et au milieu des appréciations que chacun se permettait de monsieur d'Hérouville, qui fut trouvé très-bien par le petit notaire par le petit Dumay, par le petit Butscha.

— Je vois, dit madame Mignon avec un sourire, q madame Latournelle et mon pauvre mari sont ici monstruosités.

— Heureusement pour lui, le colonel n'est pas d' haute taille, répondit Butscha pendant que son pe donnait les cartes, car un homme grand et spiritu toujours une exception.

Sans cette petite discussion sur la légalité des

matrimoniales, peut-être taxerait-on de longueur le récit de la soirée impatiemment attendue par Butscha ; mais la fortune pour laquelle tant de lâchetés secrètes se commirent prêtera peut-être aux minuties de la vie privée l'immense intérêt que développera toujours le sentiment social si franchement défini par Ernest dans sa réponse à Modeste.

Dans la matinée arriva Desplein, qui ne resta que le temps d'envoyer chercher les chevaux de la poste du Havre et de les atteler, environ une heure. Après avoir examiné madame Mignon, il décida que la malade recouvrerait la vue, et il fixa le moment opportun pour l'opération à un mois de là. Naturellement cette importante consultation eut lieu devant les habitants du Chalet, tous palpitants et attendant l'arrêt du prince de la science. L'illustre membre de l'Académie des sciences fit à l'aveugle une dizaine de questions brèves en étudiant les yeux au grand jour de la fenêtre. Etonnée de la valeur que le temps avait pour cet homme si célèbre, Modeste aperçut la calèche de voyage pleine de livres que le savant se proposait de lire en retournant à Paris, car il était parti la veille au soir, employant ainsi la nuit et à dormir et à voyager. La rapidité, la lucidité des jugements que Desplein portait sur chaque réponse de madame Mignon, son ton bref, ses manières, tout donna pour la première fois à Modeste des idées justes sur les hommes de génie. Elle entrevit d'énormes différences entre Canalis, homme secondaire, et Desplein, homme plus que supérieur. L'homme de génie a dans la conscience de son talent et dans la solidité de la gloire comme une garenne où son orgueil légitime s'exerce et prend l'air sans gêner personne. Puis, sa lutte constante avec les hommes et les choses ne lui laisse pas le temps de se livrer aux coquetteries que se

permettent les héros de la mode qui se hâtent de récolter les moissons d'une saison fugitive, et dont la vanité, l'amour-propre ont l'exigence et les taquineries d'une douane âpre à percevoir ses droits sur tout ce qui passe à sa portée. Modeste fut d'autant plus enchantée de ce grand praticien qu'il parut frappé de l'exquise beauté de Modeste, lui entre les mains de qui tant de femmes passaient et qui depuis longtemps les examinait en quelque sorte à la loupe et au scalpel.

— Ce serait en vérité bien dommage, dit-il avec ce ton de galanterie qu'il savait prendre et qui contrastait avec sa prétendue brusquerie, qu'une mère fût privée de voir une si charmante fille.

Modeste voulut servir elle-même le simple déjeuner que le grand chirurgien accepta. Elle accompagna, de même que son père et Dumay, le savant attendu par tant de malades jusqu'à la calèche qui stationnait à la petite porte, et là, l'œil doré par l'espérance, elle dit encore à Desplein : — Ainsi, ma chère maman me verra !

— Oui, mon petit feu follet, je vous le promets, répondit-il en souriant, et je suis incapable de vous tromper, car moi aussi j'ai une fille !...

Les chevaux emportèrent Desplein sur ce mot qui fut plein d'une grâce inattendue. Rien ne charme plus que l'imprévu particulier aux gens de talent.

Cette visite fut l'événement du jour, elle laissa dans l'âme de Modeste une trace lumineuse. La jeune enthousiaste admira naïvement cet homme dont la vie appartenait à tous, et chez qui l'habitude de s'occuper des douleurs physiques avait détruit les manifestations de l'égoïsme. Le soir, quand Gobenheim, les Latournelle et Butscha, Canalis, Ernest et le duc d'Hérouville furent réunis, chacun complimenta la famille Mignon de la

bonne nouvelle donnée par Desplein. Naturellement alors la conversation, où domina la Modeste que ses lettres ont révélée, se porta sur cet homme dont le génie était, malheureusement pour sa gloire, appréciable seulement par la tribu des savants et de la faculté. Gobenheim laissa échapper cette phrase qui, de nos jours, est la sainte ampoule du génie au sens des économistes et des banquiers : — Il gagne un argent fou !

— On le dit très-intéressé, répondit Canalis.

Les louanges données à Desplein par Modeste incommodaient le poëte. La vanité procède comme la femme : toutes deux elles croient perdre quelque chose à l'éloge et à l'amour accordés à autrui. Voltaire était jaloux de l'esprit d'un roué que Paris admira deux jours, de même qu'une duchesse s'offense d'un regard jeté sur sa femme de chambre. L'avarice de ces deux sentiments est telle, qu'ils se trouvent volés de la part faite à un pauvre.

— Croyez-vous, monsieur, demanda Modeste en souriant, qu'on doive juger le génie avec la mesure ordinaire ?

— Il faudrait peut-être, avant tout, répondit Canalis, définir l'homme de génie, et l'une de ses conditions est l'invention : invention d'une forme, d'un système ou d'une force. Ainsi Napoléon fut inventeur, à part ses autres conditions de génie. Il a inventé sa méthode de faire la guerre. Walter Scott est un inventeur, Linné est un inventeur, Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier sont des inventeurs. De tels hommes sont hommes de génie au premier chef. Ils renouvellent, augmentent ou modifient la science ou l'art. Mais Desplein est un nomme dont l'immense talent consiste à bien appliquer des lois déjà trouvées, à observer, par un don naturel, les désinences de chaque tempérament et l'heure marquée par la nature

pour faire une opération. Il n'a pas fondé, comme Hippocrate, la science elle-même. Il n'a pas trouvé de système comme Galien, Broussais ou Rasori. C'est un génie exécutant comme Moschelès sur le piano, Paganini sur le violon, comme Farinelli sur son larynx ! gens qui développent d'immenses facultés, mais qui ne créent pas de musique. Entre Beethoven et la Catalani, vous me permettrez de décerner à l'un l'immortelle couronne du génie et du martyre, et à l'autre beaucoup de pièces de cent sous ; avec l'une nous sommes quittes, tandis que le monde reste toujours le débiteur de l'autre ! Nous nous endettons chaque jour avec Molière, et nous avons trop payé Baron.

— Je crois, mon ami, que tu fais la part des idées trop belles, dit Ernest de La Brière d'une voix douce et mélodieuse qui produisit un soudain contraste avec le ton péremptoire du poëte dont l'organe flexible avait quitté le ton de la câlinerie pour le ton magistral de la tribune. Le génie doit être estimé, surtout, en raison de son utilité. Parmentier, Jacquart et Papin, à qui on élèvera des statues quelque jour, sont aussi des gens de génie. Ils ont changé ou changeront la face des États en un sens. Sous ce rapport, Desplein se présentera toujours aux yeux des penseurs, accompagné d'une génération tout entière dont les larmes, dont les souffrances auront cessé sous sa main puissante.

Il suffisait que cette opinion fût émise par Ernest pour que Modeste voulût la combattre.

— A ce compte, dit-elle, monsieur, celui qui trouverait le moyen de faucher le blé sans gâter la paille, par une machine qui ferait l'ouvrage de dix moissonneurs, serait un homme de génie ?

— Oh oui ! ma fille, dit madame Mignon, il serait béni

du pauvre dont le pain coûterait moins cher, et celui que bénissent les pauvres est béni de Dieu !

— C'est donner le pas à l'utile sur l'art, répondit Modeste en hochant la tête.

— Sans l'utile, dit Charles Mignon, où prendrait-on l'art ? sur quoi s'appuierait, de quoi vivrait, où s'abriterait et qui payerait le poëte ?

— Oh ! mon cher père, cette opinion est bien capitaine au long cours, épicier, bonnet de coton !... Que Gobenheim et monsieur le référendaire, dit-elle en montrant La Brière, qui sont intéressés à la solution de ce problème social, le soutiennent, je le conçois ; mais vous, dont la vie a été la poésie la plus inutile de ce siècle, puisque votre sang répandu sur l'Europe, et vos énormes souffrances exigées par un colosse, n'ont pas empêché la France de perdre dix départements acquis par la République, comment donnez-vous dans ce raisonnement excessivement *perruque*, comme disent les romantiques ?... On voit bien que vous revenez de la Chine.

L'irrévérence des paroles de Modeste fut aggravée par un petit ton méprisant et dédaigneux qu'elle prit à dessein et dont s'étonnèrent également madame Latournelle, madame Mignon et Dumay. Madame Latournelle n'y voyait pas clair tout en ouvrant les yeux. Butscha, dant l'attention était comparable à celle d'un espion, regarda d'une manière significative monsieur Mignon en lui voyant le visage coloré par une vive et soudaine indignation.

— Encore un peu, mademoiselle, et vous alliez manquer de respect à votre père, dit en souriant le colonel éclairé par le regard de Butscha. Voilà ce que c'est que de gâter ses enfants.

— Je suis fille unique ! répondit-elle insolemment.

— Unique ! répéta le notaire en accentuant ce mot.

— Monsieur, répondit sèchement Modeste à Latournelle, mon père est très-heureux que je me fasse son précepteur ; il m'a donné la vie, je lui donne le savoir, il me redevra quelque chose.

— Il y a manière, et surtout l'occasion, dit madame Mignon.

— Mais mademoiselle a raison, reprit Canalis en se levant et se posant à la cheminée dans l'une des plus belles attitudes de sa collection. Dieu, dans sa prévoyance, a donné des aliments et des vêtements à l'homme, et il ne lui a pas directement donné l'art ! il a dit à l'homme : « Pour vivre, tu te courberas vers la terre ; pour penser, tu t'élèveras vers moi ! » Nous avons autant besoin de la vie de l'âme que de celle du corps. De là, deux utilités. Ainsi, bien certainement on ne se chausse pas d'un livre. Un chant d'épopée ne vaut pas, au point de vue utilitaire, une soupe économique du bureau de bienfaisance. La plus belle idée remplacerait difficilement la voile d'un vaisseau. Certes, une marmite autoclave, en se soulevant de deux pouces sur elle-même, nous procure le calicot à trente sous le mètre meilleur marché ; mais cette machine et les perfections de l'industrie ne soufflent pas la vie à un peuple, et ne diront pas à l'avenir qu'il a existé ; tandis que l'art égyptien, l'art mexicain, l'art grec, l'art romain avec leurs chefs-d'œuvre taxés d'inutiles, ont attesté l'existence de ces peuples dans le vaste espace du temps, là où de grandes nations intermédiaires dénuées d'hommes de génie ont disparu, sans laisser sur le globe leur carte de visite ! Toutes les œuvres du génie sont le *summum* d'une civilisation, et présupposent une immense utilité. Certes, une paire de bottes ne l'emporte pas à vos yeux sur une pièce de théâtre, et vous ne

préférerez pas un moulin à l'église de Saint-Ouen ? Eh bien, un peuple est animé du même sentiment qu'un homme, et l'homme a pour idée favorite de se survivre à lui-même moralement comme il se reproduit physiquement. La survie d'un peuple est l'œuvre de ses hommes de génie. En ce moment, la France prouve énergiquement la vérité de cette thèse. Assurément, elle est primée en industrie, en commerce, en navigation par l'Angleterre ; et, néanmoins, elle est, je le crois, à la tête du monde par ses artistes, par ses hommes de talent, par le bon goût de ses produits. Il n'est pas d'artiste ni d'intelligence qui ne vienne demander à Paris ses lettres de maîtrise. Il n'y a d'école de peinture en ce moment qu'en France, et nous régnerons par le livre peut-être plus sûrement, plus longtemps que par le glaive. Dans le système d'Ernest, on supprimerait les fleurs de luxe, la beauté de la femme, la musique, la peinture et la poésie, assurément la société ne serait pas renversée, mais je demande qui voudrait accepter la vie ainsi ? Tout ce qui est utile est affreux et laid. La cuisine est indispensable dans une maison ; mais vous vous gardez bien d'y séjourner, et vous vivez dans un salon que vous ornez, comme l'est celui-ci, de choses parfaitement superflues. A quoi ces charmantes peintures, ces bois façonnés servent-ils ? Il n'y a de beau que ce qui nous semble inutile ! Nous avons nommé le seizième siècle la Renaissance avec une admirable justesse d'expression. Ce siècle fut l'aurore d'un monde nouveau, les hommes en parleront encore qu'on ne se souviendra plus de quelques siècles antérieurs, dont tout le mérite sera d'avoir existé, comme ces millions d'êtres qui ne comptent pas dans une génération !

— Guenille, soit ! ma guenille m'est chère ! répondit

assez plaisamment le duc d'Hérouville pendant le silence qui suivit cette prose pompeusement débitée.

— L'art qui, selon vous, dit Butscha en s'attaquant à Canalis, serait la sphère dans laquelle le génie serait appelé à faire ses évolutions, existe-t-il ? N'est-ce pas un magnifique mensonge auquel l'homme social à la manie de croire ? Qu'ai-je besoin d'avoir un paysage de Normandie dans ma chambre quand je puis l'aller voir très-bien réussi par Dieu ? Nous avons dans nos rêves des poëmes plus beaux que l'*Iliade*. Pour une somme peu considérable, je puis trouver à Valognes, à Carentan, comme en Provence, à Arles, des Vénus tout aussi belles que celles du Titien. La *Gazette des Tribunaux* publie des romans autrement faits que ceux de Walter Scott, qui se dénouent terriblement, avec du vrai sang et non avec de l'encre. Le bonheur et la vertu sont au-dessus de l'art et du génie.

— Bravo, Butscha ! s'écria madame Latournelle.

— Qu'a-t-il dit, demanda Canalis à La Brière en cessant de recueillir dans les yeux et dans l'attitude de Modeste les charmants témoignages d'une admiration naïve.

Le mépris qu'avait essuyé La Brière et surtout l'ir respectueux discours de la fille au père contristaie tellement ce pauvre jeune homme, qu'il ne répondit p à Canalis ; ses yeux, douloureusement attachés sur M deste, accusaient une méditation profonde. L'argum tation du clerc fut reproduite avec esprit par le d'Hérouville, qui finit en disant que les extases de sa Thérèse étaient bien supérieures au créations de Byron.

— Oh ! monsieur le duc, répondit Modeste, c'es poésie entièrement personnelle, tandis que le gé Byron ou celui de Molière profitent au monde.

ets-toi donc d'accord avec monsieur le baron,
; vivement Charles Mignon. Tu veux maintenant
génie soit utile, absolument comme le coton;
trouveras peut-être la logique aussi perruque,
ille que ton pauvre bonhomme de père.

ha, La Brière et madame Latournelle échan-
les regards à demi moqueurs qui poussèrent
d'autant plus avant dans la voie de l'irritation
esta court pendant un moment.

ademoiselle, rassurez-vous, dit Canalis en lui
, nous ne sommes ni battus ni pris en contra-
Toute œuvre d'art, qu'il s'agisse de la littéra-
la musique, de la peinture, de la sculpture
l'architecture, implique une utilité sociale po-
gale à celle de tous les autres produits com-
x. L'art est le commerce par excellence, il le
end. Un livre, aujourd'hui, fait empocher à son
quelque chose comme dix mille francs, et sa fa-
suppose l'imprimerie, la papeterie, la librairie,
rie, c'est-à-dire des milliers de bras en action.
tion d'une symphonie de Beethoven ou d'un
e Rossini demande tout autant de bras, de ma-
t de fabrications. Le prix d'un monument ré-
ncore plus brutalement à l'objection. Aussi
dire que les œuvres du génie ont une base
ment coûteuse, et nécessairement profitable à
.

sur cette thèse, Canalis parla pendant quelques
avec un grand luxe d'images et en se complai-
s sa phrase; mais il lui arriva, comme à beau-
grands parleurs, de se trouver dans sa conclu-
point de départ de la conversation, et du même
La Brière, sans s'en apercevoir.

vois avec plaisir, mon cher baron, dit finement

le petit duc d'Hérouville, que vous serez un grand ministre constitutionnel.

— Oh ! dit Canalis avec un geste de grand homme, que prouvons-nous dans toutes ces discussions ? l'éternelle vérité de cet axiome : Tout est vrai et tout est faux ! Il y a pour les vérités morales, comme pour les créatures, des milieux où elles changent d'aspect au point d'être méconnaissables.

— La société vit des choses jugées, dit le duc d'Hérouville.

— Quelle légèreté ! dit tout bas madame Latournelle à son mari.

— C'est un poëte, répondit Gobenheim qui entendit le mot.

Canalis, qui se trouvait à dix lieues au-dessus de ses auditeurs et qui peut-être avait raison dans son dernier mot philosophique, prit pour des symptômes d'ignorance l'espèce de froid peint sur toutes les figures; mais il se vit compris par Modeste, et il resta content, sans deviner combien le monologue est blessant pour des provinciaux dont la principale occupation est de démontrer aux Parisiens l'existence, l'esprit et la sagesse de la province.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu la duchesse de Chaulieu? demanda le duc à Canalis pour changer de conversation.

— Je l'ai quittée il y a six jours, répondit Canalis.

— Elle va bien ? reprit le duc.

— Parfaitement bien.

— Ayez la bonté de me rappeler à son souvenir quand vous lui écrirez.

— On la dit charmante? reprit Modeste en s'adressant au duc.

— Monsieur le baron, répondit le grand écuyer, peut parler plus savamment que moi.

— Plus que charmante, dit Canalis en acceptant la rfidie de monsieur d'Hérouville; mais je suis partial, ademoiselle, c'est mon amie depuis dix ans; je lui dois ut ce que je puis avoir de bon, elle m'a préservé des ngers du monde. Enfin, monsieur le duc de Chaulieu i-même m'a fait entrer dans la voie où je suis. Sans protection de cette famille, le roi, les princesses au- ient pu souvent oublier un pauvre poëte comme moi: ssi mon affection sera-t-elle toujours pleine de recon- issance.

Ceci fut dit avec des larmes dans la voix.

— Combien nous devons aimer celle qui vous a dicté nt de chants sublimes et qui vous inspire un si beau ntiment! dit Modeste attendrie. Peut-on concevoir un ète sans muse?

— Il serait sans cœur, il ferait des vers secs comme ux de Voltaire qui n'a jamais aimé que Voltaire, ré- ndit Canalis.

— Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de me dire à aris, demanda le Breton à Canalis, que vous n'éprou- iez aucun des sentiments que vous exprimez?

— La botte est droite, mon brave soldat, répondit le oëte en souriant; mais apprenez qu'il est permis d'a- oir à la fois beaucoup de cœur et dans la vie intellec- uelle et dans la vie réelle. On peut exprimer de beaux ntiments sans les éprouver, et les éprouver sans pou- oir les exprimer. La Brière, mon ami que voici, aime en perdre l'esprit, dit-il avec générosité en regardant odeste; moi, qui certes aime autant que lui, je crois, moins de me faire illusion, que je pourrais donner à on amour une forme littéraire en harmonie avec sa uissance; mais je ne réponds pas, mademoiselle, dit-il

en se tournant vers Modeste avec une grâce un peu trop recherchée, de ne pas être demain sans esprit...

Ainsi, le poëte triomphait de tout obstacle, il brûlait en l'honneur de son amour les bâtons qu'on lui jetait entre les jambes, et Modeste restait ébahie de cet esprit parisien qu'elle ne connaissait pas et qui brillantait les déclamations du discoureur.

— Quel sauteur! dit Butscha dans l'oreille du petit Latournelle après avoir entendu la plus magnifique tirade sur la religion catholique et sur le bonheur d'avoir pour épouse une femme pieuse, servie en réponse à un mot de madame Mignon.

Modeste eut sur les yeux comme un bandeau; le prestige du débit et l'attention qu'elle prêtait à Canalis, par parti pris, l'empêchèrent de voir ce que Butscha remarquait soigneusement, la déclamation, le défaut de simplicité, l'emphase substituée au sentiment et toutes les incohérences qui dictèrent au clerc son mot un peu trop cruel. Là où monsieur Mignon, Dumay, Butscha, Latournelle s'étonnaient de l'inconséquence de Canalis sans tenir compte de l'inconséquence d'une conversation, toujours si capricieuse en France, Modeste admirait la souplesse du poëte, et se disait en l'entraînant avec elle dans les chemins tortueux de sa fantaisie : « Il m'aime! » Butscha, comme tous les spectateurs de ce qu'il faut appeler cette *représentation*, fut frappé du défaut principal des égoïstes que Canalis laissa un peu trop voir, comme tous les gens habitués à pérorer dans les salons. Soit qu'il comprît d'avance ce que l'interlocuteur voulait dire, soit qu'il n'écoutât point, ou soit qu'il eût la faculté d'écouter tout en pensant à autre chose, Melchior offrait ce visage distrait qui déconcerte la parole autant qu'il blesse la vanité. Ne pas écouter est non-seulement un manque de politesse,

mais encore une marque de mépris. Or Canalis pousse un peu loin cette habitude, car souvent il oublie de répondre à un discours qui veut une réponse, et passe sans aucune transition polie au sujet dont il se préoccupe. Si d'un homme haut placé cette impertinence s'accepte sans protêt, elle engendre au fond des cœurs un levain de haine et de vengeance; mais d'un égal, elle va jusqu'à dissoudre l'amitié. Quand, par hasard, Melchior se force à écouter, il tombe dans un autre défaut, il ne fait que se prêter, il ne se donne pas. Sans être aussi choquant, ce demi-sacrifice indispose tout autant l'écouteur et le laisse mécontent. Rien ne rapporte plus dans *le commerce du monde* que l'aumône de l'attention. A bon entendeur, salut ! n'est pas seulement un précepte évangélique, c'est encore une excellente spéculation, observez-le, on vous passera tout, jusqu'à des vices. Canalis prit beaucoup sur lui dans l'intention de plaire à Modeste; mais, s'il fut complaisant pour elle, il redevint souvent lui-même avec les autres.

Modeste, impitoyable pour les dix martyrs qu'elle faisait, pria Canalis de lire une de ses pièces de vers, elle voulait un échantillon du talent de lecture si vanté. Canalis prit le volume que lui tendit Modeste et roucoula, tel est le mot propre, celle de ses poésies qui passe pour être la plus belle, une imitation des *Amours des anges* de Moore, intitulée VITALIS, que mesdames Latournelle et Dumay, Gobenheim et le caissier accueillirent par quelques bâillements.

— Si vous jouez bien au whist, monsieur, dit Gobenheim en présentant cinq cartes mise en éventail, je n'aurai jamais vu d'homme aussi accompli que vous ?...

Cette question fit rire, car elle fut la traduction des idées de chacun.

— Je le joue assez pour pouvoir vivre en province le reste de mes jours, répondit Canalis. Voici sans doute plus de littérature et de conversation qu'il n'en faut à des joueurs de whist, ajouta-t-il avec impatience en jetant son volume sur la console.

Ce détail indique les dangers que court le héros d'un salon à sortir, comme Canalis, de sa sphère; il ressemble alors à l'acteur chéri d'un certain public, dont le talent se perd en quittant son cadre et abordant un théâtre supérieur.

On mit ensemble le baron et le duc, Gobenheim fut le partenaire de Latournelle. Modeste vint se placer auprès du poëte, au grand désespoir du pauvre Ernest qui suivait sur le visage de la capricieuse jeune fille les progrès de la fascination exercée par Canalis. La Brière ignorait le don de séduction que possédait Melchior et que la nature a souvent refusé aux êtres vrais, assez généralement timides. Ce don exige une hardiesse, une vivacité de moyens qu'on pourrait appeler la voltige de l'esprit; il comporte même un peu de mimique; mais n'y a-t-il pas toujours, moralement parlant, un comédien dans un poëte? Entre exprimer des sentiments qu'on n'éprouve pas, mais dont on conçoit toutes les variantes, et les feindre quand on en a besoin pour obtenir un succès sur le théâtre de la vie privée, la différence est grande; néanmoins, si l'hypocrisie nécessaire à l'homme du monde a gangrené le poëte, il arrive à transporter les facultés de son talent dans l'expression d'un sentiment nécessaire, comme le grand homme voué à la solitude finit par transborder son cœur dans son esprit.

— Il travaille pour les millions, se disait douloureusement La Brière, et il jouera si bien la passion que Modeste y croira!

Et au lieu de se montrer plus aimable et plus spirituel que son rival, La Brière imita le duc d'Hérouville, il resta sombre, inquiet, attentif; mais là où l'homme de cour étudiait les incartades de la jeune héritière, Ernest fut en proie aux douleurs d'une jalousie noire et concentrée, il n'avait pas encore obtenu un regard de son idole. Il sortit, pour quelques instants, avec Butscha.

— C'est fini, dit-il, elle est folle de lui, je suis plus que désagréable, et d'ailleurs elle a raison ! Canalis est charmant, il a de l'esprit dans son silence, de la passion dans les yeux, de la poésie dans ses amplifications...

— Est-ce un honnête homme ? demanda Butscha.

— Oh oui ! répondit La Brière. Il est loyal, chevaleresque, et capable de perdre, soumis à l'influence d'une Modeste, les petits travers que lui a donnés madame de Chaulieu...

— Vous êtes un brave garçon, dit le petit bossu. Mais est-il capable d'aimer, et l'aimera-t-il?

— Je ne sais pas, répondit La Brière. A-t-elle parlé de moi? demanda-t-il après un moment de silence.

— Oui, dit Butscha qui redit à La Brière le mot échappé à Modeste sur les déguisements.

Le référendaire alla se jeter sur un banc, et s'y cacha la tête dans ses mains; il ne pouvait retenir ses larmes et ne voulait pas les laisser voir à Butscha; mais le nain était homme à les deviner.

— Qu'avez-vous, monsieur ? demanda Butscha.

— Elle a raison... dit La Brière en se relevant brusquement, je suis un misérable !

Il raconta la tromperie à laquelle l'avait convié Canalis; mais en faisant observer à Butscha qu'il avait voulu

détromper Modeste avant qu'elle se fût démasquée, et il se répandit en apostrophes assez enfantines sur le malheur de sa destinée. Butscha reconnut sympathiquement l'amour dans sa vigoureuse et sapide naïveté, dans ses vraies, dans ses profondes anxiétés.

— Mais pourquoi, dit-il au référendaire, ne vous développez-vous pas devant mademoiselle Modeste, et laissez-vous votre rival faire ses exercices ?...

— Ah ! vous n'avez donc pas senti, lui dit La Brière, votre gorge se serrer dès qu'il s'agit de lui parler... Vous ne sentez donc rien dans la racine de vos cheveux, rien à la surface de la peau, quand elle vous regarde, ne fût-ce que d'un œil distrait...

— Mais vous avez eu assez de jugement pour être d'une tristesse morne quand elle a, en quelque sorte, dit à son digne père : — Vous êtes une ganache.

— Monsieur, je l'aime trop pour ne pas avoir senti comme la lame d'un poignard entrer dans mon cœur, en l'entendant ainsi donner un démenti aux perfections que je lui trouve.

— Canalis, lui, l'a justifiée, répondit Butscha.

— Si elle avait plus d'amour-propre que de cœur, elle ne serait pas regrettable, répliqua La Brière.

En ce moment Modeste, suivie de Canalis qui venait de perdre, sortit avec son père et madame Dumay, pour respirer l'air d'une nuit étoilée. Pendant que sa fille se promenait avec le poëte, Charles Mignon se détacha d'elle pour venir auprès de La Brière.

— Votre ami, monsieur, aurait dû se faire avocat, dit-il en souriant et regardant le jeune homme avec attention.

— Ne vous hâtez pas de juger un poëte avec la sévérité que vous pourriez avoir pour un homme ordinaire,

comme moi, par exemple, monsieur le comte, répondit La Brière. Le poëte a sa mission. Il est destiné par sa nature à voir la poésie des questions, de même qu'il exprime celle de toute chose : aussi, là où vous le croyez en opposition avec lui-même, est-il fidèle à sa vocation. C'est le peintre, faisant également bien une madone et une courtisane. Molière a raison dans ses personnages de vieillards et dans ceux de ses jeunes gens, et Molière avait certes le jugement sain. Ces jeux de l'esprit, corrupteurs chez les hommes secondaires, n'ont aucune influence sur le caractère chez les vrais grands hommes.

Charles Mignon serra la main à La Brière, en lui disant : — Cette facilité pourrait néanmoins servir à se justifier à soi-même des actions diamétralement opposées, surtout en politique.

— Ah! mademoiselle, répondait en ce moment Canalis d'une voix câline à une malicieuse observation de Modeste, ne croyez pas que la multiplicité des sensations ôte la moindre force aux sentiments. Les poëtes, plus que les autres hommes, doivent aimer avec constance et foi. D'abord ne soyez pas jalouse de ce qu'on appelle la Muse. Heureuse la femme d'un homme occupé ! Si vous entendiez les plaintes des femmes qui subissent le poids de l'oisiveté des maris sans fonctions ou à qui la richesse laisse de grands loisirs, vous sauriez que le principal bonheur d'une Parisienne est la liberté, la royauté chez elle. Or, nous autres, nous laissons prendre à une femme le sceptre chez nous, car il nous est impossible de descendre à la tyrannie exercée par les petits esprits. Nous avons mieux à faire... Si jamais je me mariais, ce qui, je vous le jure, est une catastrophe très-éloignée pour moi, je voudrais que ma femme eût la liberté morale que garde une maîtresse

et qui peut-être est la source où elle puise toutes ses séductions.

Canalis déploya sa verve et ses grâces en parlant amour, mariage, adoration de la femme, en controversant avec Modeste jusqu'à ce que monsieur Mignon, qui vint les rejoindre, eût trouvé dans un moment de silence l'occasion de prendre sa fille par le bras et de l'amener devant Ernest à qui le digne soldat avait conseillé de tenter une explication.

— Mademoiselle, dit Ernest d'une voix altérée, il m'est impossible de rester sous le poids de votre mépris. Je ne me défends pas, je ne cherche pas à me justifier, je veux seulement vous faire observer qu'avant de lire votre flatteuse lettre adressée à la personne, et non plus au poëte, la dernière enfin, je voulais, et je vous l'ai fait savoir par un mot écrit du Havre, dissiper l'erreur où vous étiez. Tous les sentiments que j'ai eu le bonheur de vous exprimer sont sincères. Une espérance a lui pour moi quand, à Paris, monsieur votre père s'est dit pauvre ; mais, maintenant, si tout est perdu, si je n'ai plus que des regrets éternels, pourquoi resterais-je ici où tout est supplice pour moi ?... Laissez-moi donc emporter un sourire de vous, il sera gravé dans mon cœur.

— Monsieur, répondit Modeste qui parut froide et distraite, je ne suis pas la maîtresse ici ; mais, certes, je serais au désespoir d'y retenir ceux qui n'y trouvent ni plaisir ni bonheur.

Elle laissa le référendaire en prenant le bras de madame Dumay pour rentrer. Quelques instants après, tous les personnages de cette scène domestique, de nouveau réunis au salon, furent assez surpris de voir Modeste assise auprès du duc d'Hérouville, et coquetant avec lui comme aurait pu le faire la plus rusée Parisienne ; elle

s'intéressait à son jeu, lui donnait les conseils qu'il demandait, et trouva l'occasion de dire des choses flatteuses en élevant le hasard de la noblesse sur la même ligne que les hasards du talent et de la beauté. Canalis savait ou croyait savoir la raison de ce changement, il avait voulu piquer Modeste en traitant le mariage de catastrophe et en s'en montrant éloigné; mais, comme tous ceux qui jouent avec le feu, ce fut lui qui se brûla. La fierté de Modeste, son dédain alarmèrent le poëte, il revint à elle en donnant le spectacle d'une jalousie d'autant plus visible qu'elle était jouée. Modeste, implacable comme les anges, savoura le plaisir que lui causait l'exercice de son pouvoir, et naturellement elle en abusa. Le duc d'Hérouville n'avait jamais connu pareille fête : une femme lui souriait ! A onze heures du soir, heure indue au Chalet, les trois prétendus sortirent, le duc en trouvant Modeste charmante, Canalis en la trouvant excessivement coquette, et La Brière navré de sa dureté.

Pendant huit jours, l'héritière fut avec ses trois prétendus ce qu'elle avait été durant cette soirée, en sorte que le poëte parut l'emporter sur ses rivaux, malgré les boutades et les fantaisies qui donnaient de temps en temps de l'espoir au duc d'Hérouville. Les irrévérences de Modeste envers son père, les libertés excessives qu'elle prenait avec lui ; ses impatiences avec sa mère aveugle en lui rendant comme à regret ces petits services qui naguère étaient le triomphe de sa piété filiale, semblaient être l'effet d'un caractère fantasque et d'une gaieté tolérée depuis l'enfance. Quand Modeste allait trop loin, elle se faisait de la morale à elle-même, et attribuait ses légèretés, ses incartades à son esprit d'indépendance. Elle avouait au duc et à Canalis son peu de goût pour l'obéissance, et le regardait comme un obs-

tacle réel à son établissement, en interrogeant ainsi le moral de ses prétendus, à la manière de ceux qui trouent la terre pour en ramener de l'or, du charbon, du tuf ou de l'eau.

— Je ne trouverai jamais disait-elle la veille du jour où l'installation de la famille à la villa devait avoir lieu, de mari qui supportera mes caprices avec la bonté de mon père qui ne s'est jamais démentie, avec l'indulgence de mon adorable mère.

— Ils se savent aimés, mademoiselle, dit La Brière.

— Soyez sûre, mademoiselle, que votre mari connaîtra toute la valeur de son trésor, ajouta le duc.

— Vous avez plus d'esprit et de résolution qu'il n'en faut pour discipliner un mari, dit Canalis en riant.

Modeste sourit comme Henri IV dut sourire après avoir révélé, par trois réponses à une question insidieuse, le caractère de ses trois principaux ministres à un ambassadeur étranger.

Le jour du dîner, Modeste, entraînée par la préférence qu'elle accordait à Canalis, se promena longtemps seule avec lui sur le terrain sablé qui se trouvait entre la maison et le boulingrin orné de fleurs. Aux gestes du poëte, à l'air de la jeune héritière, il était facile de voir qu'elle écoutait favorablement Canalis ; aussi les deux demoiselles d'Hérouville vinrent-elles interrompre ce scandaleux tête-à-tête ; et, avec l'adresse naturelle aux femmes en semblable occurrence, elles mirent la conversation sur la cour, sur l'éclat d'une charge de la couronne, en expliquant la différence qui existait entre les charges de la maison du roi et celles de la couronne; elles tâchèrent de griser Modeste en s'adressant à son orgueil et lui montrant une des plus hautes destinées à laquelle une femme pouvait alors aspirer.

— Avoir pour fils un duc, s'écria la vieille demoiselle, est un avantage positif. Ce titre est une fortune, hors de toute atteinte, qu'on donne à ses enfants.

— A quel hasard, dit Canalis assez mécontent d'avoir vu son entretien rompu, devons-nous attribuer le peu de succès ne monsieur le grand écuyer a eu jusqu'à présent dans l'affaire où ce titre peut le plus servir les prétentions d'un homme ?

Les deux demoiselles jetèrent à Canalis un regard chargé d'autant de venin qu'en insinue la morsure d'une vipère, et furent si décontenancées par le sourire railleur de Modeste qu'elles se trouvèrent sans un mot de réponse.

— Monsieur le grand écuyer, dit Modeste à Canalis, ne vous a jamais reproché l'humilité que vous inspire votre gloire ; pourquoi lui en vouloir de sa modestie ?

— Il ne s'est d'ailleurs pas encore rencontré, dit la vieille demoiselle, une femme digne du rang de mon neveu. Nous en avons vu qui n'avaient que la fortune de cette position ; d'autres qui, sans la fortune, en avaient tout l'esprit ; et j'avoue que nous avons bien fait d'attendre que Dieu nous offrît l'occasion de connaître une personne en qui se rencontrent et la noblesse et l'esprit et la fortune d'une duchesse d'Hérouville.

— Il y a, ma chère Modeste, dit Hélène d'Hérouville en emmenant sa nouvelle amie à quelques pas de là, mille barons de Canalis dans le royaume comme il y a cent poëtes à Paris qui le valent ; et il est si peu grand homme que, moi, pauvre fille destinée à prendre le voile faute d'une dot, je ne voudrais pas de lui ! Vous ne savez d'ailleurs pas ce que c'est qu'un jeune homme exploité depuis dix ans par la duchesse de Chaulieu. Il n'y a vraiment qu'une vieille femme de soixante ans

bientôt qui puisse se soumettre aux petites indispositions dont est, dit-on, affligé le grand poëte, et dont la moindre fut, chez Louis XIV, un défaut insupportable; mais la duchesse n'en souffre pas autant, il est vrai, qu'en souffrirait une femme, elle ne l'a pas toujours chez elle comme on a un mari...

Et, pratiquant l'une des manœuvres particulières aux femmes entre elles, Hélène d'Hérouville répéta d'oreille à oreille les calomnies que les femmes jalouses de madame de Chaulieu colportaient sur le poëte. Ce petit détail, assez commun dans les conversations des jeunes personnes, montre avec quel acharnement on se disputait déjà la fortune du comte de La Bastie.

En dix jours, les opinions du Chalet avaient beaucoup varié sur les trois personnages qui prétendaient à la main de Modeste. Ce changement, tout au désavantage de Canalis, se basait sur des considérations de nature à faire profondément réfléchir les porteurs d'une gloire quelconque. On ne peut nier, à voir la passion avec laquelle on poursuit un autographe, que la curiosité publique ne soit vivement excitée par la célébrité. La plupart des gens de province ne se rendent évidemment pas un compte exact des procédés que les gens illustres emploient pour mettre leur cravate, marcher sur le boulevard, bayer aux corneilles ou manger une côtelette; car, lorsqu'ils aperçoivent un homme vêtu des rayons de la mode ou resplendissant d'une faveur plus ou moins passagère, mais toujours enviée, les uns disent: « Oh! c'est ça! » ou bien: « C'est drôle! » et autres exclamations bizarres. En un mot, le charme étrange que cause toute espèce de gloire, même justement acquise, ne subsiste pas. C'est, surtout pour les gens superficiels, moqueurs ou envieux, une sensation rapide comme l'éclair et qui ne se renouvelle point. Il semble que la gloire, de

même que le soleil, chaude et lumineuse à distance, est, si l'on s'en approche, froide comme la sommité d'une alpe. Peut-être l'homme n'est-il réellement grand que pour ses pairs ; peut-être les défauts inhérents à la condition humaine disparaissent-ils plutôt à leurs yeux qu'à ceux des vulgaires admirateurs. Pour plaire tous les jours, un poëte serait donc tenu de déployer les grâces mensongères des gens qui savent se faire pardonner leur obscurité par leurs façons aimables et par leurs complaisants discours ; car, outre le génie, chacun lui demande les plates vertus de salon et le *berquinisme* de famille. Le grand poëte du faubourg Saint-Germain, qui ne voulut pas se plier à cette loi sociale, vit succéder une insultante indifférence à l'éblouissement causé par sa conversation des premières soirées. L'esprit prodigué sans mesure produit sur l'âme l'effet d'une boutique de cristaux sur les yeux ; c'est assez dire que le feu, que le brillant de Canalis fatigua promptement des gens qui, selon leur mot, aimaient le solide. Tenu bientôt de se montrer homme ordinaire, le poëte rencontra de nombreux écueils sur un terrain où La Brière conquit les suffrages de ceux qui d'abord l'avaient trouvé maussade. On éprouva le besoin de se venger de la réputation de Canalis en lui préférant son ami. Les meilleures personnes sont ainsi faites. Le simple et bon référendaire n'offensait aucun amour-propre ; en revenant à lui, chacun lui découvrit du cœur, une grande modestie, une discrétion de coffre-fort et une excellente tenue. Le duc d'Hérouville mit, comme valeur politique, Ernest beaucoup au-dessus de Canalis. Le poëte, inégal, ambitieux et mobile comme le Tasse, aimait le luxe, la grandeur, il faisait des dettes ; tandis que le jeune conseiller, d'un caractère égal, vivait sagement, utile sans fracas, attendant les récompenses sans les quêter, et faisait des éco-

nomies. Canalis avait d'ailleurs donné raison aux bourgeois qui l'observaient. Depuis deux ou trois jours, il se laissait aller à des mouvements d'impatience, à des abattements, à ces mélancolies sans raison apparente, à ces changements d'humeur, fruits du tempérament nerveux des poëtes. Ces originalités (le mot de la province) engendrées par l'inquiétude que lui causaient ses torts, grossis de jour en jour, envers la duchesse de Chaulieu à laquelle il devait écrire sans pouvoir s'y résoudre, furent soigneusement remarquées par la douce Américaine, par la digne madame Latournelle, et devinrent le sujet de plus d'une causerie entre elles et madame Mignon. Canalis ressentit les effets de ces causeries sans se les expliquer. L'attention ne fut plus la même, les visages ne lui offrirent plus cet air ravi des premiers jours ; tandis qu'Ernest commençait à se faire écouter. Depuis deux jours, le poëte essayait donc de séduire Modeste, et profitait de tous les instants où il pouvait se trouver seul avec elle pour l'envelopper dans les filets d'un langage passionné. Le coloris de Modeste avait appris aux deux filles avec quel plaisir l'héritière écoutait de délicieux concetti délicieusement dits ; et, inquiètes d'un tel progrès, elles venaient de recourir à l'*ultima ratio* des femmes en pareil cas, à ces calomnies qui manquent rarement leur effet en s'adressant aux répugnances physiques les plus violentes. Aussi, en se mettant à table, le poëte aperçut-il des nuages sur le front de son idole ; il y lut les perfidies de mademoiselle d'Hérouville, et jugea nécessaire de se proposer lui-même pour mari dès qu'il pourrait parler à Modeste. En entendant quelques propos aigres-doux, quoique polis, échangés entre Canalis et les deux nobles filles, Gobenheim poussa le coude à Butscha son voisin pour lui montrer le poëte et le grand écuyer.

— Ils se démoliront l'un pour l'autre ! lui dit-il à l'oreille.

— Canalis a bien assez de génie pour se démolir à lui tout seul, répondit le nain.

Pendant le dîner, qui fut d'une excessive magnificence et admirablement bien servi, le duc remporta sur Canalis un grand avantage. Modeste, qui la veille avait reçu ses habits de cheval, parla de promenades à faire aux environs. Par le tour que prit la conversation, elle fut amenée à manifester le désir de voir une chasse à courre, plaisir qui lui était inconnu. Aussitôt le duc proposa de donner à mademoiselle Mignon le spectacle d'une chasse dans une forêt de la couronne, à quelques lieues du Havre. Grâce à ses relations avec le prince de Cadignan, grand veneur, il entrevit les moyens de déployer aux yeux de Modeste un faste royal, de la séduire en lui montrant le monde fascinant de la cour et lui faisant souhaiter de s'y introduire par un mariage. Des coups d'œil échangés entre le duc et les deux demoiselles d'Hérouville, que surprit Canalis, disaient assez : « A nous l'héritière ! » pour que le poëte, réduit à ses splendeurs personnelles, se hâtât d'obtenir un gage d'affection. Presque effrayée de s'être avancée au delà de ses intentions avec les d'Hérouville, Modeste, en se promenant après dîner dans le parc, affecta d'aller un peu en avant de la compagnie avec Melchior. Par une curiosité de jeune fille, et assez légitime, elle laissa deviner les calomnies dites par Hélène ; et sur une exclamation de Canalis, elle lui demanda le secret, qu'il promit.

— Ces coups de langue, dit-il, sont de bonne guerre dans le grand monde ; votre probité s'en effarouche et moi j'en ris, j'en suis même heureux. Ces demoiselles

doivent croire les intérêts de Sa Seigneurie bien en danger pour y avoir recours.

Et, profitant aussitôt de l'avantage que donne une communication de ce genre, Canalis mit à sa justification une telle verve de plaisanterie, une passion si spirituellement exprimée en remerciant Modeste d'une confidence où il se dépêchait de voir un peu d'amour, qu'elle se vit tout aussi compromise avec le poëte qu'avec le grand écuyer. Canalis, sentant la nécessité d'être hardi, se déclara nettement. Il fit à Modeste des serments où sa poésie rayonna comme la lune ingénieusement invoquée, où brilla la description de la beauté de cette charmante blonde admirablement habillée pour cette fête de famille. Cette exaltation de commande, à laquelle le soir, le feuillage, le ciel et la terre, la nature entière servirent de complices, entraîna cet avide amant au delà de toute raison ; car il parla de son désintéressement et sut rajeunir par les grâces de son style le fameux thème : *Quinze cents francs et ma Sophie!* de Diderot, ou *Une chaumière et ton cœur!* de tous les amants qui connaissent bien la fortune d'un beau-père.

— Monsieur, dit Modeste après avoir savouré la mélodie de ce concerto si admirablement exécuté *sur un thème connu*, la liberté que me laissent mes parents m'a permis de vous entendre ; mais c'est à eux que vous devriez vous adresser.

— Eh bien ! s'écria Canalis, dites-moi que, si j'obtiens leur aveu, vous ne demanderez pas mieux que de leur obéir ?

— Je sais d'avance, répondit-elle, que mon père a des fantaisies qui peuvent contrarier le juste orgueil d'une vieille maison comme la vôtre, car il désire voir porter son titre et son nom par ses petits-fils.

— Eh ! chère Modeste, quels sacrifices ne ferait-on pas

nfier sa vie à un ange gardien tel que vous ?
ous me permettrez de ne pas décider en un in-
ı sort de toute ma vie, dit-elle en rejoignant les
lles d'Hérouville.

e moment, ces deux nobles filles caressaient les
du petit Latournelle, afin de le mettre dans leurs
. Mademoiselle d'Hérouville, à qui, pour la dis-
le sa nièce Hélène, il faut donner exclusivement
patrimonial, donnait à entendre au notaire que
de président du tribunal du Havre, dont dis-
Charles X en leur faveur, était une retraite
on talent de légiste et à sa probité. Butscha, qui
enait avec La Brière et qui s'effrayait des pro-
l'audacieux Melchior, trouva moyen de causer
quelques minutes au bas du perron avec Mo-
ı moment où l'on rentra pour se livrer aux ta-
s de l'inévitable whist.

demoiselle, j'espère que vous ne lui dites pas
Melchior ?... lui demanda-t-il à voix basse.

ı s'en faut ! mon nain mystérieux, répondit-elle
ant à faire damner un ange.

ınd Dieu ! s'écria le clerc en laissant tomber ses
ıi frôlèrent les marches.

bien ! ne vaut-il pas ce haineux et sombre ré-
e à qui vous vous intéressez ? reprit-elle en
pour Ernest un de ces airs hautains dont le
appartient qu'aux jeunes filles, comme si la vir-
ır prêtait des ailes pour s'envoler si haut. Est-
petit monsieur de La Brière qui m'accepterait
? dit-elle après une pause ?

nandez à monsieur votre père, répliqua Butscha
uelques pas pour emmener Modeste à une dis-
spectable des fenêtres. Écoutez-moi, mademoi-
ous savez que celui qui vous parle est prêt à

doivent croire les intérêts de Sa Seigneurie bien en danger pour y avoir recours.

Et, profitant aussitôt de l'avantage que donne une communication de ce genre, Canalis mit à sa justification une telle verve de plaisanterie, une passion si spirituellement exprimée en remerciant Modeste d'une confidence où il se dépêchait de voir un peu d'amour, qu'elle se vit tout aussi compromise avec le poëte qu'avec le grand écuyer. Canalis, sentant la nécessité d'être hardi, se déclara nettement. Il fit à Modeste des serments où sa poésie rayonna comme la lune ingénieusement invoquée, où brilla la description de la beauté de cette charmante blonde admirablement habillée pour cette fête de famille. Cette exaltation de commande, à laquelle le soir, le feuillage, le ciel et la terre, la nature entière servirent de complices, entraîna cet avide amant au delà de toute raison ; car il parla de son désintéressement et sut rajeunir par les grâces de son style le fameux thème : *Quinze cents francs et ma Sophie!* de Diderot, ou *Une chaumière et ton cœur!* de tous les amants qui connaissent bien la fortune d'un beau-père.

— Monsieur, dit Modeste après avoir savouré la mélodie de ce concerto si admirablement exécuté *sur un thème connu*, la liberté que me laissent mes parents m'a permis de vous entendre ; mais c'est à eux que vous devriez vous adresser.

— Eh bien ! s'écria Canalis, dites-moi que, si j'obtiens leur aveu, vous ne demanderez pas mieux que de leur obéir ?

— Je sais d'avance, répondit-elle, que mon père a des fantaisies qui peuvent contrarier le juste orgueil d'une vieille maison comme la vôtre, car il désire voir porter son titre et son nom par ses petits-fils.

— Eh ! chère Modeste, quels sacrifices ne ferait-on pas

onner sa vie à un ange gardien tel que vous? ous me permettrez de ne pas décider en un in- u sort de toute ma vie, dit-elle en rejoignant les elles d'Hérouville.

e moment, ces deux nobles filles caressaient les du petit Latournelle, afin de le mettre dans leurs s. Mademoiselle d'Hérouville, à qui, pour la dis- de sa nièce Hélène, il faut donner exclusivement patrimonial, donnait à entendre au notaire que e de président du tribunal du Havre, dont dis- t Charles X en leur faveur, était une retraite on talent de légiste et à sa probité. Butscha, qui nenait avec La Brière et qui s'effrayait des pro- l'audacieux Melchior, trouva moyen de causer t quelques minutes au bas du perron avec Mo- au moment où l'on rentra pour se livrer aux ta- s de l'inévitable whist.

ademoiselle, j'espère que vous ne lui dites pas Melchior?... lui demanda-t-il à voix basse.

eu s'en faut! mon nain mystérieux, répondit-elle iant à faire damner un ange.

rand Dieu! s'écria le clerc en laissant tomber ses ui frôlèrent les marches.

n bien! ne vaut-il pas ce haineux et sombre ré- ire à qui vous vous intéressez? reprit-elle en pour Ernest un de ces airs hautains dont le n'appartient qu'aux jeunes filles, comme si la vir- eur prêtait des ailes pour s'envoler si haut. Est- e petit monsieur de La Brière qui m'accepterait t? dit-elle après une pause?

emandez à monsieur votre père, répliqua Butscha quelques pas pour emmener Modeste à une dis- espectable des fenêtres. Écoutez-moi, mademoi- Vous savez que celui qui vous parle est prêt à

vous donner non-seulement sa vie, mais encore son honneur, en tout temps, à tout moment ; ainsi vous pouvez croire en lui, vous pouvez lui confier ce que peut-être vous ne diriez pas à votre père. Eh bien, ce sublime Canalis vous a-t il tenu le langage désintéressé qui vous fait jeter ce reproche à la face du pauvre Ernest?

— Oui.

— Y croyez-vous ?

— Ceci, mau-clerc, reprit-elle en lui donnant un des dix ou douze surnoms qu'elle lui avait trouvés, m'a l'air de mettre en doute la puissance de mon amour-propre.

— Vous riez, chère mademoiselle Modeste ; ainsi rien n'est sérieux, et j'espère alors que vous vous moquez de lui?

— Que penseriez-vous de moi, monsieur Butscha, si je me croyais le droit de railler quelqu'un de ceux qui me font l'honneur de me vouloir pour femme ? Sachez, maître Jean, que, même en ayant l'air de mépriser le plus méprisable des hommages, une fille est toujours flattée de l'obtenir...

— Ainsi, je vous flatte?... dit le clerc en montrant sa figure illuminée comme l'est une ville pour une fête,

— Vous ?... dit-elle. Vous me témoignez la plus précieuse de toutes les amitiés, un sentiment désintéressé comme celui d'une mère pour sa fille ! ne vous comparez à personne, car mon père lui-même est obligé de se dévouer à moi. — Elle fit une pause. — Je ne puis pas dire que je vous aime, dans le sens que les hommes donnent à ce mot, mais ce que je vous accorde est éternel et ne connaîtra jamais de vicissitudes.

— Eh bien ! dit Butscha qui feignit de ramasser un caillou pour baiser le bout des souliers de Modeste en y

laissant une larme, permettez-moi donc de veiller sur vous, comme un dragon veille sur un trésor. Le poëte vous a déployé tout à l'heure la dentelle de ses précieuses phrases, le clinquant des promesses. Il a chanté son amour sur la plus belle corde de sa lyre, n'est-ce pas?... Si dès que ce noble amant aura la certitude de votre peu de fortune, vous le voyez changeant de conduite, embarrassé, froid, en ferez-vous encore votre mari, lui donnerez-vous toujours votre estime?...

— Ce serait un Francisque Althor?... demanda-t-elle avec un geste où se peignit un amer dégoût.

— Laissez-moi le plaisir de produire ce changement de décoration, dit Butscha. Non-seulement je veux que ce soit subit, mais, après, je ne désespère pas de vous rendre votre poëte amoureux de nouveau, de lui faire souffler alternativement le froid et le chaud sur votre cœur aussi gracieusement qu'il soutient le pour et le contre dans la même soirée, sans quelquefois s'en apercevoir.

— Si vous avez raison, dit-elle, à qui se fier?

— A celui qui vous aime véritablement.

— Au petit duc?...

Butscha regarda Modeste. Tous deux, ils firent quelques pas en silence. La jeune fille fut impénétrable, elle ne sourcilla pas.

— Mademoiselle, me permettez-vous d'être le traducteur des pensées tapies au fond de votre cœur, comme des mousses marines sous les eaux, et que vous ne voulez pas vous expliquer?

— Eh quoi! dit Modeste, mon conseiller intime privé actuel serait encore un miroir?...

— Non, mais un écho, répondit-il en accompagnant ce mot d'un *geste empreint* d'une sublime modestie. La

duc vous aime, mais il vous aime trop. Si j'ai bien compris, moi nain, l'infinie délicatesse de votre cœur, il vous répugnerait d'être adorée comme un saint sacrement dans son tabernacle. Mais, comme vous êtes éminemment femme, vous ne voulez pas plus voir un homme sans cesse à vos pieds et de qui vous seriez éternellement sûre, que vous ne voudriez d'un égoïste, comme Canalis, qui se préférerait à vous... Pourquoi? je n'en sais rien. Je me ferai femme et vieille femme pour savoir la raison de ce programme que j'ai lu dans vos yeux, et qui peut-être est celui de toutes les filles. Néanmoins, vous avez dans votre grande âme un besoin d'adoration. Quand un homme est à vos genoux, vous ne pouvez pas vous mettre aux siens. — On ne va pas loin ainsi, disait Voltaire. Le petit duc a donc trop de génuflexions dans le moral; et Canalis pas assez, pour ne pas dire point du tout. Aussi deviné-je la malice cachée de vos sourires, quand vous vous adressez au grand écuyer, quand il vous parle, quand vous lui répondez. Vous ne pouvez jamais être malheureuse avec le duc, tout le monde vous approuvera si vous le choisissez pour mari, mais vous ne l'aimerez point. Le froid de l'égoïsme et la chaleur excessive d'une extase continuelle produisent sans doute dans le cœur de toutes les femmes une négation. Évidemment, ce n'est pas ce triomphe perpétuel qui vous prodiguera les délices infinies du mariage que vous rêvez, où il se rencontre des obéissances qui rendent fière, où l'on fait de grands petits sacrifices cachés avec bonheur, où l'on ressent des inquiétudes sans cause, où l'on attend avec ivresse des succès, où l'on plie avec joie devant des grandeurs imprévues, où l'on est compris jusque dans ses secrets, où parfois une femme protége de son amour son protecteur...

— Vous êtes sorcier! dit Modeste.

— Vous ne trouverez pas non plus cette douce égalité de sentiments, ce partage continu de la vie et cette certitude de plaire qui fait accepter le mariage, en épousant un Canalis, un homme qui ne pense qu'à lui, dont le moi est la note unique, dont l'attention ne s'est pas encore abaissée jusqu'à se prêter à votre père ou au grand écuyer!... un ambitieux de second ordre à qui votre dignité, votre obéissance importent peu, qui fera de vous une chose nécessaire dans sa maison, et qui vous insulte déjà par son indifférence en fait d'honneur! Oui, vous vous permettriez de souffleter votre mère, Canalis fermerait les yeux pour pouvoir se nier votre crime à lui-même, tant il a soif de votre fortune. Ainsi, mademoiselle, je ne pensais ni au grand poëte qui n'est qu'un petit comédien, ni à Sa Seigneurie qui ne serait pour vous qu'un beau mariage et non pas un mari...

— Butscha, mon cœur est un livre blanc où vous gravez vous-même ce que vous y lisez, répondit Modeste. Vous êtes entraîné par votre haine de province contre tout ce qui vous force à regarder plus haut que la tête. Vous ne pardonnez pas au poëte d'être un homme politique, de posséder une belle parole, d'avoir un immense avenir, et vous calomniez ses intentions...

— Lui?... mademoiselle. Il vous tournera le dos du jour au lendemain avec la lâcheté d'un Vilquin.

— Oh! faites-lui jouer cette scène de comédie, et...

— Sur tous les tons, dans trois jours, mercredi, souvenez-vous-en. Jusque-là, mademoiselle, amusez-vous à entendre tous les airs de cette serinette, afin que les ignobles dissonances de la contre-partie en ressortent mieux.

Modeste rentra gaiment au salon où, seul de tous les hommes, La Brière, assis dans l'embrasure d'une fenêtre d'où sans doute il avait contemplé son idole, se leva

comme si quelque huissier eût crié : La Reine ! Ce fut un mouvement respectueux plein de cette vive éloquence particulière au geste et qui surpasse celle des plus beaux discours. L'amour parlé ne vaut pas l'amour prouvé, toutes les jeunes filles de vingt ans en ont cinquante pour pratiquer cet axiome. Là est le grand argument des séducteurs. Au lieu de regarder Modeste en face, comme le fit Canalis qui la salua par un hommage public, l'amant dédaigné la suivit d'un long regard en dessous, humble à la façon de Butscha, presque craintif. La jeune héritière remarqua cette contenance en allant se placer auprès de Canalis, au jeu de qui elle parut s'associer. Durant la conversation, La Brière apprit par un mot de Modeste à son père qu'elle reprendrait mercredi l'exercice du cheval ; elle lui faisait observer qu'il lui manquait une cravache en harmonie avec la somptuosité de ses habits d'écuyère. Le référendaire lança sur le nain un regard qui pétilla comme un incendie ; et, quelques instants après, ils piétinaient tous deux sur la terrasse.

— Il est neuf heures, dit Ernest à Butscha, je pars pour Paris à franc étrier, j'y puis être demain matin à dix heures. Mon cher Butscha, de vous elle acceptera bien un souvenir, car elle a de l'amitié pour vous ; laissez-moi lui donner, sous votre nom, une cravache, et sachez que, pour prix de cette immense complaisance, vous aurez en moi non pas un ami, mais un dévouement.

— Allez, vous êtes bien heureux, dit le clerc, vous avez de l'argent, vous !...

— Prévenez Canalis de ma part que je ne rentrerai pas, et qu'il invente un prétexte pour justifier une absence de deux jours.

Une heure après, Ernest, parti en courrier, arriva en

douze heures à Paris où son premier soin fut de retenir une place à la malle-poste du Havre pour le lendemain. Puis, il alla chez les trois plus célèbres bijoutiers de Paris, comparant les pommes de cravache, et cherchant ce que l'art pouvait offrir de plus royalement beau. Il trouva, faite par Stidmann pour un Russe qui n'avait pu la payer après l'avoir commandée, une chasse au renard sculptée dans l'or, et terminée par un rubis d'un prix exorbitant pour les appointements d'un référendaire ; toutes ses économies y passèrent, il s'agissait de sept mille francs. Ernest donna le dessin des armes des La Bastie, et vingt heures pour les exécuter à la place de celles qui s'y trouvaient. Cette chasse, un chef-d'œuvre de délicatesse, fut ajustée à une cravache de caoutchouc et mise dans un étui de maroquin rouge doublé de velours sur lequel on grava deux M entrelacés. Le mercredi matin, La Brière était arrivé par la malle, et à temps pour déjeuner avec Canalis. Le poëte avait caché l'absence de son secrétaire en le disant occupé d'un travail envoyé de Paris. Butscha, qui se trouvait à la poste pour tendre la main au référendaire à l'arrivée de la malle, courut porter à Françoise Cochet cette œuvre d'art en lui recommandant de la placer sur la toilette de Modeste.

— Vous accompagnerez sans doute mademoiselle Modeste à sa promenade ? dit le clerc qui vint chez Canalis pour annoncer par une œillade à La Brière que la cravache était heureusement parvenue à sa destination.

— Moi ! répondit Ernest, je vais me coucher...

— Ah bah ! s'écria Canalis en regardant son ami, je ne te comprends plus.

On allait déjeuner, naturellement le poëte offrit au clerc de se mettre à table. Butscha restait avec l'inten-

tion de se faire inviter au besoin par La Brière, en voyant sur la physionomie de Germain le succès d'une malice de bossu que doit faire prévoir sa promesse à Modeste.

— Monsieur a bien raison de garder le clerc de monsieur Latournelle, dit Germain à l'oreille de Canalis.

Canalis et Germain allèrent dans le salon sur un clignotement d'œil du domestique à son maître.

— Ce matin, monsieur, je suis allé voir pêcher, une partie proposée avant-hier par un patron de barque de qui j'ai fait connaissance.

Germain n'avoua pas avoir eu le mauvais goût de jouer au billard dans un café du Hâvre où Butscha l'avait enveloppé d'amis pour agir à volonté sur lui.

— Eh bien? dit Canalis, au fait, vivement!

— Monsieur le baron, j'ai entendu sur monsieur Mignon une discussion à laquelle j'ai poussé de mon mieux, on ne savait pas à qui j'appartenais. Ah! monsieur le baron, le bruit du port est que vous donnez dans un panneau. La fortune de mademoiselle de La Bastie est, comme son nom, très-modeste. Le vaisseau sur lequel le père est venu n'est pas à lui, mais à des marchands de la Chine avec lesquels il devra loyalement compter. On débite à ce sujet des choses peu flatteuses pour l'honneur du colonel. Ayant entendu dire que vous et monsieur le duc vous vous disputiez mademoiselle de La Bastie, j'ai pris la liberté de vous prévenir; car de vous deux, il vaut mieux que ce soit Sa Seigneurie *qui la gobe*... En revenant j'ai fait un tour sur le port, devant la salle de spectacle où se promènent les négociants, parmi lesquels je me suis faufilé hardiment. Ces braves gens, voyant un homme bien vêtu, se sont mis à causer du Havre; de fil en aiguille, je les ai mis sur le compte du colonel Mignon, et ils se sont si bien trouvés d'accord avec les pêcheurs, que je manquerais à mes devoirs en

me taisant. Voilà pourquoi j'ai laissé monsieur s'habiller, se lever seul...

— Que faire? s'écria Canalis en se trouvant engagé de manière à ne pouvoir plus revenir sur ses promesses à Modeste.

— Monsieur connaît mon attachement, dit Germain en voyant le poëte comme foudroyé, il ne s'étonnera pas de me voir lui donner un conseil. Si vous pouviez griser ce clerc, il dirait bien le fin mot là-dessus; et, s'il ne se déboutonne pas à la seconde bouteille de vin de Champagne, ce sera toujours bien à la troisième. Il serait d'ailleurs bien singulier que monsieur, que nous verrons sans doute un jour ambassadeur, comme Philoxène l'a entendu dire à madame la duchesse, ne vînt pas à bout d'un clerc du Havre.

En ce moment, Butscha, l'auteur inconnu de cette partie de pêche, invitait le référendaire à se taire sur le sujet de son voyage à Paris, et à ne pas contrarier sa manœuvre à table. Le clerc avait tiré parti d'une réaction défavorable à Charles Mignon qui s'opérait au Havre. Voici pourquoi. Monsieur le comte de la Bastie laissait dans un complet oubli ses amis d'autrefois qui pendant son absence avaient oublié sa femme et ses enfants. En apprenant qu'il se donnait un grand dîner à la villa Mignon, chacun se flatta d'être un des convives et s'attendit à recevoir une invitation; mais quand on sut que Gobenheim, les Latournelle, le duc et les deux Parisiens étaient les seuls invités, il se fit une clameur de haro sur l'orgueil du négociant; son affectation à ne voir personne, à ne pas descendre au Havre, fut alors remarquée et attribuée à un mépris dont se vengea le Havre en mettant en question cette soudaine fortune. En caquetant, chacun sut bientôt que les fonds nécessaires au réméré de Wilquin avaient été fournis par Du-

may. Cette circonstance permit aux plus acharnés de supposer calomnieusement que Charles était venu confier au dévouement absolu de Dumay des fonds pour lesquels il prévoyait des discussions avec ses prétendus associés de Canton. Les demi-mots de Charles dont l'intention fut toujours de cacher sa fortune, les dires de ses gens à qui le mot fut donné, prêtaient un air de vraisemblance à ces fables grossières, auxquelles chacun crut en obéissant à l'esprit de dénigrement qui anime les commerçants les uns contre les autres. Autant le patriotisme de clocher avait vanté l'immense fortune d'un des fondateurs du Havre, autant la jalousie de province la diminua. Le clerc, à qui les pêcheurs devaient plus d'un service, leur demanda le secret et un coup de langue. Il fut bien servi. Le patron de la barque dit à Germain qu'un de ses cousins, un matelot, arrivait de Marseille, congédié par suite de la vente du brick sur lequel le colonel était revenu. Le brick se vendait pour le compte d'un nommé Castagnould, et la cargaison, selon le cousin, valait tout au plus trois ou quatre cent mille francs.

— Germain, dit Canalis au moment où le valet de chambre sortit, tu nous serviras du vin de Champagne et du vin de Bordeaux. Un membre de la basoche de Normandie doit remporter des souvenirs de l'hospitalité d'un poëte... Et puis, il a de l'esprit autant que le *Figaro*, dit Canalis en appuyant sa main sur l'épaule du nain, il faut que cet esprit de petit journal jaillisse et mousse avec du vin de Champagne ; nous ne nous épargnerons pas non plus, Ernest?... Il y a bien, ma foi! deux ans que je ne me suis grisé, reprit-il en regardant La Brière.

— Avec du vin?... cela se conçoit, répondit le clerc. Vous vous grisez tous les jours de vous-même! Vous

buvez à même, en fait de louanges. Ah! vous êtes beau, vous êtes poëte, vous êtes illustre de votre vivant, vous avez une conversation à la hauteur de votre génie, et vous plaisez à toutes les femmes, même à ma patronne. Aimé de la plus belle sultane validé que j'aie vue (je n'ai encore vu que celle-là), vous pouvez, si vous le voulez, épouser mademoiselle de La Bastie... Tenez, rien qu'à faire l'inventaire du présent sans compter votre avenir (un beau titre, la pairie, une ambassade!...), me voilà soûl, comme ces gens qui mettent en bouteilles le vin d'autrui.

— Toutes ces magnificences sociales, reprit Canalis, ne sont rien sans ce qui les met en valeur, la fortune!... Nous sommes ici entre hommes, les beaux sentiments sont charmants en stances.

— Et en circonstances, dit le clerc en faisant un geste significatif.

— Mais vous, monsieur le faiseur de contrats, dit le poëte en souriant de l'interruption, vous savez aussi bien que moi que *chaumière* rime avec *misère*.

A table, Butscha se développa dans le rôle du Trigaudin de *la Maison en loterie*, à effrayer Ernest, qui ne connaissait pas les *charges* d'étude : elles valent les *charges* d'atelier. Le clerc raconta la chronique scandaleuse du Havre, l'histoire des fortunes, celle des alcôves et les crimes commis le code à la main, ce qu'on appelle, en Normandie, *se tirer d'affaire comme on peut*. Il n'épargna personne. Sa verve croissait avec le torrent de vin qui passait par son gosier comme un orage par une gouttière.

— Sais-tu, La Brière, que ce brave garçon-là, dit Canalis en versant du vin à Butscha, ferait un fameux secrétaire d'ambassade...

— A *dégoter* son patron ! reprit le nain en jetant à Canalis un regard où l'insolence se noya dans le pétillement du gaz acide carbonique. J'ai assez peu de reconnaissance et assez d'intrigue pour vous monter sur les épaules. Un poëte portant un avorton !... ça se voit quelquefois, et même assez souvent... dans la librairie Allons, vous me regardez comme un avaleur d'épées Eh ! mon cher grand génie, vous êtes un homme supérieur, vous savez bien que la reconnaissance est un mot d'imbécile, on le met dans le dictionnaire, mais il n'est pas dans le cœur humain. La reconnaissance n'a de valeur qu'à certain mont qui n'est ni le Parnasse ni le Pinde. Croyez-vous que je doive beaucoup à ma patronne pour m'avoir élevé ? mais la ville entière lui a soldé ce compte en estime, en paroles, en admiration, la plus chère des monnaies. Je n'admets pas le bien dont on se constitue des rentes d'amour-propre. Les hommes font entre eux un commerce de services, le mot reconnaissance indique un débet, voilà tout. Quant à l'intrigue elle est ma divinité. Comment, dit-il à un geste de Canalis, vous n'adoreriez pas la faculté qui permet à un homme souple de l'emporter sur l'homme de génie, qui demande une observation constante des vices, des faiblesses de nos supérieurs, et la connaissance de l'*heure du berger* en toute chose ! Demandez à la diplomatie si le plus beau de tous les succès n'est pas le triomphe de la ruse sur la force ? Si j'étais votre secrétaire, monsieur le baron, vous seriez bientôt premier ministre, parce que j'y aurais le plus puissant intérêt !... Tenez voulez-vous une preuve de mes petits talents en ce genre ! oyez ! Vous aimez à l'adoration mademoiselle Modeste, et vous avez raison. L'enfant a mon estime, c'est une vraie Parisienne. Il pousse par-ci par-là des Parisiennes en province !... Notre Modeste est femme à lancer un

homme... Elle a de ça, dit-il en donnant en l'air un tour de poignet. Vous avez un concurrent redoutable, le duc : que me donnez-vous pour lui faire quitter le Havre avant trois jours ?...

— Achevons cette bouteille, dit le poëte en remplissant le verre de Butscha.

— Vous allez me griser! dit le clerc en lampant un neuvième verre de Champagne. Avez-vous un lit où je puisse dormir une heure? Mon patron est sobre comme un chameau qu'il est, et madame Latournelle aussi. L'un et l'autre, ils auraient la dureté de me gronder, ils auraient raison contre-moi qui n'en aurais plus, j'ai des actes à faire!... Puis, reprenant ses idées antérieures sans transition, à la manière des gens gris, il s'écria : — Et quelle mémoire!... Elle égale ma reconnaissance.

— Butscha, s'écria le poëte, tout à l'heure tu te disais sans reconnaissance, tu te contredis.

— Du tout, reprit le clerc. Oublier, c'est presque toujours se souvenir! Allez, marchez! je suis taillé pour faire un fameux secrétaire.

— Comment t'y prendrais-tu pour renvoyer le duc? dit Canalis charmé de voir la conversation aller d'elle-même à son but.

— Ça ne vous regarde pas! fit le clerc en lâchant un hoquet majeur.

Butscha roula sa tête sur ses épaules et ses yeux de Germain à La Brière, de La Brière à Canalis, à la manière des gens qui, sentant venir l'ivresse, veulent savoir dans quelle estime on les tient; car, dans le naufrage de l'ivresse, on peut observer que l'amour-propre est le seul sentiment qui surnage.

— Dites donc, grand poëte, vous êtes pas mal farceur

Vous me prenez donc pour un de vos lecteurs, vous qui envoyez à Paris votre ami à franc étrier pour aller chercher des renseignements sur la maison Mignon... Je blague, tu blagues, nous blaguons... Bon! Mais faites-moi l'honneur de croire que je suis assez calculateur pour toujours me donner la conscience nécessaire à mon état. En ma qualité de premier clerc de maître Latournelle, mon cœur est un carton à cadenas... Ma bouche ne livre aucun papier relatif aux clients. Je sais tout et je ne sais rien. Et puis, ma passion est connue. J'aime Modeste, elle est mon élève, elle doit faire un beau mariage... Et j'emboiserais le duc, s'il le fallait. Mais vous épousez...

— Germain, le café, les liqueurs... dit Canalis.

— Des liqueurs?... répéta Butschá levant la main comme une fausse vierge qui veut résister à une petite séduction. Ah! mes pauvres actes!... il y a justement un contrat de mariage. Tenez, mon second clerc est bête comme un avantage matrimonial et capable de f... f... flanquer un coup de canif dans les paraphernaux de la future épouse; il se croit bel homme parce qu'il a cinq pieds six pouces... un imbécile.

— Tenez, voici de la crème de thé, une liqueur des Iles, dit Canalis. Vous que mademoiselle Modeste consulte...

— Elle me consulte.

— Eh bien! croyez-vous qu'elle m'aime? demanda le poëte.

— *Ui*, plus qu'elle n'aime le duc! répondit le nain en sortant d'une espèce de torpeur qu'il jouait à merveille. Elle vous aime à cause de votre désintéressement. Elle me disait que pour vous elle était capable des plus grands sacrifices, de se passer de toilette, de ne dépenser que mille écus par an, d'employer sa vie à vous

ouver qu'en l'épousant vous auriez fait une excellente faire, et elle est crânement (un hoquet) honnête, allez ; instruite, elle n'ignore de rien, cette fille-là !

— Ça et trois cent mille francs, dit Canalis.

— Oh ! il y a peut-être ce que vous dites, reprit avec nthousiasme le clerc. Le papa Mignon... Voyez-vous, il st mignon comme père (aussi l'estimé-je)... Pour bien tablir sa fille unique il se dépouillera de tout... Ce co-onel est habitué par votre Restauration (un hoquet) à ester en demi-solde, il sera très-heureux de vivre ıvec Dumay en *carottant* au Havre, il donnera certai-ement ses trois cents mille francs à la petite... Mais n'oublions pas Dumay qui destine sa fortune à Modeste. Dumay, vous savez, est Breton, son origine est une va-leur au contrat, il ne variera pas et sa fortune vaudra celle de son patron. Néanmoins, comme ils m'écoutent, au moins autant que vous, quoique je ne parle pas tant ni si bien, je leur ait dit : Vous mettez trop à votre ha-bitation ; si Vilquin vous la laisse, voilà deux cent mille francs qui ne rapporteront rien... Il resterait donc cent mille francs à faire *boulotter*... ce n'est pas assez, à mon avis... » En ce moment le colonel et Dumay se consultent. Croyez-moi, Modeste est riche. Les gens du port disent des sottises en ville, ils sont jaloux... Qui donc a pareille dot dans le département ? dit Butscha qui leva les doigts pour compter. — Deux à trois cent mille francs comptant, dit-il en inclinant le pouce de sa main gauche qu'il toucha de l'index de la droite, et l'un ! — La nue propriété de la villa Mignon, reprit-il en renversant l'index gauche, et de deux ! — *Tertiò*, la fortune de Dumay ! ajouta-t-il en couchant le doigt du milieu. Mais la petite mère Modeste est une fille de six cent mille francs, une fois que les deux militaires seront allés demander le mot d'ordre au Père éternel.

Cette naïve et brutale confidence, entremêlée de petits verres dégrisait autant Canalis qu'elle semblait griser Butscha. Pour le clerc, jeune homme de province, évidemment cette fortune était colossale. Il laissa tomber sa tête dans la paume de sa main droite; et, accoudé majestueusement sur la table, il clignata des yeux en se parlant à lui-même.

—Dans vingt ans, au train dont va le Code, qui pile les fortunes avec le titre *des Successions*, une héritière d'un million ce sera rare comme le désintéressement chez un usurier. Vous me direz que Modeste mangera bien douze mille francs par an l'intérêt de sa dot; mais elle est bien gentille... bien gentille... bien gentille... C'est, voyez-vous (à un poëte il faut des images!...) c'est une hermine malicieuse comme un singe.

— Que me disais-tu donc? s'écria doucement Canalis en regardant La Brière, qu'elle avait six millions?...

— Mon ami, dit Ernest, permets-moi de te faire observer que j'ai dû me taire, je suis lié par un serment, et c'est peut-être trop en dire déjà, que de...

— Un serment, à qui?

— A monsieur Mignon.

— Comment ! Ernest, toi qui sais combien la fortune m'est nécessaire...

Butscha ronflait.

— ... Toi qui connais ma position et tout ce que je perdrais rue de Grenelle, à me marier, tu me laisserais froidement m'enfoncer?... dit Canalis en pâlissant. Mais c'est une affaire entre amis, et notre amitié, mon cher, comporte un pacte antérieur à celui que t'a demandé ce rusé Provençal...

— Mon cher, dit Ernest, j'aime trop Modeste pour...

— Imbécile ! je te la laisse, cria le poëte. Ainsi romps ton serment.

— Me jures tu ta parole d'homme, d'oublier ce que
› vais te dire, de te conduire avec moi comme si cette
onfidence ne t'avait jamais été faite, quoi qu'il ar-
ive ?

-- Je le jure, par la mémoire de ma mère!

— Eh bien, à Paris, monsieur Mignon m'a dit qu'il
tait bien loin d'avoir la fortune colossale dont m'ont
arlé les Mongenod. L'intention du colonel est de don-
er deux cent mille francs à sa fille. Maintenant,
Melchior, le père avait-il de la défiance ? était-il sin-
ère? Je n'ai pas à résoudre cette question. Si elle dai-
nait me choisir, Modeste, sans dot, serait toujours ma
emme.

— Un bas bleu! d'une instruction à épouvanter, qui
tout lu ! qui sait tout... en théorie ! s'écria Canalis à
n geste que fit La Brière; une enfant gâtée, élevée dans
e luxe dès ses premières années, et qui en est sevrée
lepuis cinq ans?... Ah! mon pauvre ami, songez-y
ien.

— Ode et code ! dit Butscha en se réveillant, vous
ites dans l'ode et moi dans le code, il n'y a qu'un C
le différence entre nous. Or, code vient de *coda*,
eue ! Vous m'avez régalé, je vous aime... ne vous
issez pas faire au code !... Tenez, un bon conseil vaut
ien votre vin et votre crème de thé. Le père Mignon,
'est aussi une crème, la crème des honnêtes gens...
h bien ! montez à cheval, il accompagne sa fille, vous
ouvez l'aborder franchement, parlez-lui dot, il vous
ipondra net, et vous verrez le fond du sac, aussi vrai
ue je suis gris et que vous êtes un grand homme ; mais,
is vrai, nous quittons le Havre ensemble?... Je serai
otre secrétaire, puisque ce petit, qui me croit gris et
i rit de moi, vous quitte... Allez, marchez ! laissez-lui
ouser la fille.

Canalis se leva pour aller s'habiller.

— Pas un mot... il court à son suicide, dit posément à La Brière Bustcha froid comme Gobenheim, et qui fit à Canalis un signe familier aux gamins de Paris.—Adieu, mon maître ! reprit le clerc en criant à tue-tête, vous me permettez d'aller *renarder* dans le kiosque de *mame* Amaury ?...

— Vous êtes chez vous, répondit le poëte.

Le clerc, objet des rires des trois domestiques de Canalis, gagna le kiosque en marchant dans les plates-bandes et les corbeilles de fleurs avec la grâce têtue des insectes qui décrivent leurs interminables zigzags quand ils essayent de sortir par une fenêtre fermée. Lorsqu'il eut grimpé dans le kiosque, et que les domestiques furent rentrés, il s'assit sur un banc de bois peint et s'abîma dans les joies de son triomphe. Il venait de jouer un homme supérieur ; il venait non pas de lui arracher son masque, mais de lui en voir dénouer les cordons, et il riait comme un auteur à sa pièce, c'est-à-dire avec le sentiment de la valeur immense de ce *vis comica*.

— Les hommes sont des toupies, il ne s'agit que de trouver la ficelle qui s'enroule à leur torse ! s'écria-t-il Ne me ferait-on pas évanouir en me disant : Mademoiselle Modeste vient de tomber de cheval et s'est cassé la jambe !

Quelques instants après, Modeste, vêtue d'une délicieuse amazone de casimir vert-bouteille, coiffée d'un petit chapeau à voile vert, gantée de daim, des bottines de velours aux pieds sur lesquelles badinait la garniture de dentelle de son caleçon, et montée sur un poney richement harnaché, montrait à son père et au duc d'Hérouville le joli présent qu'elle venait de recevoir

elle en était heureuse en y devinant une de ces attentions qui flattent le plus les femmes.

— Est-ce de vous, monsieur le duc?... dit-elle en lui tendant le bout étincelant de la cravache. On a mis dessus une carte où se lisait : « Devine si tu peux » et des points. François et madame Dumay prête cette charmante surprise à Butscha ; mais mon cher Butscha n'est pas assez riche pour payer de si beau rubis! Or, mon père, à qui j'ai dit, remarquez-le bien, dimanche soir, que je n'avais pas de cravache, m'a envoyé chercher celle-ci à Rouen.

Modeste montrait à la main de son père une cravache dont le bout était un semis de turquoises, une invention alors à la mode, et devenue depuis assez vulgaire.

— J'aurais voulu, mademoiselle, pour dix ans à prendre dans ma vieillesse, avoir le droit de vous offrir ce magnifique bijou, répondit courtoisement le duc.

— Ah! voici donc l'audacieux, s'écria Modeste en voyant venir Canalis à cheval. Il n'y a qu'un poëte pour savoir trouver de si belles choses... Monsieur, dit-elle à Melchior, mon père vous grondera, vous donnez raison à ceux qui vous reprochent ici vos dissipations.

— Ah! s'écria naïvement Canalis, voilà donc pourquoi La Brière est allé du Havre à Paris à franc étrier?

— Votre secrétaire a pris de telles libertés? dit Modeste en pâlissant et en jetant sa cravache à Françoise Cochet avec une vivacité dans laquelle ont devait lire un profond mépris. Rendez-moi cette cravache, mon père.

— Pauvre garçon qui gît sur son lit, moulu de fatigues! reprit Melchior en suivant la jeune fille qui s'était lancée au galop. Vous êtes dure, mademoiselle. « Je n'ai, m'a-t-il dit, que cette chance de me rappeler à son souvenir... »

— Et vous estimeriez une femme capable de g des souvenirs de toutes les paroisses? dit Modeste

Modeste, surprise de ne pas recevoir une répon Canalis, attribua cette inattention au bruit des vaux.

— Comme vous vous plaisez à tourmenter ceu vous aiment! lui dit le duc. Cette noblesse, cette démentent si bien vos écarts que je commence à connaître que vous vous calomniez vous-même en p ditant vos méchancetés.

— Ah! vous ne faites que vous en apercevoir, sieur le duc, dit-elle en riant. Vous avez précisém perspicacité d'un mari!

On fit presque un kilomètre en silence. Modest tonna de ne plus recevoir la flamme des regar Canalis qui paraissait un peu trop épris des beau paysage pour que cette admiration fût naturel veille, Modeste montrant au poëte un admirabl de coucher de soleil en mer, lui avait dit en le tr interdit comme un sourd : « Eh bien! vous n'ave pas vu? — Je n'ai vu que votre main, » avait-pondu.

— Monsieur La Brière sait-il monter à cheva manda Modeste à Canalis pour le taquiner.

— Pas très-bien, mais il va, répondit le poë venu froid comme l'était Gobenheim avant le ret colonel.

Dans une route de traverse que monsieur Mig prendre pour aller, par un joli vallon, sur une coll couronnait le cours de la Seine, Canalis laissa Modeste et le duc, en ralentissant le pas de son de manière à pouvoir cheminer de conserve a colonel.

— Monsieur le comte, vous êtes un loyal militaire, aussi verrez-vous sans doute dans ma franchise un titre à votre estime. Quand les proposition de mariage, avec toutes leurs discussions sauvages, ou trop civilisées si vous voulez, passent par la bouche des tiers, tout le monde y perd. Nous sommes l'un et l'autre deux gentilshommes aussi discrets l'un que l'autre, et vous avez, tout comme moi, franchi l'âge des étonnements; ainsi parlons en camarades. Je vous donne l'exemple. J'ai vingt-neuf ans, je suis sans fortune territoriale, et je suis ambitieux. Mademoiselle Modeste me plaît infiniment, vous avez dû vous en apercevoir. Or, malgré les défauts que votre chère enfant se donne à plaisir...

— Sans compter ceux qu'elle a, dit le colonel en souriant.

— Je ferais d'elle avec plaisir ma femme, et je crois pouvoir la rendre heureuse. La question de fortune a toute l'importance de mon avenir, aujourd'hui en question. Toutes les jeunes filles à marier doivent être aimées *quand même !* Néanmoins, vous n'êtes pas homme à vouloir marier votre chère Modeste sans dot, et ma situation ne me permettrait pas plus de faire un mariage dit d'amour que de prendre une femme qui n'apporterait pas une fortune au moins égale à la mienne. J'ai de traitement, de mes sinécures, de l'Académie et de mon libraire, environ trente mille francs par an, fortune énorme pour un garçon. En réunissant soixante mille francs de rente, ma femme et moi, je reste à peu près dans les termes d'existence où je suis. Donnez-vous un million à mademoiselle Modeste?

— Ah! monsieur, nous sommes bien loin de compte, dit jésuitiquement le colonel.

— Supposons donc, répliqua vivement Canalis, qu'au lieu de parler, nous ayons sifflé. Vous seriez content de

ma conduite, monsieur le comte; on me comptera par les malheureux qu'aura faits cette charmante personne. Donnez-moi votre parole de garder le silence envers tout le monde, même avec mademoiselle Modeste; et ajouta-t-il comme fiche de consolation, il pourrait se venir dans ma position tel changement qui me permettrait de vous la demander sans dot.

— Je vous le jure, dit le colonel. Vous savez, monsieur, avec quelle emphase le public, celui de province comme celui de Paris, parle des fortunes qui se font se défont. On amplifie également le malheur et le bonheur, nous ne sommes jamais ni si malheureux ni si heureux qu'on le dit. En commerce, il n'y a de sûrs que les capitaux mis en fonds de terre, après les comptes soldés. J'attends avec une vive impatience les rapports de mes agents. La vente des marchandises et de mon navire, le règlement de mes comptes en Chine, rien n'est terminé. Je ne connaîtrai ma fortune que dans six mois. Néanmoins, à Paris, j'ai garanti deux cent mille francs de dot à monsieur de La Brière, et en argent comptant. Je veux constituer un majorat en terres, assurer l'avenir de mes petits-enfants en leur obtenant la transmission de mes armes et de mes titres.

Depuis le commencement de cette réponse, Canalis n'écoutait plus. Les quatre cavaliers, se trouvant dans un chemin assez large, allèrent de front et gagnèrent le plateau d'où la vue planait sur le riche bassin de la Seine, vers Rouen, tandis qu'à l'autre horizon les yeux pouvaient encore apercevoir la mer.

— Butscha, je crois, avait raison, Dieu est un grand paysagiste, dit Canalis en contemplant ce point de vue unique parmi ceux qui rendent les bords de la Seine justement célèbres.

— C'est surtout à la chasse, mon cher baron, répon

dit le duc, quand la nature est animée par une voix, par un tumulte dans le silence, que les paysages, aperçus alors rapidement, semblent vraiment sublimes avec leurs changeants effets.

— Le soleil est une inépuisable palette, dit Modeste en regardant le poëte avec une sorte de stupéfaction.

A une observation de Modeste sur l'absorption où elle voyait Canalis, il répondit qu'il se livrait à des pensées, une excuse que les auteurs ont de plus à donner que les autres hommes.

— Sommes-nous bien heureux en transportant notre vie au sein du monde, en l'agrandissant de mille besoins factices et de nos vanités surexcitées? dit Modeste à l'aspect de cette coite et riche campagne qui conseillait une philosophique tranquillité d'existence.

— Cette bucolique, mademoiselle, s'est toujours écrite sur des tables d'or, dit le poëte.

— Et peut être conçue dans les mansardes, répliqua le colonel.

Après avoir jeté sur Canalis un regard perçant qu'il ne soutint pas, Modeste entendit un bruit de cloches dans ses oreilles, elle vit tout sombre devant elle, et s'écria d'un accent glacial : — Ah ! mais nous sommes à mercredi !

— Ce n'est pas pour flatter le caprice, certes bien passager, de mademoiselle, dit solennellement le duc d'Hérouville à qui cette scène, tragique pour Modeste, avait laissé le temps de penser ; mais je déclare que je suis si profondément dégoûté du monde, de la cour, de Paris, qu'avec une duchesse d'Hérouville douée des grâces et de l'esprit de mademoiselle, je prendrais l'engagement de vivre en philosophe à mon château, faisant du bien autour de moi, desséchant mes tangues, élevant mes enfants...

— Ceci, monsieur le duc, vous sera compté, répondit Modeste en arrêtant ses yeux assez longtemps sur ce noble gentilhomme. Vous me flattez, reprit-elle, vous ne me croyez pas frivole, et vous me supposez assez de ressources en moi-même pour vivre dans la solitude. C'est peut-être là mon sort, ajouta-t-elle en regardant Canalis avec une expression de pitié.

— C'est celui de toutes les fortunes médiocres, répondit le poëte. Paris exige un luxe babylonien. Par moments, je me demande comment j'y ai jusqu'à présent suffi.

— Le roi peut répondre pour nous deux, dit le duc avec candeur, car nous vivons des bontés de Sa Majesté. Si, depuis la chute de Monsieur le Grand, comme on nommait Cinq-Mars, nous n'avions pas eu toujours sa charge dans notre maison, il nous faudrait vendre Hérouville à la bande noire. Ah ! croyez-moi, mademoiselle, c'est une grande humiliation pour moi de mêler des questions financières à mon mariage...

La simplicité de cet aveu parti du cœur, et où la plainte était sincère, toucha Modeste.

— Aujourd'hui, dit le poëte, personne en France, monsieur le duc, n'est assez riche pour faire la folie d'épouser une femme pour sa valeur personnelle, pour ses grâces, pour son caractère et pour sa beauté...

Le colonel regarda Canalis d'une singulière manière après avoir examiné Modeste dont le visage ne montra plus aucun étonnement.

— C'est pour des gens d'honneur, dit alors le colonel un bel emploi de la richesse que de la destiner à réparer l'outrage du temps dans de vieilles maisons historiques.

— Oui, papa, répondit gravement la jeune fille.

Le colonel invita le duc et Canalis à dîner chez lui sans cérémonie, et dans leurs habits de cheval, en leur donnant l'exemple du négligé. Quand, à son retour, Modeste alla changer de toilette, elle regarda curieusement le bijou rapporté de Paris et qu'elle avait si cruellement dédaigné.

— Comme on travaille aujourd'hui! dit-elle à Françoise Cochet devenue sa femme de chambre.

— Et ce pauvre garçon, mademoiselle, qui a la fièvre...

— Qui t'a dit cela?...

— Monsieur Butscha! Il est venu me prier de vous faire observer que vous vous seriez sans doute aperçue déjà qu'il vous avait tenu parole au jour dit!

Modeste descendit au salon dans une mise d'une simplicité royale.

— Mon cher père, dit-elle à haute voix en prenant le colonel par le bras, allez savoir des nouvelles de monsieur de La Brière, et reportez-lui, je vous en prie, son cadeau. Vous pouvez alléguer que mon peu de fortune autant que mes goûts m'interdisent de porter des bagatelles qui ne conviennent qu'à des reines ou à des courtisanes. Je ne puis d'ailleurs rien accepter que d'un promis. Priez ce brave garçon de garder la cravache jusqu'à ce que vous sachiez si vous êtes assez riche pour la lui racheter.

— Ma petite fille est donc pleine de bon sens? dit le colonel en embrassant Modeste au front.

Canalis profita d'une conversation engagée entre le duc d'Hérouville et madame Mignon pour aller sur la terrasse, où Modeste le rejoignit, attirée par la curiosité, tandis qu'il la crut amenée par le désir d'être madame de Canalis. Effrayé de l'impudeur avec laquelle il venait

d'accomplir ce que les militaires appellent un qu conversion, et que, selon la jurisprudence des amb tout homme dans sa position aurait fait tout auss quement, il chercha des raisons plausibles à don voyant venir l'infortunée Modeste.

— Chère Modeste, lui dit-il en prenant un ton aux termes où nous en sommes, sera-ce vous d que de vous faire remarquer combien vos répo propos de monsieur d'Hérouville sont pénibles p homme qui aime, mais surtout pour un poët l'âme est femme, est nerveuse, et qui ressent le jalousies d'un amour vrai. Je serais un bien tr plomate si je n'avais pas deviné que vos premièr quetteries, vos inconséquences calculées ont e but d'étudier nos caractères...

Modeste leva la tête par un mouvement inte rapide et coquet, dont le type n'est peut-être qu les animaux chez qui l'instinct produit des mira grâce.

— ... Aussi, rentré chez moi, n'en étais-je p dupe. Je m'émerveillais de votre finesse en ha avec votre caractère et votre physionomie. Soyez quille, je n'ai jamais supposé que tant de duplici tice ne fût pas l'enveloppe d'une candeur adorable votre esprit, votre instruction, n'ont rien ravi précieuse innocence que nous demandons à une f Vous êtes bien la femme d'un poëte, d'un diplo d'un penseur, d'un homme destiné à connaître de ceuses situations dans la vie, et je vous admire que je me sens d'attachement pour vous. Je v supplie, si vous n'avez pas joué la comédie ave hier, quand vous acceptiez la foi d'un homme d vanité va se changer en orgueil en se voyant

par vous, dont les défauts deviendront des qualités à votre divin contact, ne heurtez pas en lui le sentiment qu'il a porté jusqu'au vice !... Dans mon âme, la jalousie est un dissolvant, et vous m'en avez révélé toute la puissance, elle est affreuse, elle y détruit tout. Oh ! il ne s'agit pas de la jalousie à l'Othello ! reprit-il à un geste que fit Modeste, fi donc !... Il s'agit de moi-même ; je suis gâté sur ce point. Vous connaissez l'affection unique à laquelle je suis redevable du seul bonheur dont j'ai joui, bien incomplet d'ailleurs ! (Il hocha la tête.) L'amour est peint en enfant chez tous les peuples parce qu'il ne se conçoit pas lui-même sans toute la vie à lui... Eh bien ! ce sentiment avait son terme indiqué par la nature. Il était mort-né. La maternité la plus ingénieuse a deviné, a calmé ce point douloureux de mon cœur, car une femme qui se sent, qui se voit mourir aux joies de l'amour, a des ménagements angéliques : aussi la duchesse ne m'a-t-elle pas donné la moindre souffrance en ce genre. En dix ans, il n'y a eu ni une parole, ni un regard détourné de son but. J'attache aux paroles, aux pensées, aux regards plus de valeur que ne leur en accordent les gens ordinaires. Si, pour moi, un regard est un trésor immense, le moindre doute est un poison mortel, il agit instantanément ; je n'aime plus. A mon sens, et contrairement à celui de la foule qui aime à trembler, espérer, attendre, l'amour doit résider dans une sécurité complète, enfantine, infinie... Pour moi, le délicieux purgatoire que les femmes aiment à nous faire ici-bas avec leur coquetterie est un bonheur atroce auquel je me refuse ; pour moi, l'amour est ou le ciel, ou l'enfer. De l'enfer, je n'en veux pas, et je me sens la force de supporter l'éternel azur du paradis. Je me donne sans réserve, je n'aurai ni secret, ni doute, ni tromperie dans la vie à venir, je demande la réciprocité.

Je vous offense peut-être en doutant de vous! so
que je ne vous parle, en ceci, que de moi...

— Beaucoup; mais ce ne sera jamais trop, dit Mo
blessée par tous les piquants de ce discours où l
chesse de Chaulieu servait de massue, j'ai l'habitu
vous admirer, mon cher poëte.

— Eh bien! me promettez-vous cette fidélité c
que je vous offre? n'est-ce pas beau? n'est-ce p
que vous vouliez?...

— Pourquoi, cher poëte, ne recherchez-vous p
mariage une muette qui serait aveugle et un peu s
Je ne demande pas mieux que de plaire en toute
à mon mari; mais vous menacez une fille de lui
le bonheur particulier que vous lui arrangez, de
ravir au moindre geste, à la moindre parole, au mo
regard! Vous coupez les ailes à l'oiseau, et vous v
le voir voltigeant. Je savais bien les poëtes ac
d'inconséquence. Oh! à tort, dit-elle au geste de
gation que fit Canalis, car ce prétendu défaut vie
ce que le vulgaire ne se rend pas compte de la vi
des mouvements de leur esprit. Mais je ne cr
pas qu'un homme de génie inventât les condi
contradictoires d'un jeu semblable, et l'appel
vie! Vous demandez l'impossible pour avoir le
sir de me prendre en faute, comme ces en
teurs qui, dans les contes bleus, donnent des tâc
des jeunes filles persécutées que secourent de b
fées...

— Ici la fée serait l'amour vrai, dit Canalis d'u
sec en voyant sa cause de brouille devinée pa
esprit fin et délicat que Butscha pilotait si bien.

— Vous ressemblez, cher poëte, en ce moment,
parents qui s'inquiètent de la dot de la fille ava
montrer celle de leur fils. Vous faites le difficile

moi, sans savoir si vous en avez le droit. L'amour ne s'établit point par des conventions sèchement débattues. Le pauvre duc d'Hérouville se laisse faire avec l'abandon de l'oncle Tobie dans Sterne, à cette différence près que je ne suis pas la veuve Wadman, quoique veuve en ce moment de beaucoup d'illusions sur la poésie. Oui! nous ne voulons rien croire, nous autres jeunes filles, de ce qui dérange notre monde fantastique!... On m'avait tout dit à l'avance! Ah! vous me faites une mauvaise querelle indigne de vous, je ne reconnais pas le Melchior d'hier.

— Parce que Melchior a reconnu chez vous une ambition avec laquelle vous comptez encore...

Modeste toisa Canalis en lui jetant un regard impérial.

— ... Mais je serai quelque jour ambassadeur et pair de France, tout comme lui.

— Vous me prenez pour une bourgeoise, dit-elle en remontant le perron. Mais elle se retourna vivement : — C'est moins impertinent que de me prendre pour une sotte. Le changement de vos manières a sa raison dans les niaiseries que le Havre débite, et que Françoise, ma femme de chambre, vient de me répéter.

— Ah! Modeste, pouvez-vous le croire? dit Canalis en prenant une pose dramatique. Vous me supposeriez donc alors capable de ne vous épouser que pour votre fortune!

— Si je vous fais cette injure après vos édifiants discours au bord de la Seine, il ne tient qu'à vous de me détromper, et alors je serai tout ce que vous voudrez que je sois, dit-elle en le foudroyant de son dédain.

— Si tu penses me prendre à ce piége, se dit le poëte en la suivant, ma petite, tu me crois plus jeune que je ne le suis. Faut-il donc tant de façons avec une petite

sournoise dont l'estime m'importe autant que celle du roi de Bornéo ! Mais, en me prêtant un sentiment ignoble, elle donne raison à ma nouvelle attitude. Est-elle rusée !... La Brière sera bâté, comme un petit sot qu'il est ; et, dans cinq ans, nous rirons bien de lui avec elle !

La froideur que cette altercation avait jetée entre Canalis et Modeste fut visible le soir même à tous les yeux. Canalis se retira de bonne heure en prétextant de l'indisposition de La Brière, et il laissa le champ libre au grand écuyer. Vers onze heures, Butscha, qui vint chercher sa patronne, dit en souriant tout bas à Modeste : — Avais-je raison ?

— Hélas ! oui, dit-elle.

— Mais avez-vous, selon nos conventions, entre-bâillé la porte, de manière qu'il puisse revenir ?

— La colère m'a dominée, répondit Modeste. Tant de lâcheté m'a fait monter le sang au visage, et je lui ai dit son fait.

— Eh bien, tant mieux ! Quand tous deux vous serez brouillés à ne plus vous parler gracieusement, je me charge de le rendre amoureux et pressant à vous tromper vous-même.

— Allons, Butscha, c'est un grand poëte, un gentilhomme, un homme d'esprit.

— Les huit millions de votre père sont plus que tout cela.

— Huit millions ?... dit Modeste.

— Mon patron, qui vend son étude, va partir pour la Provence afin de diriger les acquisitions que propose Castagnould, le second de votre père. Le chiffre des contrats à faire pour reconstituer la terre de la Bastie monte à quatre millions, et votre père a consenti à tous les achats. Vous avez deux millions en dot, et le colonel

en compte un pour votre établissement à Paris, un hôtel et le mobilier! Calculez.

— Ah! je puis être duchesse d'Hérouville, dit Modeste en regardant Butscha.

— Sans ce comédien de Canalis, vous auriez gardé *sa* cravache, comme venant de moi, dit le clerc en plaidant ainsi la cause de La Brière.

— Monsieur Butscha, voudriez-vous par hasard me marier à votre goût? dit Modeste en riant.

— Ce digne garçon aime autant que moi, vous l'avez aimé pendant huit jours, et c'est un homme de cœur, répondit le clerc.

— Et peut-il lutter avec une charge de la couronne? Il n'y en a que six : grand aumônier, chancelier, grand chambellan, grand maître, connétable, grand amiral; mais on ne nomme plus de connétables.

— Dans six mois, le peuple, mademoiselle, qui se compose d'une infinité de Butscha méchants, peut souffler sur toutes ces grandeurs. Et, d'ailleurs, que signifie la noblesse aujourd'hui? Il n'y a pas mille vrais gentilshommes en France. Les d'Hérouville viennent d'un huissier à verge de Robert de Normandie. Vous aurez bien des déboires avec ces deux vieilles filles à visage laminé! Si vous tenez au titre de duchesse, vous êtes du Comtat, le pape aura bien autant d'égards pour vous que pour des marchands, il vous vendra quelque duché en *nia* ou en *agno*. Ne jouez donc pas votre bonheur pour une charge de la couronne.

Les réflexions de Canalis pendant la nuit furent entièrement positives. Il ne vit rien de pis au monde que la situation d'un homme marié sans fortune. Encore tremblant du danger que lui avait fait courir sa vanité mise en jeu près de Modeste, le désir de l'emporter sur

le duc d'Hérouville, et sa croyance aux millions de monsieur Mignon, il se demanda ce que la duchesse de Chaulieu devait penser de son séjour au Havre aggravé par un silence épistolaire de quatorze jours, alors qu'à Paris ils s'écrivaient l'un à l'autre quatre ou cinq lettres par semaine.

— Et la pauvre femme qui travaille pour m'obtenir le cordon de commandeur de la Légion et le poste de ministre auprès du grand-duc de Bade !... s'écria-t-il.

Aussitôt, avec cette vivacité de décision qui, chez les poëtes comme chez les spéculateurs, résulte d'une vive intuition de l'avenir, il se mit à sa table et composa la lettre suivante :

A MADAME LA DUCHESSE DE CHAULIEU.

« Ma chère Éléonore, tu seras sans doute étonnée de » ne pas avoir encore reçu de mes nouvelles; mais le » séjour que je fais ici n'a pas eu seulement ma santé » pour motif, il s'agissait de m'acquitter en quelque » sorte avec notre petit La Brière. Ce pauvre garçon est » devenu très-épris d'une certaine demoiselle Modeste » de La Bastie, une petite fille pâle, insignifiante et » filandreuse, qui, par parenthèse, a le vice d'aimer la » littérature et se dit poëte pour justifier les caprices, » les boutades et les variations d'un assez mauvais ca- » ractère. Tu connais Ernest, il est si facile de l'attra- » per que je n'ai pas voulu le laisser aller seul. Made- » moiselle de La Bastie a singulièrement coqueté avec » ton Melchior, elle était très-disposée à devenir ta ri- » vale, quoiqu'elle ait les bras maigres, peu d'épaules » comme toutes les jeunes filles, la chevelure plus fade

» que celle de madame de Rochefide, et un petit œil » gris fort suspect. J'ai mis le holà, peut-être trop bru» talement, aux gracieusetés de cette Immodeste; mais » l'amour unique est ainsi. Que m'importent les femmes » de la terre, qui, toutes ensemble, ne te valent pas?

» Les gens avec qui je passe mon temps et qui for» ment les accompagnements de l'héritière sont bour» geois à faire lever le cœur. Plains-moi, je passe mes » soirées avec des clercs de notaire, des notaresses, des » caissiers, un usurier de province; et certes, il y a » loin de là aux soirées de la rue de Grenelle. La pré» tendue fortune du père qui revient de la Chine nous » a valu la présence de l'éternel prétendant, le grand » écuyer, d'autant plus affamé de millions qu'il en faut » six ou sept, dit-on, pour mettre en valeur les fameux » marais d'Hérouville. Le roi ne sait pas combien est » fatal le présent qu'il a fait au petit duc. Sa Grâce, qui » ne se doute pas du peu de fortune de son désiré beau» père, n'est jaloux que de moi. La Brière fait son che» min auprès de son idole, à couvert de son ami qui lui » sert de paravent. Nonobstant les extases d'Ernest, je » pense, moi poëte, au solide; et les renseignements » que je viens de prendre sur la fortune assombrissent » l'avenir de notre secrétaire, dont la fiancée a des » dents d'un fil inquiétant pour toute espèce de for» tune. Si mon ange veut racheter quelques-uns de nos » péchés, elle tâchera de savoir la vérité sur cette affaire » en faisant venir et questionnant, avec la dextérité » qui la caractérise, Mongenod son banquier. Monsieur » Mignon, ancien colonel de cavalerie dans la garde » impériale, a été pendant cinq ans le correspondant de » la maison Mongenod. On parle de deux cent mille » francs de dot au plus, et je désirerais, avant de faire » la demande de la demoiselle pour Ernest, avoir des

» données positives. Une fois nos gens accordés, je se-
» rai de retour à Paris. Je connais le moyen de tout
» finir au profit de notre amoureux, il s'agit d'obtenir la
» transmission du titre de comte au gendre de mon-
» sieur Mignon, et personne n'est plus qu'Ernest, à rai
» son de ses services, à même d'obtenir cette faveur,
» surtout secondé par nous trois, toi, le duc et moi. Avec
» ses goûts, Ernest, qui deviendra facilement maître
» des comptes, sera très-heureux à Paris en se voyant à
» la tête de vingt-cinq mille francs par an, une place
» inamovible et une femme, le malheureux !

— Oh ! chère, qu'il me tarde de revoir la rue de Gre-
» nelle ! Quinze jours d'absence, quand ils ne tuent pas
» l'amour, lui rendent l'ardeur des premiers jours, et tu
» sais mieux que moi peut-être les raisons qui rendent
» mon amour éternel. Mes os, dans la tombe, t'aime-
» ront encore ! Aussi n'y tiendrais-je pas ! Si je suis
» forcé de rester encore dix jours, j'irai pour quelques
» heures à Paris.

» Le duc m'a-t-il obtenu de quoi me pendre ? Et su-
» ras-tu, ma chère vie, besoin de prendre tes eaux de
» Baden l'année prochaine ? Les roucoulements de notre
» beau ténébreux, comparés aux accents de l'a-
» mour heureux, semblable à lui-même dans tous ses
» instants depuis dix ans bientôt, m'ont donné beaucoup
» de mépris pour le mariage, je n'avais jamais vu ces
» choses-là de si près. Ah ! chère, ce qu'on nomme *la*
» *faute* lie deux êtres bien mieux que *la loi*, n'est-ce
» pas ? »

Cette idée servit de texte à deux pages de souvenirs et d'aspirations un peu trop intimes pour qu'il soit permis de les publier.

La veille du jour où Canalis mit cette épître à la poste,

Butscha, qui répondit sous le nom de Jean Jacmin à une lettre de sa prétendue cousine Philoxène, donna douze heures d'avance à cette réponse sur la lettre du poëte. Au comble de l'inquiétude depuis quinze jours et blessée du silence de Melchior, la duchesse, qui avait dicté la lettre de Philoxène au cousin, venait de prendre des renseignements exacts sur la fortune du colonel Mignon, après la lecture de la réponse du clerc, un peu trop décisive pour un amour-propre quinquagénaire. En se voyant trahie, abandonnée pour des millions, Éléonore était en proie à un paroxysme de rage, de haine et de méchanceté froide. Philoxène frappa pour entrer dans la somptueuse chambre de sa maîtresse, elle la trouva les yeux pleins de larmes et resta stupéfaite de ce phénomène sans précédent depuis quinze ans qu'elle la servait.

— On expie le bonheur de dix ans en dix minutes! s'écriait la duchesse.

— Une lettre du Havre, madame.

Éléonore lut la prose de Canalis sans s'apercevoir de la présence de Philoxène, dont l'étonnement s'accrut en voyant renaître la sérénité sur le visage de la duchesse à mesure qu'elle avançait dans la lecture de la lettre. Tendez à un homme qui se noie une perche grosse comme une canne, il y voit une route royale de première classe ; aussi l'heureuse Éléonore croyait-elle à la bonne foi de Canalis en lisant ces quatre pages où l'amour et les affaires, le mensonge et la vérité se coudoyaient. Elle qui, le banquier sorti, venait de faire mander son mari pour empêcher la nomination de Melchior, s'il en était encore temps, fut prise d'un sentiment généreux qui monta jusqu'au sublime.

— Pauvre garçon! pensa-t-elle, il n'a pas eu la moindre pensée mauvaise! il m'aime comme au pre-

mier jour, il me dit tout.—Philoxène ! dit-elle en voyant sa première femme de chambre debout et ayant l'air de ranger la toilette.

— Madame la duchesse?

— Mon miroir, mon enfant?

Eléonore se regarda, vit les lignes de rasoir tracées sur son front et qui disparaissaient à distance, elle soupira, car elle croyait par ce soupir dire adieu à l'amour. Elle conçut alors une pensée virile en dehors des petitesses de la femme, une pensée qui grise pour quelques moments, et dont l'enivrement peut expliquer la clémence de la Sémiramis du Nord quand elle marie sa jeune et belle rivale à Momonoff.

— Puisqu'il n'a pas failli, je veux lui faire avoir les millions et la fille, pensa-t-elle, si cette petite *demoiselle* Mignon est aussi laide qu'il le dit.

Trois coups, élégamment frappés, annoncèrent le duc à qui sa femme ouvrit elle-même.

— Ah! vous allez mieux, ma chère, s'écria-t-il avec cette joie factice que savent si bien jouer les courtisans et à l'expression de laquelle les niais se prennent.

— Mon cher Henri, répondit-elle, il est vraiment inconcevable que vous n'ayez pas encore obtenu la nomination de Melchior, vous qui vous êtes sacrifié pour le roi dans votre ministère d'un an, en sachant qu'il durerait à peine ce temps-là?

Le duc regarda Philoxène, et la femme de chambre montra par un signe imperceptible la lettre du Havre posée sur la toilette.

— Vous vous ennuierez bien en Allemagne, et vous en reviendrez brouillée avec Melchior, dit naïvement le duc.

— Et pourquoi?

— Mais ne serez-vous pas toujours ensemble?... répondit cet ancien ambassadeur avec une comique bonhomie.

— Oh non ! dit-elle, je vais le marier.

— S'il faut en croire d'Hérouville, notre cher Canalis n'attend pas vos bons offices, reprit le duc en souriant. Hier, Grandlieu m'a lu des passages d'une lettre que le grand écuyer lui a écrite et qui, sans doute, était rédigée par sa tante à votre adresse ; car mademoiselle d'Hérouville, toujours à l'affût d'une dot, sait que nous faisons le whist presque tous les soirs, Grandlieu et moi. Ce bon petit d'Hérouville demande au prince de Cadignan de venir faire une chasse royale en Normandie, en lui recommandant d'y amener le roi pour tourner la tête à la donzelle, quand elle se verra l'objet d'une pareille chevauchée. En effet, deux mots de Charles X arrangeraient tout. D'Hérouville dit que cette fille est d'une incomparable beauté...

— Henri, allons au Havre ! cria la duchesse en interrompant son mari.

— Et sous quel prétexte ? dit gravement cet homme qui fut un des confidents de Louis XVIII.

— Je n'ai jamais vu de chasse.

— Ce serait bien si le roi y allait, mais c'est un *aria* que de chasser si loin, et il n'ira pas, je viens de lui en parler.

— MADAME pourrait y venir...

— Ceci vaut mieux, reprit le duc, et la duchesse de Maufrigneuse peut vous aider à la tirer de Rambouillet. Le roi ne trouverait pas alors mauvais qu'on se servît de ses équipages de chasse. N'allez pas au Havre, ma chère, dit paternellement le duc, ce serait vous afficher. Tenez, voici, je crois, un meilleur moyen. Gaspard a de l'autre

côté de la forêt de Brotonne son château de Ros bray, pourquoi ne pas lui faire insinuer de recevoir t ce monde?

— Par qui? dit Éléonore.

— Mais sa femme, la duchesse, qui va de compa à la sainte table avec mademoiselle d'Hérouville, po rait, soufflée par cette vieille fille, en faire la deman Gaspard.

— Vous êtes un homme adorable, dit Éléonore. vais écrire deux mots à la vieille fille et à Diane, ce faut nous faire faire des habits de chasse. Ce petit c peau, j'y pense, rajeunit excessivement. Avez-vous gné hier chez l'ambassadeur d'Angleterre?...

— Oui, dit le duc, je me suis acquitté.

— Surtout, Henri, suspendez tout pour les deux minations de Melchior...

Après avoir écrit dix lignes à la belle Diane de M frigneuse et un mot d'avis à mademoiselle d'Hérouv Éléonore cingla cette réponse comme un coup de fou travers les mensonges de Canalis.

A MONSIEUR LE BARON DE CANALIS

« Mon cher poëte, mademoiselle de La Bastie est t » belle, Mongenod m'a démontré que le père a » millions, je pensais vous marier avec elle, je vou » veux donc beaucoup de votre manque de confianc » vous aviez l'intention de marier La Brière en allan » Havre, je ne comprends pas pourquoi vous ne » l'avez pas dit avant d'y partir. Et pourquoi re » quinze jours sans écrire à une amie qui s'inqu » aussi facilement que moi? Votre lettre est venu

» peu tard, j'avais déjà vu notre banquier. Vous êtes un » enfant, Melchior, vous rusez avec nous. Ce n'est pas » bien. Le duc lui-même est outré de vos procédés, il » vous trouve peu gentilhomme, ce qui met en doute » l'honneur de madame votre mère.

» Maintenant, je désire voir les choses par moi-même. » J'aurai l'honneur, je crois, d'accompagner MADAME à » la chasse que donne le duc d'Hérouville pour made- » moiselle de La Bastie ; je m'arrangerai pour que vous » soyez invité à rester à Rosembray, car le rendez-vous » de chasse sera probablement chez le duc de Ver- » neuil.

» Croyez bien, mon cher poëte, que je n'en suis pas » moins pour la vie

» Votre amie.

» ÉLÉONORE DE M. »

— Tiens, Ernest, dit Canalis en jetant au nez de La Brière et à travers la table cette lettre qu'il reçut pendant le déjeuner, voici le deux-millième billet doux que je reçois de cette femme, et il n'y a pas un *tu* ! L'illustre Éléonore ne s'est jamais compromise plus qu'elle ne l'est là... Marie-toi, va ! Le plus mauvais mariage est meilleur que le plus doux de ces licous !... Ah ! je suis le plus grand Nicodème qui soit tombé de la lune ! Modeste a des millions, elle est perdue à jamais pour moi, car on ne revient pas des pôles où nous sommes vers le tropique où nous étions il y a trois jours ! Ainsi je souhaite d'autant plus ton triomphe sur le grand écuyer, que j'ai dit à la duchesse n'être venu ici que dans ton intérêt : aussi vais-je travailler pour toi.

— Hélas ! Melchior, il faudrait à Modeste un carac-

tère si grand, si formé, si noble, pour résister au tacle de la cour et des splendeurs si habilement dépl en son honneur et gloire par le duc, que je ne pas à l'existence d'une pareille perfection; et, c dant, si elle est encore la Modeste de ses lettres aurait de l'espoir...

— Es-tu heureux, jeune Boniface, de voir le n et ta maîtresse avec de pareilles lunettes vertes! s Canalis en sortant et allant se promener dans le ja

Le poëte, pris entre deux mensonges, ne savait à quoi se résoudre.

— Jouez dans les règles, et vous perdez ! s'écr assis dans le kiosque. Assurément, tous les ho sensés auraient agi comme je l'ai fait il y a q jours, et se seraient retiré du piége où je me voyais car dans ces cas-là, on ne s'amuse pas à dénouer brise !... Allons, restons froid, calme, digne, ofl L'honneur ne me permet pas d'être autrement; et roideur anglaise est le seul moyen de regagner l'e de Modeste. Après tout, si je ne me retire de là retournant à mon vieux bonheur, ma fidélité pe dix ans sera récompensée, Éléonore me mariera jours bien !

La partie de chasse devait être le rendez-vo toutes les passions mises en jeu par la fortune d lonel et par la beauté de Modeste ; aussi vit-on c une trêve entre tous les adversaires. Pendant les ques jours demandés par les apprêts de cette scè forestière , le salon de la villa Mignon offrit alors le quille aspect que présente une famille très-unie. lis retranché dans son rôle d'homme blessé par Mo voulut se montrer courtois; il abandonna ses p tions, ne donna plus aucun échantillon de son oratoire, et devint ce que sont les gens d'esprit q

ils renoncent à leurs affectations, charmant. Il causait finances avec Gobenheim, guerre avec le colonel, Allemagne avec madame Mignon et ménage avec madame Latournelle, en essayant de les conquérir à La Brière. Le duc d'Hérouville laissa le champ libre aux deux amis assez souvent, car il fut obligé d'aller à Rosembray se consulter avec le duc de Verneuil et veiller à l'exécution des ordres du grand veneur, le prince de Cadignan. Cependant l'élément comique ne fit pas défaut. Modeste se vit entre les atténuations que Canalis apportait à la galanterie du grand écuyer et les exagération des deux demoiselle d'Hérouville qui vinrent tous les soirs. Canalis faisait observer à Modeste qu'au lieu d'être l'héroïne de la chasse, elle y serait à peine remarquée. Madame serait accompagnée de la duchesse de Maufrigneuse, belle-fille du grand veneur, de la duchesse de Chaulieu, de quelques-unes des dames de la cour, parmi lesquelles une petite fille ne produirait aucune sensation. On inviterait sans doute des officiers en garnison à Rouen, etc. Hélène ne cessait de répéter à celle en qui elle voyait déjà sa belle-sœur qu'elle serait présentée à Madame ; certainement le duc de Verneuil l'inviterait, elle et son père, à rester à Rosembray; si le colonel voulait obtenir une faveur du roi, la pairie, cette occasion serait unique, car on ne désespérait pas de la présence du roi pour le troisième jour; elle serait surprise par le charmant accueil que lui feraient les plus belles femmes de la cour, les duchesses de Chaulieu, de Maufrigneuse, de Lenoncourt-Chaulieu, etc. Les préventions de Modeste se dissiperaient, etc., etc. Ce fut une petite guerre excessivement amusante par ses marches, ses contre-marches, ses stratagèmes, dont jouissaient les Dumay, les Latournelle, Gobenheim et Butscha, qui tous en petit comité, disaient un mal effroyable des nobles,

en notant leurs lâchetés savamment, cruellement étudiées.

Les dires du parti d'Hérouville furent confirmés par une invitation conçue en termes flatteurs du duc de Verneuil et du grand veneur de France à monsieur le comte de La Bastie et à sa fille, de venir assister à une grande chasse à Rosembray, les 7, 8, 9 et 10 novembre prochain.

La Brière, plein de pressentiments funestes, jouissait de la présence de Modeste avec ce sentiment d'avidité concentrée dont les âpres plaisirs ne sont connus que des amoureux séparés à temps et fatalement. Ces éclairs de bonheur à soi seul, entremêlés de méditations mélancoliques sur ce thème : « Elle est perdue pour moi ! » rendirent ce jeune homme un spectacle d'autant plus touchant que sa physionomie et sa personne étaient en harmonie avec ce sentiment profond. Il n'y a rien de plus poétique qu'une élégie animée qui a des yeux, qui marche, et qui soupire sans rimes.

Enfin le duc d'Hérouville vint convenir du départ de Modeste qui, après avoir traversé la Seine, devait aller dans la calèche du duc en compagnie de mesdemoiselles d'Hérouville. Le duc fut admirable de courtoisie; il invita Canalis et La Brière, en leur faisant observer, ainsi qu'à monsieur Mignon, qu'il avait eu soin de tenir des chevaux de chasse à leur disposition. Le colonel pria les trois amants de sa fille d'accepter à déjeuner le matin du départ. Canalis voulut alors mettre à exécution un projet mûri pendant ces derniers jours, celui de reconquérir sourdement Modeste, de jouer la duchesse, le grand écuyer et La Brière. Un élève en diplomatie ne pouvait pas rester engravé dans la situation où il se voyait. De son côté La Brière avait résolu de dire un éternel adieu à Modeste. Ainsi chaque prétendant pen-

sait à glisser son dernier mot, comme le plaideur à son juge avant l'arrêt, en pressentant la fin d'une lutte qui durait depuis trois semaines. Après le dîner, la veille, le colonel prit sa fille par le bras et lui fit sentir la nécessité de se prononcer.

— Notre position avec la famille d'Hérouville serait intolérable à Rosembray, lui dit-il. Veux-tu devenir duchesse ? demanda-t-il à Modeste

— Non, mon père, répondit-elle.

— Aimerais-tu donc Canalis ?...

— Assurément non, mon père ! mille fois non ! dit-elle avec une impatience d'enfant.

Le colonel regarda Modeste avec une espèce de joie.

— Ah ! je ne t'ai pas influencée, s'écria ce bon père; je puis maintenant t'avouer que, dès Paris, j'avais choisi mon gendre quand, en lui faisant accroire que je n'avais pas de fortune, il m'a sauté au cou en me disant que je lui ôtais un poids de cent livre de dessus le cœur...

— De qui parlez-vous ? demanda Modeste en rougissant.

— *De l'homme à vertus positives, d'une moralité sûre,* dit-il railleusement en répétant la phrase qui, le lendemain de son retour, avait dissipé les rêves de Modeste.

— Eh ! je ne pense pas à lui, papa ! Laissez-moi libre de refuser le duc moi-même; je le connais, je sais comment le flatter.

— Ton choix n'est donc pas fait ?

— Pas encore. Il me reste encore quelques syllabes à deviner dans la charade de mon avenir; mais, après avoir vu la cour par une échappée, je vous dirai mon secret à Rosembray.

— Vous irez à la chasse, n'est-ce pas ? cria le colonel

en voyant de loin La Brière venant dans l'allée où il se promenait avec Modeste.

— Non, colonel, répondit Ernest. Je viens prendre congé de vous et de mademoiselle... je retourne à Paris...

— Vous n'êtes pas curieux; dit Modeste en interrompant et regardant le timide Ernest.

— Il suffirait, pour me faire rester, d'un désir que je n'ose espérer, répliqua-t-il.

— Si ce n'est que cela vous me ferez plaisir, à moi, dit le colonel en allant au-devant de Canalis et laissant sa fille et le pauvre Ernest ensemble pour un instant.

— Mademoiselle, dit-il en levant les yeux sur elle avec la hardiesse d'un homme sans espoir, j'ai une prière à vous faire.

— A moi ?

— Que j'emporte votre pardon! Ma vie ne sera jamais heureuse, j'ai le remords d'avoir perdu mon bonheur, sans doute par ma faute ; mais, au moins...

— Avant de nous quitter pour toujours, répondit Modeste d'une voix émue en interrompant à la Canalis, je ne veux savoir de vous qu'une seule chose ; et si vous avez une fois pris un déguisement, je ne pense pas qu'en ceci vous aurez la lâcheté de me tromper...

Le mot lâcheté fit pâlir Ernest, qui s'écria : — Vous êtes sans pitié !

— Serez-vous franc ?

— Vous avez le droit de me faire une si dégradante question, dit-il d'une voix affaiblie par une violente palpitation.

— Eh bien ! avez-vous lu mes lettres à monsieur de Canalis ?

— Non, mademoiselle ; et si je les ai fait lire au co-

quel, ce fut pour justifier mon attachement en lui montrant et comment mon attachement avait pu naître et combien mes tentatives pour essayer de vous guérir de votre fantaisie avaient été sincères.

— Mais comment l'idée de cette ignoble mascarade est-elle venue ? dit-elle avec une espèce d'impatience.

La Brière raconta dans toute sa vérité la scène à laquelle la première lecture de Modeste avait donné lieu, espèce de défi qui en était résulté par suite de sa bonne opinion, à lui Ernest, en faveur d'une jeune fille amenée vers la gloire comme une plante cherchant sa part de soleil.

— Assez, répondit Modeste avec une émotion contenue. Si vous n'avez pas mon cœur, monsieur, vous avez toute mon estime.

Cette simple phrase causa le plus violent étourdissement à La Brière. En se sentant chanceler, il s'appuya sur un arbrisseau, comme un homme privé de sa raison. Modeste, qui s'en allait, retourna la tête et revint précipitamment.

— Qu'avez-vous ? dit-elle en le prenant par la main et l'empêchant de tomber.

Modeste sentit une main glacée et vit un visage blanc comme un lis, le sang était tout au cœur.

— Pardon, mademoiselle... Je me croyais si méprisé...

— Mais, reprit-elle avec une hauteur dédaigneuse, je ne vous ai pas dit que je vous aimasse.

Et elle laissa de nouveau La Brière qui, malgré la dureté de cette parole, crut marcher dans les airs. La terre mollissait sous ses pieds, les arbres lui semblaient être chargés de fleurs, le ciel avait une couleur rose, et

l'air lui parut bleuâtre, comme dans ces temples ménée à la fin des pièces féeries qui finissent he sement. Dans ces situations, les femmes sont c Janus, elles voient ce qui se passe derrière elles, se retourner ; et Modeste aperçut alors dans la c nance de cet amoureux les irrécusables symptôme amour à la Butscha, ce qui certes est le *nec-plus* des désirs d'une femme. Aussi le haut prix atta son estime par La Brière causa-t-il à Modeste une tion d'une douceur infinie.

— Mademoiselle, dit Canalis en quittant le colo venant à Modeste, malgré le peu de cas que vous de mes sentiments, il importe à mon honneur d'e une tache que j'y ai trop longtemps soufferte. Cinq après mon arrivée ici, voici ce que m'écrivait . chesse de Chaulieu.

Il fit lire à Modeste les premières lignes de la où la duchesse disait avoir vu Mongenod et vouloi rier Melchior à Modeste ; puis il les lui remit après déchiré le surplus.

— Je ne puis vous laisser voir le reste, dit-il en tant le papier dans sa poche, mais je confie à vot licatesse ces quelques lignes afin que vous puiss vérifier l'écriture. La jeune fille qui m'a su d'ignobles sentiments est bien capable de croire à que collusion, à quelque stratagème. Ceci peut prouver combien je tiens à vous démontrer que l relle qui subsiste entre nous n'a pas eu chez mo base un vil intérêt. Ah ! Modeste, dit-il avec des l dans la voix, votre poëte, le poëte de madame de lieu n'a pas moins de poésie dans le cœur que d pensée. Vous verrez la duchesse, suspendez votr ment sur moi jusque-là.

Et il laissa Modeste abasourdie.

— Ah çà! les voilà tous des anges, se dit-elle, ils sont inépousables; le duc seul appartient à l'humanité.

— Mademoiselle Modeste, cette chasse m'inquiète, dit Butscha qui parut en portant un paquet sous le bras. J'ai rêvé que vous étiez emportée par votre cheval, et je suis allé à Rouen vous chercher un mors espagnol, on m'a dit que jamais un cheval ne pouvait le prendre aux dents; je vous supplie de vous en servir, je l'ai fait voir au colonel qui m'a déjà plus remercié que cela ne vaut.

— Pauvre cher Butscha! s'écria Modeste émue aux larmes par ce soin maternel.

Butscha s'en alla sautillant comme un homme à qui l'on vient d'apprendre la mort d'un vieil oncle à succession.

— Mon cher père, dit Modeste en rentrant au salon, je voudrais bien avoir la belle cravache... si vous proposiez à monsieur de La Brière de l'échanger contre votre tableau de Van Ostade.

Modeste regarda sournoisement Ernest pendant que le colonel lui faisait cette proposition devant ce tableau, seule chose qu'il eût comme souvenir de ses campagnes, et qu'il avait achetée d'un bourgeois de Ratisbonne. Elle se dit en elle-même en voyant avec quelle précipitation La Brière quitta le salon : — Il sera de la chasse!

Chose étrange, les trois amants de Modeste se rendirent à Rosembray, tous le cœur plein d'espérance et ravis de ses adorables perfections.

Rosembray, terre récemment achetée par le duc de Verneuil avec la somme que lui donna sa part dans le milliard voté pour légitimer la vente des biens natio-

naux, est remarquable par un château d'une magnificence comparable à celle de Mesnière et de Balleroy. On arrive à cet imposant et noble édifice par une immense allée de quatre rangs d'ormes séculaires, et l'on traverse une immense cour d'honneur en pente, comme celle de Versailles, à grilles magnifiques, à deux pavillons de concierge, et ornée de grands orangers dans leurs caisses. Sur la cour, le château présente, entre deux corps de logis en retour, deux rangs de dix-neuf hautes croisées à cintres sculptés et à petits carreaux, séparées entre elles par une colonnade engagée et cannelée. Un entablement à balustres cache un toit à l'italienne d'où sortent des cheminées de pierres de taille masquées par des trophées d'armes, Rosembray ayant été bâti, sous Louis XIV, par un fermier général nommé Cottin. Sur le parc, la façade se distingue de celle sur la cour par un avant-corps de cinq croisées à colonnes au-dessus duquel se voit un magnifique fronton. La famille de Marigny, à qui les biens de ce Cottin furent apportés par mademoiselle Cottin, unique héritière de son père, y fit sculpter un lever de soleil par Coysevox. Au-dessous, deux anges déroulent un ruban où se lit cette devise substituée à l'ancienne en l'honneur du grand roi : *Sol nobis benignus*. Le grand roi avait fait duc le marquis de Marigny, l'un de ses plus insignifiants favoris.

Du perron à grands escaliers circulaires et à balustres, la vue s'étend sur un immense étang, long et large, comme le grand canal de Versailles, et qui commence au bas d'une pelouse digne des boulingrins les plus britanniques, bordée de corbeilles où brillaient alors les fleurs de l'automne. De chaque côté, deux jardins à la française étalent leurs carrés, leurs allées, leurs belles pages écrites du plus majestueux style Lenôtre. Ces

Ces jardins sont encadrés dans toute leur longueur par une marge de bois, d'environ trente arpents, où, sous Louis XV, on a dessiné des parcs à l'anglaise. De la terrasse, la vue s'arrête, au fond, sur une forêt dépendant de Rosembray et contiguë à deux forêts, l'une à l'État, l'autre à la couronne. Il est difficile de trouver un plus beau paysage.

L'arrivée de Modeste fit une certaine sensation dans l'avenue, où l'on aperçut une voiture à la livrée de France, accompagnée du grand écuyer, du colonel, de Canalis, de La Brière, tous à cheval, précédés d'un piqueur en grande livrée, suivis de dix domestiques parmi lesquels se remarquaient le mulâtre, le nègre, et l'élégant briska du colonel pour les deux femmes de chambre et les paquets. La voiture à quatre chevaux était menée par des tigres mis avec une coquetterie ordonnée par le grand écuyer, souvent mieux servi que le roi. En entrant et voyant ce petit Versailles, Modeste, éblouie par la magnificence des grands seigneurs, pensa soudain à son entrevue avec les célèbres duchesses, elle eut peur de paraître empruntée, provinciale ou parvenue; elle perdit complétement la tête et se repentit d'avoir voulu cette partie de chasse.

Quand la voiture eut arrêté, fort heureusement Modeste aperçut un vieillard en perruque blonde, frisée à petites boucles, dont la figure calme, pleine, lisse, offrait un sourire paternel et l'expression d'un enjouement monastique rendu presque digne par un regard à demi voilé. La duchesse, femme d'une haute dévotion, fille unique d'un premier président richissime et mort en 1800, sèche et droite, mère de quatre enfants, ressemblait à madame Latournelle si l'imagination consent à embellir la notaresse de toutes les grâces d'un maintien vraiment abbatial.

— Eh ! bonjour, chère Hortense, dit mademoiselle Térouville qui embrassa la duchesse avec toute la sympathie qui réunissait ces deux caractères hautains; laissez-moi vous présenter ainsi qu'à notre cher duc ce petit ange, mademoiselle de La Bastie.

— On nous a tant parlé de vous, mademoiselle, dit la duchesse, que nous avions grand'hâte de vous posséder ici.

— On regrettera le temps perdu, dit le duc de Verneuil en inclinant la tête avec une galante admiration.

— Monsieur le comte de La Bastie, dit le grand écuyer en prenant le colonel par le bras et le montrant au duc et à la duchesse avec une teinte de respect dans son geste et sa parole.

Le colonel salua la duchesse, le duc lui tendit la main.

— Soyez bien venu, monsieur le comte, dit monsieur de Verneuil ; vous possédez bien des trésors, ajouta-t-il en regardant Modeste.

La duchesse prit Modeste par-dessous le bras, et la conduisit dans un immense salon où se trouvaient groupées devant la cheminée une dizaine de femmes. Les hommes, emmenés par le duc, se promenèrent sur la terrasse, à l'exception de Canalis qui se rendit respectueusement auprès de la superbe Éléonore. La duchesse, assise à un métier de tapisserie, donnait à mademoiselle de Verneuil des conseils pour nuancer.

Modeste se serait traversé le doigt d'une aiguille en mettant la main sur une pelote, elle n'aurait pas été si vivement atteinte qu'elle le fut par le coup d'œil glacial, hautain, méprisant, que lui jeta la duchesse de Chaulieu. Dans le premier moment, elle ne vit que cette femme, elle le devina. Pour savoir jusqu'où ce

cruauté de ces charmants êtres que nos passions randissent tant, il faut voir les femmes entre elles. odeste aurait désarmé toute autre qu'Éléonore par sa apide et involontaire admiration; car sans sa connaisnce de l'âge, elle eût cru voir une femme de trente-ix ans, mais elle était réservée à bien d'autres étonements!

Le poëte se heurtait alors contre une colère de grande ame. Une pareille colère est le plus atroce des sphynx; visage est radieux, tout le reste est farouche. Les ois eux-mêmes ne savent comment faire capituler la olitesse exquise de froideur qu'une maîtresse cache lors sous une armure d'acier. La délicieuse tête de emme sourit, et en même temps l'acier mord, la main st d'acier, le bras, le corps, tout est d'acier. Canalis ssayait de se cramponner à cet acier, mais ses doigts glissaient comme ses paroles sur le cœur. Et la tête racieuse, et la phrase gracieuse, et le maintien graieux de la duchesse, déguisaient à tous les regards acier de sa colère descendue à vingt-cinq degrés au-essous de zéro. L'aspect de la sublime beauté de Modeste embellie par le voyage, la vue de cette jeune fille ise aussi bien que Diane de Maufrigneuse, avaient nflammé les poudres amassées par la réflexion dans la ête d'Éléonore.

Toutes les femmes étaient venues à une croisée pour oir descendre de voiture la merveille du jour, accompagnée de ses trois amants. — N'ayons pas l'air d'être i curieuses, avait dit madame de Chaulieu frappée au œur par ce mot de Diane: — Elle est divine! d'où ça ort-il? — et elles s'étaient envolées au salon, où chaune avait repris sa contenance, et où la duchesse de haulieu se sentit dans le cœur mille vipères qui toutes emandaient à la fois leur pâture.

Mademoiselle d'Hérouville dit à voix basse à la duchesse de Verneuil et avec intention : — Éléonore reçoit bien mal son grand Melchior.

— La duchesse de Maufrigneuse croit qu'il y a du froid entre eux, répondit Laure de Verneuil avec simplicité.

Cette phrase, dite si souvent dans le monde, n'est-elle pas admirable ? On y sent la bise du pôle.

— Et pourquoi ? demanda Modeste à cette charmante jeune fille sortie du Sacré-Cœur depuis deux mois.

— Le grand homme, répondit la dévote duchesse qui fit signe à sa fille de se taire, l'a laissée sans un mot pendant quinze jours, après son départ pour le Havre, et après lui avoir dit qu'il y allait pour sa santé.

Modeste laissa échapper un mouvement qui frappa Laure, Hélène et mademoiselle d'Hérouville.

— Et pendant ce temps, disait la dévote duchesse en continuant, elle le faisait nommer commandeur et ministre à Baden.

— Oh ! c'est mal à Canalis, car il lui doit tout, dit mademoiselle d'Hérouville.

— Pourquoi madame de Chaulieu n'est-elle pas venue au Havre ? demanda naïvement Modeste à Hélène.

— Ma petite, dit la duchesse de Verneuil, elle se laisserait bien assassiner sans proférer une parole. Regardez-la ! Quelle reine ! sa tête sur un billot sourirait encore comme fit Marie Stuart ; et notre belle Éléonore a d'ailleurs de ce sang dans [illegible] veines.

— Elle ne lui a pas écrit ? reprit Modeste.

— Diane, répondit la duchesse encouragée à ces confidences par un coup de coude de mademoiselle d'Hérouville, m'a dit qu'elle avait fait à la première lettre que Canalis lui a écrite, il y a dix jours environ, une bien sanglante réponse.

e explication fit rougir de honte Modeste pour
s; elle souhaita non pas l'écraser sous ses pieds,
se venger par une de ces malices plus cruelles
es coups de poignard. Elle regarda fièrement la
sse de Chaulieu. Ce fut un regard doré par huit
is.

Monsieur Melchior !... dit-elle.

tes les femmes levèrent le nez et jetèrent les yeux
ıtivement sur la duchesse qui causait à voix basse
:tier avec Canalis, et sur cette jeune fille assez
evée pour troubler deux amants aux prises, ce
·se fait dans aucun monde. Diane de Maufrigneuse
la tête en ayant l'air de dire : « L'enfant est dans
oit ! » Les douze femmes finirent par sourire en-
es, car elles jalousaient toutes une femme de cin-
-six ans, assez belle encore pour pouvoir puiser
e trésor commun et y voler part de jeune. Mel-
egarda Modeste avec une impatience fébrile et
geste de maître à valet, tandis que la duchesse
la tête par un mouvement de lionne dérangée
ıt son festin ; mais ses yeux attachés au canevas
t des flammes presque rouges sur le poëte en en
ıt le cœur à coup d'épigrammes, car chaque mot
juait par une triple injure.

Monsieur Melchior ! répéta Modeste d'une voix qui
droit de se faire écouter.

uoi, mademoiselle ? demanda le poëte.

gé de se lever, il resta debout à mi-chemin du
qui se trouvait auprès d'une fenêtre et de la che-
près de laquelle Modeste était assise sur le ca-
le la duchesse de Verneuil. Quelles poignantes
ons ne fit pas cet ambitieux, quand il reçut un
fixe d'Éléonore. Obéir à Modeste, tout était fini
tour entre le poëte et sa protectrice. Ne pas écou

cer la jeune fille, Canalis avouait son servage, il
lait le profit de ses vingt-cinq jours de lâchetés, il
quait aux plus simples lois de la civilité puérile et
nête. Plus la sottise était grosse, plus impérieusem
duchesse l'exigeait. La beauté, la fortune de Mlle
mises en regard de l'influence et des droits d'Élé
rendirent cette hésitation entre l'homme et son ho
aussi terrible à voir que le péril d'un matador dan
rène. Un homme ne trouve de palpitations semb
à celles qui pouvaient donner un anévrisme à C
que devant un tapis vert, en voyant sa ruine ou s
tune décidées en cinq minutes.

— Mademoiselle d'Hérouville m'a fait quitter si p
tement la voiture que j'y ai laissé, dit Modeste à C
mon mouchoir...

Canalis fit un haut-le-corps significatif.

— Et, dit Modeste en continuant malgré ce geste
patience, j'y ai noué la clef d'un portefeuille qui co
un fragment de lettre importante; ayez la bonté
chior, de la faire demander...

Entre un ange et un tigre également irrités, C
devenu blême, n'hésita plus, le tigre lui parut le
dangereux, il allait se prononcer, lorsque La Brid
parut à la porte du salon, et lui sembla quelque
comme l'archange Michel tombant du ciel.

— Ernest, tiens, mademoiselle de La Bastie a
de toi, dit le poëte qui regagna vivement sa chai
près du métier.

Ernest, lui, courut à Modeste sans saluer perso
ne vit qu'elle, il reçut cette commission avec un
bonheur, et s'élança hors du salon avec l'appro
secrète de toutes les femmes.

— Quel métier pour un poëte! dit Modeste à

en montrait la tapisserie à laquelle travaillait rageusement la duchesse.

— Si tu lui parles, si tu la regardes une seule fois, tout est à jamais fini, disait à voix basse à Melchior Éléonore que le *mezzo termine* d'Ernest n'avait pas satisfaite. Et, songes-y bien ! quand je ne serai pas là, je laisserai des yeux qui t'observeront.

— Sur ce mot, la duchesse, femme de taille moyenne, mais un peu trop grasse comme le sont toutes les femmes de cinquante ans passés qui restent belles, se leva, marcha vers le groupe où se trouvait Diane de Maufrigneuse, en avançant des pieds menus et nerveux comme ceux d'une biche. Sous sa rondeur se révélait l'exquise finesse dont sont douées ces sortes de femmes et que leur donne la vigueur de leur système nerveux qui maîtrise et vivifie le développement de la chair. On ne pouvait pas expliquer autrement sa légère démarche qui fut d'une noblesse incomparable. Il n'y a que les femmes dont les quartiers de noblesse commencent à Noé qui savent, comme Éléonore, être majestueuses, malgré leur embonpoint de fermière. Un philosophe eût peut-être plaint Philoxène en admirant l'heureuse distribution du corsage et les soins minutieux d'une toilette de matin portée avec une élégance de reine, avec une aisance de jeune personne. Audacieusement coiffée en cheveux abondants, sans teinture, et nattés sur la tête en forme de tour, Éléonore montrait fièrement son cou de neige, sa poitrine et ses épaules d'un modelé délicieux, ses bras nus éblouissants et terminés par des mains célèbres. Modeste, comme toutes les antagonistes de la duchesse, reconnut en elle une de ces femmes dont on dit : C'est notre maîtresse à toutes ! Et en effet, on reconnaissait en Éléonore une des quelques grandes dames, devenues maintenant si rares en France. Vou-

voir expliquer ce qu'il y a d'auguste dans le port de la tête, de fin, de délicat dans telle ou telle sinuosité du cou, d'harmonieux dans les mouvements, de digne dans un maintien, de noble dans l'accord parfait des détails et de l'ensemble, dans ces artifices devenus naturels qui rendent une femme sainte et grande, ce serait vouloir analyser le sublime. On jouit de cette poésie comme de celle de Paganini, sans s'en expliquer les moyens, car la cause est toujours l'âme qui se rend invisible. La duchesse inclina la tête pour saluer Hélène et sa tante, puis elle dit à Diane d'une voix enjouée, pure, sans trace d'émotion : — N'est-il pas temps de nous habiller, duchesse? Et elle fit sa sortie, accompagnée de sa belle-fille et de mademoiselle d'Hérouville, qui toutes deux lui donnèrent le bras. Elle parla bas en s'en allant avec la vieille fille, qui la pressa sur son cœur en lui disant : — Vous êtes charmante. Ce qui signifiait : « Je suis tout à vous pour le service que vous venez de nous rendre. » Mademoiselle d'Hérouville rentra pour jouer son rôle d'espion, et son premier regard apprit à Canalis que le dernier mot de la duchesse n'était pas une vaine menace. L'apprenti diplomate se trouva de trop petite science pour une si terrible lutte, et son esprit lui servit du moins à se placer dans une situation franche, sinon digne. Quand Ernest reparut apportant le mouchoir à Modeste, il le prit par le bras et l'emmena sur la pelouse.

— Mon cher ami, lui dit-il, je suis l'homme non pas le plus malheureux, mais le plus ridicule du monde; aussi ai-je recours à toi pour me tirer du guêpier où je me suis fourré. Modeste est un démon; elle a vu mon embarras, elle en rit, elle vient de me parler de deux lignes d'une lettre de madame de Chaulieu que j'ai fait la sottise de lui confier; si elle les montrait, jamais je

urrais me raccommoder avec Éléonore. Ainsi, do-
e immédiatement ce papier à Modeste, et dis-lui
part que je n'ai sur elle aucune vue, aucune pré-
. Je compte sur sa délicatesse, sur sa probité de
fille pour se conduire avec moi comme si nous ne
étions jamais vus, je la prie de ne pas m'adresser
role, je la supplie de m'accorder ses rigueurs, sans
réclamer de sa malice une espèce de colère ja-
qui servirait à merveille mes intérêts... Va, j'at-
ici.

rnest de La Brière aperçut, en rentrant au salon, un
e officier de la compagnie des gardes d'Havré, le
mte de Sérizy, qui venait d'arriver de Rosny pour
ncer que MADAME était obligée de se trouver à l'ou-
rture de la session. On sait de quelle importance fut
te solennité constitutionnelle, où Charles X prononça
discours environné de toute sa famille, madame la
phine et MADAME y assistant dans leur tribune. Le
ix de l'ambassadeur chargé d'exprimer les regrets
la princesse était une attention pour Diane, on le
ait alors adorée par ce charmant jeune homme, fils
n ministre d'État, gentilhomme ordinaire de la cham-
, promis à de hautes destinées en sa qualité de fils
ique et d'héritier d'une immense fortune. La du-
esse de Maufrigneuse ne souffrait les attentions du vi-
mte que pour bien mettre en lumière l'âge de ma-
me de Sérizy qui, selon la chronique publiée sous
ventail, lui avait enlevé le cœur du beau Lucien de
bembré.

—Vous nous ferez, j'espère, le plaisir de rester à Ro-
mbray, dit la sévère duchesse au jeune officier.

Tout en ouvrant l'oreille aux médisances, la dévote
rmait les yeux sur les légèretés de ses hôtes soigneu-
ment appareillés par le duc, car on ne sait pas tout ce

que tolèrent ces excellentes femmes, sous prétexte de ramener au bercail par leur indulgence des brebis égarées.

— Nous avons compté, dit le grand écuyer, sans le gouvernement constitutionnel, et Rosembray, ma foi, la duchesse, y perd un grand honneur...

— Nous n'en serons que plus à notre aise ! dit le grand vieillard sec, d'environ soixante-quinze ans, vêtu de drap bleu, gardant sa casquette de chasse sur la tête par permission des dames.

Ce personnage, qui ressemblait beaucoup au dernier Bourbon, n'était rien moins que le prince de Cadignan, grand veneur, un des derniers grands seigneurs français. Au moment où La Brière essayait de passer derrière le canapé pour demander un moment d'entretien à Modeste, un homme de trente-huit ans, petit, grêle, commun, entra.

— Mon fils, le prince de Loudon, dit la duchesse de Verneuil à Modeste, qui ne put comprimer sur sa jolie physionomie une expression d'étonnement en voyant par qui était porté le nom que le général de la cavalerie vendéenne avait rendu si célèbre, et par sa hardiesse et par le martyre de son supplice.

Le duc de Verneuil actuel était un troisième fils emmené par son père en émigration, et le seul survivant de quatre enfants.

— Gaspard ! dit la duchesse en appelant son fils auprès d'elle. Le jeune prince vint à l'ordre de sa mère, puis reprit en lui montrant Modeste : — Mademoiselle Cécile Bastie, mon ami.

L'héritier présomptif, dont le mariage avec la fille unique de Desplein était arrangé, salua la jeune fille sans paraître, comme l'avait été son père, émerveillé

beauté. Modeste put alors comparer la jeunesse aujourd'hui à la vieillesse d'autrefois, car le vieux prince de Cadignan lui avait déjà dit deux ou trois mots harmonieux en lui prouvant ainsi qu'il rendait autant hommages à la femme qu'à la royauté. Le duc de Létoré, fils aîné de madame de Chaulieu, remarquable par ce ton qui réunit l'impertinence et le sans-gêne, vait, comme le prince de Loudon, salué Modeste, presque cavalièrement. La raison de ce contraste entre les ls et les pères vient peut-être de ce que les héritiers ne e sentent plus être de grandes choses comme leurs ieux, et se dispensent des charges de la puissance en e s'en trouvant plus que l'ombre. Les pères ont encore politesse inhérente à leur grandeur évanouie, comme es sommets encore dorés par le soleil quand tout est ans les ténèbres alentour.

Enfin Ernest put glisser deux mots à Modeste, qui se ra.

— Ma petite belle, dit la duchesse en croyant que lodeste allait s'habiller, et qui tira le cordon d'une onnette, on va vous conduire à votre appartement.

Ernest accompagna jusqu'au grand escalier Modeste n lui présentant la requête de l'infortuné Canalis, et essaya de la toucher en lui peignant les angoisses de lchior.

— Il aime, voyez-vous ! C'est un captif qui croyait pouvoir briser sa chaîne.

— De l'amour chez ce féroce calculateur ! répliqua lodeste.

— Mademoiselle, vous êtes à l'entrée de la vie, vous 'en connaissez pas les défilés. Il faut pardonner toutes es inconséquences à un homme qui se met sous la domination d'une femme plus âgée que lui, car il n'y est

pour rien. Songez combien de sacrifices Canalis a à cette divinité ! Maintenant il a jeté trop de sems pour dédaigner la moisson, la duchesse représente ans de soins et de bonheur. Vous aviez fait tout ou à ce poëte, qui, par malheur, a plus de vanité que gueil; il n'a su ce qu'il perdait qu'en revoyant mad de Chaulieu. Si vous connaissiez Canalis, vous l'a riez. C'est un enfant qui dérange à jamais sa vi Vous l'appelez un calculateur ; mais il calcul bien comme tous les poëtes d'ailleurs, gens à sensati pleins d'enfance, éblouis, comme les enfants, par ce brille, et courant après !... Il a aimé les chevaux e tableaux, il a chéri la gloire, il vend ses toiles pour des armures, des meubles de la Renaissance et de Louis il en veut maintenant au pouvoir. *Convenez que ac* chets sont de grandes choses ?

— Assez, dit Modeste. Venez, dit-elle en aperce son père qu'elle appela par un signe de tête pour son bras, je vais vous remettre les deux lignes : vou porterez au grand homme en rassurant d'une en condescendance à ses désirs ; mais à une condition veux que vous lui présentiez tous mes remercîm pour le plaisir que j'ai eu de voir jouer pour moi seule une des plus belles pièces du théâtre allem Je sais maintenant que le chef-d'œuvre de Gœthe ni *Faust* ni *le comte d'Egmond*... — Et comme E regardait la malicieuse fille d'un air hébété : — TORQUATO TASSO ! reprit-elle. Dites à monsieur de C qu'il la relise, ajouta-t-elle en souriant. Je tiens à c vous répétiez ceci mot pour mot à votre ami, c n'est pas une épigramme, mais la justification de sa duite, à cette différence près qu'il deviendra, je l'es très-raisonnable, grâce à la folie d'Éléonore.

La première femme de la duchesse guida Mode

vers leur appartement, où Françoise Cochet à tout mis en ordre, et dont l'élégance, la re- étonnèrent le colonel, à qui Françoise apprit ıtait trente appartements de maître dans ce goût au.

là comme je conçois une terre, dit Modeste.

comte de La Bastie te fera construire un château épondit le colonel.

ıez, monsieur, dit Modeste en donnant le petit Ernest, allez rassurer notre ami.

t *notre ami* frappa le référendaire. Il regarda pour savoir s'il y avait quelque chose de sé- ns la communauté de sentiments qu'elle pa- ıccepter ; et la jeune fille, comprenant cette ıtion, lui dit : — Eh ! allez donc, votre ami

ière rougit excessivement et sortit dans un état , d'anxiété, de trouble plus cruel que le dése- s approches du bonheur sont, pour les vrais comparables à ce que la poésie catholique a si nmé l'entrée du paradis, pour exprimer un lieu ıx, difficile, étroit, et où retentissent les der- is d'une suprême angoisse.

ıeure après, l'illustre compagnie était réunie et l complet dans le salon, les uns jouant au whist, s causant, les femmes occupées à de menus ou- en attendant l'annonce du dîner. Le grand fit parler monsieur Mignon sur la Chine, sur ses ıes, sur les Portenduère, les L'Estorade et les be, familles provençales ; il lui reprocha de ne ander du service, en l'assurant que rien n'était ile que de l'employer dans son grade de colonel la garde.

— Un homme de votre naissance et de votre for
n'épouse pas les opinions de l'opposition actuelle, d
prince en souriant.

Cette société d'élite non seulement plut à Mod
mais elle y devait acquérir, pendant son séjour,
perfection de manières qui, sans cette révélation
aurait manqué toute sa vie. Montrer une horloge
mécanicien en herbe, ce sera toujours lui révéler la m
nique en entier ; il développe aussitôt les germe
dorment en lui. De même Modeste sut s'approprier
ce qui distinguait les duchesses de Maufrigneuse
Chaulieu. Tout, pour elle, fut enseignement, là o
bourgeoises n'auraient emporté que des ridicu
l'imitation de ces façons. Une jeune fille bien né
struite et disposée comme Modeste, se mit naturelle
à l'unisson et découvrit les différences qui sépar
monde aristocratique du monde bourgeois, la pre
du faubourg Saint-Germain ; elle saisit ces nu
presque insaisissables, elle reconnut enfin la grâce
grande dame sans désespérer de l'acquérir. Elle t
son père et La Brière infiniment mieux que Cana
sein de cet Olympe. Le grand poëte, abdiquant sa
et incontestable puissance, celle de l'esprit, ne fu
qu'un maître des requêtes voulant un poste de mi
poursuivant le collier de commandeur, obligé de
à toutes ces constellations. Ernest de La Brière,
ambition, restait lui-même ; tandis que Melchio
venu petit garçon, pour se servir d'une expressio
gaire, courtisait le prince de Loudon, le duc de Rh
le vicomte de Sérizy, le duc de Maufrigneuse, en h
qui n'avait pas son franc parler comme le colon
gnon, comte de Labastie, fier de ses services
l'estime de l'empereur Napoléon. Modeste remar
préoccupation continuelle de l'homme d'esprit cher

e pour faire rire, un bon mot pour étonner,
iment pour flatter ces hautes puissances parmi
' Melchior voulait se maintenir. Enfin, la, ce
tépluma.

ieu de la soirée, Modeste alla s'asseoir avec le
ryer dans un coin du salon; elle l'avait em-
our terminer une lutte qu'elle ne pouvait plus
er sans se mésestimer elle-même.

isieur le duc, si vous me connaissiez, lui dit-
sauriez combien je suis touchée de vos soins.
ent, à cause de la profonde estime que j'ai
our votre caractère, de l'amitié qu'inspire une
me la vôtre, je ne voudrais pas porter la plus
teinte à votre amour-propre. Avant votre arri-
lavre, j'aimais sincèrement, profondément et à
ne personne digne d'être aimée et pour qui
:tion est encore un secret; mais sachez, et ici
us sincère que ne le sont les jeunes filles, que
'ais pas eu cet engagement volontaire, vous
été choisi par moi, tant j'ai reconnu de nobles
qualités en vous. Les quelques mots échappés
eur et à votre tante m'obligent à vous parler
vous le jugez nécessaire, demain, avant le dé-
a chasse, ma mère m'aura, par un message,
à elle sous prétexte d'une indisposition grave.
ix pas, sans votre consentement, assister à une
arée par vos soins et où mon secret, s'il m'é-
vous peinerait en froissant vos légitimes pré-
Pourquoi suis-je venue ici? me direz-vous. Je
ie pas accepter. Soyez assez généreux pour ne
'aire un crime d'une curiosité nécessaire. Ceci
; ce que j'ai de plus délicat à vous dire. Vous
s mon père et moi des amis plus solides que
le croyez; et, comme la fortune a été le pre-

mier mobile de vos pensées quand vous êtes venu l
sans vouloir me servir de ceci comme d'un calma
chagrin que vous devez galamment témoigner, app
que mon père s'occupe de l'affaire d'Hérouville, so
Dumay la trouve faisable, il a déjà tenté des déma
pour former une compagnie. Gobenheim, Dumay,
père, offrent quinze cent mille francs et se charge
réunir le reste par la confiance qu'ils inspireron
capitalistes en prenant dans l'affaire cet intérêt sé
Si je n'ai pas l'honneur d'être la duchesse d'Héro
j'ai presque la certitude de vous mettre à même
choisir un jour en toute liberté, dans la haute s
où elle est... Oh ! laissez-moi finir, dit-elle à un
du duc...

— A l'émotion de mon frère, *disait madem*
d'Hérouville à sa nièce, il est facile de juger que
une sœur.

— .... Monsieur le duc, ceci fut décidé par
jour de notre première promenade à cheval en
entendant déplorer votre situation. Voilà ce que j
lais vous révéler. Ce jour-là mon sort fut fixé. S
n'avez pas conquis une femme, vous aurez trou
amis à Ingouville, si toutefois vous daignez nous
ter à ce titre...

Ce petit discours, médité par Modeste, fut dit s
tel charme d'âme que les larmes vinrent aux y
grand écuyer, qui saisit la main de Modeste et la

— Restez ici pendant la chasse, répondit le du
rouville ; mon peu de mérite m'a donné l'habi
ces refus; mais, tout en acceptant votre amitié
du colonel, laissez-moi m'assurer auprès des h
d'art les plus compétents que le desséchemen
laisses d'Hérouville ne fait courir aucuns ris
peut donner des bénéfices à la compagnie dont v

arlez, avant que j'agrée le dévouement de vos amis. Vous êtes une noble fille, et quoiqu'il soit navrant de l'être que votre ami, je me glorifierai de ce titre et nous le prouverai toujours, en temps et lieu.

— Dans tous les cas, monsieur le duc, gardons-nous le secret; l'on ne saura mon choix, si toutefois je ne n'abuse pas, qu'après l'entière guérison de ma mère; ar je veux que mon futur et moi nous soyons bénis de os premiers regards...

— Mesdames, dit le prince de Cadignan au moment d'aller se coucher, il m'est revenu que plusieurs d'entre vous avaient l'intention de chasser demain avec nous; r je crois de mon devoir de vous avertir que, si vous enez à faire les Dianes, vous aurez à vous lever à la Diane, c'est-à-dire au jour. Le rendez-vous est pour uit heures et demie. J'ai vu, dans le cours de ma vie, es femmes déployant plus de courage souvent que les hommes, mais pendant quelques instants seulement; et l vous faudrait à toutes une certaine dose d'entêtement our rester pendant toute une journée à cheval, hormis a halte que nous ferons pour déjeuner, en vrais chas- eurs et chasseresses, sur le pouce.... Êtes-vous bien oujours toutes dans l'intention de vous montrer écuyè- es finies?

— Prince, moi j'y suis obligée, répondit finement Modeste.

— Je réponds de moi, dit la duchesse de Chaulieu.

— Je connais ma fille Diane, elle est digne de son om, répliqua le prince. Ainsi vous voilà toutes piquées u jeu... Néanmoins, je ferai en sorte, pour madame et mademoiselle de Verneuil et pour les personnes qui resteront ici, de forcer le cerf au bout de l'étang.

— Rassurez-vous, mesdames, le déjeuner sur le pouce

aura lieu sous une magnifique tente, dit le prince de Loudon quand le grand veneur eut quitté le salon.

Le lendemain, au petit jour, tout présageait une belle journée. Le ciel, voilé d'une légère vapeur grise, laissait apercevoir par des espaces clairs un bleu pur, et il devait être entièrement nettoyé vers midi par une brise de nord-d'ouest qui balayait déjà de petits nuages floconneux. En quittant le château, le grand veneur, le prince de Loudon et le duc de Rhétoré, qui n'avaient point de dames à protéger, virent, en allant les premiers au rendez-vous, les cheminées du château, ses masses blanches se dessinant sur le feuillage brun-rouge que les arbres conservent en Normandie à la fin des beaux automnes, et poindant à travers le voile des vapeurs.

— Ces dames ont du bonheur, dit au prince le duc de Rhétoré.

— Oh! malgré leurs fanfaronnades d'hier, je crois qu'elles nous laisseront chasser sans elles, répondit le grand veneur.

— Oui, si elles n'avaient pas toutes un attentif, répliqua le duc.

En ce moment, ces chasseurs déterminés, car le prince de Loudon et le duc de Rhétoré sont de la race des Nemrod et passent pour les premiers tireurs du faubourg Saint-Germain, entendirent le bruit d'une altercation, et se rendirent au galop vers le rond-point indiqué pour le rendez-vous, à l'une des entrées des bois de Rosembray, et remarquable par sa pyramide mousseuse. Voici quel était le sujet du débat. Le prince de Loudon, atteint d'anglomanie, avait mis aux ordres du grand veneur un équipage de chasse entièrement britannique. Or, d'un côté du rond-point vint se placer un jeune Anglais de petite taille, blond, pâle, l'air insolent et flegmatique, parlant à peu près le français, et dont le

e offrait cette propreté qui distingue tous les
, même ceux des dernières classes. John Barry
une redingote courte, serrée à la taille, de drap
e à boutons d'argent aux armes de Verneuil, des
s de peau blanches, des bottes à revers, un
yé, un col et une cape de velours noir. Il tenait
ain un petit fouet de chasse, et l'on voyait à sa
, attaché par un cordon de soie, un cornet de

Ce premier piqueur était accompagné de deux
chiens courants de race, véritables fox-hound, à
lanche tachetée de brun clair, hauts sur jarrets,
fin, la tête menue et à petites oreilles sur la
Ce piqueur, l'un des plus célèbres du comté d'où
ce l'avait fait venir à grands frais, commandait
ipage de quinze chevaux et de soixante chiens
e anglaise qui coûtait énormément au duc de
il, peu curieux de chasse, mais qui passait à son
goût essentiellement royal. Les subordonnés,
s et chevaux, se tenaient à une certaine distance,
n silence parfait.

en arrivant sur le terrain, John se vit prévenu
is piqueurs en tête de deux meutes royales, ve-
n voiture, les trois meilleurs piqueurs du prince
lignan, et dont les personnages formaient un
ste parfait par leurs caractères et leurs costumes
s avec le représentant de l'insolente Albion. Ces
du prince, tous coiffés de leurs chapeaux bordés,
cornes, très-plats, très-évasés, sous lesquels
aient des figures hâlées, tanées, ridées et comme
es par des yeux pétillants, étaient remarquable-
ecs, maigres, nerveux, en gens dévorés par la
de la chasse. Tous munis de ces grandes trom-
a Dampierre, garnies de cordons de serge verte
laissent voir que le cuivre du pavillon, ils con-

tenaient leurs chiens et de l'œil et de la voix. Ces dignes bêtes formaient une assemblée de sujets plus fidèles que ceux à qui s'adressait alors le roi, tous tachetés de blanc, de brun, de noir, ayant chacun leur physionomie absolument comme les soldats de Napoléon, allumant au moindre bruit leurs prunelles d'un feu qui les faisait ressembler à des diamants; l'un, venu du Poitou, court de reins, large d'épaules, bas jointé, coiffé de longues oreilles; l'autre, venu d'Angleterre, blanc, levretté, peu de ventre, à petites oreilles et taillé pour la course; tous les jeunes impatients et prêts à tapager; tandis que les vieux, marqués de cicatrices, étendus, calmes, la tête sur les deux pattes de devant, écoutaient la terre comme des sauvages.

En voyant venir les Anglais, les chiens et les gens du roi s'entre-regardèrent en se demandant ainsi sans dire un mot : — Ne chasserons-nous donc pas seuls?... Le service de Sa Majesté n'est-il pas compromis?

Après avoir commencé par des plaisanteries, la dispute s'était échauffée entre monsieur Jacquin La Roulie, le vieux chef des piqueurs français, et John Barry, le jeune insulaire.

De loin, les deux princes devinèrent le sujet de cette altercation, et poussant son cheval, le grand veneur fit tout finir en disant d'une voix impérative : — Qui a fait le bois?

— Moi, monseigneur, dit l'Anglais.

— Bien, dit le prince de Cadignan en écoutant le rapport de John Barry.

Hommes et chiens, tous devinrent respectueux pour le grand veneur, comme si tous connaissaient également sa dignité suprême. Le prince ordonna la journée, car il en est d'une chasse comme d'une bataille, et le grand veneur de Charles X fut le Napoléon des forêts.

Grâce à l'ordre admirable introduit dans la venerie par le premier veneur, il pouvait s'occuper exclusivement de la stratégie et de la haute science. Il sut assigner à l'équipage du prince de Loudon sa place dans l'ordonnance de la journée, en le réservant, comme un corps de cavalerie, à rabattre le cerf vers l'étang si, selon sa pensée, les meutes royales parvenaient à le jeter dans la forêt de la couronne qui borde l'horizon en face du château. Le grand veneur sut ménager l'amour-propre de ses vieux serviteurs en leur confiant la plus rude besogne, et celui de l'Anglais, qu'il employait ainsi dans sa spécialité, en lui donnant l'occasion de montrer la puissance des jarrets de ses chiens et de ses chevaux. Les deux systèmes devaient être alors en présence et faire merveilles à l'envi l'un de l'autre.

— Monseigneur nous ordonne-t-il d'attendre encore ? dit respectueusement La Roulie.

— Je t'entends bien, mon vieux ! répliqua le prince, il est tard ; mais...

— Voici les dames, car Jupiter sent des odeurs *fétiches*, dit le second piqueur en remarquant la manière de flairer de son chien favori.

— *Fétiches?* répéta le prince de Loudon en souriant.

— Peut-être veut-il dire fétides, reprit le duc de Rhétoré.

— C'est bien cela, car tout ce qui ne sent pas le chenil infecte, au dire de monsieur Laravine, repartit le grand veneur.

En effet, les trois seigneurs virent de loin un escadron composé de seize chevaux, à la tête duquel brillaient les voiles verts de quatre dames. Modeste, accompagnée de son père, du grand écuyer et du petit La Brière, allait en avant aux côtés de la duchesse de Maufrigneuse que convoyait le vicomte de Sérizy. Puis

venait la duchesse de Chaulieu, flanquée de Canalis à qui elle souriait sans trace de rancune. En arrivant au point-point, où ces chasseurs habillés de rouge et armés de leurs cors de chasse, entourés de chiens et de piqueurs, formèrent un spectacle digne des pinceaux d'un Van der Meulen, la duchesse de Chaulieu qui se tenait admirablement à cheval malgré son embonpoint, arriva près de Modeste et trouva de sa dignité de ne point bouder cette jeune personne à qui, la veille, elle n'avait pas dit une parole.

Au moment où le grand veneur eut fini ses compliments sur une ponctualité fabuleuse, Éléonore daigna remarquer la magnifique pomme de cravache qui scintillait dans la petite main de Modeste, et la lui demanda gracieusement à voir.

— C'est ce que je connais de plus beau dans ce genre, dit-elle en montrant ce chef-d'œuvre à Diane de Maufrigneuse; c'est d'ailleurs en harmonie avec toute la personne, reprit-elle en la rendant à Modeste.

— Avouez, madame la duchesse, répondit mademoiselle de La Bastie en jetant à La Brière un tendre et malicieux regard où l'amant pouvait lire un aveu, que, de la main d'un futur, c'est un bien singulier présent...

— Mais, dit madame de Maufrigneuse, je le prendrais comme une déclaration de mes droits, en souvenir de Louis XIV.

La Brière eut des larmes dans les yeux et lâcha la bride de son cheval, il allait tomber; mais un second regard de Modeste lui rendit toute sa force en lui ordonnant de ne pas trahir son bonheur. On se mit en marche.

Le duc d'Hérouville dit à voix basse au jeune référendaire : — J'espère, monsieur, que vous rendrez votre femme heureuse, et si je puis vous être utile en quelque

chose, disposez de moi, car je voudrais pouvoir contribuer au bonheur de deux si charmants êtres.

Cette grande journée où de si grands intérêts de cœur et de fortune furent résolus n'offrit qu'un seul problème au grand veneur, celui de savoir si le cerf traverserait l'étang pour venir mourir en haut du boulingrin devant le château; car les chasseurs de cette force sont comme ces joueurs d'échecs qui prédisent le mat à telle case. Cet heureux vieillard réussit au gré de ses souhaits, il fit une magnifique chasse, et les dames le tinrent quitte de leur collaboration pour le surlendemain qui fut un jour de pluie.

Les hôtes du duc de Verneuil restèrent cinq jours à Rosembray. Le dernier jour, la *Gazette de France* contenait l'annonce de la nomination de monsieur le baron de Canalis au grade de commandeur de la Légion d'honneur et au poste de ministre à Carlsruhe.

Lorsque, dans les premiers jours du mois de décembre, madame la comtesse de La Bastie, opérée par Desplein, put enfin voir Ernest de La Brière, elle serra la main de Modeste et lui dit à l'oreille : — Je l'aurais choisi...

Vers la fin du mois de février, tous les contrats d'acquisitions furent signés par le bon et excellent Latournelle, le mandataire de monsieur Mignon en Provence. A cette époque, la famille La Bastie obtint du roi l'insigne honneur de sa signature au contrat de mariage et la transmission du titre et des armes des La Bastie à Ernest de La Brière, qui fut autorisé à s'appeler le vicomte de La Bastie-La Brière. La terre de La Bastie, reconstituée à plus de cent mille francs de rente, était érigée en majorat par lettres patentes que la cour royale enregistra vers la fin du mois d'avril. Les témoins de La Brière furent Canalis et le ministre à qui pendant cinq

ans il avait servi de secrétaire particulier. Ceux d mariée furent le duc d'Hérouville et Desplein, à qui Mignon gardèrent une longue reconnaissance, après en avoir donné de magnifiques témoignages.

Plus tard, peut-être reverra-t-on, dans le cours … cette longue histoire de nos mœurs, monsieur et madame de La Brière-La Bastie; les connaisseurs remarqueront alors combien le mariage est doux et facile à porter avec une femme instruite et spirituelle; car Modeste, qui sut éviter selon sa promesse les ridicules du pédantisme, est encore l'orgueil et le bonheur de son mari comme de sa famille et de tous ceux qui composent sa société.

Paris, mars-juillet 1844.

FIN.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

COMPLÈTES DE H. DE

NOUVELLE ÉDITION EN 55 VOLUMES

. 25 cent. le volume (*Chaque volume se vend*

édie humaine, 40 vol. — **Les Contes drolatiq**
ecture, édition complète, 2 vol. — **Œuvres de jeun**

COMÉDIE HUMAINE

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

Tome 1. — LA MAISON DU CHAT-QUI-PE-LOYE. Le Bal de Sceaux. La Bourse. La Vendetta. M^me Firmiani. Une Double Famille.

Tome 2. — LA PAIX DU MÉNAGE. La Fausse Maîtresse. Étude de femme. Autre étude de femme. La Grande Bretèche. Albert Savarus.

Tome 3. — MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES. Une Fille d'

Tome 4. — LA [illegible] ANS. La Femme aban[illegible]dière. Le Message. C[illegible]

Tome [illegible]ARIAGE. Un Début [illegible]

[illegible]GNON.

[illegible]AINE. Le Colonel Ch[illegible]e l'Athée. L'Interdiction.

[illegible].

[illegible]E DE LA VIE DE PROVINCE

[illegible]e 9. — URSULE MIROUET.

Tome 10. — EUGÉNIE GRANDET.

Tome 11. — LES CÉLIBATAIRES — I. Pierrette. Le Curé de Tours.

Tome 12. — LES CÉLIBATAIRES — II. Un Ménage de garçon.

Tome 13. — LES PARISIENS EN PROVINCE. L'illustre Gaudissart. Muse du département.

Tome 14. — LES RIVALITÉS. La Vieille Fille. Le Cabinet des antiques.

Tome 15. — LE LYS DANS LA VALLÉE.

Tome 16. — ILLUSIONS PERDUES — I. Les Deux Poètes. Un grand Homme de province à Paris, 1re partie.

Tome 17. — ILLUSIONS PERDUES — II. Un grand Homme de province, 2e p. Ève et David.

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

Tome 18. — SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES. Esther heureuse. A combien l'amour revient aux vieillards. Où mènent les mauvais chemins.

Tome 19. — LA DERNIÈRE INCARNATION DE VAUTRIN. Un Prince de la Bohème. Un Homme d'affaires. Gaudissart II. Les Comédiens sans le savoir.

Tome 20. — HIST. DES TREIZE. Ferragus. Duchesse de Langeais. Fille aux yeux d'or.

Tome 21. — LE PÈRE GORIOT.

Tome 22. — CÉSAR BIROTTEAU.

Tome 23. — LA MAISON NUCINGEN. Les Secrets de la princesse de Cadignan. Les Employés. Sarrasine. Facino Cane.

Tome 24. — LES PARENTS PAUVRES — I. La Cousine Bette.

Tome 25. — LES PAR[illegible] II. Le Cousin Pons.

SCÈNES DE LA VI[illegible]

Tome 26. — UNE TÉ[illegible] Un Épisode sous la Te[illegible]

Tome 27. — L'ENVERS [illegible] TEMPORAINE. Madame de [illegible] initié. 2. Mateas.

Tome 28. — LE DÉPUTÉ [illegible]

SCÈNES DE LA VIE [illegible]

Tome 29. — LES CHOUANS [illegible] le désert.

SCÈNES DE LA VIE [illegible]

Tome 30. — LE MÉDE[illegible]

Tome 31. — [illegible] CURÉ D[illegible]

Tome 32. — LES PAYSAN[illegible]

ÉTUDES PHILOSO[illegible]

Tome 33. — LA PEAU DE [illegible]

Tome 34. — LA RECHER[illegible] Jésus-Christ en Flandre. [illegible]eillé. Le Chef-d'œuvre inc[illegible]

Tome 35. — L'ENFANT M[illegible] Maximilla Doni.

Tome 36. — LES MARAN[illegible] quisitionnaire. El Verdug[illegible] bord de la mer. L'Auberg[illegible] de bougie vie. Maître Cor[illegible]

Tome 37. — SUR CATHE[illegible] Le Martyr calvinisle. La[illegible] Ruggieri. Les deux Rêves.

Tome 38. — LOUIS LAM[illegible] crits. Seraphita.

ÉTUDES ANALY[illegible]

Tome 39. — PHYSIOLOGI[illegible]

Tome 40. — PETITES M[illegible] CONJUGALE.

CONTES DROLA[illegible]

Tome 41. — Tome 42. —

THÉATR[illegible]

Tome 44. — VAUTRIN, [illegible] sources de Quinet. Com[illegible]

Tome 45. — LA MARA[illegible] Faiseur (Mercadet), comédi[illegible]

ŒUVRES DE JE[illegible]

Tome 46. — JEAN-LOUIS[illegible]

Tome 47. — L'ISRAÉLITE[illegible]

Tome 48. — L'HÉRITIER[illegible]

Tome 49. — LE CENTENA[illegible]

Tome 50. — LA DERNIÈR[illegible]

Tome 51. — LE VICAIRE[illegible]

Tome 52. — ARGOW LE [illegible]

Tome 53. — JANE LA PA[illegible]

Tome 54. — DON GIGADI[illegible]

24

25

3 2044 019 875 285

This book [...] to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE APR 12 '43

DUE APR 26 '43

4291763

DUE SEP '74

NOV 26 1974

WIDENER CANCELLED

WIDENER
MAR 2 0 1996
BOOK DUE

40596.15.25

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

S CLASSIQUES FRANÇAIS

liés sous la direction
M. DANIEL S. O'CONNOR

BALZAC

Le portrait de Honoré d'Balzac en-tête de ce volume à été reproduit d'après une esquisse par M. H. H. Crickmore.

de Balzac

de Balzac

H. DE BALZAC
Contes Choisis
PRÉFACE
DE
PAUL BOURGET
de l'Académie Française
LONDON
J. M. DENT & Co.
NEW YORK
G. P. PUTNAM'S SONS
1905

~~40594.26~~
40596.15.25
HARVARD COLLEGE
JUN 25 1941
LIBRARY
Prof. R. E. Piers

Tous droits reserves

AVERTISSEMENT

trouvera réunies dans ce volume quelques-
s des meilleures nouvelles qu'aient écrites Balzac.
es offrent ce caractère, rare dans l'histoire de la
érature, d'être égales en beauté à ses grands
ans. Il est à remarquer en effet que le talent du
it court et celui du récit long ne se rencontrent
souvent chez un même auteur. Pour citer quelques
mples empruntés seulement à la France, l'un des
lleurs faiseurs de nouvelles que nous ayions eu,
rimée, a été incapable de composer un roman de la
ueur d'un volume. George Sand, tout au contraire,
jamais su ramasser un drame dans les dimensions
errées de cinquante pages. Stendhal était comme
, et comme elle Alexandre Dumas. Même chez
auteurs qui ont possédé l'un et l'autre don, il y a
ours eu disparité des deux génies. Flaubert n'a
qu'un nouvelliste très distingué, le Cœur Simple
témoigne. Il était un romancier supérieur. Ce
l'inverse pour son plus brillant disciple, Guy
Maupassant. Balzac, lui, manie les deux formes
c une maîtrise pareille et qui n'est pas seule-
nt un résultat d'une puissance innée. Ayant

profondément étudié la technique de son métier, il savait qu'une nouvelle n'est pas un roman court et qu'un roman n'est pas une longue nouvelle. En quoi consiste exactement cette loi de différenciation? Nul doute qu'il n'ait essayé de s'en rendre compte. Quand on l'a beaucoup pratiqué, on reconnaît que sa faculté créatrice se doublait d'une faculté critique non moins exceptionnelle. Les conseils qu'il met dans la bouche de son Daniel d'Arthez exhortant Rubempré suffiraient à le prouver. Mais tandis que l'esprit critique s'exerce, chez la plupart de ceux qui en sont doués, sur des œuvres faites, Balzac, lui, l'exerça sur des œuvres à faire. Il s'en servit comme d'un instrument de création au lieu de l'employer à un simple contrôle. Dans ce discours de d'Arthez qui contient une théorie du roman historique, notez avec quelle minutie les problèmes de facture sont abordés: "Vous commencez, comme Walter Scott, par de longues conversations pour poser vos personnages. Quand ils ont causé, vous faites arriver la description et l'action. . . . Renversez moi les termes du problème. Remplacez ces diffuses causeries, magnifiques chez Scott, mais sans couleur chez vous, par des descriptions auxquelles se prête si bien notre langue." Ouvrons maintenant la Comédie humaine. *Voila le secret de ces débuts descriptifs: celui d'*Eugénie Grandet, *celui du* Père Goriot, *celui de* Béatrix, *où la plume de l'écrivain rivalise le pinceau du peintre, pour brosser un tableau,—vieille rue d'une ville abandonnée de province, coin perdu*

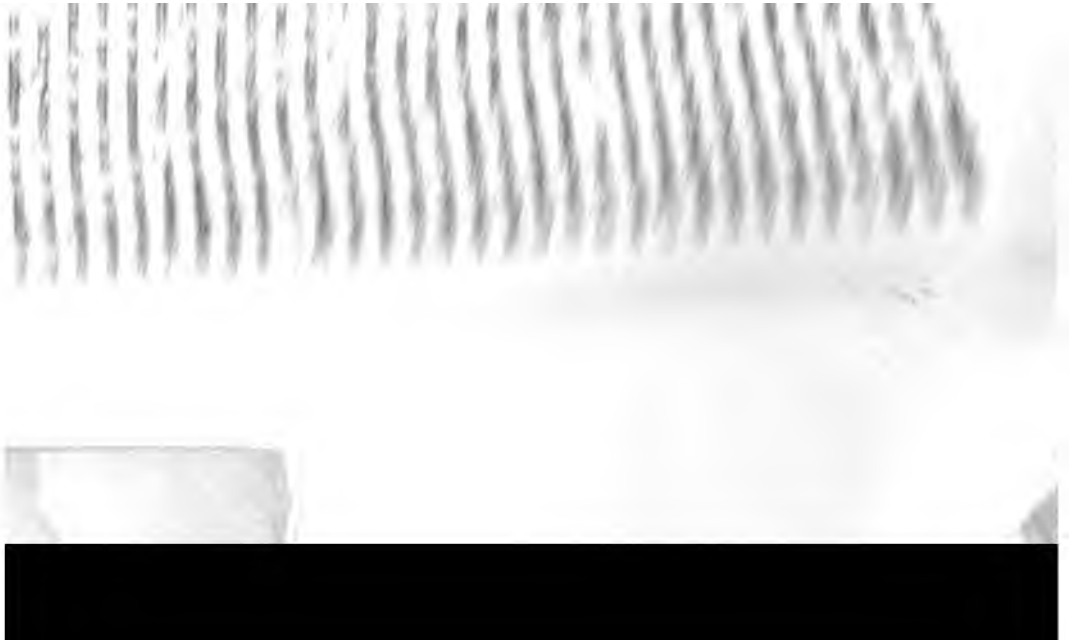
d'un antique quartier Parisien. Voici maintenant le secret de ces brusques entrées en matière, qui ouvrent Une Ténébreuse Affaire, La Duchesse de Langeais, Splendeur et Misères des Courtisanes,—*je cite au hasard*—"*Entrez tout d'abord dans l'action. Prenez-moi votre sujet, tantôt en travers, tantôt par la queue. Enfin, variez vos plans, pour n'être jamais le même.*" *Ce renouvellement systématique, Balzac n'a jamais cessé de le rechercher. Il n'a pas, comme tous les autres romanciers, un ou deux types de roman. Il en a vingt.* Le Cousin Pons *est construit sur une autre échelle que* La Cousine Bette, *le* Ménage de Garçon *que le* Curé de Tours, *le* Médecin de Campagne *que le* Curé de Village. *Je choisis, à dessin cette fois, des morceaux rangés par l'auteur lui-même dans des groupes parallèles. Quand on a constaté cette force de parti-pris réfléchi, on se rend compte que le romancier n'a pas pu ne pas raisonner également les procédés d'après lesquels il a établi ses nouvelles. Celles qui sont rassemblées ici permettent de dégager quelques-uns de ces procédés, et par contre-coup, de mieux comprendre en quoi consiste essentiellement la diversité de deux espèces littéraires, si l'on peut dire, trop souvent confondues.*

Un premier caractère frappera tous les lecteurs de ce recueil : la qualité tragique des sujets. Ce caractère se retrouve dans les nouvelles les plus célèbres de Mérimée : Matteo Falcone *et* l'enlèvement de la redoute. *De ce point de vue quatre de ces récits de Balzac sont bien significatifs :*

El Verdugo, Un Épisode sous la Terreur, le Réquisitionnaire *et* la Grande Bretèche. *La raison de cette préférence donnée aux sujets violents sur les autres dans des récits de brève dimension est facile à concevoir. La terreur est de toutes les émotions humaines celle qui a le moins le besoin du temps. Le sursaut est même la condition la plus favorable à sa naissance, comme la durée la condition la plus favorable à sa guérison. Un long roman ne peut la produire que par accident. Une courte nouvelle y excellera précisément parce qu'elle est courte. Elle ne comporte ni préparations ni développement. Plus un fait tragique est inattendu, plus il nous étreint d'une angoisse forte. Il y a donc avantage à ce que le sujet d'une nouvelle soit aussi étonnant qu'il est terrible. Balzac a nettement discerné cette loi. Un fils qui se trouve obligé de se faire le bourreau de son père, puis sur l'ordre de ce père, de tous les siens—un autre bourreau, professionnel celui-là, cherchant, après l'exécution de Louis XVI. un prêtre proscrit afin qu'une messe soit dite à l'intention du roi-martyr—une mère attendant, sous Robespierre, son fils fugitif, folle d'anxiété parmi les soupçons qu'elle sent dressés autour d'elle de toutes parts, croyant reconnaître son enfant dans un jeune homme dont on lui annonce la venue, et tombant morte de douleur quand elle constate que ce n'est pas lui—un mari faisant murer un cabinet de toilette où se cache l'amant de sa femme, et celui-ci se laissant ensevelir vivant, plutôt que de dénoncer par sa présence la faute de sa maîtresse—ce sont là des thèmes*

qui ressortissent, semble-t-il, au mélodrame. Balzac les prend comme matière à ses nouvelles, parce qu'il sait bien qu' ainsi condensés, ils produisent leur plein effet de saisissement et d'épouvante. "Après ce récit" dit il en terminant la Grande Bretèche, *qu'il a mise dans la bouche d'un médecin, causant à souper "toutes les femmes se levèrent de table et le charme sous lequel les avait tenues Bianchon fut dissipé par ce mouvement. Néanmoins quelques-unes d'entre elles avaient eu quasi froid en entendant le dernier mot." Cette formule résume la sorte d'impression que l'auteur demande le plus souvent à cet art de la nouvelle. Le choix de ses sujets ne s'explique pas autrement.*

J'employais tout à l'heure le mot de mélodrame. Il indique que cette conception ne va pas sans un danger. La singularité et la violence des événements risquent, en saisissant le lecteur, d'éveiller uniquement en lui un intérêt d'ordre assez bas, presque physique, et tout sensationnel. Un autre risque est l'invraisemblance. C'est surtout de ce dernier point que se sont préoccupés certains artistes en nouvelles. Je mentionnerai en particulier Edgar Poe qui a essayé de remédier à ce défaut et d'obtenir la crédibilité par le fantastique. La chose semble paradoxale. Elle se comprend néanmoins. En racontant une aventure terrible sur un ton de folie et de cauchemar ou bien encore de caprice, on détruit du coup toutes les objections qui pourraient surgir contre elle. Son invraisemblance même devient alors un des éléments de sa vérité. Balzac



peu près. Ils montrent la souplesse de ce beau génie, et ils appellent quelques réflexions importantes.

Un de ces artifices a consisté dans l'emploi infiniment habile, de l'histoire générale. Reprenons une par une les nouvelles citées précédemment. Nous trouvons que El Verdugo *est un épisode de la guerre d'Espagne, que* Réquisitionnaire *pourrait s'appeler comme le récit qui le précède un* Episode sous la Terreur, *que* La Grande Bretèche *est, elle aussi, un épisode des guerres de l'Empire, puisque le héros est un prisonnier interné en Vendômois. D'autres nouvelles, non recueillies dans ce volume, le* Colonel Chabert, l'Adieu, la Vendetta, *l'anecdote racontée par Montriveau dans* Autre Etude de Femme, *s'encadrent de même dans l'Épopée Impériale. L'auteur est parti de cette idée que le petit fait individuel et local qu'il va rapporter prendra aussitôt une ampleur considérable par ce rapprochement. Toutes sortes de visions s'éveillent en nous, dès que certains événements sont évoqués : le siège de Sarragosse, la retraite de Russie, l'exécution de Louis XVI. Balzac le sait. Il va ébranler en nous cette touche secrète. La férocité d'* El Verdugo *cesse d'être le caprice sanglant d'une imagination échauffée. Elle se raccorde à toute une série d'événements connus dont elle devient le résumé et comme le signe. Par derrière les émotions des personnages du* Réquisitionnaire, *nous apercevons toutes les victimes de la Révolution et tous les bourreaux. Nous croyons à la réalité du drame qui nous est*

n'a ignoré ni ce danger, ni ce moyen d'y parer. Le début de Jésus-Christ en Flandre *est un excellent exemple de ce procédé qui consiste à situer aussitôt le récit dans un domaine où la comparaison avec le quotidien de la vie n'est plus légitime : " Avouons-le," dit-il, " cette histoire se ressent étrangement du vague, de l'incertitude, du merveilleux que les auteurs favoris des veillées flamandes se sont amusés maintes fois à répandre dans leurs gloses. . . . Le narrateur y croit . . . Seulement dans l'impossibilité de mettre en harmonie toutes les versions, voici le fait. . . ."* L'Élixir de longue vie *commence également par une espèce de lettre* au lecteur *qui coupe court par avance à toute discussion : " Au début de la vie littéraire de l'auteur, un ami, mort depuis longtemps, lui donna le sujet de cette étude, que, plus tard il trouva dans un recueil, publié vers les premières années du siècle. Selon ses conjectures, c'est une fantaisie due à Hoffman de Berlin. . . ." Et la suite. . . . Avec quels arguments mettrez-vous en doute un incident présenté ainsi ? Ce procédé a l'inconvénient de ne point résoudre la première des deux difficultés que j'indiquais. S'il donne au récit un caractère plus fort de crédibilité, il ne l'empêche pas de demeurer sensationnel. Balzac s'est donc demandé comment charger une nouvelle de signification, sans aucun des moyens que le roman trouve naturellement à son service, par l'abondance des détails, les digressions du dialogue, l'analyse minutieuse des caractères. Il s'est avisé de deux artifices, très ingénieux et qui valent d'être étudiés d'un*

peu près. Ils montrent la souplesse de ce beau génie, et ils appellent quelques réflexions importantes.

Un de ces artifices a consisté dans l'emploi infiniment habile, de l'histoire générale. Reprenons une par une les nouvelles citées précédemment. Nous trouvons que El Verdugo *est un épisode de la guerre d'Espagne, que* Réquisitionnaire *pourrait s'appeler comme le récit qui le précède un* Episode sous la Terreur, *que* La Grande Bretèche *est, elle aussi, un épisode des guerres de l'Empire, puisque le héros est un prisonnier interné en Vendômois. D'autres nouvelles, non recueillies dans ce volume, le* Colonel Chabert, l'Adieu, la Vendetta, *l'anecdote racontée par Montriveau dans* Autre Etude de Femme, *s'encadrent de même dans l'Épopée Impériale. L'auteur est parti de cette idée que le petit fait individuel et local qu'il va rapporter prendra aussitôt une ampleur considérable par ce rapprochement. Toutes sortes de visions s'éveillent en nous, dès que certains événements sont évoqués : le siège de Sarragosse, la retraite de Russie, l'exécution de Louis XVI. Balzac le sait. Il va ébranler en nous cette touche secrète. La férocité d'* El Verdugo *cesse d'être le caprice sanglant d'une imagination échauffée. Elle se raccorde à toute une série d'événements connus dont elle devient le résumé et comme le signe. Par derrière les émotions des personnages du* Réquisitionnaire, *nous apercevons toutes les victimes de la Révolution et tous les bourreaux. Nous croyons à la réalité du drame qui nous est*

conté, non seulement parce qu'il nous est conté puissamment, mais aussi parce qu'il a la couleur d'un temps. Il prend sa place dans une case ouverte de notre esprit. Le travail nécessaire dans un long roman pour amener une situation aigüe est ici tout fait par la légende qu'une quantité énorme de documents analogues a créée dans notre pensée, presqu'à notre insu. Aussi voyez comme Balzac est adroit à rappeler, dès les premières lignes de ces récits, la vaste tragédie très authentique qui doit donner une portée d'histoire à l'accident qu'il se prépare à narrer. Dans El Verdugo, *il va jusqu'à écrire les lettres, initiales et finales, du nom d'un général qui a réellement commandé la province où se passe l'action. Dans le* Réquisitionnaire, *et dès la sixième phrase il a déja appuyé le cas individuel de son héroïne sur un cas plus général: "En* 1793, *la conduite de Madame de Dey pouvait avoir les plus funestes résultats. La moindre démarche hasardée devenait alors, presque toujours, pour les nobles, une question de vie ou de mort." Dans* l'Episode *les toutes premières lignes qui montrent une vieille dame suivant sous la neige une des rues du faubourg Saint Martin en Janvier de cette même année* 93, *s'achèvent par cette image: "Le quartier était désert. La crainte assez naturelle qu'inspirait le silence s'augmentait de toute la terreur qui faisait alors gémir la France." Il est bien remarquable que les allusions aux grands événements contemporains qui produisent d'habitude dans un long roman une impression de factice, ajoutent au naturel dans un court récit. Rien de plus invraisemblable que*

e roman historique. Rien qui donne plus une mpression de chose vécue que la nouvelle rattachée à 'histoire. Aucune différence peut-être ne démontre nieux le caractère particulier de l'un et de l'autre enre. Une nouvelle est comme un moment découpé ur la trame indéfinie du temps. La durée qui a récédé ce moment et celle qui le suit lui restent xtérieures. Que l'auteur les remplisse, ces deux urées, d'événements historiques, ces événements ne eront pas sur le même plan que les événements maginaires qu'il raconte. Il n'en va plus de même our un roman. Développé, comme il est, sur une ériode plus étendue, il doit nécessairement, s'il ouche à l'histoire, mélanger les épisodes vrais à ses ropres épisodes, c'est à dire mettre sur le même plan les événements réels et des événements imaginaires. Cette mosaïque est si défavorable à l'illusion que 'on compterait les œuvres où elle se recontre et qui lonnent cette impression de la vie, première condition le tout récit long ou court.

Le second artifice employé par Balzac est fondé ur une autre différence entre le roman et la nou- elle. Il consiste à poser quelque immense problème à l'occasion d'une brève anecdote, et, ce faisant, à eter notre esprit dans un monde de réflexions indé- erminées. Quand un long récit est consacré à ne thèse, il doit conclure. Il est donc nécessaire u'il épuise les termes divers d'un problème noral et social, s'il en a soulevé un. Il suit de là que le roman à idées est un des genres les plus mbigus qui soient. Il confine sans cesse à la lissertation par cette nécessité d'être complet pour

ne pas être partial. Au contraire une nouvelle, par cela qu'elle n'est que le récit d'un fait isolé, n'est pas obligée de conclure. D'une expérience unique un savant ne saurait induire aucun principe général. En revanche l'unicité même de cette expérience peut servir à poser d'une manière aiguë telle ou telle question. Lisez, de ce point de vue, la Messe de l'Athée, *et vous admirerez avec quelle vigueur Balzac fait jaillir d'un accident le problème moral qui s'y dissimule. Desplein, un médecin athée, a été soigné dans sa jeunesse avec un dévouement héroïque par un simple porteur d'eau très pieux. Ce porteur d'eau est mort, et le clinicien illustre afin de se conformer au vœu du pauvre homme, fait dire, pour le repos de cette âme, des messes auxquelles il ne croit pas. Balzac ne disserte point. Ce n'est pas un syllogisme qu'il a posé. Mais en achevant la lecture de ces quelques pages, que d'idées ont été remuées en vous ! Tout le problème de l'au delà s'est dressé devant votre esprit : La Foi simple et humble vaut-elle mieux que l'orgueilleuse Science ? Que savent de nous les morts et pourquoi cet instinct indestructible à travers les siècles, qui pousse les vivants à se conformer à leurs désirs ? Y-a-t-il vraiment des athées et tout incrédule n'a-t-il pas son point de croyance ? . . . Lisez le* Chef-d'Œuvre inconnu. . . . *Un peintre merveilleusement doué, mais chez qui l'esprit critique fonctionne avec une énergie égale à celle du génie, s'est tellement acharné et pendant tant d'années à mettre sur une toile toutes les intentions entrevues dans sa pensée, qu'il a peu à peu détruit son œuvre en croyant la rendre parfaite.*

Un chaos de lignes et de couleurs, où il est seul à distinguer des formes est le monstrueux résultat de ce passionné et funeste travail. Il n'y a plus rien sur cette toile. L'artiste qui s'en aperçoit la brûle dans un accès de désespoir et il en meurt. Que de questions encore ! Jusqu' à quel point le grand talent producteur doit-il avoir la conscience de ses pouvoirs ? N'y a-t-il pas antinomie entre l'intelligence trop lucide et l'énergie créatrice ? L'art ne comporte t-il pas une portion d'instinct presque animal et que la pensée trop avertie risque de détruire ? . . . Ces discussions et beaucoup d'autres sont enveloppées dans cette anecdote. Balzac vous laisse le soin de les dégager. La nouvelle, ainsi comprise, fait songer à certains effets qui tiennent du tour de force, où se complurent les artistes de la Renaissance, Mantegna par exemple. Tous les voyageurs qui ont visité la Brera se rappellent ce Christ mort dont l'anatomie savante tient dans un demi-mètre carré de toile. Oui, qu'elle est petite, cette toile, et que ce tableau est grand ? Je n'ai jamais lu, pour ma part, les belles nouvelles de Balzac, sans que cette comparaison ne s'imposât à mon esprit, et si l'art consiste à imiter la nature, n'est-ce pas son chef-d'œuvre que de créer, comme cette nature elle-même dans ses moindres fleurs et dans ses moindres insectes, tout un monde dans un raccourci prodigieusement exigu d'espace et de matière ?

Paul Bourget

AU LECTEUR

AU début de la vie littéraire de l'auteur, un ami, mort depuis longtemps, lui donna le sujet de cette Étude, que plus tard il trouva dans un recueil publié vers le commencement de ce siècle ; et, selon ses conjectures, c'est une fantaisie due à Hoffmann, de Berlin, publiée dans quelque almanach d'Allemagne, et oubliée dans ses œuvres par les éditeurs. La Comédie humaine est assez riche en inventions pour que l'auteur avoue un innocent emprunt ; comme le bon la Fontaine, il aura traité d'ailleurs à sa manière, et sans le savoir, un fait déjà conté. Ceci ne fut pas une de ces plaisanteries à la mode en 1830, époque à laquelle tout auteur *faisait de l'atroce* pour le plaisir des jeunes filles. Quand vous serez arrivé à l'élégant parricide de don Juan, essayez de deviner la conduite que tiendraient, en des conjonctures à peu près semblables, les honnêtes gens qui, au xix^e^ siècle, prennent de l'argent à rente viagère sur la foi d'un catarrhe, ou ceux qui

louent une maison à une vieille femme pour le reste de ses jours ? Ressusciteraient-ils leurs rentiers ? Je désirerais que des peseurs-jurés de conscience examinassent quel degré de similitude il peut exister entre don Juan et les pères qui marient leurs enfants à cause des *espérances* ? La société humaine, qui marche, à entendre quelques philosophes, dans une voie de progrès considère-t-elle comme un pas vers le bien l'art d'attendre les trépas ? Cette science a créé des métiers honorables, au moyen desquels on vit de la mort. Certaines personnes ont pour état d'espérer un décès, elles le couvent, elles s'accroupissent chaque matin sur un cadavre et s'en font un oreiller le soir : c'est les coadjuteurs, les cardinaux, les surnuméraires, les tontiniers, etc. Ajoutez-y beaucoup de gens délicats, empressés d'acheter une propriété dont le prix dépasse leurs moyens, mais qui établissent logiquement et à froid les chances de vie qui restent à leurs pères ou à leurs belles-mères, octogénaires ou septuagénaires, en disant : " Avant trois ans, j'hériterai nécessairement, et alors. . . ." Un meurtrier nous dégoûte moins qu'un espion. Le meurtrier a cédé peut-être à un mouvement de folie, il peut se repentir, s'ennoblir. Mais l'espion est toujours espion : il est espion au lit, à table, en marchant, la nuit, le jour ; il est vil à toute minute. Que serait-ce donc, d'être meurtrier comme un espion est vil ! Eh bien, ne venez-

vous pas de reconnaitre au sein de la société une foule d'êtres amenés par nos lois, par nos mœurs, par les usages, à penser sans cesse à la mort des leurs, à la convoiter ? Ils pèsent ce que vaut un cercueil en marchandant des cachemires pour leurs femmes, en gravissant l'escalier d'un théâtre, en désirant aller aux Bouffons, en souhaitant une voiture. Ils assassinent au moment où de chères créatures, ravissantes d'innocence, leur apportent, le soir, des fronts enfantins à baiser en disant : " Bonsoir, *père* ! " Ils voient à toute heure des yeux qu'ils voudraient fermer, et qui se rouvrent chaque matin à la lumière, comme celui de Belvidéro dans cette Étude. Dieu seul sait le nombre des parricides qui se commettent par la pensée ! Figurez-vous un homme ayant à servir mille écus de rente viagère à une vieille femme, et qui, tous deux, vivent à la campagne, séparés par un ruisseau, mais assez étrangers l'un à l'autre pour pouvoir se haïr cordialement sans manquer à ces convenances humaines qui mettent un masque sur le visage de deux frères, dont l'un aura le majorat et l'autre une légitime. Toute la civilisation européenne repose sur L'HERÉDITÉ comme sur un pivot, ce serait folie que de le supprimer ; mais ne pourrait-on, comme dans les machines qui font l'orgueil de notre âge, perfectionner ce rouage essentiel ?

Si l'auteur a conservé cette vieille formule AU

LECTEUR dans un ouvrage où il tâche de représenter toutes les formes littéraires, c'est pour placer une remarque relative à quelques Études et surtout à celle-ci. Chacune de ses compositions est basée sur des idées plus ou moins neuves, dont l'expression lui semble utile ; il peut tenir à la priorité de certaines formes, de certaines pensées qui, depuis, ont passé dans le domaine littéraire, et s'y sont parfois vulgarisées. Les dates de la publication primitive de chaque Étude ne doivent donc pas être indifférentes à ceux des lecteurs qui voudront lui rendre justice.

La lecture nous donne des amis inconnus, et quel ami qu'un lecteur ! Nous avons des amis connus qui ne lisent rien de nous ! L'auteur espère avoir payé sa dette en dédiant cette œuvre DIIS IGNOTIS.

DANS un somptueux palais de Ferrare, par une soirée d'hiver, don Juan Belvidéro régalait un prince de la maison d'Este. A cette époque, une fête était un merveilleux spectacle que de royales richesses ou la puissance d'un seigneur pouvaient seules ordonner. Assises autour d'une table éclairée par des bougies parfumées, sept joyeuses femmes échangeaient de doux propos, parmi d'admirables chefs-d'œuvre dont les marbres blancs se détachaient sur des parois en stuc rouge et contrastaient avec de riches tapis de Turquie. Vêtues de satin, étincelantes d'or et chargées de pierreries qui brillaient moins que leurs yeux, toutes racontaient des passions énergiques, mais diverses comme l'étaient leurs beautés. Elles ne différaient ni par les mots ni par les idées ; l'air, un regard, quelques gestes ou l'accent servaient à leurs paroles de commentaires libertins, lascifs, mélancoliques ou goguenards.

L'une semblait dire : "Ma beauté sait réchauffer le cœur glacé des vieillards."

L'autre : "J'aime à rester couchée sur des coussins, pour penser avec ivresse à ceux qui m'adorent."

Une troisième, novice de ces fêtes, voulait rougir : "Au fond du cœur, je sens un remords ! disait-elle. Je suis catholique et j'ai peur de l'enfer. Mais je vous aime tant, oh ! tant et tant, *que je puis vous* sacrifier l'éternité."

La quatrième, vidant une coupe de vin de Chio, s'écriait : "Vive la gaieté ! Je prends une existence nouvelle à chaque aurore ! Oublieuse du passé, ivre encore des assauts de la veille, tous les soirs j'épuise une vie de bonheur, une vie pleine d'amour !"

La femme assise auprès de Belvidéro le regardait d'un œil enflammé. Elle était silencieuse. "Je ne m'en remettrais pas à des *bravi* pour tuer mon amant, s'il m'abandonnait !" Puis elle avait ri ; mais sa main convulsive brisait un drageoir d'or miraculeusement sculpté.

— Quand seras-tu grand-duc ? demanda la sixième au prince avec une expression de joie meurtière dans les dents et du délire bachique dans les yeux.

— Et toi, quand ton père mourra-t-il ? dit la septième en riant, en jetant son bouquet à don Juan par un geste enivrant de folâtrerie. C'était une innocente jeune fille accoutumée à jouer avec toutes les choses sacrées.

— Ah ! ne m'en parlez pas, s'ecria le jeune et beau don Juan Belvidéro, il n'y a qu'un père éternel dans le monde, et le malheur veut que je l'aie !

Les sept courtisanes de Ferrare, les amis de don Juan et le prince lui-même jetèrent un cri d'horreur. Deux cents ans après et sous Louis XV., les gens de bon goût eussent ri de cette saillie. Mais peut-être aussi, dans le commencement d'une orgie, les âmes avaient-elles encore trop de lucidité ? Malgré le feu des bougies,

le cri des passions, l'aspect des vases d'or et d'argent, la fumée des vins, malgré la contemplation des femmes les plus ravissantes, peut-être y avait-il encore, au fond des cœurs, un peu de cette vergogne pour les choses humaines et divines qui lutte jusqu'à ce que l'orgie l'ait noyée dans les derniers flots d'un vin pétillant ! Déjà néanmoins les fleurs avaient été froissées, les yeux s'hébétaient, et l'ivresse gagnait, selon l'expression de Rabelais, jusqu'aux sandales. En ce moment de silence, une porte s'ouvrit ; et, comme au festin de Balthazar, Dieu se fit reconnaître, il apparut sous les traits d'un vieux domestique à cheveux blancs, à la démarche tremblante, aux sourcils contractés ; il entra d'un air triste, flétrit d'un regard les couronnes, les coupes de vermeil, les pyramides de fruits, l'éclat de la fête, la pourpre des visages étonnés et les couleurs des coussins foulés par le bras blanc des femmes ; enfin, il mit un crêpe à cette folie en disant ces sombres paroles d'une voix creuse :

— Monsieur, votre père se meurt. . . .

Don Juan se leva en faisant à ses hôtes un geste qui peut se traduire par " Excusez-moi, ceci n'arrive pas tous les jours."

La mort d'un père ne surprend-elle pas souvent les jeunes gens au milieu des splendeurs de la vie, au sein des folles idées d'une orgie ? La mort est aussi soudaine dans ses caprices qu'une courtisane l'est dans ses dédains ; mais plus *fidèle, elle n'a jamais* trompé personne.

Quand don Juan eut fermé la porte de la salle et qu'il marcha dans une longue galerie froide autant qu'obscure, il s'efforça de prendre une contenance de théâtre ; car, en songeant à son rôle de fils, il avait jeté sa joie avec sa serviette. La nuit était noire. Le silencieux serviteur qui conduisait le jeune homme vers une chambre mortuaire éclairait assez mal son maître, en sorte que la MORT, aidée par le froid, le silence, l'obscurité, par une réaction d'ivresse peut-être, put glisser quelques réflexions dans l'âme de ce dissipateur : il interrogea sa vie et devint pensif comme un homme en procès que s'achemine au tribunal.

Bartholoméo Belvidéro, père de don Juan, était un vieillard nonagénaire qui avait passé la majeure partie de sa vie dans les combinaisons du commerce. Ayant traversé souvent les talismaniques contrées de l'Orient, il y avait acquis d'immenses richesses et des connaissances plus précieuses, disait-il, que l'or et les diamants, desquels alors il ne se souciait plus guère. " Je préfère une dent à un rubis, et le pouvoir au savoir ! " s'écriait-il parfois en souriant. Ce bon père aimait à entendre don Juan lui raconter une étourderie de jeunesse, et disait d'un air goguenard, en lui prodiguant l'or : " Mon cher enfant, ne fais que les sottises qui t'amuseront." C'était le seul vieillard qui éprouvât du plaisir à voir un jeune homme, l'amour paternel trompait sa caducité par la contemplation d'une si brillante vie. A l'âge

de soixante ans, Belvidéro s'était épris d'un ange de paix et de beauté. Don Juan avait été le seul fruit de ce tardif et passager amour. Depuis quinze années, le bonhomme déplorait la perte de sa chère Juana. Ses nombreux serviteurs et son fils attribuaient à cette douleur de vieillard les habitudes singulières qu'il avait contractées. Réfugié dans l'aile la plus incommode de son palais, Bartholoméo n'en sortait que très-rarement, et don Juan lui-même ne pouvait pénétrer dans l'appartement de son père sans en avoir obtenu la permission. Si ce volontaire anachorète allait et venait dans le palais ou par les rues de Ferrare, il semblait chercher une chose qui lui manquait ; il marchait tout rêveur, indécis, préoccupé comme un homme en guerre avec une idée ou avec un souvenir. Pendant que le jeune homme donnait des fêtes somptueuses et que le palais retentissait des éclats de sa joie, que les chevaux piaffaient dans les cours, que les pages se querellaient en jouant aux dés sur les degrés, Bartholoméo mangeait sept onces de pain par jour et buvait de l'eau. S'il lui fallait un peu de volaille, c'était pour en donner les os à un barbet noir, son compagnon fidèle. Il ne se plaignait jamais du bruit. Durant sa maladie, si le son du cor et les aboiements des chiens le surprenaient dans son sommeil, il se contentait de dire : "Ah ! c'est don Juan qui rentre !" Jamais, sur cette terre, un père si commode et si

indulgent ne s'était rencontré ; aussi le j
Belvidéro, accoutumé à le traiter sans
monie, avait-il tous les défauts des en
gâtés ; il vivait avec Bartholomèo comm
une capricieuse courtisane avec un vieil ar
faisant excuser une impertinence par
sourire, vendant sa belle humeur, et se lai
aimer. En reconstruisant, par la pensé
tableau de ses jeunes années, don Juan s'ap
qu'il lui serait difficile de trouver la bon
son père en faute. En entendant, au
de son cœur, naître un remords au mo
où il traversait la galerie, il se sentit pr
pardonner à Belvidéro d'avoir si longt
vécu. Il revenait à des sentiments de
filiale, comme un voleur devient hor
homme par la jouissance possible d'un mi
bien dérobé. Bientôt le jeune homme fra
les hautes et froides salles qui compos
l'appartement de son père. Après
éprouvé les effets d'une atmosphère hu
respiré l'air épais, l'odeur rance qui s'exhal
de vieilles tapisseries et d'armoires cou
de poussière, il se trouva dans la cha
antique du vieillard, devant un lit nauséal
auprès d'un foyer presque éteint. Une l
posée sur une table de forme gothique j
par intervalles inégaux, des nappes de lu
plus ou moins forte sur le lit, et montrait
la figure du vieillard sous des aspects tou
différents. Le froid sifflait à travers les fe
mal fermées ; et la neige, en fouettant s

vitraux, produisait un bruit sourd. Cette scène formait un contraste si heurté avec la scène que don Juan venait d'abandonner, qu'il ne put s'empêcher de tressaillir. Puis il eut froid, quand, en approchant du lit, une assez violente rafale de lueur, poussée par une bouffée de vent, illumina la tête de son père : les traits en étaient décomposés, la peau, collée fortement sur les os, avait des teintes verdâtres que la blancheur de l'oreiller sur lequel le vieillard reposait rendait encore plus horribles ; contractée par la douleur, la bouche, entr'ouverte et dénuée de dents, laissait passer quelques soupirs dont l'énergie lugubre était soutenue par les hurlements de la tempête. Malgré ces signes de destruction, il éclatait sur cette tête un caractère incroyable de puissance. Un esprit supérieur y combattait la mort. Les yeux, creusés par la maladie, gardaient une fixité singulière. Il semblait que Bartholoméo cherchât à tuer, par son regard de mourant, un ennemi assis au pied de son lit. Ce regard, fixe et froid, était d'autant plus effrayant, que la tête restait dans une immobilité semblable à celle des crânes posés sur une table chez les médecins. Le corps, entièrement dessiné par les draps du lit, annonçait que les membres du vieillard gardaient la même raideur. Tout était mort, moins les yeux. Les sons qui sortaient de la bouche avaient enfin quelque chose de mécanique. Don Juan éprouva une certaine *honte d'arriver* auprés du lit de son

père mourant en gardant un bouquet de courtisane dans son sein, en y apportant des parfums d'une fête et les senteurs du vin.

— Tu t'amusais ! s'écria le vieillard en apercevant son fils.

Au même moment, la voix pure et légère d'une cantatrice qui enchantait les convives, fortifiée par les accords de la viole sur laquelle elle s'accompagnait, domina le râle de l'ouragan et retentit jusque dans cette chambre funèbre. . . . Don Juan voulut ne rien entendre de cette sauvage affirmation donnée à son père.

Bartholoméo dit :

— Je ne t'en veux pas, mon enfant.

Ce mot plein de douceur fit mal à don Juan, qui ne pardonna pas à son père cette poignante bonté.

— Quel remords pour moi, mon père ! lui dit-il hypocritement.

— Pauvre Juanino, reprit le mourant d'une voix sourde, j'ai toujours été si doux pour toi, que tu ne saurais désirer ma mort ?

— Oh ! s'écria don Juan, s'il était possible de vous rendre la vie en donnant une partie de la mienne !—Ces choses-là peuvent toujours se dire, pensait le dissipateur ; c'est comme si j'offrais le monde à ma maîtresse !

A peine sa pensée était-elle achevée, que le vieux barbet aboya. Cette voix intelligente fit frémir don Juan, il crut avoir été compris par le chien.

— Je savais bien, mon fils, que je pouvais compter sur toi ! s'écria le moribond. Je vivrai. Va, tu seras content. Je vivrai mais sans enlever un seul des jours qui t'appartiennent.

— Il a le délire, se dit don Juan.

Puis il ajouta tout haut :

— Oui, mon père chéri, vous vivrez, certes, autant que moi, car votre image sera sans cesse dans mon cœur.

— Il ne s'agit pas de cette vie-là, dit le vieux seigneur en rassemblant ses forces pour se dresser sur son séant, car il fut ému par un de ces soupçons qui ne naissent que sous le chevet des mourants.—Écoute, mon fils, reprit-il d'une voix affaiblie par ce dernier effort, je n'ai pas plus envie de mourir que tu ne veux te passer de maîtresses, de vins, de chevaux, de faucons, de chiens et d'or. . . .

— Je le crois bien, pensa encore le fils en s'agenouillant au chevet du lit et en baisant une des mains cadavéreuses de Bartholoméo.— Mais, reprit-il à haute voix, mon père, mon cher père, il faut se soumettre à la volonté de Dieu.

— Dieu, c'est moi ! répliqua le vieillard en grommelant.

— Ne blasphémez pas ! s'écria le jeune homme en voyant l'air menaçant que prirent les traits de son père. Gardez-vous-en bien, vous avez reçu l'extrême-onction, et je ne me consolerais pas de vous voir mourir en état de péché.

— Veux-tu m'écouter ! s'écria le mourant, dont la bouche grinça.

Don Juan se tut. Un horrible silence régna. A travers les sifflements sourds de la neige, les accords de la viole et la voix délicieuse arrivèrent encore, faibles comme un jour naissant. Le moribond sourit.

— Je te remercie d'avoir invité des cantatrices, d'avoir amené de la musique ! Une fête, des femmes jeunes et belles, blanches, à cheveux noirs ! tous les plaisirs de la vie. . . . Fais-les rester, je vais renaître. . . .

— Le délire est à son comble, se dit don Juan.

— J'ai découvert un moyen de ressusciter. Tiens, cherche dans le tiroir de la table, tu l'ouvriras en pressant un ressort caché par le griffon.

— J'y suis, mon père.

— Là, bien, prends un petit flacon de cristal de roche.

— Le voici.

— J'ai employé vingt ans à. . . .

En ce moment, le vieillard sentit approcher sa fin, et rassembla toute son énergie pour dire :

— Aussitôt que j'aurai rendu le dernier soupir, tu me frotteras tout entier de cette eau, je renaîtrai.

— Il y en a bien peu, répliqua le jeune homme.

Si Bartholoméo ne pouvait plus parler, il

vait encore la faculté d'entendre et de voir ; ır ce mot, sa tête se tourna vers don Juan ar un mouvement d'une effrayante brusquerie, on cou resta tordu comme celui d'une statue e marbre que la pensée du sculpteur a con- amnée à regarder de côte, ses yeux agrandis ontractèrent une hideuse immobilité. Il était nort, mort en perdant sa seule, sa dernière llusion. En cherchant un asile dans le cœur le son fils, il y trouvait une tombe plus creuse ue les hommes ne la font d'habitude à leurs norts. Aussi, ses cheveux furent-ils éparpillés ar l'horreur, et son regard convulsé parlait-il ncore. C'était un père se levant avec rage de on sépulcre pour demander vengeance à Dieu !

— Tiens, le bonhomme est fini ! s'écria don Juan.

Empressé de présenter le mystérieux cristal à la lueur de la lampe, comme un buveur consulte sa bouteille à la fin d'un repas, il n'avait pas vu blanchir l'œil de son père. Le chien béant contemplait alternativement son maître mort et l'élixir, de même que don Juan regardait tour à tour son père et la fiole. La lampe jetait des flammes ondoyantes. Le silence était profond, la viole muette. Belvi- léro tressaillit en croyant voir son père se remuer. Intimidé par l'expression raide de ses yeux accusateurs, il les ferma, comme il aurait poussé une persienne battue par le vent pendant une nuit d'automne. Il se tint de- bout, immobile, *perdu* dans un monde de

pensées. Tout à coup un bruit aigre, semblable au cri d'un ressort rouillé, rompit ce silence. Don Juan, surpris, faillit laisser tomber le flacon. Une sueur plus froide que ne l'est l'acier d'un poignard sortit de ses pores. Un coq de bois peint surgit au-dessus d'une horloge et chanta trois fois. C'était une de ces ingénieuses machines à l'aide desquelles les savants de cette époque se faisaient éveiller à l'heure fixée pour leurs travaux. L'aube rougissait déjà les croisées. Don Juan avait passé dix heures à réfléchir. La vieille horloge était plus fidéle à son service qu'il ne l'était dans l'accomplissement de ses devoirs envers Bartholoméo. Ce mécanisme se composait de bois, de poulies, de cordes, de rouages, tandis que lui avait ce mécanisme particulier à l'homme, et nommé un cœur. Pour ne plus s'exposer à perdre la mystérieuse liqueur, le sceptique don Juan la replaça dans le tiroir de la petite table gothique. En ce moment solennel, il entendit dans les galeries un tumulte sourd : c'était des voix confuses, des rires étouffés, des pas légers, les froissements de la soie, enfin le bruit d'une troupe joyeuse qui tâche de se recueillir. La porte s'ouvrit, et le prince, les amis de don Juan, les sept courtisanes, les cantatrices apparurent dans le désordre bizarre où se trouvent des danseuses surprises par les lueurs du matin, quand le soleil lutte avec les feux pâlissants

bougies. Ils arrivaient tous pour donner jeune héritier les consolations d'usage.

— Oh ! oh ! le pauvre don Juan aurait-il ıc pris cette mort au sérieux ? dit le prince oreille de la Brambilla.

— Mais son père était un bien bon homme, ondit-elle.

Cependant, les méditations nocturnes de ı Juan avaient imprimé à ses traits une ression si frappante, qu'elle imposa silence ce groupe. Les hommes restèrent im- biles. Les femmes, dont les lèvres étaient ıées par le vin, dont les joues avaient été rbrées par des baisers, s'agenouillèrent et mirent à prier. Don Juan ne put s'em- her de tressaillir en voyant les splendeurs, joies, les rires, les chants, la jeunesse, la uté, le pouvoir, toute la vie personnifiée se sternant ainsi devant la mort. Mais, dans e adorable Italie, la débauche et la religion couplaient alors si bien, que la religion y t une débauche et la débauche une religion ! prince serra affectueusement la main de don n ; puis, toutes les figures ayant formulé ultanément une même grimace mi-partie de tesse et d'indifférence, cette fantasmagorie arut, laissant la salle vide. C'était bien : image de la vie ! En descendant les rés, le prince dit à la Rivabarella :

— Hein ! qui aurait cru don Juan un faron d'impiété ? Il aime son père !

— Avez-vous remarqué le chien noir ? demanda la Brambilla.

— Le voilà immensément riche, repartit en soupirant la Bianca Cavatolino.

— Que m'importe ! s'écria la fière Véronèse, celle qui avait brisé le drageoir.

— Comment, que t'importe ? s'écria le duc. Avec ses écus, il est aussi prince que moi !

D'abord don Juan, balancé par mille pensées, flotta entre plusieurs partis. Après avoir pris conseil du trésor amassé par son père, il revint, sur le soir, dans la chambre mortuaire, l'âme grosse d'un effroyable égoïsme. Il trouva dans l'appartement tous les gens de sa maison occupés à rassembler les ornements du lit de parade sur lequel *feu monseigneur* allait être exposé le lendemain, au milieu d'une superbe chambre ardente, curieux spectacle que tout Ferrare devait venir admirer. Don Juan fit un signe, et ses gens s'arrêtèrent tous, interdits, tremblants.

— Laissez-moi seul ici, dit-il d'une voix altérée ; vous n'y rentrerez qu'au moment où j'en sortirai.

Quand les pas du vieux serviteur qui s'en allait le dernier ne retentirent plus que faiblement sur les dalles, don Juan ferma précipitamment la porte, et, sûr d'être seul, il s'écria :

— Essayons !

Le corps de Bartholoméo était couché sur une longue table. Pour dérober à tous les yeux

le hideux spectacle d'un cadavre qu'une extrême décrépitude et la maigreur rendaient semblable à un squelette, les embaumeurs avaient posé sur le corps un drap qui l'enveloppait, moins la tête. Cette espèce de momie gisait au milieu de la chambre ; et le drap, naturellement souple, en dessinait vaguement les formes, mais aiguës, raides et grêles. Le visage était déjà marqué de larges taches violettes qui indiquaient la nécessité d'achever l'embaumement. Malgré le scepticisme dont il était armé, don Juan trembla en débouchant la magique fiole de cristal. Quand il arriva près de la tête, il fut même contraint d'attendre un moment, tant il frissonnait. Mais ce jeune homme avait été, de bonne heure, savamment corrompu par les mœurs d'une cour dissolue ; une réflexion digne du duc d'Urbin vint donc lui donner un courage qu'aiguillonnait un vif sentiment le curiosité, il semblait même que le démon lui eût soufflé ces mot qui résonnèrent dans son cœur : *Imbibe un œil !* Il prit un linge, et, après l'avoir parcimonieusement mouillé dans la précieuse liqueur, il le passa légèrement sur la paupière droite du cadavre. L'œil s'ouvrit.

— Ah ! ah ! dit don Juan en pressant le flacon dans sa main comme nous serrons, en rêvant, la branche à laquelle nous sommes suspendus au-dessus d'un précipice.

Il voyait un œil plein de vie, un œil d'enfant

dans une tête de mort, la lumière y tremblait au milieu d'un jeune fluide ; et, protégée par de beaux cils noirs, elle scintillait pareille à ces lueurs uniques que le voyageur aperçoit dans une campagne déserte, par les soirs d'hiver. Cet œil flamboyant paraissait vouloir s'élancer sur don Juan, et il pensait, accusait, condamnait, menaçait, jugeait, parlait ; il criait, il mordait. Toutes les passions humaines s'y agitaient. C'était les supplications les plus tendres : une colère de roi, puis l'amour d'une jeune fille demandant grâce à ses bourreaux ; enfin le regard profond que jette un homme sur les hommes en gravissant la dernière marche de l'échafaud. Il éclatait tant de vie dans ce fragment de vie, que don Juan épouvanté recula ; il se promena par la chambre, sans oser regarder cet œil, qu'il revoyait sur les planchers, sur les tapisseries. La chambre était parsemée de pointes pleines de feu, de vie, d'intelligence. Partout brillaient des yeux qui aboyaient après lui !

— Il aurait bien revécu cent ans, s'écria-t-il involontairement au moment où, ramené devant son père par une influence diabolique, il contemplait cette étincelle lumineuse.

Tout à coup, la paupière intelligente se ferma et se rouvrit brusquement, comme celle d'une femme qui consent. Une voix eût crié : "Oui !" don Juan n'aurait pas été plus effrayé.

— Que faire ? pensa-t-il.

Il eut le courage d'essayer de clore cette paupière blanche. Ses efforts furent inutiles.

— Le crever ? Ce sera peut-être un parricide ? se demanda-t-il.

— Oui, dit l'œil par un clignotement d'une étonnante ironie.

— Ah ! ah ! s'écria don Juan, il y a de la sorcellerie là dedans.

Et il s'approcha de l'œil pour l'écraser. Une grosse larme roula sur les joues creuses du cadavre et tomba sur la main de Belvidéro.

— Elle est brûlante ! s'écria-t-il en s'asseyant.

Cette lutte l'avait fatigué comme s'il eût combattu, à l'exemple de Jacob, contre un ange.

Enfin, il se leva en se disant :

— Pourvu qu'il n'y ait pas de sang !

Puis, rassemblant tout ce qu'il faut de courage pour être lâche, il écrasa l'œil en le foulant avec un linge, mais sans le regarder. Un gémissement inattendu, mais terrible, se fit entendre. Le pauvre barbet expirait en hurlant.

— Serait-il dans le secret ? se demanda don Juan en regardant le fidèle animal.

Don Juan Belvidéro passa pour un fils pieux. Il éleva un monument de marbre blanc sur la tombe de son père, et en confia l'exécution des figures aux plus célèbres artistes du temps. Il ne fut parfaitement tran-

quille que le jour où la statue paternelle, agenouillée devant la Religion, imposa son poids énorme sur cette fosse, au fond de laquelle il enterra le seul remords qui ait effleuré son cœur dans les moments de lassitude physique. En inventoriant les immenses richesses amassées par le vieil orientaliste, don Juan devint avare : n'avait-il pas deux vies humaines à pourvoir d'argent ? Son regard, profondément scrutateur, pénétra dans le principe de la vie sociale et embrassa d'autant mieux le monde qu'il le voyait à travers un tombeau. Il analysa les hommes et les choses pour en finir d'une seule fois avec le passé, représenté par l'histoire ; avec le présent, configuré par la loi ; avec l'avenir, dévoilé par les religions. Il prit l'âme et la matière, les jeta dans un creuset, n'y trouva rien, et dès lors il devint DON JUAN !

Maître des illusions de la vie, il s'élança, jeune et beau, dans la vie, méprisant le monde, mais s'emparant du monde. Son bonheur ne pouvait pas être cette félicité bourgeoise qui se repaît d'un *bouilli* périodique, d'une douce bassinoire en hiver, d'une lampe pour la nuit et de pantoufles neuves à chaque trimestre. Non, il se saisit de l'existence comme un singe qui attrape une noix, et, sans s'amuser longtemps, il dépouilla savamment les vulgaires enveloppes du fruit pour en discuter la pulpe savoureuse. La poésie et les sublimes

transports de la passion humaine ne lui allèrent plus au cou-de-pied. Il ne commit point la faute de ses hommes puissants qui, s'imaginant parfois que les petites âmes croient aux grandes, s'avisent d'échanger les hautes pensées de l'avenir contre la petite monnaie de nos idées viagères. Il pouvait bien, comme eux, marcher les pieds sur la terre et la tête dans les cieux ; mais il aimait mieux s'asseoir et sécher sous ses baisers plus d'une lèvre de femme tendre, fraîche et parfumée ; car, semblable à la Mort, là où il passait, il dévorait tout sans pudeur, voulant un amour de possession, un amour oriental, aux plaisirs longs et faciles. N'aimant que *lo femme* dans les femmes, il se fit de l'ironie une allure naturelle à son âme. Quand ses maîtresses se servaient d'un lit pour monter aux cieux où elles allaient se perdre au sein d'une extase enivrante, don Juan les y suivait, grave, expansif, sincère autant que sait l'être un étudiant allemand. Mais il disait JE, quand sa maîtresse, folle, éperdue, disait NOUS ! Il savait admirablement bien se laisser entraîner par une femme. Il était toujours assez fort pour lui faire croire qu'il tremblait comme un jeune lycéen qui dit à sa première danseuse, dans un bal : " Vous aimez la danse ? " Mais il savait aussi rugir à propos, tirer son épée puissante et briser les commandeurs. Il y avait de la raillerie dans sa simplicité et du

rire dans ses larmes, car il sut toujours pleurer autant qu'une femme, quand elle dit à son mari : " Donne-moi un équipage, ou je meurs de la poitrine." Pour les négociants, le monde est un ballot ou une masse de billets en circulation ; pour la plupart des jeunes gens, c'est une femme ; pour quelques femmes, c'est un homme ; pour certains esprits, c'est un salon, une coterie, un quartier, une ville ; pour don Juan, l'univers était lui ! Modèle de grâce et de noblesse, d'un esprit séduisant, il attacha sa barque à tous les rivages ; mais, en se faisant conduire, il n'allait que jusqu'où il voulait être mené. Plus il vit, plus il douta. En examinant les hommes, il devina souvent que le courage était de la témérité ; la prudence, une poltronnerie ; la générosité, de la finesse ; la justice, un crime ; la délicatesse, une niaisirie ; la probité, une organisation : et, par une singulière fatalité, il s'aperçut que les gens vraiment probes, délicats, justes, généreux, prudents et courageux n'obtenaient aucune considération parmi les hommes.

— Quelle froide plaisanterie ! se dit-il. Elle ne vient pas d'un Dieu.

Et alors, renonçant à un monde meilleur, il ne se découvrit jamais en entendant prononcer un nom, et considéra les saints de pierre dans les églises comme des œuvres d'art. Aussi, comprenant le mécanisme des sociétés humaines, ne heurtait-il jamais trop les préjugés,

parce qu'il n'était pas aussi puissant que le bourreau ; mais il tournait les lois sociales avec cette grâce et cet esprit si bien rendus dans sa scène avec M. Dimanche. Il fut en effet le type du *Don Juan* de Molière, du *Faust* de Gœthe, du *Manfred* de Byron et du *Melmoth* de Maturin. Grandes images tracées par les plus grands génies de l'Europe, et auxquelles les accords de Mozart ne manqueront pas plus que la lyre de Rossini peut-être ! Images terribles que le principe du mal, existant chez l'homme, éternise, et dont quelques copies se retrouvent de siècle en siècle : soit que ce type entre en pourparler avec les hommes en s'incarnant dans Mirabeau ; soit qu'il se contente d'agir en silence, comme Bonaparte ; ou de presser l'univers dans une ironie, comme le divin Rabelais ; ou bien encore qu'il se rie des êtres, au lieu d'insulter aux choses, comme le maréchal de Richelieu ; et mieux peut-être, soit qu'il se moque à la fois des hommes et des choses, comme le plus célèbre de nos ambassadeurs. Mais le génie profond de don Juan Belvidéro résuma, par avance, tous ces génies. Il se joua de tout. Sa vie était une moquerie qui embrassait hommes, choses, institutions, idées. Quant à l'éternité, il avait causé familièrement une demi-heure avec le pape Jules II., et, à la fin de la conversation, il lui dit en riant :

— S'il faut absolument choisir, j'aime mieux

croire en Dieu qu'au diable ; la puissance unie à la bonté offre toujours plus de ressource que n'en a le génie du mal.

— Oui, mais Dieu veut qu'on fasse pénitence dans ce monde. . . .

— Vous pensez donc toujours à vos indulgences ? repondit Belvidéro. Eh bien, j'ai, pour me repentir des fautes de ma première vie, toute une existence en réserve.

— Ah ! si tu comprends ainsi la vieillesse, s'écria le pape, tu risques d'être canonisé. . . .

— Après votre élévation à la papauté, l'on peut tout croire.

Et ils allèrent voir les ouvriers occupés à bâtir l'immense basilique consacrée à saint Pierre.

— Saint Pierre est l'homme de génie qui nous a constitué notre double pouvoir, dit le pape à don Juan, il mérite ce monument. Mais parfois, la nuit, je pense qu'un déluge passera l'éponge sur cela, et ce sera à recommencer. . . .

Don Juan et le pape se prirent à rire, ils s'étaient entendus. Un sot serait allé, le lendemain, s'amuser avec Jules II. chez Raphaël ou dans la délicieuse villa Madama ; mais Belvidéro alla le voir officier pontificalement, afin de se convaincre de ses doutes. Dans une débauche, la Rovère aurait pu se démentir et commenter l'*Apocalypse*.

Toutefois, cette légende n'est pas entreprise

r fournir des matériaux à ceux qui voudront re des mémoires sur la vie de don Juan, est destinée à prouver aux honnêtes gens Belvidéro n'est pas mort dans son duel : une pierre, comme veulent le faire croire lques lithographes. Lorsque don Juan ridéro atteignit l'âge de soixante ans, il : se fixer en Espagne. Là, sur ses vieux s, il épousa une jeune et ravissante Anda- e. Mais, par calcul, il ne fut ni bon : ni bon époux. Il avait observé que nous sommes jamais si tendrement aimés que les femmes auxquelles nous ne songeons re. Doña Elvire, saintement élevée par vieille tante au fond de l'Andalousie, s un château, à quelques lieues de San- ar, était tout dévouement et toute grâce. n Juan devina que cette jeune fille serait me à longtemps combattre une passion nt d'y céder, il espéra donc pouvoir la server vertueuse jusqu'à sa mort. Ce fut plaisanterie sérieuse, une partie d'échecs l voulut se réserver de jouer pendant ses ix jours. Fort de toutes les fautes commises son père Bartholoméo, don Juan résolut faire servir les moindres actions de sa llesse à la réussite du drame qui devait complir sur son lit de mort. Ainsi la grande partie de ses richesses resta enfouie s les caves de son palais, à Ferrare, où il it rarement. Quant à l'autre moitié de

sa fortune, elle fut placée en viager, a
d'intéresser à la durée de sa vie et sa femn
et ses enfants, espèce de rouerie que son pè
aurait dû pratiquer ; mais cette spéculatio
de machiavélisme ne lui fut pas très-nécessaire
Le jeune Philippe Belvidéro, son fils, devint
un Espagnol aussi consciencieusement religieux
que son père était impie, en vertu peut-être
du proverbe : *A père avare, enfant prodigue.*
L'abbé de San-Lucar fut choisi par don Juan
pour diriger les consciences de la duchesse de
Belvidéro et de Philippe. Cet ecclésiastique
était un saint homme, de belle taille, admir-
ablement bien proportionné, ayant de beaux
yeux noirs, une tête à la Tibère, fatiguée par
les jeûnes, blanche de macérations, et journelle-
ment tenté comme le sont tous les solitaires.
Le vieux seigneur espérait peut-être pouvoir
encore tuer un moine avant de finir son
premier bail de vie. Mais, soit que l'abbé
fût aussi fort que don Juan pouvait l'être
lui-même, soit que doña Elvire eût plus de
prudence ou de vertu que l'Espagne n'en
accorde aux femmes, don Juan fut contraint
de passer ses derniers jours comme un vieux
curé de campagne, sans scandale, chez lui.
Parfois, il prenait plaisir à trouver son fils
ou sa femme en faute sur leurs devoirs de
religion, et voulait impérieusement qu'ils
exécutassent toutes les obligations imposées
aux fidèles par la cour de Rome. Enfin il

n'était jamais si heureux qu'en entendant le galant abbé de San-Lucar, doña Elvire et Philippe occupés à discuter un cas de conscience. Cependant, malgré les soins prodigieux que le seigneur don Juan Belvidéro donnait à sa personne, les jours de la décrépitude arrivèrent ; avec cet âge de douleur vinrent les cris de l'impuissance, cris d'autant plus déchirants, que plus riches étaient les souvenirs de sa bouillante jeunesse et de sa voluptueuse maturité. Cet homme, en qui le dernier degré de la raillerie était d'engager les autres à croire aux lois et aux principes dont il se moquait, s'endormait le soir sur un *peut-être* ! Ce modèle du bon ton, ce duc, vigoureux dans une orgie, superbe dans les cours, gracieux auprès des femmes dont les cœurs avaient été tordus par lui comme un paysan tord un lien d'osier, cet homme de génie avait une pituite opiniâtre, une sciatique importune, une goutte brutale. Il voyait ses dents le quittant comme, à la fin d'une soirée, les dames les plus blanches, les mieux parées s'en vont, une à une, laissant le salon désert et démeublé. Enfin ses mains hardies tremblèrent, ses jambes sveltes chancelèrent, et, un soir, l'apoplexie lui pressa le cou de ses mains crochues et glaciales. Depuis ce jour fatal, il devint morose et dur. Il accusait le dévouement de son fils et de sa femme, en prétendant parfois que leurs soins touchants

et délicats ne lui étaient si tendrement prodigués que parce qu'il avait placé toute sa fortune en rente viagère. Elvire et Philippe versaient alors des larmes amères et redoublaient de caresses auprès du malicieux vieillard, dont la voix cassée devenait affectueuse pour leur dire :

— Mes amis, ma chère femme, vous me pardonnez, n'est-ce pas ? Je vous tourmente un peu. Hélas ! grand Dieu ! comment te sers-tu de moi pour éprouver ces deux célestes créatures ? Moi qui devrais être leur joie, je suis leur fléau. . . .

Ce fut ainsi qu'il les enchaîna au chevet de son lit, leur faisant oublier des mois entiers d'impatience et de cruauté par une heure où, pour eux, il déployait les trésors toujours nouveaux de sa grâce et d'une fausse tendresse. Système paternel qui lui réussit infiniment mieux que celui dont avait usé jadis son père envers lui. Enfin, il parvint à un tel degré de maladie, que, pour le mettre au lit, il fallait le manœuvrer comme une felouque entrant dans un chenal dangereux. Puis le jour de la mort arriva. Ce brillant et sceptique personnage, dont l'entendement survivait seul à la plus affreuse de toutes les destructions, se vit entre un médecin et un confesseur, ses deux antipathies. Mais il fut jovial avec eux. N'y avait-il pas, pour lui, une lumière scintillante derrière le voile de l'avenir ? Sur cette toile, de plomb pour les autres et diaphane pour lui,

légères, les ravissantes délices de la jeunesse jouaient comme des ombres.

Ce fut par une belle soirée d'été que don ın sentit les approches de la mort. Le ciel l'Espagne était d'une admirable pureté, les ıngers parfumaient l'air, les étoiles distillaient vives et fraîches lumières, la nature semblait donner des gages certains de sa résurrection, fils pieux et obéissant le contemplait avec ıour et respect. Vers onze heures, il voulut ter seul avec cet être candide.

— Philippe, lui dit-il d'une voix si tendre si affectueuse que le jeune homme tressaillit pleura de bonheur ; jamais ce père inflexible ıvait prononcé ainsi *Philippe* ! Écoute-moi, ɔn fils, reprit le moribond. Je suis un grand cheur. Aussi ai-je pensé, pendant toute ma :, à ma mort. Jadis, je fus l'ami du grand pe Jules II. Cet illustre pontife craignit que xcessive irritation de mes sens ne me fît com-ettre quelque péché mortel entre le moment j'expirerais et celui où j'aurais reçu les saintes ıiles : il me fit présent d'une fiole dans laquelle iste l'eau sainte jaillie autrefois des rochers, ns le désert. J'ai gardé le secret sur cette lapidation du trésor de l'Église, mais je suis torisé à révéler ce mystère à mon fils, *in articulo rtis.* Vous trouverez cette fiole dans le tiroir cette table gothique qui n'a jamais quitté le evet de mon lit. . . . Le précieux cristal ıurra vous servir encore, mon bien-aimé

Philippe. Jurez-moi, par votre salut éternel, d'exécuter ponctuellement mes ordres ?

Philippe regarda son père. Don Juan se connaissait trop à l'expression des sentiments humains pour ne pas mourir en paix sur la foi d'un tel regard, comme son père était mort au désespoir sur la foi du sien.

— Tu méritais un autre père, reprit don Juan. J'ose l'avouer, mon enfant, qu'au moment où le respectable abbé de San-Lucar m'administrait le viatique, je pensais à l'incompatibilité de deux puissances aussi étendues que celle du diable et de Dieu. . . .

— Oh ! mon père !

— Et je me disais que, quand Satan fera sa paix, il devra, sous peine d'être un grand misérable, stipuler le pardon de ses adhérents. Cette pensée me poursuit. J'irais donc en enfer, mon fils, si tu n'accomplissais pas mes volontés.

— Oh ! dites-les-moi promptement, mon père !

—Aussitôt que j'aurai fermé les yeux, reprit don Juan, dans quelques minutes peut-être, tu prendras mon corps, tout chaud même, et tu l'étendras sur une table au milieu de cette chambre. Puis tu éteindras cette lampe ; la lueur des étoiles doit te suffire. Tu me dépouilleras de mes vêtements ; et, pendant que tu réciteras des *Pater* et des *Ave* en élevant ton âme à Dieu, tu auras

soin d'humecter avec cette eau sainte mes yeux, mes lèvres, toute la tête d'abord, puis successivement les membres et le corps ; mais, mon cher fils, la puissance de Dieu est si grande, qu'il ne faudra t'étonner de rien !

Ici, don Juan, qui sentit la mort venir, ajouta d'une voix terrible :

— Tiens bien le flacon !

Puis il expira doucement dans les bras d'un fils dont les larmes abondantes coulèrent sur sa face ironique et blême.

Il était environ minuit quand don Philippe Belvidéro plaça le cadavre de son père sur la table. Après en avoir baisé le front menaçant et les cheveux gris, il éteignit la lampe. La lueur douce, produite par la clarté de la lune, dont les reflets bizarres illuminaient la campagne, permit au pieux Philippe d'entrevoir indistinctement le corps de son père, comme quelque chose de blanc au milieu de l'ombre. Le jeune homme imbiba un linge dans la liqueur, et, plongé dans la prière, il oignit fidèlement cette tête sacrée au milieu d'un profond silence. Il entendait bien des frémissements indescriptibles, mais il les attribuait aux jeux de la brise dans les cimes des arbres. Quand il eut mouillé le bras droit, il se sentit fortement étreindre le cou par un bras jeune et vigoureux, le bras de son père ! Il jeta un cri déchirant, et laissa tomber la fiole, qui se cassa. La

liqueur s'évapora. Les gens du château accoururent, armés de flambeaux. Ce cri les avait épouvantés et surpris comme si la trompette du jugement dernier eût ébranlé l'univers. En un moment, la chambre fut pleine de monde. La foule tremblante aperçut don Philippe évanoui, mais retenu par le bras puissant de son père, qui lui serrait le cou. Puis, chose surnaturelle, l'assistance vit la tête de don Juan, aussi jeune, aussi belle que celle de l'Antinoüs ; une tête aux cheveux noirs, aux yeux brillants, à la bouche vermeille, et qui s'agitait effroyablement sans pouvoir remuer le squelette auquel elle appartenait.

Un vieux serviteur cria :

— Miracle !

Et tous ces Espagnols répétèrent :

— Miracle !

Trop pieuse pour admettre les mystères de la magie, doña Elvire envoya chercher l'abbé de San-Lucar. Lorsque le prieur contempla de ses yeux le miracle, il résolut d'en profiter en homme d'esprit et en abbé qui ne demandait pas mieux que d'augmenter ses revenus. Déclarant aussitôt que le seigneur don Juan serait infailliblement canonisé, il indiqua la cérémonie de l'apothéose dans son couvent, qui désormais s'appellerait, dit-il, *San-Juan de Lucar*. A ces mots, la tête fit une grimace assez facétieuse.

Le goût des Espagnols pour ces sortes de solennités est si connu, qu'il ne doit pas être difficile de croire aux féeries religieuses par lesquelles l'abbaye de San-Lucar célébra la translation du *bienheureux don Juan Belvidéro* dans son église. Quelques jours après la mort de cet illustre seigneur, le miracle de son imparfaite résurrection s'était si drument conté de village en village, dans un rayon de plus de cinquante lieues autour de San-Lucar, que ce fut déjà une comédie que de voir les curieux par les chemins ; ils vinrent de tous côtés, affriandés par un *Te Deum* chanté aux flambeaux. L'antique mosquée du couvent de San-Lucar, merveilleux édifice bâti par les Maures, et dont les voûtes entendaient depuis trois siècles le nom de Jésus-Christ substitué à celui d'Allah, ne put contenir la foule accourue pour voir la cérémonie. Pressés comme des fourmis, des hidalgos en manteau de velours, et armés de leurs bonnes épées, se tenaient debout autour des piliers, sans trouver de place pour plier leurs genoux, qui ne se pliaient que là. De ravissantes paysannes, dont les basquines dessinaient les formes amoureuses, donnaient le bras à des vieillards à cheveux blancs. Des jeunes gens aux yeux de feu se trouvaient à côté de vieilles femmes parées. Puis c'était des couples frémissant d'aise, des fiancées curieuses amenées par leurs bien-aimés ; des

mariés de la veille ; des enfants se tenant craintifs par la main. Ce monde était là, riche de couleurs, brillant de contrastes, chargé de fleurs, émaillé, faisant un doux tumulte dans le silence de la nuit. Les larges portes de l'église s'ouvrirent. Ceux qui, venus trop tard, restèrent en dehors, voyaient de loin, par les trois portails ouverts, une scène dont les décorations vaporeuses de nos opéras modernes ne sauraient donner une faible idée. Des dévotes et des pécheurs, pressés de gagner les bonnes grâces d'un nouveau saint, allumèrent en son honneur des milliers de cierges dans cette vaste église, lueurs intéressées qui donnèrent de magiques aspects au monument. Les noires arcades, les colonnes et leurs chapiteaux, les chapelles profondes et brillantes d'or et d'argent, les galeries, les découpures sarrasines, les traits les plus délicats de cette sculpture délicate se dessinaient dans cette lumière surabondante, comme des figures capricieuses qui se forment dans un brasier rouge. C'était un océan de feux, dominé, au fond de l'église, par le chœur doré où s'élevait le maître-autel, dont la gloire eût rivalisé avec celle d'un soleil levant. En effet, la splendeur des lampes d'or, des candélabres d'argent, des bannières, des glands, des saints et des *ex-voto* pâlissait devant la châsse où se trouvait don Juan.

Le corps de l'impie étincelait de pierreries, de fleurs, de cristaux, de diamants, d'or, de plumes aussi blanches que les ailes d'un séraphin, et remplaçait sur l'autel un tableau du Christ. Autour de lui brillaient des cierges nombreux qui élançaient dans les airs de flamboyantes ondes. Le bon abbé de San-Lucar, paré des habits pontificaux, ayant sa mitre enrichie de pierres précieuses, son rochet, sa crosse d'or, siégeait, roi du chœur, sur un fauteuil d'un luxe impérial, au milieu de tout son clergé, composé d'impassibles vieillards à cheveux argentés, revêtus d'aubes fines, et qui l'entouraient, semblables aux saints confesseurs que les peintres groupent autour de l'Éternel. Le grand chantre et les dignitaires du chapitre, décorés des brillants insignes de leurs vanités ecclésiastiques, allaient et venaient au sein des nuages formés par l'encens, pareils aux astres qui roulent sur le firmament. Quand l'heure du triomphe fut venue, les cloches réveillèrent les échos de la campagne, et cette immense assemblée jeta vers Dieu le premier cri de louanges par lequel commence le *Te Deum*. Cri sublime ! C'était des voix pures et légères, des voix de femmes en extase mêlées aux voix graves et fortes des hommes, des milliers de voix si puissantes, que l'orgue n'en domina pas l'ensemble, malgré le mugissement de ses tuyaux. Seulement,

les notes perçantes de la jeune voix enfants de chœur et les larges accent quelques basses-tailles suscitèrent des gracieuses, peignirent l'enfance et la f dans ce ravissant concert de voix hum confondues en un sentiment d'amour.

— *Te Deum laudamus !*

Du sein de cette cathédrale noire de fen et d'hommes agenouillés, ce chant partit blable à une lumière qui scintille tout à dans la nuit, et le silence fut rompu co par un coup de tonnerre. Les voix monte avec les nuages d'encens qui jetaient alors voiles diaphanes et bleuâtres sur les fantasti merveilles de l'architecture. Tout richesse, parfum, lumière et mélodie. moment où cette musique d'amour et reconnaissance s'élança vers l'autel, don J trop poli pour ne pas remercier, trop spir pour ne pas entendre raillerie, répondit un rire effrayant, et se prélassa dans sa ch Mais le diable l'ayant fait penser à la chance courait d'être pris pour un homme ordin pour un saint, un Boniface, un Pantaléc troubla cette mélodie d'amour par un hurlei auquel se joignirent les mille voix de l'e La terre bénissait, le ciel maudissait. L'é en trembla sur ses fondements antiques.

— *Te Deum laudamus !* disait l'assemblée

— Allez à tous les diables, bêtes brutes vous êtes ! Dieu, Dieu ! *Carajos demo*

animaux, êtes-vous stupides avec votre Dieu-vieillard !

Et un torrent d'imprécations se déroula comme un ruisseau de laves brûlantes par une irruption du Vésuve.

— *Deus sabaoth !* . . . *Sabaoth !* crièrent les chrétiens.

— Vous insultez à la majesté de l'enfer ! répondit don Juan, dont la bouche grinçait des dents.

Bientôt le bras vivant put passer par-dessus la châsse, et menaça l'assemblée par des gestes empreints de désespoir et d'ironie.

— Le saint nous bénit ! dirent les vieilles femmes, les enfants et les fiancés, gens crédules.

Voilà comment nous sommes souvent trompés dans nos adorations. L'homme supérieur se moque de ceux qui le complimentent, et complimente quelquefois ceux dont il se moque au fond du cœur.

Au moment où l'abbé, prosterné devant l'autel, chantait : *Sancte Johannes, ora pro nobis !* il entendit assez distinctement : *O coglione !*

— Que se passe-t-il donc là-haut ? s'écria le sous-prieur en voyant la châsse remuer.

— Le saint fait le diable, répondit l'abbé.

Alors, cette tête vivante se détacha violemment du corps qui ne vivait plus et tomba sur le crâne jaune de l'officiant.

— Souviens-toi de doña Elvire ! cria la tête en dévorant celle de l'abbé.

Ce dernier jeta un cri affreux qui troubla la cérémonie. Tous les prêtres accoururent et entourèrent leur souverain.

— Imbécile, dis donc qu'il y a un Dieu ! cria la voix au moment où l'abbé, mordu dans sa cervelle, allait expirer.

PARIS, octobre 1830.

CECI EST DÉDIÉ À AUGUSTE BORGET

Par son ami

DE BALZAC

UN médecin à qui la science doit une belle théorie physiologique, et qui, jeune encore, s'est placé parmi les célébrités de l'École de Paris, centre de lumières auquel les médecins de l'Europe rendent tous hommage, le docteur Bianchon a longtemps pratiqué la chirurgie avant de se livrer à la médecine. Ses premières études furent dirigées par un des plus grands chirurgiens français, par l'illustre Desplein, qui passa comme un météore dans la science. De l'aveu de ses ennemis, il enterra dans la tombe une méthode intransmissible. Comme tous les gens de génie, il était sans héritiers : il portait et emportait tout avec lui. La gloire des chirurgiens ressemble à celle des acteurs, qui

n'existent que de leur vivant et dont le talent n'est plus appréciable dès qu'ils ont disparu. Les acteurs et les chirurgiens, comme aussi les grands chanteurs, comme les virtuoses qui décuplent par leur exécution la puissance de la musique, sont tous les héros du moment. Desplein offre la preuve de cette similitude entre la destinée de ces génies transitoires. Son nom, si célèbre hier, aujourd'hui presque oublié, restera dans sa spécialité sans en franchir les bornes. Mais ne faut-il pas des circonstances inouïes pour que le nom d'un savant passe du domaine de la Science dans l'histoire générale de l'Humanité ? Desplein avait-il cette universalité de connaissances qui fait d'un homme le *verbe* ou la *figure* d'un siècle ? Desplein possédait un divin coup d'œil : il pénétrait le malade et sa maladie par une intuition acquise ou naturelle qui lui permettait d'embrasser les diagnostics particuliers à l'individu, de déterminer le moment précis, l'heure, la minute à laquelle il fallait opérer, en faisant la part aux circonstances atmosphériques et aux particularités du tempérament. Pour marcher ainsi de conserve avec la nature, avait-il donc étudié l'incessante jonction des êtres et des substances élémentaires contenues dans l'atmosphère ou que fournit la terre à l'homme qui les absorbe et les prépare pour en tirer une expression particulière ? Procédait-il par cette puissance

de déduction et d'analogie à laquelle est dû le génie de Cuvier ? Quoi qu'il en soit, cet homme s'était fait le confident de la chair, il la saisissait dans le passé comme dans l'avenir, en s'appuyant sur le présent. Mais a-t-il résumé toute la science en sa personne, comme ont fait Hippocrate, Galien, Aristote ? A-t-il conduit toute une école vers des mondes nouveaux ? Non. S'il est impossible de refuser à ce perpétuel observateur de la chimie humaine l'antique science du magisme, c'est-à-dire la connaissance des principes en fusion, les causes de la vie, la vie avant la vie, ce qu'elle sera par ses préparations avant d'être, il faut avouer que, malheureusement, tout en lui fut personnel : isolé dans sa vie par l'égoïsme, l'égoïsme suicide aujourd'hui sa gloire. Sa tombe n'est pas surmontée de la statue sonore qui redit à l'avenir les mystères que le génie cherche à ses dépens. Mais peut-être le talent de Desplein était-il solidaire de ses croyances, et conséquemment mortel. Pour lui, l'atmosphère terrestre était un sac générateur : il voyait la terre comme un œuf dans sa coque, et, ne pouvant savoir qui de l'œuf, qui de la poule, avait commencé, il n'admettait ni le coq ni l'œuf. Il ne croyait ni en l'animal antérieur, ni en l'esprit postérieur à l'homme. Desplein n'était pas dans le doute, il affirmait. Son athéisme pur et franc ressemblait à celui de beaucoup de savants, les meilleures gens du monde, mais invinciblement athées,

athées comme les gens religieux n'admettent pas qu'il puisse y avoir d'athées. Cette opinion ne devait pas être autrement chez un homme habitué depuis son jeune âge à disséquer l'être par excellence, avant, pendant et après la vie, à le fouiller dans tous ses appareils sans y trouver cette âme unique, si nécessaire aux théories religieuses. En y reconnaissant un centre cérébral, un centre nerveux et un centre aéro-sanguin, dont les deux premiers se suppléent si bien l'un l'autre, qu'il eut dans les derniers jours de sa vie la conviction que le sens de l'ouïe n'était pas absolument nécessaire pour entendre, ni le sens de la vue absolument nécessaire pour voir, et que le plexus solaire les remplaçait sans que l'on en pût douter ; Desplein, en trouvant deux âmes dans l'homme, corrobora son athéisme de ce fait, quoiqu'il ne préjuge encore rien sur Dieu. Cet homme mourut, dit-on, dans l'impénitence finale où meurent malheureusement beaucoup de beaux génies, à qui Dieu puisse pardonner.

La vie de cet homme si grand offrait beaucoup de petitesses, pour employer l'expression dont se servaient ses ennemis, jaloux de diminuer sa gloire, mais qu'il serait plus convenable de nommer des contre-sens apparents. N'ayant jamais connaissance des déterminations par lesquelles agissent les esprits supérieurs, les envieux ou les niais s'arment aussitôt de quelques contradictions superficielles pour dresser un acte d'accusation

sur lequel ils les font momentanément juger. Si, plus tard, le succès couronne les combinaisons attaquées, en montrant la corrélation des préparatifs et des résultats, il subsiste toujours un peu des calomnies d'avant-garde. Ainsi, de nos jours, Napoléon fut condamné par nos contemporains, lorsqu'il déployait les ailes de son aigle sur l'Angleterre : il fallut 1822 pour expliquer 1804 et les bateaux plats de Boulogne.

Chez Desplein, la gloire et la science étant inattaquables, ses ennemis s'en prenaient à son humeur bizarre, à son caractère ; tandis qu'il possédait tout bonnement cette qualité que les Anglais nomment *excentricity*. Parfois superbement vêtu comme Crébillon le tragique, il affectait tout à coup une singulière indifférence en fait de vêtement ; on le voyait tantôt en voiture, tantôt à pied. Tour à tour brusque et bon, en apparence âpre et avare, mais capable d'offrir sa fortune à ses maîtres exilés qui lui firent l'honneur de l'accepter pendant quelques jours, aucun homme n'a inspiré plus de jugements contradictoires. Quoique capable, pour avoir un cordon noir que les médecins n'auraient pas dû briguer, de laisser tomber, à la cour, un livre d'heures de sa poche, croyez qu'il se moquait en lui-même de tout ; il avait un profond mépris pour les hommes, après les avoir observés d'en haut et d'en bas, après les avoir surpris dans leur véritable expression, au milieu des actes de l'existence les plus solennels et les plus mes-

quins. Chez un grand homme, les qualités sont souvent solidaires. Si, parmi ces colosses, l'un d'eux a plus de talent que d'esprit, son esprit est encore plus étendu que celui de qui l'on dit simplement : " Il a de l'esprit." Tout génie suppose une vue morale. Cettu vue peut s'appliquer à quelque spécialité ; mais qui voit la fleur, doit voir le soleil. Celui qui entendit un diplomate, sauvé par lui, demandant : " Comment va l'empereur ? " et qui répondit : " Le courtisan revient, l'homme suivra ! " celui-là n'est pas seulement chirurgien ou médecin, il est aussi prodigieusement spirituel. Ainsi, l'observateur patient et assidu de l'humanité légitimera les prétentions exorbitantes de Desplein et le croira, comme il se croyait lui-même, propre à faire un ministre tout aussi grand qu'était le chirurgien.

Parmi les énigmes que présente aux yeux de plusieurs contemporains la vie de Desplein, nous avons choisi l'une des plus intéressantes, parce que le mot s'en trouvera dans la conclusion du récit, et le vengera de quelques sottes accusations.

De tous les élèves que Desplein eut à son hôpital, Horace Bianchon fut un de ceux auxquels il s'attacha le plus vivement. Avant d'être interne à l'Hôtel-Dieu, Horace Bianchon était un étudiant en médecine, logé dans une misérable pension du quartier latin connue sous le nom de la *maison Vauquer*. Ce pauvre jeune

homme y sentait les atteintes de cette ardente misère, espèce de creuset d'où les grands talents doivent sortir purs et incorruptibles comme des diamants qui peuvent être soumis à tous les chocs sans se briser. Au feu violent de leurs passions déchaînées, ils acquièrent la probité la plus inaltérable, et contractent l'habitude des luttes qui attendent le génie par le travail constant dans lequel ils ont cerclé leurs appétits trompés. Horace était un jeune homme droit, incapable de tergiverser dans les questions d'honneur, allant sans phrases au fait, prêt pour ses amis à mettre en gage son manteau, comme à leur donner son temps et ses veilles. Horace était, enfin, un de ces amis qui ne s'inquiètent pas de ce qu'ils reçoivent en échange de ce qu'ils donnent, certains de recevoir à leur tour plus qu'ils ne donneront. La plupart de ses amis avaient pour lui ce respect intérieur qu'inspire une vertu sans emphase, et plusieurs d'entre eux redoutaient sa censure. Mais ces qualités, Horace les déployait sans pédantisme. Ni puritain ni sermonneur, il jurait de bonne grâce en donnant un conseil, et faisait volontiers un *tronçon de chiere lie* quand l'occasion s'en présentait. Bon compagnon, pas plus prude que ne l'est un cuirassier, rond et franc, non pas comme un marin, car le marin d'aujourd'hui est un rusé diplomate, mais comme un brave jeune homme qui n'a rien à déguiser dans sa vie, il marchait la tête haute et la pensée

rieuse. Enfin, pour tout exprimer par un mot, Horace était le Pylade de plus d'un Oreste, les créanciers étant pris aujourd'hui comme la figure la plus réelle des Furies antiques. Il portait sa misère avec cette gaieté qui peut-être est un des plus grands éléments de courage, et, comme tous ceux qui n'ont rien, il contractait peu de dettes. Sobre comme un chameau, alerte comme un cerf, il était ferme dans ses idées et dans sa conduite. La vie heureuse de Bianchon commença du jour où l'illustre chirurgien acquit la preuve des qualités et des défauts qui, les uns aussi bien que les autres, rendent doublement précieux à ses amis le docteur Horace Bianchon. Quand un chef de clinique prend dans son giron un jeune homme, ce jeune homme a, comme on dit, le pied dans l'étrier. Desplein ne manquait pas d'emmener Bianchon pour se faire assister par lui dans les maisons opulentes, où presque toujours quelque gratification tombait dans l'escarcelle de l'interne, et où se révélaient insensiblement au provincial les mystères de la vie parisienne ; il le gardait dans son cabinet lors de ses consultations, et l'y employait ; parfois, il l'envoyait accompagner un riche malade aux eaux ; enfin il lui préparait une clientèle. Il résulte de ceci qu'au bout d'un certain temps le tyran de la chirurgie eut un séide. Ces deux hommes, l'un au faîte des honneurs et de sa science, jouissant d'une immense fortune et d'une immense gloire, l'autre,

modeste oméga, n'ayant ni fortune ni gloire, devinrent intimes. Le grand Desplein disait tout à son interne ; l'interne savait si telle femme s'était assise sur une chaise auprès du maître, ou sur le fameux canapé qui se trouvait dans le cabinet et sur lequel Desplein dormait : Bianchon connaissait les mystères de ce tempérament de lion et de taureau qui finit par élargir, amplifier outre mesure le buste du grand homme, et causa sa mort par le développement du cœur. Il étudia les bizarreries de cette vie si occupée, les projets de cette avarice si sordide, les espérances de l'homme politique caché dans le savant ; il put prévoir les déceptions qui attendaient le seul sentiment enfoui dans ce cœur moins de bronze que bronzé.

Un jour, Bianchon dit à Desplein qu'un pauvre porteur d'eau du quartier Saint-Jacques avait une horrible maladie causée par les fatigues et la misère ; ce pauvre Auvergnat n'avait mangé que des pommes de terre dans le grand hiver de 1821. Desplein laissa tous ses malades. Au risque de crever son cheval, il vola, suivi de Bianchon, chez le pauvre homme et le fit transporter lui-même dans la maison de santé établie par le célèbre Dubois dans le faubourg Saint-Denis. Il alla soigner cet homme, auquel il donna, quand il l'eut rétabli, la somme nécessaire pour acheter un cheval et un tonneau. Cet Auvergnat se distingua par un trait original. Un de ses amis tombe malade, il l'emmène

promptement chez Desplein, en disant à son bienfaiteur :

— Je n'aurais pas souffert qu'il allât chez un autre.

Tout bourru qu'il était, Desplein serra la main du porteur d'eau et lui dit :

— Amène-les-moi tous.

Et il fit entrer l'enfant du Cantal à l'Hôtel-Dieu, où il eut de lui le plus grand soin. Bianchon avait déjà plusieurs fois remarqué chez son chef une prédilection pour les Auvergnats et surtout pour les porteurs d'eau ; mais, comme Desplein mettait une sorte d'orgueil à ses traitements de l'Hôtel-Dieu, l'élève n'y voyait rien de trop étrange.

Un jour, en traversant la place Saint-Sulpice, Bianchon aperçut son maître entrant dans l'église vers neuf heures du matin. Desplein, qui ne faisait jamais alors un pas sans son cabriolet, était à pied, et se coulait par la porte de la rue du Petit-Lion, comme s'il fût entré dans une maison suspecte. Naturellement pris de curiosité, l'interne, qui connaissait les opinions de son maître et qui était *cabaniste* en dyable par un y grec (ce qui semble dans Rabelais une supériorité de diablerie), Bianchon se glissa dans Saint-Sulpice, et ne fut pas médiocrement étonné de voir le grand Desplein, cet athée sans pitié pour les anges, qui n'offrent point prise aux bistouris, et ne peuvent avoir ni fistules ni gastrites, enfin, cet intrépide *dériseur*, humble-

ment agenouillé et où ? . . . à la chapelle de la Vierge, devant laquelle il écouta une messe, donna pour les frais du culte, donna pour les pauvres, en restant sérieux comme s'il se fût agi d'une opération.

— Il ne vient, certes, pas éclaircir des questions relatives à l'accouchement de la Vierge, se disait Bianchon, dont l'étonnement fut sans bornes. Si je l'avais vu tenant, à la Fête-Dieu, un des cordons du dais, il n'y aurait eu qu'à rire ; mais, à cette heure, seul, sans témoins, il y a certes de quoi faire penser !

Bianchon ne voulut pas avoir l'air d'espionner le premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, il s'en alla. Par hasard, Desplein l'invita ce jour-là même à dîner avec lui hors de chez lui, chez un restaurateur. Entre la poire et le fromage, Bianchon arriva, par d'habiles préparations, à parler de la messe, en la qualifiant de momerie et de farce.

— Une farce, dit Desplein, qui a coûté plus de sang à la chrétienté que toutes les batailles de Napoléon et que toutes les sangsues de Broussais ! La messe est une invention papale qui ne remonte pas plus haut que le vi^e^ siècle, et que l'on a basée sur *Hoc est corpus*. Combien de torrents de sang n'a-t-il pas fallu verser pour établir la Fête-Dieu par l'institution de laquelle la cour de Rome a voulu constater sa victoire dans l'affaire de la Présence réelle, schisme qui, pendant trois siècles, a troublé l'Église ! Les

guerres du comte de Toulouse et les Albigeois sont la queue de cette affaire. Les Vaudois et les Albigeois se refusaient à reconnaître cette innovation.

Enfin Desplein prit plaisir à se livrer à toute sa verve d'athée, et ce fut un flux de plaisanteries voltairiennes, ou, pour être plus exact, une détestable contrefaçon du *Citateur*.

— Ouais ! se dit Bianchon en lui-même, où est mon dévot de ce matin ?

Il garda le silence, il douta d'avoir vu son chef à Saint-Sulpice. Desplein n'eût pas pris la peine de mentir à Bianchon : ils se connaissaient trop bien tous deux, ils avaient déjà, sur des points tout aussi graves, échangé des pensées, discuté des systèmes *de natura rerum* en les sondant ou les disséquant avec les couteaux et le scalpel de l'incrédulité. Trois mois se passèrent. Bianchon ne donna point de suite à ce fait, quoiqu'il restât gravé dans sa mémoire. Dans cette année, un jour, l'un des médecins de l'Hôtel-Dieu prit Desplein par le bras devant Bianchon, comme pour l'interroger.

— Qu'alliez-vous donc faire à Saint-Sulpice, mon cher maître ? lui dit-il.

— Y voir un prêtre qui a une carie au genou, et que madame la duchesse d'Angoulême m'a fait l'honneur de me recommander, dit Desplein.

Le médecin se paya de cette défaite, mais non Bianchon.

— Ah ! il va voir des genoux malades dans l'église ! Il allait entendre sa messe, se dit l'interne.

Bianchon se promit de guetter Desplein ; il se rappela le jour, l'heure auxquels il l'avait surpris entrant à Saint-Sulpice, et se promit d'y venir l'année suivante au même jour et à la même heure, afin de savoir s'il l'y suprendrait encore. En ce cas, la périodicité de sa dévotion autoriserait une investigation scientifique, car il ne devait pas se rencontrer chez un tel homme une contradiction directe entre la pensée et l'action. L'année suivante, au jour et à l'heure dits, Bianchon, qui déjà n'était plus l'interne de Desplein, vit le cabriolet du chirurgien s'arrêtant au coin de la rue de Tournon et de celle du Petit-Lion, d'où son ami s'en alla jésuitiquement le long des murs à Saint-Sulpice, où il entendit encore sa messe à l'autel de la Vierge. C'était bien Desplein ! le chirurgien en chef, l'athée *in petto*, le dévot par hasard. L'intrigue s'embrouillait. La persistance de cet illustre savant compliquait tout. Quand Desplein fut sorti, Bianchon s'approcha du sacristain qui vint desservir la chapelle, et demanda si ce monsieur était un habitué.

— Voilà vingt ans que je suis ici, dit le sacristain, et, depuis ce temps, M. Desplein vient quatre fois par an entendre cette messe ; elle est fondée.

Une fondation faite par lui ! dit Bian-

chon en s'éloignant. Ceci vaut le mystère de l'Immaculée Conception, une chose qui, à elle seule, doit rendre un médecin incrédule.

Il se passa quelque temps sans que le docteur Bianchon, quoique ami de Desplein, fût en position de lui parler de cette particularité de sa vie. S'ils se rencontraient en consultation ou dans le monde, il était difficile de trouver ce moment de confiance et de solitude où l'on demeure les pieds sur les chenets, la tête appuyée sur le dos d'un fauteuil, et pendant lequel deux hommes se disent leurs secrets. Enfin, à sept ans de distance, après la révolution de 1830, quand le peuple se ruait sur l'Archevêché, quand les inspirations républicaines le poussaient à détruire les croix dorées qui poindaient, comme des éclairs, dans l'immensité de cet océan de maisons ; quand l'Incrédulité, côte à côte avec l'Émeute, se carrait dans les rues, Bianchon surprit Desplein entrant encore dans Saint-Sulpice. Le docteur l'y suivit, se mit près de lui, sans que son ami lui fît le moindre signe ou témoignât la moindre surprise. Tous deux entendirent la messe de fondation.

— Me direz-vous, mon cher, dit Bianchon à Desplein quand ils sortirent de l'église, la raison de votre capucinade ? Je vous ai déjà surpris trois fois allant à la messe, vous ! Vous me ferez raison de ce mystère, et

m'expliquerez ce désaccord flagrant entre vos opinions et votre conduite. Vous ne croyez pas en Dieu, et vous allez à la messe ! Mon cher maître, vous êtes tenu de me répondre.

— Je ressemble à beaucoup de dévots, à des hommes profondément religieux en apparence, mais tout aussi athées que nous pouvons l'être, vous et moi.

Et ce fut un torrent d'épigrammes sur quelques personnages politiques dont le plus connu nous offre en ce siècle une nouvelle édition du *Tartufe* de Molière.

— Je ne vous demande pas tout cela, dit Bianchon ; je veux savoir la raison de ce que vous venez de faire ici, pourquoi vous avez fondé cette messe.

— Ma foi, mon cher ami, dit Desplein, je suis sur le bord de ma tombe, je puis bien vous parler des commencements de ma vie.

En ce moment, Bianchon et le grand homme se trouvaient dans la rue des Quatre-Vents, une des plus horribles rues de Paris. Desplein montra le sixième étage d'une de ces maisons qui ressemblent à un obélisque, dont la porte bâtarde donne sur une allée au bout de laquelle est un tortueux escalier éclairé par des jours justement nommés des *jours de souffrance*. C'était une maison verdâtre, au rez-de-chaussée de laquelle habitait un marchand de meubles, et qui paraissait loger à

chacun de ses étages une différente misère. En levant le bras par un mouvement plein d'énergie, Desplein dit à Bianchon :

— J'ai demeuré là-haut deux ans !

— Je le sais, d'Arthez y a demeuré, j'y suis venu presque tous les jours pendant ma première jeunesse, nous l'appelions alors le *bocal aux grands hommes* ! Après ?

— La messe que je viens d'entendre est liée à des événements qui se sont accomplis alors que j'habitais la mansarde où vous me dites qu'a demeuré d'Arthez, celle à la fenêtre de laquelle flotte une corde chargée de linge audessus d'un pot de fleurs. J'ai eu de si rudes commencements, mon cher Bianchon, que je puis disputer à qui que ce soit la palme des souffrances parisiennes. J'ai tout supporté : faim, soif, manque d'argent, manque d'habits, de chaussure et de linge, tout ce que la misère a de plus dur. J'ai soufflé sur mes doigts engourdis dans ce *bocal aux grands hommes*, que je voudrais aller revoir avec vous. J'ai travaillé pendant un hiver en voyant fumer ma tête, et distinguant l'air de ma transpiration comme nous voyons celle des chevaux par un jour de gelée. Je ne sais où l'on prend son point d'appui pour résister à cette vie. J'étais seul, sans secours, sans un sou ni pour acheter des livres ni pour payer les frais de mon éducation médicale ; sans un ami : mon caractère irascible, ombrageux, inquiet me

desservait. Personne ne voulait voir dans mes irritations le malaise et le travail d'un homme qui, du fond de l'état social où il est, s'agite pour arriver à la surface. Mais j'avais, je puis vous le dire, à vous devant qui je n'ai pas besoin de me draper, j'avais ce lit de bons sentiments et de sensibilité vive qui sera toujours l'apanage des hommes assez forts pour grimper sur un sommet quelconque, après avoir piétiné longtemps dans les marécages de la misère. Je ne pouvais rien tirer de ma famille, ni de mon pays, au delà de l'insuffisante pension qu'on me faisait. Enfin, à cette époque, je mangeais le matin un petit pain que le boulanger de la rue du Petit-Lion me vendait moins cher parce qu'il était de la veille ou de l'avant-veille, et je l'émiettais dans du lait : mon repas du matin ne me coûtait ainsi que deux sous. Je ne dînais que tous les deux jours dans une pension où le dîner coûtait seize sous. Je ne dépensais ainsi que neuf sous par jour. Vous connaissez aussi bien que moi quel soin je pouvais avoir de mes habits et de ma chaussure ! Je ne sais pas si plus tard nous éprouvons autant de chagrin par la trahison d'un confrère que nous en avons éprouvé, vous comme moi, en apercevant la rieuse grimace d'un soulier qui se découd, en entendant craquer l'entournure d'une redingote. Je ne buvais que de l'eau, j'avais le plus grand respect pour

les cafés. Zoppi m'apparaissait comme une terre promise où les Lucullus du pays latin avaient seuls le droit de présence. "Pourrais-je jamais, me disais-je parfois, y prendre une tasse de café à la crème, y jouer une partie de domino ?" Enfin, je reportais dans mes travaux la rage que m'inspirait la misère. Je tâchais d'accaparer des connaissances positives afin d'avoir une immense valeur personnelle, pour mériter la place à laquelle j'arriverais le jour où je serais sorti de mon néant. Je consommais plus d'huile que de pain : la lumière qui m'éclairait pendant ces nuits obstinées me coûtait plus cher que ma nourriture. Ce duel a été long, opiniâtre, sans consolation. Je n'éveillais aucune sympathie autour de moi. Pour avoir des amis, ne faut-il pas se lier avec des jeunes gens, posséder quelques sous afin d'aller gobelotter avec eux, se rendre ensemble partout où vont des étudiants ? Je n'avais rien ! Et personne à Paris ne se figure que *rien* est *rien*. Quand il s'agissait de découvrir mes misères, j'éprouvais au gosier cette contraction nerveuse qui fait croire à nos malades qu'il leur remonte une boule de l'œsophage dans le larynx. J'ai plus tard rencontré de ces gens, nés riches, qui, n'ayant jamais manqué de rien, ne connaissant pas le problème de cette règle de trois : *Un jeune homme* EST *au crime comme une pièce de cent sous* EST *à* X. Ces imbéciles dorés me disent :

" — Pourquoi donc faisiez-vous des dettes ? pourquoi donc contractiez-vous des obligations onéreuses ?

" Ils me font l'effet de cette princesse qui, sachant que le peuple manquait de pain, disait : " Pourquoi n'achète-t-il pas de la brioche ? " Je voudrais bien voir l'un de ces riches, qui se plaint que le lui prends trop cher quand il faut l'opérer, oui, je voudrais le voir seul dans Paris, sans sou ni maille, sans un ami, sans crédit, et forcé de travailler de ses cinq doigts pour vivre ? Que ferait-il ? où irait-il apaiser sa faim ? Bianchon, si vous m'avez vu quelquefois amer et dur, je superposais alors mes premières douleurs sur l'insensibilité, sur l'égoïsme, desquels j'ai eu des milliers de preuves dans les hautes sphères ; ou bien je pensais aux obstacles que la haine, l'envie, la jalousie, la calomnie, ont élevés entre le succès et moi. À Paris, quand certaines gens vous voient prêts à mettre le pied à l'étrier, les uns vous tirent par le pan de votre habit, les autres lâchent la boucle de la sous-ventrière pour que vous cassiez la tête en tombant ; celui-ci vous déferre le cheval, celui-là vous vole le fouet : le moins traître est celui que vous voyez venir pour vous tirer un coup de pistolet à bout portant. Vous avez assez de talent, mon cher enfant, pour connaître bientôt la bataille horrible, incessante que la médiocrité livre à l'homme supérieur. Si vous perdez vingt-cinq louis un

soir, le lendemain vous serez accusé d'être un joueur, et vos meilleurs amis diront que vous avez perdu la veille vingt-cinq mille francs. Ayez mal à la tête, vous passerez pour un fou. Ayez une vivacité, vous serez insociable. Si, pour résister à ce bataillon de pygmées, vous rassemblez en vous des forces supérieures, vos meilleurs amis s'écrieront que vous voulez tout dévorer, que vous avez la prétention de dominer, de tyranniser. Enfin vos qualités deviendront dos défauts, vos défauts deviendront des vices, et vos vertus seront des crimes. Si vous avez sauvé quelqu'un, vous l'aurez tué ; si votre malade reparaît, il sera constant que vous aurez assuré le présent aux dépens de l'avenir ; s'il n'est pas mort, il mourra. Bronchez, vous serez tombé ! Inventez quoi que ce soit, réclamez vos droits, vous serez un homme difficultueux, un homme fin, qui ne veut pas laisser arriver les jeunes gens. Ainsi, mon cher, si je ne crois pas en Dieu, je crois encore moins à l'homme. Ne connaissez-vous pas en moi un Desplein entièrement différent du Desplein de qui chacum médit ? Mais ne fouillons pas dans ce tas de boue. Donc, j'habitais cette maison, j'étais à travailler pour pouvoir passer mon premier examen, et je n'avais pas un liard. Vous savez ! j'étais arrivé à l'une de ces dernières extrémités où l'on se dit : "Je m'engagerai !" J'avais un espoir. J'attendais de mon pays une malle

pleine de linge, un présent de ces vieilles tantes, qui, ne connaissant rien de Paris, pensent à vos chemises, en s'imaginant qu'avec trente francs par mois leur neveu mange des ortolans. La malle arriva pendant que j'étais à l'École : elle avait coûté quarante francs de port ; le portier, un cordonnier allemand logé dans une soupente, les avait payés et gardait la malle. Je me suis promené dans la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés et dans la rue de l'École-de-Médecine, sans pouvoir inventer un stratagème qui me livrât ma malle sans être obligé de donner les quarante francs que j'aurais naturellement payés après avoir vendu le linge. Ma stupidité me fit deviner que je n'avais pas d'autre vocation que la chirurgie. Mon cher, les âmes délicates, dont la force s'exerce dans une sphère élevée, manquent de cet esprit d'intrigue, fertile en resources, en combinaisons ; leur génie, à elles, c'est le hasard : elles ne cherchent pas, elles rencontrent.

" Enfin, je revins à la nuit, au moment où rentrait mon voisin, un porteur d'eau nommé Bourgeat, un homme de Saint-Flour. Nous nous connaissions comme se connaissent deux locataires qui ont chacun leur chambre sur le même carré, qui s'entendent dormant, toussant, s'habillant, et qui finissent par s'habiteur l'un à l'autre. Mon voisin m'apprit que le propriétaire, auquel je devais trois termes, m'avait mis à la porte : il me faudrait déguerpir

le lendemain. Lui-même était chassé à cause de sa profession. Je passai la nuit la plus douloureuse de ma vie. "Où prendre un commissionnaire pour emporter mon pauvre ménage, mes livres ? Comment payer le commissionnaire et le portier ? Où aller ?" Ces questions insolubles, je les répétais dans les larmes, comme les fous redisent leurs refrains. Je dormis. La misère a pour elle un divin sommeil plein de beaux rêves. Le lendemain matin, au moment où je mangeais mon écuellée de pain émietté dans mon lait, Bourgeat entre et me dit en mauvais français :

" — Monchieur l'étudiant, che chuis un pauvre homme, enfant trouvé de l'hospital de Chaint-Flour, chans père ni mère, et qui ne chuis pas assez riche pour me marier. Vous n'êtes pas non plus fertile en parents, ni garni de che qui che compte ? Écoutez, j'ai en bas une charrette à bras que j'ai louée à deux chous l'heure, toutes nos affaires peuvent y tenir ; si vous voulez, nous chercherons à nous loger de compagnie, puisque nous chommes chassés d'ici. Che n'est pas, après tout, le paradis terrestre.

" — Je le sais bien, lui dis-je, mon brave Bourgeat. Mais je suis bien embarrassé : j'ai en bas une malle qui contient pour cent écus de linge, avec lequel je pourrais payer le propriétaire et ce que je dois au portier, et je n'ai pas cent sous.

" — Bah ! j'ai quelques monnerons, me répondit joyeusement Bourgeat en me montrant une vieille bourse en cuir crasseux. Gardez vostre linge.

" — Bourgeat paya mes trois termes, le sien, et solda le portier. Puis il mit nos meubles, mon linge dans sa charrette, et la traîna par les rues en s'arrêtant devant chaque maison où pendait un écriteau. Moi, je montais pour aller voir si le local à louer pouvait nous convenir. A midi, nous errions encore dans le quartier latin sans y avoir rien trouvé. Le prix était un grand obstacle. Bourgeat me proposa de déjeuner chez un marchand de vin, à la porte duquel nous laissâmes la charrette. Vers le soir, je découvris dans la cour de Rohan, passage du Commerce, en haut d'une maison, sous les toits, deux chambres séparées par l'escalier. Nous eûmes chacun pour soixante francs de loyer par an. Nous voilà casés moi et mon humble ami. Nous dînâmes ensemble. Bourgeat, qui gagnait une cinquantaine de sous par jour, possédait environ cent écus, il allait bientôt pouvoir réaliser son ambition en achetant un tonneau et un cheval. En apprenant ma situation, car il me tira mes secrets avec une profondeur matoise et une bonhomie dont le souvenir me remue encore aujourd'hui le cœur, il renonça pour quelque temps à l'ambition de toute sa vie : Bourgeat

était marchand à la voie depuis vingt-deux ans, il sacrifia ses cent écus à mon avenir.

Ici, Desplein serra violemment le bras de Bianchon.

— Il me donna l'argent nécessaire à mes examens ! Cet homme, mon ami, comprit que j'avais une mission, que les besoins de mon intelligence passaient avant les siens. Il s'occupa de moi, il m'appelait son *petit*, il me prêta l'argent nécessaire à mes achats de livres, il venait quelquefois tout doucement me voir travaillant ; enfin il prit des précautions maternelles pour que je substituasse à la nourriture insuffisante et mauvaise à laquelle j'étais condamné une nourriture saine et abondante. Bourgeat, homme d'environ quarante ans, avait une figure bourgeoise du moyen âge, un front bombé, une tête qu'un peintre aurait pu faire poser comme modèle pour un Lycurgue. Le pauvre homme se sentait le cœur gros d'affections à placer ; il n'avait jamais été aimé que par un caniche mort depuis peu de temps, et dont il me parlait toujours en me demandant si je croyais que l'Église consentirait à dire des messes pour le repos de son âme. Son chien était, disait-il, un vrai chrétien, qui, durant douze années, l'avait accompagné à l'église sans avoir jamais aboyé, écoutant les orgues sans ouvrir la gueule, et restant accroupi près de lui d'un air qui lui

faisait croire qu'il priait avec lui. Cet homme reporta sur moi toutes ses affections : il m'accepta comme un être seul et souffrant ; il devint pour moi la mère la plus attentive, le bienfaiteur le plus délicat, enfin l'idéal de cette vertu qui se complaît dans son œuvre. Quand je le rencontrais dans la rue, il me jetait un regard d'intelligence plein d'une inconcevable noblesse : il affectait alors de marcher comme s'il ne portait rien, il paraissait heureux de me voir en bonne sainté, bien vêtu. Ce fut enfin le dévouement du peuple, l'amour de la grisette reporté dans une sphère élevée. Bourgeat faisait mes commissions, il m'éveillait la nuit aux heures dites, il nettoyait ma lampe, frottait notre palier ; aussi bon domestique que bon père, et propre comme une fille anglaise. Il faisait le ménage. Comme Philopœmen, il sciait notre bois, et communiquait à toutes ses actions la simplicité du faire, en y gardant sa dignité, car il semblait comprendre que le but ennoblissait tout. Quand je quittai ce brave homme pour entrer à l'Hôtel-Dieu comme interne, il éprouva je ne sais quelle douleur morne en songeant qu'il ne pourrait plus vivre avec moi ; mais il se consola par la perspective d'amasser l'argent nécessaire aux dépenses de ma thèse, et il me fit promettre de le venir voir les jours de sortie. Bourgeat était fier de moi, il m'aimait

pour moi et pour lui. Si vous recherchiez ma thèse, vous verriez qu'elle lui a été dédiée. Dans la dernière année de mon internat, j'avais gagné assez d'argent pour rendre tout ce que je devais à ce digne Auvergnat en lui achetant un cheval et un tonneau ; il fut outré de colère de savoir que je me privais de mon argent, et néanmoins il était enchanté de voir ses souhaits réalisés ; il riait et me grondait, il regardait son tonneau, son cheval, et s'essuyait une larme en me disant :

" — C'est mal ! Ah ! le beau tonneau ! Vous avez eu tort. . . . Le cheval est fort comme un Auvergnat.

" — Je n'ai rien vu de plus touchant que cette scène. Bourgeat voulut absolument m'acheter cette trousse garnie en argent que vous avez vue dans mon cabinet, et qui en est pour moi la chose la plus précieuse. Quoique enivré par mes premiers succès, il ne lui est jamais échappé la moindre parole, le moindre geste, qui voulussent dire : " C'est à moi qu'est dû cet homme ! " Et cependant, sans lui la misère m'aurait tué. Le pauvre homme s'était exterminé pour moi : il n'avait mangé que du pain frotté d'ail, afin que j'eusse du café pour suffire à mes veilles. Il tomba malade. J'ai passé, comme vous l'imaginez, les nuits à son chevet, je l'ai tiré d'affaire la première fois ;

mais il eut une rechute deux ans après, et, malgré les soins les plus assidus, malgré les plus grands efforts de la science, il dut succomber. Jamais roi ne fut soigné comme il le fut. Oui, Bianchon, j'ai tenté, pour arracher cette vie à la mort, des choses inouïes. Je voulais le faire vivre assez pour le rendre témoin de son ouvrage, pour réaliser tous ses vœux, pour satisfaire la seule reconnaissance qui m'ait empli le cœur, pour éteindre un foyer qui me brûle encore aujourd'hui !

" Bourgeat, reprit après une pause Desplein visiblement ému, mon second père, est mort dans mes bras, me laissant tout ce qu'il possédait par un testament qu'il avait fait chez un écrivain public, et daté de l'année où nous étions venus nous loger dans la cour de Rohan. Cet homme avait la foi du charbonnier. Il aimait la sainte Vierge comme il eût aimé sa femme. Catholique ardent, il ne m'avait jamais dit un mot sur mon irréligion. Quand il fut en danger, il me pria de ne rien ménager pour qu'il eût les secours de l'Église. Je fis dire tous les jours la messe pour lui. Souvent, pendant la nuit, il me témoignait des craintes sur son avenir, il craignait de ne pas avoir vécu assez saintement. Le pauvre homme ! il travaillait du matin au soir. A qui donc appartiendrait le paradis, s'il y a un paradis ? Il a été administré comme un saint qu'il était, et sa

mort fut digne de sa vie. Son convoi ne
suivi que par moi. Quand j'eus mis en t
mon unique bienfaiteur, je cherchai comm
m'acquitter envers lui ; je m'aperçus q
n'avait ni famille, ni amis, ni femme, ni
fants. Mais il croyait ! il avait une convict
religieuse, avais-je le droit de la discuter ?
m'avait timidement parlé des messes dites p
le repos des morts, il ne voulait pas m'imp
ce devoir, en pensant que ce serait faire p
ses services. Aussitôt que j'ai pu établir
fondation, j'ai donné à Saint-Sulpice la sor
nécessaire pour y faire dire quatre messes
an. Comme la seule chose que je puisse o
à Bourgeat est la satisfaction de ses pi
désirs, le jour où se dit cette messe, au c
mencement de chaque saison, j'y vais en
nom et récite pour lui les prières voulues.
dis avec la bonne foi du douteur : " M
Dieu, s'il est une sphère où tu mettes a
leur mort ceux qui ont été parfaits, pense
bon Bourgeat ; et, s'il y a quelque chos
souffrir pour lui, donne-moi ses souffran
afin de le faire entrer plus vite dans ce
l'on appelle le paradis." Voilà, mon c
tout ce qu'un homme qui a mes opin
peut se permettre. Dieu doit être un
diable, il ne saurait m'en vouloir. Je vou
jure, je donnerais ma fortune pour que
croyance de Bourgeat pût m'entrer dans
cervelle.

Bianchon, qui soigna Desplein dans sa dernière maladie, n'ose pas affirmer aujourd'hui que l'illustre chirurgien soit mort athée. Des croyants n'aimeront-ils pas à penser que l'humble Auvergnat sera venu lui ouvrir la porte du Ciel, comme il lui ouvrit jadis la porte du temple terrestre au fronton duquel se lit : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante ?*

PARIS, janvier 1836.

A MARCELINE DESBORDES-VALMORE

"A vous, fille de la Flandre, et qui en êtes une des gloires modernes, cette naïve tradition des Flandres."—De Balzac.

A une époque assez indéterminée de l'histoire brabançonne, les relations entre l'île de Cadzant et les côtes de la Flandre étaient entretenues par une barque destinée au passage des voyageurs. Capitale de l'île, Middelbourg, plus tard si célèbre dans les annales du protestantisme, comptait à peine deux out rois cents feux. La riche Ostende était un havre inconnu, flanqué d'une bourgade chétivement peuplée par quelques pêcheurs, par de pauvres négociants et par des corsaires impunis. Néanmoins, le bourg d'Ostende, composé d'une vingtaine de maisons et de trois cents cabanes, chaumines ou taudis

construits avec des débris de navires naufragés, jouissait d'un gouverneur, d'une milice, de fourches patibulaires, d'un couvent, d'un bourgmestre, enfin de tous les organes d'une civilisation avancée. Qui régnait alors en Brabant, en Flandre, en Belgique ? Sur ce point, la tradition est muette. Avouons-le : cette histoire se ressent étrangement du vague, de l'incertitude, du merveilleux que les orateurs favoris des veillées flamandes se sont amusés maintes fois à répandre dans leurs gloses, aussi diverses de poésie que contradictoires par les détails. Dite d'âge en âge, répétée de foyer en foyer par les aïeules, par les conteurs de jour et de nuit, cette chronique a reçu de chaque siècle une teinte différente. Semblable à ces monuments arrangés suivant le caprice des architectures de chaque époque, mais dont les masses noires et frustes plaisent aux poëtes, elle ferait le désespoir des commentateurs, des éplucheurs de mots, de faits et de dates. Le narrateur y croit, comme tous les esprits superstitieux de la Flandre y ont cru, sans en être ni plus doctes ni plus infirmes. Seulement, dans l'impossibilité de mettre en harmonie toutes les versions, voici le fait, dépouillé peut-être de sa naïveté romanesque impossible à reproduire, mais avec ses hardiesses que l'histoire désavoue, avec sa moralité que la religion approuve, son fantastique, fleur d'imagination, son sens caché dont peut s'accommoder le sage. A chacun

sa pâture et le soin de trier le bon grain de l'ivraie.

La barque qui servait à passer les voyageurs de l'île de Cadzant à Ostende allait quitter le village. Avant de détacher la chaîne de fer qui retenait sa chaloupe à une pierre de la petite jetée où l'on s'embarquait, le patron donna du cor à plusieurs reprises, afin d'appeler les retardataires, car ce voyage était son dernier. La nuit approchait, les feux affaiblis du soleil couchant permettaient à peine d'apercevoir les côtes de Flandre et de distinguer dans l'île les passagers attardés, errant soit le long des murs en terre dont les champs étaient environnés, soit parmi les hauts joncs des marais. La barque était pleine, un cri s'éleva :

— Qu'attendez-vous ? Partons !

En ce moment, un homme apparut à quelques pas de la jetée ; le pilote, qui ne l'avait entendu ni venir ni marcher, fut assez surpris de le voir. Ce voyageur semblait s'être levé de terre tout à coup, comme un paysan qui se serait couché dans un champ en attendant l'heure du départ et que la trompette aurait réveillé. Était-ce un voleur ? était-ce quelque homme de douane ou de police ? Quand il arriva sur la jetée où la barque était amarrée, sept personnes placées debout à l'arrière de la chaloupe s'empressèrent de s'asseoir sur les bancs, afin de s'y trouver seules et de ne pas laisser l'étranger se mettre

avec elles. Ce fut une pensée instinctive et rapide, une de ces pensées d'aristocratie qui viennent au cœur des gens riches. Quatre de ces personnages appartenaient â la plus haute noblesse des Flandres. D'abord un jeune cavalier, accompagné de deux beaux lévriers et portant sur ses cheveux longs une toque ornée de pierreries, faisait retentir ses éperons dorés et frisait de temps en temps sa moustache avec impertinence, en jetant des regards dédaigneux au reste de l'équipage. Une altière demoiselle tenait un faucon sur son poing et ne parlait qu'à sa mère ou à un ecclésiastique de haut rang, leur parent sans doute. Ces personnes faisaient grand bruit et conversaient ensemble comme si elles eussent été seules dans la barque. Néanmoins, auprès d'elles se trouvait un homme très-important dans le pays, un gros bourgeois de Bruges, enveloppé dans un grand manteau. Son domestique, armé jusqu'aux dents, avai mis près de lui deux sacs pleins d'or. A côté d'eux se trouvait encore un homme de science, docteur à l'université de Louvain, flanqué de son clerc. Ces gens, qui se méprisaient les uns les autres, étaient séparés de l'avant par le banc des rameurs.

Lorsque le passager en retard mit le pied dans la barque, il jeta un regard rapide sur l'arrière, n'y vit pas de place, et alla en demander une à ceux qui se trouvaient sur l'avant

du bateau. Ceux-là étaient de pauvres gens. À l'aspect d'un homme à la tête nue, dont l'habit et le haut-de-chausses en camelot brun, dont le rabat en toile de lin empesée, n'avaient aucun ornement, qui ne tenait à la main ni toque ni chapeau, sans bourse ni épée à la ceinture, tous le prirent pour un bourgmestre sûr de son autorité, bourgmestre bon homme et doux comme quelques-uns de ces vieux Flamands dont la nature et le caractère ingénus nous ont été si bien conservés par les peintres du pays. Les pauvres passagers accueillirent alors l'inconnu par des démonstrations respectueuses qui excitèrent des railleries chuchotées entre les gens de l'arrière. Un vieux soldat, homme de peine et de fatigue, donna sa place sur le blanc à l'étranger, s'assit au bord de la barque, et s'y maintint en équilibre par la manière dont il appuya ses pieds contre une de ces traverses de bois qui, semblables aux arêtes d'un poisson, servent à lier les planches des bateaux. Une jeune femme, mère d'un petit enfant, et qui paraissait appartenir à la classe ouvrière d'Ostende, se recula pour faire assez de place au nouveau venu. Ce mouvement n'accusa ni servilité ni dédain, ce fut un de ces témoignages d'obligeance par lesquels les pauvres gens, habitués à connaître le prix d'un service et les délices de la fraternité, révèlent la franchise et le naturel de leurs âmes, si naïves dans

l'expression de leurs qualités et de leurs défauts ; aussi l'étranger les remercia-t-il par un geste plein de noblesse. Puis il s'assit entre cette jeune mère et le vieux soldat. Derrière lui se trouvaient un paysan et son fils, âgé de dix ans. Une pauvresse ayant un bissac presque vide, vieille et ridée, en haillons, type de malheur et d'insouciance, gisait sur le bec de la barque, accroupie dans un gros paquet de cordages. Un des rameurs, vieux marinier, qui l'avait connue belle et riche, l'avait fait entrer, suivant l'admirable dicton du peuple, *pour l'amour de Dieu.*

— Grand merci, Thomas, avait dit la vieille ; je dirai pour toi ce soir deux *Pater* et deux *Ave* dans ma prière.

Le patron donna du cor une dernière fois, regarda la campagne muette, jeta la chaîne dans son bateau, courut le long du bord jusqu'au gouvernail, en prit la barre, resta debout ; puis, après avoir contemplé le ciel, il dit d'une voix forte à ses rameurs, quand ils furent en pleine mer :

— Ramez, ramez fort, et dépêchons ! La mer sourit à un mauvais grain, la sorcière ! Je sens la houle au mouvement du gouvernail, et l'orage à mes blessures.

Ces paroles, dites en termes de marine, espèce de langue intelligible seulement pour des oreilles accoutumées au bruit des flots, imprimèrent aux rames un mouvement précipité,

mais toujours cadencé ; mouvement unanime, différent de la manière de ramer précédente, comme le trot d'un cheval l'est de son galop. Le beau monde assis à l'arrière prit plaisir à voir tous ces bras nerveux, ces visages bruns aux yeux de feu, ces muscles tendus et ces différentes forces humaines agissant de concert pour leur faire traverser le détroit moyennant un faible péage. Loin de déplorer cette misère, ces gens se montrèrent les rameurs en riant des expressions grotesques que la manœuvre imprimait à leurs physionomies tourmentées. A l'avant, le soldat, le paysan et la vieille contemplaient les mariniers avec cette espèce de compassion naturelle aux gens qui, vivant de labeur, connaissent les rudes angoisses et les fiévreuses fatigues du travail. Puis, habitués à la vie en plein air, tous avaient compris, à l'aspect du ciel, le danger qui les menaçait, tous étaient donc sérieux. La jeune mère berçait son enfant, en lui chantant une vieille hymne d'Église pour l'endormir.

— Si nous arrivons, dit le soldat au paysan, le bon Dieu aura mis de l'entêtement à nous laisser en vie.

— Ah ! il est le maître, répliqua la vieille ; mais je crois que son bon plaisir est de nous appeler près de lui. Voyez là-bas cette lumière ! . . .

Et, par un geste de tête, elle montrait le couchant, où des bandes de feu tranchaient

vivement sur des nuages bruns nuancés de rouge qui semblaient bien près de déchaîner quelque vent furieux. La mer faisait entendre un murmure sourd, une espèce de mugissement intérieur, assez semblable à la voix d'un chien quand il ne fait que gronder. Après tout, Ostende n'était pas loin. En ce moment, le ciel et la mer offraient un de ces spectacles auxquels il est peut-être impossible à la peinture, comme à la poésie, de donner plus de durée qu'ils n'en ont réellement. Les créations humaines veulent des contrastes puissants. Aussi les artistes demandent-ils ordinairement à la nature ses phénomènes les plus brillants, désespérant sans doute de rendre la grande et belle poésie de son allure ordinaire, quoique l'âme humaine soit souvent aussi profondément remuée dans le calme que dans le mouvement, et par le silence autant que par la tempête. Il y eut un moment où, sur la barque, chacun se tut et contempla la mer et le ciel, soit par pressentiment, soit pour obéir à cette mélancolie religieuse qui nous saisit presque tous à l'heure de la prière, à la chute du jour, à l'instant où la nature se tait, où les cloches parlent. La mer jetait une lueur blanche et blafarde, mais changeante et semblable aux couleurs de l'acier. Le ciel était généralement grisâtre. A l'ouest, de longs espaces étroits simulaient des flots de sang, tandis qu'à l'orient des lignes étincelantes, marquées comme par

un pinceau fin, étaient séparées par des nuages plissés comme des rides sur le front d'un vieillard. Ainsi, la mer et le ciel offraient partout un fond terne, tout en demi-teintes, qui faisait ressortir les feux sinistres du couchant. Cette physionomie de la nature inspirait un sentiment terrible. S'il était permis de glisser les audacieux tropes du peuple dans la langue écrite, on répéterait ce que disait le soldat, que le temps était en déroute, ou, ce que lui répondit le paysan, que le ciel avait la mine d'un bourreau. Le vent s'éleva tout à coup vers le couchant, et le patron, qui ne cessait de consulter la mer, la voyant s'enfler à l'horizon, s'écria :

— Hau ! hau !

À ce cri, les matelots s'arrêtèrent aussitôt et laissèrent nager leurs rames.

— Le patron a raison, dit froidement Thomas quand la barque, portée en haut d'une énorme vague, redescendit comme au fond de la mer entr'ouverte.

A ce mouvement extraordinaire, à cette colère soudaine de l'Océan, les gens de l'arrière devinrent blêmes et jetèrent un cri terrible :

— Nous périssons !

— Oh ! pas encore, leur répondit tranquillement le patron.

En ce moment, les nuées se déchirèrent sous l'effort du vent, précisément au-dessus de la barque. Les masses grises s'étant étalées avec

une sinistre promptitude à l'orient et au couchant, la lueur du crépuscule y tomba d'aplomb par une crevasse due au vent d'orage, et permit d'y voir les visages. Les passagers, nobles ou riches, mariniers et pauvres, restèrent un moment surpris à l'aspect du dernier venu. Ses cheveux d'or, partagés en deux bandeaux sur son front tranquille et serein, retombaient en boucles nombreuses sur ses épaules, en découpant sur la grise atmosphère une figure sublime de douceur et où rayonnait l'amour divin. Il ne méprisait pas la mort, il était certain de ne pas périr. Mais, si d'abord les gens de l'arrière oublièrent un instant la tempête dont l'implacable fureur les menaçait, ils revinrent bientôt à leurs sentiments d'égoïsme et aux habitudes de leur vie.

— Est-il heureux, ce stupide bourgmestre, de ne pas s'apercevoir du danger que nous courons tous ! Il est là comme un chien, et mourra sans agonie, dit le docteur.

À peine avait-il prononcé cette phrase assez judicieuse, que la tempête déchaîna ses légions. Les vents soufflèrent de tous les côtés, la barque tournoya comme une toupie, et la mer y entra. . . .

— Oh ! mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! . . . Qui sauvera mon enfant ? s'écria la mère d'une voix déchirante.

— Vous-même, répondit l'étranger.

Le timbre de cet organe pénétra le cœur de

la jeune femme, il y mit un espoir ; elle entendit cette suave parole malgré les sifflements de l'orage, malgré les cris poussés par les passagers.

— Sainte Vierge de Bon-Secours, qui êtes à Anvers, je vous promets mille livres de cire et une statue, si vous me tirez de là ! s'écria le bourgeois à genoux sur ses sacs d'or.

— La Vierge n'est pas plus à Anvers qu'ici, lui répondit le docteur.

— Elle est dans le ciel, répliqua une voix qui semblait sortir de la mer.

— Qui donc a parlé ?

— C'est le diable ! s'écria le domestique, il se moque de la Vierge d'Anvers.

— Laissez-moi donc là votre sainte Vierge, dit le patron aux passagers. Empoignez-moi les écopes et videz-moi l'eau de la barque.—Et vous autres, reprit-il en s'adressant aux matelots, ramez ferme ! Nous avons un moment de répit, au nom du diable qui vous laisse en ce monde, soyons nous-mêmes notre providence. . . . Ce petit canal est furieusement dangereux, on le sait, voilà trente ans que je le traverse. Est-ce de ce soir que je me bats avec la tempête ?

Puis, debout à son gouvernail, le patron continua de regarder alternativement sa barque, la mer et le ciel.

— Il se moque toujours de tout, le patron, dit Thomas à voix basse.

— Dieu nous laissera-t-il mourir avec ces

misérables ? demanda l'orgueilleuse jeune fille au beau cavalier.

— Non, non, noble demoiselle. . . . Écoutez-moi !

Il l'attira par la taille, et, lui parlant à l'oreille :

— Je sais nager, n'en dites rien ! Je vous prendrai par vos beaux cheveux, et vous conduirai doucement au rivage ; mais je ne puis sauver que vous.

La demoiselle regarda sa vieille mère. La dame était à genoux et demandait quelque absolution à l'évêque, qui ne l'écoutait pas. Le chevalier lut dans les yeux de sa belle maîtresse un faible sentiment de piété filiale, et lui dit d'une voix sourde :

— Soumettez-vous aux volontés de Dieu ! S'il veut appeler votre mère à lui, ce sera sans doute pour son bonheur . . . en l'autre monde, ajouta-t-il d'une voix encore plus basse.—Et pour le nôtre en celui-ci, pensa-t-il.

La dame de Rupelmonde possédait sept fiefs, outre la baronnie de Gâvres. La demoiselle écouta la voix de sa vie, les intérêts de son amour parlant par la bouche du bel aventurier, jeune mécréant qui hantait les églises, où il cherchait une proie, une fille à marier ou de beaux deniers comptants. L'évêque bénissait les flots, et leur ordonnait de se calmer en désespoir de cause ; il songeait à sa concubine qui l'attendait avec quelque

délicat festin, qui peut-être en ce moment se mettait au bain, se parfumait, s'habillait de velours, ou faisait agrafer ses colliers et ses pierreries. Loin de songer aux pouvoirs de la sainte Église, et de consoler ces chrétiens en les exhortant à se confier à Dieu, l'évêque pervers mêlait des regrets mondains et des paroles d'amour aux saintes paroles du bréviaire. La lueur qui éclairait ces pâles visages permit de voir leurs diverses expressions quand la barque, enlevée dans les airs par une vague, puis rejetée au fond de l'abîme, puis secouée comme une feuille frêle, jouet de la bise en automne, craqua dans sa coque et parut près de se briser. Ce fut alors de cris horribles, suivis d'affreux silences. L'attitude des personnes assises à l'avant du bateau contrasta singulièrement avec celle des gens riches ou puissants. La jeune mère serrait son enfant contre son sein chaque fois que les vagues menaçaient d'engloutir la fragile embarcation ; mais elle croyait à l'espérance que lui avait jetée au cœur la parole dite par l'étranger ; chaque fois, elle tournait ses regards vers cet homme, et puisait dans son visage une foi nouvelle, la foi forte d'une femme faible, la foi d'une mère. Vivant par la parole divine, par la parole d'amour échappée à cet homme, la naïve créature attendait avec confiance l'exécution de cette espèce de promesse, et ne redoutait presque plus le péril. Cloué sur le bord de

la chaloupe, le soldat ne cessait de contempler cet être singulier, sur l'impassibilité duquel il modelait sa figure rude et basanée en déployant son intelligence et sa volonté, dont les puissants ressorts s'étaient peu viciés pendant le cours d'une vie passive et machinale ; jaloux de se montrer tranquille et calme autant que ce courage supérieur, il finit par s'identifier, à son insu peut-être, avec le principe secret de cette puissance intérieure. Puis son admiration devint un fanatisme instinctif, un amour sans bornes, une croyance en cet homme, semblable à l'enthousiasme que les soldats ont pour leur chef, quand il est homme de pouvoir, environné par l'éclat des victoires, et qu'il marche au milieu des éclatants prestiges du génie. La vieille pauvresse disait à voix basse :

— Ah ! pécheresse infâme que je suis ! ai-je souffert assez pour expier les plaisirs de ma jeunnesse ? Ah ! pourquoi, malheureuse, as-tu mené la belle vie d'une Galloise, as-tu mangé le bien de Dieu avec des gens d'Église, le bien des pauvres avec les torçonniers et maltôtiers ? . . . Ah ! j'ai eu grand tort.— O mon Dieu ! mon Dieu ! laissez-moi finir mon enfer sur cette terre de malheur.

Ou bien :

— Sainte Vierge, mère de Dieu, prenez pitié de moi !

— Consolez-vous, la mère ; le bon Dieu n'est pas un lombard. Quoique j'aie tué,

peut-être à tort et à travers, les bons et les mauvais, je ne crains pas la résurrection.

— Ah ! monsieur l'anspessade, sont-elles heureuses, ces belles dames, d'être auprès d'un évêque, d'un saint homme ! reprit la vieille, elles auront l'absolution de leurs péchés. Oh ! si je pouvais entendre la voix d'un prêtre me disant : "Vos péchés vous seront remis," je le croirais !

L'étranger se tourna vers elle, et son regard charitable la fit tressaillir.

— Ayez la foi, lui dit-il, et vous serez sauvée.

— Que Dieu vous récompense, mon bon seigneur, lui répondit-elle. Si vous dites vrai, j'irai pour vous et pour moi en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, pieds nus.

Les deux paysans, le père et le fils, restaient silencieux, résignés et soumis à la volonté de Dieu, en gens accoutumés à suivre instinctivement, comme les animaux, le branle donné à la nature. Ainsi, d'un côté, les richesses, l'orgueil, la science, la débauche, le crime, toute la société humaine telle que la font les arts, la pensée, l'éducation, le monde et ses lois ; mais aussi, de ce côté seulement, les cris, la terreur, mille sentiments divers combattus par des doutes affreux ; là, seulement, les angoisses de la peur. Puis, au-dessus de ces existences, un homme puissant, le patron de la barque, ne doutant de rien, le chef, le

roi fataliste, se faisant sa propre providence en criant : " Sainte Écope ! . . . " et non pas : " Sainte Vierge ! . . . " enfin, défiant l'orage et luttant avec la mer corps à corps. A l'autre bout de la nacelle, des faibles ! . . . la mère berçant dans son sein un petit enfant qui souriait à l'orage ; une fille, jadis joyeuse, maintenant livrée à d'horribles remords ; un soldat criblé de blessures, sans autre récompense que sa vie mutilée pour prix d'un dévouement infatigable : il avait à peine un morceau de pain trempé de pleurs ; néanmoins, il se riait de tout et marchait sans soucis, heureux quand il noyait sa gloire au fond d'un pot de bière ou qu'il la racontait à des enfants qui l'admiraient ; il commettait gaiement à Dieu le soin de son avenir ; enfin, deux paysans, gens de peine et de fatigue, le travail incarné, le labeur dont vivait le monde. Ces simples créatures étaient insouciantes de la pensée et de ses trésors, mais prêtes à les abîmer dans une croyance, ayant la foi d'autant plus robuste, qu'elles n'avaient jamais rien discuté ni analysé ; natures vierges où la conscience était restée pure et le sentiment puissant ; le remords, le malheur, l'amour, le travail, avaient exercé, purifié, concentré, décuplé leur volonté, la seule chose qui, dans l'homme, ressemble à ce que les savants nomment une âme.

Quand la barque, conduite par la miraculeuse adresse du pilote, arriva presque en vue

d'Ostende, à cinquante pas du rivage, elle en fut repoussée par une convulsion de la tempête, et chavira soudain. L'étranger au lumineux visage dit alors à ce petit monde de douleur :

— Ceux qui ont la foi seront sauvés ; qu'ils me suivent !

Cet homme se leva, marcha d'un pas ferme sur les flots. Aussitôt la jeune mère prit son enfant dans ses bras et marcha près de lui sur la mer. Le soldat se dressa soudain en disant dans son langage de naïveté :

— Ah ! nom d'une pipe ! je te suivrais au diable . . .

Puis, sans paraître étonné, il marcha sur la mer. La vieille pécheresse, croyant à la toute-puissance de Dieu, suivit l'homme et marcha sur la mer. Les deux paysans se dirent :

— Puisqu'ils marchent sur l'eau, pourquoi ne ferions-nous pas comme eux ?

Ils se levèrent et coururent après eux en marchant sur la mer. Thomas voulut les imiter ; mais, sa foi chancelant, il tomba plusieurs fois dans la mer, se releva ; puis après trois épreuves, il marcha sur la mer. L'audacieux pilote s'était attaché comme un rémora sur le plancher de sa barque. L'avare avait eu la foi et s'était levé ; mais il voulut emporter son or, et son or l'emporta au fond de la mer. Se moquant du charlatan et des imbéciles qui l'écoutaient,

au moment où il vit l'inconnu proposant aux passagers de marcher sur la mer, le savant se prit à rire et fut englouti par l'Océan. La jeune fille fut entraînée dans l'abîme par son amant. L'évêque et la vieille dame allèrent au fond, lourds de crimes peut-être, mais plus lourds encore d'incrédulité, de confiance en de fausses images, lourds de dévotion, légers d'aumônes et de vraie religion.

La troupe fidèle qui foulait d'un pied ferme et sec la plaine des eaux courroucées entendait autour d'elle les horribles sifflements de la tempête. D'énormes lames venaient se briser sur son chemin. Une force invincible coupait l'Océan. À travers le brouillard, ces fidèles apercevaient dans le lointain, sur le rivage, une petite lumière faible qui tremblotait par la fenêtre d'une cabane de pêcheur. Chacun, en marchant courageusement vers cette lueur, croyait entendre son voisin criant à travers les mugissements de la mer : "Courage !" Et cependant, attentif à son danger, personne ne disait mot. Ils atteignirent ainsi le bord de la mer. Quand ils furent tous assis au foyer du pêcheur, ils cherchèrent en vain leur guide lumineux. Assis sur le haut d'un rocher, au bas duquel l'ouragan jeta le pilote attaché sur sa planche par cette force que déploient les marins aux prises avec la mort, l'HOMME descendit, recueillit le naufragé presque brisé ; puis il

dit en étendant une main secourable sur sa tête :

— Bon pour cette fois-ci, mais n'y revenez plus, ce serait d'un trop mauvais exemple.

Il prit le marin sur ses épaules et le porta jusqu'à la chaumière du pêcheur. Il frappa pour le malheureux, afin qu'on lui ouvrît la porte de ce modeste asile, puis le Sauveur disparut. En cet endroit fut bâti, pour les marins, le couvent de la *Merci*, où se vit longtemps l'empreinte que les pieds de Jésus-Christ avaient, dit-on, laissée sur le sable. En 1793, lors de l'entrée des Français en Belgique, des moines emportèrent cette précieuse relique, l'attestation de la dernière visite que Jésus ait faite à la terre.

Ce fut là que, fatigué de vivre, je me trouvais quelque temps après la révolution de 1830. Si vous m'eussiez demandé la raison de mon désespoir, il m'aurait été presque impossible de la dire, tant mon âme est devenue molle et fluide. Les ressorts de mon intelligence se détendaient sous la brise d'un vent d'ouest. Le ciel versait un froid noir, et les nuées brunes qui passaient au-dessus de ma tête donnaient une expression sinistre à la nature ; l'immensité de la mer, tout me disait : " Mourir aujourd'hui, mourir demain, ne faudra-t-il pas toujours mourir ? " et, alors. . . . J'errais donc en pensant à un avenir douteux, à mes expérances déchues

En proie à ces idées funèbres, j'entrai machinalement dans cette église du couvent, dont les tours grises m'apparaissaient alors comme des fantômes à travers les brumes de la mer. Je regardai sans enthousiasme cette forêt de colonnes assemblées dont les chapiteaux feuillus soutiennent des arcades légères, élégant labyrinthe. Je marchai tout insouciant dans les nefs latérales qui se déroulaient devant moi comme des portiques tournant sur eux-mêmes. La lumière incertaine d'un jour d'automne permettait à peine de voir en haut des voûtes les clefs sculptées, les nervures délicates qui dessinaient si purement les angles de tous les cintres gracieux. Les orgues étaient muettes. Le bruit seul de mes pas réveillait les graves échos cachés dans les chapelles noires. Je m'assis auprès d'un des quatre piliers qui soutiennent la coupole, près du chœur. De là, je pouvais saisir l'ensemble de ce monument, que je contemplai sans y attacher aucune idée. L'effet mécanique de mes yeux me faisait seul embrasser le dédale imposant de tous les piliers, les roses immenses miraculeusement attachées comme des réseaux au-dessus des portes latérales ou du grand portail, les galeries aériennes où de petites colonnes menues séparaient les vitraux enchâssés par des arcs, par des trèfles ou par des fleurs, joli filigrane en pierre. Au fond du chœur,

un dôme de verre étincelait comme s'il eût été bâti de pierres précieuses habilement serties. A droite et à gauche, deux nefs profondes opposaient à cette voûte, tour à tour blanche et coloriée, leurs ombres noires au sein desquelles se dessinaient faiblement les fûts indistincts de cent colonnes grisâtres. A force de regarder ces arcades merveilleuses, ces arabesques, ces festons, ces spirales, ces fantaisies sarrasines qui s'entralaçaient les unes dans les autres, bizarrement éclairées, mes perceptions devinrent confuses. Je me trouvai, comme sur la limite des illusions et de la réalité, pris dans les piéges de l'optique et presque étourdi par la multitude des aspects. Insensiblement, ces pierres découpées, se voilèrent, je ne les vis plus qu'à travers un nuage formé par une poussière d'or, semblable à celle qui voltige dans les bandes lumineuses tracées par un rayon de soleil dans une chambre. Au sein de cette atmosphère vaporeuse qui rendit toutes les formes indistinctes, la dentelle des roses resplendit tout à coup. Chaque nervure, chaque arête sculptée, le moindre trait s'argenta. Le soleil alluma des feux dans les vitraux, dont les riches couleurs scintillèrent. Les colonnes s'agitèrent, leurs chapiteaux s'ébranlèrent doucement. Un tremblement caressant disloqua l'édifice, dont les frises se remuèrent avec de gracieuses précautions. Plusieurs gros

piliers eurent des mouvements graves comme est la danse d'une douairière qui, sur la fin d'un bal, complète par complaisance les quadrilles. Quelques colonnes minces et droites se mirent à rire et à sauter, parées de leurs couronnes de trèfles. Des cintres pointus se heurtèrent avec les hautes fenêtres longues et grêles, semblables à ces dames du moyen âge qui portaient les armoiries de leurs maisons peintes sur leurs robes d'or. La danse de ces arcades mitrées avec ces élégantes fenêtres ressemblait aux luttes d'un tournoi. Bientôt chaque pierre vibra dans l'église, mais sans changer de place. Les orgues parlèrent et me firent entendre une harmonie divine à laquelle se mêlèrent des voix d'anges, musique inouïe, accompagnée par la sourde basse-taille des cloches dont les tintements annoncèrent que les deux tours colossales se balançaient sur leurs bases carrées. Ce sabbat étrange me sembla la chose du monde la plus naturelle, et je ne m'en étonnai pas après avoir vu Charles X. par terre. J'étais moi-même doucement agité comme sur une escarpolette qui me communiquait une sorte de plaisir nerveux, et il me serait impossible d'en donner une idée. Cependant, au milieu de cette chaude bacchanale, le chœur de la cathédrale me parut froid comme si l'hiver y eût régné. J'y vis une multitude de femmes vêtues de blanc,

mais immobiles et silencieuses. Quelques encensoirs répandirent une odeur douce qui pénétra mon âme en la réjouissant. Les cierges flamboyèrent. Le lutrin, aussi gai qu'un chantre pris de vin, sauta comme un chapeau chinois. Je compris que la cathédrale tournait sur elle-même avec tant de rapidité, que chaque objet semblait y rester à sa place. Le Christ colossal, fixé sur l'autel, me souriait avec une malicieuse bienveillance qui me rendit craintif, je cessai de le regarder pour admirer dans le lointain une bleuâtre vapeur qui se glissa à travers les piliers, en leur imprimant une grâce indescriptible. Enfin plusieurs ravissantes figures de femmes s'agitèrent dans les frises. Les enfants qui soutenaient de grosses colonnes battirent eux-mêmes des ailes. Je me sentis soulevé par une puissance divine qui me plongea dans une joie infinie, dans une extase molle et douce. J'aurais, je crois, donné ma vie pour prolonger la durée de cette fantasmagorie, quand tout à coup une voix criarde me dit à l'oreille :

— Réveille-toi, suis-moi !

Une femme desséchée me prit la main et me communiqua le froid le plus horrible aux nerfs. Ses os se voyaient à travers la peau ridée de sa figure blême et presque verdâtre. Cette petite vieille froide portait une robe noire traînée dans la poussière, et gardait à son cou quelque chose de blanc que je n'osais

examiner. Ses yeux fixes, levés vers le ciel, ne laissaient voir que le blanc des prunelles. Elle m'entraînait à travers l'église et marquait son passage par des cendres qui tombaient de sa robe. En marchant, ses os claquèrent comme ceux d'un squelette. A mesure que nous marchions, j'entendais derrière moi le tintement d'une clochette dont les sons pleins d'aigreur retentirent dans mon cerveau comme ceux d'un harmonica.

— Il faut souffrir ! il faut souffrir ! me disait-elle.

Nous sortîmes de l'église et traversâmes les rues les plus fangeuses de la ville ; puis elle me fit entrer dans une maison noire, où elle m'attira en criant de sa voix, dont le timbre était fêlé comme celui d'une cloche cassée :

— Défends-moi ! défends-moi !

Nous montâmes un escalier tortueux. Quand elle eut frappé à une porte obscure, un homme muet, semblable aux familiers ne l'Inquisition, ouvrit cette porte. Nous nous trouvâmes bientôt dans une chambre tendue de vieilles tapisseries trouées, pleine de vieux linges, de mousselines fanées, de cuivres dorés.

— Voilà d'éternelles richesses, dit-elle.

Je frémis d'horreur en voyant alors distinctement, à la lueur d'une longue torche et de deux cierges, que cette femme devait être récemment sortie d'un cimetière. Elle n'avait pas de cheveux. Je voulus fuir ; elle fit

mouvoir son bras de squelette et m'entoura d'un cercle de fer armé de pointes. A ce mouvement, un cri poussé par des millions de voix, le hourra des morts, retentit près de nous !

— Je veux te rendre heureux à jamais, dit-elle. Tu es mon fils !

Nous étions assis devant un foyer dont les cendres étaient froides. Alors, la petite vieille me serra la main si fortement, que je dus rester là. Je la regardai fixement, et tâchai de deviner l'histoire de sa vie en examinant les nippes au milieu desquelles elle croupissait. Mais existait-elle ? C'était vraiment un mystère. Je voyais bien que jadis elle avait dû être jeune et belle, parée de toutes les grâces de la simplicité, véritable statue grecque au front virginal.

— Ah ! ah ! lui dis-je, maintenant, je te reconnais. Malheureuse, pourquoi t'es-tu prostituée aux hommes ? Dans l'âge des passions, devenue riche, tu as oublié ta pure et suave jeunesse, tes dévouements sublimes, tes mœurs innocentes, tes croyances fécondes, et tu as abdiqué ton pouvoir primitif, ta suprématie tout intellectuelle pour les pouvoirs de la chair. Quittant tes vêtements de lin, ta couche de mousse, tes grottes éclairées par de divines lumières, tu as étincelé de diamants, de luxe et de luxure. Hardie, fière voulant tout, obtenant tout et renversant tout sur ton passage, comme une prostituée en vogue qui

court au plaisir, tu as été sanguinaire comme une reine hébétée de volonté. Ne te souviens-tu pas d'avoir été stupide par moments, puis tout à coup merveilleusement intelligente, à l'exemple de l'Art sortant d'une orgie ? Poëte, peintre, cantatrice, aimant les cérémonies splendides, tu n'as peut-être protégé les arts que par caprice, et seulement pour dormir sous des lambris magnifiques ? Un jour, fantasque et insolente, toi qui devais être chaste et modeste, n'as-tu pas tout soumis à ta pantoufle, et ne l'as-tu pas jetée sur la tête des souverains qui avaient ici-bas le pouvoir, l'argent et le talent ! Insultant à l'homme et prenant joie à voir jusqu'où allait la bêtise humaine, tantôt tu disais à tes amants de marcher à quatre pattes, de te donner leurs biens, leurs trésors, leurs femmes même, quand elles valaient quelque chose ! Tu as, sans motif, dévoré des millions d'hommes, tu les as jetés comme des nuées sablonneuses de l'Occident sur l'Orient. Tu es descendue des hauteurs de la pensée pour t'asseoir à côté des rois. Femme, au lieu de consoler les hommes, tu les as tourmentés, affligés ! Sûre d'en obtenir, tu demandais du sang ! Tu pouvais cependant te contenter d'un peu de farine, élevée comme tu le fus, à manger des gâteaux et à mettre de l'eau dans ton vin. Originale en tout, tu défendais jadis à tes amants épuisés de manger, et ils ne mangeaient pas. Pourquoi extravaguais-tu

jusqu'à valoir l'impossible ! Semblable à quelque courtisane gâtée par ses adorateurs, pourquoi t'es-tu attirée de nouveau et n'as-tu pas détruit les gens qui expliquaient ou justifiaient toutes tes erreurs ? Enfin, tu as eu tes dernières passions. Terrible comme l'amour d'une femme de quarante ans, tu as rugi ! tu as voulu étreindre l'univers entier dans un dernier embrassement, et l'univers qui t'appartenait t'a échappé. Puis, après les jeunes gens sont venus à tes pieds des vieillards, des impuissants qui t'ont rendue hideuse. Cependant, quelques hommes au coup d'œil d'aigle te disaient d'un regard : "Tu périras sans gloire, parce que tu as trompé, parce que tu as manqué à tes promesses de jeune fille. Au lieu d'être un ange au front de paix et de semer la lumière et le bonheur sur ton passage, tu as été une Messaline aimant le cirque et les débauches, abusant de ton pouvoir. Tu ne peux plus redevenir vierge, il te faudrait un maître. Ton temps arrive. Tu sens déjà la mort. Tes héritiers te croient riche, ils te tueront et ne recueilleront rien. Essaye au moins de jeter tes hardes qui ne sont plus de mode, redeviens ce que tu étais jadis. Mais non ! tu t'es suicidée !" N'est-ce pas là ton histoire ? lui dis-je en finissant, vieille, caduque, édentée, froide, maintenant oubliée, et qui passes sans obtenir un regard ? Pourquoi vis-tu ? Que

fais-tu de ta robe de plaideuse, qui n'excite le désir de personne? Où est ta fortune? pourquoi l'as-tu dissipée? où sont tes trésors? Qu'as-tu fait de beau?

A cette demande, la petite vieille se redressa sur ses os, rejeta ses guenilles, grandit, s'éclaira, sourit, sortit de sa chrysalide noire. Puis, comme un papillon nouveau-né, cette création indienne sortit de ses palmes, m'apparut blanche et jeune, vêtue d'une robe de lin. Ses cheveux d'or flottèrent sur ses épaules, ses yeux scintillèrent, un nuage lumineux l'environna, un cercle d'or voltigea sur sa tête ; elle fit un geste vers l'espace en agitant une longue épée de feu.

— Vois et crois ! dit-elle.

Tout à coup, je vis dans le lointain des milliers de cathédrales, semblables à celle que je venais de quitter, mais ornées de tableaux et de fresques ; j'y entendis de ravissants concerts. Autour de ces monuments, des myriades d'hommes se pressaient, comme des fourmis dans leurs fourmilières : les uns empressés de sauver des livres et de copier des manuscrits, les autres servant les pauvres, presque tous étudiant. Du sein de ces foules innombrables surgissaient des statues colossales, élevées par eux. À la lueur fantastique projetée par un luminaire aussi grand que le soleil, je lus sur le socle de ces statues : SCIENCE. HISTOIRE. LITTÉRATURE.

La lumière s'éteignit, je me retrouvai devant la jeune fille, qui, graduellement, rentra dans sa froide enveloppe, dans ses guenilles mortuaires, et redevint vieille. Son familier lui apporta un peu de poussier, afin qu'elle renouvelât les cendres de sa chaufferette, car le temps était rude ; puis il lui alluma, à elle qui avait eu des milliers de bougies dans ses palais, une petite veilleuse afin qu'elle pût lire ses prières pendant la nuit.

— On ne croit plus ! . . . dit-elle.

Telle était la situation critique dans laquelle je vis la plus belle, la plus vaste, la plus vraie, la plus féconde de toutes les puissances.

— Réveillez-vous, monsieur, on va fermer les portes, me dit une voix ranque.

En me retournant, j'aperçus l'horrible figure du donneur d'eau bénite ; il m'avait secoué le bras. Je trouvai la cathédrale ensevelie dans l'ombre, comme un homme enveloppé d'un manteau.

— Croire, me dis-je, c'est vivre ! Je viens de voir passer le convoi d'une monarchie, il faut défendre l'ÉGLISE !

PARIS, février 1831.

A MONSIEUR GUYONNET-MERVILLE

"Ne faut-il pas, cher et ancien patron, expliquer aux gens curieux de tout connaître où j'ai pu apprendre assez de procédure pour conduire les affaires de mon petit monde, et consacrer ici la mémoire de l'homme aimable et spirituel pui disait à Scribe, autre clerc amateur : 'Passez donc à l'étude, je vous assure qu'il y a de l'ouvrage,' en le rencontrant au bal ; mais avez-vous besoin de ce témoignage public pour être certain de l'affection de l'auteur ?"

De Balzac.

.E 22 janvier 1793, vers huit heures du soir, ne vieille dame descendait, à Paris, l'éminence pide qui finit devant l'église Saint-Laurent, ns le faubourg Saint-Martin. Il avait tant 'gé pendant toute la journée, que les pas ıtendaient à peine. Les rues étaient dé- es. La crainte assez naturelle qu'inspirait silence s'augmentait de toute la terreur faisait alors gémir la France : aussi la vieille

dame n'avait-elle encore recontré personne ; sa vue, affaiblie depuis longtemps, ne lui permettait pas d'ailleurs d'apercevoir dans le lointain à la lueur des lanternes, quelques passants clair-semés comme des ombres dans l'immense voie de ce faubourg. Elle allait courageusement seule à travers cette solitude, comme si son âge était un talisman qui dût la préserver de tout malheur. Quand elle eut dépassé la rue des Morts, elle crut distinguer le pas lourd et ferme d'un homme qui marchait derrière elle. Elle s'imagina qu'elle n'entendait pas ce bruit pour la première fois ; elle s'effraya d'avoir été suivie, et tenta d'aller plus vite encore afin d'atteindre une boutique assez bien éclairée, espérant pouvoir vérifier à la lumière les soupçons dont elle était saisie. Aussitôt qu'elle se trouva dans le rayon de lueur horizontale qui partait de cette boutique, elle retourna brusquement la tête et entrevit une forme humaine dans le brouillard ; cette indistincte vision lui suffit, elle chancela un moment sous le poids de la terreur dont elle fut accablée, car elle ne douta plus alors qu'elle n'eût été escortée par l'étranger depuis le premier pas qu'elle avait fait hors de chez elle, et le désir d'échapper à un espion lui prêta des forces. Incapable de raisonner, elle doubla le pas, comme si elle pouvait se soustraire à un homme nécessairement plus agile qu'elle. Après avoir couru pendant quelques minutes,

elle parvint à la boutique d'un pâtissier, y entra et tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une chaise placée devant le comptoir. Au moment où elle fit crier le loquet de la porte, une jeune femme occupée à broder leva les yeux, reconnut, à travers les carreaux du vitrage, la mante de forme antique et de soie violette dans laquelle le vieille dame était enveloppée, et s'empressa d'ouvrir un tiroir comme pour y prendre une chose qu'elle devait lui remettre. Non-seulement le geste et la physionomie de la jeune femme exprimèrent le désir de se débarrasser promptement de l'inconnue, comme si c'eût été une de ces personnes qu'on ne voit pas avec plaisir, mais encore elle laissa échapper une expression d'impatience en trouvant le tiroir vide ; puis, sans regarder la dame, elle sortit précipitamment du comptoir, alla vers l'arrière-boutique, et appela son mari, qui parut tout à coup.

— Où donc as-tu mis . . . ? lui demanda-t-elle d'un air de mystère en lui désignant la vieille dame par un coup d'œil et sans achever sa phrase.

Quoique le pâtissier ne pût voir que l'immense bonnet de soie noire environné de nœuds de rubans violets qui servait de coiffure à l'inconnue, il disparut après avoir jeté à sa femme un regard qui semblait dire : " Crois-tu que je vais laisser cela dans ton comptoir ? . . . " Étonnée du silence et de l'immobilité de la

vieille dame, la marchande revint auprès d'elle ; et, en la voyant, elle se sentit saisie d'un mouvement de compassion et peut-être aussi de curiosité. Quoique le teint de cette femme fût naturellement livide comme celui d'une personne vouée à des austérités secrètes, il était facile de reconnaître qu'une émotion récente y répandait une pâleur extraordinaire. Sa coiffure était disposée de manière à cacher ses cheveux, sans doute blanchis par l'âge, car la propreté du collet de sa robe annonçait qu'elle ne portait pas de poudre. Ce manque d'ornement faisait contracter à sa figure une sorte de sévérité religieuse. Ses traits étaient graves et fiers. Autrefois, les manières et les habitudes des gens de qualité étaient si différentes de celles des gens appartenant aux autres classes, qu'on devinait facilement une personne noble. Aussi la jeune femme était-elle persuadée que l'inconnue était une *ci-devant*, et qu'elle avait appartenu à la cour.

— Madame . . . ? lui dit-elle involontairement et avec respect, en oubliant que ce titre était proscrit.

La vieille dame ne répondit pas. Elle tenait ses yeux fixés sur la vitrage de la boutique, comme si un objet effrayant y eût été dessiné.

— Qu'as-tu, citoyenne ? demanda le maître du logis, qui reparut aussitôt.

Le citoyen pâtissier tira la dame de sa

rêverie en lui tendant une petite boîte de carton couverte en papier bleu.

— Rien, rien, mes amis, répondit-elle d'une voix douce.

Elle leva les yeux sur le pâtissier comme pour lui jeter un regard de remercîment ; mais, en lui voyant un bonnet rouge sur la tête, elle laissa échapper un cri :

— Ah ! vous m'avez trahie ! . . .

La jeune femme et son mari répondirent par un geste d'horreur qui fit rougir l'inconnue, soit de les avoir soupçonnés, soit de plaisir.

— Excusez-moi, dit-elle alors avec une douceur enfantine.

Puis, tirant un louis d'or de sa poche, elle le présenta au pâtissier :

— Voici le prix convenu, ajouta-t-elle.

Il y a une indigence que les indigents savent deviner. Le pâtissier et sa femme se regardèrent et se montrèrent la vieille femme en se communiquant une même pensée. Ce louis d'or devait être le dernier. Les mains de la dame tremblaient en offrant cette pièce, qu'elle contemplait avec douleur et sans avarice, mais elle semblait connaître toute l'étendue du sacrifice. Le jeûne et la misère étaient gravés sur cette figure en traits aussi lisibles que ceux de la peur et des habitudes ascétiques. Il y avait dans ses vêtements des vestiges de magnificence : c'était de la soie usée, une mante propre, quoique passée, des dentelles soigneusement

raccommodées ; enfin les haillons de l'opulence ! Les marchands, placés entre la pitié et l'intérêt, commencèrent par soulager leur conscience en paroles :

— Mais, citoyenne, tu parais bien faible . . .

— Madame aurait-elle besoin de prendre quelque chose ? dit la femme en coupant la parole à son mari.

— Nous avons de bien bon bouillon, ajouta le pâtissier.

— Il fait si froid ! madame aura peut-être été saisie en marchant ? Mais vous pouvez vous reposer ici et vous chauffer un peu.

— Nous ne sommes pas aussi noirs que le diable ! s'écria le pâtissier.

Gagnée par l'accent de bienveillance qui animait les paroles des charitables boutiquiers, la dame avoua qu'elle avait été suivie par un étranger, et qu'elle avait peur de revenir seule chez elle.

— Ce n'est que cela ? reprit l'homme au bonnet rouge. Attends-moi, citoyenne.

Il donna le louis à sa femme ; puis, mû par cette espèce de reconnaissance qui se glisse dans l'âme d'un marchand quand il reçoit un prix exorbitant d'une marchandise de médiocre valeur, il alla mettra son uniforme de garde national, prit son chapeau, passa son briquet et reparut sous les armes ; mais sa femme avait eu le temps de réfléchir. Comme dans bien d'autres cœurs, la réflexion ferma la main

ouverte de la bienfaisance. Inquiète et craignant de voir son mari dans quelque mauvaise affaire, la femme du pâtissier essaya de le tirer par le pan de son habit pour l'arrêter ; mais, obéissant à un sentiment de charité, le brave homme offrit sur-le-champ à la vieille dame de l'escorter.

— Il paraît que l'homme dont a peur la citoyenne est encore à rôder devant la boutique, dit vivement la jeune femme.

— Je le crains, fit naïvement la dame.

— Si c'était un espion ? . . . si c'était une conspiration ? . . . N'y va pas, et reprends-lui la boîte. . . .

Ces paroles, soufflées à l'oreille du pâtissier par sa femme, glacèrent le courage impromptu dont il était possédé.

— Eh ! je m'en vais lui dire deux mots, et vous en débarrasser lestement ! s'écria le pâtissier en ouvrant la porte et sortant avec précipitation.

La vieille dame, passive comme un enfant et presque hébétée, se rassit sur sa chaise. L'honnête marchand ne tarda pas à reparaître : son visage, assez rouge de son naturel et enluminé d'ailleurs par le feu du four, était subitement devenu blême ; une si grande frayeur l'agitait, que ses jambes tremblaient et que ses yeux ressemblaient à ceux d'un homme ivre.

— Veux-tu nous faire couper le cou, misérable aristocrate ? . . . s'écria-t-il avec fureur.

Songe à nous montrer les talons, ne reparais jamais ici, et ne compte pas sur moi pour te fournir des éléments de conspiration !

En achevant ces mots, le pâtissier essaya de reprendre à la vieille dame la petite boîte qu'elle avait mise dans une de ses poches. A peine les mains hardies du pâtissier touchèrent-elles ses vêtement, que l'inconnue, préférant se livrer aux dangers de la route sans autre défenseur que Dieu, plutôt que de perdre ce qu'elle venait d'acheter, retrouva l'agilité de sa jeunesse : elle s'élança vers la porte, l'ouvrit brusquement et disparut aux yeux de la femme et du mari, stupéfaits et tremblants. Aussitôt que l'inconnue se trouva dehors, elle se mit à marcher avec vitesse ; mais ses forces la trahirent bientôt, car elle entendit l'espion par lequel elle était impitoyablement suivie faisant crier la neige qu'il pressait de son pas pesant : elle fut obligée de s'arrêter, il s'arrêta ; elle n'osait ni lui parler ni le regarder, soit par suite de la peur dont elle était saisie, soit par manque d'intelligence. Elle continua son chemin en allant lentement ; l'homme ralentit alors son pas de manière à rester à une distance qui lui permettait de veiller sur elle. Il semblait être l'ombre même de cette vieille femme. Neuf heures sonnaient quand le couple silencieux repassa devant l'église Saint-Laurent. Il est dans la nature de toutes les âmes, même la plus infirme, qu'un sentiment

de calme succède à une agitation violente, car, si les sentiments sont infinis, nos organes sont bornés. Aussi l'inconnue, n'éprouvant aucun mal de son prétendu persécuteur, voulut-elle voir en lui un ami secret empressé de la protéger ; elle réunit toutes les circonstances qui avaient accompagné les apparitions de l'étranger comme pour trouver des motifs plausibles à cette consolante opinion, et il lui plut alors de reconnaître en lui plutôt de bonnes que de mauvaises intentions. Oubliant l'effroi que cet homme venait d'inspirer au pâtissier, elle avança donc d'un pas ferme dans les régions supérieures du faubourg Saint-Martin. Après une demi-heure de marche, elle parvint à une maison située auprès de l'embranchement formé par la rue principale du faubourg et par celle qui mène à la barrière de Pantin. Ce lieu est encore aujourd'hui un des plus déserts de tout Paris. La bise, passant sur les buttes Chaumont et de Belleville, sifflait à travers les maisons, ou plutôt les chaumières, semées dans ce vallon presque inhabité où les clôtures se composent de murailles faites avec de la terre et des os. Cet endroit désolé semblait être l'asile naturel de la misère et du désespoir. L'homme qui s'acharnait à la poursuite de la pauvre créature assez hardie pour traverser nuitamment ces rues silencieuses parut frappé du spectacle qui s'offrait à ses regards. Il resta pensif, debout

et dans une attitude d'hésitation, faiblement éclairé par un réverbère dont la lueur indécise perçait à peine le brouillard. La peur donna des yeux à la vieille femme, qui crut apercevoir quelque chose de sinistre dans les traits de l'étranger ; elle sentit ses terreurs se réveiller, et profita de l'espèce d'incertitude qui arrêtait cet homme pour se glisser, dans l'ombre, vers la porte de la maison solitaire ; elle fit jouer un ressort, et disparut avec une rapidité fantasmagorique. L'inconnu, immobile, contemplait cette maison, qui présentait en quelque sort le type des misérables habitations de ce faubourg. Cette chancelante bicoque bâtie en moellons était revêtue d'une couche de plâtre jauni, si fortement lézardée, qu'on craignait de la voir tomber au moindre effort du vent. Le toit, de tuiles brunes et couvert de mousse, s'affaissait en plusieurs endroits de manière à faire croire qu'il allait céder sous le poids de la neige. Chaque étage avait trois fenêtres dont les châssis, pourris par l'humidité et disjoints par l'action du soleil, annonçaient que le froid devait pénétrer dans les chambres. Cette maison isolée ressemblait à une vieille tour que le temps oubliait de détruire. Une faible lumière éclairait les croisées qui coupaient irrégulièrement la mansarde par laquelle ce pauvre édifice était terminé, tandis que le reste de la maison se trouvait dans une obscurité complète. La vieille femme ne monta

pas sans peine l'escalier rude et grossier, le long duquel on s'appuyait sur une corde en guise de rampe ; elle frappa mystérieusement à la porte du logement qui se trouvait dans la mansarde, et s'assit avec précipitation sur une chaise que lui présenta un vieillard.

— Cachez-vous ! cachez-vous ! lui dit-elle. Quoique nous ne sortions que bien rarement, nos démarches sont connues, nos pas sont épiés. . . .

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ? demanda une autre vieille femme assise auprès du feu.

— L'homme qui rôde autour de la maison depuis hier m'a suivie ce soir. . . .

À ces mots, les trois habitants de ce taudis se regardèrent en laissant paraître sur leurs visages les signes d'une terreur profonde. Le vieillard fut le moins agité des trois, peut-être parce qu'il était le plus en danger. Sous le poids d'un grand malheur ou sous le joug de la persécution, un homme courageux commence, pour ainsi dire, par faire le sacrifice de lui-même ; il ne considère ses jours que comme autant de victoires remportées sur le sort. Les regards des deux femmes, attachés sur ce vieillard, laissaient facilement deviner qu'il était l'unique objet de leur vive sollicitude.

— Pourquoi désespérer de Dieu, mes sœurs ? dit-il d'une voix sourde mais onctueuse ; nous chantions ses louanges au milieu des cris que poussaient les assassins et les mourants au

couvent des Carmes. S'il a voulu que je fusse sauvé de cette boucherie, c'est sans doute pour me réserver à une destinée que je dois accepter sans murmure. Dieu protége les siens, il peut en disposer à son gré. C'est de vous, et non de moi, qu'il faut s'occuper.

— Non, dit l'une des deux vieilles femmes ; qu'est-ce que notre vie, en comparaison de celle d'un prêtre ?

— Une fois que je me suis vue hors de l'abbaye de Chelles, je me suis considérée comme morte, dit celle des deux religieuses qui n'était pas sortie.

— Voici, reprit celle qui arrivait en tendant la petite boîte au prêtre, voici les hosties. . . . Mais, s'écria-t-elle, j'entends monter les degrés !

Tous trois alors se mirent à écouter. . . . Le bruit cessa.

— Ne vous effrayez pas, dit le prêtre, si quelqu'un essaye de parvenir jusqu'à vous. Une personne sur la fidélité de laquelle nous pouvons compter a dû prendre toutes ses mesures pour passer la frontière, et viendra chercher les lettres que j'ai écrites au duc de Langeais et au marquis de Beauséant, afin qu'ils puissent aviser aux moyens de vous arracher à cet affreux pays, à la mort ou à la misère qui vous y attendent.

— Vous ne nous suivrez donc pas ? s'écrièrent doucement les deux religieuses en manifestant une sorte de désespoir.

— Ma place est là où il y a des victimes, dit le prêtre avec simplicité.

Elles se turent et regardèrent leur hôte avec une sainte admiration.

— Sœur Marthe, dit-il en s'adressant à la religieuse qui était allée chercher les hosties, cet envoyé devra répondre *Fiat voluntas*, au mot *Hosanna*.

— Il y a quelqu'un dans l'escalier ! s'écria l'autre religieuse en ouvrant une cachette pratiquée sous le toit.

Cette fois, il fut facile d'entendre, au milieu du plus profond silence, les pas d'un homme qui faisaient retentir les marches couvertes de callosités produites par de la boue durcie. Le prêtre se coula péniblement dans une espèce d'armoire, et la religieuse jeta quelques hardes sur lui.

— Vous pouvez fermer, sœur Agathe, dit-il d'une voix étouffée.

A peine le prêtre était-il caché, que trois coups frappés à la porte firent tressaillir les deux saintes filles, qui se consultèrent des yeux sans oser prononcer une seule parole. Elles paraissaient avoir toutes deux une soixantaine d'années. Séparées du monde depuis quarante ans, elles étaient comme des plantes habituées à l'air d'une serre, et qui meurent si on les en sort. Accoutumées à la vie du couvent, elles n'en pouvaient plus concevoir d'autre. Un matin, leurs grilles ayant été brisées, elles avaient frémi

de se trouver libres. On peut aisément se figurer l'espèce d'imbécillité factice que les événements de la Révolution avaient produite dans leurs âmes innocentes. Incapables d'accorder leurs idées claustrales avec les difficultés de la vie, et ne comprenant même pas leur situation, elles ressemblaient à des enfants dont on avait pris soin jusqu'alors, et qui, abandonnés par leur providence maternelle, priaient au lieu de crier. Aussi, devant le danger qu'elles prévoyaient en ce moment, demeurèrent-elles muettes et passives, ne connaissant d'autre défense que la résignation chrétienne. L'homme qui demandait à entrer interpréta ce silence à sa manière, il ouvrit la porte et se montra tout à coup. Les deux religieuses frémirent en reconnaissant le personnage qui, depuis quelque temps, rôdait autour de leur maison et prenait des informations sur leur compte ; elles restèrent immobiles en le contemplant avec une curiosité inquiète, à la manière des enfants sauvages, qui examinent silencieusement les étrangers. Cet homme était de haute taille et gros ; mais rien, dans sa démarche, dans son air ni dans sa physionomie, n'indiquait un méchant homme. Il imita l'immobilité des religieuses, et promena lentement ses regards sur la chambre où il se trouvait.

Deux nattes de paille, posées sur des planches, servaient de lit aux deux religieuses. Une seule table était au milieu de la chambre, et il y

avait dessus un chandelier de cuivre, quelques assiettes, trois couteaux et un pain rond. Le feu de la cheminée était modeste. Quelques morceaux de bois, entassés dans un coin, attestaient d'ailleurs la pauvreté des deux recluses. Les murs, enduits d'une couche de peinture très-ancienne, prouvaient le mauvais état de la toiture, où des taches semblables à des filets bruns indiquaient les infiltrations des eaux pluviales. Une relique, sans doute sauvée du pillage de l'abbaye de Chelles, ornait le manteau de la cheminée. Trois chaises, deux coffres et une mauvaise commode complétaient l'ameublement de cette pièce. Une porte pratiquée auprès de la cheminée faisait conjecturer qu'il existait une seconde chambre.

L'inventaire de cette cellule fut bientôt fait par l'individu qui s'était introduit sous de si terribles auspices au sein de ce ménage. Un sentiment de commisération se peignit sur sa figure, et il jeta un regard de bienveillance sur les deux filles, au moins aussi embarrassé qu'elles. L'étrange silence dans lequel ils demeurèrent tous trois dura peu, car l'étranger finit par deviner la faiblesse morale et l'inexpérience des deux pauvres créatures, et il leur dit alors d'une voix qu'il essaya d'adoucir :

— Je ne viens point ici en ennemi, citoyennes. . . .

Il s'arrêta et se reprit pour dire :

— Mes sœurs, s'il vous arrivait quelque mal-

heur, croyez que je n'y aurais pas contribué. . . . J'ai une grâce à réclamer de vous.

Elles gardèrent toujours le silence.

— Si je vous importunais, si . . . je vous gênais, parlez librement, . . . je me retirerais ; mais sachez que je vous suis tout dévoué ; que, s'il est quelque bon office que je puisse vous rendre, vous pouvez m'employer sans crainte, et que moi seul, peut-être, suis au-dessus de la loi, puisqu'il n'y a plus de roi. . . .

Il y avait un tel accent de vérité dans ces paroles, que la sœur Agathe, celle des deux religieuses qui appartenait à la maison de Langeais, et dont les manières semblaient annoncer qu'elle avait autrefois connu l'éclat des fêtes et respiré l'air de la cour, s'empressa d'indiquer une des chaises comme pour prier leur hôte de s'asseoir. L'inconnu manifesta une sorte de joie mêlée de tristesse en comprenant ce geste, et attendit pour prendre place que les deux respectables filles fussent assises.

— Vous avez donné asile, reprit-il, à un vénérable prêtre non assermenté, qui a miraculeusement échappé aux massacres des Carmes. . . .

— *Hosanna !* . . . dit la sœur Agathe en interrompant l'étranger et le regardant avec une inquiète curiosité.

— Il ne se nomme pas ainsi, je crois, répondit-il.

— Mais, monsieur, dit vivement la sœur Marthe, nous n'avons pas de prêtre ici, et. . . .

— Il faudrait alors avoir plus de soin et de prévoyance, répliqua doucement l'étranger en avançant le bras vers la table et y prenant un bréviaire. Je ne pense pas que vous sachiez le latin, et. . . .

Il ne continua pas, car l'émotion extraordinaire qui se peignit sur les figures des deux pauvres religieuses lui fit craindre d'être allé trop loin, elles étaient tremblantes et leurs yeux s'emplirent de larmes.

— Rassurez-vous, leur dit-il d'une voix franche ; je sais le nom de votre hôte et les vôtres, et, depuis trois jours, je suis instruit de votre détresse et de votre dévouement pour le vénérable abbé de. . . .

— Chut ! fit naïvement sœur Agathe en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Vous voyez, mes sœurs, que, si j'avais conçu l'horrible dessein de vous trahir, j'aurais déjà pu l'accomplir plus d'une fois. . . .

En entendant ces paroles, le prêtre se dégagea de sa prison et reparut au milieu de la chambre.

— Je ne saurais croire, monsieur, dit-il à l'inconnu, que vous soyez un de nos persécuteurs, et je me fie à vous. Que voulez-vous de moi ?

La sainte confiance du prêtre, la noblesse répandue dans tous ses traits, auraient désarmé des assassins. Le mystérieux personnage qui était venu animer cette scène de misère et

de résignation contempla pendant un moment le groupe formé par ces trois êtres ; puis il prit un ton de confidence et s'adressa au prêtre en ces termes :

— Mon père, je venais vous supplier de célébrer une messe mortuaire pour le repos de l'âme . . . d'un . . . d'une personne sacrée et dont le corps ne reposera jamais dans la terre sainte. . . .

Le prêtre frissonna involontairement. Les deux religieuses, ne comprenant pas encore de qui l'inconnu voulait parler, restèrent le cou tendu, le visage tourné vers les deux interlocuteurs, et dans une attitude de curiosité. L'ecclésiastique examina l'étranger : une anxiété non équivoque était peinte sur sa figure et ses regards exprimaient d'ardentes supplications.

— Eh bien, répondit le prêtre, ce soir, à minuit, revenez, et je serai prêt à célébrer le seul service funèbre que nous puissions offrir en expiation du crime dont vous parlez. . . .

L'inconnu tressaillit, mais une satisfaction tout à la fois douce et grave parut triompher d'une douleur secrète. Après avoir respectueusement salué le prêtre et les deux saintes filles, il disparut en témoignant une sorte de reconnaissance muette qui fut comprise par ces trois âmes généreuses. Environ deux heures après cette scène, l'inconnu revint, frappa discrètement à la porte du grenier, et fut

introduit par mademoiselle de Beauséant, qui le conduisit dans la seconde chambre de ce modeste réduit, où tout avait été préparé pour la cérémonie. Entre deux tuyaux de la cheminée, les deux religieuses avaient apporté la vieille commode, dont les contours antiques étaient ensevelis sous un magnifique devant d'autel en moire verte. Un grand crucifix d'ébène et d'ivoire attaché sur le mur jaune en faisait ressortir la nudité et attirait nécessairement les regards. Quatre petits cierges fluets, que les sœurs avaient réussi à fixer sur cet autel improvisé en les scellant dans de la cire à cacheter, jetaient une lueur pâle et mal réfléchie par le mur. Cette faible lumière éclairait à peine le reste de la chambre ; mais, en ne donnant son éclat qu'aux choses saintes, elle ressemblait à un rayon tombé du ciel sur cet autel sans ornement. Le carreau était humide. Le toit, qui, des deux côtés, s'abaissait rapidement, comme dans les greniers, avait quelques lézardes par lesquelles passait un vent glacial. Rien n'était moins pompeux, et cependant rien peut-être ne fut plus solonnel que cette cérémonie lugubre. Un profond silence, qui aurait permis d'entendre le plus léger cri proféré sur la route d'Allemagne, répandait une sorte de majesté sombre sur cette scène nocturne. Enfin, la grandeur de l'action contrastait si fortement avec la pauvreté des choses, qu'il en résultait un sentiment d'effroi

religieux. De chaque côté de l'autel, les deux vieilles recluses, agenouillées sur la tuile du plancher sans s'inquiéter de son humidité mortelle, priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits pontificaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles. Auprès de ce ciboire, monument d'une royale magnificence, l'eau et le vin destinés au saint sacrifice étaient contenus dans deux verres à peine dignes du dernier cabaret. Faute de missel, le prêtre avait posé son bréviaire sur un coin de l'autel. Une assiette commune était préparée pour le lavement de mains innocentes et pures de sang. Tout était immense, mais petit ; pauvre, mais noble ; profane et saint tout à la fois. L'inconnu vint pieusement s'agenouiller entre les deux religieuses. Mais, tout à coup, en apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car, n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre, le prêtre avait mis Dieu lui-même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si puissant, que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front. Les quatre silencieux acteurs de cette scène se regardèrent alors mystérieusement ; puis leurs âmes, agissant à l'envi les unes sur les autres, se communiquèrent ainsi leurs sentiments et se confondirent dans une commisération religieuse : il semblait que leur pensée eût évoqué le martyr dont

les restes avaient été dévorés par de la chaux vive, et que son ombre fût devant eux dans toute sa royale majesté. Ils célébraient un *obit* sans le corps du défunt. Sous ces tuiles et ces lattes disjointes, quatre chrétiens allaient intercéder auprès de Dieu pour un roi de France, et faire son convoi sans cercueil. C'était le plus pur de tous les dévouements, un acte étonnant de fidélité accompli sans arrière-pensée. Ce fut sans doute, aux yeux de Dieu, comme le verre d'eau qui balance les plus grandes vertus. Toute la monarchie était là, dans les prières d'un prêtre et de deux pauvres filles ; mais peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Au lieu de prononcer les paroles latines : *Introïbo ad altare Dei*, etc., le prêtre, par une inspiration divine, regarda les trois assistants qui figuraient la France chrétienne, et leur dit, pour effacer les misères de ce taudis :

— Nous allons entrer dans le sanctuaire de Dieu !

À ces paroles, jetées avec une onction pénétrante, une sainte frayeur saisit l'assistant et les deux religieuses. Sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, Dieu ne se serait pas montré plus majestueux qu'il ne le fut alors dans cet asile de l'indigence aux yeux de ces chrétiens ;

tant il est vrai qu'entre l'homme et lui, tout intermédiaire semble inutile et qu'il ne tire sa grandeur que de lui-même. La ferveur de l'inconnu était vraie. Aussi le sentiment qui unissait les prières de ces quatre serviteurs de Dieu et du roi fut-il unanime. Les paroles saintes retentissaient comme une musique céleste au milieu du silence. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu, ce fut au *Pater noster*. Le prêtre y ajouta cette prière latine, qui fut sans doute comprise par l'étranger :

— *Et remitte scelus regicidis sicut Ludovicus eis remisit semetipse !* (Et pardonnez aux régicides comme Louis XVI. leur a pardonné lui-même !)

Les deux religieuses virent deux grosses larmes traçant un chemin humide le long des joues mâles de l'inconnu et tombant sur le plancher. L'office des Morts fut récité. Le *Domine salvum fac regem*, chanté à voix basse, attendrit ces fidèles royalistes, qui pensèrent que l'enfant roi, pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut, était captif entre les mains de ses ennemis. L'inconnu frissonna en songeant qu'il pouvait encore se commettre un nouveau crime auquel il serait sans doute forcé de participer. Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit un signe aux deux religieuses, qui se retirèrent. Aussitôt qu'il se trouva seul avec

'inconnu, il alla vers lui d'un air doux et riste, puis il lui dit d'une voix paternelle :

— Mon fils, si vous avez trempé vos mains lans le sang du roi martyr, confiez-vous à noi. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi ouchant et aussi sincère que le vôtre paraît 'être.

Aux premiers mots prononcés par l'ecclésiastique, l'étranger laissa échapper un mouvement le terreur involontaire ; mais il reprit une ontenance calme, et regarda avec assurance e prêtre étonné :

— Mon père, lui dit-il d'une voix isiblement altérée, nul n'est plus innocent ue moi du sang versé. . . .

— Je dois vous croire, dit le prêtre.

Il fit une pause pendant laquelle il examina rechef son pénitent ; puis, persistant à le ndre pour un de ces peureux conventionnels livrèrent une tête inviolable et sacrée de conserver la leur, il reprit d'une voix e :

- Songez, mon fils, qu'il ne suffit pas, être absous de ce grand crime, de n'y pas coopéré. Ceux qui, pouvant re le roi, ont laissé leur épée dans le n, auront un compte bien lourd à devant le Roi des cieux. . . . Oh ! oui, le vieux prêtre en agitant la tête de gauche par un mouvement expressif,

oui, bien lourd ! . . . car, en restant oisifs, ils sont devenus les complices involontaires de cet épouvantable forfait. . . .

— Vous croyez, demanda l'inconnu stupéfait, qu'une participation indirecte sera punie ? . . . Le soldat qui a été commandé pour former la haie est-il donc coupable ? . . .

Le prêtre demeura indécis. Heureux de l'embarras dans lequel il mettait ce puritain de la royauté en le plaçant entre le dogme de l'obéissance passive, qui doit, selon les partisans de la monarchie, dominer les codes militaires, et le dogme tout aussi important qui consacre le respect dû à la personne des rois, l'étranger s'empressa de voir dans l'hésitation du prêtre une solution favorable à des doutes par lesquels il paraissait tourmenté. Puis, pour ne pas laisser le vénérable janséniste réfléchir plus longtemps, il lui dit :

— Je rougirais de vous offrir un salaire quelconque du service funéraire que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi et pour l'acquit de ma conscience. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter, monsieur, le don que je vous fais d'une sainte relique. . . . Un jour viendre peut-être où vous en comprendrez la valeur.

En achevant ces mots, l'étranger présentait

à l'ecclésiastique une petite boîte extrêmement légère ; le prêtre la prit involontairement, pour ainsi dire, car la solennité des paroles de cet homme, le ton qu'il y mit, le respect avec lequel il tenait cette boîte, l'avaient plongé dans une profonde surprise. Ils rentrèrent alors dans la pièce où les deux religieuses les attendaient.

— Vous êtes, leur dit l'inconnu, dans une maison dont le propriétaire, Mucius Scævola, ce plâtrier qui habite le premier étage, est célèbre dans la section par son patriotisme ; mais il est secrètement attaché aux Bourbons. Jadis il était piqueur de monseigneur le prince de Conti, et il lui doit sa fortune. En ne sortant pas de chez lui, vous êtes plus en sûreté ici qu'en aucun lieu de la France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous pourrez attendre sans danger des temps moins mauvais. Dans un an, au 21 janvier . . . (en prononçant ces derniers mots, il ne put dissimuler un mouvement involontaire), si vous adoptez ce triste lieu pour asile, je reviendrai célébrer avec vous la messe expiatoire. . . .

Il n'acheva pas. Il salua les muets habitants du grenier, jeta un dernier regard sur les symptômes qui déposaient de leur indigence, et il disparut.

Pour les deux innocentes religieuses, une semblable aventure avait tout l'intérêt d'un

et c'était un bienfait d'un nouveau genre que la distraction dont il était le sujet pour eux. Ils se promettaient bien de ne pas laisser échapper l'étranger à leur amitié le soir où il reviendrait, selon sa promesse, célébrer le triste anniversaire de la mort de Louis XVI. Cette nuit si impatiemment attendue arriva enfin. À minuit, le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois ; la chambre avait été parée pour le recevoir, l'autel était dressé. Certe fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance, et toutes deux s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Mademoiselle de Langeais descendit même quelques marches pour voir plus tôt son bienfaiteur.

— Venez, lui dit-elle d'une voix émue et affectueuse, venez, . . . on vous attend.

L'homme leva la tête, jeta un regard sombre sur la religieuse et ne répondit pas ; elle sentit comme un vêtement de glace tombant sur elle, et garda le silence ; à son aspect, la reconnaissance et la curiosité expirèrent dans tous les cœurs. Il était peut-être moins froid, moins taciturne, moins terrible qu'il ne le parut à ces âmes, que l'exaltation de leurs sentiments disposait aux épanchements de l'amitié. Les trois pauvres prisonniers, qui comprirent que cet homme voulait rester un étranger pour eux, se résignèrent. Le prêtre crut remarquer sur les lèvres de l'inconnu un sourire promptement réprimé au moment où ils s'aperçut des

apprêts qui avaient été faits pour le recevoir ; il entendit la messe et pria ; mais il disparut, après avoir répondu par quelques mots de politesse négative à l'invitation que lui fit mademoiselle de Langeais de partager la petite collation préparée.

Après le 9 thermidor, les religieuses et l'abbé de Marolles purent aller dans Paris, sans y courir le moindre danger. La première sortie du vieux prêtre fut pour un magasin de parfumerie, à l'enseigne de *la Reine des fleurs*, tenu par les citoyen et citoyenne Ragon, anciens parfumeurs de la cour, restés fidèles à la famille royale, et dont se servaient les Vendéens pour correspondre avec les princes et le comité royaliste de Paris. L'abbé, mis comme le voulait cette époque, se trouvait ur le pas de la porte de cette boutique, située ntre Saint-Roch et la rue des Frondeurs, uand une foule, qui remplissait la rue Saint-lonoré, l'empêcha de sortir.

— Qu'est-ce ! dit-il à madame Ragon.

— Ce n'est rien, répondit-elle, c'est la urrette et le bourreau qui vont à la place uis XV. Ah ! nous l'avons vu bien souvent née dernière ; mais, aujourd'hui, quatre s après l'anniversaire du 21 janvier, peut regarder cet affreux cortége sans rin.

Pourquoi ? dit l'abbé ; ce n'est pas en, ce que vous dites.

religieux. De chaque côté de l'autel, les deux vieilles recluses, agenouillées sur la tuile du plancher sans s'inquiéter de son humidité mortelle, priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits pontificaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles. Auprès de ce ciboire, monument d'une royale magnificence, l'eau et le vin destinés au saint sacrifice étaient contenus dans deux verres à peine dignes du dernier cabaret. Faute de missel, le prêtre avait posé son bréviaire sur un coin de l'autel. Une assiette commune était préparée pour le lavement de mains innocentes et pures de sang. Tout était immense, mais petit ; pauvre, mais noble ; profane et saint tout à la fois. L'inconnu vint pieusement s'agenouiller entre les deux religieuses. Mais, tout à coup, en apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car, n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre, le prêtre avait mis Dieu lui-même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si puissant, que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front. Les quatre silencieux acteurs de cette scène se regardèrent alors mystérieusement ; puis leurs âmes, agissant à l'envi les unes sur les autres, se communiquèrent ainsi leurs sentiments et se confondirent dans une commisération religieuse : il semblait que leur pensée eût évoqué le martyr dont

les restes avaient été dévorés par de la chaux vive, et que son ombre fût devant eux dans toute sa royale majesté. Ils célébraient un *obit* sans le corps du défunt. Sous ces tuiles et ces lattes disjointes, quatre chrétiens allaient intercéder auprès de Dieu pour un roi de France, et faire son convoi sans cercueil. C'était le plus pur de tous les dévouements, un acte étonnant de fidélité accompli sans arrière-pensée. Ce fut sans doute, aux yeux de Dieu, comme le verre d'eau qui balance les plus grandes vertus. Toute la monarchie était là, dans les prières d'un prêtre et de deux pauvres filles ; mais peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Au lieu de prononcer les paroles latines : *Introïbo ad altare Dei*, etc., le prêtre, par une inspiration divine, regarda les trois assistants qui figuraient la France chrétienne, et leur dit, pour effacer les misères de ce taudis :

— Nous allons entrer dans le sanctuaire de Dieu !

À ces paroles, jetées avec une onction pénétrante, une sainte frayeur saisit l'assistant et les deux religieuses. Sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, Dieu ne se serait pas montré plus majestueux qu'il ne le fut alors dans cet asile de l'indigence aux yeux de ces chrétiens ;

tant il est vrai qu'entre l'homme et lui, tout intermédiaire semble inutile et qu'il ne tire sa grandeur que de lui-même. La ferveur de l'inconnu était vraie. Aussi le sentiment qui unissait les prières de ces quatre serviteurs de Dieu et du roi fut-il unanime. Les paroles saintes retentissaient comme une musique céleste au milieu du silence. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu, ce fut au *Pater noster*. Le prêtre y ajouta cette prière latine, qui fut sans doute comprise par l'étranger :

— *Et remitte scelus regicidis sicut Ludovicus eis remisit semetipse !* (Et pardonnez aux régicides comme Louis XVI. leur a pardonné lui-même !)

Les deux religieuses virent deux grosses larmes traçant un chemin humide le long des joues mâles de l'inconnu et tombant sur le plancher. L'office des Morts fut récité. Le *Domine salvum fac regem*, chanté à voix basse, attendrit ces fidèles royalistes, qui pensèrent que l'enfant roi, pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut, était captif entre les mains de ses ennemis. L'inconnu frissonna en songeant qu'il pouvait encore se commettre un nouveau crime auquel il serait sans doute forcé de participer. Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit un signe aux deux religieuses, qui se retirèrent. Aussitôt qu'il se trouva seul avec

l'inconnu, il alla vers lui d'un air doux et triste, puis il lui dit d'une voix paternelle :

— Mon fils, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi martyr, confiez-vous à moi. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi touchant et aussi sincère que le vôtre paraît l'être.

Aux premiers mots prononcés par l'ecclésiastique, l'étranger laissa échapper un mouvement de terreur involontaire ; mais il reprit une contenance calme, et regarda avec assurance le prêtre étonné :

— Mon père, lui dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé. . . .

— Je dois vois croire, dit le prêtre.

Il fit une pause pendant laquelle il examina derechef son pénitent ; puis, persistant à le prendre pour un de ces peureux conventionnels qui livrèrent une tête inviolable et sacrée afin de conserver la leur, il reprit d'une voix grave :

— Songez, mon fils, qu'il ne suffit pas, pour être absous de ce grand crime, de n'y avoir pas coopéré. Ceux qui, pouvant défendre le roi, ont laissé leur épée dans le fourreau, auront un compte bien lourd à rendre devant le Roi des cieux. . . . Oh ! oui, ajouta le vieux prêtre en agitant la tête de droite à gauche par un mouvement expressif,

oui, bien lourd ! . . . car, en restant oisifs, ils sont devenus les complices involontaires de cet épouvantable forfait. . . .

— Vous croyez, demanda l'inconnu stupéfait, qu'une participation indirecte sera punie ? . . . Le soldat qui a été commandé pour former la haie est-il donc coupable ? . . .

Le prêtre demeura indécis. Heureux de l'embarras dans lequel il mettait ce puritain de la royauté en le plaçant entre le dogme de l'obéissance passive, qui doit, selon les partisans de la monarchie, dominer les codes militaires, et le dogme tout aussi important qui consacre le respect dû à la personne des rois, l'étranger s'empressa de voir dans l'hésitation du prêtre une solution favorable à des doutes par lesquels il paraissait tourmenté. Puis, pour ne pas laisser le vénérable janséniste réfléchir plus longtemps, il lui dit :

— Je rougirais de vous offrir un salaire quelconque du service funéraire que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi et pour l'acquit de ma conscience. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter, monsieur, le don que je vous fais d'une sainte relique. . . . Un jour viendre peut-être où vous en comprendrez la valeur.

En achevant ces mots, l'étranger présentait

à l'ecclésiastique une petite boîte extrêmement légère ; le prêtre la prit involontairement, pour ainsi dire, car la solennité des paroles de cet homme, le ton qu'il y mit, le respect avec lequel il tenait cette boîte, l'avaient plongé dans une profonde surprise. Ils rentrèrent alors dans la pièce où les deux religieuses les attendaient.

— Vous êtes, leur dit l'inconnu, dans une maison dont le propriétaire, Mucius Scævola, ce plâtrier qui habite le premier étage, est célèbre dans la section par son patriotisme ; mais il est secrètement attaché aux Bourbons. Jadis il était piqueur de monseigneur le prince de Conti, et il lui doit sa fortune. En ne sortant pas de chez lui, vous êtes plus en sûreté ici qu'en aucun lieu de la France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous pourrez attendre sans danger des temps moins mauvais. Dans un an, au 21 janvier . . . (en prononçant ces derniers mots, il ne put dissimuler un mouvement nvolontaire), si vous adoptez ce triste lieu our asile, je reviendrai célébrer avec vous la iesse expiatoire. . . .

Il n'acheva pas. Il salua les muets habitants grenier, jeta un dernier regard sur les nptômes qui déposaient de leur indigence, il disparut.

our les deux innocentes religieuses, une blable aventure avait tout l'intérêt d'un

roman ; aussi, dès que le vénérable abbé les instruisit du mystérieux présent si solennellement fait par cette homme, la boîte fut-elle placée par elles sur la table, et les trois figures, inquiètes, faiblement éclairées par la chandelle, trahirent-elles une indescriptible curiosité. Mademoiselle de Langeais ouvrit la boîte, y trouva un mouchoir de batiste très-fine, souillé de sueur ; et, en le dépliant, ils y reconnurent des taches.

— C'est du sang ! . . . dit le prêtre.

— Il est marqué de la couronne royale ! s'écria l'autre sœur.

Les deux sœurs laissèrent tomber la précieuse relique avec horreur. Pour ces deux âmes naïves, le mystère dont s'enveloppait l'étranger devint inexplicable ; et, quant au prêtre, dès ce jour il ne tenta même pas de se l'expliquer.

Les trois prisonniers ne tardèrent pas à s'apercevoir, malgré la Terreur, qu'une main puissante était étendue sur eux. D'abord, ils reçurent du bois et des provisions ; puis les deux religieuses devinèrent qu'une femme était associée à leur protecteur, quand on leur envoya du linge et des vêtements qui pouvaient leur permettre de sortir sans être remarquées par les modes aristocratiques des habits qu'elles avaient été forcées de conserver ; enfin, Mucius Scævola leur donna deux cartes civiques. Souvent, des avis nécessaires à la sûreté

du prêtre lui parvinrent par des voies détournées ; et il reconnut une telle opportunité dans ces conseils, qu'ils ne pouvaient être donnés que par une personne initiée aux secrets de l'État. Malgré la famine qui pesa sur Paris, les proscrits trouvèrent à la porte de leur taudis des rations de *pain blanc* qui y étaient régulièrement apportées par des mains invisibles ; néanmoins, ils crurent reconnaître dans Mucius Scævola le mystérieux agent de cette bienfaisance, toujours aussi ingénieuse qu'intelligente. Les nobles habitants du grenier ne pouvaient pas douter que leur protecteur ne fût le personnage qui était venu faire célébrer la messe expiatoire dans la nuit du 22 janvier 1793 ; aussi devint-il l'objet d'un culte tout particulier pour ces trois êtres, qui n'espéraient qu'en lui et ne vivaient que par lui. Ils avaient ajouté pour lui des prières spéciales dans leurs prières ; soir et matin, ces âmes pieuses formaient des vœux pour son bonheur, pour sa prospérité, pour son salut, et suppliaient Dieu d'éloigner de lui toutes embûches, de le délivrer de ses ennemis et de lui accorder une vie longue et visible. Leur reconnaissance, étant, pour ainsi dire, renouvelée tous les jours, s'allia nécessairement à un sentiment de curiosité qui devint plus vif de jour en jour. Les circonstances qui avaient accompagné l'apparition de l'étranger étaient l'objet de leurs conversations, ils formaient mille conjectures sur lui,

et c'était un bienfait d'un nouveau genre que la distraction dont il était le sujet pour eux. Ils se promettaient bien de ne pas laisser échapper l'étranger à leur amitié le soir où il reviendrait, selon sa promesse, célébrer le triste anniversaire de la mort de Louis XVI. Cette nuit si impatiemment attendue arriva enfin. À minuit, le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois ; la chambre avait été parée pour le recevoir, l'autel était dressé. Certe fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance, et toutes deux s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Mademoiselle de Langeais descendit même quelques marches pour voir plus tôt son bienfaiteur.

— Venez, lui dit-elle d'une voix émue et affectueuse, venez, . . . on vous attend.

L'homme leva la tête, jeta un regard sombre sur la religieuse et ne répondit pas ; elle sentit comme un vêtement de glace tombant sur elle, et garda le silence ; à son aspect, la reconnaissance et la curiosité expirèrent dans tous les cœurs. Il était peut-être moins froid, moins taciturne, moins terrible qu'il ne le parut à ces âmes, que l'exaltation de leurs sentiments disposait aux épanchements de l'amitié. Les trois pauvres prisonniers, qui comprirent que cet homme voulait rester un étranger pour eux, se résignèrent. Le prêtre crut remarquer sur les lèvres de l'inconnu un sourire promptement réprimé au moment où ils s'aperçut des

apprêts qui avaient été faits pour le recevoir ; il entendit la messe et pria ; mais il disparut, après avoir répondu par quelques mots de politesse négative à l'invitation que lui fit mademoiselle de Langeais de partager la petite collation préparée.

Après le 9 thermidor, les religieuses et l'abbé de Marolles purent aller dans Paris, sans y courir le moindre danger. La première sortie du vieux prêtre fut pour un magasin de parfumerie, à l'enseigne de *la Reine des fleurs*, tenu par les citoyen et citoyenne Ragon, anciens parfumeurs de la cour, restés fidèles à la famille royale, et dont se servaient les Vendéens pour correspondre avec les princes et le comité royaliste de Paris. L'abbé, mis comme le voulait cette époque, se trouvait sur le pas de la porte de cette boutique, située entre Saint-Roch et la rue des Frondeurs, quand une foule, qui remplissait la rue Saint-Honoré, l'empêcha de sortir.

— Qu'est-ce ! dit-il à madame Ragon.

— Ce n'est rien, répondit-elle, c'est la carrette et le bourreau qui vont à la place Louis XV. Ah ! nous l'avons vu bien souvent l'année dernière ; mais, aujourd'hui, quatre ans après l'anniversaire du 21 janvier, on peut regarder cet affreux cortége sans chagrin.

- Pourquoi ? dit l'abbé ; ce n'est pas bien, ce que vous dites.

— Eh ! c'est l'exécution des complices de Robespierre : ils se sont défendus tant qu'ils ont pu, mais ils vont à leur tour là où ils ont envoyé tant d'innocents.

La foule passa comme un flot. Au-dessus des têtes, l'abbé de Marolles, cédant à un mouvement de curiosité, vit, debout sur la charrette, celui qui, trois jours auparavant, écoutait sa messe.

— Qui est-ce, dit-il, celui qui . . . ?

— C'est le bourreau, répondit M. Ragon en nommant l'exécuteur des hautes œuvres par son nom monarchique.

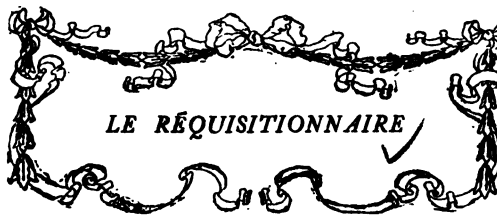
— Mon ami, mon ami, cria madame Ragon, M. l'abbé se meurt !

Et la vieille dame prit un flacon de vinaigre pour faire revenir le vieux prêtre évanoui.

— Il m'a sans doute donné, dit-il, le mouchoir avec lequel le roi s'est essuyé le front en allant au martyre. . . . Pauvre homme ! . . . Le couteau d'acier a eu du cœur quand toute la France en manquait ! . . .

Les parfumeurs crurent que le malheureux prêtre avait le délire.

PARIS, janvier 1831.



"Tantôt ils lui voyaient, par un phénomène de vision ou de locomotion, abolir l'espace dans ses deux modes de temps et de distance, dont l'un est intellectuel et l'autre physique."—*Hist. intell. de Louis Lambert.*

À MON CHER ALBERT MARCHAND DE LA RIBELLERIE

TOURS, 1836.

PAR un soir du mois de novembre 1793, les principaux personnages de Carentan se trouvaient dans le salon de madame de Dey, chez laquelle l'*assemblée* se tenait tous les jours. Quelques circonstances qui n'eussent point attiré l'attention d'une grande ville, mais qui devaient fortement en préoccuper une petite, prêtaient à ce rendez-vous habituel un intérêt inaccoutumé. La surveille, madame de Dey avait fermé sa porte à sa société, qu'elle s'était encore dispensée de recevoir la veille, en prétextant une indisposition. En temps ordinaire, ces deux événements eussent fait à Carentan le même effet que produit à Paris

un *relâche* à tous les théâtres. Ces jours-là, l'existence est en quelque sorte incomplète. Mais, en 1793, la conduite de madame de Dey pouvait avoir les plus funestes résultats. La moindre démarche hasardée devenait alors presque toujours, pour les nobles, une question de vie ou de mort. Pour bien comprendre la curiosité vive et les étroites finesses qui animèrent pendant cette soirée les physionomies normandes de tous ces personnages, mais surtout pour partager les perplexités secrètes de madame de Dey, il est nécessaire d'expliquer le rôle qu'elle jouait à Carentan. La position critique dans laquelle elle se trouvait en ce moment ayant été sans doute celle de bien des gens pendant la Révolution, les sympathies de plus d'un lecteur achèveront de colorer ce récit.

Madame de Dey, veuve d'un lieutenant général, chevalier des ordres, avait quitté la cour au commencement de l'émigration. Possédant des biens considérables aux environs de Carentan, elle s'y était réfugiée, en espérant que l'influence de la Terreur s'y ferait peu sentir. Ce calcul, fondé sur une connaissance exacte du pays, était juste. La Révolution exerça peu de ravages en basse Normandie. Quoique madame de Dey ne vît jadis que des familles nobles du pays quand elle y venait visiter ses propriétés, elle avait, par politique, ouvert sa maison aux principaux bourgeois de

la ville et aux nouvelles autorités, en s'efforçant de les rendre fiers de sa conquête, sans réveiller chez eux ni haine ni jalousie. Gracieuse et bonne, douée de cette inexprimable douceur qui sait plaire sans recourir à l'abaissement ou à la prière, elle avait réussi à se concilier l'estime générale par un tact exquis dont les sages avertissements lui permettaient de se tenir sur la ligne délicate où elle pouvait satisfaire aux exigences de cette société mêlée, sans humilier le rétif amour-propre des parvenus, ni choquer celui de ses anciens amis.

Agée d'environ trente-huit ans, elle conservait encore non cette beauté fraîche et nourrie qui distingue les filles de la basse Normandie, mais une beauté grêle et pour ainsi dire aristocratique. Ses traits étaient fins et délicats ; sa taille était souple et déliée. Quand elle parlait, son pâle visage paraissait s'éclairer et prendre de la vie. Ses grands yeux noirs étaient pleins d'affabilité, mais leur expression calme et religieuse semblait annoncer que le principe de son existence n'était plus en elle. Mariée à la fleur de l'âge avec un militaire vieux et jaloux, la gêne de sa position au milieu d'une cour hostile contribua beaucoup, sans doute, à répandre un voile de grave mélancolie sur cette figure où les charmes et la vivacité de la jeunesse avaient dû briller autrefois. Obligée de comprimer sans cesse les mouvements naïfs,

les émotions de la femme alors qu'elle sent encore au lieu de réfléchir, la passion était restée vierge au fond de son cœur. Aussi, son principal attrait venait-il de cette intime jeunnesse que, par moments, trahissait sa physionomie, et qui donnait à ses idées une innocente expression de désir. Son aspect commandait la retenue, mais il y avait toujours dans son maintien, dans sa voix, des élans vers un avenir inconnu, comme chez une jeune fille ; bientôt l'homme le plus insensible se trouvait amoureux d'elle, et conservait néanmoins une sorte de crainte respectueuse, inspirée par ses manières polies, qui imposaient. Son âme, nativement grande, mais fortifiée par des luttes cruelles, semblait placée trop loin du vulgaire, et les hommes se faisaient justice. A cette âme, il fallait nécessairement une haute passion. Aussi les affections de madame de Dey s'étaient-elles concentrées dans un seul sentiment, celui de la maternité. Le bonheur et les plaisirs dont avait été privée sa vie de femme, elle les retrouvait dans l'amour extrême qu'elle portait à son fils. Elle ne l'aimait pas seulement avec le pur et profond dévouement d'une mère, mais avec la coquetterie d'une maîtresse, avec la jalousie d'une épouse. Elle était malheureuse loin de lui, inquiète pendant ses absences, ne le voyait jamais assez, ne vivait que par lui et pour lui. Afin de faire comprendre aux hommes la force

de ce sentiment, il suffira d'ajouter que ce fils était non-seulement l'unique enfant de madame de Dey, mais son dernier parent, le seul être auquel elle pût rattacher les craintes, les espérances et les joies de sa vie. Le feu comte de Dey fut le dernier rejeton de sa famille, comme elle se trouva seule héritière de la sienne. Les calculs et les intérêts humains s'étaient donc accordés avec les plus nobles besoins de l'âme pour exalter dans le cœur de la comtesse un sentiment déjà si fort chez les femmes. Elle n'avait élevé son fils qu'avec des peines infinies, qui le lui avaient rendu plus cher encore ; vingt fois les médecins lui en présagèrent la perte ; mais, confiante en ses pressentiments, en ses espérances, elle eut la joie inexprimable de lui voir heureusement traverser les périls de l'enfance, d'admirer les progrès de sa constitution, en dépit des arrêts de la Faculté.

Grâce à des soins constants, ce fils avait grandi et s'était si gracieusement développé, qu'à vingt ans ils passait pour un des cavaliers les plus accomplis de Versailles. Enfin, par un bonheur qui ne couronne pas les efforts de toutes les mères, elle était adorée de son fils ; leurs âmes s'entendaient par de fraternelles sympathies. S'ils n'eussent pas été liés déjà par le vœu de la nature, ils auraient instinctivement éprouvé l'un pour l'autre cette amitié d'homme à homme, si rare à rencontrer dans la vie. Nommé sous-lieutenant de

dragons à dix-huit ans, le jeune comte avait obéi au point d'honneur de l'époque en suivant les princes dans leur émigration.

Ainsi, madame de Dey, noble, riche et mère d'un émigré, ne se dissimulait point les dangers de sa cruelle situation. Ne formant d'autre vœu que celui de conserver à son fils une grande fortune, elle avait renoncé au bonheur de l'accompagner ; mais, en lisant les lois rigoureuses en vertu desquelles la République confisquait chaque jour les biens des émigrés à Carentan, elle s'applaudissait de cet acte de courage. Ne gardait-elle pas les trésors de son fils au péril de ses jours ? Puis, en apprenant les terribles exécutions ordonnées par la Convention, elle s'endormait heureuse de savoir sa seule richesse en sûreté, loin des dangers, loin des échafauds. Elle se complaisait à croire qu'elle avait pris le meilleur parti pour sauver à la fois toutes ses fortunes. Faisant à cette secrète pensée les concessions voulues par le malheur des temps, sans compromettre ni sa dignité de femme ni ses croyances aristocratiques, elle enveloppait ses douleurs dans un froid mystère. Elle avait compris les difficultés qui l'attendaient à Carentan. Venir y occuper la première place, n'était-ce pas y défier l'échafaud tous les jours ? Mais, soutenue par un courage de mère, elle sut conquérir l'affection des pauvres en soulageant indistinctement toutes les misères, et se

rendit nécessaire aux riches en veillant à leurs plaisirs. Elle recevait le procureur de la commune, le maire, le président du district, l'accusateur public, et même les juges du tribunal révolutionnaire. Les quatre premiers de ces personnages, n'étant pas mariés, la courtisaient dans l'espoir de l'épouser, soit en l'effrayant par le mal qu'ils pouvaient lui faire, soit en lui offrant leur protection. L'accusateur public, ancien procureur à Caen, jadis chargé des intérêts de la comtesse, tentait de lui inspirer de l'amour par une conduite pleine de dévouement et de générosité ; finesse dangereuse ! Il était le plus redoutable de tous les prétendants. Lui seul connaissait à fond l'état de la fortune considérable de son ancienne cliente. Sa passion devait s'accroître de tous les désirs d'une avarice qui s'appuyait sur un pouvoir immense, sur le droit de vie et de mort dans le district. Cet homme, encore jeune, mettait tant de noblesse dans ses procédés, que madame de Dey n'avait pas encore pu le juger. Mais, méprisant le danger qu'il y avait à lutter d'adresse avec des Normands, elle employait l'esprit inventif et la ruse que la nature a départis aux femmes pour opposer ces rivalités les unes aux autres. En gagnant du temps, elle espérait arriver à une paix et sauve à la fin des troubles. A cette époque, les royalistes de l'intérieur se flattaient tous les jours de voir la révolution terminée

le lendemain ; et cette conviction a été la perte de beaucoup d'entre eux. . . .

Malgré ces obstacles, la comtesse avait assez habilement maintenu son indépendance jusqu'au jour où, par une inexplicable imprudence, elle s'était avisée de fermer sa porte. Elle inspirait un intérêt si profond et si véritable, que les personnes venues ce soir-là chez elle conçurent de vives inquiétudes en apprenant qu'il lui devenait impossible de les recevoir ; puis, avec cette franchise de curiosité empreinte dans les mœurs provinciales, elles s'enquirent du malheur, du chagrin, de la maladie qui devait affliger madame de Dey. A ces questions, une vieille femme de charge nommée Brigitte répondait que sa maîtresse s'était enfermée et ne voulait voir personne, pas même les gens de sa maison. L'existence, en quelque sorte claustrale, que mènent les habitants d'une petite ville crée en eux une habitude d'analyser et d'expliquer les actions d'autrui si naturellement invincible, qu'après avoir plaint madame de Dey, sans savoir si elle était réellement heureuse ou chagrine, chacun se mit à rechercher les causes de sa soudaine retraite.

— Si elle était malade, dit le premier curieux, elle aurait envoyé chercher le médecin ; mais le docteur est resté pendant toute la journée chez moi à jouer aux échecs. Il me disait en riant que, par le temps qui

court, il n'y a qu'une maladie. . . et qu'elle est malheureusement incurable.

Cette plaisanterie fut prudemment hasardée. Femmes, hommes, vieillards et jeunes filles se mirent alors à parcourir le vaste champ des conjectures. Chacun crut entrevoir un secret, et ce secret occupa toutes le imaginations. Le lendemain, les soupçons s'envenimèrent. Comme la vie est à jour dans une petite ville, les femmes apprirent les premières que Brigitte avait fait au marché des provisions plus considérables qu'à l'ordinaire. Ce fait ne pouvait être contesté. On avait vu Brigitte de grand matin sur la place, et, chose extraordinaire, elle y avait acheté le seul lièvre qui s'y trouvât. Toute la ville savait que madame de Dey n'aimait pas le gibier. Le lièvre devint un point de départ pour des suppositions infinies. En faisant leur promenade périodique, les vieillards remarquèrent dans la maison de la comtesse une sorte d'activité concentrée qui se révélait par les précautions mêmes dont se servaient les gens pour la cacher. Le valet de chambre battait un tapis dans le jardin ; la fille, personne n'y aurait pris garde ; mais ce tapis devint une pièce à l'appui des romans que chacun et le monde bâtissait. Chacun avait le sien. Le second jour, en apprenant que madame de Dey se disait indisposée, les principaux personnages de Carentan se réunirent le soir chez le frère du maire, vieux négociant marié, homme

probe, généralement estimé, et pour lequel la comtesse avait beaucoup d'égards. Là, tous les aspirants à la main de la riche veuve eurent à raconter une fable plus ou moins probable ; et chacun d'eux pensait à faire tourner à son profit la circonstance secrète qui la forçait de se compromettre ainsi. L'accusateur public imaginait tout un drame pour amener nuitamment le fils de madame de Dey chez elle. Le maire croyait à un prêtre insermenté, venu de la Vendée, et qui lui aurait demandé un asile ; mais l'achat du lièvre, un vendredi, l'embarrassait beaucoup. Le président du district tenait fortement pour un chef de chouans ou de Vendéens vivement poursuivi. D'autres voulaient un noble échappé des prisons de Paris. Enfin, tous soupçonnaient la comtesse d'être coupable d'une de ces générosités que les lois d'alors nommaient un crime, et qui pouvaient conduire à l'échafaud. L'accusateur public disait d'ailleurs à voix basse qu'il fallait se taire, et tâcher de sauver l'infortunée de l'abîme vers lequel elle marchait à grands pas.

— Si vous ébruitez cette affaire, ajouta-t-il, je serai obligé d'intervenir, de faire des perquisitions chez elle, et alors ! . . .

Il n'acheva pas, mais chacun comprit cette réticence.

Les amis sincères de la comtesse s'alarmèrent tellement pour elle, que, dans la matinée du troisième jour, le procureur-syndic de la commune lui fit écrire par sa femme un mot pour

l'engager à recevoir pendant la soirée, comme à l'ordinaire. Plus hardi, le vieux négociant se présenta dans la matinée chez madame de Dey. Fort du service qu'il voulait lui rendre, il exigea d'être introduit auprès d'elle, et resta stupéfait en l'apercevant dans le jardin, occupée à couper les dernières fleurs de ses plates-bandes pour en garnir des vases.

Elle a sans doute donné asile à son amant, se dit le vieillard, pris de pitié pour cette charmante femme.

La singulière expression du visage de la comtesse le confirma dans ses soupçons. Vivement ému de ce dévouement si naturel aux femmes, mais qui nous touche toujours, parce que tous les hommes sont flattés par les sacrifices qu'une d'elles fait à un homme, le négociant nstruisit la comtesse des bruits qui couraient ans la ville et du danger où elle se trouvait.

— Car, lui dit-il en terminant, si, parmi nos actionnaires, il en est quelques-uns assez disés à vous pardonner un héroïsme qui aurait prêtre pour objet, personne ne vous plaindra 'on vient à découvrir que vous vous immolez s intérêts de cœur.

ces mots, madame de Dey regarda le ard avec un air d'égarement et de folie qui frissonner, lui, vieillard.

Venez, lui dit-elle en le prenant par la pour le conduire dans sa chambre, où, 'être assurée qu'ils étaient seuls, elle tira

de son sein une lettre sale et chiffonnée :— Lisez, s'écria-t-elle en faisant un violent effort pour prononcer ce mot.

Elle tomba dans son fauteuil, comme anéantie. Pendant que le vieux négociant cherchait ses lunettes et les nettoyait, elle leva les yeux sur lui, le contempla pour la première fois avec curiosité ; puis, d'une voix altérée :

— Je me fie à vous, lui dit-elle doucement.

— Est-ce que je ne viens pas partager votre crime ? répondit le bonhomme avec simplicité.

Elle tressaillit. Pour la première fois, dans cette petite ville, son âme sympathisait avec celle d'un autre. Le vieux négociant comprit tout à coup et l'abattement et la joie de la comtesse. Son fils avait fait partie de l'expédition de Granville, il écrivait à sa mère du fond de sa prison, en lui donnant un triste et doux espoir. Ne doutant pas de ses moyens d'évasion, il lui indiquait trois jours pendant lesquels il devait se présenter chez elle, déguisé. La fatale lettre contenait de déchirants adieux au cas où il ne serait pas à Carentan dans la soirée du troisième jour, et il priait sa mère de remettre une assez forte somme à l'émissaire qui s'était chargé de lui apporter cette dépêche, à travers mille dangers. Le papier tremblait dans les mains du vieillard.

— Et voici le troisème jour ! s'écria madame de Dey, qui se leva rapidement, reprit la lettre et marcha.

— Vous avec commis des imprudences, lui dit le négociant. Pourquoi faire prendre des provisions ?

— Mais il peut arriver mourant de faim, exténué de fatigue, et . . .

Elle n'acheva pas.

— Je suis sûr de mon frère, reprit le vieillard, je vais aller le mettre dans vos intérêts.

Le négociant retrouva dans cette circonstance la finesse qu'il avait mise jadis dans les affaires, et lui dicta des conseils empreints de prudence et de sagacité. Après être convenus de tout ce qu'ils devaient dire et faire l'un ou l'autre, le vieillard alla, son des prétextes habilement trouvés, dans les principales maisons de Carentan, où il annonça que madame de Dey, qu'il venait de voir, recevrait dans la soirée, malgré son indisposition. Luttant de finesse avec les intelligences normandes dans l'interrogatoire que chaque famille lui imposa sur la nature le la maladie de la comtesse, il réussit à donner : change à presque toutes les personnes qui occupaient de cette mystérieuse affaire. Sa 'emière visite fit merveilles. Il raconta devant ıe vieille dame goutteuse que madame de Dey ıit manqué périr d'une attaque de goutte l'estomac ; le fameux Tronchin lui ayant ɔmmandé jadis, en pareille occurrence, de se tre sur la poitrine la peau d'un lièvre ché vif, et de rester au lit sans se permettre

le moindre mouvement, la comtesse, en danger de mort il y a deux jours, se trouvait, après avoir suivi ponctuellement la bizarre ordonnance de Tronchin, assez bien rétablie pour recevoir ceux qui viendraient la voir pendant la soirée. Ce conte eut un succès prodigieux, et le médecin de Carentan, royaliste *in petto*, en augmenta l'effet par l'importance avec laquelle il discuta le spécifique. Néanmoins, les soupçons avaient trop fortement pris racine dans l'esprit de quelques entêtés ou de quelques philosophes, pour être entièrement dissipés ; en sorte que, le soir, ceux qui étaient admis chez madame de Dey vinrent avec empressement et de bonne heure chez elle, les uns pour épier sa contenance, les autres par amitié, la plupart saisis par le merveilleux de sa guérison. Ils trouvèrent la comtesse assise au coin de la grande cheminée de son salon, à peu près aussi modeste que l'etaient ceux de Carentan ; car, pour ne pas blesser les étroites pensées de ses hôtes, elle s'était refusée aux jouissances de luxe auxquelles elle était jadis habituée, elle n'avait donc rien changé chez elle. Le carreau de la salle de réception n'était même pas frotté. Elle laissait sur les murs de vieilles tapisseries sombres, conservait les meubles du pays, brûlait de la chandelle, et suivait les modes de la ville, en épousant la vie provinciale sans reculer ni devant les petitesses les plus dures, ni devant les privations les plus désagréables. Mais,

et, à plusieurs reprises, ils lui firent des questions embarrassantes, auxquelles la comtesse répondit cependant avec une admirable présence d'esprit. Les mères ont tant de courage ! Au moment où madame de Dey eut arrangé les parties, placé tout le monde à des tables de boston, de reversi ou de whist, elle resta encore à causer auprès de quelques jeunes personnes avec un extrême laisser aller, en jouant son rôle en actrice consommée. Elle se fit demander un loto, prétendit savoir seule où il était, et disparut.

— J'étouffe, ma pauvre Brigitte ! s'écria-t-elle en essuyant des larmes qui sortirent vivement de ses yeux brillants de fièvre, de douleur et d'impatience.—Il ne vient pas, reprit-elle en regardant la chambre où elle était montée. Ici, je respire et je vis. Encore quelques moments, et il sera là, pourtant ! car il vit encore, j'en suis certaine. Mon cœur me le dit. N'entendez-vous rien, Brigitte ? Oh ! je donnerais le reste de ma vie pour savoir s'il est en prison, ou s'il marche à travers la campagne ! Je voudrais ne pas penser. . . .

Elle examina de nouveau si tout était en ordre dans l'appartement. Un bon feu brillait dans la cheminée ; les volets étaient soigneusement fermés ; les meubles reluisaient de propreté ; la manière dont avait été fait le lit prouvait que la comtesse s'était occupée avec Brigitte des moindres détails ; et ses espérances

se trahissaient [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] saient [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] se respiraient [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et ses plus [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] exhalés par les fleurs. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] avoir prévu [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de si complètes [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] des vins [illegible], le [illegible], [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] ce qui devait être [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] voyageur fatigué [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] que rien ne [illegible] [illegible] pour que [illegible] délices du [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] d'une mère.

— Brigitte ! . . . [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de voix déchirant [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] devant la table, comme pour [illegible] [illegible] [illegible] réalité à ses yeux, comme pour [illegible] [illegible] force de ses illusions.

— Ah ! madame, il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] loin. . . . Je ne [illegible] [illegible] qu'il [illegible] [illegible] [illegible] qu'il ne soit en marche [illegible] [illegible] [illegible] mis une clef dans la Bible, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] sur mes doigts pendant que [illegible] [illegible] l'Évangile de Saint-Jean . . . [illegible] [illegible] la clef n'a pas tourné.

— Est-ce bien sûr ? demanda [illegible] [illegible].

— Oh ! madame, c'est [illegible]. [illegible] [illegible] mon salut qu'il [illegible] [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] pas se tromper.

— Malgré le danger qu'il [illegible] [illegible] [illegible] voudrais bien cependant [illegible] [illegible].

— Pauvre M. Auguste, s'écria Brigitte, il est sans doute à pied, par les chemins !

— Et voilà huit heures qui sonnent au clocher ! s'écria la comtesse avec terreur.

Elle eut peur d'être restée plus longtemps qu'elle ne le devait dans cette chambre, où elle croyait à la vie de son fils en voyant tout ce qui lui en attestait la vie ; elle descendit ; mais, avant d'entrer au salon, elle resta pendant un moment sous le péristyle de l'escalier, en écoutant si quelque bruit ne réveillait pas les silencieux échos de la ville. Elle sourit au mari de Brigitte, qui se tenait en sentinelle et dont les yeux semblaient hébétés à force de prêter attention aux murmures de la place et de la nuit. Elle voyait son fils en tout et partout. Elle rentra bientôt, en affectant un air gai, et se mit à jouer au loto avec des petites filles ; mais, de temps en temps, elle se plaignit de souffrir, et revint occuper son fauteuil auprès de la cheminée.

Telle était la situation des choses et des esprits dans la maison de madame de Dey, pendant que, sur le chemin de Paris à Cherbourg, un jeune homme vêtu d'une carmagnole brune, costume de rigueur à cette époque, se dirigeait vers Carentan. A l'origine des réquisitions, il y avait peu ou point de discipline. Les exigences du moment ne permettaient guère à la République d'équiper

sur-le-champ ses [illegible]
de voir les chemins [illegible]
qui conservaient [illegible]
jeunes gens [illegible]
lieux d'étape, [illegible]
marche était [illegible]
supporter les fatigues d'une [illegible]
voyageur dont il [illegible]
assez en avant de la [illegible]
qui se rendait à Carentan, [illegible]
de Carentan [illegible]
de leur distribuer les [illegible]
Ce jeune homme marchait [illegible]
mais ferme encore, [illegible]
annoncer qu'il [illegible]
temps avec la [illegible]
Quoique la lune [illegible]
avoisinent Carentan, [illegible]
gros nuages [illegible]
sur la campagne, [illegible]
par un courage [illegible]
démarche, [illegible]
sa lassitude. Il [illegible]
presque vide, [illegible]
de bois, coupée [illegible]
haies que cet [illegible]
plupart des héritages [illegible]
Ce voyageur [illegible]
dont les tours, [illegible]
par la lune, lui [illegible]
moment. Son pas [illegible]

silencieuses, où il ne rencontra personne ; il fut obligé de demander la maison du maire à un tisserand qui travaillait encore. Ce magistrat demeurait à une faible distance, et le réquisitionnaire se vit bientôt à l'abri sous le porche de la maison du maire, et s'y assit sur un banc de pierre en attendant le billet de logement qu'il avait réclamé. Mais, mandé par ce fonctionnaire, il comparut devant lui et devint l'objet d'un scrupuleux examen. Le fantassin était un jeune homme de bonne mine qui paraissait appartenir à une famille distinguée. Son air trahissait la noblesse. L'intelligence due à une bonne éducation respirait sur sa figure.

— Comment te nommes-tu ? lui demanda le maire en lui jetant un regard plein de finesse.

— Julien Jussieu, répondit le réquisitionnaire.

— Et tu viens ? . . . dit le magistrat en laissant échapper un sourire d'incrédulité.

— De Paris.

— Tes camarades doivent être loin ? reprit le Normand d'un ton railleur.

— J'ai trois lieues d'avance sur le bataillon.

— Quelque sentiment t'attire sans doute à Carentan, citoyen réquisitionnaire ? dit le maire d'un air fin. C'est bien, ajouta-t-il en imposant silence par un geste de main au jeune homme qui allait parler ; nous savons où t'envoyer. Tiens, fit-il en lui

remettant son billet de logement, va, *citoyen Jussieu*. . . .

Une teinte d'ironie se fit sentir dans l'accent avec lequel le magistrat prononça ces deux derniers mots, en tendant un billet sur lequel la demeure de madame de Dey était indiquée. Le jeune homme lut l'adresse avec un air de curiosité.

— Il sait bien qu'il n'a pas loin à aller, et, quand il sera dehors, il aura bientôt traversé la place ! s'écria le maire en se parlant à lui-même pendant que le jeune homme sortait. Il est joliment hardi ! Que Dieu le conduise ! . . . Il a réponse à tout. Oui, mais, si un autre que moi lui avait demandé à voir ses papiers, il était perdu !

En ce moment, les horloges de Carentan avaient sonné neuf heures et demie ; les falots s'allumaient dans l'antichambre de madame de Dey ; les domestiques aidaient leurs maîtresses et leurs maîtres à mettre leurs sabots, leurs houppelandes ou leurs mantelets ; les joueurs avaient soldé leurs comptes, et allaient se retirer tous ensemble, suivant l'usage établi dans toutes les petites villes.

— Il paraît que l'accusateur veut rester, dit une dame en s'apercevant que ce personnage important leur manquait au moment où chacun se sépara sur la place pour regagner son logis, après avoir épuisé toutes les formules d'adieu.

Ce terrible magistrat était en effet seul avec la comtesse, qui attendait, en tremblant, qu'il lui plût de sortir.

— Citoyenne, dit-il enfin après un long silence qui eut quelque chose d'effrayant, je suis ici pour faire observer les lois de la République. . . .

Madame de Dey frissonna.

— N'as-tu donc rien à me révéler ? demanda-t-il.

— Rien, répondit-elle étonnée.

— Ah ! madame, s'écria l'accusateur en s'asseyant auprès d'elle et changeant de ton, en ce moment, faute d'un mot, vous ou moi, nous pouvons porter notre tête sur l'échafaud. J'ai trop bien observé votre caractère, votre âme, vos manières, pour partager l'erreur dans laquelle vous avez su mettre votre société ce soir. Vous attendez votre fils, je n'en saurais douter.

La comtesse laissa échapper un geste de dénégation ; mais elle avait pâli, mais les muscles de son visage s'étaient contractés par la nécessité où elle se trouvait d'afficher une fermeté trompeuse, et l'œil implacable de l'accusateur public ne perdit aucun de ses mouvements.

— Eh bien, recevez-le, reprit le magistrat révolutionnaire ; mais qu'il ne reste pas plus tard que sept heures du matin sous votre toit. Demain, au jour, armé d'une dénoncia-

tion que je me ferai faire, je viendrai chez vous. . . .

Elle le regarda d'un air stupide qui aurait fait pitié à un tigre.

— Je démontrerai, poursuivit-il d'une voix douce, la fausseté de la dénonciation par d'exactes perquisitions, et vous serez, par la nature de mon rapport, à l'abri de tous soupçons ultérieurs. Je parlerai de vos dons patriotiques, de votre civisme, et nous serons tous sauvés.

Madame de Dey craignait un piége, elle restait immobile, mais son visage était en feu et sa langue glacée. Un coup de marteau retentit dans la maison.

— Ah ! . . . cria la mère épouvantée, en tombant à genoux. Le sauver ! le sauver !

— Oui, sauvons-le ! reprit l'accusateur public en lui lançant un regard de passion, dût-il nous en coûter la vie.

— Je suis perdue ! s'écria-t-elle pendant que l'accusateur la relevait avec politesse.

— Eh ! madame, répondit-il par un beau mouvement oratoire, je ne veux vous devoir à rien . . . qu'à vous-même.

— Madame, le voi . . . , s'écria Brigitte, qui croyait sa maîtresse seule.

A l'aspect de l'accusateur public, la vieille servante, de rouge et joyeuse qu'elle était, devint immobile et blême.

— Qui est-ce, Brigitte ? demanda le magistrat d'un air doux et intelligent.

— Un réquisitionnaire que le maire nous envoie à loger, répondit la servante en montrant le billet.

— C'est vrai, dit l'accusateur après avoir lu le papier. Il nous arrive un bataillon ce soir. . . .

Et il sortit.

La comtesse avait trop besoin de croire en ce moment à la sincérité de son ancien procureur pour concevoir le moindre doute ; elle monta rapidement l'escalier, ayant à peine la force de se soutenir ; puis elle ouvrit la porte de sa chambre, vit son fils, se précipita dans ses bras, mourante :

— Oh ! mon enfant, mon enfant ! s'écria-t-elle en sanglotant et le couvrant de baisers empreints d'une sorte de frénsie.

— Madame . . . , dit l'inconnu.

— Ah ! ce n'est pas lui ! s'écria-t-elle en reculant d'épouvante et restant debout devant le réquisitionnaire, qu'elle contemplait d'un air hagard.

— O saint bon Dieu, quelle ressemblance ! dit Brigitte.

Il y eut un moment de silence, et l'étranger lui-même tressaillit à l'aspect de madame de Dey.

— Ah ! monsieur, dit-elle en s'appuyant sur le mari de Brigitte, et sentant alors dans toute son étendue une douleur dont la première atteinte avait failli la tuer ; monsieur, je ne

saurais vous voir plus longtemps . . . ; souffrez que mes gens me remplacent et s'occupent de vous.

Elle descendit chez elle, à demi portée par Brigitte et son vieux serviteur.

— Comment, madame ! s'écria la femme de charge en asseyant sa maîtresse, cet homme va-t-il coucher dans le lit de M. Auguste, mettre les pantoufles de M. Auguste, manger le pâté que j'ai fait pour M. Auguste ! Quand on devrait me guillotiner je. . . .

— Brigitte ! cria madame de Dey.

Brigitte resta muette.

— Tais-toi donc, bavarde, lui dit son mari à voix basse ; veux-tu tuer madame ?

En ce moment, le réquisitionnaire fit du bruit dans sa chambre en se mettant à table.

— Je ne resterai pas ici, s'écria madame de Dey ; j'irai dans la serre, d'où j'entendrai mieux ce qui passera au dehors pendant la nuit.

Elle flottait encore entre la crainte d'avoir perdu son fils et l'espérance de le voir reparaître. La nuit fut horriblement silencieuse. Il y eut, pour la comtesse, un moment affreux, quand le bataillon des réquisitionnaires vint en ville et que chaque homme y chercha son logement. Ce fut des espérances trompees à chaque pas, à chaque bruit ; puis, bientôt, la nature reprit un calme effrayant. Vers le matin, la comtesse fut obligée de rentrer

chez elle. Brigitte, qui surveillait les mouvements de sa maîtresse, ne la voyant pas sortir, entra dans la chambre et y trouva la comtesse morte. . . .

— Elle aura probablement entendu ce réquisitionnaire, qui achève de s'habiller et qui marche dans la chambre de M. Auguste en chantant leur damnée *Marseillaise*, comme s'il était dans une écurie ! s'écria Brigitte. Ça l'aura tuée !

La mort de la comtesse fut causée par un sentiment plus grave, et sans doute par quelque vision terrible. A l'heure précise où madame de Dey mourait à Carentan, son fils était fusillé dans le Morbihan. Nous pouvons joindre ce fait tragique à toutes les observations sur les sympathies qui méconnaissent les lois de l'espace : documents que rassemblent avec une savante curiosité quelques hommes de solitude, et qui serviront un jour à asseoir les bases d'une science nouvelle à laquelle il a manqué jusqu'à ce jour un homme de génie.

PARIS, février 1831.

A UN LORD

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

1845.

I

GILLETTE

Vers la fin de l'année 1612, par une froide matinée de décembre, un jeune homme dont le vêtement était de très-mince apparence se promenait devant la porte d'une maison située rue des Grands-Augustins, à Paris. Après avoir assez longtemps marché dans cette rue avec l'irrésolution d'un amant qui n'ose se présenter chez sa première maîtresse, quelque facile qu'elle soit, il finit par franchir le seuil de cette porte, et demanda si maître François Porbus était en son logis. Sur la réponse affirmative que lui fit une vieille femme occupée à balayer une salle basse, le jeune homme monta

lentement les degrés, et s'arrêta de marche en marche, comme quelque courtisan de fraîche date, inquiet de l'accueil que le roi va lui faire. Quand il parvint en haut de la vis, il demeura pendant un moment sur le palier, incertain s'il prendrait le heurtoir grotesque qui ornait la porte de l'atelier où travaillait sans doute le peintre de Henri IV., délaissé pour Rubens par Marie de Médicis. Le jeune homme éprouvait cette sensation profonde qui a dû faire vibrer le cœur des grands artistes quand, au fort de la jeunesse et de leur amour pour l'art, ils ont abordé un homme de génie ou quelque chef-d'œuvre. Il existe dans tous les sentiments humains une fleur primitive, engendrée par un noble enthousiasme qui va toujours faiblissant jusqu'à ce que le bonheur ne soit plus qu'un souvenir et la gloire un mensonge. Parmi ces émotions fragiles, rien ne ressemble à l'amour comme la jeune passion d'un artiste commençant le délicieux supplice de sa destinée de gloire et de malheur, passion pleine d'audace et de timidité, de croyances vagues et de découragements certains. A celui qui, léger d'argent, qui, adolescent de génie, n'a pas vivement palpité en se présentant devant un maître, il manquera toujours une corde dans le cœur, je ne sais quelle touche de pinceau, un sentiment dans l'œuvre, une certaine expression de poésie. Si quelques fanfarons bouffis d'eux-mêmes croient trop tôt

à l'avenir, ils ne sont gens d'esprit que pour les sots. A ce compte, le jeune inconnu paraissait avoir un vrai mérite, si le talent doit se mesurer sur cette timidité première, sur cette pudeur indéfinissable que les gens promis à la gloire savent perdre dans l'exercice de leur art, comme les jolies femmes perdent la leur dans le manége de la coquetterie. L'habitude du triomphe amoindrit le doute, et la pudeur est un doute peut-être.

Accablé de misère et surpris en ce moment de son outrecuidance, le pauvre néophyte ne serait pas entré chez le peintre auquel nous devons l'admirable portrait de Henri IV., sans un secours extraordinaire que lui envoya le hasard. Un vieillard vint à monter l'escalier. A la bizarrerie de son costume, à la magnificence de son rabat de dentelle, à la prépondérante sécurité de sa démarche, le jeune homme devina dans ce personnage ou le protecteur ou l'ami du peintre ; il se recula sur le palier pour lui faire place, et l'examina curieusement, espérant trouver en lui la bonne nature d'un artiste ou le caractère serviable des gens qui aiment les arts ; mais il aperçut quelque chose de diabolique dans cette figure, et surtout ce je ne sais quoi qui affriande les artistes. Imaginez un front chauve, bombé, proéminent, retombant en saillie sur un petit nez écrasé, retroussé du bout comme celui de Rabelais ou de Socrate ; une bouche rieuse et ridée, un

menton court, fièrement relevé, garni d'une barbe grise taillée en pointe, des yeux vert de mer ternis en apparence par l'âge, mais qui, par le contraste du blanc nacré dans lequel flottait la prunelle, devaient parfois jeter des regards magnétiques au fort de la colère ou de l'enthousiasme. Le visage était d'ailleurs singulièrement flétri par les fatigues de l'âge, et plus encore par ces pensées qui creusent également l'âme et le corps. Les yeux n'avaient plus de cils, et à peine voyait-on quelques traces de sourcils au-dessus de leurs arcades saillantes. Mettez cette tête sur un corps fluet et débile, entourez-la d'une dentelle étincelante de blancheur et travaillée comme une truelle à poisson, jetez sur le pourpoint noir du vieillard une lourde chaîne d'or, et vous aurez une image imparfaite de ce personnage auquel le jour faible de l'escalier prêtait encore une couleur fantastique. Vous eussiez dit une toile de Rembrandt marchant silencieusement et sans cadre dans la noire atmosphère que s'est appropriée ce grand peintre. Le vieillard jeta sur le jeune homme un regard empreint de sagacité, frappa trois coups à la porte, et dit à un homme valétudinaire, âgé de quarante ans environ, qui vint ouvrir :

— Bonjour, maître.

Porbus s'inclina respectueusement ; il laissa entrer le jeune homme en le croyant amené par le vieillard et s'inquiéta d'autant moins de

lui, que le néophyte demeura sous le charme que doivent éprouver les peintres-nés à l'aspect du premier atelier qu'ils voient et où se révèlent quelques-uns des procédés matériels de l'art. Un vitrage ouvert dans la voûte éclairait l'atelier de maître Porbus. Concentré sur une toile accrochée au chevalet, et qui n'était encore touchée que de trois ou quatre traits blancs, le jour n'atteignait pas jusqu'aux noires profondeurs des angles de cette vaste pièce ; mais quelques reflets égarés allumaient dans cette ombre rousse une paillette argentée au ventre d'une cuirasse de reître suspendue à la muraille, rayaient d'un brusque sillon de lumière la corniche sculptée et cirée d'un antique dressoir chargé de veisselles curieuses, ou piquaient de points éclatants la trame grenue de quelques vieux rideaux de brocart d'or aux grands plis cassés, jetés là comme modèles. Des écorchés de plâtre, des fragments et des torses de déesses antiques, amoureusement polis par les baisers des siècles, jonchaient les tablettes et les consoles. D'innombrables ébauches, des études aux trois crayons, à la sanguine ou à la plume couvraient les murs jusqu'au plafond. Des boîtes à couleurs, des bouteilles d'huile et d'essence, des escabeaux renversés ne laissaient qu'un étroit chemin pour arriver sous l'auréole que projetait la haute verrière dont les rayons tombaient à plein sur la pâle figure de Porbus et sur le crâne d'ivoire de l'homme singulier.

L'attention du jeune homme fut bientôt exclusivement acquise à un tableau qui, par ce temps de troubles et de révolutions, était déjà devenu célèbre, et que visitaient quelques-uns de ces entêtés auxquels on doit la conservation du feu sacré pendant les jours mauvais. Cette belle page représentait une *Marie Égyptienne* se disposant à payer le passage du bateau. Ce chef-d'œuvre, destiné à Marie de Médicis, fut vendu par elle aux jours de sa misère.

— Ta sainte me plaît, dit le vieillard à Porbus, et je te la payerais dix écus d'or au delà du prix que donne la reine ; mais aller sur ses brisées . . . , du diable !

— Vous la trouvez bien ?

— Heu ! heu ! fit le vieillard, bien ? . . . oui et non. Ta bonne femme n'est pas mal troussée, mais elle ne vit pas. Vous autres, vous croyez avoir tout fait lorsque vous avez dessiné correctement une figure et mis chaque chose à sa place d'après les lois de l'anatomie ! Vous colorez ce linéament avec un ton de chair fait d'avance sur votre palette, en ayant soin de tenir un côté plus sombre que l'autre, et parce que vous regardez de temps en temps une femme nue qui se tient debout sur une table, vous croyez avoir copié la nature, vous vous imaginez être des peintres et avoir dérobé le secret de Dieu ! . . . Prrr ! Il ne suffit pas pour être un grand poëte de savoir à fond la syntaxe et de ne pas faire de fautes de

langue ! Regarde ta sainte, Porbus ? Au premier aspect, elle semble admirable ; mais, au second coup d'œil, on s'aperçoit qu'elle est collée au fond de la toile et qu'on ne pourrait pas faire le tour de son corps. C'est une silhouette qui n'a qu'une seule face, c'est une apparence découpée, une image qui ne saurait se retourner, ni changer de position, Je ne sens pas d'air entre ce bras et le champ du tableau ; l'espace et la profondeur manquent ; cependant, tout est bien en perspective, et la dégradation aérienne est exactement observée ; mais, malgré de si louables efforts, je ne saurais croire que ce beau corps soit animé par le tiède souffle de la vie. Il me semble que, si je portais la main sur cette gorge d'une si ferme rondeur, je la trouverais froide comme du marbre ! Non, mon ami, le sang ne court pas sous cette peau d'ivoire, l'existence ne gonfle pas de sa rosée de pourpre les veines et les fibrilles qui s'entrelacent en réseaux sous la transparence ambrée des tempes et de la poitrine. Cette place palpite, mais cette autre est immobile, la vie et la mort luttent dans chaque détail : ici, c'est une femme ; là une statue ; plus loin, un cadavre. Ta création est incomplète. Tu n'as pu souffler qu'une portion de ton âme à ton œuvre chérie. Le flambeau de Prométhée s'est éteint plus d'une fois dans tes mains, et beaucoup d'en-

droits de ton tableau n'ont pas été touchés par la flamme céleste.

— Mais pourquoi, mon cher maître ? dit respectueusement Porbus au vieillard, tandis que le jeune homme avait peine à réprimer une forte envie de le battre.

— Ah ! voilà, répondit le petit vieillard. Tu as flotté indécis entre les deux systèmes, entre le dessin et la couleur, entre le flegme minutieux, la raideur précise des vieux maîtres allemands et l'ardeur éblouissante, l'heureuse abondance des peintres italiens. Tu as voulu imiter à la fois Hans Holbein et Titien, Albrecht Durer et Paul Véronèse. Certes, c'était là une magnifique ambition ! Mais qu'est-il arrivé ? Tu n'as eu ni le charme sévère de la sécheresse, ni les décevantes magies du clair-obscur. Dans cet endroit, comme une bronze en fusion qui crève son trop faible moule, la riche et blonde couleur du Titien a fait éclater le maigre contour d'Albrecht Durer où tu l'avais coulée. Ailleurs, le linéament a résisté et contenu les magnifiques débordements de la palette vénitienne. Ta figure n'est ni parfaitement dessinée, ni parfaitement peinte, et porte partout les traces de cette malheureuse indécision. Si tu ne te sentais pas assez fort pour fondre ensemble au feu de ton génie les deux manières rivales, il fallait opter franchement entre l'une ou l'autre, afin d'obtenir l'unité qui simule une des conditions de la

vie. Tu n'es vrai que dans les milieux, tes contours sont faux, ne s'enveloppent pas et ne promettent rien par derrière. Il y a de la vérité ici, dit le vieillard en montrant la poitrine de la sainte. . . . Puis, ici, reprit-il en indiquant le point où sur le tableau finissait l'épaule. Mais, là, fit-il en revenant au milieu de la gorge, tout est faux. N'analysons rien, ce serait faire ton désespoir.

Le vieillard s'assit sur une escabelle, se tint la tête dans les mains et resta muet.

— Maître, lui dit Porbus, j'ai cependant bien étudié sur le nu cette gorge ; mais, pour notre malheur, il est des effets vrais dans la nature qui ne sont plus probables sur la toile. . . .

— La mission de l'art n'est pas de copier la nature, mais de l'exprimer ! Tu n'es pas un vil copiste, mais un poëte ! s'écria vivement le vieillard en interrompant Porbus par un geste despotique. Autrement, un sculpteur serait quitte de tous ses travaux en moulant une femme ! Eh bien, essaye de mouler la main de ta maîtresse et de la poser devant toi, tu trouveras un horrible cadavre sans aucune ressemblance, et tu seras forcé d'aller trouver le ciseau de l'homme qui, sans te la copier exactement, t'en figurera le mouvement et la vie. Nous avons à saisir l'esprit, l'âme, la physionomie des choses et des êtres. Les effets ! les effets ! mais il sont les accidents de la vie,

et non la vie. Une main, puisque j'ai pris cet exemple, une main ne tient pas seulement au corps, elle exprime et continue une pensée qu'il faut saisir et rendre. Ni le peintre, ni le poëte, ni le sculpteur ne doivent séparer l'effet de la cause, qui sont invinciblement l'un dans l'autre ! La véritable lutte est là ! Beaucoup de peintres triomphent instinctivement sans connaître ce thème de l'art. Vous dessinez une femme, mais vous ne la voyez pas ! Ce n'est pas ainsi que l'on parvient à forcer l'arcane de la nature. Votre main reproduit, sans que vous y pensiez, le modèle que vous avez copié chez votre maître. Vous ne descendez pas assez dans l'intimité de la forme, vous ne la poursuivez pas avec assez d'amour et de persévérance dans ses détours et dans ses fuites. La beauté est une chose sévère et difficile qui ne se laisse point atteindre ainsi, il faut attendre ses heures, l'épier, la presser et l'enlacer étroitement pour la forcer à se rendre. La forme est un Protée bien plus insaisissable et plus fertile en replis que le Protée de la Fable ; ce n'est qu'après de longs combats qu'on peut la contraindre à se montrer sous son véritable aspect. Vous autres, vous vous contentez de la première apparence qu'elle vous livre, ou tout au plus de la seconde, ou de la troisième ; ce n'est pas ainsi qu'agissent les victorieux lutteurs ! Ces peintres invaincus ne se laissent pas tromper à tous ces faux-fuyants,

ils persévèrent jusqu'à ce que la nature en soit réduite à se montrer toute nue et dans son véritable esprit. Ainsi a procédé Raphaël, dit le vieillard en ôtant son bonnet de velours noir pour exprimer le respect que lui inspirait le roi de l'art : sa grande supériorité vient du sens intime qui, chez lui, semble vouloir briser la forme. La forme est dans ses figures, ce qu'elle est chez nous, un truchement pour se communiquer des idées, des sensations, une vaste poésie. Toute figure est un monde, un portrait dont le modèle est apparu dans une vision sublime, teint de lumière, désigné par une voix intérieure, dépouillé par un doigt céleste qui a montré, dans le passé de toute une vie, les sources de l'expression. Vous faîtes à vos femmes de belles robes de chair, de belles draperies de cheveux, mais où est le sang qui engendre le calme ou la passion et qui cause des effets particuliers ? Ta sainte est une femme brune, mais ceci, mon pauvre Porbus, est d'une blonde ! Vos figures sont alors de pâles fantômes colorés que vous nous promenez devant les yeux, et vous appelez cela de la peinture et de l'art ! Parce que vous avez fait quelque chose qui ressemble plus à une femme qu'à une maison, vous pensez avoir touché le but, et, tout fiers de n'être plus obligés d'écrire à côté de vos figures, *currus venustus* ou *pulcher homo*, comme les premiers peintres, vous vous imaginez être des artistes merveilleux ! Ah !

ah ! vous n'y êtes pas encore, mes braves compagnons ; il vous faudra user bien des crayons, couvrir bien des toiles avant d'arriver ! Assurément, une femme porte sa tête de cette manière, elle tient sa jupe ainsi, ses yeux s'alanguissent et se fondent avec cet air de douceur résignée, l'ombre palpitante des cils flotte ainsi sur les joues ! C'est cela, et ce n'est pas cela. Qu'y manque-t-il ? un rien, mais ce rien est tout. Vous avez l'apparence de la vie, mais vous n'exprimez pas son trop-plein qui déborde, ce je ne sais quoi qui est l'âme peut-être et qui flotte nuageusement sur l'enveloppe ; enfin cette fleur de vie que Titien et Raphaël ont surprise. En partant du point extrême où vous arrivez, on ferait peu-être d'excellente peinture ; mais vous vous lassez trop vite. Le vulgaire admire, et le vrai connaisseur sourit.— O Mabuse, ô mon maître, ajouta ce singulier personnage, tu es un voleur, tu as emporté la vie avec toi !—A cela près, reprit-il, cette toile vaut mieux que les peintures de ce faquin de Rubens, avec ses montagnes de viandes flamandes saupoudrées de vermillon, ses ondées de chevelures rousses et son tapage de couleurs. Au moins, avez-vous là couleur, sentiment et dessin, les trois parties essentielles de l'art.

— Mais cette sainte est sublime, bonhomme ! s'écria d'une voix forte le jeune homme en sortant d'une rêverie profonde. Ces deux figures, celle de la sainte et celle du batelier,

ont une finesse d'intention ignorée des peintres italiens, je n'en sais pas un seul qui eût inventé l'indécision du batelier.

— Ce petit drôle est-il à vous ? demanda Porbus au vieillard.

— Hélas ! maître, pardonnez à ma hardiesse, répondit le néophyte en rougissant. Je suis inconnu, barbouilleur d'instinct, et arrivé depuis peu dans cette ville, source de toute science.

— A l'œuvre ! lui dit Porbus en lui présentant un crayon rouge et une feuille de papier.

L'inconnu copia lestement la *Marie* au trait.

— Oh ! oh ! s'écria le vieillard. Votre nom ?

Le jeune homme écrivit au bas : "Nicolas Poussin."

— Voilà qui n'est pas mal pour un commençant, dit le singulier personnage qui discourait si follement. Je vois que l'on peut parler peinture devant toi. Je ne te blâme pas d'avoir admiré la sainte de Porbus. C'est un chef-d'œuvre pour tout le monde, et les initiés aux plus profonds arcanes de l'art peuvent seuls découvrir en quoi elle pèche. Mais, puisque tu es digne de la leçon et capable de comprendre, je vais te faire voir combien peu de chose il faudrait pour compléter cette œuvre. Sois tout œil et tout attention, une pareille occasion de t'instruire ne se représentera peut-être jamais.—Ta palette, Porbus !

Porbus alla chercher palette et pinceaux. Le petit vieillard retroussa ses manches avec un mouvement de brusquerie convulsive, passa son pouce dans la palette diaprée et chargée de tons que Porbus lui tendait ; il lui arracha des mains plutôt qu'il ne les prit une poignée de brosses de toutes dimensions, et sa barbe taillée en pointe se remua soudain par des efforts menaçants qui exprimaient le prurit d'une amoureuse fantaisie. Tout en chargeant son pinceau de couleur, il grommelait entre ses dents :

— Voici des tons bons à jeter par la fenêtre avec celui qui les a composés, ils sont d'une crudité et d'une fausseté révoltantes ! Comment peindre avec cela ?

Puis il trempait avec une vivacité fébrile la pointe de la brosse dans les différents tas de couleurs, dont il parcourait quelquefois la gamme entière plus rapidement qu'un organiste de cathédrale ne parcourt l'étendue de son clavier à l'*O Filii* de Pâques.

Porbus et Poussin se tenaient immobiles, chacun d'un côté de la toile, plongés dans la plus véhémente contemplation.

— Vois-tu, jeune homme, disait le vieillard sans se détourner, vois-tu comme, au moyen de trois ou quatre touches et d'un petit glacis bleuâtre, on pouvait faire circuler l'air autour de la tête de cette pauvre sainte, qui devait étouffer et se sentir prise dans cette atmosphère

épaisse ! Regarde comme cette draperie voltige à présent et comme on comprend que la brise la soulève ! Auparavant, elle avait l'air d'une toile empesée et soutenue par des épingles. Remarques-tu comme le luisant satiné que je viens de poser sur la poitrine rend bien la grasse souplesse d'une peau de jeune fille, et comme le ton mélangé de brun rouge et d'ocre calciné réchauffe la grise froideur de cette grande ombre où le sang se figeait au lieu de courir ? Jeune homme, jeune homme, ce que je te montre là, aucun maître ne pourrait te l'enseigner. Mabuse seul possédait le secret de donner de la vie aux figures. Mabuse n'a eu qu'un élève, qui est moi. Je n'en ai pas eu, et je suis vieux ! Tu as assez d'intelligence pour deviner le reste, par ce que je te laisse entrevoir.

Tout en parlant, l'étrange vieillard touchait à toutes les parties du tableau : ici deux coups de pinceau, là un seul, mais toujours si à propos, qu'on aurait dit une nouvelle peinture, mais une peinture trempée de lumière. Il travaillait avec une ardeur si passionnée, que la sueur perla sur son front dépouillé ; il allait si rapidement par de petits mouvements si impatients, si saccadés, que, pour le jeune Poussin, il semblait qu'il y eût dans le corps de ce bizarre personnage un démon qui agissait par ses mains en les prenant fantastiquement contre le gré de l'homme. L'éclat surnaturel des yeux, les

convulsions qui semblaient l'effet d'une résistance donnaient à cette idée un semblant de vérité qui devait agir sur une jeune imagination. Le vieillard allait disant :

— Paf ! paf ! paf ! voilà comment cela se beurre, jeune homme ! — Venez, mes petites touches, faites-moi roussir ce ton glacial ! Allons donc ! Pon ! pon ! pon ! disait-il en réchauffant les parties où il avait signalé un défaut de vie, en faisant disparaître par quelques plaques de couleur les différences de tempérament et rétablissant l'unité de ton que voulait une ardente Égyptienne.—Vois-tu, petit, il n'y a que le dernier coup de pinceau qui compte. Porbus en a donné cent ; moi, je n'en donne qu'un. Personne ne nous sait gré de ce qui est dessous. Sache bien cela !

Enfin ce démon s'arrêta, et, se tournant vers Porbus et Poussin muets d'admiration, il leur dit :

— Cela ne vaut pas encore ma *Belle Noiseuse* ; cependant, on pourrait mettre son nom au bas d'une pareille œuvre. Oui, je la signerais, ajouta-t-il en se levant pour prendre un miroir dans lequel il la regarda.—Maintenant, allons déjeuner, dit-il. Venez tous deux à mon logis. J'ai du jambon fumé, du bon vin ! . . . Eh ! eh ! malgré le malheur des temps, nous causerons peinture ! Nous sommes de force. . . . Voici un petit bonhomme, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Nicolas Poussin, qui a de la facilité.

Apercevant alors la piètre casaque du Normand, il tira de sa ceinture une bourse de peau, y fouilla, prit deux pièces d'or et, les lui montrant :

— J'achète ton dessin, dit-il.

— Prends, dit Porbus à Poussin en le voyant tressaillir et rougir de honte, car ce jeune adepte avait la fierté du pauvre. Prends donc, il a dans son escarcelle la rançon de deux rois !

Tous trois ils descendirent de l'atelier, et cheminèrent en devisant sur les arts jusqu'à une belle maison de bois, située près du pont Saint-Michel, et dont les ornements, le heurtoir, les encadrements de croisées, les arabesques émerveillèrent Poussin. Le peintre en espérance se trouva tout à coup dans une salle basse, devant un bon feu, près d'une table chargée de mets appétissants, et, par un bonheur inouï, dans la compagnie de deux grands artistes pleins de bonhomie.

— Jeune homme, lui dit Porbus en le voyant ébahï devant un tableau, ne regardez pas trop cette toile, vous tomberiez dans le désespoir.

C'était l'*Adam* que fit Mabuse pour sortir de la prison où ses créanciers le retinrent si longtemps. Cette figure offrait, en effet, une telle puissance de réalité, que Nicolas Poussin commença dès ce moment à comprendre le véritable sens des confuses paroles dites par le vieillard. Celui-ci regardait le tableau d'un air satisfait,

mais sans enthousiasme, et semblait dire : " J'ai fait mieux ! "

— Il y a de la vie, dit-il, mon pauvre maître s'y est surpassé ; mais il manque encore un peu de vérité dans le fond de la toile. L'homme est bien vivant, il se lève et va venir à nous. Mais l'air, le ciel, le vent que nous respirons, voyons et sentons, n'y sont pas. Puis il n'y a encore là qu'un homme ! Or, le seul homme qui soit immédiatement sorti des mains de Dieu devait avoir quelque chose de divin qui manque. Mabuse le disait lui-même avec dépit quand il n'était pas ivre.

Poussin regardait alternativement le vieillard et Porbus avec une inquiète curiosité. Il s'approcha de celui-ci comme pour lui demander le nom de leur hôte ; mais le peintre se mit un doigt sur les lèvres d'un air de mystère, et le jeune homme, vivement intéressé, garda le silence, espérant que tôt ou tard quelque mot lui permettrait de deviner le nom de son hôte, dont la richesse et les talents étaient suffisamment attestés par le respect que Porbus lui témoignait et par les merveilles entassées dans cette salle.

Poussin, voyant sur la sombre boiserie de chêne un magnifique portrait de femme, s'écria :

— Quel beau Giorgion !

— Non, répliqua le vieillard ; vous voyez un de mes premiers barbouillages. . . .

— Tudieu ! je suis donc chez le dieu de la peinture ! dit naïvement Poussin.

Le vieillard sourit comme un homme familiarisé depuis longtemps avec cet éloge.

— Maître Frenhofer ! dit Porbus, ne sauriez-vous faire venir un peu de votre bon vin du Rhin pour moi ?

— Deux pipes ! répondit le vieillard. Une pour m'acquitter du plaisir que j'ai eu ce matin en voyant ta jolie pécheresse, et l'autre comme un présent d'amitié.

— Ah ! si je n'étais pas toujours souffrant, répondit Porbus, et si vous vouliez me laisser voir votre *Belle Noiseuse*, je pourrais faire quelque peinture haute, large et profonde, où les figures seraient de grandeur naturelle.

— Montrer mon œuvre ! s'écria le vieillard tout ému. Non, non ! je dois la perfectionner encore. Hier, vers le soir, dit-il, j'ai cru avoir fini. Ses yeux me semblaient humides, sa chair était agitée. Les tresses de ses cheveux remuaient. Elle respirait ! Quoique j'aie trouvé le moyen de réaliser sur une toile plate le relief et la rondeur de la nature, ce matin, au jour, j'ai reconnu mon erreur. Ah ! pour arriver à ce résultat glorieux, j'ai étudié à fond les grands maîtres du coloris, j'ai analysé et soulevé couche par couche les tableaux de Titien, ce roi de la lumière ; j'ai, comme ce peintre souverain, ébauché ma figure dans un ton clair avec une pâte souple et nourrie,—car l'ombre n'est qu'un accident, retiens cela, petit !—Puis je suis revenu sur mon œuvre, et, au moyen de demi-teintes et

de glacis dont je diminuais de plus en plus la transparence, j'ai rendu les ombres les plus vigoureuses et jusqu'aux noirs les plus fouillés ; car les ombres des peintres ordinaires sont d'une autre nature que leurs tons éclairés ; c'est du bois, de l'airain, c'est tout ce que vous voudrez, excepté de la chair dans l'ombre. On sent que, si leur figure changeait de position, les places ombrées ne se nettoieraient pas et ne deviendraient pas lumineuses. J'ai évité ce défaut, où beaucoup d'entre les plus illustres sont tombés, et chez moi la blancheur se relève sous l'opacité de l'ombre la plus soutenue ! Comme une foule d'ignorants qui s'imaginent dessiner correctment, parce qu'ils font un trait soigneusement ébarbé, je n'ai pas marqué sèchement les bords extérieurs de ma figure et fait ressortir jusqu'au moindre détail anatomique, car le corps humain ne finit pas par des lignes. En cela, les sculpteurs peuvent plus approcher de la vérité que nous autres. La nature comporte une suite de rondeurs qui s'enveloppent les unes dans les autres. Rigoureusement parlant, le dessin n'existe pas ! —Ne riez pas, jeune homme ! Quelque singulier que vous paraisse ce mot, vous en comprendrez quelque jour les raisons.—La ligne est le moyen par lequel l'homme se rend compte de l'effet de la lumière sur les objets ; mais il n'y a pas de lignes dans la nature, où tout est plein : c'est en modelant qu'on dessine, c'est-à-dire

qu'on détache les choses du milieu où elles sont ; la distribution du jour donne seule l'apparence au corps. Ainsi, je n'ai pas arrêté les linéaments, j'ai répandu sur les contours un nuage de demi-teintes blondes et chaudes qui fait que l'on ne saurait précisément poser le doigt sur la place où les contours se rencontrent avec les fonds. De près, ce travail semble cotonneux et paraît manquer de précision ; mais, à deux pas, tout se raffermit, s'arrête et se détache ; le corps tourne, les formes deviennent saillantes, on sent l'air circuler tout autour. Cependant je ne suis pas encore content, j'ai des doutes. Peut-être faudrait-il ne pas dessiner un seul trait, et vaudrait-il mieux attaquer une figure par le milieu en s'attachant d'abord aux saillies les plus éclairées, pour passer ensuite aux portions les plus sombres. N'est-ce pas ainsi que procède le soleil, ce divin peintre de l'univers ? O nature, nature, qui jamais t'a surprise dans tes fuites ! Tenez, le trop de science, de même que l'ignorance, arrive à une négation. Je doute de mon œuvre !

Le vieillard fit une pause, puis il reprit :

— Voilà dix ans, jeune homme, que je travaille ; mais que sont dix petites années quand il s'agit de lutter avec la nature ? Nous ignorons le temps qu'employa le seigneur Pygmalion pour faire la seule statue qui ait marché !

Le vieillard tomba dans une rêverie profonde, et resta les yeux fixes en jouant machinalement avec son couteau.

— Le voilà en conversation avec son *esprit*! dit Porbus à voix basse.

A ce mot, Nicolas Poussin se sentit sous la puissance d'une inexplicable curiosité d'artiste. Ce vieillard aux yeux blancs, attentif et stupide, devenu pour lui plus qu'un homme, lui apparut comme un génie fantasque qui vivait dans une sphère inconnue. Il réveillait mille idées confuses dans l'âme. Le phénomène moral de cette espèce de fascination ne peut pas plus se définir qu'on ne peut traduire l'émotion excitée par un chant qui rappelle la patrie au cœur de l'exilé. Le mépris que ce vieil homme affectait d'exprimer pour les plus belles tentatives de l'art, sa richesse, ses manières, les déférences de Porbus pour lui, cette œuvre tenue si longtemps secrète, œuvre de patience, œuvre de génie sans doute, s'il fallait en croire la tête de *Vierge* que le jeune Poussin avait si franchement admirée, et qui, belle encore, même près de l'*Adam* de Mabuse, attestait le faire impérial d'un des princes de l'art : tout en ce vieillard allait au delà des bornes de la nature humaine. Ce que la riche imagination de Nicolas Poussin put saisir de clair et de perceptible, en voyant cet être surnaturel, était une complète image de la nature artiste, de cette nature folle à laquelle tant de pouvoirs

sont confiés, et qui trop souvent en abuse, emmenant la froide raison, les bourgeois et même quelques amateurs à travers mille routes pierreuses, où, pour eux, il n'y a rien ; tandis que, folâtre en ses fantaisies, cette fille aux ailes blanches y découvre des épopées, des châteaux, des œuvres d'art. Nature moqueuse et bonne, féconde et pauvre ! Ainsi, pour l'enthousiaste Poussin, ce vieillard était devenu, par une transfiguration subite, l'art lui-même, l'art avec ses secrets, ses fougues et ses rêveries.

— Oui, mon cher Porbus, reprit Frenhofer, il m'a manqué jusqu'à présent de rencontrer une femme irréprochable, un corps dont les contours soient d'une beauté parfaite, et dont la carnation. . . . Mais où est-elle vivante, dit-il en s'interrompant, cette introuvable Vénus des anciens, si souvent cherchée, et de qui nous rencontrons à peine quelques beautés éparses ? Oh ! pour voir un moment, une seule fois, la nature divine, complète, l'idéal enfin, je donnerais toute ma fortune. . . . Mais j'irais te chercher dans tes limbes, beauté céleste ! Comme Orphée, je descendrais dans l'enfer de l'art pour en ramener la vie.

— Nous pouvons partir d'ici, dit Porbus à Poussin ; il ne nous entend plus, ne nous voit plus !

— Allons à son atelier, proposa le jeune homme émerveillé.

— Oh ! le vieux reître a su en défendre

l'entrée. Ses trésors sont trop bien gardés pour que nous puissions y arriver. Je n'ai pas attendu votre avis et votre fantaisie pour tenter l'assaut du mystère.

— Il y a donc un mystère ?

— Oui, répondit Porbus. Le vieux Frenhofer est le seul élève que Mabuse ait voulu faire. Devenu son ami, son sauveur, son père, Frenhofer a sacrifié la plus grande partie de ses trésors à satisfaire les passions de Mabuse ; en échange, Mabuse lui a légué le secret du relief, le pouvoir de donner aux figures cette vie extraordinaire, cette fleur de nature, notre désespoir éternel, mais dont il possédait si bien *le faire*, qu'un jour, ayant vendu et bu le damas à fleurs avec lequel il devait s'habiller à l'entrée de Charles-Quint, il accompagna son maître avec un vêtement de papier peint en damas. L'éclat particulier de l'étoffe portée par Mabuse surprit l'empereur, qui, voulant en faire compliment au protecteur du vieil ivrogne, découvrit la supercherie. Frenhofer est un homme passionné pour notre art, qui voit plus haut et plus loin que les autres peintres. Il a profondément médité sur les couleurs, sur la vérité absolue de la ligne ; mais, à force de recherches, il est arrivé à douter de l'objet même de ses recherches. Dans ses moments de désespoir, il prétend que le dessin n'existe pas et qu'on ne peut rendre avec des traits que des figures géométriques ;

ce qui est au delà du vrai, puisque, avec le trait et le noir, qui n'est pas une couleur, on peut faire une figure ; ce qui prouve que notre art est, comme la nature, composé d'une infinité d'éléments : le dessin donne un squelette, la couleur est la vie, mais la vie sans le squelette est une chose plus incomplète que le squelette sans la vie. Enfin, il y a quelque chose de plus vrai que tout ceci, c'est que la pratique et l'observation sont tout chez un peintre, et que, si le raisonnement et la poésie se querellent avec les brosses, on arrive au doute comme le bonhomme, qui est aussi fou que peintre. Peintre sublime, il a eu le malheur de naître riche, ce qui lui a permis de divaguer ; ne l'imitez pas ! Travaillez ! les peintres ne doivent méditer que les brosses á la main.

— Nous y pénétrerons ! s'écria Poussin, n'écoutant plus Porbus et ne doutant plus de rien.

Porbus sourit à l'enthousiasme du jeune inconnu, et le quitta en l'invitant à venir le voir.

Nicolas Poussin revint à pas lents vers la rue de la Harpe, et dépassa sans s'en apercevoir la modeste hôtellerie où il était logé. Montant avec une inquiète promptitude son misérable escalier, il parvint à une chambre haute, située sous une toiture en colombage, naïve et légère ouverture des maisons du vieux Paris. Prés de l'unique et sombre fenêtre de cette chambre, était une jeune fille qui, au bruit de la porte,

se dressa soudain par un mouvement d'amour ; elle avait reconnu le peintre à la manière dont il avait attaqué le loquet.

— Qu'as-tu ? lui dit-elle.

— J'ai . . . , j'ai . . . , s'écria-t-il en étouffant de plaisir, que je me suis senti peintre ! J'avais douté de moi jusqu'à présent, mais ce matin j'ai cru en moi-même ! Je puis être un grand homme ! Va, Gillette, nous serons riches, heureux ! Il y a de l'or dans ces pinceaux. . . .

Mais il se tut soudain. Sa figure grave et vigoureuse perdit son expression de joie quand il compara l'immensité de ses espérances à la médiocrité de ses ressources. Les murs étaient couverts de simples papiers chargés d'esquisses au crayon. Il ne possédait pas quatre toiles propres. Les couleurs avaient alors un haut prix, et le pauvre jeune homme voyait sa palette à peu près nue. Au sein de cette misère, il possédait et ressentait d'incroyables richesses de cœur, et la surabondance d'un génie dévorant. Amené à Paris par un gentilhomme de ses amis, ou peut-être par son propre talent, il y avait rencontré soudain une maîtresse, une de ces âmes nobles et généreuses qui viennent souffrir près d'un grand homme, en épousent les peines et s'efforcent de comprendre ses caprices ; forte pour la misère et l'amour, comme d'autres sont intrépides à porter le luxe, à faire parader leur insensibilité. Le sourire

errant sur les lèvres de Gillette dorait ce grenier et rivalisait avec l'éclat du ciel. Le soleil ne brillait pas toujours, tandis qu'elle était toujours là, recueillie dans sa passion, attachée à son bonheur, à sa souffrance, consolant le génie qui débordait dans l'amour avant de s'emparer de l'art.

— Écoute, Gillette, viens.

L'obéissante et joyeuse fille sauta sur les genoux du peintre. Elle était tout grâce, tout beauté, jolie comme un printemps, parée de toutes les richesses féminines et les éclairant par le feu d'une belle âme.

— Oh ! Dieu, c'écria-t-il, je n'oserai jamais lui dire. . . .

— Un secret ? reprit-elle, je veux le savoir.

Poussin resta rêveur.

— Parle donc.

— Gillette, . . . pauvre cœur aimé ! . . .

— Oh ! tu veux quelque chose de moi ?

— Oui.

— Si tu désires que je pose encore devant toi comme l'autre jour, reprit-elle d'un petit air boudeur, je n'y consentirai plus jamais, car, dans ces moments-là, tes yeux ne me disent plus rien. Tu ne penses plus à moi, et cependant tu me regardes. . . .

— Aimerais-tu mieux me voir copiant une autre femme ?

— Peut-être, dit-elle, si elle était bien laide.

— Eh bien, reprit Poussin d'un ton sérieux,

si, pour ma gloire à venir, si, pour me faire grand peintre, il fallait aller poser chez un autre ?

— Tu peux m'éprouver, répondit-elle. Tu sais bien que je n'irais pas.

Poussin pencha sa tête sur sa poitrine, comme un homme qui succombe à une joie ou à une douleur trop forte pour son âme.

— Écoute, dit-elle en tirant Poussin par la manche de son pourpoint usé, je t'ai dit, Nick, que je donnerais ma vie pour toi ; mais je ne t'ai jamais promis, moi vivante, de renoncer á mon amour.

— Y renoncer ? s'écria le jeune artiste.

— Si je me montrais ainsi à un autre, tu ne m'aimerais plus ; et, moi-même, je me trouverais indigne de toi. Obéir à tes caprices, n'est-ce pas chose naturelle et simple ? Malgré moi, je suis heureuse et même fière de faire ta chère volonté. Mais pour un autre, fi donc !

— Pardonne, ma Gillette, dit le peintre en se jetant à ses genoux. J'aime mieux être aimé que glorieux. Pour moi, tu es plus belle que la fortune et les honneurs. Va, jette mes pinceaux, brûle ces esquisses. Je me suis trompé. Ma vocation, c'est de t'aimer. Je ne suis pas peintre, je suis amoureux. Périssent et l'art et tous ses secrets !

Elle l'admirait, heureuse, charmée ! Elle régnait, elle sentait instinctivement que les arts

étaient oubliés pour elle, et jetés à ses pieds comme un grain d'encens.

— Ce n'est pourtant qu'un vieillard, reprit Poussin. Il ne pourra voir que la femme en toi. Tu es si parfaite !

— Il faut bien aimer, s'écria-t-elle, prête à sacrifier ses scrupules d'amour pour récompenser son amant de tous les sacrifices qu'il lui faisait. Mais, ajouta-t-elle, ce serait me perdre. Ah ! me perdre pour toi . . . , oui, cela est bien beau ! mais tu m'oublieras. Oh ! quelle mauvaise pensée as-tu donc eue là ?

— Je l'ai eue et je t'aime, dit-il avec une sorte de contrition, mais je suis donc un infâme ?

— Consultons le père Hardouin, dit-elle.

— Oh ! non ; que ce soit un secret entre nous deux.

— Eh bien, j'irai ; mais ne sois pas là, dit-elle. Reste à la porte, armé de ta dague ; si je crie, entre et tue le peintre.

Ne voyant plus que son art, Poussin pressa Gillette dans ses bras.

— Il ne m'aime plus ! pensa Gillette, quand elle se trouva seule.

Elle se repentait déjà de sa résolution. Mais elle fut bientôt en proie à une épouvante plus cruelle que son repentir, elle s'efforça de chasser une pensée affreuse qui s'élevait dans son cœur. Elle croyait aimer déjà moins le peintre en le soupçonnant moins estimable qu'auparavant.

II

CATHERINE LESCAULT

Trois mois après la rencontre de Poussin et de Porbus, celui-ci vint voir maître Frenhofer. Le vieillard était alors en proie à l'un de ces découragements profonds et spontanés dont la cause est, s'il faut en croire les mathématiciens de la médecine, dans une digestion mauvaise, dans le vent, la chaleur ou quelque empâtement des hypocondres ; et, suivant les spiritualistes, dans l'imperfection de notre nature morale. Le bonhomme s'était purement et simplement fatigué à parachever son mystérieux tableau. Il était languissamment assis dans une vaste chaire de chêne sculpté, garnie de cuir noir ; et, sans quiter son attitude mélancolique, il lança sur Porbus le regard d'un homme qui s'était établi dans son ennui.

— Eh bien, maître, lui dit Porbus, l'outremer que vous avez été chercher à Bruges était-il mauvais ? Est-ce que vous n'avez pas su broyer notre nouveau blanc ? Votre huile est-elle méchante, ou les pinceaux rétifs ?

— Hélas ! s'écria le vieillard, j'ai cru pendant un moment que mon œuvre était accomplie ; mais je me suis certes trompé dans quelques détails, et je ne serai tranquille qu'après avoir éclairci mes doutes. Je me décide à voyager

et vais aller en Turquie, en Grèce, en Asie pour y chercher un modèle et comparer mon tableau à diverses natures. . . . Peut-être ai-je là-haut, reprit-il en laissant échapper un sourire de contentement, la nature elle-même. Parfois, j'ai quasi peur qu'un souffle ne me réveille cette femme et qu'elle ne disparaisse.

Puis il se leva tout à coup comme pour partir.

— Oh ! oh ! répondit Porbus, j'arrive à temps pour vous épargner la dépense et les fatigues du voyage.

— Comment ? demanda Frenhofer étonné.

— Le jeune Poussin est aimé par une femme dont l'incomparable beauté se trouve sans imperfection aucune. Mais, mon cher maître, s'il consent à vous la prêter, au moins faudra-t-il nous laisser voir votre toile.

Le vieillard resta debout, immobile, dans un état de stupidité parfaite.

— Comment ! s'écria-t-il enfin douloureusement montrer ma créature, mon épouse ? déchirer le voile sous lequel j'ai chastement couvert mon bonheur ? Mais ce serait une horrible prostitution ! Voilà dix ans que je vis avec cette femme, elle est à moi, à moi seul, elle m'aime. Ne m'a-t-elle pas souri à chaque coup de pinceau que je lui ai donné ? elle a une âme, l'âme dont je l'ai douée. Elle rougirait si d'autres yeux que les miens s'arrêtaient sur elle. La faire voir ! mais quel est le mari, l'amant

assez vil pour conduire sa femme au déshonneur ? Quand tu fais un tableau pour la cour, tu n'y mets pas toute ton âme, tu ne vends aux courtisans que des mannequins coloriés. Ma peinture n'est pas une peinture, c'est un sentiment, une passion ! Née dans mon atelier, elle doit y rester vierge, et n'en peut sortir que vêtue. La poésie et les femmes ne se livrent nues qu'à leurs amants ! Possédons-nous le modèle de Raphaël, l'Angélique de l'Arioste, la Béatrix de Dante ? Non ! nous n'en voyons que les formes. Eh bien, l'œuvre que je tiens là-haut sous mes verrous est une exception dans notre art. Ce n'est pas une toile, c'est une femme ! une femme avec laquelle je pleure, je ris, je cause et pense. Veux-tu que tout à coup je quitte un bonheur de dix années comme on jette un manteau ; que tout à coup je cesse d'être père, amant et dieu ? Cette femme n'est pas une créature, c'est une création. Vienne ton jeune homme, je lui donnerai mes trésors, je lui donnerai des tableaux du Corrége, de Michel-Ange, du Titien, je baiserai la marque de ses pas dans la poussière ; mais en faire mon rival ? honte à moi ! Ah ! ah ! je suis plus amant encore que je ne suis peintre. Oui, j'aurai la force de brûler ma *Belle Noiseuse* à mon dernier soupir ; mais lui faire supporter le regard d'un homme, d'un jeune homme, d'un peintre ? non, non ! Je tuerais le lendemain celui qui l'aurait souillée

d'un regard ! Je te tuerais à l'instant, toi, mon ami, si tu ne la saluais pas à genoux ! Veux-tu maintenant que je soumette mon idole aux froids regards et aux stupides critiques des imbéciles ? Ah ! l'amour est un mystère, il n'a de vie qu'au fond des cœurs, et tout est perdu quand un homme dit, même à son ami : "Voilà celle que j'aime !"

Le vieillard semblait être redevenu jeune ; ses yeux avaient de l'éclat et de la vie ; ses joues pâles étaient nuancées d'un rouge vif, et ses mains tremblaient. Porbus, étonné de la violence passionnée avec laquelle ces paroles furent dites, ne savait que répondre à un sentiment aussi neuf que profond. Frenhofer était-il raisonnable ou fou ? Se trouvait-il subjugué par une fantaisie d'artiste, ou les idées qu'il avait exprimées procédaient-elles de ce fanatisme singulier produit en nous par le long enfantement d'une grande œuvre ? Pouvait-on jamais espérer de transiger avec cette passion bizarre ?

En proie à toutes ces pensées, Porbus dit au vieillard :

— Mais n'est-ce pas femme pour femme ? Poussin ne livre-t-il pas sa maîtresse à vos regards ?

— Quelle maîtresse ? répondit Frenhofer. Elle le trahira tôt ou tard. La mienne me sera toujours fidèle !

— Eh bien, reprit Porbus, n'en parlons plus.

Mais, avant que vous trouviez, même en Asie, une femme aussi belle, aussi parfaite que celle dont je parle, vous mourrez peut-être sans avoir achevé votre tableau.

— Oh ! il est fini, dit Frenhofer. Qui le verrait, croirait apercevoir une femme couchée sur un lit de velours, sous des courtines. Près d'elle un trépied d'or exhale des parfums. Tu serais tenté de prendre le gland des cordons qui retiennent les rideaux, et il te semblerait voir le sein de Catherine Lescault, une belle courtisane appelée *la Belle Noiseuse*, rendre le mouvement de sa respiration. Cependant, je voudrais bien être certain. . . .

— Va donc en Asie, répondit Porbus en apercevant une sorte d'hésitation dans le regard de Frenhofer.

Et Porbus fit quelques pas vers la porte de la salle.

En ce moment, Gillette et Nicolas Poussin étaient arrivés près du logis de Frenhofer. Quand la jeune fille fut sur le point d'y entrer, elle quitta le bras du peintre, et se recula comme si elle eût été saisie par quelque soudain pressentiment.

— Mais que viens-je donc faire ici ? demanda-t-elle à son amant d'un son de voix profond et en le regardant d'un œil fixe.

— Gillette, je t'ai laissée maîtresse et veux t'obéir en tout. Tu es ma conscience et ma

gloire. Reviens au logis, je serai plus heureux, peut-être, que si tu. . . .

— Suis-je à moi quand tu me parles ainsi ? Oh ! mon, je ne suis plus qu'une enfant. . . . Allons, ajouta-t-elle en paraissant faire un violent effort, si notre amour périt et si je mets dans mon cœur un long regret, ta célébrité ne sera-t-elle pas le prix de mon obéissance à tes désirs ? Entrons, ce sera vivre encore que d'être toujours comme un souvenir dans ta palette.

En ouvrant la porte de la maison, les deux amants se rencontrèrent avec Porbus, qui, surpris par la beauté de Gillette, dont les yeux étaient alors pleins de larmes, la saisit toute tremblante, et, l'amenant devant le vieillard :

— Tenez, dit-il, ne vaut-elle pas tous les chefs-d'œuvre du monde ?

Frenhofer tressaillit. Gillette était là, dans l'attitude naïve et simple d'une jeune Géorgienne innocente et peureuse, ravie par des brigands et présentée à quelque marchand d'esclaves. Une pudique rougeur colorait son visage, elle baissait les yeux, ses mains étaient pendantes à ses côtés, ses forces semblaient l'abandonner, et des larmes protestaient contre la violence faite à sa pudeur. En ce moment, Poussin, au désespoir d'avoir sorti ce beau trésor de ce grenier, se maudit lui-même. Il devint plus amant qu'artiste, et mille scrupules

lui tournèrent le cœur quand il vit l'œil rajeuni du vieillard, qui, par une habitude de peintre, déshabilla, pour ainsi dire, cette jeune fille en en devinant les formes les plus secrètes. Il revint alors à la féroce jalousie du véritable amour.

— Gillette, partons ! s'écria-t-il.

A cet accent, à ce cri, sa maîtresse joyeuse leva les yeux sur lui, le vit et courut dans ses bras.

— Ah ! tu m'aimes donc ? répondit-elle en fondant en larmes.

Après avoir eu l'énergie de taire sa souffrance, elle manquait de force pour cacher son bonheur.

— Oh ! laissez-la-moi pendant un moment, dit le vieux peintre, et vous la comparerez à ma *Catherine* . . . , oui, j'y consens.

Il y avait encore de l'amour dans le cri de Frenhofer. Il semblait avoir de la coquetterie pour son semblant de femme, et jouir par avance du triomphe que la beauté de sa création allait remporter sua celle d'une vraie jeune fille.

— Ne le laissez pas se dédire ! s'écria Porbus en frappant sur l'épaule de Poussin. Les fruits de l'amour passent vite, ceux de l'art sont immortels.

— Pour lui, répondit Gillette en regardant attentivement Poussin et Porbus, ne suis-je donc pas plus qu'une femme ?

Elle leva la tête avec fierté ; mais, quand, après avoir jeté un coup d'œil étincelant à Frenhofer, elle vit son amant occupé à contempler de nouveau le portrait qu'il avait pris naguère pour un Giorgion :

— Ah ! dit-elle, montons ! Il ne m'a jamais regardée ainsi.

— Vieillard, dit Poussin, tiré de sa méditation par la voix de Gillette, vois cette épée, je la plongerai dans ton cœur au premier mot de plainte que prononcera cette jeune fille, je mettrai le feu à ta maison, et personne n'en sortira. Comprends-tu ?

Nicolas Poussin était sombre, et sa parole fut terrible. Cet attitude et surtout le geste du jeune peintre consolèrent Gillette, qui lui pardonna presque de la sacrifier à la peinture et à son glorieux avenir. Porbus et Poussin restèrent à la porte de l'atelier, se regardant l'un l'autre en silence. Si, d'abord, le peintre de la *Marie Egyptienne* se permit quelques exclamations : "Ah ! elle se déshabille, il lui dit de se mettre au jour ! Il la compare !" bientôt il se tut à l'aspect de Poussin dont le visage était profondément triste ; et, quoique les vieux peintres n'aient plus de ces scrupules si petits en présence de l'art, il les admira, tant ils étaient naïfs et jolis. Le jeune homme avait la main sur la garde de sa dague et l'oreille presque collée à la porte. Tous deux, dans l'ombre et debout, ressemblaient ainsi à

deux conspirateurs attendant l'heure de frapper un tyran.

— Entrez, entrez, leur dit le vieillard rayonnant de bonheur. Mon œuvre est parfaite, et maintenant je puis la montrer avec orgueil. Jamais peintre, pinceaux, couleurs, toile et lumière ne feront une rivale à *Catherine Lescault*, la belle courtisane !

En proie à une vive curiosité, Porbus et Poussin coururent au milieu d'un vaste atelier convert de poussière, où tout était en désordre, où ils virent çà et là des tableaux accrochés aux murs. Ils s'arrêtèrent tout d'abord devant une figure de femme de grandeur naturelle, à demi nue, et pour laquelle ils furent saisis d'admiration.

— Oh ! ne vous occupez pas de cela, dit Frenhofer ; c'est une toile que j'ai barbouillée pour étudier une pose ; ce tableau ne vaut rien. Voilà mes erreurs, reprit-il en leur montrant de ravissantes compositions suspendues aux murs, autour d'eux.

A ces mots, Porbus et Poussin, stupéfaits de ce dédain pour de telles œuvres, cherchèrent le portrait annoncé, sans réussir à l'apercevoir.

— Eh bien, le voilà ! leur dit le vieillard, dont les cheveux étaient en désordre, dont le visage était enflammé par une exaltation surnaturelle, dont les yeux pétillaient, et qui haletait comme un jeune homme ivre d'amour.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, vous ne vous attendiez pas à tant de perfection ! Vous êtes devant une femme et vous cherchez un tableau. Il y a tant de profondeur sur cette toile, l'air y est si vrai, que vous ne pouvez plus le distinguer de l'air qui nous environne. Où est l'art ? perdu, disparu ! Voilà les formes mêmes d'une jeune fille. N'ai-je pas bien saisi la couleur, le vif de la ligne qui paraît terminer le corps ? N'est-ce pas le même phénomène que nous présentent les objets qui sont dans l'atmosphère comme les poissons dans l'eau ? Admirez comme les contours se détachent du fond ? Ne semble-t-il pas que vous puissiez passer la main sur ce dos ? Aussi, pendant sept années, ai-je étudié les effets de l'accouplement du jour et des objets. Et ces cheveux, la lumière ne les inonde-t-elle pas ? . . . Mais elle a respiré, je crois ! . . . Ce sein, voyez ! Ah ! qui ne voudrait l'adorer à genoux ? Les chairs palpitent. Elle va se lever, attendez !

— Apercevez-vous quelque chose ? demanda Poussin à Porbus.

— Non. . . . . Et vous ?

— Rien.

Les deux peintres laissèrent le vieillard à son extase, regardèrent si la lumière, en tombant d'aplomb sur la toile qu'il leur montrait, n'en neutralisait pas tous les effets. Ils examinèrent alors la peinture en se mettant à droite, à

gauche, de face, en se baissant et se levant tour à tour.

— Oui, oui, c'est bien une toile, leur disait Frenhofer en se méprenant sur le but de cet examen scrupuleux. Tenez, voilà le châssis, le chevalet, enfin voici mes couleurs, mes pinceaux.

Et il s'empara d'une brosse qu'il leur présenta par un mouvement naïf.

— Le vieux lansquenet se joue de nous, dit Poussin en revenant devant le prétendu tableau. Je ne vois là que des couleurs confusément amassées et contenues par une multitude de lignes bizarres qui forment une muraille de peinture.

— Nous nous trompons, voyez ! . . . répond Porbus.

En s'approchant, ils aperçurent dans un coin de la toile le bout d'un pied nu qui sortait de ce chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme ; mais un pied délicieux, un pied vivant ! Ils restèrent pétrifiés d'admiration devant ce fragment échappé à une incroyable, à une lente et progressive destruction. Ce pied apparaissait là comme un torse de quelque Vénus en marbre de Paros qui surgirait parmi les décombres d'une ville incendiée.

— Il y a une femme là-dessous ! s'écria Porbus en faisant remarquer à Poussin les couches de couleurs que le vieux peintre avait

successivement superposées en croyant perfectionner sa peinture.

Les deux artistes se tournèrent spontanément vers Frenhofer, en commençant à s'expliquer, mais vaguement, l'extase dans laquelle il vivait.

— Il est de bonne foi, dit Porbus.

— Oui, mon ami, répondit le vieillard en se réveillant, il faut de la foi, de la foi dans l'art, et vivre pendant longtemps avec son œuvre pour produire une semblable création. Quelques-unes de ces ombres m'ont coûté bien des travaux. Tenez, il y a là sur la joue, au-dessous des yeux, une légère pénombre qui, si vous l'observez dans la nature, vous paraîtra presque intraduisible. Eh bien, croyez-vous que cet effet ne m'ait pas coûté des peines inouïes à reproduire ? Mais aussi, mon cher Porbus, regarde attentivement mon travail, et tu comprendras mieux ce que je te disais sur la manière de traiter le modelé et les contours. Regarde la lumière du sein, et vois comme, par une suite de touches et de *rebauts* fortement empâtés, je suis parvenu à accrocher la véritable lumière et à la combiner avec la blancheur luisante des tons éclairés ; et comme, par un travail contraire, en effaçant les saillies et le grain de la pâte, j'ai pu, à force de caresser le contour de ma figure, noyé dans la demi-teinte, ôter jusqu'à l'idée de dessin et de moyens artificiels, et lui donner l'aspect et la rondeur mêmes de la nature.

Approchez, vous verrez mieux ce travail. De loin, il disparaît. Tenez ! là, il est, je crois, très-remarquable.

Et, du bout de sa brosse, il désignait aux deux peintres un pâté de couleur claire.

Porbus frappa sur l'épaule du vieillard, en se tournant vers Poussin :

— Savez-vous que nous voyons en lui un bien grand peintre ? dit-il.

— Il est encore plus poëte que peintre, répondit gravement Poussin.

— Là, reprit Porbus en touchant la toile, finit notre art sur terre.

— Et, de là, il va se perdre dans les cieux, dit Poussin.

— Combien de jouissances sur ce morceau de toile ! s'écria Porbus.

Le vieillard, absorbé, ne les écoutait pas et souriait à cette femme imaginaire.

— Mais, tôt ou tard, il s'apercevra qu'il n'y a rien sur sa toile ! s'écria Poussin.

— Rien sur ma toile ! dit Frenhofer en regardant tour à tour les deux peintres et son prétendu tableau.

— Qu'avez-vous fait ? dit tout bas Porbus à Poussin.

Le vieillard saisit avec force le bras du jeune homme et lui dit :

— Tu ne vois rien, manant ! maheustre ! bélître ! bardache ! Pourquoi donc est-tu monté ici ?—Mon bon Porbus, reprit-il en se tournant

vers le peintre, est-ce que, vous aussi, vous vous joueriez de moi ? Pépondez ! je suis votre ami, dites, aurais-je donc gâté mon tableau ?

Porbus, idécis, n'osa rien dire ; mais l'anxiété peinte sur la physionomie blanche du vieillard était si cruelle, qu'il montra la toile en disant :

— Voyez !

Frenhofer contempla son tableau pendant un moment, et chancela.

— Rien ! rien ! Et avoir travaillé dix ans ! . . .

Il s'assit et pleura.

— Je suis donc un imbécile, un fou ! je n'ai donc ni talent ni capacité ! Je ne suis plus qu'un homme riche qui, en marchant, ne fait que marcher ! Je n'aurai donc rien produit !

Il contempla sa toile à travers ses larmes, il se releva tout à coup avec fierté, et jeta sur les deux peintres un regard étincelant :

— Par le sang, par le corps, par la tête du Christ ! vous êtes des jaloux qui voulez me faire croire qu'elle est gâtée pour me la voler ! Moi, je la vois ! cria-t-il, elle est merveilleusement belle. . . .

En ce moment, Poussin entendit les pleurs de Gillette, oubliée dans un coin.

— Qu'as-tu, mon ange ? lui demanda le peintre, redevenu subitement amoureux.

— Tue-moi ! dit-elle. Je serais une infâme

de t'aimer encore, car je te méprise. . . . Je t'admire, et tu me fais horreur ! Je t'aime, et je crois que je te hais déjà !

Pendant que Poussin écoutait Gillette, Frenhofer recouvrait sa *Catherine* d'une serge verte, avec la sérieuse tranquillité d'un joaillier qui ferme ses tiroirs en se croyant en compagnie d'adroits larrons. Il jeta sur les deux peintres un regard profondément sournois, plein de mépris et de soupçon, les mit silencieusement à la porte de son atelier, avec une promptitude convulsive ; puis, il leur dit sur le seuil de son logis :

— Adieu, mes petits amis.

Cet adieu glaça les deux peintres. Le lendemain, Porbus, inquiet, revint voir Frenhofer, et apprit qu'il était mort dans la nuit, après avoir brûlé ses toiles.

PARIS, février 1832.

EL VERDUGO

A MARTINEZ DE LA ROSA

Le clocher de la petite ville de Menda venait de sonner minuit. En ce moment, un jeune officier français, appuyé sur le parapet d'une longue terrasse qui bordait les jardins du château de Menda, paraissait abîmé dans une contemplation plus profonde que ne le comportait l'insouciance de la vie militaire ; mais il faut dire aussi que jamais heure, site et nuit ne furent plus propices à la méditation. Le beau ciel d'Espagne étendait un dôme d'azur au-dessus de sa tête. Le scintillement des étoiles et la douce lumière de la lune éclairaient une vallée délicieuse qui se déroulait coquettement à ses pieds. Appuyé sur un oranger en fleur, le chef de bataillon pouvait voir, à cent pieds au-dessous de lui, la ville de Menda, qui semblait s'être mise à l'abri des vents du nord, au pied du rocher sur lequel était bâti le château. En tournant la tête, il apercevait la mer, dont les

eaux brillantes encadraient le paysage d'une large lame d'argent. Le château était illuminé. Le joyeux tumulte d'un bal, les accents de l'orchestre, les rires de quelques officiers et de leurs danseuses arrivaient jusqu'à lui, mêlés au lointain murmure des flots. La fraîcheur de la nuit imprimait une sorte d'énergie à son corps fatigué par la chaleur du jour. Enfin, les jardins étaient plantés d'arbres si odoriférants et de fleurs si suaves, que le jeune homme se trouvait comme plongé dans un bain de parfums.

Le château de Menda appartenait à un grand d'Espagne, qui l'habitait en ce moment avec sa famille. Pendant toute cette soirée, l'aînée des filles avait regardé l'officier avec un intérêt empreint d'une telle tristesse, que le sentiment de compassion exprimé par l'Espagnole pouvait bien causer la rêverie du Français. Clara était belle, et, quoiqu'elle eût trois frères et une sœur, les biens du marquis de Légañès paraissaient assez considérables pour faire croire à Victor Marchand que la jeune personne aurait une riche dot. Mais comment oser croire que la fille du vieillard le plus entiché de sa grandesse qui fût en Espagne pourrait être donnée au fils d'un épicier de Paris ! D'ailleurs, les Français étaient haïs. Le marquis ayant été soupçonné par le général G . . . t . . . r, qui gouvernait la province, de préparer un soulèvement en faveur de Ferdinand VII., le bataillon commandé par

Victor Marchand avait été cantonné dans la petite ville de Menda pour contenir les campagnes voisines, qui obéissaient au marquis de Légañès. Une récente dépêche du maréchal Ney faisait craindre que les Anglais ne débarquassent prochainement sur la côte, et signalait le marquis comme un homme qui entretenait des intelligences avec le cabinet de Londres. Aussi, malgré le bon accueil que cet Espagnol avait fait à Victor Marchand et à ses soldats, le jeune officier se tenait-il constamment sur ses gardes. En se dirigeant vers cette terrasse où il venait examiner l'état de la ville et des campagnes confiées à sa surveillance, il se demandait comment il devait interpréter l'amitié que le marquis n'avait cessé de lui témoigner, et comment la tranquillité du pays pouvait se concilier avec les inquiétudes de son général ; mais, depuis un moment, ces pensées avaient été chassées de l'esprit du jeune commandant par un sentiment de prudence et par une curiosité bien légitime. Il venait d'apercevoir dans la ville une assez grande quantité de lumières. Malgré la fête de saint Jacques, il avait ordonné, le matin même, que les feux fussent éteints à l'heure prescrite par son règlement. Le château seul avait été excepté de cette mesure. Il vit bien briller çà et là les baïonnettes de ses soldats aux postes accoutumés ; mais le silence était solennel, et rien n'annonçait que les Espagnols fussent en proie à l'ivresse

d'une fête. Après avoir cherché à s'expliquer l'infraction dont se rendaient coupables les habitants, il trouva dans ce délit un mystère d'autant plus incompréhensible, qu'il avait laissé des officiers chargés de la police nocturne et des rondes. Avec l'impétuosité de la jeunesse, il allait s'élancer par une brèche pour descendre rapidement les rochers et parvenir ainsi plus tôt que par le chemin ordinaire à un petit poste placé à l'entrée de la ville du côté du château, quand un faible bruit l'arrêta dans sa course. Il crut entendre le sable des allées criant sous le pas léger d'une femme. Il retourna la tête et ne vit rien ; mais ses yeux furent saisis par l'éclat extraordinaire de l'Océan. Il y aperçut tout à coup un spectacle si funeste, qu'il demeura immobile de surprise, en accusant ses sens d'erreur. Les rayons blanchissants de la lune lui permirent de distinguer des voiles à une assez grande distance. Il tressaillit, et tâcha de se convaincre que cette vision était un piége d'optique offert par les fantaisies des ondes et de la lune. En ce moment, une voix enrouée prononça le nom de l'officier, qui regarda vers la brèche, et vit s'y élever lentement la tête du soldat par lequel il s'était fait accompagner au château.

— Est-ce vous, mon commandant ?

— Oui. Eh bien ? lui dit à voix basse le jeune homme, qu'une sorte de pressentiment avertit d'agir avec mystère.

— Ces gredins-là se remuent comme des vers, et je me hâte, si vous le permettez, de vous communiquer mes petites observations.

— Parle, répondit Victor Marchand.

— Je viens de suivre un homme du château qui s'est dirigé par ici une lanterne à la main. Une lanterne est furieusement suspecte ! je ne crois pas que ce chrétien-là ait besoin d'allumer des cierges à cette heure-ci. . . . " Ils veulent nous manger ! " que je me suis dit, et je me suis mis à lui examiner les talons. Aussi, mon commandant, ai-je découvert à trois pas d'ici, sur une quartier de roche, un certain amas de fagots.

Un cri terrible, qui tout à coup retentit dans la ville, interrompit le soldat. Une lueur soudaine éclaira le commandant. Le pauvre grenadier reçut une balle dans la tête et tomba. Un feu de paille et de bois sec brillait comme un incendie à dix pas du jeune homme. Les instruments et les rires cessaient de se faire entendre dans la salle du bal. Un silence de mort, interrompu par des gémissements, avait soudain remplacé les rumeurs et la musique de la fête. Un coup de canon retentit sur la plaine blanche de l'Océan. Une sueur froide coula sur le front du jeune officier. Il était sans épée. Il comprenait que ses soldats avaient péri et que les Anglais allaient débarquer. Il se vit déshonoré s'il vivait, il se vit traduit devant un conseil de guerre ; alors, il mesura

des yeux la profondeur de la vallée, et s'y élançait au moment où la main de Clara saisit la sienne.

— Fuyez ! dit-elle ; mes frères me suivent pour vous tuer. Au bas du rocher, par là, vous trouverez l'andalou de Juanito. Allez !

Elle le poussa ; le jeune homme stupéfait la regarda pendant un moment ; mais, obéissant bientôt à l'instinct de conservation qui n'abandonne jamais l'homme, même le plus fort, il s'élança dans le parc on prenant la direction indiquée, et courut à travers des rochers que les chèvres avaient seules pratiqués jusqu'alors. Il entendit Clara crier à ses frères de le poursuivre ; il entendit les pas de ses assassins ; il entendit siffler à ses oreilles les balles de plusieurs décharges ; mais il atteignit la vallée, trouva le cheval, monta dessus et disparut avec la rapidité de l'éclair.

En peu d'heures, le jeune officier parvint au quartier du général G . . t . . r, qui'l trouva dinant avec son état-major.

— Je vous apporte ma tête ! s'écria le chef de bataillon en apparaissant pâle et défait.

Il s'assit, et raconta l'horrible aventure. Un silence effrayant accueillit son récit.

— Je vous trouve plus malheureux que criminel, répondit enfin le terrible général. Vous n'êtes pas comptable du forfait des Espagnols ; et, à moins que le maréchal n'en décide autrement, je vous absous.

Ces paroles ne donnèrent qu'une bien faible consolation au malheureux officier.

— Quand l'empereur saura cela ! s'écria-t-il.

— Il voudra vous faire fusiller, dit le général, mais nous verrons. Enfin, ne parlons plus de ceci, ajouta-t-il d'un ton sévère, que pour en tirer une vengeance qui imprime une terreur salutaire à ce pays, où l'on fait la guerre à la façon des sauvages.

Une heure après, un régiment entier, un détachement de cavalerie et un convoi d'artillerie étaient en route. Le général et Victor marchaient à la tête de cette colonne. Les soldats, instruits du massacre de leurs camarades, étaient possédés d'une fureur sans exemple. La distance qui séparait la ville de Menda du quartier général fut franchie avec une rapidité miraculeuse. Sur la route, le général trouva des villages entiers sous les armes. Chacune de ces misérables bourgades fut cernée et leurs habitants décimés.

Par une de ces fatalités inexplicables, les vaisseaux anglais étaient restés en panne sans avancer ; mais on sut plus tard que ces vaisseaux ne portaient que de l'artillerie et qu'ils avaient mieux marché que le reste des transports. Ainsi la ville de Menda, privée des défenseurs qu'elle attendait, et que l'apparition des voiles anglaises semblait lui promettre, fut entourée par les troupes françaises presque sans coup férir. Les habitants, saisis de terreur, offrirent

de se rendre à discrétion. Par un de ces dévouements qui n'ont pas été rares dans la Péninsule, les assassins des Français, prévoyant, d'après la cruauté connue du général, que Menda serait peut-être livrée aux flammes et la population entière passée au fil de l'épée, proposèrent de se dénoncer eux-mêmes au général. Il accepta cette offre, en y mettant pour condition que les habitants du château, depuis le dernier valet jusqu'au marquis, seraient mis entre ses mains. Cette capitulation consentie, le général promit de faire grâce au reste de la population et d'empêcher ses soldats de piller la ville ou d'y mettre le feu. Une contribution énorme fut frapée, et les plus riches habitants se constituèrent prisonniers pour en garantir le payement, qui devait être effectué dans les vingt-quatre heures.

Le général prit toutes les précautions nécessaires à la sûreté de ses troupes, pourvut à la défense du pays, et refusa de loger ses soldats dans les maisons. Après les avoir fait camper, il monta au château et s'en empara militairement. Les membres de la famille de Légañès et les domestiques furent soigneusement gardés à vue, garrottés, et enfermés dans la salle où le bal avait eu lieu. Des fenêtres de cette pièce, on pouvait facilement embrasser la terrasse qui dominait le ville. L'état-major s'établit dans une galerie voisine, où le général tint d'abord conseil sur les mesures à prendre pour s'opposer

au débarquement. Après avoir expédié un aide de camp au maréchal Ney, ordonné d'établir des batteries sur la côte, le général et son état-major s'occupèrent des prisonniers. Deux cents Espagnols que les habitants avaient livrés furent immédiatement fusillés sur la terrasse. Après cette exécution militaire, le général commanda de planter sur la terrasse autant de potences qu'il y avait de gens dans la salle du château et de faire venir le bourreau de la ville. Victor Marchand profita du temps qui allait s'écouler avant le dîner pour aller voir les prisonniers. Il revint bientôt vers le général.

— J'accours, lui dit-il d'une voix émue, vous demander des grâces.

— Vous ! répliqua le général avec un ton d'ironie amère.

— Hélas ! répondit Victor, je demande de tristes grâces. Le marquis, en voyant planter les potences, a espéré que vous changeriez ce genre de supplice pour sa famille, et vous supplie de faire décapiter les nobles.

— Soit, dit le général.

— Ils demandent encore qu'on leur accorde les secours de la religion, et qu'on les délivre de leurs liens ; ils promettent de ne pas chercher à fuir.

— J'y consens, dit le général ; mais vous m'en répondez.

— Le vieillard vous offre encore toute sa

fortune si vous voulez pardonner à son jeune fils.

— Vraiment ! répondit le chef. Ses biens appartiennent déjà au roi Joseph.

Il s'arrêta. Une pensée de mépris rida son front, et il ajouta :

— Je vais surpasser leur désir. Je devine l'importance de sa dernière demande. Eh bien, qu'il achète l'éternité de son nom, mais que l'Espagne se souvienne à jamais de sa trahison et de son supplice ! Je laisse sa fortune et la vie à celui de ses fils qui remplira l'office du bourreau. . . . Allez, et ne m'en parlez plus.

Le dîner était servi. Les officiers attablés satisfaisaient un appétit que la fatigue avait aiguillonné. Un seul d'entre eux, Victor Marchand, manquait au festin. Après avoir hésité longtemps, il entra dans le salon où gémissait l'orgueilleuse famille de Légañès, et jeta des regards tristes sur le spectacle que présentait alors cette salle, où, la surveille, il avait vu tournoyer, emportées par la valse, les têtes des deux jeunes filles et des trois jeunes gens : il frémit en pensant que, dans peu, elles devaient rouler tranchées par le sabre du bourreau. Attachés sur leurs fauteuils dorés, le père et la mère, les trois enfants et les deux filles restaient dans un état d'immobilité complète. Huit serviteurs étaient debout, les mains liées derrière le dos. Ces quinze

personnes se regardaient gravement, et leurs yeux trahissaient à peine les sentiments qui les animaient. Une résignation profonde et le regret d'avoir échoué dans leur entreprise se lisaient sur quelques fronts. Des soldats immobiles les gardaient en respectant la douleur de ces cruels ennemis. Un mouvement de curiosité anima les visages quand Victor parut. Il donna l'ordre de délier les condamnés, et alla lui-même détacher les cordes qui retenaient Clara prisonnière sur sa chaise. Elle sourit tristement. L'officier ne put s'empêcher d'effleurer les bras de la jeune fille, en admirant sa chevelure noire, sa taille souple. C'était une véritable Espagnole : elle avait le teint espagnol, les yeux espagnols, de longs cils recourbés, et une prunelle plus noire que ne l'est l'aile d'un corbeau.

— Avez-vous réussi ? dit-elle en lui adressant un de ces sourires funèbres où il y a encore de la jeune fille.

Victor ne put s'empêcher de gémir. Il regarda tour à tour les trois frères et Clara. L'un, et c'était l'aîné, avait trente ans. Petit, assez mal fait, l'air fier et dédaigneux, il ne manquait pas d'une certaine noblesse dans les manières, et ne paraissait pas étranger à cette délicatesse de sentiment qui rendit autrefois la galanterie espagnole si célèbre. Il se nommait Juanito. Le second, Philippe, était âgé de vingt ans environ. Il ressemblait à Clara.

Le dernier avait huit ans. Un peintre aurait trouvé dans les traits de Manuel un peu de cette constance romaine que David a prêtée aux enfants dans ses pages républicaines. Le vieux marquis avait une tête converte de cheveux blancs qui semblait échappée d'un tableau de Murillo. A cet aspect, le jeune officier hocha la tête, en désespérant de voir accepter par un de ces personnages le marché du général ; néanmoins, il osa le confier à Clara. L'Espagnole frissonna d'abord, mais elle reprit tout à coup un air calme et alla s'agenouiller devant son père.

— Oh ! lui dit-elle, faites jurer à Juanito qu'il obéira fidèlement aux ordres que vous lui donnerez, et nous serons contents.

La marquise tressaillit d'espérance ; mais, quand, se penchant vers son mari, elle eut entendu l'horrible confidence de Clara, cette mère s'évanouit. Juanito comprit tout, il bondit comme un lion en cage. Victor prit sur lui de renvoyer les soldats, après avoir obtenu du marquis l'assurance d'une soumission parfaite. Les domestiques furent emmenés et livrés au bourreau, qui les pendit. Quand la famille n'eut plus que Victor pour surveillant, le vieux père se leva.

— Juanito ! dit-il.

Juanito ne répondit que par une inclination de tête qui équivalait à un refus, retomba sur sa chaise et regarda ses parents d'un œil sec

et terrible. Clara vint s'asseoir sur ses genoux, et, d'un air gai :

— Mon cher Juanito, dit-elle en lui passant le bras autour du cou et l'embrassant sur les paupières, si tu savais combien, donnée par toi, la mort me sera douce ! Je n'aurai pas à subir l'odieux contact des mains d'un bourreau. Tu me guériras des maux qui m'attendaient, et . . . , mon bon Juanito, tu ne me voulais voir à personne, eh bien. . . .

Ses yeux veloutés jetèrent un regard de feu sur Victor, comme pour réveiller dans le cœur de Juanito son horreur des Français.

— Aie du courage, lui dit son frère Philippe ; autrement, notre race, presque royale, est éteinte.

Tout à coup Clara se leva, le groupe qui s'était formé autour de Juanito se sépara ; et cet enfant, rebelle à bon droit, vit devant lui, debout, son vieux père, qui d'un ton solennel s'écria :

— Juanito, je te l'ordonne !

Le jeune comte restant immobile, son père tomba à ses genoux. Involontairement, Clara, Manuel et Philippe l'imitèrent. Tous tendirent les mains vers celui qui devait sauver la famille de l'oubli, et semblèrent répéter ces paroles paternelles :

— Mon fils, manquerais-tu d'énergie espag-

nole et de vraie sensibilité ? Veux-tu me laisser longtemps à genoux, et dois-tu considérer ta vie et tes souffrances ?—Est-ce mon fils, madame ? ajouta le vieillard en se retournant vers la marquise.

— Il y consent ! s'écria la mère avec désespoir en voyant Juanito faire un mouvement des sourcils dont la signification n'était connue que d'elle.

Mariquita, la seconde fille, se tenait à genoux en serrant sa mère dans ses faibles bras ; et, comme elle pleurait à chaudes larmes, son petit frère Manuel vint la gronder. En ce moment, l'aumônier du château entra ; il fut aussitôt entouré de toute la famille, on l'amena à Juanito. Victor, ne pouvant supporter plus longtemps cette scène, fit un signe à Clara, et se hâta d'aller tenter un dernier effort auprès du général ; il le trouva en belle humeur, au milieu du festin, et buvant avec ses officiers, qui commençaient à tenir de joyeux propos.

Une heure après, cent des plus notables habitants de Menda vinrent sur la terrasse pour être, suivant les ordres du général, témoins de l'exécution de la famille de Légañès. Un détachement de soldats fut placé pour contenir les Espagnols, que l'on rangea sous les potences auxquelles les domestiques du marquis avaient été pendus. Les têtes de ces bourgeois touchaient presque les pieds de ces martyrs.

A trente pas d'eux s'élevait un billot et brillait un cimeterre. Le bourreau était là, en cas de refus de la part de Juanito. Bientôt les Espagnols entendirent, au milieu du plus profond silence, les pas de plusiers personnes, le son mesuré de la marche d'un piquet de soldats et le léger retentissement de leurs fusils. Ces différents bruits étaient mêlés aux accents joyeux du festin des officiers, comme naguère les danses d'un bal avaient déguisé les apprêts de la sanglante trahison. Tous les regards se tournèrent vers le château, et l'on vit la noble famille qui s'avançait avec une incroyable assurance. Tous les fronts étaient calmes et sereins. Un seul homme, pâle et défait, s'appuyait sur le prêtre, qui prodiguait toutes les consolations de la religion à cet homme, le seul qui dût vivre. Le bourreau comprit, comme tout le monde, que Juanito avait accepté sa place pour un jour. Le vieux marquis et la femme, Clara, Mariquita et leurs deux frères vinrent s'agenouiller à quelques pas du lieu fatal. Juanito fut conduit par le prêtre. Quand il arriva au billot, l'exécuteur, le tirant par la manche, le prit à part et lui donna probablement quelques instructions. Le confesseur plaça les victimes de manière qu'elles ne pussent pas voir le supplice. Mais c'étaient de vrais Espagnols qui se tinrent debout et sans faiblesse.

Clara s'élança la première vers son frère.

— Juanito, lui dit-elle, aie pitié de mon peu de courage ! commence par moi !

En ce moment, les pas précipités d'un homme retentirent. Victor arriva sur le lieu de cette scène. Clara était agenouillée déjà, son cou blanc appelait le cimeterre. L'officier pâlit, mais il trouva la force d'accourir.

— Le général t'accorde la vie si tu veux m'épouser, lui dit-il à voix basse.

L'Espagnole lança sur l'officier un regard de mépris et de fierté.

— Allons, Juanito ! dit-elle d'un son de voix profond.

Sa tête roula aux pieds de Victor. La marquise de Légañès laissa échapper un mouvement convulsif en entendant le bruit ; ce fut la seule marque de sa douleur.

— Suis-je bien comme ça, mon bon Juanito ? fut la demande que fit le petit Manuel à son frère.

Ah ! tu pleures, Mariquita ! dit Juanito à sa sœur.

— Oh ! oui, répliqua la jeune fille. Je pense à toi, mon pauvre Juanito : tu seras bien malheureux sans nous !

Bientôt la grande figure du marquis apparut. Il regarda le sang de ses enfants, se tourna vers les spectateurs muets et immobiles, étendit les mains vers Juanito, et dit d'une voix forte :

— Espagnols, je donne à mon fils ma béné-

diction paternelle ! — Maintenant, *marquis*, frappe sans peur, tu es sans reproche.

Mais, quand Juanito vit approcher sa mère, soutenue par le confesseur :

— Elle m'a nourri ! s'écria-t-il.

Sa voix arracha un cri d'horreur à l'assemblée. Le bruit du festin et les rires joyeux des officiers s'apaisèrent à cette terrible clameur. La marquise comprit que le courage de Juanito était épuisé, elle s'élança d'un bond par-dessus la balustrade et alla se fendre la tête sur les rochers. Un cri d'admiration s'éleva. Juanito était tombé évanoui.

— Mon général, dit un officier à moitié ivre, Marchand vient de me raconter quelque chose de cette exécution, je parie que vous ne l'avez pas ordonnée. . . .

— Oubliez-vous, messieurs, s'écria le général G . . t . . r, que, dans un mois, cinq cents familles françaises seront en larmes, et que nous sommes en Espagne ? Voulez-vous laisser nos os ici ?

Après cette allocution, il ne se trouva personne, pas même un sous-lieutenant, qui osât vider son verre.

Malgré les respects dont il est entouré, malgré le titre d'*el verdugo* (le bourreau) que le roi d'Espagne a donné comme titre de noblesse au marquis de Légañès, il est dévoré par le chagrin, il vit solitaire et se montre rarement. Accablé sous le fardeau de son admirable forfait, il

semble attendre avec impatience que la naissance d'un second fils lui donne le droit de rejoindre les ombres qui l'accompagnent incessamment.

PARIS, octobre 1820.

HISTOIRE RACONTÉE PAR HORACE BIANCHON

A une certaine de pas environ de Vendôme, sur les bords du Loir, dit-il, il se trouve une vieille maison brune, surmontée de toits très-élevés, et si complétement isolée qu'il n'existe alentour ni tannerie puante ni méchante auberge, comme on en voit aux abords de presque toutes les petites villes. Devant ce logis est un jardin donnant sur la rivière, et où les buis, autrefois ras, qui dessinaient les allées, croissent maintenant à leur fantaisie. Quelques saules, nés dans le Loir, ont rapidement poussé comme la haie de clôture, et cachent à demi la maison. Les plantes que nous appelons mauvaises décorent de leur belle végétation le talus de la rive. Les arbres fruitiers, négligés depuis dix ans, ne produisent plus de récolte, et leurs rejetons forment des taillis. Les espaliers ressemblent à des charmilles. Les sentiers, sablés jadis, sont remplis

de pourpier ; mais, à vrai dire, il n'y a plus trace de sentier. Du haut de la montagne sur laquelle pendent les ruines du vieux château des ducs de Vendôme, le seul endroit d'où l'œil puisse plonger sur cet enclos, on se dit que, dans un temps qu'il est difficile de déterminer, ce coin de terre fit les délices de quelque gentilhomme occupé de roses, de tulipes, d'horticulture en un mot, mais surtout gourmand de bons fruits. On aperçoit une tonnelle ou plutôt les débris d'une tonnelle sous laquelle est encore une table que le temps n'a pas entièrement dévorée. A l'aspect de ce jardin qui n'est plus, les joies négatives de la vie paisible dont on jouit en province se devinent, comme on devine l'existence d'un bon négociant en lisant l'épitaphe de sa tombe. Pour compléter les idées tristes et douces qui saisissent l'âme, un des murs offre un cadran solaire orné de cette inscription bourgeoisement chrétienne : *ultimam cogita* ! Les toits de cette maison sont horriblement dégradés, les persiennes sont toujours closes, les balcons sont couverts de nids d'hirondelles, les portes restent constamment fermées. De hautes herbes ont dessiné par des lignes vertes les fentes des perrons, les ferrures sont rouillées. La lune, le soleil, l'hiver, l'été, la neige, ont creusé les bois, gauchi les planches, rongé les peintures.

« Le morne silence qui règne là n'est troublé que par les oiseaux, les chats, les fouines, les

rats et les souris, libres de trotter, de se battre, de se manger. Une invisible main a partout écrit le mot *Mystère.* Si, poussé par la curiosité, vous alliez voir cette maison du côté de la rue, vous apercevriez une grande porte de forme ronde par le haut, et à laquelle les enfants du pays ont fait des trous nombreux. J'ai appris plus tard que cette porte était condamnée depuis dix ans. Par ces brèches irrégulières, vous pourriez observer la parfaite harmonie qui existe entre la façade du jardin et la façade de la cour. Le même désordre y règne. Des bouquets d'herbes encadrent les pavés. D'énormes lézardes sillonnent les murs, dont les crêtes noircies sont enlacées par les mille festons de la pariétaire. Les marches du perron sont disloquées, la corde de la cloche est pourrie, les gouttières sont brisées. "Quel feu tombé du ciel a passé par là? Quel tribunal a ordonné de semer du sel sur ce logis? Y a-t-on insulté Dieu? Y a-t-on trahi la France?" Voilà ce qu'on se demande. Les reptiles y rampent sans vous répondre. Cette maison vide et déserte est une immense énigme dont le mot n'est connu de personne. Elle était autrefois un petit fief, et porte le nom de *la Grande-Bretèche.* Pendant le temps de mon séjour à Vendôme, où Desplein m'avait laissé pour soigner un riche malade, la vue de ce singulier logis devint un de mes plaisirs les plus vifs. N'était-ce pas mieux qu'une

ruine ? A une ruine se rattachent quelques souvenirs d'une irréfragable authenticité ; mais cette habitation encore debout, quoique lentement démolie par une main vengeresse, renfermait un secret, une pensée inconnue ; elle trahissait un caprice tout au moins. Plus d'une fois, le soir, je me fis aborder à la haie devenue sauvage qui protégeait cet enclos. Je bravais les égratignures, j'entrais dans ce jardin sans maître, dans cette propriété qui n'était plus ni publique ni particulière ; j'y restais des heures entières à contempler son désordre. Je n'aurais pas voulu, pour prix de l'histoire à laquelle sans doute était dû ce spectacle bizarre, faire une seule question à quelque Vendomois bavard. Là, je composais de délicieux romans, je m'y livrais à de petites débauches de mélancolie qui me ravissaient. Si j'avais connu le motif, peut-être vulgaire, de cet abandon, j'eusse perdu les poésies inédites dont je m'enivrais. Pour moi, cet asile représentait les images les plus variées de la vie humaine, assombrie par ses malheurs : c'était tantôt l'air du cloître, moins les religieux ; tantôt la paix du cimetière, sans les morts qui vous parlent leur langage épitaphique ; aujourd'hui la maison du lépreux, demain celle des Atrides ; mais c'était surtout la province avec ses idées recueillies, avec sa vie de sablier. J'y ai souvent pleuré, je n'y ai jamais ri. Plus d'une fois j'ai ressenti des terreurs involontaires

en y entendant, au-dessus de ma tête, le sifflement sourd que rendaient les ailes de quelque ramier pressé. Le sol y est humide ; il faut s'y défier des lézards, des vipères, des grenouilles qui s'y promènent avec la sauvage liberté de la nature ; il faut surtout ne pas craindre le froid, car en quelques instants vous sentez un manteau de glace qui se pose sur vos épaules, comme la main du Commandeur sur le cou de don Juan. Un soir, j'y ai frissonné : le vent avait fait tourner une vieille girouette rouillée, dont les cris ressemblèrent à un gémissement poussé par la maison au moment où j'achevais un drame assez noir par lequel je m'expliquais cette espèce de douleur monumentalisée. Je revins à mon auberge, en proie à des idées sombres. Quand j'eus soupé, l'hôtesse entra d'un air de mystère dans ma chambre, et me dit :

" — Monsieur, voici M. Regnault.

" — Qu'est M. Regnault ?

" — Comment, monsieur ne connaît pas M. Regnault ? Ah ! c'est drôle ! dit-elle en s'en allant.

" Tout à coup je vis apparaître un homme long, fluet, vêtu de noir, tenant son chapeau à la main, et qui se présenta comme un bélier prêt à fondre sur son rival, en me montrant un front fuyant, une petite tête pointue, et une face pâle, assez semblable à un verre d'eau sale. Vous eussiez dit l'huissier d'un ministre. Cet

inconnu portait un vieil habit, très-usé sur les plis ; mais il avait un diamant au jabot de sa chemise et des boucles d'or à ses oreilles.

" — Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ? lui dis-je.

" Il s'assit sur une chaise, se mit devant mon feu, posa son chapeau sur ma table, et me répondit en se frottant les mains :

" — Ah ! il fait bien froid ! Monsieur, je suis M. Regnault.

" Je m'inclinai en me disant à moi-même :

" *Il Bondocani !* Cherche !

" — Je suis, reprit-il, notaire à Vendôme.

" — J'en suis ravi, monsieur, m'écriai-je, mais je ne suis point en mesure de tester, pour des raisons à moi connues.

" — Petit moment ! reprit-il en levant la main comme pour m'imposer silence. Permettez, monsieur ! permettez ! j'ai appris que vous alliez vous promener quelquefois dans le jardin de la Grande-Bretèche.

" — Oui, monsieur.

" — Petit moment ! dit-il en répétant son geste ; cette action constitue un véritable délit. Monsieur, je viens, au nom et comme exécuteur testamentaire de feu madame la comtesse de Merret, vous prier de discontinuer vos visites. Petit moment ! Je ne suis pas un Turc et ne veux point vous en faire un crime. D'ailleurs, bien permis à vous d'ignorer les circonstances qui m'obligent à laisser tomber en ruine le plus

bel hôtel de Vendôme. Cependant, monsieur, vous paraissez avoir de l'instruction, et devez savoir que les lois défendent, sous des peines graves, d'envahir une propriété close. Une haie vaut un mur. Mais l'état dans lequel la maison se trouve peut servir d'excuse à votre curiosité. Je ne demanderais pas mieux que de vous laisser libre d'aller et venir dans cette maison ; mais, chargé d'exécuter les volontés de la testatrice, j'ai l'honneur, monsieur, de vous prier de ne plus entrer dans le jardin. Moi-même, monsieur, depuis l'ouverture du testament, je n'ai pas mis le pied dans cette maison, qui dépend, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, de la succession de madame de Merret. Nous en avons seulement constaté les portes et fenêtres, afin d'asseoir les impôts que je paye annuellement sur des fonds à ce destinés par feu madame la comtesse. Ah ! mon cher monsieur, son testament a fait bien du bruit dans Vendôme !

" Là, il s'arrêta pour se moucher, le digne homme ! Je respectai sa loquacité, comprenant à merveille que la succession de madame de Merret était l'événement le plus important de sa vie, toute sa réputation, sa gloire, sa Restauration. Il me fallait dire adieu à mes belles rêveries, à mes romans ; je ne fus donc pas rebelle au plaisir d'apprendre la vérité d'une manière officielle.

" — Monsieur, lui dis-je, serait-il indiscret

de vous demander les raisons de cette bizarrerie ?

" A ces mots, un air qui exprimait tout le plaisir que ressentent les hommes habitués à monter sur le *dada* passa sur la figure du notaire. Il releva le col de sa chemise avec une sorte de fatuité, tira sa tabatière, l'ouvrit, m'offrit du tabac ; et, sur mon refus, il en saisit une forte pincée. Il était heureux ! Un homme qui n'a pas de dada ignore tout le parti que l'on peut tirer de la vie. Un dada est le milieu précis entre la passion et la monomanie. En ce moment, je compris cette jolie expression de Sterne dans toute son étendue, et j'eus une complète idée de la joie avec laquelle l'oncle Tobie enfourchait, Trim aidant, son cheval de bataille.

" — Monsieur, me dit M. Regnault, jai été premier clerc de maître Roguin, à Paris. Excellente étude, dont vous avez peut-être entendu parler ? Non ? Cependant, une malheureuse faillite l'a rendue célèbre. N'ayant pas assez de fortune pour traiter à Paris, au prix où les charges montèrent en 1816, je vins ici acquérir l'étude de mon prédécesseur. J'avais des parents à Vendôme, entre autres une tante fort riche, qui m'a donné sa fille en mariage. . . . Monsieur, reprit-il après une légère pause, trois mois après avoir été agréé par monseigneur le garde des sceaux, je fus mandé un soir, au moment où j'allais me coucher (je

n'étais pas encore marié), par madame la comtesse de Merret, en son château de Merret. Sa femme de chambre, une brave fille qui sert aujourd'hui dans cette hôtellerie, était à ma porte avec la calèche de madame la comtesse. Ah ! petit moment ! . . . Il faut vous dire, monsieur, que M. le comte de Merret était allé mourir à Paris deux mois avant que je vinsse ici. Il y périt misérablement en se livrant à des excès de tous les genres. Vous comprenez ? Le jour de son départ, madame la comtesse avait quitté la Grande-Bretèche et l'avait démeublée. Quelques personnes prétendent même qu'elle a brûlé les meubles, les tapisseries, enfin toutes les choses généralement quelconques qui garnissaient les lieux présentement loués par ledit sieur. . . . (Tiens, qu'est-ce que je dis donc ? Pardon, je croyais dicter un bail.) . . . qu'elle les brûla, reprit-il, dans la prairie de Merret. Êtes-vous allé à Merret, monsieur ? Non ? dit-il en faisant lui-même ma réponse. Ah ! c'est un fort bel endroit ! Depuis trois mois environ, dit-il en continuant après un petit hochement de tête, M. le comte et madame la comtesse avaient vécu singulièrement ; ils ne recevaient plus personne, madame habitait le rez-de-chaussée et monsieur le premier étage. Quand madame la comtesse resta seule, elle ne se montra plus qu'à l'église. Plus tard, chez elle, à son château, elle refusa de voir les amis et amies qui vinrent lui faire des visites. Elle était déjà

très changée au moment où elle quitta la Grande-Bretèche pour aller à Merret. Cette chère femme-là . . . (je dis chére, parce que ce diamant me vient d'elle, je ne l'ai vue, d'ailleurs, qu'une seule fois !) ; donc, cette bonne dame était très-malade ; elle avait sans doute désespéré de sa santé, car elle est morte sans vouloir appeler de médecins ; aussi beaucoup de nos dames ont-elles pensé qu'elle ne jouissait pas de toute sa tête. Monsieur, ma curiosité fut donc singulièrement excitée en apprenant que madame de Merret avait besoin de mon ministère. Je n'étais pas le seul qui s'intéressât à cette histoire. Le soir même, quoiqu'il fût tard, toute la ville sut que j'allais à Merret. La femme de chambre répondit assez vaguement aux questions que je lui fis en chemin ; néanmoins, elle me dit que sa maîtresse avait été administrée par le curé de Merret pendant la journée, et qu'elle paraissait ne pas devoir passer la nuit. J'arrivai sur les onze heures au château. Je montai le grand escalier. Après avoir traversé de grandes pièces hautes et noires, froides et humides en diable, je parvins dans la chambre à coucher d'honneur où était madame la comtesse. D'après les bruits qui couraient sur cette dame (monsieur, je n'en finirais pas si je vous répétais tous les contes qui se sont débités à son égard !), je me la figurais comme une coquette. Imaginez-vous que j'eus beaucoup de peine à la trouver dans le grand lit où elle gisait. Il est vrai que, pour éclairer

cette énorme chambre à frises de l'ancien régime, et poudrées de poussière à faire éternuer rien qu'à les voir, ellé avait une de ces anciennes lampes d'Argant. Ah ! mais vous n'êtes pas allé à Merret ! Eh bien, monsieur, le lit est un de ces lits d'autrefois, avec un ciel élevé, garni d'indienne à ramages. Une petite table de nuit était près du lit, et je vis dessus une *Imitation de Jésus-Christ*, que, par parenthèse, j'ai achetée à ma femme, ainsi que la lampe. Il y avait aussi une grande bergère pour la femme de confiance, et deux chaises. Point de feu, d'ailleurs. Voilà le mobilier. Ça n'aurait pas fait dix lignes dans un inventaire. Ah ! mon cher monsieur, si vous aviez vu, comme je la vis alors, cette vaste chambre tendue en tapisseries brunes, vous vous seriez cru transporté dans une véritable scène de roman. C'était glacial, et mieux que cela, funèbre, ajouta-t-il en levant le bras par un geste théâtral et faisant une pause. A force de regarder, en venant près du lit, je finis par voir madame de Merret, encore grâce à la lueur de la lampe dont la clarté donnait sur les oreillers. Sa figure était jaune comme de la cire, et ressemblait à deux mains jointes. Madame la comtesse avait un bonnet de dentelles qui laissait voir de beaux cheveux, mais blancs comme du fil. Elle était sur son séant, et paraissait s'y tenir avec beaucoup de difficulté. Ses grands yeux noirs, abattus par la fièvre, sans doute, et déjà presque morts, remuaient à peine

sous les os où sont les sourcils.—Ça, dit-il en me montrant l'arcade de ses yeux.—Son front était humide. Ses mains décharnées ressemblaient à des os recouverts d'une peau tendue; ses veines, ses muscles se voyaient parfaitement bien. Elle avait dû être très-belle; mais, en ce moment, je fus saisi de je ne sais quel sentiment à son aspect. Jamais, au dire de ceux qui l'ont ensevelie, une créature vivante n'avait atteint à sa maigreur sans mourir. Enfin, c'était épouvantable à voir! Le mal avait si bien rongé cette femme, qu'elle n'était plus qu'un fantôme. Ses lèvres d'un violet pâle me parurent immobiles quand elle me parla. Quoique ma profession m'ait familiarisé avec ces spectacles en me conduisant parfois au chevet des mourants pour constater leurs dernières volontés, j'avoue que les familles en larmes et les agonies que j'ai vues n'étaient rien auprès de cette femme solitaire et silencieuse dans ce vaste château. Je n'entendais pas le moindre bruit, je ne voyais pas ce mouvement que la respiration de la malade aurait dû imprimer aux draps qui la couvraient, et je restai tout à fait immobile, occupé à la regarder avec une sorte de stupeur. Il me semble que j'y suis encore. Enfin ses grands yeux se remuèrent, elle essaya de lever sa main droite qui retomba sur le lit, et ces mots sortirent de sa bouche comme un souffle, car sa voix n'était déjà plus une voix: "Je vous attendais avec bien de

l'impatience." Ses joues se colorèrent vivement. Parler, monsieur, c'était un effort pour elle. "Madame . . . ," lui dis-je. Elle me fit signe de me taire. En ce moment, la vieille femme de charge se leva et me dit à l'oreille : "Ne parlez pas, madame la comtesse est hors d'état d'entendre le moindre bruit ; et ce que vous lui diriez pourrait l'agiter." Je m'assis. Quelques instants après, madame de Merret rassembla tout ce qui lui restait de forces pour mouvoir son bras droit, le mit, non sans des peines infinies, sous son traversin ; elle s'arrêta pendant un petit moment ; puis elle fit un dernier effort pour retirer sa main, et, lorsqu'elle eut pris un papier cacheté, des gouttes de sueur tombèrent de son front. "Je vous confie mon testament . . . , dit-elle. Ah ! mon Dieu ! ah !" Ce fut tout. Elle saisit un crucifix qui était sur son lit, le porta rapidement à ses lèvres, et mourut. L'expression de ses yeux fixes me fait encore frissonner quand j'y songe. Elle avait dû bien souffrir ! Il y avait de la joie dans son dernier regard, sentiment qui resta gravé sur ses yeux morts. J'emportai le testament ; et, quand il fut ouvert, je vis que madame de Merret m'avait nommé son exécuteur testamentaire. Elle léguait la totalité de ses biens à l'hôpital de Vendôme, sauf quelques legs particuliers. Mais voici quelles furent ses dispositions relativement à la Grande-Bretèche. Elle me recommanda de laisser

cette maison pendant cinquante années révolues, à partir du jour de sa mort, dans l'état où elle se trouverait au moment de son décès, en interdisant l'entrée des appartements à quelque personne que ce fût, en défendant d'y faire la moindre réparation, et allouant même une rente afin de gager des gardiens, s'il en était besoin, pour assurer l'entière exécution de ses intentions. A l'expiration de ce terme, si le vœu de la testatrice a été accompli, la maison doit appartenir à mes héritiers, car monsieur sait que les notaires ne peuvent accepter de legs ; sinon, la Grande-Bretèche reviendrait à qui de droit, mais à la charge de remplir les conditions indiquées dans un codicille annexé au testament, et qui ne doit être ouvert qu'à l'expiration desdites cinquante années. Le testament n'a point été attaqué ; donc. . . .

" A ce mot, et sans achever sa phrase, le notaire oblong me regarda d'un air de triomphe, je le rendis tout à fait heureux en lui adressant quelques compliments.

" — Monsieur, lui dis-je, vous m'avez si vivement impressionné, que je crois voir cette mourante plus pâle que ses draps ; ses yeux luisants me font peur ; et je rêverai d'elle cette nuit. Mais vous devez avoir formé quelques conjectures sur les dispositions contenues dans ce bizarre testament.

" — Monsieur, me dit-il avec une réserve comique, je ne me permets jamais de juger

la conduite des personnes qui m'ont honoré par le don d'un diamant.

« Je déliai bientôt la langue du scrupuleux notaire vendomois, qui me communiqua, non sans de longues digressions, les observations dues aux profonds politiques des deux sexes dont les arrêts font loi dans Vendôme. Mais ces observations étaient si contradictoires, si diffuses, que je faillis m'endormir, malgré l'intérêt que je prenais à cette histoire authentique. Le ton lourd et l'accent monotone de ce notaire, sans doute habitué à s'écouter lui-même et à se faire écouter de ses clients ou de ses compatriotes, triompha de ma curiosité. Heureusement, il s'en alla.

« — Ah ! ah ! monsieur, bien des gens, me dit-il dans l'escalier, voudraient vivre encore quarante-cinq ans ; mais, petit moment ! . . .

« Et il mit, d'un air fin, l'index de sa main droite sur sa narine, comme s'il eût voulu dire : ' Faites bien attention à ceci ! '

« — Pour aller jusque-là, jusque-là, dit-il, il ne faut pas avoir la soixantaine.

« Je fermai ma porte, après avoir été tiré de mon apathie par ce dernier trait, que le notaire trouva très-spirituel ; puis je m'assis dans mon fauteuil, en mettant mes pieds sur les deux chenets de ma cheminée. Je m'enfonçais dans un roman à la Radcliffe, bâti sur les données juridiques de M. Regnault, quand ma porte, manœuvrée par la main adroite d'une femme,

tourna sur ses gonds. Je vis entrer mon hôtesse, grosse femme réjouie, de belle humeur, qui avait manqué sa vocation : c'était une Flamande qui aurait dû naître dans un tableau de Teniers.

" — Eh bien, monsieur, me dit-elle, M. Regnault vous a sans doute rabâché son histoire de la Grande-Bretèche ?

" — Oui, mère Lepas.

" Que vous a-t-il dit ?

" Je lui répétai en peu de mots la ténébreuse et froide histoire de madame de Merret. A chaque phrase, mon hôtesse tendait le cou, en me regardant avec une perspicacité d'aubergiste, espèce de juste milieu entre l'instinct du gendarme, l'astuce de l'espion et la ruse du commerçant.

" Ma chère dame Lepas, ajoutai-je en terminant, vous paraissez en savoir davantage, hein ? Autrement, pourquoi seriez-vous montée chez moi ?

" — Ah ! foi d'honnête femme, aussi vrai que je m'appelle Lepas. . . .

" — Ne jurez pas, vos yeux sont gros d'un secret. Vous avez connu M. de Merret. Quel homme était-ce ?

" — Dame, M. de Merret, voyez-vous, était un bel homme qu'on ne finissait pas de voir, tant il était long ! un digne gentilhomme venu de Picardie, et qui avait, comme nous disons ici, la tête près du bonnet. Il payait tout comptant

pour n'avoir de difficultés avec personne. Voyez-vous, il était vif. Nos dames le trouvaient toutes fort aimable.

"— Parce qu'il était vif ? dis-je à mon hôtesse.

"— Peut-être bien, dit-elle. Vous pensez bien, monsieur, qu'il fallait avoir eu quelque chose devant soi, comme on dit, pour épouser madame de Merret, qui, sans vouloir nuire aux autres, était la plus belle et la plus riche personne du Vendomois. Elle avait aux environs de vingt mille livres de rente. Toute la ville assistait à sa noce. La mariée était mignonne et avenante, un vrai bijou de femme. Ah ! ils ont fait un beau couple dans le temps !

"— Ont-ils été heureux en ménage ?

"— Heu ! heu ! oui et non, autant qu'on peut le présumer, car vous pensez bien que, nous autres, nous ne vivions pas à pot et à rôt avec eux ! Madame de Merret était une bonne femme, bien gentille, qui avait peut-être bien à souffrir quelquefois des vivacités de son mari ; mais, quoiqu'un peu fier, nous l'aimions. Bah ! c'était son état à lui d'être comme ça ! Quand on est noble, voyez-vous. . . .

"— Cependant, il a bien fallu quelque catastrophe pour que M. et madame de Merret se séparassent violemment ?

"— Je n'ai point dit qu'il y ait eu de catastrophe, monsieur. Je n'en sais rien.

"— Bien. Je suis sûr maintenant que vous savez tout.

"— Eh bien, monsieur, je vais tout vous dire. En voyant monter chez vous M. Regnault, j'ai bien pensé qu'il vous parlerait de madame de Merret, à propos de la Grande-Bretèche. Ça m'a donné l'idée de consulter monsieur, qui me paraît un homme de bon conseil et incapable de trahir une pauvre femme comme moi, qui n'a jamais fait de mal à personne, et qui se trouve cependant tourmentée par sa conscience. Jusqu'à présent, je n'ai point osé m'ouvrir aux gens de ce pays-ci, ce sont tous des bavards à langue d'acier. Enfin, monsieur, je n'ai pas encore eu de voyageur qui soit demeuré si longtemps que vous dans mon auberge, et auquel je pusse dire l'histoire des quinze mille francs. . . .

"— Ma chère dame Lepas, lui répondis-je en arrêtant le flux de ses paroles, si votre confidence est de nature à me compromettre, pour tout au monde je ne voudrais pas en être chargé.

"— Ne craignez rien, dit-elle en m'interrompant. Vous allez voir.

"Cet empressement me fit croire que je n'étais pas le seul à qui ma bonne aubergiste eût communiqué le secret dont je devais être l'unique dépositaire, et j'écoutai.

"— Monsieur, dit-elle, quand l'empereur envoya ici des Espagnols prisonniers de guerre

ou autres, j'eus à loger, au compte du gouvernement, un jeune Espagnol envoyé à Vendôme sur parole. Malgré la parole, il allait tous les jours se montrer au sous-préfet. C'était un grand d'Espagne ! Excusez du peu ! Il portait un mon en *os* et en *dia*, comme Bagos de Férédia. J'ai son nom écrit sur mes registres ; vous pourrez le lire, si vous le voulez. Oh ! c'était un beau jeune homme pour un Espagnol, qu'on dit tous laids. Il n'avait guère que cinq pieds deux ou trois pouces, mais il était bien fait ; il avait de petites mains qu'il soignait, ah ! fallait voir. Il avait autant de brosses pour ses mains qu'une femme en a pour toutes ses toilettes ! Il avait de grands cheveux noirs, un œil de feu, un teint un peu cuivré, mais qui me plaisait tout de même. Il portait du linge fin comme je n'en ai jamais vu à personne, quoique j'aie logé des princesses, et, entre autres, le général Bertrand, le duc et la duchesse d'Abrantès, M. Decazes et le roi d'Espagne. Il me mangeait pas grand'chose ; mais il avait des manières si polies, si aimables, qu'on ne pouvait pas lui en vouloir. Oh ! je l'aimais beaucoup, quoiqu'il ne dînât que quatre paroles par jour et qu'il fût impossible d'avoir avec lui la moindre conversation ; si on lui parlait, il ne répondait que : c'était un tic, une manie qu'il avait prise, à ce qu'on m'a dit. Il lisait [illegible]

prêtre, il allait à la messe et à tous les offices régulièrement. Où se mettait-il ? Nous avons remarqué cela plus tard : à deux pas de la chapelle de madame de Merret. Comme il se plaça là dès la première fois qu'il vint à l'église, personne n'imagina qu'il y eût de l'intention dans son fait. D'ailleurs, il ne levait pas le nez de dessus son livre de prières, le pauvre jeune homme ! Pour lors, monsieur, le soir, il se promenait sur la montagne, dans les ruines du château. C'était son seul amusement, à ce pauvre homme, il se rappelait là son pays. On dit que c'est tout montagnes en Espagne ! Dès les premiers jours de sa détention, il s'attarda. Je fus inquiète en ne le voyant revenir que sur le coup de minuit ; mais nous nous habituâmes tous à sa fantaisie ; il prit la clef de la porte, et nous ne l'attendîmes plus. Il logeait dans la maison que nous avons dans la rue des Casernes. Pour lors, un de nos valets d'écurie nous dit qu'un soir, en allant faire baigner les chevaux, il croyait avoir vu le grand d'Espagne nageant au loin dans la rivière comme un vrai poisson. Quand il revint, je lui dis de prendre garde aux herbes ; il parut contrarié d'avoir été vu dans l'eau. Enfin, monsieur, un jour, ou plutôt un matin, nous ne le trouvâmes plus dans sa chambre ; il n'était pas revenu. A force de fouiller

partout, je vis un écrit dans le tiroir de sa table, où il y avait cinquante pièces d'or espagnoles qu'on nomme des portugaises et qui valaient environ cinq mille francs ; puis des diamants pour dix mille francs dans une petite boîte cachetée. Son écrit disait donc qu'au cas où il ne reviendrait pas il nous laissait cet argent, ces diamants, à la charge de fonder des messes pour remercier Dieu de son évasion et pour son salut. Dans ce temps-là, j'avais encore mon homme, qui courut à sa recherche. Et voilà le drôle de l'histoire ! il rapporta les habits de l'Espagnol qu'il découvrit sous une grosse pierre, dans une espèce de pilotis sur le bord de la rivière, du côté du château, à peu près en face de la Grande-Bretèche. Mon mari était allé là si matin, que personne ne l'avait vu. Il brûla les habits après avoir lu la lettre, et nous avons déclaré, suivant le désir du comte Férédia, qu'il s'était évadé. Le sous-préfet mit toute la gendarmerie à ses trousses ; mais brust ! on ne l'a point rattrapé. Lepas a cru que l'Espagnol s'était noyé. Moi, monsieur, je ne le pense point ; je crois plutôt qu'il est pour quelque chose dans l'affaire de madame de Merret, vu que Rosalie m'a dit que le crucifix auquel sa maîtresse tenait tant, qu'elle s'est fait ensevelir avec, était d'ébène et d'argent ; or, dans les premiers temps de son séjour, M. Férédia en avait un d'ébène

et d'argent que je ne lui ai plus revu. Maintenant, monsieur, n'est-il pas vrai que je ne dois point avoir de remords des quinze mille francs de l'Espagnol, et qu'ils sont bien à moi ?

"— Certainement. Mais vous n'avez pas essayé de questionner Rosalie ? lui dis-je.

"— Oh ! si fait, monsieur. Que voulez-vous ! cette fille-là, c'est un mur. Elle sait quelque chose, mais il est impossible de la faire jaser.

"Après avoir encore causé pendant un moment avec moi, mon hôtesse me laissa en proie à des pensées vagues et ténébreuses, à une curiosité romanesque, à une terreur religieuse assez semblable au sentiment profond qui nous saisit quand nous entrons à la nuit dans une église sombre où nous apercevons une faible lumière lointaine sous des arceaux élevés ; une figure indécise glisse, un frôlement de robe ou de soutane se fait entendre . . . nous avons frissonné. La Grande-Bretèche et ses hautes herbes, ses fenêtres condamnées, ses ferrements rouillés, ses portes closes, ses appartements déserts, se montra tout à coup fantastiquement devant moi. J'essayai de pénétrer dans cette mystérieuse demeure en y cherchant le nœud de cette solennelle histoire, le drame qui avait tué trois personnes. Rosalie fut à mes yeux l'être le plus intéressant de Vendôme.

Je découvris, en l'examinant, les traces d'une pensée intime, malgré la santé brillante qui éclatait sur son visage potelé. Il y avait chez elle un principe de remords ou d'espérance ; son attitude annonçait un secret, comme celle des dévotes qui prient avec excès ou celle de la fille infanticide qui entend toujours le dernier cri de son enfant. Sa pose était cependant naïve et grossière, son niais sourire n'avait rien de criminel, et vous l'eussiez jugée innocente rien qu'à voir le grand mouchoir à carreaux rouges et bleus qui recouvrait son buste vigoureux, encadré, serré, ficelé par une robe à raies blanches et violettes.

" — Non, pensais-je, je ne quitterai pas Vendôme sans savoir toute l'histoire de la Grande-Bretèche. Pour arriver à mes fins, je deviendrai l'ami de Rosalie, s'il le faut absolument.

" — Rosalie ? lui dis-je un soir.

" — Plaît-il, monsieur ?

" — Vous n'êtes pas mariée ?

" Elle tressaillit légèrement.

" — Oh ! je ne manquerai point d'hommes quand la fantaisie d'être malheureuse me prendra ! dit-elle en riant.

" Elle se remit promptement de son émotion intérieure, car toutes les femmes, depuis la grande dame jusqu'aux servantes d'auberge inclusivement, ont un sang-froid qui leur est particulier.

" — Vous êtes assez fraîche, assez appétissante pour ne pas manquer d'amoureux ! Mais, dites-moi, Rosalie, pourquoi vous êtes-vous faite servante d'auberge en quittant madame de Merret ? Est-ce qu'elle ne vous a pas laissé quelque rente ?

" — Oh ! que si ! Mais, monsieur, ma place est la meilleure de Vendôme.

" Cette réponse était une de celles que les juges et les avoués nomment *dilatoires*. Rosalie me paraissait située dans cette histoire romanesque comme la case qui se trouve au milieu d'un damier ; elle était au centre même de l'intérêt et de la vérité ; elle me semblait nouée dans le nœud. Ce ne fut plus une séduction ordinaire à tenter ; il y avait dans cette fille le dernier chapitre d'un roman ; aussi, dès ce moment, Rosalie devint-elle l'objet de ma prédilection. A force d'étudier cette fille, je remarquai chez elle, comme chez toutes les femmes de qui nous faisons notre pensée principale, une foule de qualités : elle était propre, soigneuse ; elle était belle, cela va sans dire ; elle eut bientôt tous les attraits que notre désir prête aux femmes, dans quelque situation qu'elles puissent être. Quinze jours après la visite du notaire, un soir, ou plutôt un matin, car il était de très-bonne heure, je dis à Rosalie :

" — Raconte-moi donc tout ce que tu sais sur madame de Merret ?

" — Oh ! répondit-elle avec terreur, ne me demandez pas cela, monsieur Horace !

" Sa belle figure se rembrunit, ses couleurs vives et animées pâlirent, et ses yeux n'eurent plus leur innocent éclat humide. J'insistai néanmoins.

" — Eh bien, reprit-elle puisque vous le voulez, je vous le dirai ; mais gardez-moi bien le secret !

" — Va ! ma pauvre fille, je garderai tous tes secrets avec une probité de voleur, c'est, la plus loyale qui existe.

" — Si cela vous est égal, me dit-elle, j'aime mieux que ce soit avec la vôtre.

" Là-dessus, elle ragréa son foulard, et se posa comme pour conter ; car il y a, certes, une attitude de confiance et de sécurité nécessaire pour faire un récit. Les meilleures narrations se disent à une certaine heure, comme nous sommes là tous à table. Personne n'a bien conté debout ou à jeûn. Mais, s'il fallait reproduire fidèlement la diffuse éloquence de Rosalie, un volume entier suffirait à peine. Or, comme l'événement dont elle me donna la confuse connaissance se trouve placé, entre le bavardage du notaire et celui de madame Lepas, aussi exactement que les moyens termes d'une proportion arithmétique le sont entre leurs deux extrêmes, je n'ai plus qu'à vous le dire en peu de mots. J'abrége donc.

" La chambre que madame de Merret

occupait à la Bretèche était située au rez-de-chaussée. Un petit cabinet de quatre pieds de profondeur environ, pratiqué dans l'intérieur du mur, lui servait de garde-robe. Trois mois avant la soirée dont je vais vous raconter les faits, madame de Merret avait été assez sérieusement indisposée pour que son mari la laissât seule chez elle, et il couchait dans une chambre au premier étage. Par un de ces hasards impossibles à prévoir, il revint, ce soir-là, deux heures plus tard que de coutume du cercle où il allait lire les journaux et causer politique avec les habitants du pays. Sa femme le croyait rentré, couché, endormi. Mais l'invasion de la France avait été l'objet d'une discussion fort animée ; la partie de billard s'était échauffée, il avait perdu quarante francs, somme énorme à Vendôme, où tout le monde thésaurise, et où les mœurs sont contenues dans les bornes d'une modestie digne d'éloges, qui peut-être devient la source d'un bonheur vrai dont ne se soucie aucun Parisien. Depuis quelque temps, M. de Merret se contentait de demander à Rosalie si sa femme était couchée ; sur la réponse toujours affirmative de cette fille, il allait immédiatement chez lui avec cette bonhomie qu'enfantent l'habitude et la confiance. En rentrant, il lui prit fantaisie de se rendre chez madame de Merret pour lui compter sa mésaventure, peut-être aussi pour s'en consoler. Pendant le dîner,

il avait trouvé madame de Merret fort coquettement mise ; il se disait, en allant du cercle chez lui, que sa femme ne souffrait plus, que sa convalescence l'avait embellie, et il s'en apercevait, comme les maris s'aperçoivent de tout, un peu tard. Au lieu d'appeler Rosalie, qui en ce moment était occupée dans la cuisine à voir la cuisinière et la cocher jouant un coup difficile de la brisque, M. de Merret se dirigea vers la chambre de sa femme à la lueur de son falot, qu'il avait déposé sur la première marche de l'escalier. Son pas, facile à reconnaître, retentissait sous les voûtes du corridor. Au moment où le gentilhomme tourna la clef de la chambre de sa femme, il crut entendre fermer la porte du cabinet dont je vous ai parlé ; mais, quand il entra, madame de Merret était seule, debout devant la cheminée. Le mari pensa naïvement en lui-même que Rosalie était dans le cabinet ; cependant, un soupçon qui lui tinta dans l'oreille avec un bruit de cloche le mit en défiance ; il regarda sa femme et lui trouva dans les yeux je ne sais quoi de trouble et de fauve.

" — Vous rentrez bien tard, dit-elle.

" Cette voix ordinairement si pure et si gracieuse lui parut légèrement altérée. M. de Merret ne répondit rien, car en ce moment Rosalie entra. Ce fut un coup de foudre pour lui. Il se promena dans la chambre, en allant

d'une fenêtre à l'autre par un mouvement uniforme et les bras croisés.

" — Avez-vous appris quelque chose de triste, ou souffrez-vous ? lui demanda timidement sa femme pendant que Rosalie la déshabillait.

" Il garda le silence.

" — Retirez-vous, dit madame de Merret à sa femme de chambre, je mettrai mes papillotes moi-même.

" Elle devina quelque malheur au seul aspect de la figure de son mari et voulut être seule avec lui. Lorsque Rosalie fut partie, ou censée partie, car elle resta pendant quelques instants dans le corridor, M. de Merret vint se placer devant sa femme et lui dit froidement :

" — Madame, il y a quelqu'un dans votre cabinet !

" Elle regarda son mari d'un air calme et lui répondit avec simplicité :

" — Non, monsieur.

" Ce *non* navra M. de Merret, il n'y croyait pas : et pourtant jamais sa femme ne lui avait paru ni plus pure ni plus religieuse qu'elle ne semblait l'être en ce moment. Il se leva pour aller ouvrir le cabinet ; madame de Merret le prit par la main, l'arrêta, le regarda d'un air mélancolique et lui dit d'une voix singulièrement émue :

" — Si vous ne trouvez personne, songez que tout sera fini entre nous !

" L'incroyable dignité empreinte dans l'atti-

tude de sa femme rendit au gentilhomme une profonde estime pour elle, et lui inspira une de ces résolutions auxquelles il ne manque qu'un plus vaste théâtre pour devenir immortelles.

" — Non, dit-il, Joséphine, je n'irai pas. Dans l'un et l'autre cas, nous serions séparés à jamais. Écoute, je connais toute la pureté de ton âme, et sais que tu mènes une vie sainte, tu ne voudrais pas commettre un péché mortel aux dépens de ta vie.

" A ces mots, madame de Merret regarda son mari d'un œil hagard.

" — Tiens, voici ton crucifix, ajouta cet homme. Jure-moi devant Dieu qu'il n'y a là personne, je te croirai, je n'ouvrirai jamais cette porte.

" Madame de Merret prit le crucifix et dit :

" — Je le jure.

" — Plus haut, dit le mari, et répète : " Je jure devant Dieu qu'il n'y a personne dans ce cabinet."

" Elle répéta la phrase sans se troubler.

" — C'est bien, dit froidement M. de Merret.

" Après un moment de silence :

" — Vous avez une bien belle chose que je ne vous connaissais pas, dit-il en examinant ce crucifix d'ébène incrusté d'argent, et très-artistement sculpté.

" — Je l'ai trouvé chez Duvivier, qui, lorsque cette troupe de prisonniers passa par Vendôme

l'année dernière, l'avait acheté d'un religieux espagnol.

" — Ah ! dit M. de Merret en remettant le crucifix au clou.

" Et il sonna. Rosalie ne se fit pas attendre. M. de Merret alla vivement à sa rencontre, l'emmena dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur le jardin, et lui dit à voix basse :

" — Je sais que Gorenflot veut t'épouser, la pauvreté seule vous empêche de vous mettre en ménage, et tu lui as dit que tu ne serais pas sa femme s'il ne trouvait moyen de se rendre maître maçon. . . . Eh bien, va le chercher, dis-lui de venir ici avec sa truelle et ses outils. Fais en sorte de n'éveiller que lui dans sa maison ; sa fortune passera vos désirs. Surtout sors d'ici sans jaser, sinon. . . .

" Il fronça le sourcil. Rosalie partit, il la rappela.

" — Tiens, prends mon passe-partout, dit-il.

" — Jean ! cria M. de Merret d'une voix tonnante dans le corridor.

" Jean, qui était tout à la fois son cocher et son homme de confiance, quitta sa partie de brisque et vint.

" — Allez vous coucher tous, lui dit son maître en lui faisant signe de s'approcher.

" Et le gentilhomme ajouta, mais à voix basse :

" — Lorsqu'ils seront tous endormis, *endormis*, entends-tu bien ! tu descendras m'en prévenir.

« M. de Merret, qui n'avait pas perdu de vue sa femme, tout en donnant ses ordres, revint tranquillement auprès d'elle devant le feu, et se mit à lui raconter les événements de la partie de billard et les discussions du cercle. Lorsque Rosalie fut de retour, elle trouva M. et madame de Merret causant très-amicalement. Le gentilhomme avait récemment fait plafonner toutes les pièces qui composaient son appartement de réception au rez-de-chaussée. Le plâtre est fort rare à Vendôme, le transport en augmente beaucoup le prix ; le gentilhomme en avait donc fait venir une assez grande quantité sachant qu'il trouverait toujours bien des acheteurs pour ce qui lui en resterait. Cette circonstance lui inspira le dessein qu'il mit à exécution.

« — Monsieur, Gorenflot est là, dit Rosalie à voix basse.

« — Qu'il entre ! répondit tout haut le gentilhomme picard.

« Madame de Merret pâlit légèrement en voyant le maçon.

« — Gorenflot, dit le mari, va prendre des briques sous la remise, et apportes-en assez pour murer la porte de ce cabinet ; tu te serviras du plâtre qui me reste pour enduire le mur.

« Puis, attirant à lui Rosalie et l'ouvrier :

« Écoute, Gorenflot, dit-il à voix basse, tu coucheras ici cette nuit. Mais, demain matin,

tu auras un passeport pour aller en pays étranger, dans une ville que je t'indiquerai. Je te remettrai six mille francs pour ton voyage. Tu demeureras dix ans dans cette ville ; si tu ne t'y plaisais pas, tu pourrais t'établir dans une autre, pourvu que ce soit du même pays. Tu passeras par Paris, où tu m'attendras. Là, je t'assurerai par un contrat six autres mille francs qui te seront payés à ton retour au cas où tu aurais rempli les conditions de notre marché. A ce prix, tu devras garder le plus profond silence sur ce que tu auras fait ici cette nuit.— Quant à toi, Rosalie, je te donnerai dix mille francs qui ne te seront comptés que le jour de tes noces, et à la condition d'épouser Gorenflot ; mais, pour vous marier, il faut se taire. Sinon, plus de dot.

" — Rosalie, dit madame de Merret, venez me coiffer.

" Le mari se promena tranquillement de long en large, en surveillant la porte, le maçon et sa femme, mais sans laisser paraître une défiance injurieuse. Gorenflot fut obligé de faire du bruit. Madame de Merret saisit un moment où l'ouvrier déchargeait des briques, et où son mari se trouvait au bout de la chambre, pour dire à Rosalie :

" — Mille francs de rente pour toi, ma chère enfant, si tu peux dire à Gorenflot de laisser une crevasse en bas.

" Puis, tout haut, elle lui dit avec sang-froid :

" — Va donc l'aider !

" M. et madame de Merret restèrent silencieux pendant tout le temps que Gorenflot mit à murer la porte. Ce silence était calculé chez le mari, qui ne voulait pas fournir à sa femme le prétexte de jeter des paroles à double entente ; et chez madame de Merret ce fut prudence ou fierté. Quand le mur fut à la moitié de son élévation, le rusé maçon prit un moment où le gentilhomme avait le dos tourné pour donner un coup de pioche dans l'une des deux vitres de la porte. Cette action fit comprendre à madame de Merret que Rosalie avait parlé à Gorenflot. Tous trois virent alors une figure d'homme sombre et brune, des cheveux noirs, un regard de feu. Avant que son mari se fût retourné, la pauvre femme eut le temps de faire un signe de tête à l'étranger, pour qui ce signe voulait dire : " Espérez ! " A quatre heures, vers le petit jour, car on était au mois de septembre, la construction fut achevée. Le maçon resta sous la garde de Jean, et M. de Merret coucha dans la chambre de sa femme. Le lendemain matin, en se levant, il dit avec insouciance :

" — Ah ! diable, il faut que j'aille à la mairie pour le passe-port.

" Il mit son chapeau sur sa tête, fit trois pas vers la porte, se ravisa, prit le crucifix. Sa femme tressaillit de bonheur.

" — Il ira chez Duvivier, pensa-t-elle.

" Aussitôt que le gentilhomme fut sorti, madame de Merret sonna Rosalie ; puis, d'une voix terrible :

" — La pioche ! la pioche ! s'écria-t-elle, et à l'ouvrage ! J'ai vu hier comment Gorenflot s'y prenait, nous aurons le temps d'y faire un trou et de le reboucher.

" En un clin d'œil, Rosalie apporta une espèce de *merlin* à sa maîtresse qui, avec une ardeur dont rien ne pourrait donner une idée, se mit à démolir le mur. Elle avait déjà fait sauter quelques briques, lorsqu'en prenant son élan pour appliquer un coup encore plus vigoureux que les autres, elle vit M. de Merret derrière elle ; elle s'évanouit.

" — Mettez madame sur son lit, dit froidement le gentilhomme.

" Prévoyant ce qui devait arriver pendant son absence, il avait tendu un piége à sa femme ; il avait tout bonnement écrit au maire, et envoyé chercher Duvivier. Le bijoutier arriva au moment où le désordre de l'appartement venait d'être réparé.

" — Duvivier, lui demanda le gentilhomme, n'avez-vous pas acheté des crucifix aux Espagnols qui ont passé par ici ?

" — Non, monsieur.

" — Bien, je vous remercie, dit-il en échangeant un regard de tigre avec sa femme.— Jean, ajouta-t-il en se tournant vers son valet de confiance, vous ferez servir mes repas dans la

chambre de madame de Merret, elle est malade, et je ne la quitterai pas qu'elle ne soit rétablie.

" Le cruel gentilhomme resta pendant vingt jours près de sa femme. Durant les premiers moments, quand il se faisait quelque bruit dans le cabinet muré et que Josepthine voulait l'implorer pour l'heureux mourant, il lui répondait, sans lui permettre de dire un seul mot :

" — Vous avez juré sur la croix qu'il n'y avait là personne.

PARIS, 1839-1842.

Je demeurais alors dans une petite rue que vous ne connaissez sans doute pas, la rue de Lesdiguières : elle commence à la rue Saint-Antoine, en face d'une fontaine près de la place de la Bastille, et débouche rue de la Cerisaie. L'amour de la science m'avait jeté dans une mansarde où je travaillais pendant la nuit, et je passais le jour dans une bibliothèque voisine, celle de Monsieur. Je vivais frugalement, j'avais accepté toutes les conditions de la vie monastique, si nécessaire aux travailleurs. Quand il faisait beau, à peine me promenais-je sur le boulevard Bourdon. Une seule passion m'entraînait en dehors de mes habitudes studieuses ; mais n'était-ce pas encore de l'étude ? j'allais observer les mœurs du faubourg, ses habitants et leurs caractères. Aussi mal vêtu que les ouvriers, indifférent au décorum, je ne les mettais point en garde contre moi ; je pouvais me mêler à leurs groupes, les voir concluant leurs marchés, et se querellant à l'heure où ils quittent le travail. Chez moi,

l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps ; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs, qu'elle allait sur-le-champ au delà ; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui comme le derviche des *Mille et une Nuits* prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles.

Lorsque, entre onze heures et minuit, je rencontrais un ouvrier et sa femme revenant ensemble de l'Ambigu-Comique, je m'amusais à les suivre depuis le boulevard du Pont-aux-Choux jusqu'au boulevard Beaumarchais. Ces braves gens parlaient d'abord de la pièce qu'ils avaient vue ; de fil en aiguille, ils arrivaient à leurs affaires ; la mère tirait son enfant par la main, sans écouter ni ses plaintes ni ses demandes ; les deux époux comptaient l'argent qui leur serait payé le lendemain, ils le dépensaient de vingt manières différentes. C'était alors des détails de ménage, des doléances sur le prix excessif des pommes de terre, ou sur la longueur de l'hiver et le renchérissement des mottes, des représentations énergiques sur ce qui était dû au boulanger ; enfin des discussions qui s'envenimaient, et où chacun d'eux déployait son caractère en mots pittoresques. En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs

guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés ; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur. C'était le rêve d'un homme éveillé. Je m'échauffais avec eux contre les chefs d'atelier qui les tyrannisaient, ou contre les mauvaises pratiques qui les faisaient revenir plusieurs fois sans les payer. Quitter ses habitudes, devenir un autre que soi par l'ivresse des facultés morales, et jouer ce jeu à volonté, telle était ma distraction. A quoi dois-je ce don ? Est-ce une seconde vue ? est-ce une de ces qualités dont l'abus mènerait à la folie ? Je n'ai jamais recherché les causes de cette puissance ; je la possède et m'en sers, voilà tout. Sachez seulement que, dès ce temps, j'avais décomposé les éléments de cette masse hétérogène nommée le peuple, que je l'avais analysée de manière à pouvoir évaluer ses qualités bonnes ou mauvaises. Je savais déjà de quelle utilité pourrait être ce faubourg, ce séminaire de révolutions qui renferme des héros, des inventeurs, des savants pratiques, des coquins, des scélérats, des vertus et des vices, tous comprimés par la misère, étouffés par la nécessité, noyés dans le vin, usés par les liqueurs fortes. Vous ne sauriez imaginer combien d'aventures perdues, combien de drames oubliés dans cette ville de douleur ! Combien d'horribles et belles choses ! L'imagination n'atteindra jamais au vrai qui s'y cache

et que personne ne peut aller découvrir ; il faut descendre trop bas pour trouver ces admirables scènes ou tragiques ou comiques, chefs-d'œuvre enfantés par le hasard. Je ne sais comment j'ai si longtemps gardé sans la dire l'histoire que je vais vous raconter, elle fait partie de ces récits curieux restés dans le sac d'où la mémoire les tire capricieusement comme des numéros de loterie : j'en ai bien d'autres, aussi singuliers que celui-ci, également enfouis ; mais ils auront leur tour croyez-le.

Un jour, ma femme de ménage, la femme d'un ouvrier, vint me prier d'honorer de ma présence la noce d'une de ses sœurs. Pour vous faire comprendre ce que pouvait être cette noce, il faut vous dire que je donnais quarante sous par mois à cette pauvre créature, qui venait tous les matins faire mon lit, nettoyer mes souliers, brosser mes habits, balayer la chambre et préparer mon déjeuner ; elle allait pendant la reste du temps tourner la manivelle d'une mécanique, et gagnait à ce dur métier dix sous par jour. Son mari, un ébéniste, gagnait quatre francs. Mais, comme ce ménage avait trois enfants, il pouvait à peine honnêtement manger du pain. Je n'ai jamais rencontré de probité plus solide que celle de cet homme et de cette femme. Quand j'eus quitté le quartier, pendant cinq ans, la mère Vaillant est venue me souhaiter

ma fête en m'apportant un bouquet et des oranges, elle qui n'avait jamais dix sous d'économie. La misère nous avait rapprochés. Je n'ai jamais pu lui donner autre chose que dix francs, souvent empruntés pour cette circonstance. Ceci peut expliquer ma promesse d'aller à la noce, je comptais me blottir dans la joie de ces pauvres gens.

Le festin, le bal, tout eut lieu chez un marchand de vin de la rue de Charenton, au premier étage, dans une grande chambre éclairée par des lampes à réflecteurs en fer-blanc, tendue d'un papier crasseux à hauteur des tables, et le long des murs de laquelle il y avait des bancs de bois. Dans cette chambre, quatre-vingts personnes endimanchées, flanquées de bouquets et de rubans, toutes animées par l'esprit de la Courtille, le visage enflammé, dansaient comme si le monde allait finir. Les mariés s'embrassaient à la satisfaction générale, et c'était des *Eh ! eh !* des *Ah ! ah !* facétieux, mais réellement moins indécents que ne le sont les timides œillades des jeunes filles bien élevées. Tout ce monde exprimait un contentement brutal qui avait je ne sais quoi de communicatif.

Mais ni les physionomies de cette assemblée, ni la noce, ni rien de ce monde n'a trait à mon histoire. Retenez seulement la bizarrerie du cadre. Figurez-vous bien la boutique ignoble et peinte en rouge, sentez l'odeur du vin,

écoutez les hurlements de cette joie, restez bien dans ce faubourg, au milieu de ces ouvriers, de ces vieillards, de ces pauvres femmes livrés au plaisir d'une nuit !

L'orchestre se composait de trois aveugles des Quinze-Vingts : le premier était violon, le second clarinette et le troisième flageolet. Tous trois étaient payés en bloc sept francs pour la nuit. Pour ce prix-là, certes, ils ne donnaient ni du Rossini, ni du Beethoven, ils jouaient ce qu'ils voulaient et ce qu'ils pouvaient ; personne ne leur faisait de reproches, charmante délicatesse ! Leur musique attaquait si brutalement le tympan, qu'après avoir jeté les yeux sur l'assemblée, je regardai ce trio d'aveugles, et fus tout d'abord disposé à l'indulgence en reconnaissant leur uniforme. Ces artistes étaient dans l'embrasure d'une croisée ; pour distinguer leurs physionomies, il fallait donc être près d'eux : je n'y vins pas sur-le-champ ; mais, quand je m'en rapprochai, je ne sais pourquoi, tout fut dit, la noce et sa musique disparurent, ma curiosité fut excitée au plus haut degré, car mon âme passa dans le corps du joueur de clarinette. Le violon et le flageolet avaient tous deux des figures vulgaires, la figure si connue de l'aveugle, pleine de convention, attentive et grave ; mais celle de la clarinette était un de ces phénomènes qui arrêtent tout court l'artiste et le philosophe.

Figurez-vous le masque en plâtre de Dante,

éclairé par la lueur rouge du quinquet, et surmonté d'une forêt de cheveux d'un blanc argenté. L'expression amère et douloureuse de cette magnifique tête était agrandie par la cécité, car les yeux morts revivaient par la pensée ; il s'en échappait comme une lueur brûlante, produite par un désir unique, incessant, énergiquement inscrit sur un front bombé que traversaient des rides pareilles aux assises d'un vieux mur. Ce vieillard soufflait au hasard, sans faire la moindre attention à la mesure ni à l'air, ses doigts se baissaient ou se levaient, agitaient les vieilles clefs par une habitude machinale ; il ne se gênait pas pour faire ce que l'on nomme des *canards* en termes d'orchestre, les danseurs ne s'en apercevaient pas plus que les deux acolytes de mon Italien ; car je voulais que ce fût un Italien, et c'était un Italien. Quelque chose de grand et de despotique se rencontrait dans ce vieil Homère qui gardait en lui-même une odyssée condamnée à l'oubli. C'était une grandeur si réelle, qu'elle triomphait encore de son abjection ; c'était un despotisme si vivace, qu'il dominait la pauvreté. Aucune des violentes passions qui conduisent l'homme au bien comme au mal, en font un forçat ou un héros, ne manquait à ce visage noblement coupé, lividement italien, ombragé par des sourcils grisonnants qui projetaient leur ombre sur des cavités profondes où l'on tremblait de voir reparaître la lumière de la pensée, comme on craint de voir venir à la

bouche d'une caverne quelques brigands armés de torches et de poignards. Il existait un lion dans cette cage de chair, un lion dont la rage s'était inutilement épuisée contre le fer de ses barreaux. L'incendie du désespoir s'était éteint dans ses cendres, la lave s'était refroidie ; mais les sillons, les bouleversements, un peu de fumée, attestaient la violence de l'éruption, les ravages du feu. Ces idées, réveillées par l'aspect de cet homme, étaient aussi chaudes dans mon âme qu'elles étaient froides sur sa figure.

Entre chaque contredanse, le violon et le flageolet, sérieusement occupés de leur verre et de leur bouteille, suspendaient leur instrument au bouton de leur redingote rougeâtre, avançaient la main sur une petite table placée dans l'embrasure de la croisée où était leur pupitre, et offraient toujours à l'Italien un verre plein qu'il ne pouvait prendre lui-même, car sa main se trouvait derrière sa chaise ; chaque fois, sa clarinette les remerciait par un signe de tête amical. Leurs mouvements s'accomplissaient avec cette précision qui étonne toujours chez les aveugles des Quinze-Vingts, et qui semble faire croire qu'ils voient. Je m'approchai des trois aveugles pour les écouter ; mais, quand je fus près d'eux, ils m'étudièrent, me reconnurent sans doute pas la nature ouvrière, et se turent cois.

— De quel pays êtes-vous, vous qui jouez de la clarinette ?

— De Venise, répondit l'aveugle avec un léger accent italien.

— Êtes-vous né aveugle, ou êtes-vous aveugle par . . . ?

— Par accident, répondit-il vivement, une maudite goutte sereine.

— Venise est une belle ville, j'ai toujours eu la fantaisie d'y aller.

La physionomie du vieillard s'anima, ses rides s'agitèrent, il fut violemment ému.

— Si j'y allais avec vous, vous ne perdriez pas votre temps, me dit-il.

— Ne lui parlez pas de Venise, me dit le violon, ou notre doge va commencer son train ; avec ça qu'il a déjà deux bouteilles dans le bocal, le prince !

— Allons, en avant, père Canard, dit le flageolet.

Tous trois se mirent à jouer ; mais, pendant le temps qu'ils mirent à exécuter les quatre parties de la contredanse, le Vénitien me flairait, il devinait l'excessif intérêt que je lui portais. Sa physionomie quitta sa froide expression de tristesse ; je ne sais quelle espérance égaya tous ses traits, se coula comme une flamme bleue dans ses rides ; il sourit et s'essuya le front, ce front audacieux et terrible ; enfin il devint gai comme un homme qui monte sur son dada.

— Quel âge avez-vous ? lui demandai-je.

— Quatre-vingt-deux ans.

— Depuis quand êtes-vous aveugle ?

— Voici bientôt cinquante ans, répondit-il avec un accent qui annonçait que ses regrets ne portaient pas seulement sur la perte de sa vie, mais sur quelque grand pouvoir dont il aurait été dépouillé.

— Pourquoi vous appellent-ils donc le doge ? lui demandai-je.

— Ah ! une farce, dit-il : je suis patricien de Venise, et j'aurais été doge tout comme un autre.

— Comment vous nommez-vous donc ?

— Ici, me dit-il, la pièce Canet. Mon nom n'a jamais pu s'écrire autrement sur les registres ; mais, en italien, c'est *Marco Facino Cane, principe de Varese.*

— Comment ! vous descendez du fameux condottiere Facino Cane, dont les conquêtes ont passé aux ducs de Milan ?

— *E vero*, me dit-il. Dans ce temps-là, pour n'être pas tué par les Visconti, le fils de Cane s'est réfugié à Venise et s'est fait inscrire sur le Livre d'or. Mais il n'y a pas plus de Cane maintenant que de Livre !

Et il fit un geste effrayant de patriotisme éteint et de dégoût pour les choses humaines.

— Mais, si vous étiez sénateur de Venise, vous deviez être riche ; comment avez-vous pu perdre votre fortune ?

A cette question, il leva la tête vers moi comme pour me contempler par un mouvement vraiment tragique, et me répondit :

— Dans les malheurs !

Il ne songeait plus à boire, il refusa par un geste le verre de vin que lui tendit en ce moment le vieux flageolet, puis il baissa la tête. Ces détails n'étaient pas de nature à éteindre ma curiosité. Pendant la contredanse que jouèrent ces trois machines, je contemplai le vieux noble vénitien avec les sentiments qui dévorent un homme de vingt ans. Je voyais Venise et l'Adriatique, je la voyais en ruine sur cette figure ruinée. Je me promenais dans cette ville si chère à ses habitants, j'allais du Rialto au Grand Canal, du quai des Esclavons au Lido, je revenais à sa cathédrale, si originalement sublime ; je regardais les fenêtres de la *Casa Doro*, dont chacune a des ornements différents ; je contemplais ses vieux palais si riches de marbre, enfin toutes ces merveilles avec lesquelles le savant sympathise d'autant plus, qu'il les colore à son gré et ne dépoétise pas ses rêves par le spectacle de la réalité. Je remontais le cours de la vie de ce rejeton du plus grand des condottieri, en y cherchant les traces de ses malheurs et les causes de cette profonde dégradation physique et morale qui rendait plus belles encore les étincelles de grandeur et de noblesse ranimées en ce moment. Nos pensées étaient sans doute communes, car je crois que la cécité rend les communications intellectuelles beaucoup plus rapides en défendant à l'attention de s'éparpiller sur les

objets extérieurs. La preuve de notre sympathie ne se fit pas attendre. Facino Cane cessa de jouer, se leva, vint à moi et me dit un *Sortons* ! qui produisit sur moi l'effet d'une douche électrique. Je lui donnai le bras et nous nous en allâmes.

Quand nous fûmes dans la rue, il me dit :

— Voulez-vous me mener à Venise, m'y conduire ? voulez-vous avoir foi en moi ? vous serez plus riche que ne le sont les dix maisons les plus riches d'Amsterdam ou de Londres, plus riche que les Rothschild, enfin riche comme *les Mille et une Nuits*.

Je pensai que cet homme était fou ; mais il y avait dans sa voix une puissance à laquelle j'obéis. Je me laissai conduire et il me mena vers les fossés de la Bastille comme s'il avait eu des yeux. Il s'assit sur une pierre, dans un endroit fort solitaire où depuis fut bâti le pont par lequel le canal Saint-Martin communique avec la Seine. Je me mis sur une autre pierre devant ce vieillard, dont les cheveux blancs brillèrent comme des fils d'argent à la clarté de la lune. Le silence que troublait à peine le bruit orageux des boulevards qui arrivait jusqu'à nous, la pureté de la nuit, tout contribuait à rendre cette scène vraiment fantastique.

— Vous parlez de millions à un jeune homme, et vous croyez qu'il hésiterait à endurer mille maux pour les recueillir ! Ne vous moquez-vous pas de moi ?

— Que je meure sans confession, me dit-il avec violence, si ce que je vais vous dire n'est pas vrai. J'ai eu vingt ans comme vous les avez en ce moment, j'étais riche, j'étais beau, j'étais noble ; j'ai commencé par la première des folies, par l'amour. J'ai aimé comme l'on n'aime plus, jusqu'à me mettre dans un coffre et risquer d'y être poignardé sans avoir reçu autre chose que la promesse d'un baiser. Mourir pour *elle* me semblait toute une vie. En 1760, je devins amoureux d'une Vendramini, une femme de dix-huit ans, mariée à un Sagredo, l'un des plus riches sénateurs, un homme de trente ans, fou de sa femme. Ma maîtresse et moi, nous étions innocents comme deux chérubins, quand le *sposo* nous surprit causant d'amour ; j'étais sans armes, lui était armé, mais il me manqua ; je sautai sur lui, je l'étranglai de mes deux mains en lui tordant le cou comme à un poulet. Je voulus partir avec Bianca, elle ne voulut pas me suivre. Voilà les femmes ! Je m'en allai seul ; je fus condamné, mes biens furent séquestrés au profit de mes héritiers ; mais j'avais emporté mes diamants, cinq tableaux de Titien roulés, et tout mon or. J'allai à Milan, où je ne fus pas inquiété : mon affaire n'intéressait point l'État.—Une petite observation avant de continuer, dit-il après une pause. Que les fantaisies d'une femme influent ou non sur son enfant pendant qu'elle le porte ou quand elle

le conçoit, il est certain que ma mère eut une passion pour l'or pendant sa grossesse. J'ai pour l'or une monomanie dont la satisfaction est si nécessaire à ma vie, que, dans toutes les situations où je me suis trouvé, je n'ai jamais été sans or sur moi ; je manie constamment de l'or ; jeune, je portais toujours des bijoux et j'avais toujours sur moi deux ou trois cents ducats.

En disant ces mots, il tira deux ducats de sa poche et me les montra.

— Je sens l'or. Quoique aveugle, je m'arrête devant les boutiques de joailliers. Cette passion m'a perdu, je suis devenu joueur pour jouer de l'or. Je n'étais pas fripon, je fus friponné, je me ruinai. Quand je n'eus plus de fortune, je fus pris par la rage de revoir Bianca : je revins secrètement à Venise, je la retrouvai ; je fus heureux pendant six mois, caché chez elle, nourri par elle. Je pensais délicieusement à finir ainsi ma vie. Elle était recherchée par le provéditeur ; celui-ci devina un rival ; en Italie, on les sent : il nous espionna, nous surprit au lit, le lâche ! Jugez combien vive fut notre lutte : je ne le tuai pas, je le blessai grièvement. Cette aventure brisa mon bonheur. Depuis ce jour, je n'ai jamais retrouvé de Bianca. J'ai eu de grands plaisirs, j'ai vécu à la cour de Louis XV., parmi les femmes les plus célèbres ; nulle part je n'ai trouvé les qualités, les grâces, l'amour de ma

chère Vénitienne. Le provéditeur avait ses gens, il les appela, le palais fut cerné, envahi ; je me défendis pour pouvoir mourir sous les yeux de Bianca, qui m'aidait à tuer le provéditeur. Jadis, cette femme n'avait pas voulu l'enfuir avec moi ; mais, après six mois de bonheur, elle voulait mourir de ma mort, et reçut plusieurs coups. Pris dans un grand manteau que l'on jeta sur moi, je fus roulé, porté dans une gondole et transporté dans un cachot des Puits. J'avais vingt-deux ans, je tenais si bien le tronçon de mon épée, que, pour l'avoir, il aurait fallu me couper le poing. Par un singulier hasard, ou plutôt inspiré par une pensée de précaution, je cachai ce morceau de fer dans un coin, comme s'il pouvait me servir. Je fus soigné. Aucune de mes blessures n'était mortelle. A vingt-deux ans, on revient de tout. Je devais mourir décapité, je fis le malade afin de gagner du temps. Je croyais être dans un cachot voisin du canal, mon projet était de m'évader en creusant le mur et traversant le canal à la nage, au risque de me noyer.

« Voici sur quels raisonnements s'appuyait mon espérance.

« Toutes les fois que le geôlier m'apportait à manger, je lisais des indications écrites sur les murs, comme : *Côté du palais*, *Côté du canal*, *Côté du souterrain*, et je finis par apercevoir un plan dont le sens m'inquiétait peu, mais expli-

cable par l'état actuel du palais ducal, qui n'est pas terminé. Avec le génie que donne le désir de recouvrer la liberté, je parvins à déchiffrer, en tâtant du bout des doigts la superficie d'une pierre, une inscription arabe par laquelle l'auteur de ce travail avertissait ses successeurs qu'il avait détaché deux pierres de la dernière assise, et creusé onze pieds de souterrain. Pour continuer son œuvre, il fallait répandre sur le sol même du cachot les parcelles de pierre et de mortier produites par le travail de l'excavation. Quand même les gardiens ou les inquisiteurs n'eussent pas été rassurés par la construction de l'édifice, qui n'exigeait qu'une surveillance extérieure, la disposition des Puits, où l'on descend par quelques marches, permettait d'exhausser graduellement le sol sans que les gardiens s'en aperçussent. Cet immense travail avait été superflu, du moins pour celui qui l'avait entrepris, car son inachèvement annonçait la mort de l'inconnu. Pour que son dévouement ne fût pas à jamais perdu, il fallait qu'un prissonnier sût l'arabe ; mais j'avais étudié les langues orientales au couvent des Arméniens. Une phrase écrite derrière la pierre disait le destin de ce malheureux, mort victime de ses immenses richesses, que Venise avait convoitées et dont elle s'était emparée. Il me fallut un mois pour arriver à un résultat. Pendant que je travaillais, et dans les moments où la fatigue m'anéantissait, j'entendais le son

de l'or, je voyais de l'or devant moi, j'étais ébloui par des diamants ! . . . Oh ! attendez.

" Pendant une nuit, mon acier émoussé trouva du bois. J'aiguisai mon bout d'épée, et fis un trou dans ce bois. Pour pouvoir travailler, je me roulais comme un serpent sur le ventre, je me mettais nu pour travailler à la manière des taupes, en portant mes mains en avant et me faisant de la pierre même un point d'appui. La surveille du jour où je devais comparaître devant mes juges, pendant la nuit, je voulus tenter un dernier effort ; je perçai le bois, et mon fer ne rencontra rien au delà.

" Jugez de ma surprise quand j'appliquai l'œil sur le trou ! J'étais dans le lambris d'une cave où une faible lumière me permettait d'apercevoir un monceau d'or. Le doge et l'un des Dix étaient dans ce caveau, j'entendais leurs voix ; leurs discours m'apprirent que là était le trésor secret de la République, les dons des doges, et les réserves du butin appelé le denier de Venise, et pris sur le produit des expéditions.

" J'étais sauvé !

" Quand le geôlier vint, je lui proposai de favoriser ma fuite et de partir avec moi en emportant tout ce que nous pourrions prendre. Il n'y avait pas à hésiter, il accepta. Un navire faisait voile pour le Levant, toutes les précautions furent prises, Bianca favorisa les mesures que je dictai à mon complice. Pour ne pas donner l'éveil, Bianca devait nous

rejoindre à Smyrne. En une nuit, le trou fut agrandi et nous descendîmes dans le trésor secret de Venise. Quelle nuit ! J'ai vu quatre tonnes pleines d'or. Dans la pièce précédente, l'argent était également amassé en deux tas qui laissaient un chemin au milieu pour traverser la chambre, où les piéces relevées en talus garnissaient les murs à cinq pieds de hauteur. Je crus que le geôlier deviendrait fou : il chantait, il sautait, il riait, il gambadait dans l'or ; je le menaçai de l'étrangler s'il perdait le temps ou s'il faisait du bruit. Dans sa joie, il ne vit pas d'abord une table où étaient les diamants. Je me jetai dessus assez habilement pour emplir ma veste de matelot et les poches de mon pantalon. Mon Dieu ! je n'en pris pas le tiers. Sous cette table étaient des lingots d'or. Je persuadai à mon compagnon de remplir d'or autant de sacs que nous pourrions en porter, en lui faisant observer que c'était la seule manière de n'être pas découverts à l'étranger.

" — Les perles, les bijoux, les diamants nous feraient reconnaître, lui dis-je.

" Quelle que fût notre avidité, nous ne pûmes prendre que deux mille livres d'or, qui nécessitèrent six voyages à travers la prison jusqu'à la gondole. La sentinelle à la porte d'eau avait été gagnée moyennant un sac de dix livres d'or. Quant aux deux gondoliers, ils croyaient servir la République. Au jour,

nous partîmes. Quand nous fûmes en pleine mer, et que je me souvins de cette nuit ; quand je me rappelai toutes les sensations que j'avais éprouvées, que je revis cet immense trésor où, suivant mes évaluations, je laissais trente millions en argent et vingt millions en or, plusieurs millions en diamants, perles et rubis, il se fit en moi comme un mouvement de folie. J'eus la fièvre de l'or.

" Nous nous fîmes débarquer à Smyrne, et nous nous embarquâmes aussitôt pour la France. Comme nous montions sur le bâtiment français, Dieu me fit la grâce de me débarrasser de mon complice. En ce moment, je ne pensais pas à toute la portée de ce méfait du hasard, dont je me réjouis beaucoup. Nous étions si complétement énervés, que nous demeurions hébétés, sans nous rien dire, attendant que nous fussions en sûreté pour jouir à notre aise. Il n'est pas étonnant que la tête ait tourné à ce drôle. Vous verrez combien Dieu m'a puni !

" Je ne me crus tranquille qu'après avoir vendu les deux tiers de mes diamants à Londres et à Amsterdam, et réalisé ma poudre d'or en valeurs commerciales. Pendant cinq ans, je me cachai dans Madrid ; puis, en 1770, je vins à Paris sous un nom espagnol, et menai le train le plus brillant. Bianca était morte. Au milieu de mes voluptés, quand je jouissais d'une fortune de six millions, je fus frappé de cécité. Je ne doute pas que cette infirmité ne soit le résultat

de mon séjour dans le cachot, de mes travaux dans la pierre, si toutefois ma faculté de voir l'or n'emportait pas un abus de la puissance visuelle qui me prédestinait à perdre les yeux.

"En ce moment, j'aimais une femme à laquelle je comptais lier mon sort ; je lui avais dit le secret de mon nom, elle appartenait à une famille puissante, j'espérais tout de la faveur que m'accordait Louis XV. ; j'avais mis ma confiance en cette femme, qui était l'amie de madame du Barry ; elle me conseilla de consulter un fameux oculiste de Londres ; mais, après quelques mois de séjour dans cette ville, j'y fus abandonné par cette femme dans Hyde-Park, elle m'avait dépouillé de toute ma fortune sans me laisser aucune ressource ; car, obligé de cacher mon nom, qui me livrait à la vengeance de Venise, je ne pouvais invoquer l'assistance de personne, je craignais Venise. Mon infirmité fut exploitée par les espions que cette femme avait attachés à ma personne. Je vous fais grâce d'aventures dignes de Gil Blas. Votre Révolution vint. Je fus forcé d'entrer aux Quinze-Vingts, où cette créature me fit admettre après m'avoir tenu pendant deux ans à Bicêtre comme fou ; je n'ai jamais pu la tuer, je n'y voyais point, et j'étais trop pauvre pour acheter un bras. Si, avant de perdre Benedetto Carpi, mon geôlier, je l'avais consulté sur la situation de mon cachot, j'aurais pu re-

connaître le trésor et retourner à Venise quand la République fut anéantie par Napoléon. . . .

"Cependant, malgré ma cécité, allons à Venise ! Je retrouverai la porte de la prison, je verrai l'or à travers les murailles, je le sentirai sous les eaux où il est enfoui ; car les événements qui ont renversé la puissance de Venise sont tels, que le secret de ce trésor a dû mourir avec Vendramino, le frère de Bianca, un doge, qui, je l'espérais, aurait fait ma paix avec les Dix. J'ai addressé des notes au premier consul, j'ai proposé un traité à l'empereur d'Autriche, tous m'ont éconduit comme un fou ! Venez, partons pour Venise, partons mendiants, nous reviendrons millionnaires ; nous rachèterons mes biens, et vous serez mon héritier, vous serez prince de Varese !

Étourdi de cette confidence, qui dans mon imagination prenait les proportions d'un poëme, à l'aspect de cette tête blanchie, et devant l'eau noire des fossés de la Bastille, eau dormante comme celle des canaux de Venise, je ne répondis pas. Facino Cane crut sans doute que je le jugeais comme tous les autres, avec une pitié dédaigneuse, il fit un geste qui exprima toute la philosophie du désespoir.

Ce récit l'avait reporté peut-être à ses heureux jours, à Venise : il saisit sa clarinette et joua mélancoliquement une chanson vénitienne, barcarolle pour laquelle il retrouva son premier talent, son talent de patricien amoureux. Ce

fut quelque chose comme le *Super flumina Babylonis*. Mes yeux s'emplirent de larmes. Si quelques promeneurs attardés vinrent à passer le long du boulevard Bourdon, sans doute ils s'arrêtèrent pour écouter cette dernière prière du banni, le dernier regret d'un nom perdu, auquel se mêlait le souvenir de Bianca. Mais l'or reprit bientôt le dessus, et la fatale passion éteignit cette lueur de jeunesse.

— Ce trésor, me dit-il, je le vois toujours, éveillé comme en rêve ; je m'y promène, les diamants étincellent, je ne suis pas aussi aveugle que vous le croyez ; l'or et les diamants éclairent ma nuit, la nuit du dernier Facino Cane, car mon titre passe aux Memmi. Mon Dieu ! la punition du meurtrier a commencé de bien bonne heure ! *Ave Maria*. . . .

Il récita quelques prières que je n'entendis pas.

— Nous irons à Venise ! lui dis-je quand il se leva.

— J'ai donc trouvé un homme ! s'écria-t-il le visage en feu.

Je le reconduisis en lui donnant le bras ; il me serra la main à la porte des Quinze-Vingts, au moment où quelques personnes de la noce revenaient en criant à tue-tête.

— Partirons-nous demain ? dit le vieillard.

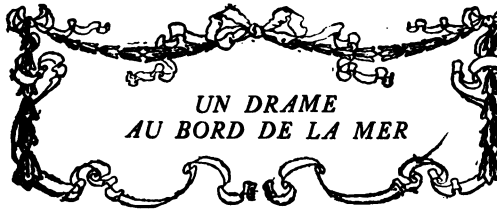
— Aussitôt que nous aurons quelque argent.

— Mais nous pouvons aller à pied, je demanderai l'aumône. . . . Je suis robuste, et

l'on est jeune quand on voit de l'or soi.

Facino Cane mourut pendant l'hiver, avoir langui deux mois. Le pauvre h avait un catarrhe.

PARIS, mars 1836.



A MADAME LA PRINCESSE CAROLINE GALITZIN DE GENTHOD, NÉE COMTESSE WALEWSKA

Hommage et souvenir de l'auteur.

Les jeunes gens ont presque tous un compas avec lequel ils se plaisent à mesurer l'avenir ; quand leur volonté s'accorde avec la hardiesse de l'angle qu'ils ouvrent, le monde est à eux. Mais ce phénomène de la vie morale n'a lieu qu'à un certain âge. Cet âge, qui pour tous les hommes se trouve entre vingt-deux et vingt-huit ans, est celui des grandes pensées, l'âge des conceptions premières, parce qu'il est l'âge des immenses désirs, l'âge où l'on ne doute de rien : qui dit doute, dit impuissance. Après cet âge, rapide comme une semaison, vient celui de l'exécution. Il est en quelque sorte deux jeunesses, la jeunesse durant laquelle on croit, la jeunesse pendant laquelle on agit ; souvent elles se confondent chez les hommes que la nature a favorisés, et qui sont, comme

César, Newton et Bonaparte, les plus grands parmi les grands hommes.

Je mesurais ce qu'une pensée veut de temps pour se développer ; et, mon compas à la main, debout sur un rocher, à cent toises au-dessus de l'Océan, dont les lames se jouaient dans les brisants, j'arpentais mon avenir en le meublant d'ouvrages, comme un ingénieur qui, sur un terrain vide, trace des forteresses et des palais. La mer était belle ; je venais de m'habiller après avoir nagé ; j'attendais Pauline, mon ange gardien, qui se baignait dans une cuve de granit pleine d'un sable fin, la plus coquette baignoire que la nature ait dessinée pour ses fées marines. Nous étions à l'extrémité du Croisic, une mignonne presqu'île de la Bretagne ; nous étions loin du port, dans un endroit que le fisc a jugé tellement inabordable, que le douanier n'y passe presque jamais. Nager dans les airs après avoir nagé dans la mer ! ah ! qui n'aurait nagé dans l'avenir ? Pourquoi pensais-je ? pourquoi vient un mal ? qui le sait ! Les idées vous tombent au cœur ou à la tête sans vous consulter. Nulle courtisane ne fut plus fantasque ni plus impérieuse que ne l'est la conception pour les artistes ; il faut la prendre, comme la fortune, à pleins cheveux, quand elle vient. Grimpé sur ma pensée comme Astolphe sur son hippogriffe, je chevauchais donc à travers le monde, en y disposant de tout à mon gré.

Quand je voulus chercher autour de moi quelque présage pour les audacieuses constructions que ma folle imagination me conseillait d'entreprendre, un joli cri, le cri d'une femme qui vous appelle dans le silence d'un désert, le cri d'une femme qui sort du bain, ranimée, joyeuse, domina le murmure des franges incessamment mobiles que dessinaient le flux et le reflux sur les découpures de la côte. En entendant cette note jaillie de l'âme, je crus avoir vu dans les rochers le pied d'un ange qui, déployant ses ailes, s'était écrié : " Tu réussiras ! " Je descendis, radieux, léger ; je descendis en bondissant comme un caillou jeté sur une pente rapide. Quand elle me vit, elle me dit : " Qu'as-tu ? " Je ne répondis pas, mes yeux se mouillèrent. La veille, Pauline avait compris mes douleurs, comme elle comprenait en ce moment mes joies, avec la sensibilité magique d'une harpe qui obéit aux variations de l'atmosphère. La vie humaine a de beaux moments ! Nous allâmes en silence le long des grèves. Le ciel était sans nuages, la mer était sans rides ; d'autres n'y eussent vu que deux steppes bleus l'un sur l'autre ; mais nous, nous qui nous entendions sans avoir besoin de la parole, nous qui pouvions faire jouer entre ces deux langes de l'infini les illusions avec lesquelles on se repaît au jeune âge, nous nous serrions la main au moindre changement que présentaient, soit la nappe

d'eau, soit les nappes de l'air, car nous prenions ces légers phénomènes pour des traductions matérielles de notre double pensée. Qui n'a pas savouré, dans les plaisirs, ce moment de joie illimitée où l'âme semble s'être débarrassée des liens de la chair, et se trouver comme rendue au monde d'où elle vient ? Le plaisir n'est pas notre seul guide en ces régions. N'est-il pas des heures où les sentiments s'enlacent d'eux-mêmes et s'y élancent comme souvent deux enfants se prennent par la main et se mettent à courir sans savoir pourquoi ? Nous allions ainsi. Au moment où les toits de la ville apparurent à l'horizon en y traçant une ligne grisâtre, nous rencontrâmes un pauvre pêcheur qui retournait au Croisic ; ses pieds étaient nus, son pantalon de toile était déchiqueté par le bas, troué, mal raccommodé ; puis il avait une chemise de toile à voile, de mauvaises bretelles en lisière, et pour veste un haillon. Cette misère nous fit mal, comme si c'eût été quelque dissonance au milieu de nos harmonies. Nous nous regardâmes pour nous plaindre l'un à l'autre de ne pas avoir en ce moment le pouvoir de puiser dans les trésors d'Aboul-Cacem. Nous aperçûmes un superbe homard et une araignée de mer accrochés à une cordelette que le pêcheur balançait dans sa main droite, tandis que de l'autre il maintenait ses agrès et ses engins. Nous l'accostâmes, dans l'intention de lui acheter sa péche, idée qui

nous vint à tous deux et qui s'exprima dans un sourire auquel je répondis par une légère pression du bras que je tenais et que je ramenai près de mon cœur. C'est de ces riens que plus tard le souvenir fait des poëmes, quand auprès du feu nous rappelons l'heure où ce rien nous a émus, le lieu où ce fut, et ce mirage dont les effets n'ont pas encore été constatés, mais qui s'exerce souvent sur les objets qui nous entourent dans les moments où la vie est légère et où nos cœurs sont pleins. Les sites les plus beaux ne sont que ce que nous les faisons. Quel homme un peu poëte n'a dans ses souvenirs un quartier de roche qui tient plus de place que n'en ont pris les plus célèbres aspects de pays cherchés à grands frais ! Près de ce rocher, de tumultueuses pensées ; là, toute une vie employée ; là, des craintes dissipées ; là, des rayons d'espérance sont descendus dans l'âme. En ce moment, le soleil, sympathisant avec ces pensées d'amour ou d'avenir, a jeté sur les flancs fauves de cette roche une lueur ardente ; quelques fleurs des montagnes attiraient l'attention ; le calme et le silence grandissaient cette anfractuosité, sombre en réalité, colorée par le rêveur ; alors, elle était belle, avec ses maigres végétations, ses camomilles chaudes, ses cheveux-de-Vénus aux feuilles veloutées. Fête prolongée, décorations magnifiques, heureuse exaltation des forces humaines ! Une fois déjà le lac de Bienne, vu de l'île Saint-Pierre,

m'avait ainsi parlé ; le rocher du Croisic sera peut-être la dernière de ces joies. Mais, alors, que deviendra Pauline ?

— Vous avez fait une belle pêche ce matin, mon brave homme ? dis-je au pêcheur.

— Oui, monsieur, répondit-il en s'arrêtant et nous montrant la figure bistrée des gens qui restent pendant des heures entières exposés à la réverberation du soleil sur l'eau.

Ce visage annonçait une longue résignation, la patience du pêcheur et ses mœurs douces. Cet homme avait une voix sans rudesse, des lévres bonnes, nulle ambition, je ne sais quoi de grêle, de chétif. Toute autre physionomie nous aurait déplu.

— Où allez-vous vendre ça ?

— A la ville.

— Combien vous payera-t-on le homard ?

— Quinze sous.

— L'araignée ?

— Vingt sous.

— Pourquoi tant de différence entre le homard et l'araignée ?

—Monsieur, l'araignée (il la nommait une *iraigne*) est bien plus délicate ! Puis elle est maligne comme un singe et se laisse rarement prendre.

— Voulez-vous nous donner le tout pour cent sous ? dit Pauline.

L'homme resta pétrifié.

— Vous ne l'aurez pas ! dis-je en riant, j'en

donne dix francs. Il faut savoir payer les émotions ce qu'elles valent.

— Eh bien, répondit-elle, je l'aurai ! j'en donne dix francs deux sous.

— Dix sous.

— Douze francs.

— Quinze francs.

— Quinze francs cinquante centimes, dit-elle.

— Cent francs,

— Cent cinquante.

Je m'inclinai. Nous n'étions pas en ce moment assez riches pour pousser plus haut cette enchère. Notre pauvre pêcheur ne savait pas s'il devait se fâcher d'une mystification ou se livrer à la joie ; nous le tirâmes de peine en lui donnant le nom de notre hôtesse et lui recommandant de porter chez elle le homard et l'araignée.

— Gagnez-vous votre vie ? lui demandai-je pour savoir à quelle cause devait être attribué son dénûment.

— Avec bien de la peine et en souffrant bien des misères, répondit-il. La pêche au bord de la mer, quand on n'a ni barque ni filets et qu'on ne peut la faire qu'aux engins ou à la ligne, est un chanceux métier. Voyez-vous, il faut y attendre le poisson ou le coquillage, tandis que les grands pêcheurs vont le chercher en pleine mer. Il est si difficile de gagner sa vie ainsi, que je suis le seul qui pêche à la

côte. Je passe des journées entières sans rien rapporter. Pour attraper quelque chose, il faus qu'une iraigne se soit oubliée à dormir comme celle-ci, ou qu'un homard soit assez étourdi pour rester dans les rochers. Quelquefois, il y vient des lubines après la haute mer; alors, je les empoigne.

— Enfin, l'un portant l'autre, que gagnez-vous par jour ?

— Onze à douze sous. Je m'en tirerais, si j'étais seul ; mais j'ai mon père à nourrir, et le bonhomme ne peut pas m'aider, il est aveugle.

A cette phrase, prononcée simplement, nous nous regardâmes, Pauline et moi, sans mot dire.

— Vous avez une femme ou quelque bonne amie ?

Il nous jeta l'un des plus déplorables regards que j'aie vus, en répondant :

— Si j'avais une femme, il faudrait donc abandonner mon père ; je ne pourrais pas le nourrir et nourrir encore une femme et des enfants.

— Eh bien, mon pauvre garçon, comment ne cherchez-vous pas à gagner davantage en portant du sel sur le port ou en travaillant aux marais salants ?

— Ah ! monsieur, je ne ferais pas ce métier pendant trois mois. Je ne suis pas assez fort, et, si je mourais, mon père serait à la mendicité. Il me fallait un métier qui ne voulût qu'un peu d'adresse et beaucoup de patience.

— Et comment deux personnes peuvent-elles vivre avec douze sous par jour ?

— Oh ! monsieur, nous mangeons des galettes de sarasin et des bernicles que je détache des rochers.

— Quel âge avez-vous donc ?

— Trente-sept ans.

— Êtes-vous sorti d'ici ?

— Je suis allé une fois à Guérande pour tirer à la milice, et je suis allé à Savenay pour me faire voir à des messieurs qui m'ont mesuré. Si j'avais eu un pouce de plus, j'étais soldat. Je serais crevé à la première fatigue, et mon pauvre père demanderait aujourd'hui la charité.

J'avais pensé bien des drames ; Pauline était habituée à de grandes émotions, près d'un homme souffrant comme je le suis ; eh bien, jamais, ni l'un ni l'autre, nous n'avions entendu de paroles plus émouvantes que ne l'étaient celles de ce pêcheur. Nous fîmes quelques pas en silence, mesurant tous deux la profondeur muette de cette vie inconnue, admirant la noblesse de ce dévouement qui s'ignorait lui-même ; la force de cette faiblesse nous étonna ; cette insoucieuse générosité nous rapetissa. Je voyais ce pauvre être tout instinctif rivé sur ce rocher comme un galérien l'est à son boulet, y guettant depuis vingt ans des coquillages pour gagner sa vie,
dans sa patience par un seu

côte. Je passe des journées entières sans rien rapporter. Pour attraper quelque chose, il faus qu'une iraigne se soit oubliée à dormir comme celle-ci, ou qu'un homard soit assez étourdi pour rester dans les rochers. Quelquefois, il y vient des lubines après la haute mer; alors, je les empoigne.

— Enfin, l'un portant l'autre, que gagnez-vous par jour ?

— Onze à douze sous. Je m'en tirerais, si j'étais seul ; mais j'ai mon père à nourrir, et le bonhomme ne peut pas m'aider, il est aveugle.

A cette phrase, prononcée simplement, nous nous regardâmes, Pauline et moi, sans mot dire.

— Vous avez une femme ou quelque bonne amie ?

Il nous jeta l'un des plus déplorables regards que j'aie vus, en répondant :

— Si j'avais une femme, il faudrait donc abandonner mon père ; je ne pourrais pas le nourrir et nourrir encore une femme et des enfants.

— Eh bien, mon pauvre garçon, comment ne cherchez-vous pas à gagner davantage en portant du sel sur le port ou en travaillant aux marais salants ?

— Ah ! monsieur, je ne ferais pas ce métier pendant trois mois. Je ne suis pas assez fort, et, si je mourais, mon père serait à la mendicité. Il me fallait un métier qui ne voulût qu'un peu d'adresse et beaucoup de patience.

— Et comment deux personnes peuvent-elles vivre avec douze sous par jour ?

— Oh ! monsieur, nous mangeons des galettes de sarasin et des bernicles que je détache des rochers.

— Quel âge avez-vous donc ?

— Trente-sept ans.

— Êtes-vous sorti d'ici ?

— Je suis allé une fois à Guérande pour tirer à la milice, et je suis allé à Savenay pour me faire voir à des messieurs qui m'ont mesuré. Si j'avais eu un pouce de plus, j'étais soldat. Je serais crevé à la première fatigue, et mon pauvre père demanderait aujourd'hui la charité.

J'avais pensé bien des drames ; Pauline était habituée à de grandes émotions, près d'un homme souffrant comme je le suis ; eh bien, jamais, ni l'un ni l'autre, nous n'avions entendu de paroles plus émouvantes que ne l'étaient celles de ce pêcheur. Nous fîmes quelques pas en silence, mesurant tous deux la profondeur muette de cette vie inconnue, admirant la noblesse de ce dévouement qui s'ignorait lui-même ; la force de cette faiblesse nous étonna ; cette insoucieuse générosité nous rapetissa. Je voyais ce pauvre être tout instinctif rivé sur ce rocher comme un galérien l'est à son boulet, y guettant depuis vingt ans des coquillages pour gagner sa vie, et soutenu dans sa patience par un seul sentiment.

Combien d'heures consumées au coin d'une grève ! Combien d'espérances renversées par un grain, par un changement de temps ! Il restait suspendu au bord d'une table de granit, le bras tendu comme celui d'un fakir de l'Inde, tandis que son père, assis sur une escabelle, attendait, dans le silence et dans les ténèbres, le plus grossier des coquillages, et du pain, si le voulait la mer. . . .

— Buvez-vous quelquefois du vin ? lui demandai-je.

— Trois ou quatre fois par an.

— Eh bien, vous en boirez aujourd'hui, vous et votre père, et nous vous enverrons un pain blanc.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Nous vous donnerons à dîner si vous voulez nous conduire par le bord de la mer jusqu'à Batz, où nous irons voir la tour qui domine le bassin et les côtes entre Batz et le Croisic.

— Avec plaisir, nous dit-il. Allez droit devant vous, en suivant le chemin dans lequel vous êtes ; je vous y retrouverai après m'être débarrassé de mes agrès et de ma pêche.

Nous fîmes un même signe de consentement, et il s'élança joyeusement vers la ville. Cette rencontre nous maintint dans la situation morale où nous étions, mais elle en avait affaibli la gaieté.

— Pauvre homme ! me dit Pauline avec cet

accent qui ôte à la compassion d'une femme ce que la pitié peut avoir de blessant ; n'a-t-on pas honte de se trouver heureux en voyant cette misère ?

— Rien n'est plus cruel que d'avoir des désirs impuissants, lui répondis-je. Ces deux pauvres êtres, le père et le fils, ne sauront pas plus combien ont été vives nos sympathies que le monde ne sait combien leur vie est belle, car ils amassent des trésors dans le ciel.

— Le pauvre pays ! dit-elle en me montrant, le long d'un champ environné d'un mur à pierres sèches, des bouses de vache appliquées symétriquement. J'ai demandé ce que c'était que cela. Une paysanne, occupée à les coller, m'a répondu qu'elle *faisait du bois*. Imaginez-vous, mon ami, que, quand ces bouses sont séchées, ces pauvres gens les récoltent, les entassent et s'en chauffent. Pendant l'hiver, on les vend comme on vend les mottes de tan. Enfin, que crois-tu que gagne la couturière la plus chèrement payée ? . . . Cinq sous par jour, dit-elle après une pause ; mais on la nourrit.

— Vois, lui dis-je, les vents de mer dessèchent ou renversent tout, il n'y a point d'arbres ; les débris des embarcations hors de service se vendent aux riches, car le prix des transports les empêche sans doute de consommer le bois de chauffage dont abonde la Bretagne. Ce pays n'est beau que pour les grandes âmes ;

les gens sans cœur n'y vivraient pas ; il ne peut être habité que par des poëtes ou par des bernicles. N'a-t-il pas fallu que l'entrepôt du sel se plaçât sur ce rocher pour qu'il fût habité. D'un côté, la mer ; ici, des sables ; en haut, l'espace.

Nous avions déjà dépassé la ville, et nous étions dans l'espèce de désert qui sépare le Croisic du bourg de Batz. Figurez-vous, mon cher oncle, une lande de deux lieues remplie par le sable luisant qui se trouve au bord de la mer. Çà et là, quelques rochers y levaient leur tête, et vous eussiez dit des animaux gigantesques couchés dans les dunes. Le long de la mer apparaissaient quelques récifs autour desquels se jouait l'eau en leur donnant l'apparence de grandes roses blanches flottant sur l'étendue liquide et venant se poser sur le rivage. En voyant cette savane terminée par l'Océan sur la droite, bordée sur la gauche par le grand lac que fait l'irruption de la mer entre le Croisic et les hauteurs sablonneuses de Guérande, au bas desquelles se trouvent des marais salants dénués de végétation, je regardai Pauline en lui demandant si elle se sentait le courage d'affronter les ardeurs du soleil et la force de marcher dans le sable.

— J'ai des brodequins ; allons-y, me dit-elle en me montrant la tour de Batz, qui arrêtait la vue par une immense construction placée là comme une pyramide, mais une pyramide

fuselée, découpée, une pyramide si poétiquement ornée, qu'elle permettait à l'imagination d'y voir la première des ruines d'une grande ville asiatique.

Nous fîmes quelques pas pour aller nous asseoir sur la portion d'une roche qui se trouvait encore ombrée, mais il était onze heures du matin, et cette ombre, qui cessait à nos pieds, s'effaçait avec rapidité.

— Combien ce silence est beau, me dit-elle, et comme la profondeur en est étendue par le retour égal du frémissement de la mer sur cette plage !

— Si tu veux livrer ton entendement aux trois immensités qui nous entourent, l'eau, l'air et les sables, en écoutant exclusivement le son répété du flux et du reflux, lui répondis-je, tu n'en supporteras pas le langage, tu croiras y découvrir une pensée qui t'accablera. Hier, au coucher du soleil, j'ai eu cette sensation : elle m'a brisé.

— Oh ! oui, parlons, dit-elle après une longue pause. Aucun orateur n'est plus terrible. Je crois découvrir les causes des harmonies qui nous environnent, reprit-elle. Ce paysage, qui n'a que trois couleurs tranchées, le jaune brillant des sables, l'azur du ciel et le vert uni de la mer, est grand sans être sauvage, il est immense sans être désert, il est monotone sans être fatigant, il n'a que trois éléments ; il est varié.

— Les femmes seules savent rendre ainsi

leurs impressions, répondis-je ; tu serais désespérante pour un poëte, chère âme que j'ai si bien devinée !

— L'excessive chaleur du midi jette à ces trois expressions de l'infini une couleur dévorante, reprit Pauline en riant. Je conçois ici les poésies et les passions de l'Orient.

— Et moi, j'y conçois le désespoir.

— Oui, dit-elle, cette dune est un cloître sublime.

Nous entendîmes le pas pressé de notre guide ; il s'était endimanché. Nous lui adressâmes quelques paroles insignifiantes ; il crut voir que nos dispositions d'âme avaient changé, et, avec cette réserve que donne le malheur, il garda le silence. Quoique nous nous pressassions de temps en temps la main pour nous avertir de la mutualité de nos idées et de nos impressions, nous marchâmes pendant une demi-heure en silence, soit que nous fussions accablés par la chaleur qui s'élançait en ondées brillantes du milieu des sables, soit que la difficulté de la marche employât notre attention. Nous allions en nous tenant par la main, comme deux enfants ; nous n'eussions pas fait douze pas si nous nous étions donné le bras. Le chemin qui mène au bourg de Batz n'était pas tracé ; il suffisait d'un coup de vent pour effacer les marques que laissaient les pieds de chevaux ou les jantes de charrettes ; mais l'œil exercé de notre guide reconnaissait à quelques fientes de

bestiaux, à quelques parcelles de crottin ce chemin, qui tantôt descendait vers la mer, tantôt remontait vers les terres au gré des pentes ou pour tourner des roches. A midi, nous n'étions qu'à michemin.

— Nous nous reposerons là-bas, dis-je en montrant un promontoire composé de rochers assez élevés pour faire supposer que nous y trouverions une grotte.

En m'entendant, le pêcheur, qui avait suivi la direction de mon doigt, hocha la tête et me dit :

— Il y a là quelqu'un ! Ceux qui viennent du bourg de Batz au Croisic, ou du Croisic au bourg de Batz, font tous un détour pour n'y point passer.

Les paroles de cet homme furent dites à voix basse, et supposaient un mystère.

— Est-ce donc un voleur, un assassin ?

Notre guide ne nous répondit que par une aspiration creusée qui redoubla notre curiosité.

— Mais, si nous y passons, nous arrivera-t-il quelque malheur ?

— Oh ! non.

— Y passerez-vous avec nous ?

— Non, monsieur.

— Nous irons donc, si vous nous assurez qu'il n'y a nul danger pour nous.

— Je ne dis pas cela, répondit vivement le pêcheur. Je dis seulement que celui qui s'y trouve ne vous dira rien et ne vous fera aucun

mal. Oh ! mon Dieu, il ne bougera seulement pas de sa place.

— Qui est-ce donc ?

— Un homme !

Jamais deux syllabes ne furent prononcées d'une façon si tragique. En ce moment, nous étions à une vingtaine de pas de ce récif dans lequel se jouait la mer ; notre guide prit le chemin qui entourait les rochers ; nous continuâmes droit devant nous, mais Pauline me prit le bras. Notre guide hâta le pas, afin de se trouver en même temps que nous à l'endroit où les deux chemins se rejoignaient. Il supposait sans doute qu'après avoir vu l'homme, nous irions d'un pas pressé. Cette circonstance alluma notre curiosité, qui devint alors si vive, que nos cœurs palpitèrent comme si nous eussions éprouvé un sentiment de peur. Malgré la chaleur du jour et l'espèce de fatigue que nous causait la marche dans les sables, nos âmes étaient encore livrées à la mollesse indicible d'une harmonieuse extase ; elles étaient pleines de ce plaisir pur qu'on ne saurait peindre qu'en le comparant à celui qu'on ressent en écoutant quelque délicieuse musique, l'*Andiamo mio ben* de Mozart. Deux sentiments purs qui se confondent ne sont-ils pas comme deux belles voix qui chantent ? Pour pouvoir bien apprécier l'émotion qui vint nous saisir, il faut donc partager l'état à demi voluptueux dans lequel nous avaient plongés les événements de cette

matinée. Admirez pendant longtemps une tourterelle aux jolies couleurs, posée sur un souple rameau, près d'une source, vous jetterez un cri de douleur en voyant tomber sur elle un émouchet qui lui enfonce ses griffes d'acier jusqu'au cœur et l'emporte avec la rapidité meurtrière que la poudre communique au boulet. Quand nous eûmes fait un pas dans l'espace qui se trouvait devant la grotte, espèce d'esplanade située à cent pieds au-dessus de l'Océan, et défendue contre ses fureurs par une cascade de rochers abrupts, nous éprouvâmes un frémissement électrique assez semblable au sursaut que cause un bruit soudain au milieu d'une nuit silencieuse. Nous avions vu, sur un quartier de granit, un homme assis qui nous avait regardés. Son coup d'œil, semblable à la flamme d'un canon, sortit de deux yeux ensanglantés, et son immobilité stoïque ne pouvait se comparer qu'à l'inaltérable attitude des piles granitiques qui l'environnaient. Ses yeux se remuèrent par un mouvement lent, son corps demeura fixe, comme s'il eût été pétrifié ; puis, après nous avoir jeté ce regard qui nous frappa violemment, il reporta ses yeux sur l'étendue de l'Océan et la contempla, malgré la lumière qui en jaillissait, comme on dit que les aigles contemplent le soleil, sans baisser ses paupières, qu'il ne releva plus. Cherchez à vous rappeler, mon cher oncle, une de ces vieilles truisses de chêne dont le tronc noueux,

ébranché de la veille, s'élève fantastiquement sur un chemin désert, et vous aurez une image vraie de cet homme. C'était des formes herculéennes ruinées, un visage de Jupiter Olympien, mais détruit par l'âge, par les rudes travaux de la mer, par le chagrin, par une nourriture grossière, et comme noirci par un éclat de foudre. En voyant ses mains poilues et dures, j'aperçus des nerfs qui ressemblaient à des veines de fer. D'ailleurs, tout en lui dénotait une constitution vigoureuse. Je remarquai dans un coin de la grotte une assez grande quantité de mousse, et sur une grossière tablette taillée par le hasard au milieu du granit, un pain rond cassé qui couvrait une cruche de grès. Jamais mon imagination, quand elle me reportait vers les déserts où vécurent les premiers anachorètes de la chrétienté, ne m'avait dessiné de figure plus grandement religieuse ni plus horriblement repentante que ne l'était celle de cet homme. Vous qui avez pratiqué le confessional, mon cher oncle, vous n'avez jamais peut-être vu un si beau remords, mais ce remords était noyé dans les ondes de la prière, la prière continue d'un muet désespoir. Ce pêcheur, ce marin, ce Breton grossier était sublime par un sentiment inconnu. Mais ces yeux avaient-ils pleuré ? Cette main de statue ébauchée avait-elle frappé ? Ce front rude, empreint de probité farouche, et sur lequel la force avait néanmoins laissé les vestiges

de cette douceur qui est l'apanage de toute force vraie, ce front sillonné de rides était-il en harmonie avec un grand cœur ? Pourquoi cet homme dans le granit ? Pourquoi le granit dans cet homme ? Où était l'homme ? où était le granit ? Il nous tomba tout un monde de pensées dans la tête. Comme l'avait supposé notre guide, nous passâmes en silence, promptement, et il nous revit émus de terreur ou saisis d'étonnement ; mais il ne s'arma point contre nous de la réalité de ses prédictions.

— Vous l'avez vu ? dit-il.

— Quel est cet homme ? fis-je.

— On l'appelle *l'Homme au vœu*.

Vous figurez-vous bien à ce mot le mouvement par lequel nos deux têtes se tournèrent vers notre pêcheur ! C'était un homme simple ; il comprit notre muette interrogation, et voici ce qu'il nous dit dans son langage, auquel je tâche de conserver son allure populaire :

— Madame, ceux du Croisic, comme ceux de Batz, croient que cet homme est coupable de quelque chose et qu'il fait une pénitence ordonnée par un fameux recteur auquel il est allé se confesser plus loin que Nantes. D'autres croient que Cambremer, c'est son nom, a une mauvaise chance qu'il communique à qui passe sous son air. Aussi plusieurs, avant de tourner sa roche, regardent-ils d'où vient le vent ! S'il est de galerne, dit-il en nous montrant l'ouest, ils ne continue-

raient pas leur chemin quand il s'agirait d'aller querir un morceau de la vraie croix ; ils retournent, ils ont peur. D'autres, les riches du Croisic, disent que Cambremer a fait un vœu, d'où son nom d'Homme au vœu. Il est là nuit et jour, sans en sortir. Ces dires ont une apparence de raison. Voyez-vous, ajouta-t-il en se retournant pour nous montrer une chose que nous n'avions pas remarquée, il a planté là, à gauche, une croix de bois pour annoncer qu'il s'est mis sous la protection de Dieu, de la sainte Vierge et des saints. Il ne se serait pas sacré comme ça, que la frayeur qu'il donne au monde fait qu'il est là en sûreté comme s'il était gardé par de la troupe. Il n'a pas dit un mot depuis qu'il s'est enfermé en plein air ; il se nourrit de pain et d'eau que lui apporte tous les matins la fille de son frère, une petite tronquette de douze ans à laquelle il a laissé ses biens, et qu'est une jolie créature, douce comme un agneau, une bien mignonne fille, bien plaisante ! Elle vous a, dit-il, en montrant son pouce, des yeux bleus *longs comme ça*, sous une chevelure de chérubin. Quand on lui demande : " Dis donc, Pérotte ? . . . (Ça veut dire chez nous *Pierrette*, fit-il en s'interrompant ; elle est vouée à saint Pierre, Cambremer s'appelle Pierre, il a été son parrain.) Dis donc, Pérotte, reprit-il, *qué qui* te dit, ton oncle ?—Il ne me dit *rin*, qu'alle répond, *rin* du tout, *rin*.—Eh ben, *qué* qu'il te fait ?—Il

m'embrasse au front le dimanche.—Tu n'en as pas peur ?—Ah ! *ben* que'*alle* dit, il est mon parrain." Il n'a pas voulu d'autre personne pour lui apporter à manger. Pérotte prétend qu'il sourit quand elle vient, mais autant dire un rayon de soleil dans la *brouine*, car on dit qu'il est nuageux comme un brouillard. . . .

— Mais, lui dis-je, vous excitez notre curiosité sans la satisfaire. Savez-vous ce qui l'a conduit là ? Est-ce le chagrin, est-ce le repentir, est-ce une manie, est-ce un crime, est-ce . . . ?

— Eh ! monsieur, il n'y a guère que mon père et moi qui sachions la vérité de la chose. Défunt ma mère servait un homme de justice à qui Cambremer a tout dit par ordre du prêtre, qui ne lui a donné l'absolution qu'à cette condition-là, à en croire les gens du port. Ma pauvre mère a entendu Cambremer sans le vouloir, parce que la cuisine du justicier était à côté de sa salle, elle a écouté ! Elle est morte ; le juge qu'a écouté est défunt aussi. Ma mère nous a fait promettre, à mon père et à moi, de n'en *rin affërer* aux gens du pays, mais je puis vous dire, à vous, que, le soir où ma mère nous a raconté ça, les cheveux me grésillaient dans la tête. . . .

— Eh bien, dis-nous ça, mon garçon ; nous n'en parlerons à personne.

Le pêcheur nous regarda, et continua ainsi :

— Pierre Cambremer, que vous avez vu

là, est l'aîné des Cambremer, qui de père en fils sont marins ; leur nom le dit, la mer a toujours plié sous eux. Celui que vous avez vu s'était fait pêcheur á bateaux. Il avait donc des barques, et allait pêcher la sardine ; il pêchait aussi le haut poisson, pour les marchands. Il aurait armé un bâtiment et pêché la morue, s'il n'avait pas tant aimé sa femme, qui était une belle femme, une Brouin, de Guérande, une fille superbe, et qui avait bon cœur. Elle aimait tant Cambremer, qu'elle n'a jamais voulu que son homme la quittât plus du temps nécessaire à la pêche aux sardines. Ils demeuraient là-bas, tenez ! fit le pêcheur en montant sur une éminence pour nous montrer un îlot dans la petite méditerranée qui se trouve entre les dunes où nous marchions et les marais salants de Guérande ; voyez-vous cette maison ? elle était à lui. Jacquette Brouin et Cambremer n'ont eu qu'un enfant, un garçon qu'ils ont aimé . . . , comme quoi dirai-je ? dame, comme on aime un enfant unique ; ils en étaient fous. Leur petit Jacques aurait *fait* sous votre respect, dans la marmite, qu'ils auraient trouvé que c'était du sucre. Combien donc que nous les avons vus de fois, à la foire, achetant les plus belles *berloques* pour lui ! C'était de la déraison . . . , tout le monde le leur disait. Le petit Cambremer, voyant que tout lui était permis, est devenu méchant

comme un âne rouge. Quand on venait dire au père Cambremer : "Votre fils a manqué tuer le petit un tel !" il riait et disait : "Bah ! ce sera un fier marin ! il commandera les flottes du roi. "Un autre : "Pierre Cambremer, savez-vous que votre gars a crevé l'œil de la petite Pougaud ?— Il aimera les filles !" disait Pierre. Il trouvait tout bon. Alors, mon petit mâtin, à dix ans, battait tout le monde et s'amusait à couper le cou aux poules, il éventrait les cochons, enfin il se roulait dans le sang comme une fouine. "Ce sera un fameux soldat ! disait Cambremer, il a goût au sang." Voyez-vous, moi, je me suis souvenu de tout ça, dit le pêcheur. Et Cambremer aussi, ajouta-t-il après une pause. A quinze ou seize ans, Jacques Cambremer était . . . , quoi ! un requin. Il allait s'amuser à Guérande, ou faire le joli cœur à Savenay. Fallait des espèces. Alors, il se mit à voler sa mère, qui n'osait en rien dire à son mari. Cambremer était un homme probe à faire vingt lieues pour rendre à quelqu'un deux sous qu'on lui aurait donnés de trop dans un compte. Enfin, un jour, la mère fut dépouillée de tout. Pendant une pêche de son père, le fils emporta le buffet, la *mette*, les draps, le linge, ne laissa que les quatre murs, il avait tout vendu pour aller faire ses *frigousses* à Nantes. La pauvre femme en a pleuré

pendant des jours et des nuits. Fallait dire ça au père, à son retour : elle craignait le père, pas pour elle, allez ! Quand Pierre Cambremer revint, qu'il vit sa maison garnie des meubles que l'on avait prêtés à sa femme, il dit :

" — Qu'est-ce que c'est que ça ?

" La pauvre femme était plus morte que vive, elle répondit :

" — Nous avons été volés.

" — Où donc est Jacques ?

" — Jacques, il est *en riolle* !

" Personne ne savait où le drôle était allé.

" — Il s'amuse trop ! dit Pierre.

" Six mois après, le pauvre père sut que son fils allait être pris par la justice, à Nantes. Il fait la route à pied, y va plus vite que par mer, met la main sur son fils et l'amène ici. Il ne lui demande pas : " Qu'as-tu fait ?" Il lui dit :

" — Si tu ne te tiens pas sage pendant deux ans ici avec ta mère et avec moi, allant à la pêche et te conduisant comme un honnête homme, tu auras affaire à moi !

" L'enragé, comptant sur la bêtise de ses père et mère, lui fait la grimace. Pierre, là-dessus, lui flanque une mornifle qui vous a mis Jacques au lit pour six mois. La pauvre mère se mourait de chagrin. Un soir, elle dormait paisiblement à côté de son mari, elle entend du bruit, se lève, elle reçoit un coup de couteau

dans le bras. Elle crie, on cherche de la lumière. Pierre Cambremer voit sa femme blessée : il croit que c'est un voleur, comme s'il y en avait dans notre pays, où l'on peut porter sans crainte dix mille francs en or, du Croisic à Saint-Nazaire, sans avoir à s'entendre demander ce qu'on a sous le bras. . . . Pierre cherche Jacques, il ne trouve point son fils. Le matin, ce monstre-là n'a-t-il pas eu le front de revenir en disant qu'il était allé à Batz. . . . Faut vous dire que sa mère ne savait où cacher son argent. Cambremer, lui, mettait le sien chez M. Dupotet, du Croisic. Les folies de leur fils leur avaient mangé des cent écus, des cent francs, des louis d'or, ils étaient quasiment ruinés, et c'était dur pour des gens qui avaient aux environs de douze mille livres, compris leur îlot. Personne ne sait ce que Cambremer a donné, à Nantes, pour ravoir son fils. Le guignon ravageait la famille. Il était arrivé des malheurs au frère de Cambremer, qui avait besoin de secours. Pierre lui disait, pour le consoler, que Jacques et Pérotte (la fille au cadet Cambremer) se marieraient. Puis, pour lui faire gagner son pain, il l'employait à la pêche ; car Joseph Cambremer en était réduit à vivre de son travail. Sa femme avait péri de la fièvre, il fallait payer les mois de nourrice de Pérotte. La femme de Pierre Cambremer devait une somme de cent francs à diverses personnes pour cette petite, du linge, des

hardes, et deux ou trois mois à la grande Frelu, qu'avait un enfant de Simon Gaudry et qui nourrissait Pérotte. La Cambremer avait cousu une pièce d'Espagne dans la laine de son matelas, en mettant dessus : *A Pérotte.* Elle avait reçu beaucoup d'éducation, elle écrivait comme un greffier, et avait appris à lire à son fils : c'est ce qui l'a perdu. . . . Personne n'a su comment ça s'est fait, mais ce gredin de Jacques avait flairé l'or, l'avait pris et était allé riboter au Croisic. Le bonhomme Cambremer, par un fait exprès, revenait avec sa barque chez lui. En abordant, il voit flotter un bout de papier, le prend, l'apporte à sa femme, qui tombe à la renverse en reconnaissant ses propres paroles écrites. Cambremer ne dit rien, va au Croisic, apprend là que son fils est au billard ; pour lors, il fait demander la bonne femme qui tient le café, et lui dit :

" — J'avais dit à Jacques de ne pas se servir d'une pièce d'or avec quoi il vous payera ; rendez-la-moi, j'attendrai sur la porte, et vous donnerai de l'argent blanc pour.

" La bonne femme lui apporte la pièce. Cambremer la prend en disant : " Bon ! " et revient chez lui. Toute la ville a su cela. Mais voilà ce que je sais et ce dont les autres ne font que de se douter en gros. Il dit à sa femme d'approprier leur chambre, qu'est par bas ; il fait du feu dans la cheminée, allume deux chandelles, place deux chaises d'un côté

de l'âtre, et met de l'autre côté un escabeau. Puis il dit à sa femme de lui apprêter ses habits de noces, en lui commandant de pouiller les siens. Il s'habille. Quand il est vêtu, il va chercher son frère, et lui dit de faire le guet devant la maison pour l'avertir s'il entendait du bruit sur les deux grèves, celle-ci et celle des marais de Guérande. Il rentre quand il juge que sa femme est habillée, il charge un fusil et le cache dans le coin de la cheminée. Voilà Jacques qui revient ; il revient tard, il avait bu et joué jusqu'à dix heures ; il s'était fait passer à la pointe de Carnouf. Son oncle l'entend héler, va le chercher sur la grève des marais, et le passe sans rien dire. Quand il entre, son père lui dit :

" — Assieds-toi là, en lui montrant l'escabeau. Tu es, dit-il, devant ton père et ta mère que tu as offensés, et qui ont à te juger.

" Jacques se mit à beugler, parce que la figure de Cambremer était tortillée d'une singulière manière. La mère était raide comme une rame.

" — Si tu cries, si tu bouges, si tu ne te tiens pas comme un mât sur ton escabeau, dit Pierre en l'ajustant avec son fusil, je te tue comme un chien.

" Le fils devint muet comme un poisson ; la mère n'a *rin* dit.

" — Voilà, dit Pierre à son fils, un papier qui enveloppait une pièce d'or espagnole ; la

pièce d'or était dans le lit de ta mère : ta mère seule savait l'endroit où elle l'avait mise ; j'ai trouvé le papier sur l'eau en abordant ici ; tu viens de donner ce soir cette pièce d'or espagnole à la mère Fleurant, et ta mère n'a plus vu sa pièce dans son lit. . . . Expliqu'-toi !

" Jacques dit qu'il n'avait pas pris la pièce de sa mère, et que cette pièce lui était restée de Nantes.

" — Tant mieux, dit Pierre. Comment peux-tu nous prouver cela ?

" — Je l'avais.

" — Tu n'as pas pris celle de ta mère ?

" — Non.

" — Peux-tu le jurer sur ta vie éternelle ?

" Il allait jurer ; sa mère leva les yeux sur lui et lui dit :

" — Jacques, mon enfant, prends garde ; ne jure pas, si ce n'est pas vrai. . . . Tu peux t'amender, te repentir ; il est temps encore.

" — Et elle pleura.

" — Vous êtes une ci et une ça, lui dit-il, qu'avez toujours voulu ma perte.

" Cambremer pâlit et dit :

" — Ce que tu viens de dire à ta mère grossira ton compte. Allons au fait ! Jures-tu ?

" — Oui.

" — Tiens, dit Pierre, y avait-il sur ta pièce cette croix que le marchand de sardines qui me l'a donnée avait faite sur la nôtre ?

" Jacques se dégrisa et pleura.

" — Assez causé, dit Pierre. Je ne te parle pas de ce que tu as fait avant cela. . . . Je ne veux pas qu'un Cambremer soit fait mourir sur la place du Croisic. Fais tes prières, et dépêchons-nous ! Il va venir un prêtre pour te confesser.

" La mère était sortie, pour ne pas entendre condamner son fils. Quand elle fut dehors, Cambremer l'oncle vint avec le recteur de Piriac, auquel Jacques ne voulut rien dire. Il était malin, il connaissait assez son père pour savoir qu'il ne le tuerait pas sans confession.

" — Merci, excusez-nous, monsieur, dit Cambremer au prêtre, quand il vit l'obstination de Jacques. Je voulais donner une leçon à mon fils et vous prier de n'en rien dire.—Toi, dit-il à Jacques, si tu ne t'amendes pas, la première fois, ce sera pour de bon, et j'en finirai sans confession.

" Il l'envoya se coucher. L'enfant crut cela et s'imagina qu'il pourrait se remettre avec son père. Il dormit. Le père veilla. Quand il vit son fils au fin fond de son sommeil, il lui couvrit la bouche avec du chanvre, la lui banda avec un chiffon de voile bien serré, puis il lui lia les mains et les pieds. Il rageait, il pleurait du sang, disait Cambremer au justicier. Que voulez-vous ! la mère se jeta aux pieds du père.

" — Il est jugé, qu'il dit ; tu vas m'aider à le mettre dans la barque.

" Elle s'y refusa. Cambremer l'y mit tout seul, l'y assujettit au fond, lui mit une pierre au cou, sortit du bassin, gagna la mer, et vint à la hauteur de la roche où il est. Pour lors, la pauvre mère, qui s'était fait passer ici par son beau-frère, eut beau crier " Grâce ! " ça servit comme une pierre à un loup. Il y avait de la lune, elle a vu le père jetant à l'eau son fils, qui lui tenait encore aux entrailles ; et, comme il n'y avait pas d'air, elle a entendu *Blouf !* puis *rin*, ni trace ni bouillon ; la mer est d'une fameuse garde, allez ! En abordant là pour faire taire sa femme qui gémissait, Cambremer la trouva quasi morte ; il fut impossible aux deux frères de la porter, il a fallu la mettre dans la barque qui venait de servir au fils, et ils l'ont ramenée chez elle en faisant le tour par la passe du Croisic. Ah *ben*, la belle Brouin, comme on l'appelait, n'a pas duré huit jours. . . . Elle est morte en demandant à son mari de brûler la damnée barque. Oh ! il l'a fait. Lui, il est devenu tout chose, il savait plus ce qu'il voulait ; il *fringalait* en marchant comme un homme qui ne peut pas porter le vin. Puis il a fait un voyage de dix jours, et est revenu se mettre où vous l'avez vu, et, depuis qu'il y est, il n'a pas dit une parole.

Le pêcheur ne mit qu'un moment à nous raconter cette histoire, et nous la dit plus simplement encore que je ne l'écris. Les

gens du peuple font peu de réflexions en contant, ils accusent le fait qui les a frappés, et le traduisent comme ils le sentent. Ce récit fut aussi aigrement incisif que l'est un coup de hache.

— Je n'irai pas à Batz, dit Pauline en arrivant au contour supérieur du lac.

Nous revînmes au Croisic par les marais salants, dans le dédale desquels nous conduisit le pêcheur, devenu comme nous silencieux. La disposition de nos âmes était changée. Nous étions tous deux plongés en de funestes réflexions, attristés par ce drame qui expliquait le rapide pressentiment que nous en avions eu à l'aspect de Cambremer. Nous avions l'un et l'autre assez de connaissance du monde pour deviner de cette triple vie tout ce que nous en avait tû notre guide. Les malheurs de ces trois êtres se reproduisaient devant nous comme si nous les eussions vus dans les tableaux d'un drame que ce père couronnait en expiant son crime nécessaire. Nous n'osions regarder la roche où était l'homme fatal qui faisait peur à toute une contrée. Quelques nuages embrumaient le ciel ; des vapeurs s'élevaient à l'horizon. Nous marchions au milieu d'un site le plus âcrement sombre que j'aie jamais rencontré ; nous foulions une nature qui semblait souffrante, maladive ; des marais salants, qu'on peut à bon droit nommer les écrouelles de la terre. Là, le sol est devisé en carrés inégaux de forme, tous

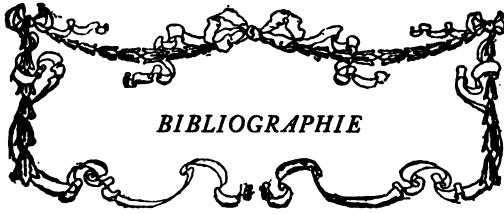
encaissés par d'énormes talus de terre grise, tous pleins d'une eau saumâtre, à la surface de laquelle arrive le sel. Ces ravins, faits à main d'homme, sont intérieurement partagés en plates-bandes où marchent des ouvriers armés de longs râteaux à l'aide desquels ils écrèment cette saumure, et amènent sur des plates-formes rondes pratiquées de distance en distance ce sel, quand il est bon à mettre en mulons. Nous côtoyâmes pendant deux heures ce triste damier, où le sel étouffe par son abondance la végétation, et où nous n'apercevions, de loin en loin, que quelques *paludiers*, nom donné à ceux qui cultivent le sel. Ces hommes, ou plutôt ce clan de Bretons, portent un costume spécial, une jaquette blanche assez semblable à celle des brasseurs. Ils se marient entre eux : il n'y a pas d'exemple qu'une fille de cette tribu ait épousé un autre homme qu'un paludier. L'horrible aspect de ces marécages, dont la boue était symétriquement ratissée, et de cette terre grise dont a horreur la flore bretonne, s'harmoniait avec le deuil de notre âme. Quand nous arrivâmes à l'endroit où l'on passe le bras de mer formé par l'irruption des eaux dans ce fond, et qui sert sans doute à alimenter les marais salants, nous vîmes avec plaisir les maigres végétations qui garnissent les sables de la plage. Dans la traversée, nous aperçûmes au milieu du lac l'île où demeurent les Cambremer ; nous détournâmes la tête.

En arrivant à notre hôtel, nous remarquâmes un billard dans une salle basse, et, quand nous apprîmes que c'était le seul billard public qu'il y eût au Croisic, nous fîmes nos apprêts de départ pendant la nuit. Le lendemain, nous étions à Guérande. Pauline était encore triste, et, moi, je ressentais déjà les approches de cette flamme qui me brûle le cerveau. J'étais si cruellement tourmenté par les visions que j'avais de ces trois existences, qu'elle me dit :

— Louis, écris cela, tu donneras le change à la nature de cette fièvre.

Je vous ai donc écrit cette aventure, mon cher oncle ; mais elle m'a déjà fait perdre le calme que je devais à mes bains et à notre séjour ici.

Paris, 20 novembre 1834.



HONORÉ DE BALZAC

né à Tours le 20 *mai* 1799
mort à Paris le 18 *août* 1850

I.—DATE DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE BALZAC

Les Chouans, 1827-1829—*La Maison du chat qui pelote*, *la Vendetta*, 1830—*La Peau de chagrin*, *La Femme de trente ans*, 1831—*Le curé de Tours*, *Louis Lambert*, 1832—*Le Médecin de campagne ; Eugénie Grandet*, 1833—*La Recherche de l'absolu*, 1834—*Le Père Goriot*, 1835—*Le Lys dans la vallée*, *Séraphita*, 1835—*La vieille fille*, 1836—*César Birotteau*, 1837—*Les Contes drôlatiques*, 1832, 1833, 1837—*Le curé de village*, 1839—*Pierrette*, 1840—*Une Ténébreuse affaire*, 1841—*Ursule Mirouet*, 1841—*Les Paysans*, 1845—*Le Cousin Pons*, 1846—*La Cousine Bette*, 1847

Œuvres. — Sans parler de réimpressions partielles multiples, les œuvres de Balzac ont été réunies en quatre éditions collectives : celle de Furne et Dubochet (1842-1848) 17 vols. surveillée par l'auteur lui-même, illustrée par T. Johannot, Henry Monnier, Travès, Meissonnier et complétée par trois volumes dans l'édition Houssiaux (1855, etc.); celle de la Librairie

Nouvelle (1856-1857), 45 vols. in 16; enfin, l'édition dite "définitive," 1869-1878, 24 vols. in 8, où se trouvent rassemblés pour la première fois sous le titre d'*Œuvres diverses* les fragments, fantaisies, études critiques, etc. que Balzac n'avait jamais recueillis, et sa *Correspondance*, indispensable à qui veut le bien connaître.

II.—BIOGRAPHIE ET APPRÉCIATIONS

P. Albert. *La littérature française au dix-neuvième siècle*, 1882 (tome II. pp. 245-273)

Marcel Barrière. *L'œuvre d'Honoré de Balzac*, 1890

A. Barchet. *Honoré de Balzac, essai sur l'homme et son œuvre*, 1851

Edmond Biré. *H. de Balzac*, 1897

E. Baumann. *Le Symbolisme de la vie dans Balzac*, 1896

F. Brunetière. *Manuel de l'histoire de la littérature française*, pp. 442-453, 1898

A. Cabanès. *Balzac ignoré*, 1899

Anatole Cerfbeer et Jules Christophe. *Répertoire de la Comédie humaine, avec une introduction de* Paul Bourget, 1887

Champfleury. *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui*, 1861

Balzac propriétaire, 1876

Balzac au collège, 1876

Balzac, sa méthode de travail, étude d'après ses manuscrits, 1878

E. Faguet. *XIXème siècle* (pp. 411-451), 1887

Gabriel Ferry. *Balzac et ses amies*, 1888

Paul Flat. *Essais sur Balzac*, 1893

Nouveaux Essais, 1895

Théophile Gautier. *Honoré de Balzac*, 1859

Madame E. de Girardin. *La Canne de M. de Balzac*, 1836

Gozlan. *Balzac chez lui, souvenirs des Jardies*, 1862

G. Hanotaux et G. Vicaire. *La jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur* (1825-1828), 1903

Victor Hugo. *Choses vues* (*Mort de Balzac*, pp. 285-291)

Lamartine. *Balzac et ses œuvres*, 1866

G. Lanson. *Histoire de la littérature française* (pp. 986-991) 8ème édition, 1903

H. de Balzac. Pages choisies des grands écrivains. Armand-Colin, 1895

Julien Lemer. *Balzac, sa vie et son œuvre*, 1871

Lerminier. *Revue des Deux Mondes*, avril, 1847

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Balzac*, 3ème édition, 1888

Autour d'Honoré de Balzac, 1897

P. de Molènes. *Revue des Deux Mondes*, mars, avril, novembre 1842, et juin 1843

A. Parran (*Romantiques, éditions originales*). *Honoré de Balzac*, 1881

Eugene Poitou. *M. de Balzac, ses œuvres et son influence* (*Revue des Deux Mondes*, decembre 1856)

George Sand. *Notice* en tête de l'édition Houssiaux, réimprimée dans *Autour de la Table*, 1875

Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, t. II. (1836)

Causeries du Lundi, t. II. (1850)

E. Schérer. *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*, t. IV.

Madame de Surville (sœur de Balzac). *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance*, 1858

Préface à la Correspondance (t. XXIV. *des œuvres complètes*, 1876)

Les Femmes de H. de Balzac; types, caractères et portraits, précédés d'une notice biographique par le Bibliophile Jacob, 1851

Taine. *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (l'article sur Balzac est de 1858), pp. 63-170, 1865

Paul Thureau-Dangin. *Histoire de la Monarchie de Juillet* (t. I. pp. 319-330), 1884

MAURICE TOURNEUX. *Balzac*, article dans la *Grande Encyclopédie* (t. V. pp. 187-190)

EDMOND WERDET. *Portrait intime de Balzac*, sa vie, son humeur, son caractère, 1859

ÉMILE ZOLA. *Le Roman Expérimental*, 1880.
Les Romanciers naturalistes, 1887

III.—ÉTUDES ET TRADUCTIONS ANGLAISES

La Comédie humaine (translated by Clara Bell, Ellen Marriage, James Waring, and R. S. Scott). Edited by George Saintsbury. 40 vols. J. M. Dent & Co., 1895-98)

The Comedy of Human Life. Translated by Katharine Prescott Wormeley. With Introduction by George Frederic Parsons, 1885, etc.

Contes drolatiques. Droll Stories, done into English and unabridged, by R. Whitling (3 parts), 1896

Shorter Stories translated by William Wilson and Count Stenbock. (The Scott Library, 1886)

Six Stories translated by George Burnham Ives in "Putnam's Little French Masterpieces." Preface by Ferdinand Brunetière, 1903

HENRY CURWEN. *Sorrow and Song: Studies of Literary Struggles* (vol. ii. pp. 3-90), 1875

HENRY JAMES. *French Poets and Novelists* (H. de Balzac, pp. 84-150; Balzac's Letters, pp. 151-189), 1878

W. S. LILLY. *Studies in Religion and Literature* (Chapman & Hall, 1904)

MARY SANDERS. *Honoré de Balzac* (J. Murray, 1904)

LESLIE STEPHEN. *Hours in a Library*, 1874 (pp. 299-348)

ARTHUR SYMONS. Studies in Prose and Verse (J. M. Dent, 1904)

FREDERICK WEDMORE. *Life of Honoré de Balzac.* Bibliography by J. P. Anderson. ("Great Writers" series.) Walter Scott Company, 1890

Letters to Madame Hanska, afterwards Madame Honoré de Balzac. Translated by Katharine P. Wormeley

D. O'C.

THE RIVERSIDE PRESS LIMITED, EDINBURGH

[redacted]

3 2044 014 188 726

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

2852926
DEC 6 '68 H
SEP '70 H
2201703
CANCELLED
WIDENER
FEB 10 1993
AUG 16 1993
BOOK DUE
CANCELLED
JAN
525450
WIDENER
BOOK DUE
NOV 7 1983
MAY 1 1984
2896632
WIDENER
CANCELLED
FEB 10 1992
MAY 13 1992
BOOK DUE